UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01263998 5

ESSAI SUR PERSE

Toronto
40

ESSAI

SUR

PERSE

PAR

François VILLENEUVE

PROFESSEUR AU LYCÉE

CHARGÉ DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

325644
23. 3. 36.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, boulevard Saint-Germain, 79

—

1918

PA
6556
V55

A MON MAITRE

MONSIEUR FRÉDÉRIC PLESSIS

Hommage de reconnaissance
et de respectueux attachement

BIBLIOGRAPHIE

Editions consultées

I. Casaubon (nouvelle éd., par F. Dübner ; Leipzig, 1839).

O. Jahn (Leipzig, 1843).

C. F. Heinrich (Leipzig, 1844).

Conington-Nettleship (3e éd. ; Oxford, 1893).

G. Némethy (Budapest, 1903).

F. Ramorino (Turin, 1905).

G. Albini (2e éd. ; Turin, 1907).

F. Leo (4e éd. des Satiriques latins de Jahn-Bücheler; Berlin, 1910).

S. Consoli (2e éd. ; Rome, 1911).

J. van Wageningen (Groningue, 1911).

Principaux ouvrages et articles cités

Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik, publié par E. Woelfflin ; Leipzig, t. I-XV, 1884 et suiv.

G. Boissier : *L'opposition sous les Césars,* 3e éd. ; Paris, 1892.

H. Bornecque : *Les déclamations et les déclamateurs d'après Sénèque le Père ;* Lille, 1902.

Du même : cf. Sénèque le Rhéteur.

J. Brenous : *Etude sur les hellénismes dans la syntaxe latine ;* Paris, 1895.

Ch. Burnier : *Le rôle des satires de Perse dans le développement du néo-stoïcisme ;* La Chaux-de-Fonds, 1909.

A. Cartault : *Etude sur les Satires d'Horace ;* Paris, 1899.

Cornutus : *Theologiae Graecae compendium,* ed. C. Lang; Leipzig, 1881.

A. et M. Croiset : *Histoire de la littérature grecque,* t. III, IV et V ; Paris, 1891, 1895, 1899.

E. Curtius : *De A. Persii Flacci patria* (Satura philologa H. Sauppio oblata, p. 1-6) ; Berlin, 1879.

A. Draeger : *Historische Syntax der lateinischen Sprache;* Leipzig, 2e éd., t. I, 1878, t. II, 1881.

A. Eichenberg : *De Persii satirarum natura atque indole. Pars prior,* diss. ; Breslau, 1905.

G. C. Fiske : *Lucilius and Persius* (Transactions and Proceedings of the american philological Association, XL, p. 121 et suiv.) ; Boston, 1909 (1).

E. Gaar : *Persiusprobleme* (Wiener Studien, 31 (1909), p. 128 et suiv.; p. 233 et suiv.).

Du même : *Persius und Lucilius* (ibid., p. 244 et suiv.).

V. Gérard : *Le latin vulgaire et le langage familier dans les satires de Perse* (Musée belge, I (1897), p. 81 et suiv.).

G. A. Gerhard : *Phoinix von Kolophon ;* Leipzig, 1909.

Du même : *Der Prolog des Persius* (Philologus, 72 (1913), p. 484 et suiv.).

A. Gustarelli : *De Graeci sermonis apud Persium uestigiis ;* Palerme, 1911.

E. Haguenin : *Perse a-t-il attaqué Néron ?* (Revue de Philologie, 23 (1899), p. 301 et suiv.).

A. Heckmanns : *Persiana ;* Munster, 1875.

R. Hirzel : *Der Dialog,* 2 vol. ; Leipzig, 1895.

Horace : *Satires,* publiées par Paul Lejay ; Paris, 1911.

M. E. Houck : *De ratione stoica in Persii satiris conspicua ;* Deventer, 1904.

R. Kühner : *Ausfürliche Grammatik der lateinischen Sprache ;* Hanovre, t. I (2e éd., remaniée par F. Holzweissig), 1912 ; t. II, 1re partie, 2e éd., remaniée par C. Stegmann), 1912 ; 2me partie, 1879.

H. Küster : *De A. Persii Flacci elocutione,* 3 parties ; Löbau, 1894, 1896, 1897.

H. Lehmann : *Zur Erklärung der Satiren des Persius überhaupt, insbesondere der zweiten Satire* (Philologus, 6 (1851), p. 431 et suiv.).

Du même : *Zur Erklärung von Persius erster Satire* (Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft, 1852, p. 193 et suiv.).

Du même : *De A. Persii Satira V ;* Greifswald, 1855.

F. Leo : *Zum Text des Persius und Juvenal* (Hermes 45 (1910), p. 43 et suiv.).

---

(1) Cf., du même auteur, un mémoire et un article intitulés l'un et l'autre *Lucilius, the Ars Poetica of Horace and Persius* (Transactions and Proceedings, etc., XLII (1911); Harvard Studies in classical Philology, 24 (1913). J'ai connu l'existence de ces travaux trop tard pour en tirer parti. Voy., à la fin du présent volume, les *Additions et Corrections.*

C. Lucilii carminum reliquiae, ed. F. Marx ; Leipzig, t. I, 1904, t. II, 1905.

K. Marschall : *De Q. Remmii Palaemonis libris grammaticis*, diss.; Leipzig, 1887.

C. Martha : *Les moralistes sous l'empire romain*, 3e éd. ; Paris, 1872.

G. May : *De stilo epylliorum Romanorum*, diss. ; Kiel, 1910.

P. Monceaux : *Les Africains ;* Paris, 1894.

C. Morawski : *De rhetoribus latinis observationes ;* Cracovie, 1892.

C. Musonii Rufi reliquiae, ed. O. Hense; Leipzig, 1905.

D. Nisard : *Etudes sur les poètes latins de la décadence*, 2 vol. ; 4e éd., Paris, 1878.

E. Norden : *Die antike Kunstprosa*, 2 vol. ; Leipzig, 1898.

Petronii saturae, ed. F. Bücheler-G. Heraeus ; Berlin, 1912.

R. Pichon : *Histoire de la littérature latine ;* Paris, 1897.

W. Pierson : *Die Metaphern des Persius* (Rheinisches Museum, 12 (1857), p. 88).

Ch. Plésent : *Le Culex. Etude sur l'alexandrinisme latin ;* Paris, 1910.

F. Plessis : *La poésie latine ;* Paris, 1909.

R. Reitzenstein : *Hellenistische Wundererzählungen ;* Leipzig, 1906.

E. Renan : *Les Apôtres ;* Paris, 1866.

R. Reppe : *De L. Annaeo Cornuto ;* Leipzig, 1906.

O. Ribbeck : *Geschichte der römischen Dichtung*, t. III ; Stuttgart, 1892.

O. Riemann : *Syntaxe latine*, 5e éd., revue par P. Lejay ; Paris, 1908.

O. Riemann et H. Goelzer : *Grammaire comparée du grec et du latin. Syntaxe ;* Paris, 1897.

M. Schanz: *Geschichte der römischen Literatur*, II, 2; 3e éd., Munich, 1913.

H. Schiller : *Geschichte des römischen Kaiserreichs unter der Regierung des Nero ;* Berlin, 1872.

Bruno Schmidt : *De Cornuti theologiae graecae compendio capita duo*, diss. ; Halle, 1912.

Henri Schmidt : *Veteres philosophi quomodo iudicauerint de precibus*, diss. ; Kiel, 1907.

M. Schönbach : *De Persii in saturis sermone et arte*, diss. ; Leipzig, 1910.

Sénèque le Rhéteur : *Controverses et suasoires*, Trad. nouvelle, texte revu par H. Bornecque, 2 vol. ; Paris.

Sillographi Graeci (t. II du *Corpusculum poesis epicae graecae ludibandae*), ed. Wachsmuth ; 2e éd., Leipzig, 1885.

G. Stepan : *Die dichterische Individualität des Persius*, Schönberg, 1881.

Stoicorum veterum fragmenta collegit J. ab Arnim ; Leipzig, t. I, 1905 ; t. II et III, 1903.

Teletis reliquiae, ed. O. Hense; 2e éd., Tubingue, 1909.

W. S. Teuffel : *Geschichte der römischen Literatur*, II, 6e éd., Leipzig, 1910.

René Waltz : *Vie de Sénèque* ; Paris, 1909.

Ernest Weber : *De Dione Chrysostomo Cynicorum sectatore* (Leipziger Studien, 10 (1887), p. 77 et suiv.).

Henri Weber : *De Senecae philosophi dicendi genere bioneo*, diss. ; Marbourg, 1895.

P. Wendland : *Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum und Christentum* ; 3e éd., Tubingue, 1912.

Du même : *Quaestiones Musonianae*, diss. ; Berlin, 1886.

E. Zeller : *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, t. III, 1 ; 3e éd., Leipzig, 1880 (1).

N. B. — Je n'ai pu prendre connaissance de l'ouvrage de A. Mingarelli: *Auto Persio Flacco, La Vita et le Opere, Studio* (Bologne, 1911, Gherardi).

---

(1) Je n'ai pu avoir à ma disposition la quatrième édition de cet ouvrage.

PRÉFACE

La valeur et la signification réelles des Satires de Perse sont encore en question, après des siècles. Mais on a déjà tant écrit sur ce petit livre, chaque vers s'en présente au lecteur moderne chargé de tant de gloses, que le dessein peut paraître ou inutile ou téméraire d'ouvrir une enquête de plus sur un procès si longuement, si copieusement instruit. Il m'a semblé pourtant que les recherches dont la littérature stoïcienne a fait l'objet depuis une trentaine d'années apportaient de nouveaux éléments d'information, de nature à modifier ou à préciser certains points de vue. On a cherché longtemps dans l'histoire proprement dite la clef d'une œuvre à certains égards déconcertante. Otto Jahn avait pressenti que l'histoire littéraire pouvait, à elle seule, nous la livrer. Mais il voyait dans l'art si particulier de Perse le produit de deux influences combinées, celle d'Horace et celle du mime. L'influence d'Horace est incontestable ; mais la rhétorique du temps et les habitudes de la prédication cynico-stoïcienne, bien plutôt que le mime, ont fourni les autres éléments essentiels. Perse a voulu créer une diatribe en vers qui ne fût point une déclamation d'école, et il s'est efforcé, sans s'écarter de l'orthodoxie stoïcienne, de dérober à Horace le secret de sa fantaisie. La tentative devait échouer, même si la nature eût accordé à Perse plus de génie : il n'était pas possible de marier la raideur du Portique avec la souplesse intellectuelle d'un Horace.

Le présent travail est essentiellement l'histoire de cet échec. Mais l'effort de Perse n'a pas été entièrement perdu : il y a dans son œuvre de nobles idées, de beaux vers et même quelques beaux passages. D'autre part, ses satires marquent un moment dans l'histoire du genre : elles furent accueillies avec beaucoup de faveur et ne

cessèrent jamais d'être lues : il est, dès lors, difficile d'admettre que l'influence en ait été nulle. Par la place très restreinte qu'il laisse à l'élément personnel, par la prépondérance qu'il accorde à la prédication philosophique, Perse a préparé le triomphe d'une conception nouvelle du genre, conception résolument oratoire, cette fois, et préférant le mouvement emporté de l'invective, ou le ton dogmatique de la conférence morale, à cette allure de libre dialogue dont les prédécesseurs de Juvénal s'étaient fait une loi.

Si, après m'avoir lu, on se refuse à admettre cette conclusion, on m'accordera peut-être que les Satires de Perse demeurent, par elles-mêmes, une œuvre intéressante ou tout au moins curieuse. L'analyse, si souvent impuissante à isoler les éléments de la création littéraire, se trouve ici en présence d'un « sujet excellent ». Si cette poésie tendue a plus de relief que de netteté, la torture même qu'elle impose à l'idée laisse partout visibles, dans leur application laborieuse, les procédés d'un art souvent imparfait, mais toujours conscient.

J'ai voulu montrer le jeu de ces procédés, surprendre le poète en plein effort, retrouver comment, autour d'une idée centrale choisie d'avance, il accumule un certain nombre d'idées accessoires et d'exemples concrets, les juxtaposant au lieu de les unir, souvent même coupant le pont entre eux, dans le plus heurté des dialogues, comment, ensuite, il les recouvre d'une forme dont les moindres détails accusent, même quand il imite, la volonté d'être neuf. Je me suis interdit de morceler l'étude du style et de grouper les faits de même nature sous les rubriques d'une sorte de catalogue. Les expressions originales de Perse combinent souvent les éléments les plus divers : mots ou locutions populaires, souvenirs des écrivains antérieurs, sentences et lieux communs de l'école; il faut donc les prendre et les étudier dans leur complexité si l'on veut se faire une idée exacte de l'art du poète.

Mais, avant de faire voir l'écrivain à sa table de travail, il est indispensable de rechercher ce que l'homme a été dans la vie, quels pouvaient être ses dons naturels, les traditions de sa famille, le milieu dans lequel il a passé ses premières années, les leçons qu'il a reçues de ses maîtres, la société qu'il a fréquentée à Rome. Ces questions ont été étudiées plus d'une fois ; mais mon travail manquerait de base si je n'indiquais pas, dans la mesure où il est possible de le faire, par

quelles dispositions et sous quelles influences Perse est venu aux idées que ses vers mettent en œuvre, puis s'est senti attiré vers la satire et a conçu l'idéal littéraire qu'il ne perd jamais de vue.

Sans écrire une biographie du poète, ce qui m'aurait entraîné dans des discussions étrangères à mon sujet, j'ai donc placé au début de cet ouvrage une étude sur la formation morale et intellectuelle de Perse. Convaincu que les leçons et l'amitié de Cornutus ont été le grand événement de sa vie, j'ai consacré un long chapitre à ce philosophe.

De même, j'ai cru nécessaire, pour bien marquer la place de Perse dans la littérature stoïcienne, de rappeler ce que nous savons des formes principales de cette littérature et d'indiquer, sur les questions encore débattues, quels résultats me semblent acquis.

Il n'est pas inutile de dire ici, puisqu'il s'agit de Perse, que je n'ai apporté dans la rédaction de ce travail aucun parti-pris d'apologie ou de dénigrement. J'ai lu Perse sans ennui, sinon sans effort: je n'avais donc pas de vengeance à exercer contre lui. D'autre part, je dois trop à ceux qui m'ont précédé dans l'étude de son œuvre pour lui accorder ce genre de reconnaissance qu'on garde aux auteurs difficiles dont on a le premier déchiffré les énigmes. Je ne serai pour lui, et, malheureusement, en aucun sens, ni un Nisard, ni un Casaubon.

Je ne veux pas terminer cette préface sans donner un souvenir reconnaissant à la mémoire de l'excellent latiniste et de l'homme bon dont j'ai été autrefois l'élève au Lycée Henri IV : Georges Edet. Il pensait, et il m'avait dit peu de temps avant sa mort prématurée, que l'œuvre de Perse pouvait fournir encore la matière d'un travail utile. Et ne dois-je pas un témoignage particulier de ma gratitude à celui dont le nom est inscrit sur le premier feuillet de ce livre, à mon ancien maître de l'Ecole Normale, M. Frédéric Plessis ? Il m'a soutenu de ses encouragements et de ses conseils, au cours d'un labeur qui fut parfois pénible, et je voudrais que cet ouvrage ne parût pas trop indigne de ses leçons. Je ne saurais oublier non plus que j'ai toujours trouvé réconfort et profit dans mes entretiens avec M. Max

Bonnet : je suis heureux de lui en exprimer ici ma bien vive reconnaissance. Je remercie, enfin, M. le Doyen Vianey, de la Faculté des Lettres de Montpellier, dont l'amitié bienveillante a sacrifié de longues heures d'un temps précieux à la tâche ingrate de relire une partie de mon Essai *en épreuves, et, avec lui, tous ceux qui m'ont donné des renseignements bibliographiques, notamment MM. Vallette, professeur à l'Université de Rennes, Seure, ancien membre de l'Ecole d'Athènes, feu le Doyen Pélissier, MM. les professeurs Maury, Ramain, Foucault, Babut, de l'Université de Montpellier, Roubin, du Lycée de Montpellier.*

ESSAI SUR PERSE

PREMIÈRE PARTIE

ÉDUCATION DE PERSE — SES MAITRES — SES AMIS

CHAPITRE PREMIER

Enfance de Perse. — Ses premiers maîtres : Remmius Palaemon Verginius Flavus.

Il est peu de talents moins spontanés que celui de Perse. Le premier devoir de la critique, quand elle se propose d'en distinguer les divers éléments, est de recréer, pour ainsi dire, l'atmosphère où il s'est développé comme une plante de serre. Si jamais l'étude des influences et du milieu parut justifiée au début d'une monographie littéraire, c'est bien ici.

I

Perse et l'Étrurie

Perse, si nous en croyons son biographe (1), commença ses études à Volaterrae, aujourd'hui Volterra, sa ville natale, et les y poursuivit jusqu'à l'âge de douze ans. Il n'était donc plus un tout jeune enfant

(1) V. *Vita A. Persii Flacci de commentario Probi Valerii sublata*, 4 : Studuit Flaccus usque ad annum XII aetatis suae Volterris.

quand il vint à Rome suivre les leçons du grammairien Remmius Palaemon. On aimerait à savoir quelles impressions avaient laissées en lui ces premières années vécues dans une vieille ville d'Étrurie, et on est un peu déçu, en lisant ses vers, de n'y trouver aucun souvenir antérieur à son adolescence. A la réflexion, on n'en est pas trop surpris. Perse sortait d'une famille équestre qui tenait par le sang et les alliances à la haute noblesse (1), et la fortune de ses parents devait être considérable puisque, au moment de sa mort, il possédait au moins, pour sa part, un domaine situé près de la voie Appienne, à huit milles de Rome, deux millions de sesterces, de l'argenterie et une riche bibliothèque (2). Il n'était donc pas né, comme Virgile et comme Horace, dans « cette médiocrité domestique qui rend toutes choses plus senties et plus chères » (3). On se représente volontiers son enfance comme celle d'un petit garçon bien sage, élevé au milieu d'un luxe discret, menant, dès l'âge de sept ans, sous la direction de *pédagogues* bien choisis, l'existence un peu monotone d'un écolier studieux. Cependant on dut lui apprendre de bonne heure qu'il descendait d'un très vieux peuple (4), déjà puissant plusieurs siècles avant que Rome existât, et les Volterrans se souvenaient, je pense, que leur ville avait été autrefois la capitale d'une des douze lucumonies (5). Sans doute, s'il nous parle d'un arbre généalogique toscan, mille fois ramifié (Sat., 3, 28), c'est par allusion à l'origine que s'attribuaient quelques-unes des plus vieilles familles de Rome, et l'argile

---

(1) *Vita*, 2 : « eques Romanus sanguine et affinitate primi ordinis uiris coniunctus ». — Nous ignorons s'il descendait de ce Persius dont Lucilius redoutait le goût difficile (cf. Cic. : *De orat.*, 2, 6, 25).

(2) *Ibid.*, 2 : decessit ad octauum miliarium uia Appia *in praediis suis*. — 7 : reliquit circa *sestertium uicies*... Cornuto rogauit (matrem) ut daret sestertia, ut quidam, centum, ut alii uolunt et *argenti facti* pondo uiginti et *libros circa septingentos* Chrysippi siue bibliothecam suam omnem.

(3) Sainte Beuve : *Étude sur Virgile*, p. 42 (éd. de 1857). Cf. Fr. Plessis : *La poésie latine*, p. 146.

(4) Le nom de la mère de Perse, *Fulvia Sisennia*, atteste une origine étrusque : v. W. Schulze : *Lateinische Eigennamen*, p. 94. Sur le nom de Perse : cf. *ibid.*, p. 207 et sur son prénom, p. 134, 6.

(5) Selon toute vraisemblance, car on n'a pu établir d'une manière certaine la liste des douze cités qui composaient la confédération étrusque. Cf. J. Martha, art. « Etrusci » in *Daremberg et Saglio*, II, 1, p. 823.

toscane qu'il mentionne (2, 60), à côté des vases de Numa, des ustensiles en bronze du temple de Saturne et des urnes du temple de Vesta, avait sa place marquée dans le lieu commun dont le poète nous donne ici les grandes lignes. Il y a peut-être, malgré tout, un peu de patriotisme local dans ces deux traits. Et quand Perse appelle la mer Tyrrhénienne *meum mare* (6, 7), on croit sentir dans ce *meum*, quelque fierté (1). Il est vrai que Perse s'est accordé, une ou deux fois, le facile plaisir de railler les grands personnages de petites villes et, en particulier, ceux de son pays. S'il veut peindre la vanité ridicule des édiles municipaux, c'est le nom de la ville étrusque d'Arretium qui lui vient à l'esprit (1, 130), et, ailleurs (3, 29), ce chevalier tout gonflé de son titre qui salue son censeur pourrait bien être un chevalier municipal. Mais, lorsque Perse nomme Arretium, il me semble que c'est uniquement pour donner plus de précision au trait satirique ; et le second passage ne nous offre qu'un exemple entre plusieurs autres dans un développement général contre la vanité nobiliaire (2).

Quoi qu'il en soit, il faudrait beaucoup d'imagination pour trouver dans ces remarques la matière d'un chapitre sur Perse poète toscan. On a dit qu'il est « avec Properce le seul poète d'Étrurie et d'Ombrie », que « ce sont aussi les deux écrivains les plus obscurs » et que « la coïncidence est au moins curieuse » (3). J'ajoute que les Étrusques avaient naturellement peu de gaieté : or la gaieté ne manque-t-elle

---

(1) Il est possible que cette fierté soit celle du Volterran plus encore que celle de l'Étrusque. E. Curtius suppose en effet que les Volterrans avaient de bonne heure annexé à leur territoire la partie du littoral comprise entre le promontoire de Populonia et le port de Luna (E. Curtius : *De A. Persii Flacci patria*, p. 6, in *Satura philologa H. Sauppio oblata*, Berlin, 1879).

(2) Un autre passage (Sat. 6, 51-61) paraît se rapporter aux règles de la succession en Étrurie : v. G. Bloch : La plèbe romaine, 1re partie (*Revue historique*, 106 (1911), p. 263 : « Il est certain qu'on rencontre chez eux (les Étrusques), en pleine période de romanisation, les traces persistantes de ce régime (le régime utérin), image de la femme sur le lit funéraire à côté de celle du mari ; mention du nom de la mère sur les épitaphes avant celui du père ou même à l'exclusion de ce dernier ; *règles de la succession telles qu'on peut les déduire du passage souvent cité de Perse*, le poète de Volaterra V. Bachofen, Tanaquil, p. 294 et suiv. ; cf. p. 282 et suiv. V. Binder : die Plebs, Studien zur römischen Rechtsgeschichte (Leipzig 1909), p. 407 et notes). »

(3) R. Pichon : *Histoire de la littérature latine*, 2e éd., p. 292.

pas au satirique Perse presque autant qu'à l'élégiaque Properce ? Ceci pourrait nous conduire à donner pour point de départ au présent ouvrage une analyse de l'âme étrusque telle que nous pouvons la connaître par les institutions, les mœurs, l'art de ce peuple. Mais enfin il y a eu en Grèce et dans d'autres pays des auteurs aussi obscurs, aussi contournés que peuvent l'être et Perse et Properce. Bornons-nous à retenir que l'aisance et la grâce facile n'étaient point chez les Étrusques des dons de race.

II

Première éducation de Perse

Perse avait environ six ans lorsqu'il perdit son père (1). Nous ne pouvons dire si ce malheur eut une action profonde sur le développement de sa sensibilité. Rien ne serait plus facile ici que de rapprocher quelques traits épars dans la biographie déjà citée et de s'en servir pour montrer l'orphelin grandissant au milieu des femmes, sa mère, Fulvia Sisennia (2), sa tante paternelle, sa sœur, auxquelles il resta tendrement attaché toute sa vie (3), et conservant, grâce à leur influence, cette douceur de caractère, cette pudeur virginale qu'on admirait en lui (4). Mais, en réalité, nous ne savons rien de Fulvia Sisennia, sinon qu'elle se remaria avec un chevalier romain nommé Fusius, qu'elle devint veuve une seconde fois peu d'années après (5) et que son fils eut toujours beaucoup d'affection pour elle. Faut-il placer la date de son second mariage six ans après la mort du père de Perse ? Cette affirmation, que nous trouvons dans un document de

---

(1) V. *Vita*, 3 : Pater eum Flaccus pupillum reliquit moriens annorum fere sex.

(2) Schol., 6, 6 : se ipsum Persius significat secessisse in Liguriae fines propter *Fuluiam Sisenniam matrem suam.*

(3) *Vita*, 6 : fuit... pietatis erga matrem et sororem et amitam exemplo sufficientis. — Un peu plus loin (7) le biographe parle *des sœurs* du poète (Cornutus... pecuniam *sororibus*... reliquit).

(4) *Ibid.*, 6 : fuit morum lenissimorum, uerecundiae uirginalis.

(5) *Ibid.*, 3 : Fulvia Sisennia nupsit postea Fusio equiti Romano et eum quoque extulit intra paucos annos.

valeur très douteuse (1), est visiblement fondée sur une supposition arbitraire : comme Perse avait douze ans lorsqu'il alla terminer ses études à Rome, on s'est dit que sa mère l'avait amené dans cette ville parce qu'elle devait y suivre son nouveau mari. Mais Fusius habitait-il Rome ? D'après une vieille scolie, il était de Luna (2), et, si son nom nous a été transmis sans altération, on peut croire que c'était en effet un chevalier municipal ; car à Rome, depuis longtemps, on ne disait plus Fusius, mais Furius (3). En tout cas, il est très naturel que Perse soit allé achever ses études à Rome : il ne devait pas y avoir à Volaterrae de grammairien en renom et, sans doute, aucun rhéteur n'y avait établi son école. Nous ignorons, d'autre part, si Fusius a été le beau-père modèle que nous peint, non sans enthousiasme, Thomas Schiphaldus, humaniste du XVe siècle ; si, « remarquant chez son beau-fils d'heureuses dispositions intellectuelles et morales qui éclataient d'ailleurs aux yeux de tous, il conçut pour lui la plus vive et la plus tendre affection » (4) et s'occupa soigneusement de diriger ses études. Tout ce qu'on peut dire avec quelque apparence de raison, c'est qu'il ne détacha point Fulvia de son fils. Nous ne savons pas davantage si la tante paternelle mentionnée par le biographe s'occupa de son enfance. Mais la chose est fort possible. Nous lisons dans le *Dialogue des orateurs* (28) : « Eligebatur autem maior aliqua natu propinqua, cuius probatis spectatisque moribus omnis eiusdem familiae suboles committeretur. » Cette habitude des vieux Romains s'était peut-être conservée dans les municipes.

Mais, si nous n'avons sur la première éducation de Perse aucun renseignement positif, il semble qu'on puisse dire ce qu'elle ne fut pas. Déjà Sénèque le Père (Controv., 1, praef. 9) montrait les petits maîtres de son temps amollis et énervés dès leur naissance, et le jour devait bientôt venir où Quintilien (Inst. Orat., 1, 2, 6), avant Juvénal

---

(1) Au commencement d'une *interpretatio* écrite par « Franciscus de Buti de Pisis » (cod. bibl. S. Geminiani 13 K). V. S. Consoli, *A. Persii Flacci saturarum liber*, 2e éd., Rome 1911, p. 145.

(2) Schol., 6, 6 : ...Fuluiam Sisenniam ...quae post mortem prioris uiri ibi nupta erat.

(3) V. O. Jahn : *A Persii Flacci satirarum liber*, Leipzig 1843. Prolegomena, p. VI, n. 1. Cf. Quintilien : *Inst. orat.*, 1, 4, 13.

(4) V. S. Consoli : *op. cit.*, p. 147.

(Sat., 14, 1 sqq.), accuserait les parents de briser chez leurs enfants tout ressort physique et moral en leur épargnant le moindre effort et de fausser leur conscience, avant même qu'elle se fût éveillée, par l'accueil complaisant que rencontraient toutes leurs saillies puériles, par l'indécence des plaisirs dont on les rendait de bonne heure témoins. Cependant beaucoup de familles, surtout dans les municipes de l'Italie septentrionale et de la Gaule cisalpine (1), avaient conservé des principes d'éducation plus sévères. L'austérité de Perse, qui n'est pas une attitude mais vraiment une manière d'être, sa raideur, qui n'est jamais plus sensible que lorsqu'elle veut se détendre, révèlent une âme instruite, dès ses premiers efforts, pour sortir de l'insouciance du jeune âge, à voir les côtés les plus sérieux de l'existence et à mépriser tout ce qui diminue l'énergie : son langage a un accent de dégoût sincère lorsqu'il parle, en termes d'une rudesse antique, de la mollesse et, comme on dirait aujourd'hui, des *déliquescences* de ses contemporains (2).

Lui enseigna-t-on, avec le respect des vieilles mœurs, celui de la religion nationale ? Je ne sais. En tout cas, il ne fut jamais attiré par les cultes orientaux, dont la faveur était déjà grande, puisque, Tibère s'était préoccupé d'en arrêter les progrès : il n'y voyait que superstition ridicule (3).

Mais il ne faudrait pas opposer absolument les tendances des vieilles familles municipales, encore très attachées au passé, et celles de l'aristocratie romaine, de plus en plus dédaigneuse des traditions qui avaient fait autrefois sa grandeur. Elles s'accordaient sur un point : de part et d'autre on croyait à la nécessité d'une culture littéraire très développée. Ce sentiment était général en Italie et aussi, sans parler des pays grecs qui avaient leurs traditions propres, dans les provinces de plus en plus nombreuses où les personnes d'un certain rang avaient adopté la langue et la civilisation de Rome. Les chevaliers, dont l'ordre avait fourni à la politique et aux lettres tant d'hommes remarquables,

---

(1) Nous lisons encore chez Pline le Jeune : *Epist.*, 1, 14, 4 : Patria est ei (i. e. Minucio Aciliano) Brixia, ex illa nostra Italia quae multum adhuc uerecundiae, frugalitatis atque etiam rusticitatis antiquae retinet ac seruat.

(2) V. *Sat.*, 1, 9 et suiv. ; 18 et suiv. ; 87 ; 103.

(3) V. *Sat.*, 5, 179 et suiv.

y étaient particulièrement attachés. Sans doute ce qu'ils rêvaient encore pour leurs fils, à l'exemple des nobles, c'était une carrière brillante au barreau et, par elle, l'arrivée rapide aux honneurs ; l'éducation oratoire demeurait toujours, pour eux, le couronnement et même le but de l'étude des lettres. Mais, si le métier d'écrivain ne paraissait pas digne d'un citoyen riche et bien né, en revanche l'activité littéraire semblait être, pour les avocats ou les hommes d'État, le plus bel emploi des longs loisirs que leur laissait alors la vie publique. Bientôt même, comme les tribunaux ou les assemblées n'offraient plus guère à l'éloquence l'occasion de se manifester avec éclat, ce qui n'était d'abord qu'une distraction intelligente devint la grande affaire aux yeux des Romains toujours avides de gloire, et, avec le talent de parler, dont le prestige vivait encore, mais qui, de plus en plus, faisait de l'agrément littéraire son principal mérite, le talent d'écrire devint pour les hommes de tout sang, le moyen le plus sûr de se distinguer (1).

Si on se rappelle ces faits bien connus, on ne s'étonnera point que l'éducation littéraire de Perse ait été très soignée. C'était, en général, à l'âge de sept ans que les jeunes Romains commençaient à recevoir l'instruction élémentaire (2). Ils avaient parfois pour premiers maîtres leur père et leur mère : c'est ainsi qu'Ovide parle « des leçons que ses parents lui ont données » (3), et Suétone (Aug., 64) nous dit qu'Auguste enseigna lui-même à ses petits enfants la lecture, l'écriture et le calcul. Il est donc permis de penser que Fulvia Sisennia ne jugea point ce rôle au-dessous d'elle ou, du moins, que, si elle remit son fils aux mains des *pédagogues*, elle se fit une loi d'exercer sur eux une surveillance sévère : ils n'étaient pas gens à qui on pût se fier aveuglément et Quintilien (Inst. orat., 1, 1, 8) nous donne une idée médiocre de leur savoir et de leurs mœurs. Mais rien n'indique qu'elle l'ait accompagné à Rome quand il y vint à l'âge de douze ans chercher des leçons qu'il ne pouvait trouver à Volaterrae. Au moins serait-il naturel de supposer que, comme, plus tard, cette Corellia Hispulla qui

(1) Cf. O. Jahn : *Proleg.*, p. LXIX.

(2) V. Quint.: *Inst. orat.*, 1, 1, 15 et suiv.

(3) Ovide : *Tristes*, 2, 343. Cf. de la Ville de Mirmont : *La jeunesse d'Ovide*, p. 44-45.

demandait conseil à Pline le Jeune sur le choix d'un maître (1), elle ne tint pas pour chose indifférente la moralité de l'homme dont son fils allait être l'élève. Aussi notre surprise est-elle grande de lire qu'on envoya l'enfant à l'école de Remmius Palaemon.

III

Le premier maître de Perse : Remmius Palaemon.

C'était en effet un personnage bien inquiétant, si Suétone ne l'a pas calomnié (2), que ce grammairien très illustre. Né dans l'esclavage, il était toujours demeuré, en dépit de son intelligence et de toute sa culture, un parvenu avide de plaisirs, prodigue et vaniteux. Le scandale de ses mœurs faisait dire à Tibère et, plus tard, à Claude que personne n'était moins digne d'instruire les jeunes gens. Ses revenus ne suffisaient pas à ses dépenses, bien que son école lui rapportât 400.000 sesterces par an et que, en homme d'affaires habile, il ne retirât guère moins d'argent du commerce des étoffes ou des vêtements (3), et de l'exploitation de ses terres dont il s'occupait lui-même (4). Grisé par le succès de son enseignement, il déclarait que les lettres étaient nées avec lui et mourraient avec lui ; il prétendait que si Virgile (Buc., 3, 50) avait donné le nom de Palaemon au juge du combat poétique entre Ménalque et Damaetas, ce n'était point par hasard, mais pour avoir lu dans l'avenir que Palaemon serait le juge de tous les poètes et de tous les poèmes. Il assurait aussi que des voleurs l'avaient, un jour, épargné à cause de la célébrité de son nom.

Même si nous soupçonnons Suétone, d'ordinaire peu bienveillant, d'avoir, en accueillant de toutes mains des anecdotes suspectes, grossi les vices et les ridicules de cet homme, nous devons retenir de son

---

(1) Pline le Jeune : *Epist.*, 3, 3.

(2) Suétone : *De gramm.*, 23, p. 116, Reifferscheid.

(3) Suét.: *Ibid.*: cum... officinas promercalium uestium exerceret.

(4) Juvénal (*Sat.*, 7, 215 et suiv.) semble dire que Palaemon n'était pas riche ; mais le nom de Palaemon n'est, dans ce passage, qu'un équivalent de *grammaticus doctus*.

témoignage, confirmé en partie par celui de Pline l'Ancien (1), que la réputation morale de Palaemon était déplorable. Et pourtant les élèves lui venaient en foule. C'est que, à cette époque, les hommes les plus graves n'étaient pas éloignés, malgré les réserves de Sénèque (Epist., 88), de tenir le savoir et le talent littéraire pour des vertus. Or, Palaemon savait beaucoup et parlait avec une facilité remarquable. Il excellait dans l'étude de la langue et dans l'explication des poètes : et c'étaient alors les deux parties essentielles de l'enseignement grammatical. Il composa un traité de grammaire latine connu sous le nom d'*Ars Palaemonis* (2) et longtemps aussi célèbre à Rome qu'ont pu l'être chez nous les *Remarques sur la langue française* de Vaugelas. Juvénal (Sat., 6, 452-456) nous montre les femmes savantes de son temps lisant et relisant ce livre pour corriger les fautes de latin d'une amie venue du village ou relever les solécismes échappés à leur mari. Quintilien, qui avait été, paraît-il (3), l'élève de Palaemon, invoque, sur un point débattu, son autorité à côté de celle d'Aristarque (Inst. orat., 1, 4, 20), et ce rapprochement seul est un éloge. L'ouvrage est perdu ; mais les grammairiens postérieurs, notamment Charisius, nous en ont conservé des extraits où le caractère coulant de l'exposition est encore sensible (4) et qui permettent de deviner le but et les tendances de l'auteur. Palaemon, qui, selon Suétone, professait, en termes fort explicites, le plus profond mépris pour Varron (5), tirait presque tous ses exemples de Térence, d'Horace, de Cicéron surtout et de Virgile, qui était pour lui le poète par excellence (6). Il ne se proposait pas de faire l'histoire de la langue, mais de fixer les règles de la bonne latinité telles que pouvaient les déterminer le raisonnement guidé par

---

(1) Pline : *N. H.*, 14, 50 : Haec (uineta) adgressus excolere Palaemon non uirtute animi, sed uanitate primo, quae nota mire in illo fuit. — Sur cette phrase, cf. C. Marschall : *de Q. Remmii Palaemonis libris grammaticis* diss. Leipzig (1887), p. 84.

(2) Juvénal : *Sat.*, 6, 452.

(3) Schol. in Juv., 6, 452.

(4) Cf. Marschall : *op. cit.*, p. 7 et 28.

(5) Suét.: *De gramm.*, 23 : Arrogantia fuit tanta ut M. Varronem porcum appellaret.

(6) V. F. Schöll : *Rheinisches Museum*, 34 (1879), p. 631. Cf. Marschall, p. 23-24.

l'analogie et, avec lui, l'usage et l'autorité des grands écrivains modernes (1). Le vrai maître, à ses yeux, c'était l'usage (2). Varron, au contraire, estimait que les vieux mots tiraient une valeur de leur antiquité même ; il se plaisait à découvrir, entre le grec et le latin, des analogies hasardeuses et témoignait pour l'étymologie un goût trop souvent malheureux (3). Caecilius Epirota avait, en revanche, introduit dans l'école les poètes modernes (4). Mais c'est peut-être sous l'influence de Palaemon que la plupart des vieux auteurs, déjà bien atteints par les attaques d'Horace, achevèrent de tomber dans le discrédit et ne trouvèrent plus de lecteurs qu'au fond des provinces d'où Valérius Probus, un peu plus tard, devait les rapporter (5). Cette hypothèse est fortifiée par le silence d'Aulu-Gelle que ne nomme pas notre grammairien : il n'aura pu lui pardonner ses injures contre Varron, ni son dédain pour le latin archaïque.

Il est possible que Palaemon eût composé aussi un traité de métrique (6). En tout cas, il se faisait un jeu d'improviser des pièces de vers, et il en écrivait dans les mètres les plus variés et les plus rares (7). Ces récréations poétiques contribuèrent, de son vivant, à sa réputation, mais elles n'ajoutèrent rien à sa gloire si c'est à elles que s'appliquent les vers dédaigneux de Martial (2, 86, 9 et suiv.) :

Turpe est difficiles habere nugas,
Et stultus labor est ineptiarum.
Scribat carmina circulis Palaemon.
Me raris iuuat auribus placere.

Il est certain que des tours de force de ce genre n'annonçaient pas un sentiment très haut ni très profond de la beauté poétique : du moins prouvaient-ils que Palaemon connaissait bien les procédés de l'art dont il expliquait les chefs-d'œuvre à ses élèves.

---

(1) V. Marschall, p. 14, 46 et 81.

(2) V. Charisius, p. 183, 17 Keil. Cf. Quint., 1, 6, 1.

(3) V. Marschall, p. 51-52.

(4) Suét.: *De grammaticis*, 16, p. 112 Reiff.

(5) Suét.: *De gramm.*, 24, p. 118 Reiff. Cf. Fr. Leo, *Plautin. Forschungen*, p. 26 et suiv.

(6) Leo : *Hermes*, 24 (1889), p. 281.

(7) Suét.: *De gr.*, 23 : poemata faciebat ex tempore. Scripsit et uariis nec uulgaribus metris.

Quand Perse vint à Rome, sous le principat de Claude (46 ap. J.-C.), Palaemon était depuis longtemps célèbre. Fulvia Sisennia et les amis auxquels elle demanda conseil, durent céder, comme tant d'autres, au prestige du talent et de l'érudition et croire que rien ne pourrait remplacer l'enseignement d'un maître si remarquable. Après tout, il ne s'agissait pas de lui confier l'éducation de l'enfant : les écoles des grammairiens n'étaient pas des internats ; les élèves n'y venaient que pour les heures de classe, comme nous dirions ; souvent même le *pédagogue* qui les y accompagnait ne les quittait à aucun moment : Quintilien (Inst. orat., 1, 2, 5) recommande de choisir pour cette mission un ami qui soit un homme sérieux, ou, à défaut d'un ami, un affranchi fidèle.

Il est difficile de démêler aujourd'hui quelle part revient à Palaemon dans la formation intellectuelle de Perse. On devait sentir bien vite le charlatan chez cet homme qui exploitait ses dons naturels comme il faisait valoir ses domaines ou achalandait ses boutiques, et c'était assez pour éloigner la sympathie d'une âme délicate et sincère. Ce qui est certain, c'est que les satires ne lui accordent pas le moindre souvenir (1). Pourtant Perse a dû prendre, sous sa direction, l'habitude de lire les poètes avec cette attention minutieuse que les grammairiens donnaient aux moindres détails de l'expression et aux figures de toute sorte (2), et acquérir ainsi la conviction que la poésie est, avant tout, un art très savant dont une étude patiente peut s'assimiler les procédés. Il a dû s'initier aussi, grâce à la science de ce métricien, à toutes les lois de la versification. Mais surtout, dans cette école où l'on expliquait presque exclusivement Térence, Horace et Virgile, il a appris à chercher très haut ses modèles. Le premier poème qu'il a paraphrasé en prose (3), c'est, je pense, l'Énéide, et c'est Virgile encore que Palaemon devait proposer à l'imitation de ses élèves pour leur enseigner à « peindre un bois sacré ou à faire l'éloge de la grasse campagne » (4) dans ces morceaux descriptifs et ces petits récits qui étaient alors pour les jeunes Romains, les premiers exer-

(1) Cf. Fr. Plessis : *La poésie latine*, p. 535.
(2) Cf. Quintilien : *Inst. orat.*, 1, 8, 16.
(3) *Ibid.*, 1, 9, 2.
(4) Perse : *Sat.*, 1, 70-71.

cices de composition (1). Ainsi le goût de Perse a pu se former de bonne heure au sentiment de l'expression pittoresque, s'armer contre la séduction du joli, et se tenir en garde contre l'élégance facile d'Ovide et de son école. Plus d'une fois, sans doute, les œuvres de Térence et d'Horace ont fourni les *sentences*, les *chries*, les *éthologies,* qu'il a dû apprendre ou rédiger (2), et dès lors, adolescent grave, il a pu se sentir attiré vers la poésie morale. Il est probable, en tout cas, que ses premiers essais poétiques datent de cette époque (3). Ne fut-il point choqué parfois du mépris brutal sous lequel Palaemon écrasait les œuvres des vieux écrivains et de leurs imitateurs ? Je ne sais ; on pourrait même voir, dans un passage d'interprétation malaisée (Sat., 1, 76-78), un souvenir direct des boutades de Palaemon, si réellement Perse, dans ces trois vers, a voulu railler les archaïsants : mais la maigreur d'Accius et les grands mots de Pacuvius avaient déjà excité la verve de Lucilius et celle d'Horace (4).

IV

Perse chez le rhéteur. Verginius Flavus et la rhétorique a Rome sous les premiers empereurs.

Les leçons du grammairien n'étaient alors qu'une préparation à celles du rhéteur, considérées comme le degré supérieur de l'enseignement. Mais, de ce Verginius Flavus qui fut le maître de rhétorique de Perse (5), nous ne savons que fort peu de choses. Le chapitre que Suétone lui consacrait dans son *de rhetoribus* est perdu (6). Tacite nous apprend (Ann., 15,71) que sa haute réputation d'éloquence et l'action qu'il avait prise sur les jeunes gens lui attirèrent la haine de Néron : il fut impliqué dans la conjuration de Pison et banni en même

(1) Quintilien : *Inst. orat.*, 1, 9, 6 ; cf. 2, 4, 1-3.

(2) Quint : *Inst. orat.*, 1, 9, 3. Cf. Lejay, *Satires d'Horace*, Introd., p. XX.

(3) V. *Vita Persii*, 8 : Scripserat in pueritia Flaccus, etc. Cf. *infr.*, p. 39.

(4) V. Lucilius, 148, 348, 384, 794, 597, 605, 653, 875, 876 (Marx) ; Horace : *Sat.*, 1, 10, 53 ; *Ep.*, 2, 1, 56 ; cf. *Ars poet.*, 97.

(5) *Vita*, 4 : studuit... apud rhetorem Verginium Flauum.

(6) V. index du *De grammaticis et rhetoribus* (Reifferscheid, p. 99).

temps que Musonius Rufus (65 ap. J.-C.) (1). Il est tout à l'honneur de Verginius Flavus que son nom soit ainsi rapproché du nom de Musonius, ce stoïcien que Tacite peut trouver naïf lorsqu'il le montre (Hist., 3, 81) adressant un sermon philosophique aux soldats d'Antonius Primus, mais dont la noblesse morale, encore sensible dans les entretiens et les propos qu'on nous a conservés de lui (2), est attestée par Épictète (3) et a été célébrée par Pline le Jeune (Epist. 3, 11, 5). On peut donc croire que Verginius Flavus était fort supérieur par le caractère à Remmius Palaemon. Mais nous n'avons aujourd'hui aucun moyen de nous faire une idée de son éloquence, et il ne nous est guère mieux connu comme professeur. Il avait composé un traité de rhétorique ; Quintilien, à qui nous devons ce renseignement (Inst. orat., 3, 1, 21), dit (7, 4, 40) que l'ouvrage était purement technique ; il lui accorde une grande autorité, bien qu'il le trouve incomplet sur une question importante, celle de la *qualité* dans les causes (ibid.), et qu'il y signale même une erreur (4, 1, 23) : Flavus, interprétant mal un précepte de Théodore, aurait adressé à ce rhéteur un reproche sans fondement. Mais ces réserves sur quelques détails du livre n'ôtent rien à son estime pour l'auteur, dont, à l'occasion, il cite l'avis sur des questions controversées (3, 6, 45 ; 7, 4, 24). C'est Quintilien encore qui nous a conservé un bon mot de Flavus (11, 3, 126) : celui-ci, voyant un de ses confrères qui, en parlant, allait et venait sans cesse,

---

(1) H. Lehmann (zur Erklärung der Satiren des Persius. Philologus 6 (1851) p. 432) en conclut que l'enseignement de Verginius Flavus avait des tendances républicaines et a pu agir dans ce sens sur Perse. Mais c'est faire dire à Tacite plus qu'il ne dit. D'autre part Lehmann (*ibid.*) infère d'un passage de Perse (*Sat.*, 3, 44 et suiv.) que Verginius marquait ses sentiments républicains dans le choix de ses sujets puisqu'il proposait comme matière à développer les dernières paroles de Caton : mais Perse, dans ces vers, ne parle pas en son propre nom ; et si on veut, malgré tout, appliquer le passage à Verginius Flavus, ne faut-il pas admettre que son ancien élève l'appelle *non sanus magister* ? Comment concilier ce manque de respect avec l'hypothèse d'une forte influence que Verginius aurait exercée sur Perse ? V. *infr.*, p. 21, ce qu'on peut retenir de la remarque de Lehmann.

(2) V. O. Hense : *C. Musonii Rufi reliquiae*, Leipzig, 1905.

(3) Épictète avait suivi les leçons de Musonius et parle souvent de lui. V. *Epicteti dissertat.*, éd. Schenkl (Leipzig, 1898), index, au mot Μουσώνιος.

demanda « combien il avait déclamé de milles (quot milia passuum declamasset). » Remmius Palaemon avait la dent plus dure.

Nous pouvons donc accorder à Verginius Flavus de l'éloquence, du savoir, de l'urbanité. Mais quel était l'esprit de son enseignement? Sans doute Quintilien lui serait moins favorable s'il avait été grand admirateur de toutes les nouveautés et si, par exemple, il avait encouragé ses élèves à imiter la manière déjà célèbre de Sénèque, dont, aussi bien, l'éclat ne devait jamais éblouir Perse (1). Faut-il croire qu'il était plutôt attaché à la tradition de l'école attique, qui vivait encore, d'une vie un peu précaire, en attendant la revanche que le IIe siècle lui préparait ? Les idées littéraires de Perse, telles que nous les dégagerons de sa première satire, et ses procédés de style n'ont que des rapports lointains avec les principes et la pratique de cette école ; et il serait surprenant que Quintilien, qui a repris contre les Atticistes de Rome la plupart des arguments développés dans l'*Orator* et le *Brutus* (Inst. orat., 12, 10, 14 et suiv.), eût si bien traité un partisan déterminé de Calvus et de Pollion. Nous sommes conduits à supposer que Verginius Flavus était, comme Quintilien, un ennemi de tout excès ; qu'il proscrivait l'emploi d'un style hérissé d'archaïsmes, sec, nu, rude à l'oreille, aussi bien que le goût immodéré des mots nouveaux, des phrases chatoyantes et perpétuellement aiguisées en *traits*, des rythmes chantants et sautillants ; qu'il voulait former des orateurs et des écrivains sachant allier la force et l'éclat, la mâle sonorité et l'harmonie. Si c'était bien là son idéal, je ne sais s'il ne trouva qu'à louer dans les vers de son ancien élève, mais il fut satisfait, je pense, de l'entendre railler le style énervé dont les poètes et les orateurs du temps chatouillaient (2), pour ainsi dire, le public.

Si, touchant les idées et les goûts littéraires de Verginius Flavus, nous en sommes réduits aux hypothèses, nous pouvons affirmer qu'il pratiquait la méthode déjà traditionnelle dans les écoles. Chez lui, comme ailleurs, les adolescents mettaient en œuvre, dans des suasoires et des controverses mille fois traitées, les lieux communs que le

---

1 *Vita Persii*, 5 : sero cognouit et Senecam, sed non ut caperetur eius ingenio.

2 Sénèque le Père : *Contr.*, 1, 1, 25 : schema quod uulnerat, non quod *titillat*. Cf. Perse, 1, 21.

grammairien leur avait appris à développer : en effet, on ne s'attachait point, dans les déclamations, à trouver des idées nouvelles ni à construire une argumentation solide dont toutes les parties fussent fortement enchaînées et où chaque développement fût mesuré dans son étendue d'après son degré d'importance (1) ; il s'agissait non pas de convaincre, mais de plaire (2) ; un langage qui n'eût parlé qu'à la raison des auditeurs eût semblé ennuyeux. Ce n'est point qu'on se contentât, sur le fond même du sujet, de simples indications : on s'en occupait, au contraire, longuement, tout au moins dans les controverses (3), mais c'était pour le parer de *traits* brillants, pour y distinguer quelques-unes de ces *questions* où les rhéteurs faisaient valoir leur subtilité bien plutôt que leur connaissance du droit, ou pour y chercher prétexte à imaginer des *couleurs* ingénieuses. Et on saisissait bien vite la moindre occasion d'introduire ces descriptions, ces lieux communs moraux, ces exemples mythologiques et historiques, ces prosopopées, ces apostrophes où le jeune orateur essayait de faire briller son talent. Quel triomphe s'il pouvait peindre, à grand renfort de souvenirs de Virgile (4), les variations de l'atmosphère, l'Océan, une tempête, un incendie, une bataille (5), développer à perte de vue des considérations sur les caprices de la fortune, sur les inconvénients de la richesse et les avantages de la pauvreté, sur la décadence des mœurs (6), évoquer pathétiquement le festin de Thyeste, l'humble

---

(1) Sén.: *Contr. praef.*, 9, 1 : qui declamationem parat... argumentationes, quia molestae sunt et minimum habent floris, relinquit. — Cf. Ed. Norden : *Die antike Kunstprosa* (Leipzig, 1898), p. 273 et H. Bornecque : *Les déclamations et les déclamateurs d'après Sénèque le Père*, Lille 1902, p. 90 et suiv.

(2) *Ibid.*: scribit non ut uincat sed ut placeat. Cf. H. Bornecque : ouvrage cité, p. 125.

(3) Dans les suasoires, on pouvait se donner une liberté complète. Sénèque le Père nous dit (*Contr.*, 2, 2, 12) qu'Ovide traitait les suasoires plus volontiers que les controverses, parce que *toute argumentation lui était à charge* (molesta illi erat omnis argumentatio).

(4) Dès l'époque d'Auguste, les rhéteurs avaient pris l'habitude de copier les descriptions de Virgile (v. par ex. Sénèque le Père : *Contr.*, 7, 1, 27 : *Suas*, 3, 4-5).

(5) Sén.: *Suas.*, 3, 1 ; 1, 1, 2, 4 ; *Contr.*, 7, 1, 4, 10 ; 8, 6, 2 ; 2, 1, 12; 2, 1, 10.

(6) Sén. : *Contr.*, 1, 1, 3 ; 1, 1, 5 ; 1, 1, 10 ; 1, 8, 16 ; 2, 1, 1 ; 2, 1, 7 et suiv. ; 5, 1, 1 ; *Suas.*, 2, 3. — *Contr.*, 2, 1, 10-14 ; 2, 1, 25 et 26, 29 ; 2, 6, 2 ; 5, 5, 1 ;

naissance de Servius, la chasteté de Lucrèce et de Virginie, Marius sur les ruines de Carthage (1). Ce n'était pas seulement dans les suasoires, dont les sujets mettaient en scène des personnages historiques, que s'étalaient des morceaux de ce genre ; ils ne tenaient guère moins de place dans les controverses ; et peu importait, alors, que la digression fît, par le luxe des images, par les grands noms prononcés ou par le caractère solennel des réflexions, un contraste ridicule avec les intérêts particuliers et médiocres qui étaient débattus (2) ; on peut dire même que, plus le rapprochement était forcé, plus l'auditoire l'admirait comme une trouvaille. La plupart des maîtres donnaient eux-mêmes l'exemple. Mais ils étaient attentifs, surtout, au détail de l'expression : c'est là que l'adolescent appelait à son secours tous ses souvenirs ; il cherchait à utiliser, presque toujours en forçant l'effet, les figures qu'on lui avait fait admirer chez les auteurs, en particulier les antithèses et les métaphores ; les idées les moins justes et les plus banales trouvaient accueil auprès de lui s'il pouvait, les ramassant en de brèves formules, leur faire prendre un air de vigueur : c'est alors surtout qu'il tendait tous les ressorts de son esprit, car il savait que la renommée portait souvent au fond des provinces les traits dont la forme avait paru piquante et neuve (3). Qu'elle manquât de naturel, on ne s'en mettait point en peine ; on acceptait même que l'effort y demeurât visible, si le tour de force était réussi, et qu'elle sentît la gageure, si le pari était gagné : car, pour les hommes de ce temps, comme plus tard pour nos précieux, la surprise faisait une bonne partie du plaisir littéraire (4). Chacun de ces traits célèbres devenait le

---

2, 1, 8 ; 2, 1, 21 — 1, 2, 20 ; 1, 7, 5 ; 2, 5, 7 ; 2, 7, 1 et 4. (Cf. *ibid.*, 7, 8, 10) ; 3, 2, 1. Cf. Morawski : *De rhetoribus latinis observationes*, Cracovie, 1892, p. 12 et suiv.

(1) Sén.: *Contr.*, 1, 1, 23 ; 1, 6, 4 ; 2, 1, 5. Cf. E. Norden, *die antike Kunstprosa*, p. 285. — *Contr.*, 1, 5, 3. (Cf. 6, 8, 1) ; 1, 1, 3 et 5.

(2) V. E. Norden : ouvrage cité, p. 275 et suiv.

(3) V. *Dial. de orat.*, 20.

(4) Pline : *Epist.*, 9, 26, 4 : sunt maxime mirabilia quae maxime *insperata*, maxime periculosa. Cf. Quint.: *Inst. orat.*, 8, prooem. 31 : quaerunt aliquid... *inopinatum*. — Fronton : *Ad Caesarem*, 4, 3, p. 63. Naber : paucissima *insperata* atque *inopinata* uerba. V. H. Peter, *der Brief in der röm. Literatur* (in *Abhandlungen der philologisch - historischen Classe der Königlich Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften* XX³, 1903, p. 125) et E. Norden : ouvr. cit., p. 282 et suiv.

point de départ d'une sorte de concours : on le reprenait dans toutes les écoles en tâchant de l'aiguiser et de l'abréger encore, jusqu'à en faire, parfois, une véritable devinette (1). Les jeunes gens ne se contentaient point, dans cette poursuite de l'effet, d'imiter les déclamateurs en vogue ; il leur arrivait souvent de condenser la prose ou les vers des grands écrivains, et, aussi, de les délayer, car on avait trouvé le secret d'unir la prolixité à la concision ; il suffisait pour cela de reprendre plusieurs fois de suite la même idée en une série de phrases brèves (2). Et n'y avait-il pas les digressions, où toutes les manières d'amplifier étaient reçues et où le jeune homme pouvait mettre à contribution les auteurs les plus différents ? Tout, alors, lui était bon pour solliciter ses facultés d'invention verbale. D'une manière générale, on croyait que « plus on a eu de modèles sous les yeux, plus on fait de progrès en l'art de bien dire » (3) ; on se souciait peu que le style y perdît en tenue s'il y gagnait en éclat. Aussi bien, on ne s'embarrassait plus guère de la distinction des genres ; les limites s'effaçaient entre l'éloquence, l'histoire, la poésie (4) ; et, dans les descriptions surtout, le jeune orateur ne se faisait aucun scrupule de laisser apparaître les « membres » de ses poètes familiers.

On peut admettre que Flavus apportait dans l'application de cette méthode plus de mesure que ne le faisaient la plupart de ses confrères ; mais la méthode elle-même, on l'a bien souvent montré, était fâcheuse. Il n'y avait peut-être pas grand mal à proposer aux jeunes gens des matières rebattues et à ne leur demander, pour le fond, aucune originalité ; car enfin le conseil de Boileau, « avant donc que d'écrire, apprenez à penser », est d'une application difficile en pédagogie ; on est bien obligé d'exercer d'abord les élèves à mettre en ordre et à exprimer les idées d'autrui ; si on réclamait d'eux un effort d'invention vraiment personnel, on risquerait trop souvent de ne rien obtenir

---

(1) V. des exemples du procédé chez Sénèque le Père : *Contr.*, 1, 5, 9 ; 1, 8, 9 ; 1, 8, 15 ; 2, 1, 39 ; 2, 2, 8 ; 7, 5, 9 ; 9, 2, 29 ; 10, 4, 19, etc. Cf. Boissier : *Tacite*[5], (Paris, 1908), p. 226.

(2) V. par ex. Sén. : *Contr.*, 9, 5, 17.

(3) Sén. : *Contr.*, 1, *praef.* 6 : « plura exempla inspecta sunt, plus in eloquentiam proficitur. »

(4) V. *Dial. de orat.*, 20. Cf. Morawski : *De rhetoribus*, etc., p. 6 et suiv.

ou de ne trouver, dans la plupart des compositions, que des sottises. Mais les sujets, ceux des controverses surtout, n'étaient pas bien choisis ; qui ne sait que, au lieu d'être simples et de faire appel au bon sens, ils étaient presque toujours d'une choquante invraisemblance ? A lire les échantillons que nous en ont conservés le recueil de Sénèque le Père, l'*Institutio oratoria* de Quintilien, les déclamations mises sous le nom de ce dernier et celles de Calpurnius Flaccus, on les prendrait souvent pour le résumé de quelque nouvelle bien romanesque, de quelque gros drame bien noir, parfois même de quelque conte gras. Il y avait là un grave danger pour la formation du jugement et du goût. D'autre part, c'était rabaisser singulièrement la valeur des connaissances humaines et des chefs-d'œuvre de l'esprit que d'en faire l'arsenal ou, pour mieux dire, le magasin d'accessoires de la rhétorique : or telle était la tendance générale : le sage Quintilien lui-même n'y échappera pas entièrement (1). Science, philosophie, histoire, créations des poètes, tout cela semblait n'exister que pour fournir de jolies phrases à de beaux parleurs, de même que, au XVIIIe siècle, quand sévit chez nous la mode des poèmes didactiques, des versificateurs ingénieux et froids ne voyaient en toutes choses qu'une « admirable matière à mettre en vers *français* ». Qu'on se rappelle, si on veut un exemple, ce que devient, entre les mains d'un Valère Maxime, l'histoire adaptée aux besoins de la rhétorique. Et que dire des conséquences de l'admiration mutuelle dans ces écoles où chaque élève à son tour entendait applaudir par des camarades complaisants les essais de sa jeune éloquence ? (2) Souvent même, pour rendre le triomphe plus complet, parents et amis venaient grossir l'auditoire (3). Comment un adolescent doué de quelque facilité se fût-il imposé l'effort de penser et de parler juste, quand il lui était si aisé de faire acclamer, en mettant au pillage rhéteurs et écrivains, des antithèses bien balancées, des apostrophes pathétiques, des morceaux cousus de banalités, mais s'achevant sur un trait brillant, comme ces airs de

---

(1) Cette tendance est déjà très sensible chez Cicéron, mais à une époque où l'éducation oratoire n'était donnée qu'aux futurs avocats et ne se prolongeait guère.

(2) V. Quint.: *Inst. orat.*, 2, 2, 9.

(3) V. Perse : 3, 47. Cf. Juv., 7, 166.

bravoure de l'ancien opéra italien où le chanteur donnait pour finir son plus grand effet vocal? (1)

La méthode, en dépit de tous ses dangers, avait, pour les esprits vigoureux, un avantage : ceux-ci cherchaient réellement, dès l'école, à atteindre dans l'expression des idées le plus haut degré de force et de concision; ils s'en faisaient une habitude : et quand, plus tard, mûris par la réflexion et par l'expérience de la vie, ils avaient enfin quelque chose à dire, ils trouvaient ces phrases, riches de signification sous une forme condensée, qui donnent tant de prix aux belles œuvres de l'époque impériale.

Il ne nous sera pas difficile de reconnaître dans les satires de Perse la marque de cette éducation si particulière. Je voudrais faire remarquer dès maintenant que, s'il n'y trouva point la nourriture morale dont sa gravité précoce eût été avide, elle lui apporta, pourrait-on dire, l'écho multiplié des réflexions chagrines que son enfance avait dû surprendre plus d'une fois. La censure du présent était un des lieux communs le plus fréquemment développés chez le rhéteur : on parlait de ce siècle «regorgeant de crimes inouïs» (2): si un fils accusé de parricide avait été absous, c'était, disait-on, parce que les juges avaient été indulgents aux mœurs de l'époque (3); on opposait la simplicité et la chasteté des femmes d'autrefois au luxe et à la dépravation des femmes de ce temps (4). Un des thèmes favoris de l'école, l'éloge de la pauvreté (5), fournissait aussi une belle occasion de fulminer contre les vices que l'amour des richesses a fait naître ou qu'il a développés. Depuis longtemps, les historiens affirmaient que les premiers signes de la décadence dataient pour Rome du jour où la conquête de la Grèce et de l'Orient avait éveillé chez ses citoyens le goût du luxe. La rhétorique pouvait reconnaître son bien dans cette thèse, car, si l'habitude de parer le bon vieux temps de toutes les vertus et de gémir sur la décadence des mœurs semble aussi ancienne

---

(1) V. Morawski : *De rhetoribus*, etc., p. 4.

(2) Sénèque le Père : *Contr.*, 1, 7, 5 : Hoc prorsus fabulosum repleto scelere nouis saeculo deerat.

(3) Sén.: *Contr. excerpta*, 3, 2 : saeculo pepercerunt.

(4) Sén.: *Contr.*, 1, 2, 20 ; 2, 5, 7 ; 2, 7, 1 et 7.

(5) V. *supr.*, p. 15 et note 6.

que la littérature elle-même, c'était probablement la sophistique grecque qui avait fait, du parallèle entre la richesse et la pauvreté, un lieu commun; et nous pouvons inférer du plaidoyer de *Pénia*, dans le *Plutus* d'Aristophane, qu'on célébrait volontiers la pauvreté comme la source de tout bien et de toute vertu, ce qui devait conduire à dénoncer la richesse comme une cause de malheur et de corruption. Ce thème, s'il faisait reparaître trop souvent, chez les déclamateurs latins, la cabane de Romulus, les grands généraux d'autrefois «pris à la charrue» (1), et le Capitole d'aujourd'hui, tout couvert d'or, était traité parfois avec une précision dans le blâme et une âpreté de ton que n'eût point désavouées un auteur satirique : tel est le morceau (2) où Labienus, dans la controverse célèbre dite des *mendici debilitati*, soutenant la cause de l'homme qui estropiait les enfants exposés, puis les obligeait à mendier, le défendit « par l'exemple... des grands seigneurs qui n'avaient pas plus que lui le respect de l'humanité, qui entassaient les esclaves dans leurs maisons, qui les mutilaient pour les faire servir à leurs plaisirs, qui, « n'étant pas hommes eux-mêmes, voulaient empêcher les autres de l'être » (3) ; il parla aussi des riches « qui circonviennent l'esprit simple des jeunes gens malheureux et jettent à l'école du gladiateur les hommes les plus beaux, les plus propres au métier des armes. » Je sais bien que Labienus passait « pour déchirer toutes les classes et tous les hommes » et pour n'avoir point, malgré le retour de la paix civile, «dépouillé l'esprit pompéien (4) ». Il n'en est pas moins vrai que le souvenir de son éloquence vécut longtemps dans les écoles. Perse devait goûter en elle l'énergie des attaques et la verdeur du langage.

Ses sentiments de Romain et ses instincts d'homme libre purent s'exalter aussi, dans les exercices oratoires, à l'évocation des grands noms et des grandes choses de l'époque républicaine. Mais, comme je le ferai voir, rien dans ce que nous savons de lui, rien non plus dans son œuvre ne nous autorise à lui prêter des opinions nettement

---

(1) C'est le thème *illi ab aratro*; v. Sén.: *Contr.*, 1, 6, 4; cf. Morawski : ouvrage cité, p. 18 et suiv.

(2) Sén.: *Contr.*, 10, 4, 17-18.

(3) Boissier : *L'opposition sous les Césars*, p. 94.

(4) Sén.: *Contr.*, 10, *praef.* 5.

hostiles au régime impérial. Je ne doute point qu'il n'ait égorgé de bon cœur, avec tous ses camarades (1), ce tyran qu'il devait livrer plus tard, dans un morceau bien connu (Sat., 3, 35-43), à un châtiment moins banal ; mais cela, on le sait, ne tirait pas à conséquence aux yeux du maître de Rome qui ne consentait point, ordinairement (2), à reconnaître un frère en ce personnage purement grec. Et pourtant cette glorification de l'assassinat politique ne fut pas sans danger à une époque où la conspiration paraissait aux opposants un moyen normal d'élever au pouvoir l'empereur de leur choix.

Enfin, si nous ne pouvons rien dire de l'éloquence de Verginius Flavus et de l'accent que prenaient dans ses propres déclamations les lieux communs où ses idées et ses sentiments personnels se laissaient deviner, nous ne devons pas oublier que son enseignement, à la longue, devint suspect à Néron (3) ; c'est donc qu'il passait pour ne point former des voluptueux et des sceptiques, prêts à admirer toutes les fantaisies de l'esthète impérial. Mais Perse, qui fut l'élève de Flavus sous Claude et pendant peu de temps, ne semble pas avoir compté l'influence de ce maître pour une part considérable dans sa formation morale ; sans cela il n'eût pas négligé de lui payer sa dette par quelque vers reconnaissant lorsque, dans sa cinquième satire (v. 34-35), il nous parle de son adolescence encore incertaine au carrefour de la vie. Et ne nous laisse-t-il pas entendre qu'il se sentait fort mal préparé à choisir sa voie au moment où il prit la toge virile et que sa liberté nouvelle lui fit peur ? C'était beaucoup cependant qu'il n'en fût pas enivré. Je gagerais qu'il ne s'égara pas souvent dans ces rues de Subure dont l'accès lui était maintenant permis (Sat., 5, 32-33). Ce n'est point que, malgré la modestie virginale dont le loue son biographe, il dût baisser les yeux, dans ce quartier des plaisirs faciles, avec la pudeur craintive et effarouchée d'une âme absolument ignorante. On doit supposer que sa mère et les amis qui s'occupaient avec elle

---

(1) V. Juv., 7, 151 : Cum perimit saeuos classis numerosa tyrannos.

(2) Nous lisons pourtant chez Dion, 59, 20, que Secundus Carinas fut exilé sous Caligula pour avoir déclamé contre la tyrannie dans un exercice d'école. Cf. René Waltz : *Vie de Sénèque*, Paris 1909, p. 62, n. 1. Sur le tyrannicide, cf. Sénèque : *De benef.*, 7, 19.

(3) Cf. *supr.*, p. 13.

de l'enfant furent attentifs à ne laisser approcher de lui que des jeunes gens irréprochables dans leurs mœurs et leurs propos ; mais, outre que, dans l'école du grammairien et dans celle du rhéteur, une surveillance de tous les instants n'était guère possible, l'enseignement n'allait point sans apporter des révélations de toute sorte. Quintilien juge nécessaire de rappeler aux grammairiens qu'ils ne doivent faire étudier à leurs plus jeunes élèves que des œuvres où la décence ne soit jamais blessée (Inst. orat., 1, 8, 4 et suiv.) : c'est sans doute que le conseil n'était pas superflu ; lui-même permet que l'on commente devant les élèves plus âgés les lyriques, les élégiaques et surtout les comiques, si utiles pour enseigner la psychologie au futur orateur (Inst. orat. 1, 8, 7 : 10, 1, 69 et suiv.). Palaemon, qui expliquait Horace et Térence, était homme à se mettre fort à son aise lorsqu'il rencontrait des vers trop passionnés, des plaisanteries lestes ou des peintures sans voile. Chez le rhéteur, il était encore plus difficile aux jeunes gens de conserver l'ignorance du mal. Les controverses roulaient souvent sur des affaires d'adultère et de viol, et transportaient parfois les auditeurs dans les plus mauvais lieux. Même si le maître, ménageant la pudeur de ses élèves, évitait les matières par trop choquantes, le monde factice des déclamations n'en restait pas moins peuplé de tyrans cruels, de marâtres empoisonneuses, de pères injustes, de fils parricides ou accusés de l'être. C'était assez pour donner, avant toute expérience, à un adolescent d'esprit réfléchi et de sensibilité délicate, le sentiment que l'homme n'est pas bon, et pour lui mettre dans l'âme une certaine défiance devant la vie. Si donc il est peu vraisemblable que Perse, après avoir déposé la prétexte et consacré sa bulle aux dieux lares (Sat., 5, 30-31), soit allé d'une manière entièrement spontanée, comme il semble nous le dire (ibid. 36), chercher les leçons de la sagesse, je ne suis pas surpris qu'il n'ait éprouvé aucune impatience ni même aucune envie de se jeter dans les plaisirs du monde. Il ne dut pas songer non plus à poursuivre son éducation oratoire pour aborder le barreau et s'élever ensuite aux honneurs ou aux charges lucratives dont l'accès était ouvert à son rang. Sa fortune suffisait à ses goûts, son âme était au-dessus de toute ambition vulgaire, et, d'autre part, il n'avait point cette énergie inquiète, ce besoin de vivre avec « intensité » qui fait les hommes d'action. Porté dès lors vers la contemplation et le travail littéraire, il aurait pu vieillir, comme

beaucoup d'autres, dans les exercices oratoires. Mais déjà peut-être ce qu'il y avait en lui de vie intérieure lui en avait fait sentir le néant, et, plus tard, il sut les railler avec finesse : « Souvent, je m'en souviens, fait-il dire à un de ses personnages, dans mon enfance, je me frottais les yeux d'huile, si je ne voulais point, à Caton prêt à mourir, débiter des paroles sublimes, qu'eût beaucoup louées un maître peu sage et que mon père, avec un cortège d'amis, eût écoutées tout en sueur (Sat., 3, 44-47). » L'expression, selon la coutume de Perse, n'est point parfaitement claire, mais ces « paroles sublimes » débitées à Caton semblent bien être une suasoire que l'adolescent avait à composer, puis à apprendre par cœur pour la réciter à l'école du rhéteur ou du grammairien. Perse a compris ce qu'il y avait de ridicule à transformer ainsi en orateurs de simples écoliers ou, pour rappeler une expression de Pétrone (Satiricon, 4, 2) des « enfants qui n'avaient pas fini de naître » (eloquentiam.... pueris induunt adhuc nascentibus). Je n'ose affirmer cependant qu'il ait eu, dès sa quatorzième année, pareille clairvoyance et qu'il soit demeuré insensible aux louanges de son maître ou aux acclamations des assistants : après tout, comme il le reconnaît lui-même, il n'était pas de pierre (Sat., 1, 47). Ou bien faut-il croire qu'il avait eu le sentiment de réussir assez mal dans les compositions de ce genre ? cela est possible, car, vraisemblablement, la facilité lui fit toujours défaut et il devait y avoir, même dans ses travaux d'écolier, quelque chose de tourmenté. D'autre part, adolescent réservé et timide, ne se sentait-il pas mal à l'aise lorsqu'il lui fallait débiter devant son maître et ses camarades ce qu'il avait écrit ? En tout cas, la vanité qu'il avait pu concevoir sous la caresse d'éloges plus ou moins intéressés lui sembla, je pense, bien puérile lorsqu'il connut l'orgueil du jeune philosophe.

CHAPITRE II

Perse et la société stoïcienne. Thrasea.

Il n'est pas impossible que l'étude du stoïcisme ait été traditionnelle dans la famille de Perse. Depuis l'époque déjà lointaine où Panaetius avait initié à la philosophie du Portique Scipion Emilien et son cercle (1), beaucoup de membres de l'aristocratie romaine, répudiant le préjugé national qui voyait dans les philosophes des bavards ridicules ou dangereux, avaient senti que, même au point de vue pratique, tout n'était pas vain dans les découvertes de la sagesse grecque et, en particulier, qu'il y avait une sorte d'accord préétabli entre les meilleures parties de l'esprit romain et les tendances dominantes du stoïcisme. Un système qui subordonnait la logique et même la physique à la morale, et qui présentait la philosophie comme l'apprentissage d'un art, le plus haut de tous, celui de bien vivre ; qui faisait de l'acceptation consciente d'une loi supérieure la fin de l'homme ; qui fondait la morale et le droit sur cette loi immuable et éternelle devait trouver bon accueil auprès de ces hommes d'action et de ces juristes : il lui suffisait de s'offrir à eux dépouillé de la dialectique épineuse dont Chrysippe l'avait armé contre les attaques de la nouvelle Académie. Or Panaetius se distinguait de ses prédécesseurs par la clarté et l'agrément de la forme (2). Que son orthodoxie laissât à désirer, c'était chose peu grave aux yeux de ses disciples romains, enclins à ne voir dans les discussions purement doctrinales que des querelles de mots. C'est donc au IIe siècle avant J.-C., quand l'existence de la république ne semblait pas encore menacée, que commence ce qu'on peut appeler la période gréco-romaine du stoïcisme.

---

(1) V. Ed. Zeller : *Philosophie der Griechen*, III, 1³, p. 557 et suiv.
(2) V. *ibid.*, p. 560 et n° 3.

I

Le stoïcisme et les premiers Césars.

Dès lors les idées du Portique ne cessèrent jamais de compter de nombreux adeptes dans la noblesse et les familles équestres de Rome. Le mouvement qui porta vers elles, à l'époque des Césars, tant d'hommes graves et cultivés n'eut donc point son origine, comme on l'a dit trop souvent, dans une révolte de la conscience contre la tyrannie, dans le désir de dresser, au milieu de la servilité générale, l'image fière du sage prêt à subir sans se plaindre l'exil et la mort plutôt que de violer la loi morale : c'est simplement une tradition qui se continue ; et, si le succès de la doctrine paraît croître sans cesse, cela peut s'expliquer uniquement, au moins dans les premières années, par les loisirs que la vie publique laissait aux grands. Ceux que ne contentaient point la pure rhétorique, les petits vers ou les travaux d'érudition et dont l'esprit sérieux réclamait un genre d'étude qui pût servir à leur perfectionnement moral ; ceux aussi qui, rongés d'ennui, promenaient d'objet en objet une curiosité lasse, allaient écouter les philosophes ; et les deux systèmes qui, depuis longtemps, se disputaient la faveur des Romains, l'épicurisme et le stoïcisme, voyaient l'un et l'autre grossir le nombre de leurs adeptes. Il se formait même des écoles éclectiques, d'existence éphémère, par exemple celle des *Sextii* qui combinait le stoïcisme, réduit à la morale, avec des idées pythagoriciennes et aussi, peut-être, des idées platoniciennes (1). Beaucoup de grands personnages avaient chez eux un philosophe ; mais ils ne faisaient en cela qu'imiter Scipion Emilien, Ti. Gracchus, M. Pupius, Piso Calpurnianus, Cicéron et Caton chez qui avaient vécu de longues années Panaetius, C. Blossius de Cumes, le péripatéticien Stasèas, Diodote, Athénodore (2). Auguste lui-même

(1) V. E. Zeller : *Philosophie der Griechen*, III, 1³, p. 675.
(2) V. *ibid.*, p. 534, 558, 585 et suiv. (note) ; 628 (n° 2).

n'avait il pas eu un philosophe domestique, Arcios (1) ? La philosophie lui était si peu suspecte qu'il avait composé et qu'il lut, devant un cercle d'amis, un ouvrage où il en conseillait l'étude (2). On a remarqué avec raison que « tous les hommes distingués de son temps, historiens ou poètes, jurisconsultes ou hommes d'Etat, Horace comme Labéon, Pollion comme Tite-Live s'en sont occupés avec ardeur (3). » Si Pollion et surtout Labéon peuvent passer pour des opposants, Horace et Tite-Live comptaient parmi les familiers du prince, et qui ne sait que l'éclectisme du premier fit au stoïcisme une part de plus en plus considérable ?

Comment, d'ailleurs, la défiance des Césars se fût-elle immédiatement éveillée à l'égard d'une secte qui s'était développée quand déjà l'indépendance politique était morte dans les pays grecs, et dont les membres n'avaient jamais été, pour les successeurs d'Alexandre, des sujets rebelles ? On ne voit même pas que les stoïciens eussent alors cherché à faire renaître la vie publique dans les villes qui conservaient encore une ombre de liberté. Ils admettaient en général que le meilleur gouvernement serait celui qui combinerait la monarchie, l'aristocratie et la démocratie (4). Mais ils s'accommodaient fort bien de la simple monarchie. Le sage, selon Chrysippe, acceptera volontiers le sceptre. S'il ne peut régner en personne, rien ne lui défend de s'atta-

---

(1) Nous sommes mal renseignés sur ce philosophe ; si on doit, comme l'admettent Zeller (ouv. c., p. 614, n° 2) et Croiset (*Hist. de la litt. gr.*, t. 5, p. 413) l'identifier avec Arcios Didymos, c'était un éclectique professant un syncrétisme voisin de celui d'Antiochos d'Ascalon ou peut-être du scepticisme de Philon de Larisse (v. R. Hirzel : *Untersuchungen zu Cicero's philos. Schriften*, III (Leipzig, 1883), p. 242.

(2) V. Suét : *Aug.*, 86. Cf. R. Hirzel : *Der Dialog.* (Leipzig, 1895), t. 2, p. 2.

(3) G. Boissier : *Religion romaine*, t. 1, p. 6. Cf. R. Hirzel (*Der Dialog.*, t. 2, p. 4) qui nomme aussi Messalla Corvinus dont Horace dit (*Odes*, 3, 21, 9) : *Socraticis madet sermonibus*, et Iccius (v. Hor. : *Od.*, 1, 29). Il fait remarquer qu'Auguste paraît avoir encouragé surtout une philosophie pratique comparable à celle que Xénophon a tirée de l'enseignement de Socrate (v. *ibid.*, p. 3).

(4) Diogène Laërce : 7, 131 (= J. von Arnim : *Stoicorum ueterum fragmenta*, t. 3, p. 175, n° 700).

cher à un roi : et il ne considèrera point comme une condition indispensable que ce roi soit déjà avancé sur le chemin de la sagesse (1).

Assurément Caton d'Utique était stoïcien, mais Brutus professait une sorte d'éclectisme (2) et Cassius était épicurien (3). Aussi bien Sénèque dit-il expressément que Brutus a commis une grave erreur et ne s'est pas conformé aux principes du stoïcisme en redoutant le nom de roi, alors que, pour une cité, rien ne vaut une monarchie juste (4). Du reste, pour le vrai stoïcien, la révolte est vaine (5), et pourvu qu'il garde sauves son indépendance et sa dignité morales, il ne doit pas se jeter dans la lutte des partis pour défendre, contre tout espoir, une constitution qui lui plaît davantage et qui a fait longtemps la grandeur du pays, mais que l'état des mœurs ne comporte plus (6) ; sans doute on peut féliciter Caton d'avoir cru qu'il était plus honorable pour Rome de tomber dans la servitude que d'y courir (7), et Sénèque lui-même a, plus d'une fois, loué sans restriction ce modèle du stoïcisme romain ; mais il lui arrive aussi de se demander si ce grand homme n'eût pas mieux fait de se tenir à l'écart, puisque, après tout, on ne combattait plus que pour le choix d'un maître et puisque toute tentative de restauration républicaine était d'avance frappée de stérilité (8).

Mais, s'il n'y avait en principe rien d'inconciliable entre la doctrine stoïcienne et le régime impérial, il faut reconnaître qu'une sensible incompatibilité d'humeur devait bientôt se déclarer entre les Césars et

---

(1) Plutarque : *De Stoic. repugn.*, 2[b], p. 1.043[b] = v. Arnim, *op. cit.*, t. 3, p. 173, n° 691). Cf. *ibid.*, 30, p. 1.047 f. et *de comm. not.* 7, p. 1.061[d] (= Arnim : *ibid.*, p. 173 et 174, n°s 690 et 693).

(2) Selon Plutarque (*Brutus*, 2), il s'était attaché particulièrement à l'ancienne Académie. Cic. : *Parad., Prooem.*, 2, laisse entendre que Brutus était un académicien professant la morale stoïcienne.

(3) V. Cic. : *Ad famil.*, 15, 16 et 19 ; Plut. : *Brut.*, 37. Cf. Zeller, III, 1[3], p. 376.

(4) Sén. : *De benef.*, 2, 20, 2. Cf. dans Plut. : *Brut.*, 12, une conversation de Brutus avec l'épicurien Statilius et le stoïcien Favonius : Favonius déclare qu'une guerre civile est plus funeste que la plus injuste monarchie.

(5) Sén. : *Epist.*, 73.

(6) Sén. : *De benef.*, 2, 20, 2 : existimauit ciuitatem in priorem formam posse reuocari amissis pristinis moribus.

(7) Sén. : *Epist.*, 95, 70.

(8) Sén. : *Epist.*, 14, 13.

certains hommes de haut rang simplement résignés au nouvel ordre de choses, chez qui l'orgueil aristocratique se fortifiait et s'ennoblissait de l'irréductible dignité du stoïcien. On se trompe lorsqu'on oppose les Romains aux Grecs comme des esprits uniquement préoccupés d'intérêts immédiats à des âmes éprises de l'idée. Aimer en artiste le jeu de la pensée, se plaire à construire des systèmes d'une architecture harmonieuse, admirer la beauté logique d'un raisonnement juste ou, tout au moins, spécieux, ce sont des joies intellectuelles auxquelles les Romains n'étaient guère sensibles (1), et il est bien évident que l'invention philosophique leur faisait défaut. Mais les meilleurs d'entre eux, une fois convaincus de la valeur pratique d'une doctrine, étaient capables de s'y attacher passionnément. L'éducation nationale, qui, pendant des siècles, avait formé les âmes au culte de la patrie et au respect de la loi, les avait préparés à sentir qu'il n'y a rien pour l'homme de plus grand que la subordination volontaire à un principe. Lorsque les progrès de la culture intellectuelle et du bien-être eurent développé l'esprit critique et l'individualisme, lorsque les discordes civiles qui, longtemps, avaient agité Rome sans la déchirer, la jetèrent enfin dans une sorte d'anarchie chronique et qu'il devint difficile de distinguer où était, au milieu des égoïsmes déchaînés, l'intérêt véritable du pays, le stoïcisme vint proposer aux cœurs bien placés un culte nouveau, celui de la beauté morale ; et ces Romains l'embrassèrent avec le même esprit de sacrifice qui avait

---

(1) Et, même sur ce point, il faut se garder d'exagérer. Les jeunes Romains étaient fort capables de se passionner pour la dialectique. Patin a dit fort justement (*Etudes sur la poésie latine*, t. 2, p. 412) : « Cet éloignement de la société romaine pour la philosophie sur lequel il (M. Boissier) revient souvent, ne m'est point démontré. Je vois bien que les pouvoirs publics s'en défiaient comme d'une nouveauté dangereuse, mais leurs coups d'État mêmes contre elle, me donnent à penser qu'elle n'était point, auprès des classes du moins que cela pouvait regarder, sans quelque faveur. On avait beau d'ailleurs l'éconduire, l'exiler, elle reparaissait toujours, ramenée par ces philosophes grecs, ordinaires commensaux des grandes maisons, par ces fils de famille que les écoles d'Athènes renvoyaient à Rome épicuriens, stoïciens, péripatéticiens, académiciens, souvent un peu tout cela, et *qui, même entrés dans la vie active, ne revenaient pas sans plaisir aux spéculations dont s'était enchantée leur jeunesse.* »

rendu leurs ancêtres si forts. Ils furent prêts à mourir pour ne pas déchoir dans leur propre estime. Et je sais bien qu'ils n'étaient pas indifférents à l'estime des autres. Il y a toujours eu, comme on dit, de l'attitude chez eux, et la simplicité n'est point une vertu romaine. Mais n'est-ce pas précisément un principe de la physique stoïcienne que la perfection d'une chose répond au plus haut degré de tension (τόνος) des éléments dont elle est formée? Ce serait sans doute un jeu de mots d'en conclure que la raideur est une des conditions de la sagesse selon le Portique ; il n'en est pas moins vrai qu'en dénonçant le moindre relâchement de l'âme comme un danger pour la santé morale, le stoïcisme faisait, de l'effort continuel et de la perpétuelle surveillance de soi, la loi essentielle de son éthique :

Apposita intortos extendit regula mores

(PERSE : Satire, 5, 38).

La vertu par excellence, c'est de tendre sa vie tout entière le long d'une règle unique (1), c'est de « vivre avec conformité (ὁμολογουμένως ζῆν) », c'est-à-dire de suivre avec une rectitude inflexible la raison, qui est Dieu même en nous. Ce fut bien là l'idéal de ce Rutilius Rufus que Cicéron a loué avec une admiration un peu ironique, et qui, poursuivi par la haine des publicains, aima mieux se laisser condamner injustement que de recourir pour sa défense aux artifices oratoires et à la mise en scène consacrés (2) ; ce fut l'idéal de Caton, héros qu'il est permis de trouver peu aimable, mais dont l'austérité, si nous en croyons Plutarque, enveloppait beaucoup de douceur et une sensibilité très vive (3). A côté de lui, avec un peu de complaisance, on mettait Brutus, et tous deux devinrent pour les stoïciens de Rome de véritables saints. Auguste ne prit point ombrage des louanges qu'on leur donnait : il voulait passer pour le restaurateur de la république et du vieil esprit romain, il ménageait chez les nobles ces regrets

---

(1) Cf. Sén. : *Epist.*, 71, 19-20 : Hoc (i. e. honestum) nec remitti nec intendi posse, non magis quam regulam, qua rectum probari solet, flectes. Quicquid ex illa mutaueris, iniuria est recti. Idem ergo de uirtute dicemus : et haec recta est ; flexuram non recipit.

(2) Cic. : *De orat.* 1, 53, 227 et suiv.

(3) Plutarque : *Cat. Utic.*, 9.

qu'une classe dépossédée du pouvoir conserve longtemps ; et, avec cela, nous l'avons dit, il se montrait favorable à la philosophie et aux philosophes. Mais il n'est pas surprenant que le stoïcisme, à cause du grand nombre d'adeptes qu'il faisait parmi les grands, ait, de bonne heure, paru dangereux aux Césars. S'ils avaient gouverné selon la justice et sans se mettre au-dessus des lois, ils n'auraient éprouvé nulle colère contre des hommes qui, pour la plupart, tout en regrettant le passé, considéraient l'empire comme une nécessité et acceptaient même des fonctions publiques. Mais leur despotisme supportait mal l'idée qu'il y eût au Sénat quelques âmes fières tirant du sentiment de leur dignité, exalté par leurs convictions philosophiques, la force de ne pas plier devant eux, et, peu à peu, la secte tout entière leur devint suspecte.

Cependant est-il bien juste d'affirmer que, « à partir de Tibère, une sorte de persécution fut organisée » contre les philosophes « et continua sans relâche jusqu'aux Antonins » (1) ? Il ne paraît point que Tibère ait vu un lien de cause à effet entre l'esprit d'opposition et le stoïcisme. Sans cela les accusateurs de Crémutius Cordus ne se seraient pas contentés d'invoquer contre leur victime les sentiments républicains qui éclataient, à les entendre, dans son admiration pour Brutus et Cassius (2) : car, bien que personne ne nous dise expressément que Cordus passât pour un disciple du Portique, cela ressort du langage que Sénèque lui prête dans les dernières lignes de la consolation à Marcia, puisque le dogme stoïcien de la conflagration universelle s'y trouve affirmé (Ad Marc. de consol., 26, 6). Mais, pas plus que Tacite ou que Dion, il ne nous dit que la haine de Séjan en ait tiré un nouveau grief contre Cordus. C'est également pour avoir déplu à Séjan, et non comme philosophe, que le stoïcien Attale fut exilé (3). Sous Claude, Sénèque fut enveloppé par Messaline dans la disgrâce de Julie, sœur de Gaius, et relégué en Corse, mais il ne se trouva personne, je pense, pour rendre la philosophie responsable de l'adultère dont on accusait le philosophe ; et si, comme il est fort possible (4),

(1) G. Boissier : *L'opposition sous les Césars*, p. 97.
(2) Tac. : *Ann.*, 4, 34. (Cf. Dion Cass., 57, 24).
(3) Sénèque le Père : *Suas.*, 2, 12.
(4) Cf. René Waltz : *Vie de Sénèque*, p. 86 et suiv.

cette accusation n'était qu'une calomnie, un simple prétexte, rien ne nous autorise à croire que le stoïcisme de Sénèque fût pour quelque chose dans la malveillance de Messaline contre lui. En tout cas, la faveur dont l'enseignement philosophique jouissait depuis longtemps auprès du public éclairé ne diminua point, puisque Agrippine, si soucieuse, quand elle eut épousé Claude, de flatter l'opinion, fit précisément appel à Sénèque pour diriger l'éducation et les études de son fils. Je sais bien qu'elle vit surtout en lui l'orateur et l'écrivain dont le talent, si bien adapté au goût du jour, charmait ses contemporains (1), l'homme du monde aimable, le causeur séduisant qui pourrait enseigner à Domitius l'art de conquérir les cœurs (2) : car, pour son compte, elle faisait peu de cas de la philosophie et n'y voyait rien qui pût convenir à un futur maître de Rome : elle détourna son fils de cette étude (3). Mais on ne saurait prétendre qu'elle ait défendu à Sénèque de lui en donner la moindre teinture : sinon comment expliquer qu'il se fût adjoint pour l'instruction de son élève deux autres philosophes, le stoïcien Chaerémon et le péripatéticien Alexandre d'Égée ? (4) On refusera peut-être d'accepter sur ce point le témoignage de Suidas, autorité médiocre ; mais, si l'enseignement philosophique n'avait tenu aucune place dans l'instruction de Néron, je ne comprendrais pas que, plus tard, il eût « donné aux philosophes quelques moments après le repas » (5), se faisant un plaisir de les mettre aux prises. Cela prouve bien qu'il ne voyait dans la philosophie « qu'une jonglerie » (6), mais la jonglerie n'eût pas été pour lui très récréative s'il n'avait pas été initié en quelque mesure à la diversité des systèmes.

Ce n'était donc pas une chose surprenante, dans les dernières

---

(1) Tac. : *Ann.*, 13, 3 : fuit illi uiro ingenium amoenum et temporis eius auribus accommodatum.

(2) *Ibid.*, 2 : Diuersa arte ex aequo pollebant, Burrus militaribus curis et seueritate morum, Seneca *praeceptis eloquentiae et comitate honesta.* Cf. Waltz : ouvr. c., p. 153-154.

(3) Suétone : *Ner.*, 52.

(4) Suidas : *s. u.* Ἀλέξανδρος Αἰγαῖος.

(5) Tac. : *Ann.* 14, 16.

(6) R. Waltz : ouv. c., p. 153.

années du principat de Claude (1), de voir un jeune homme de bonne famille suivre les leçons d'un philosophe. On peut supposer même que la mode s'en mêla : car, si Agrippine lui avait fait une concession en remettant son fils aux mains de Sénèque, un exemple venu de si haut dut, par un retour naturel, avoir bien des imitateurs. Mais, pour Perse, ce ne fut point affaire de mode ni de bel air ; non seulement sa nature le rendait avide de ce genre d'étude, mais la société qui lui fut ouverte quand il eut pris la toge virile et fait, comme nous dirions, son entrée dans le monde, était précisément cette fraction de l'aristocratie romaine pour qui le stoïcisme était devenu une véritable religion. Perse s'y trouvait pour ainsi dire chez lui, à cause de sa parenté avec Arria (2), femme de Thrasea, fille de cette autre Arria dont Pline le Jeune a célébré l'héroïsme (epist., 3, 16) et que Perse, dans son enfance, avait pu connaître : en effet, il était âgé d'environ huit ans lors de la tentative malheureuse du légat de Dalmatie, M. Furius Scribonianus, pour s'emparer du pouvoir impérial (42 ap. J.-C.) (3). On sait que le mari d'Arria, Caecina Paetus, qui s'était associé à cette sédition, fut amené à Rome pour y être jugé ; que sa femme, à qui on ne permit pas de s'embarquer avec lui, loua une barque de pêcheur et le suivit ; que, pour l'encourager à mourir sans regret, elle se frappa la première et lui tendit le poignard en prononçant les paroles bien connues (4). Nous croyons volontiers le biographe de Perse quand il nous dit que le poète, à peine adolescent, avait composé quelques vers sur cette mort (5) : qu'étaient les exploits lointains dont il lisait dans les livres l'histoire à demi légendaire, à côté d'une action accomplie tout près de lui, comme pour lui révéler que la force d'âme était une réalité toujours vivante ? Cette force, d'ailleurs, ne la sentait-il pas, cachée, il est vrai, sous les manières

---

1) En l'année 49, date du mariage de Claude avec Agrippine, Perse avait quinze ans et suivait encore les leçons du rhéteur. V. *Vita*, 4.

(2) V. *Vita Persi*, 5 : .... summe dilectus a Paeto Thrasea est.... *cognatam eius Arriam uxorem habente.*

(3) Dion Cassius, 60, 15 ; Suét. : *Claude*, 13.

(4) V. Pline le Jeune : Lettre citée.

(5) *Vita Persi*, 8 : scripserat in pueritia... paucos in socrum Thraseae [in Arriam matrem uersus.

les plus polies et les plus douces, chez la seconde Arria, chez Thrasea qui, pendant dix ans environ, lui témoigna l'affection la plus vive (1)?

II

P. Clodius Thrasea Paetus (2).

Ce fut un bonheur pour Perse, dans cette société romaine qui donnait à la conversation de si longues heures, de se trouver lié, dès l'adolescence, avec les plus honnêtes gens de l'époque, dans tous les sens du mot. Assurément, il n'y avait pas à craindre ou, si l'on veut, à espérer, qu'il s'égarât jamais dans « le monde interlope » (3) où Horace avait observé tant de personnages curieux et trouvé l'occasion de nombreuses expériences morales; où, à ce moment peut-être, Pétrone recueillait les traits de son Encolpe et de son Trimalcion; où, plus tard, Martial devait rencontrer bon nombre de ses originaux. Mais il risquait, dans son amour passionné de l'étude, de ne rien connaître que les livres et l'école. Or Thrasea, que Néron, sentant peu à peu dans sa manière d'être un blâme perpétuel, accusa d'avoir l'air austère d'un pédagogue (4), n'avait point passé sa vie dans la poussière du cabinet, et le mot du prince n'était qu'une raillerie banale : « Nul n'est assez heureux, dit Marc Aurèle, pour n'avoir point près de lui, à sa mort, des gens qui se réjouissent du mal qui lui arrive. Il était vertueux et sage? Craignons qu'à la fin il n'y ait quelqu'un pour dire à part soi : nous respirerons enfin, délivrés de ce pédagogue (ἀναπνεύσομέν ποτε ἀπὸ τουτου τοῦ παιδαγωγοῦ)! il n'était gênant pour aucun de nous, mais je sentais qu'au fond il nous condamnait (10, 36) ». Sans doute Thrasea était grand admirateur de

---

(1) *Vita*, 5 : Idem decem fere annis summe dilectus a Paeto Thrasea est.

(2) Sur les noms de Thrasea, cf. Th. Mommsen : *Hermes*, 12 (1877), p. 128, et *Prosopographia imp. Rom.*, 1, p. 423, n° 938.

(3) A. Cartault : *Étude sur les satires d'Horace*, p. 15.

(4) Suét. : *Ner.*, 37 : Paeto Thraseae obiectus est tristior et *paedagogi* vultus.

Caton dont il avait raconté la vie ; mais, si son livre a été, comme on l'admet d'ordinaire (1), la source principale de Plutarque pour la biographie de Caton d'Utique, il s'était attaché à humaniser, si je puis dire, son héros ; il le montrait doux sous son apparente rudesse et aimé de ceux qui le connaissaient bien (2) ; il assurait, d'autre part, qu'il n'y avait dans les singularités de sa mise et de ses allures aucun désir d'étonner (3) ; bref, il cherchait à le rendre sympathique. Malgré tout, il est trop certain que Caton avait au plus haut degré le pédantisme de la vertu, et que, dès les premières années de sa vie, il s'était donné un rôle à jouer. Il semble au contraire que Thrasea n'ait d'abord rien fait pour forcer l'attention. Son attitude sous Claude ne fut certainement pas celle d'un opposant : car, bien que gendre de Caecina Paetus, il avança dans la carrière des honneurs et put, deux ans après la mort de Claude, exercer la magistrature suprême à titre de *consul suffectus* (56 ap. J.-C) (4). C'est vraisemblablement vers la même époque qu'il reçut le titre, un des plus élevés dans la hiérarchie religieuse, de *quindecemuir sacris faciundis* (5). On ne saurait reprocher à un stoïcien d'avoir accepté de prendre rang parmi les gardiens et interprètes des livres sibyllins, parmi les prêtres préposés aux cérémonies du rite grec (6) : le stoïcisme orthodoxe n'admettait-il point l'existence de la divination et ne s'efforçait-il pas aussi de concilier, par l'emploi de la méthode allégorique, sa conception panthéistique de l'unité divine et le polythéisme traditionnel ? Mais, moins encore que le consulat, cette haute distinction, qui était viagère, n'a pu être conférée à un ennemi déclaré du régime impérial (7).

---

(1) V. en particulier H. Peter : *die Quellen Plutarchs in den Biographen der Römer*, Halle (1865), p. 65-68 ; cf. du même : *Histor. rom. reliquiae*, t. 2 (Leipzig, 1906), p. cxxx.

(2) Plut. : *Cat. Ut.*, 5, 10, 21.

(3) *Ibid.*

(4) V. *Prosopog. imp. Rom.*, I, p. 423, n° 938.

(5) Tac. : *Ann.*, 16, 22.

(6) Sur les XV uiri sacr. fac., cf. P. Willems : *Le droit public romain* (7e éd., Louvain, 1910), p. 291-292.

(7) Ajoutons que, d'après Tacite (*Hist.*, 4, 7), Thrasea était lié avec Vespasien qui n'était certainement pas un républicain.

Pendant les premières années du principat de Néron, lorsque, sous l'influence de Sénèque, quelque initiative fut rendue au Sénat, Thrasea prit une part fréquente aux délibérations, même quand l'objet y était d'un intérêt secondaire, et ses avis, si l'on en juge par les exemples que Tacite nous en a conservés, montraient en lui un gardien des traditions. C'est ainsi que, en l'an 58 ap. J.-C., il s'opposa à une demande des Syracusains qui sollicitaient la permission de faire paraître dans les jeux publics un nombre de gladiateurs excédant le chiffre prescrit (Tac. : Ann., 13, 49). On aimerait à penser que Thrasea, dans cette circonstance, s'inspirait d'un sentiment d'humanité, que, pour lui comme pour Sénèque, l'homme eût dû être à l'homme chose sacrée, et que, si le moment ne lui paraissait pas venu d'interdire à la foule des spectacles dont, un siècle plus tard, Marc Aurèle, malgré le dégoût qu'ils lui inspiraient, n'osa point la priver, il voulait du moins en arrêter, autant que possible, le développement. Mais rien dans le récit de Tacite n'autorise cette supposition : nous y voyons au contraire que Thrasea ne jugeait pas la question bien intéressante ; on lui avait fait, à cette occasion, le reproche d'attacher de l'importance à ce qui n'en avait pas, et il se serait contenté de répondre qu'il entendait servir l'honneur du Sénat en montrant que les sénateurs ne se désintéresseraient point des affaires considérables puisqu'ils arrêtaient leur attention même sur les petites. Il est donc probable que, en repoussant la demande des Syracusains, il était guidé par le même esprit conservateur qui, selon Tacite (Ann., 15, 20), lui dicta plus tard sa conduite dans le procès du crétois Timarchus. Ce personnage, riche et puissant dans son pays, s'était rendu coupable d'actes de violence à l'égard de ses compatriotes moins favorisés de la fortune, et on lui reprochait aussi une parole outrageante pour le Sénat : à l'entendre, il dépendait de lui que les gouverneurs de la Crète reçussent ou non des actions de grâce. Thrasea vota l'exil du coupable, puis, élargissant le débat, proposa de prendre « contre cet orgueil nouveau des hommes de province une résolution digne de la loyauté et de la fermeté romaines, qui, sans affaiblir la protection due aux alliés, fît disparaître l'illusion qu'un Romain pût avoir d'autres juges de sa réputation que ses concitoyens. » Il rappela que, jadis, indépendamment du préteur et du consul, on envoyait parfois dans les provinces des particuliers chargés de s'assurer, dans une sorte d'inspection, de

l'obéissance de chacun, et que « des nations entières attendaient en tremblant le jugement d'un seul homme. » Maintenant, au contraire, « on n'avait pour les étrangers que caresses et adulations » ; il suffisait de la volonté d'un seul d'entre eux pour faire décerner des remerciements publics au gouverneur sortant de charge et, plus aisément encore, pour dicter un décret d'accusation contre lui. D'ailleurs Thrasea ne souhaitait point qu'on retirât aux provinciaux le droit de déposer des plaintes contre les magistrats romains : « On pouvait leur laisser ce moyen de montrer leur puissance » ; il voulait seulement qu'on leur défendît de formuler aucune demande d'action de grâce en faveur des propréteurs et des proconsuls qui, dès lors, ne se conduiraient plus dans les derniers mois de leur administration comme des candidats cherchant à capter les suffrages. La conclusion, sans doute, était des plus louables, mais quelques-unes des raisons invoquées nous surprennent : Thrasea, si Tacite a reproduit fidèlement les idées essentielles de son discours, poussait un peu loin l'admiration de la vieille Rome lorsqu'il regrettait l'époque où les provinciaux tremblaient devant les délégués du Sénat. Il déplore, on le sent, que la justice perde peu à peu son caractère inflexible ; en cela, d'ailleurs, il est fidèle à la doctrine stoïcienne qui mettait au rang des biens l'affection de l'homme pour l'homme — ou plutôt, en principe, celle du sage pour le sage — mais considérait la pitié comme une passion et, à ce titre, la condamnait (1). Du moins, toujours conséquent avec lui-même, était-il sans indulgence pour les gouverneurs concussionnaires : il seconda une députation des Ciliciens venue dénoncer les malversations de Cossutianus (Tac. : Ann., 16, 21. Cf. 13, 33). Mais on peut se demander de quel côté il s'était rangé le jour où C Cassius, homme austère lui aussi et fort attaché au passé (2), avait proposé, après le meurtre du préfet de Rome Pédianus Secundus, tué par un de ses esclaves, qu'on envoyât au supplice, selon la coutume antique, tous les compagnons du coupable (Tac. : Ann., 14,42-45) : il y en avait environ quatre cents et l'innocence de la plupart d'entre eux ne faisait aucun doute. Malgré la révolte du sentiment public, l'avis de Cassius

---

1 V. Arnim : *St. uet. fragm.*, t. 3, p. 100, nº 414-416. Cf. Zeller : *Phil. d. Gr.* III³, 1, p. 288.

(2) Tacite : *Ann.*, 16, 7 : Cassius... grauitate morum... praecellebat.

prévalut ; personne au Sénat n'osa le combattre individuellement, et les protestations qui partirent de divers côtés se mêlèrent en une rumeur confuse. Thrasea, s'il avait refusé de suivre Cassius, aurait eu sans doute le courage de son opinion. Si donc il assistait à la séance, — ce qu'on ne saurait affirmer (1) —, il ne vit point, aveuglé qu'il était par le respect des traditions, que la résolution prise, pour être conforme à la loi, n'en était pas moins contraire à l'équité. Il n'échappait point, je crois, au défaut commun des conservateurs, qui est de ne pas sentir que la vie est dans un perpétuel mouvement ; que les idées des hommes évoluent sans cesse, si les formes élémentaires de leurs passions demeurent les mêmes ; qu'il est dangereux, sans doute, de répudier brutalement les traditions, mais qu'il est vain, infiniment, de regretter que le présent ne soit pas le passé ; que le rôle des grands esprits, aux époques troublées, est de dégager, par l'effort d'une sympathie féconde, les aspirations nouvelles qui agitent obscurément les âmes. Or je ne sais si Thrasea était un grand esprit. Mais il ne faut pas accuser son cœur des duretés que lui dictait parfois son intelligence. Nous avons plusieurs témoignages de la douceur de son caractère, de l'affection tendre qu'il portait aux siens. Voyant sa belle-mère Arria décidée à mourir avec son mari, il la conjura de renoncer à son dessein et trouva cette parole bien touchante : « Tu veux donc que ta fille, si je dois un jour me donner la mort, meure avec moi ? » (Pline le J.: Epist., 3, 16, 10). Et plus tard, lorsque ce jour fut venu, il sut décider sa femme à lui survivre et à se conserver pour leur fille (2). Sa joie fut grande lorsqu'il apprit, au moment même où il recevait l'ordre de mourir, que la vie de son gendre Helvidius était épargnée (3). Personne, selon Pline le Jeune (Epist., 8, 22, 3), n'eut, dans les rapports sociaux, plus de bonté : ne disait-il point : « Qui hait le vice hait les hommes ? » (4) Cette indulgence de l'homme privé qui contraste avec la sévérité du sénateur naissait-elle chez lui du senti-

---

1) H. Schiller, *Geschichte des röm. Kaiserreichs unter Nero* (p. 671), aurait dû faire cette réserve.

(2) Tacite : *Ann.*, 16, 34.

(3) *Ibid.*, 16, 35.

(4) « Qui uitia odit, homines odit. » Cf. Sén. : *de ira*, 2, 8, 1 : Hoc scito, istic tantundem esse uitiorum quantum hominum.

ment de sa propre faiblesse ? (1) ne lui était-elle pas inspirée plutôt par l'idée stoïcienne que le vice est une erreur de jugement ; que le vicieux est un homme qui se trompe sur ce qui est bon et sur ce qui est mauvais ; que, s'il n'arrive point à voir son erreur lorsqu'on la lui signale, il ne sert à rien de s'emporter contre lui (2) ; que, d'ailleurs, tout homme, s'il n'est pas encore arrivé à la sagesse, — et qui peut se vanter de la posséder ? — est sujet à des erreurs de ce genre ; qu'il faut donc se résigner à l'inévitable et accepter l'humanité telle qu'elle est, tout en s'efforçant de lui donner l'exemple des vertus ?

Mais n'y avait-il pas de la tristesse dans cette résignation et, sous cette douceur, un peu de dédain ? « Quand Florus, dit Épictète, demanda à Agrippinus s'il devait descendre sur la scène avec Néron pour y jouer un rôle, lui aussi : « Descends-y » fut la réponse. Et à cette question : « Pourquoi, toi, n'y descends-tu pas » ? — « Parce que moi, dit-il, je ne me demande même pas si je dois le faire » (3). Ce mot, pour n'être point de Thrasea, peut servir pourtant à éclairer son attitude. S'il ne voulut jamais se donner le rôle d'un censeur rogue, il y eut souvent dans sa conduite une leçon, et une leçon donnée de haut, pour ses contemporains et pour l'empereur.

Il sut du moins, avec une parfaite élégance, s'interdire toujours les protestations bruyantes, se bornant à s'abstenir de ce qu'il estimait contraire à sa dignité. Chaque fois que le Sénat décernait à Néron de nouveaux honneurs, il gardait le silence ou donnait, d'un mot, une froide adhésion (4). Mais, dans le concours d'adulations qui suivit la mort d'Agrippine, il jugea que ce n'était pas assez de se taire et sortit du Sénat (5). A la fête des Juvénales, où les plus grands personnages sollicitèrent ou acceptèrent des rôles de toute espèce et où l'on vit l'honnête Burrus applaudir, tout en gémissant, les prouesses musicales du prince citharède (6), Thrasea n'apporta aux jeux qu'un con-

---

(1) V. Sén.: *de ira* 1, 14, 3 : Nemo, inquam, inuenietur qui se possit absoluere. Cf. *Epist.*, 68, 8 : nihil damnaui nise me. V. Zeller, III, 1³, p. 253.

(2) Cf. Épictète : *Entretiens*, 1, 18 ; Sénèque : *De ira*, 1, 14; 2, 6, 7 et 8.

(3) Cf. Épictète : *Entr.*, 1, 2, 12 et suiv. (trad. Courdaveaux).

(4) Tacite : *Ann.*, 14, 12.

(5) *Ibid.* Tacite, après avoir rapporté le fait, ajoute, avec un peu d'aigreur : « Sibi causam periculum fecit, ceteris libertatis initium non praebuit ».

(6) *Ibid.*, 14, 15.

cours insignifiant ; or, étant à Padoue, sa patrie, il n'avait pas jugé indigne de lui de chanter sur la scène, en costume de tragédien, dans des jeux scéniques dont on attribuait la création au Troyen Anténor, fondateur légendaire de la ville (1) ; c'est qu'il remplissait alors une sorte de devoir religieux, tandis que les Juvénales, fête instituée par Néron et déshonorée par l'indécence de certains spectacles, lui paraissaient une fâcheuse innovation. Le prince ressentit vivement ce blâme indirect. Il ne pardonna pas non plus à Thrasea de lui avoir enlevé, dans le procès du préteur Antistius, l'occasion de faire briller sa clémence. Antistius avait composé des vers injurieux pour Néron ; il en donna lecture dans un banquet et fut poursuivi devant le Sénat pour crime de lèse-majesté (62 ap. J.-C.). C'était la première accusation de ce genre qui fût portée depuis que Néron était empereur ; on disait « que le but de ce procès était moins la perte de l'accusé que la gloire du prince », et que celui-ci, une fois la peine capitale prononcée, comptait faire au coupable grâce de la vie. Et, en effet, le Sénat aurait condamné Antistius à mort sans l'intervention de Thrasea, qui, après avoir affirmé son respect pour le prince et blâmé vivement la conduite d'Antistius, proposa la relégation et fut suivi par la majorité. Le mécontentement de Néron perça dans une lettre qu'il écrivit au Sénat à cette occasion, mais Thrasea ne fut pas inquiété tout de suite (2). C'est un peu plus tard, au commencement de l'année 63, qu'une première disgrâce le frappa : il ne fut pas reçu à Antium, où il était allé, avec les autres sénateurs, féliciter le prince à qui Poppée venait de donner une fille (3). D'ordinaire, cette mesure faisait prévoir pour une date prochaine une accusation capitale. Cependant Néron contint encore son ressentiment, et Thrasea rentra en grâce ; mais, dès lors, on ne le vit plus au Sénat et il ne prit plus aucune part aux cérémonies publiques (4). Il s'absenta volontairement lorsqu'on décerna les honneurs divins à Poppée et ne parut pas aux funérailles (5).

C'était le moment où Sénèque, sentant qu'il était devenu odieux à

---

(1) Tac. : *Ann.*, 16, 21.
(2) *Ibid.*, 14, 48-49.
(3) *Ibid.*, 15, 23.
(4) *Ibid.*, 16, 21-22.
(5) *Ibid.*, 16, 21.

son ancien élève, s'était décidé à vivre dans la retraite (1). L'arbitraire régnait sans contrepoids, et un stoïcien n'avait plus rien à faire dans une assemblée où il n'aurait eu la liberté de parler que pour dire ce qu'il ne pensait point (2). Cette protestation silencieuse devait être d'autant mieux entendue que Thrasea ne rentra pas entièrement dans la vie privée et qu'il ne cessa jamais de venir au forum s'occuper des affaires de ses clients (3). Peut-être plaidait-il encore : car, à ses yeux, c'était un devoir pour l'orateur de se charger des causes de ses amis, aussi bien que des causes désespérées et de celles qui, pouvant créer un précédent, intéressent l'exemple (4).

On s'est étonné que la haine de Néron ait continué à le ménager trois années durant : peut-être le prince avait-il compris, ou lui avait-on fait comprendre, qu'une opposition toute morale, comme était celle des stoïciens, gagne, à être persécutée, une force nouvelle (5). Il affectait même, paraît-il (6), de déplorer que Thrasea n'eût pas autant d'amitié pour lui qu'il avait d'intégrité. De fait, on ne nous dit pas qu'il ait cherché à l'atteindre et à frapper ses amis lorsque la conjuration de Pison fournit prétexte à des vengeances de toute sorte (7). Mais enfin, dans le régime de terreur qui, dès lors, prévaut, un jour vient où il ne résiste plus à la tentation de faire mourir ou d'exiler ces hommes dont la vertu lui apparaissait comme une injure personnelle. Il ne semble pas qu'on ait pris la peine d'inventer contre eux les preuves positives d'un complot : on leur fit un procès de tendance (8). Et il était bien vrai que Thrasea, si discrète que fût son opposition, eût été fâché qu'on n'en parlât point : car il aimait la gloire. Un historien ancien lui fait dire :

---

(1) Tac. : *Ann.*, 14, 56.

(2) Dion Cassius, 61, 15 : ἃ μὲν ἤθελεν, εἰπεῖν οὐκ ἠδύνατο, ἃ δὲ ἠδύνατο, οὐκ ἤθελεν (Cf. Tac. : *Hist.*, 1, 1 : rara temporum felicitate ubi *sentire quae uelis et* quae sentias dicere licet).

(3) Tac. : *Ann.*, 16, 22 : nuperrimeque, cum ad coercendos Silanum et Veterem certatim concurreretur, priuatis potius clientium negotiis uacauisse.

(4) Pline le J., 6, 29, 1.

(5) Cf. H. Schiller : *Gesch. d. röm. Kaiserreichs u. Nero*, p. 680.

(6) V. Plutarque : *Praecepta gerendae reipublicae*, 14, 10, p. 810ᵃ.

(7) Toutefois, c'est à ce moment que se place l'exil de Musonius. V. Tac., *Ann.*, 15, 71.

(8) V. Tac. : *Ann.*, 16, 21-24.

« Si j'étais le seul que Néron dût assassiner, j'aurais beaucoup d'indulgence pour ceux qui l'adulent, mais, du moment qu'il a déjà fait mettre à mort plusieurs de ceux qui le flattent tant et qu'il en fera mettre à mort beaucoup d'autres, à quoi bon périr en se déshonorant sans profit par une attitude servile, lorsqu'on peut payer son tribut à la nature dans l'attitude d'un homme libre ? car on parlera peut-être de moi plus tard, tandis que, de ceux-là, on dira seulement qu'ils ont été égorgés » (1). Ce petit discours, qui, sans doute, n'est pas authentique, semble répondre assez exactement au caractère de Thrasea que Tacite nous montre toujours soucieux de sa renommée. Nous le voyons, au moment où il est accusé, délibérer longuement avec ses intimes pour savoir s'il doit aller au Sénat et se défendre ou s'il attendra chez lui l'arrêt prévu ; et, pour répondre à la question, tous cherchent ce qui lui fera le plus d'honneur aux yeux des contemporains et de la postérité (2). Puis, quand le moment de mourir est venu, la préoccupation de faire une belle fin n'est pas moins sensible chez lui que chez Caton d'Utique ou que chez Sénèque : il se souvient d'eux (3) et de Socrate, leur commun modèle. Il a réuni un cercle d'hommes et de femmes distingués ; il s'entretient avec Démétrius, le philosophe cynique si admiré de Sénèque ; quand arrive l'ordre fatal, il engage les personnes présentes à s'éloigner pour ne pas lier leur fortune à celle d'un condamné (4) ; mais il savait bien, quand il les avait reçues, que le Sénat était en train de délibérer et que la décision n'était pas douteuse ; il ne lui était donc point désagréable d'avoir des témoins de sa fermeté. Pour être juste, il faut remarquer que, comme tous les stoïciens et comme tous les Romains demeurés fidèles aux traditions nationales, il était persuadé que l'exemple est une leçon puissante et voulait préparer ses amis, et tous ceux qui assistaient à ses derniers moments, aux épreuves qui, peut-être, les attendaient ; les paroles qu'il

---

(1) Dion Cassius, 61, 15.

(2) Tac. : *Ann.*, 16, 25-26.

(3) Le mot si admiré *Libemus Jovi liberatori* (*Ann.*, 16, 35) est déjà (*ibid.* 15, 64) dans la bouche de Sénèque. Seulement Thrasea renchérit sur le trait : Sénèque appliquait le mot à l'eau de son bain qui avait rejailli sur ses esclaves ; Thrasea l'applique au sang qui sort de sa blessure.

(4) Tac. : *Ann.*, 16, 34.

adressa au questeur envoyé pour le voir mourir étaient, dans sa bouche, autre chose qu'une phrase : « Regarde, jeune homme, lui dit-il, et puissent les dieux détourner ce présage, mais tu es né dans des temps où il convient de fortifier son âme par des exemples de fermeté » (1). Mais un aveu qu'il avait fait au philosophe Musonius montre chez lui la crainte d'être faible devant les souffrances obscures et nous permet de dire qu'il trouvait un soutien dans la beauté même de son courage et l'admiration qu'elle inspirait : « J'aime mieux, lui avait-il dit, être tué aujourd'hui qu'exilé demain » (2). Ceci, d'ailleurs, ne me le rend pas moins sympathique et, si c'est une faiblesse, c'est la faiblesse d'une grande âme. Tacite a reproché plus d'une fois aux stoïciens ce désir de laisser un nom illustre et le sacrifice inutile qu'ils faisaient de leur vie en provoquant, par la raideur de leur attitude, la colère des empereurs. Mais peut-on dire qu'il n'y eût là qu'ostentation vaine ? Il est nécessaire, à certaines époques, que la dignité humaine ait ses martyrs. « A quoi servit, dit Épictète, la conduite de Priscus, seul comme il était ? mais en quoi la pourpre sert-elle au manteau ? Que fait-elle autre chose que de ressortir sur lui en sa qualité de pourpre et d'y être, pour le reste, un spécimen de beauté ? » (3). Et, si l'on veut que Helvidius Priscus ait eu tort de braver Vespasien, je dirai que Thrasea vivait sous Néron, qu'il lui fit crédit pendant de longues années, que son opposition ne fut jamais provocante et jamais ne chercha, pour reprendre l'heureuse formule de C. Martha, « la popularité de l'impertinence » (4).

Ce grand honnête homme qui s'éleva jusqu'à l'héroïsme sans s'être donné pour tâche de faire, à chaque heure de sa vie, figure de héros, n'avait pas encore conquis, lorsque Perse fut admis dans son intimité, le prestige que revêtent toujours aux yeux des jeunes idéalistes les attitudes dangereuses. Mais, s'il ne s'offrit point à l'imagination de l'adolescent sous les traits d'un nouveau Brutus ou d'un nouveau Caton, l'indépendance de caractère qu'il conservait toujours dans l'accomplissement des devoirs de son rang, la manière aisée dont il

---

(1) Tac. : *Ann.*, 16, 35.
(2) Épictète : *Entr.*, 1, 1, 26.
(3) Épictète : *Entr.*, 1, 2, 22.
(4) C. Martha : *Les moralistes sous l'empire romain*, p. 117.

pratiquait les vertus stoïciennes sans se renfermer dans la vie contemplative, l'art délicat qu'il possédait de donner aux autres l'exemple sans leur faire directement la leçon étaient bien propres à séduire une âme élevée, sensible, par nature comme par éducation, à l'élégance morale.

III

M. Servilius Nonianus

Perse trouvait aussi un modèle de distinction, sinon, peut-être, d'aussi haute vertu, chez un vieillard alors illustre qu'unissait sans doute à sa famille un lien de parenté ou d'amitié et qu'il honora, nous dit-on, comme un père (1) : je veux parler de M. Servilius Nonianus. Nous avons sur ce consulaire des documents assez précis, malheureusement en trop petit nombre. Il était petit-fils du sénateur Nonius qui avait été proscrit par Antoine (2). Il faut éviter de le confondre, comme on l'a fait quelquefois (3), avec M. Servilius, un des familiers de Tibère, personnage dont Tacite (Ann., 3, 22) nous donne une idée peu favorable : il nous le montre se chargeant de reprendre une accusation de lèse-majesté que le prince feignait de laisser tomber. Cet homme sans scrupule, qui avait été consul en l'année 3 avant J.-C. (4), était peut-être le père de celui que Perse a connu. En ce cas, le fils eut le bon esprit de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire l'héritage des exemples paternels : car il sut conquérir, en même temps que les honneurs, l'estime. Il se fit d'abord un nom au barreau, où on le vit pendant de longues années (5), et il fut consul ordinaire en 35 ap. J.-C. (6).

---

(1) *Vita*, 5 : « Coluit ut patrem Seruilium Nonianum ». Ribbeck (*Geschichte der römischen Dichtung*, III, p. 142) suppose, mais sans preuves, qu'il fut le tuteur de Perse.

(2) Pline : *H. N.*, 37, 81.

(3) O. Jahn, entre autres, a commis cette confusion (Proleg., p. XXXVII).

(4) C. I. L., 10, 892.

(5) Tacite : *Ann.*, 14, 19.

(6) *Ibid.*, 6, 31.

Puis il se consacra à la composition d'un ouvrage d'histoire romaine (1). Nous ne savons pas exactement quel en était le sujet, mais on a supposé avec vraisemblance que Nonianus est le personnage consulaire auquel Suétone (Tib., 61) a emprunté un détail sur la mort de Tibère (2). Par conséquent le récit, dont on ne peut déterminer le point de départ, se serait étendu jusqu'aux événements contemporains de l'auteur. L'œuvre, selon Quintilien, était plus remarquable par l'éclat du langage que par la précision ; les traits y étaient semés en abondance, mais on aurait souhaité une forme plus serrée (Inst. orat., 10, 1, 101). C'est également pour l'éloquence de son style que Nonianus est loué dans le *Dialogue des Orateurs* (23) ; nous apprenons là qu'il n'était nullement un imitateur des vieux historiens tels que Sisenna. On peut donc croire que sa manière rappelait Tite-Live, avec quelque chose de plus brillant, et n'empruntait rien de Salluste.

C'était peut-être un des livres de son histoire qu'il lisait le jour où Claude, se promenant au Palatin, entendit un bruit d'acclamations, en demanda la cause et, apprenant que Nonianus faisait une lecture, vint prendre place dans l'auditoire (3).

Servilius Nonianus mourut en 59, en même temps que Domitius Afer à qui Tacite l'oppose, disant que, s'ils étaient égaux par le talent, ils différaient profondément par le caractère : tandis qu'Afer avait été délateur, l'autre, à l'éclat de l'éloquence, avait ajouté la distinction de la vie (Ann., 14, 19). Nonianus était donc un lettré et un honnête homme. Mais, si Perse avait pris uniquement ses conseils, je ne sais si cet orateur l'aurait dirigé vers la philosophie : rien ne prouve, quoi qu'on en ait dit (4), qu'il professât des idées stoïciennes. On peut croire que son influence contribua simplement à exciter chez le jeune homme le mépris de tout ce qui est bas et vulgaire et, peut-être, à former son goût littéraire. En tout cas, je pense qu'il ne l'encouragea point à prendre une attitude hostile à l'égard de l'empire : il avait été consul dans les dernières années du principat de Tibère, à une époque où l'empe-

---

(1) Tac. : *Ann.*, 14, 19.

(2) V. H. Peter : *Hist. Rom. reliquiae*, t. II, p. CXXVIII.

(3) Pline le J. : *Epist.*, 1, 13, 3.

(4) H. Peter, *l. l.* ne fournit pas d'autre argument que l'affection de Perse pour Nonianus.

reur était plus soupçonneux que jamais ; et, d'autre part, bien que Claude fût très curieux de littérature et surtout de littérature historique, son empressement à aller entendre Servilius eût été moins vif, peut-être, si l'écrivain eût passé pour un opposant.

IV

Ainsi, des deux hommes mêlés à la politique de leur temps que Perse a pu voir de près, aucun, sans doute, ne lui a inspiré une haine aveugle contre le régime nouveau. Thrasea, il est vrai, dut lui parler bien souvent, avec quelque excès dans l'éloge, des vertus de la vieille Rome et regretter devant lui que le respect des traditions se perdît de plus en plus. Mais il n'était point, nous l'avons vu, un adversaire systématique du principat : il n'eût pas refusé son approbation au gouvernement des Antonins, tout en déplorant que la place faite au Sénat n'y fût pas plus considérable ; il eût souscrit à l'idéal politique que Marc Aurèle mettait pour ainsi dire sous l'invocation des saints du stoïcisme, et de Thrasea tout le premier, lorsqu'il écrivait : « De mon frère Sévérus, je tiens l'amour de mes proches, l'amour de la vérité, l'amour de la justice ; par lui j'ai connu Thrasea, Helvidius, Caton, Dion, Brutus, j'ai eu l'idée d'un gouvernement égalitaire, fondé sur l'équité et sur le droit donné à tous de parler, d'une royauté respectueuse avant tout de l'indépendance des sujets. » (I, 14). L'homme qui, quelques heures avant sa mort, au pire moment du principat de Néron, conseillait au jeune et fougueux tribun Arulenus Rusticus d'être prudent, puisqu'il avait l'avenir devant lui (1), n'eût point, de parti pris, en des jours moins sombres, usé de son influence sur un adolescent qui ne savait encore rien de la vie pour le jeter dans l'opposition. Gardons-nous donc de nous représenter Perse, vers l'année 50, pris par des sentiments d'homme de parti sous l'action du milieu où viennent de l'introduire ses relations de famille et, dès lors, ne son-

---

1) Tacite : *Ann.*, 16, 26. Cf. les dernières paroles de Caton à son fils Plut., *Cat. Ut.*, 66.

geant plus qu'à venger la liberté par des attaques plus ou moins enveloppées contre la tyrannie. Claude était méprisé comme un être faible, que sa faiblesse même et la peur rendaient capable de cruauté, plutôt qu'il n'était haï comme un tyran farouche. Et on commençait à espérer que, grâce à l'influence de Sénèque, des années meilleures se préparaient pour l'empire. Ce n'est point que le maître de Domitius inspirât une entière confiance à ceux qui s'étaient fait vraiment, du stoïcisme, une règle de vie : il avait manqué de constance contre l'épreuve du malheur ; on devait se demander s'il en aurait davantage pour résister à l'épreuve, plus redoutable encore, de la prospérité. Mais, assurément, Thrasea et ses amis ne firent rien pour gêner une expérience dont Rome pouvait retirer le plus grand bien. Je crois donc que, si le stoïcisme s'est emparé de Perse, c'est pour lui être apparu comme une admirable doctrine morale venant, après la culture toute formelle du grammairien et du rhéteur, lui révéler le but de la vie et le secret de la véritable dignité. Si cette doctrine, par surcroît, commençait à être un signe de ralliement pour les honnêtes gens que l'état politique et les mœurs de l'époque ne satisfaisaient point, et si Perse fut admis dans leur groupe, je crois bien que son propre perfectionnement et l'effort d'un talent mis au service de la vraie philosophie lui laissèrent peu d'attention pour la vie publique. Aussi l'homme qu'il a, entre tous, admiré et aimé, c'est le maître dont la parole convaincue avait fait descendre en lui les vérités essentielles, au cours de ces longs entretiens où, ensemble, ils épuisaient le jour (1).

---

(1) Perse : *Sat.*, 5, 41 : Tecum etenim longos memini consumere soles Et tecum primas epulis decerpere noctes.

CHAPITRE III

Le maître de philosophie de Perse : L. Annaeus Cornutus.

Perse, selon son biographe, avait seize ans lorsqu'il se lia avec L. Annaeus Cornutus (1). Cette indication est confirmée (2) par les vers où le poète nous dit qu'il venait de prendre la toge virile lorsqu'il s'est mis sous la discipline du philosophe (3). Faut-il admettre que, porté vers le stoïcisme par l'idée qu'il pouvait déjà se faire de cette doctrine et par des influences de famille et de milieu, il est allé écouter les maîtres du Portique qui professaient alors à Rome, les a comparés entre eux, et, conquis par Cornutus, lui a confié spontanément la formation de son âme ? Cela n'est pas impossible, mais il est plus naturel de supposer que des amis l'aidèrent dans son choix. Perse, nous dit-on (4), était à peine adolescent lorsqu'il avait donné les premiers signes de sa vocation littéraire en composant, outre quelques vers sur la mort de la première Arria (5), une tragédie prétexte et un autre ouvrage dont le titre, dans les manuscrits de la *Vie de Perse*, est altéré trop profondément pour permettre aucune conjecture satisfaisante (6). Cornutus, connu pour sa science de grammairien autant et plus peut-être que pour les mérites de son enseignement philosophique, n'était-il pas le maître qu'on devait souhaiter à un jeune homme dont l'âme

---

(1) *Vita*, 4 : Cum esset annorum XVI, amicitia coepit uti Annaei Cornuti.

(2) On a même supposé qu'elle était tirée de ces vers (V. Bücheler : *Rh. Mus.*, 35 (1880), p. 391).

(3) Perse : *Sat.*, 5, 30-36 : Cum primum pauido custos mihi purpura cessit ... me tibi supposui. Cf. *supr.*, p. 22.

(4) *Vita*, 8 : Scripserat Flaccus in pueritia etiam praetextam...

(5) Cf. *supr.*, p. 32.

(6) *Opericon librum unum.* On a proposé de lire ὁπωρικόν, ou ὀδοιπορικόν, ou *oschophoricon librum unum*. En tout cas le mot *liber* indique qu'il s'agissait d'une œuvre assez étendue ou d'un recueil assez considérable.

grave cherchait le vrai, mais trouvait du charme au langage mesuré et aux images pittoresques ? S'il m'était permis de risquer une hypothèse, je dirais que l'influence de Caesius Bassus a pu s'exercer ici. Ce poète lyrique de talent (1), ce savant métricien (2) avait peut-être été l'élève ou, du moins, l'auditeur de Remmius Palaemon (3), qui passait pour connaître à fond les mètres les plus rares et faisait en se jouant des vers de toute sorte. Perse devint l'ami de Bassus dès les premières années de son adolescence (4), et on peut se demander s'il ne l'a pas connu d'abord chez le célèbre grammairien. Je ne veux pas dire qu'ils aient été condisciples : on doit admettre même qu'il y avait entre eux une grande différence d'âge, si le nom de vieillard que Perse, selon les meilleurs manuscrits, donne à Bassus dans sa sixième satire (5), ne provient pas d'une correction, ancienne mais arbitraire (6). En tout cas, dans les vers qu'il lui consacre, on perçoit, il

---

(1) V. Perse : *Sat.*, 6, 1-6, et Quint., 10, 1, 96, qui, après avoir fait l'éloge d'Horace, comme poète lyrique, ajoute : « Si quem adicere uelis, is erit Caesius Bassus quem nuper uidimus ».

(2) Je tiens pour acquise l'identité du poète lyrique Caesius Bassus et du métricien de ce nom. Mais je n'ignore point qu'elle a été contestée, notamment par Ernst : *der Lyriker u. der Metriker Caesius Bassus*, progr. Munich, 1901. Cf. Teuffel : *Gesch. d. röm. Literatur*, II[6], p 272 et 273, et Schanz : *Gesch. d. röm. Lit.*, II, 2[3], p. 88-91.

(3) F. Leo (*Hermes*, 24 (1889), p. 294), croit que Remmius Palaemon a été une des sources de Caesius Bassus dans les travaux de métrique de ce dernier.

(4) *Vita*, 5 : Amicos habuit a prima adulescentia *Caesium Bassum* poetam et Calpurnium Staturam.

(5) Perse : *Sat.*, 6, 6 : ... egregius lusisse *senex*.

(6) La deuxième main du *Pithoeanus* donne la leçon *senes* que Bücheler (*Rh. Mus.*, 41 (1886), p. 458), déclare inintelligible. Mais je reconnais avec Bieger (*De A. Persii Flacci codice Pithoeano C recte aestimando*, diss. Berlin 1890, p. 4) que le biographe, en nommant Caesius Bassus à côté de Calpurnius Statura, qui mourut jeune, du vivant même de Perse, semble nous inviter à faire de Bassus et de Statura des hommes du même âge que Perse (je dirais : des hommes de la même génération). Il n'y a rien à tirer, pour déterminer l'âge de Bassus, de la scolie à *Sat.* 6, 1, qui nous dit que le poète mourut, en 79, brûlé dans sa villa par l'éruption du Vésuve : Perse pouvait, vers 62, l'appeler *senex* sans qu'il eût plus de cinquante ou de cinquante-cinq ans.

me semble, l'accent d'admiration déférente du poète encore très jeune s'adressant à un aîné déjà illustre. Mais des hommes depuis longtemps sortis de l'enfance, ou même arrivés à la réputation, ne dédaignaient point d'assister aux séances où les grammairiens connus discutaient les questions difficiles qu'on leur posait ou bien donnaient lecture de leurs œuvres (1). Quand Palaemon examinait quelques problèmes particulièrement délicats de grammaire ou de métrique, révélait au public ses plus récentes poésies, s'amusait à ces improvisations en vers où triomphait sa virtuosité (2), les lettrés et les poètes devaient venir en foule, et c'était une occasion, pour les élèves les plus distingués par la naissance et les plus avancés, d'entrer en relations avec eux. Il ne me paraît pas impossible que Caesius Bassus et Perse se soient connus ainsi : le poète a pu s'intéresser dès lors aux essais de l'adolescent. Il était certainement lié avec Cornutus, qui, plus tard, lui remit le manuscrit des satires de Perse, dont il désirait se faire l'éditeur (3) ; il dut estimer que la double vocation qui portait son jeune ami, peu séduit par la rhétorique (4), vers la poésie et vers la philosophie morale, trouverait, auprès du grammairien philosophe, toutes les garanties d'un développement harmonieux. Il est vraisemblable que Thrasea fut consulté ; mais, s'il s'occupait déjà de Perse, ce n'était encore que d'assez loin : on nous dit qu'il lui montra la plus vive affection pendant dix ans environ (5) ; Perse, mort en 62, ne serait donc entré dans l'intimité de Thrasea qu'en 52, à l'âge de dix-huit ans, quand, depuis deux ans déjà, il était l'élève de Cornutus. On pourrait avancer un peu cette date, puisque l'indication donnée par le

---

(1) V. Suétone : *De gramm.*, 7 : Scholam eius (i. e. M. Antonii Gniphonis claros quoque uiros frequentasse aiunt ; in his M. Ciceronem, etiam cum praetura fungeretur. — *Ibid.*, 11 : Mirati sumus unicum magistrum Summum grammaticum, optimum poetam *Omnes soluere posse quaestiones*, Unum difficile expedire nomen (il s'agit de Valerius Cato) : les vers sont de Bibaculus). Aulu-Gelle nous fournit, pour le IIe siècle, de nombreux exemples.

(2) V. *supr.*, p. 10.

(3) *Vita*, 8 : hunc librum... Cornutus... Caesio Basso, petenti ut ipse ederet, tradidit edendum.

(4) Cf. *supr.*, p. 23.

(5) *Vita*, 10 : idem decem fere annis summe dilectus a Paeto Thrasea est.

biographe n'est qu'approximative (1), et la fixer à l'année 50, qui est celle même où Perse prit la toge virile : mais est-ce bien nécessaire ? n'est-il pas naturel de supposer que Thrasea et ses amis, avant d'admettre tout à fait le jeune homme dans leur cercle, attendirent qu'il fût pleinement initié à la philosophie stoïcienne ? Du reste, sous la direction d'un maître qui, tout de suite, avait conquis sa confiance et son affection, il se jeta dans l'étude avec l'ardeur qui anime encore les vers où il évoque ce temps de sa vie, et il dut s'y absorber entièrement pendant de longs mois.

I

Le philosophe L. Annaeus Cornutus

L'admiration affectueuse de Perse pour son maître fait songer à celle que Socrate inspirait à ses disciples ; c'est un grand honneur pour Cornutus, et nous voudrions connaître d'une manière précise le caractère et les idées d'un homme capable d'être, pour une âme grave et pure, à la fois le modèle qu'elle ne perd jamais de vue et l'ami auquel elle se livre tout entière. Malheureusement, nous ne savons de lui que peu de chose. Les livres qu'il avait composés sont presque tous perdus, et, d'ailleurs, je doute qu'il y eût mis le meilleur de lui-même. Le seul ouvrage entièrement conservé qu'on puisse lui attri-

---

1) Du reste, la chronologie du biographe est sujette à caution : il nous dit au début que Perse est né *pridie nonas Decembris Fabio Persico L. Vitellio coss.*, c.-à-d. le 4 décembre, 34 après J.-C., et mort *VIII kalendas Decembris P. Mario Afinio Gallo coss.*, c.-à-d. le 24 novembre 62 : il n'avait donc pas accompli, lorsqu'il mourut, sa vingt-huitième année. Or nous lisons plus loin (9) : *decessit autem uitio stomachi anno aetatis XXX.* Il y a peut-être là une interpolation, introduite pour préciser la nature de la maladie qui emporta le poète ; pour l'âge, l'interpolateur se sera contenté du chiffre rond (V. G. Albini : *A. Persii Flacci saturarum liber, introd.*, p. VIII). Peut-être aussi le texte est-il altéré. Bouhier et Reiz ont rétabli XXIIX. Je lirais plutôt XXIX : en effet, si l'on compte entières l'année 34 et l'année 62, à la manière romaine, on obtient 29 ans. Et, de fait, on trouve chez saint Jérôme, a. 2078 = 62 ap. J.-C. : Persius moritur anno aetatis XXVIIII.

buer avec vraisemblance n'est qu'un manuel scolaire ; dans d'autres travaux, dont nous lisons encore quelques citations chez les érudits des derniers siècles de l'antiquité, il avait fait œuvre de grammairien plutôt que de philosophe. Moins heureux que Musonius et qu'Épictète, il n'a rencontré personne qui ait pris la peine de recueillir ses entretiens moraux. Dans les satires de Perse seules, on peut retrouver quelque chose de la forte conviction qui, sans doute, les animait. Au demeurant, il semble avoir été surtout homme de cabinet, et son action, je pense, ne s'exerçait jamais mieux que dans des causeries intimes avec un petit nombre de disciples aimés, ou même dans le tête à tête. Il n'appartenait certainement pas à cette classe de stoïciens dont la parole familière mettait la doctrine à la portée de tous et qui, s'attachant aux principes essentiels du Portique, tendaient la main au cynisme, par dessus les subtilités d'une dialectique dont ils ne retenaient que quelques procédés fort simples d'exposition et de discussion. Je me borne, pour le moment, à rappeler les noms de Musonius et de ce Démétrius le Cynique fort admiré alors dans les cercles stoïciens (1). A côté de ces prédicateurs uniquement soucieux de morale pratique, à côté aussi des conférenciers mondains qu'Épictète a raillés (2) et dont la seule préoccupation, en ces temps reculés, était d'enlever les applaudissements par de belles phrases, il y avait les érudits qui consacraient de longues heures à étudier les ouvrages des vieux maîtres du Portique, de Chrysippe surtout. Les esprits créateurs font défaut à cette époque dans toutes les grandes sectes. Vers le milieu du premier siècle av. J.-C., certains philosophes grecs, notamment Antiochos d'Ascalon (3), avaient essayé de réduire à des querelles de mots les polémiques où les représentants des différentes écoles affirmaient l'opposition de leurs points de vue, et de tirer, de la fusion des anciens systèmes, un système nouveau : cette ambition même semble morte (4). Sans doute on voit encore des stoïciens, comme Sénèque,

---

(1) Cf. *supr.*, p. 41.

(2) V. en particulier Épictète : *Entret.*, 3, 23, 35 et suiv.

(3) V. Zeller : *Phil. d. Gr.*, III, 1³, p. 597 et suiv.

(4) V. *ibid.*, p. 683. Il n'y a pas d'époque où l'enseignement philosophique ait été, à Athènes, moins vivant. V. Renan : *St Paul*, p. 178-180 : « La vieille splendeur avait disparu, et la nouvelle n'avait pas commencé. Ce n'était

faire des emprunts aux adversaires du stoïcisme ; mais leur éclectisme a surtout un caractère pratique : ils prennent leur bien, je veux dire les préceptes moraux, où ils le trouvent, plutôt qu'ils ne se proposent de concilier les principes mêmes des diverses doctrines. S'il est alors des philosophes qu'attirent davantage la spéculation et l'étude, ils s'attachent surtout à remettre en lumière, dans des travaux d'exégèse ou des traités élémentaires (1), les traits distinctifs des systèmes, et cette activité érudite fait contrepoids aux tendances éclectiques du temps (2). Épictète nous est témoin que, pour certains stoïciens de son siècle, le dernier mot de la sagesse était d'arriver à se débrouiller dans les œuvres épineuses de Chrysippe, d'Antipater et d'Archédémos (3). Je ne prétends pas que Cornutus mît le souverain bien dans cette science livresque, mais, si vraiment, comme on nous le dit (4), Perse avait rempli sa bibliothèque des œuvres de Chrysippe, c'est que son maître attachait une grande importance à l'étude théorique de la doctrine sous sa forme la plus savante. Plutôt que de Musonius, on pourrait rapprocher Cornutus d'un philosophe dont, peut-être, il avait

---

plus « la ville de Thésée », et ce n'était pas encore « la ville d'Adrien »... Si l'on excepte Ammonius d'Alexandrie, le maître de Plutarque, qui fondait vers ce temps à Athènes l'espèce de philosophie littéraire qui devait devenir à la mode à partir du règne d'Adrien, personne n'illustre, vers le milieu du Ier siècle, la ville du monde qui a produit ou attiré le plus d'hommes célèbres.»

(1) Des traités du genre de ceux qu'on appelait εἰσαγωγαί : cf. J. von Arnim: *St. uet. fragm.*, t. I, p. x.

(2) V. Zeller : *Phil. d. Gr.*, III, 1³, p. 683.

(3) V. par ex. Épict.: *Entret.*, 1, 4, 5 et suiv.; 2, 16, 34 et suiv.; 2, 17, 40.

(4) *Vita*, 7 : ... libros circa septingentos Chrysippi siue bibliothecam suam omnem. — Comme le chiffre de sept cents livres est à peu près celui des œuvres complètes de Chrysippe (v. Diog. L., 7, 180), *Chrysippi* est peut-être une interpolation : « *Chrysippi*... adiectum uidetur a sciolo » dit Jahn (p. 236) qui trouve invraisemblable que Perse ait possédé les œuvres complètes de Chrysippe, tout en faisant remarquer que *siue* peut signifier *ou bien* (*ou bien, selon d'autres*, toute sa bibliothèque) et qu'on n'est pas obligé d'entendre : *en d'autres termes* toute sa bibliothèque. Heinrich (*des Aulus Persius Flaccus Satiren*, p. 47) suppose la chute, après *siue*, d'une expression comme *ut alii dicunt*. (Cf. Albini : *A Persii Flacci sat. liber.*, p. IX-X).

été l'élève (1) et qui fut un des professeurs de Néron (2) : je veux parler de Chaeremon. Ce stoïcien, d'origine égyptienne, qui dirigea une école à Alexandrie, avait donné, semble-t-il (3), dans un ouvrage d'histoire, une interprétation allégorique des mythes de son pays natal et voyait, dans les hiéroglyphes, des symboles où les anciens Egyptiens avaient enfermé une théologie conforme à la nature. Nous allons voir que Cornutus s'occupa de l'exégèse des mythes grecs en y apportant la même méthode, depuis longtemps familière aux stoïciens. Un disciple de Chaeremon, Dyonisios, qui fut à Alexandrie le successeur de son maître, est appelé par Suidas «Dionysios le grammairien»; il était donc, lui aussi, un érudit autant qu'un philosophe (4). Pas plus que ces deux hommes, Cornutus n'était d'origine italienne, étant né à Leptis (5), en Lybie. Il était connu de Néron, et Dion Cassius (6) nous le montre appelé « à une sorte de conseil privé » que « le prince métromane (7)», ayant formé le projet d'écrire en vers toute l'histoire romaine, avait convoqué pour discuter sur le nombre de livres qu'il convenait de consacrer à un aussi vaste sujet. Dion nous dit (8) à ce

---

(1) C'est l'opinion de G.-J. de Martini : *De L. Annaeo Cornuto philosopho stoico* (Leyde 1825), p. 34-37, suivant R. Reppe : *De L. Annaeo Cornuto* (diss. Leipzig, 1906), p. 11.

(2) Cf. *supr.*, p. 25.

(3) Si on admet, avec E. Zeller (*Phil. d. Gr.* III, 1³, p. 688), que Chaeremon le stoïcien et le prêtre égyptien Chaeremon cité par Porphyre et Tzetzès ne font qu'un seul personnage.

(4) V. Zeller, *ibid.*

(5) Sans doute *Leptis magna :* V. Reppe : *op. cit.*, p. 9. Le nom d'*Annaeus* ne prouve pas que Cornutus fût, comme on l'a supposé (v. Fr. Marx, in *Pauly-Wissowa Real-Encycl.*, I, p. 2.227, 16) un affranchi de Sénèque : les étrangers, lorsqu'ils recevaient le droit de cité, prenaient d'ordinaire le gentilice d'une famille romaine ; ils adoptaient « le plus souvent le nom et le prénom de celui des magistrats ou empereurs romains qui leur avait conféré le droit de cité et conservaient comme *cognomen* leur nom étranger ou barbare». (V. Ch. Morel, dans le *Dict. de Daremberg et Saglio*, IV, 1, s. u. *nomen*, p. 92, 2ᵉ colonne).

(6) Dion Cassius, 62, 29, 2.

(7) J'emprunte ici quelques expressions à C. Martha : *Les moralistes sous l'empire romain*, p. 112.

(8) C'est ainsi que j'interprète l'expression εὐδοκιμοῦντα τότε ἐπὶ παιδείᾳ. Reppe (p. 13 et p. 15) l'entend de la réputation de Cornutus comme professeur.

propos que Cornutus était fort estimé pour son savoir ; la suite du récit, sur laquelle nous aurons à revenir, nous montre qu'il était grand admirateur de Chrysippe.

II

« L'Abrégé des traditions grecques relatives a la théologie »

« J'avoue, déclare D. Nisard, que je n'ai pas lu un traité de la nature des dieux qu'on dit être l'ouvrage de Cornutus, parce que ce traité est parvenu jusqu'à nous sous le nom de Phurnutus et parce qu'un ouvrage de théogonie stoïcienne ne serait guère propre à changer l'opinion que j'ai du bon sens de Cornutus » (1). Outre qu'un certain nombre de manuscrits donnent le livre à Cornutus et que, pour plusieurs bonnes raisons, cette attribution ne semble guère contestable (2), on regrette les pages pleines de verve que la lecture de cet opuscule n'eût pas manqué d'inspirer à Nisard contre la subtilité des stoïciens. « L'abrégé des traditions grecques relatives à la théologie » (Ἐπιδρομὴ τῶν κατὰ τὴν ἑλληνικὴν θεολογίαν παραδεδομένων) (3) est, en effet, bien qu'il ne se présente que comme un résumé élémentaire et ne soit réellement pas autre chose, l'ouvrage le plus étendu que nous ayons conservé sur les « interprétations étymologiques et symboliques données par l'école stoïcienne à la mythologie poétique et populaire » (4). Et je me crois d'autant moins dispensé de l'étudier ici que, par son caractère même de livre scolaire, il peut nous donner une idée exacte de la manière dont les mythes traditionnels ont été expliqués à Perse du point de vue stoïcien.

De bonne heure, la philosophie grecque avait cherché un moyen de

---

(1) D. Nisard : *Études sur les poètes latins de la décadence*, I, p. 228.

(2) V. C. Lang : *Cornuti theologiae graecae compendium* (Leipzig, 1881), p. v-vii et Reppe, *op. cit.*, p. 1-3.

(3) Sur ce titre : V. Lang : *Praef.*, p. xv et cf. B. Schmidt : *De Cornuti theologiae graecae compendio capita duo* (Diss. Halle 1912), p. 1-2.

(4) A. et M. Croiset : *Hist. de la litt. gr.*, V, p. 418.

concilier les croyances populaires avec des conceptions théologiques plus satisfaisantes pour l'esprit (1). Si nous laissons de côté les écoles, comme celles des pythagoriciens, où la pensée philosophique, sous l'influence de l'orphisme, au lieu d'interpréter les mythes, s'enveloppa volontiers elle-même d'une forme mythique, nous voyons se constituer deux méthodes d'exégèse religieuse : l'une qui prétend ramener les légendes à des événements historiques, l'autre qui les considère comme des symboles recouvrant des phénomènes naturels ou des vérités morales. Toutes deux étaient d'accord pour montrer, derrière le sens littéral, un sens caché, et on les combinait parfois dans l'étude des légendes relatives aux héros. La seconde avait pris, dès le Ve siècle avant notre ère, un assez grand développement. Dédaignée de Platon (2), employée à l'occasion par Aristote, elle fut appliquée par les fondateurs de l'école cynique à l'ensemble de la mythologie grecque. Elle revêt, dès lors, un caractère systématique que les stoïciens, élèves des cyniques sur ce point comme sur beaucoup d'autres, accentuèrent encore (3). Leur effort d'interprétation s'exerça avant tout sur les poèmes homériques et hésiodiques, cette « Bible des Grecs » (4). Une philosophie qui accordait au consentement universel une grande importance, surtout lorsqu'il s'agissait de démontrer qu'il existe une volonté divine, ne pouvait guère tenir pour absolument erronées les représentations que le commun des hommes se faisait des dieux. D'autre part, du point de vue de la morale pratique, qui était, en dernière analyse, celui des stoïciens, avait-on le droit de négliger, quand il fallait combattre les passions humaines et rendre sensible l'idée d'une loi morale, le secours si précieux des mythes ? L'imagination des poètes les avait revêtus de la forme la plus séduisante, qui, s'emparant des esprits presque dès le berceau, conservait à jamais pour eux le prestige attaché à la première révélation de la beauté. Au lieu de bannir Homère de la république en le couronnant de fleurs, il était plus

---

(1) On trouvera une histoire sommaire de l'exégèse des mythes dans le *Manuel de l'histoire des religions* de Chantepie de la Saussaye (p. 539 et suiv. de la trad. fr.).

(2) V. Platon : *Phèdre*, p. 229c ; cf. Xén. : *Mémor.*, 1, 3, 7.

(3) V. Zeller : *Phil. d. Gr.*, II, 1a, p. 283 ; cf. III, 1a, p. 322, note.

(4) *Ibid.*, p. 323.

habile de faire servir son œuvre à l'éducation morale de tous. Pour y arriver, il suffisait de ramener les mythes (même lorsqu'ils n'avaient à première vue rien d'édifiant) à des allégories dont le sens, une fois démêlé, laissait apparaître une théologie conforme à la vérité de la nature. Cela conduisait, il est vrai, à présenter la mythologie comme une œuvre réfléchie dont les créateurs auraient eu une physique, une métaphysique, une psychologie et les auraient traduites, d'une manière entièrement consciente, par tout un système de figures. Mieux encore, les stoïciens procédaient comme si cette philosophie primitive avait été le stoïcisme (1). Aussi bien n'étaient-ils pas sans se rendre compte de ce que leur méthode avait d'arbitraire (2); mais, ne lui donnant au fond qu'une valeur pratique, ils s'inquiétaient assez peu qu'elle manquât de rigueur.

Les fondateurs même du stoïcisme, Zénon, Cléanthe, Chrysippe, s'étaient appliqués à ce travail d'exégèse (3); et nous savons qu'ils y avaient apporté, avec une ingéniosité réelle, une subtilité qui n'allait pas toujours sans ridicule, surtout quand ils tiraient leurs interprétations de l'étymologie : les noms et les épithètes des dieux leur fournissaient pour cela une matière d'autant plus riche que leur phonétique était moins exigeante. Un stoïcien qui avait été, semble-t-il, l'élève de Diogène de Séleucie (4), le grammairien Cratès de Mallos, fondateur de l'école de Pergame et défenseur, contre Aristarque, du principe de l'anomalie, déjà soutenu par Chrysippe, ne manqua pas de chercher des allégories chez les poètes qu'il étudiait (5). Après lui, Apollodore d'Athènes, élève à la fois des grammairiens d'Alexandrie et de ceux de Pergame, composa « une *Histoire des Dieux* (Περὶ θεῶν), en 24 livres; immense et savant répertoire où toutes les traditions différentes mises en œuvre par les poètes et les historiens, toutes les opi-

---

(1) Cette invraisemblance est relevée et raillée par Cicéron : *De nat. deor.*, 1, 15, 41.

(2) V. Cornutus : *Theol. gr. compendium*, 20, p. 37 Lang. (à propos d'une des étymologies proposées pour l'épithète Τριτογένεια) :... πανουργοτέραν διόρθωσιν ἢ κατὰ τὴν ἀρχαίαν ὁλοσχέρειαν ἔχοντος τούτου. — 35, p. 76 : οὐχ οἱ τυχόντες ἐγένοντο οἱ παλαιοί, ἀλλὰ καὶ συνιέναι τὴν τοῦ κόσμου φύσιν ἱκανοί.

(3) V. Cic. : *De nat. deor.*, 3, 24, 63.

(4) V. Zeller, III, 1³, p. 47, note.

(5) A. et M. Croiset : *Hist. de la litt. gr.*, V, p. 138.

nions même émises sur les dieux par les philosophes, se trouvaient recueillies, classées, interprétées allégoriquement selon la doctrine stoïcienne » (1). L'ouvrage est perdu, mais les écrivains postérieurs s'y réfèrent plus d'une fois, et, en outre, on a pu y rattacher un grand nombre d'explications reproduites par les scoliastes des divers poètes, ou par Eustathe, Porphyre, Macrobe (2).

C'est à la tradition de l'école de Pergame qu'appartient le petit livre intitulé (3) Ἡρακλείτου ὁμηρικὰ προβλήματα εἰς ἃ περὶ θεῶν Ὅμηρος ἠλληγόρησεν. L'auteur s'est proposé de faire l'apologie d'Homère contre Platon et Épicure au moyen d'un commentaire allégorique de l'Iliade et de l'Odyssée (4). Dans l'abrégé de Cornutus, la marche est différente puisque nous avons affaire à une série de notices sur la formation du monde, sur la théogonie, sur les différents dieux, mais l'esprit est le même.

L'auteur, qui s'adresse à un enfant (5), résume, dans les premiers chapitres, la théogonie traditionnelle, en la ramenant aux principes d'une physique dans laquelle le lecteur reconnaît tout de suite la physique stoïcienne. Ouranos, c'est le ciel qui enveloppe circulairement la terre et la mer (6). Il est de nature ignée (7). Il forme avec le reste des choses un ensemble qui est le monde (κόσμος), et il en limite la partie supérieure ou éther (8). Ciel, éther et astres sont emportés dans une même révolution (9) (ch. 1, p.: 1-3. Lang). Le monde a une âme qui est en

---

(1) *Ibid.*, p. 304.

(2) Cf. B. Schmidt : *De Cornuti theologiae gr. capita duo*, p. 44 et suiv. et P. Wendland : *Die hellenistisch — römische Kultur*, p. 110 et suiv.

(3) C'est du moins le titre que donnent les mss. les plus anciens : v. C. Reinhardt in *Pauly-Wissowa R. E.*, XV, p. 508. s. u. Heracleitos n° 12. Le stoïcien Héraclite n'est pas autrement connu. Comme il ne cite aucun écrivain postérieur à Alexandre d'Éphèse, contemporain de Cicéron, on suppose qu'il a écrit sous Auguste. Cf. Zeller : *Ph. d. G.*, III, 1³, p. 687, n. 2.

(4) V. P. Wendland, *op. cit.*, p. 112 et C. Reinhardt, *ibid.*

(5) Il est inutile de se demander si cet enfant est Perse : ὦ παῖ n'est sans doute qu'un procédé d'exposition. Cf. Reppe : *De L. Annaeo Cornuto*, p. 11.

(6) Cf. Arnim : *St. uet. frag.*, I, p. 33, n° 115 (Zénon).

(7) *Ibid.*, n° 116 (Zénon).

(8) *Ibid.*, n° 115 : οὐρανός ἐστιν αἰθέρος τὸ ἔσχατον (Zénon).

(9) *Ibid.*, p. 28, n° 101 : τὸ... αἰθέριον πῦρ περιφερῶς κινεῖται (Zénon). Cf. Arnim, II, p. 168, n° 527 (Chrysippe).

lui le principe de la cohésion (1) et de la vie, comme notre âme l'est en nous (2) ; c'est elle qu'on a appelée Zeus (3), et on la place dans le ciel parce que là se trouve, en effet, sa partie maîtresse, le feu subtil dont elle est faite essentiellement (ch. 2, p. 3) (4). Héra, sœur et femme de Zeus, c'est l'atmosphère, que le ciel et l'éther pressent de toute part (5). Comme la substance, en se raréfiant, passe, par une sorte de flux (ῥυσις), de l'état solide à l'état liquide, puis devient de l'air et enfin du feu, on a donné Rhéa pour mère à Zeus et à Héra. Leur père est Kronos : ce Dieu est-il le symbole du temps? ou bien de la séparation διάκρισις qui s'est opérée entre les éléments? il représente plutôt le principe d'organisation qui a réglé les rapports de l'éther et de l'atmosphère et a porté la nature à réaliser (κραίνειν) les conditions de l'existence (6) (ch. 3, p. 3-4). Naturellement, le dieu de l'humidité, Poseidon, devait être considéré comme fils de Kronos et de Rhéa, puisque l'eau est un des états de la substance dans la série des transformations qui la conduisent de la forme la plus subtile à la plus compacte et, inversement, de la plus compacte à la plus subtile. Nous reconnaissons ici le dynamisme stoïcien, avec son double mouvement de condensation et de raréfaction (7) (ch. 4, p. 4). Quant à Hadès, frère aussi de Zeus et de Héra, c'est l'air le plus dense et le plus voisin de la

---

(1) Cornutus : *Compend.*, 2, p. 3, lig. 4 : ὁ κόσμος ψυχὴν ἔχει τὴν συνέχουσαν αὐτόν. Cf. Galien : Περὶ πλήθους, 3, vol. VII, p. 525, Kühn (= Arnim, *St. uet. fragm.*, II, p. 144, n° 439) et p. 526 (= Arnim, n° 440) pour la valeur de συνέχειν dans le langage des stoïciens.

(2) Elles sont πνεῦμα l'une et l'autre : sur le πνεῦμα dans la philosophie stoïcienne, v. Arnim : *Stoic. uet. fragm.*, II, p. 144 et suiv.; sur l'âme humaine comme πνεῦμα, *ibid.*, p. 217-219, n° 773-789. Cf. Duprat : La théorie du πνεῦμα chez Aristote, *Archiv de Stein*, 12 (1899), p. 318 et suiv.

(3) Cléanthe : *Hymne à Zeus* (Stobée : *Ecl.*, I, 1, 12, p. 25, 3 = Arnim, p. 121, n° 537.

(4) V. Arnim, I, p. 42, n° 157 (Zénon).

(5) Cf. Cic.: *De nat. deor.*, 2, 26, 66.

(6) Sur Kronos comme symbole du temps, cf. Arnim, II, p. 318, n° 1087-1088. Cic.: *De nat. deor.*, 2, 24, 64 ; comme symbole de séparation, cf. Arnim, II, p. 319, n° 1089 et 1090 (Chrysippe).

(7) V. Arnim, I, p. 28, n° 102 (Zénon) ; II, p. 149, n° 452. (= Simplicius : *In Arist. categ.*, f. 68 E, éd. Bas.) ; *ibid.*, p. 179, n° 579 (= Plut. : *De stoic. repugn.*, 41, p. 1053 a).

terre (1) (ch. 5, p. 4-5). La mythologie populaire marque bien le vrai caractère de Rhéa en indiquant que les pluies viennent d'elle (2). Les divers attributs qu'on lui donne répondent à son rôle de principe des transformations fécondes. L'histoire mythique de Kronos mutilant Ouranos, dévorant ses enfants et détrôné par son fils Zeus, que Rhéa a sauvé en lui substituant une pierre, n'est qu'une cosmogonie figurée : les échanges se produisaient d'abord entre le ciel et la terre d'une manière violente et déréglée, et ce fut le règne d'Ouranos; puis les exhalaisons (3) de la terre au ciel devinrent plus subtiles, les chutes de pluie plus modérées, et ce fut le règne de Kronos ; enfin, les conditions de la vie ont pu s'établir, et c'est le règne de Zeus (ch. 6 et 7, p. 5-8). Une légende différente fait d'Océanos et de Téthys le père et la mère du monde : le premier symbolise le mouvement ; la seconde, la permanence des qualités (ch. 8, p. 8) (4).

Dans cette première partie, l'érudition de Cornutus accumule les étymologies les plus hétéroclites : Ouranos, c'est la limite d'en haut (οὖρος) (5), ou celui qui protège (ὥρειν ou ὡρεύειν), ou celui que l'on voit en haut (ὁρᾶσθαι ἄνω). L'éther, c'est celui qui est embrasé (αἴθεσθαι) ou peut-être celui qui court toujours (ἀεὶ θεῖν). Zeus est ainsi appelé parce qu'il est pour les êtres vivants le principe de la vie (ζῆν, vivre). La forme Διά, qui est celle de l'accusatif, signifie que, par lui (δι' αὐτὸν), tout existe et subsiste (6). Il serait fastidieux de multiplier les exemples. Le procédé est presque toujours le même : Cornutus retient, sans critique et sans choix, tout ce qui lui a semblé ingénieux en ce genre. Il lui arrive bien, de temps en temps, d'exprimer une préférence : il

---

(1) Cf. Héraclite : *Alleg. hom.*, 23.

(2) Cf. B. Schmidt : *De Cornuti theol. Gr. compendio cap. duo*, p. 46-47. — Chrysippe donnait, du nom, une interprétation un peu différente : v. Arnim, II, p. 318, n° 1085 ; mais cf. *ibid.*, n° 1084.

(3) Ἀναθυμιάσεις : cf. Aëtius : *Placit. phil.*, 2, 17, 4 = Arnim, II, p. 201, n° 690 : Ἡράκλειτος καὶ οἱ Στωϊκοὶ τρέφεσθαι τοὺς ἀστέρας ἐκ τῆς ἐπιγείου ἀναθυμιάσεως. Cf. n°s 658, 652, 677.

(4) Sur la permanence des qualités et la σχέσις opposée à la κίνησις, v. Simplicius : *In Arist. categ.*, f. 55 A, éd. Bas. = Arnim, II, p. 128, n° 390.

(5) Mot ionien = ὅρος.

(6) Ces deux dernières étymologies se trouvaient déjà chez Chrysippe : v. Arnim, II, p. 312, n° 1062 et 1064.

assure que le nom de Kronos vient de κραίνειν plutôt que de χρόνος ; mais il ne nous livre pas ses raisons ; il s'est décidé, je crois, pour l'étymologie qui lui a paru donner le plus beau sens : il semble que ce fût, en pareille matière le criterium ordinaire des stoïciens.

Le panthéisme du Portique, déjà sensible dans les premiers chapitres, apparaît plus nettement encore dans les suivants (ch. 9 — 16, p. 9-26), consacrés à Zeus et à quelques-unes des divinités qu'on lui donnait pour filles. On y sent partout présente cette idée stoïcienne que les diverses divinités ne sont autre chose, pour la plupart, que Zeus considéré dans telle ou telle partie de son activité. En effet, tandis que la mythologie populaire n'admettait, de Zeus aux autres dieux, qu'une différence de degré, les stoïciens lui attribuaient une supériorité absolue (1). Ame du monde, feu ouvrier πῦρ τεχνικόν (2), il avait seul l'immortalité sans fin : les dieux qui n'étaient pas de simples qualités de ce père de la vie et auxquels on pouvait accorder une existence relativement indépendante, par exemple les astres (3), étaient destinés à périr. Cornutus énumère d'abord les principales épithètes et les principaux attributs de Zeus, en montrant qu'ils s'accordent avec son caractère de dieu du ciel et laissent entrevoir en lui le symbole de la loi universelle qui, sous le nom de φύσις, est le principe fondamental des formations naturelles (ch. 9, p. 9-11). Il nous donne en passant des indications sur les Erinnyes (ch. 10-11, p. 11-12) et sur les Prières (Λιταί : ch. 12, p. 12), filles du dieu qui est à la fois le dieu vengeur et le dieu clément (4). Puis il nous dit que le destin, de quelque nom qu'on l'appelle Μοῖρα, Λῖτα, Εἱμαρμένη ou Ἀνάγκη, c'est Zeus (5) : conception toute stoïcienne qui fait du destin une force consciente, réglant les rapports des choses et la succession des événements d'après un ordre irrévocable et dans un enchaînement indissoluble (6) (ch. 13,

---

(1) V. E. Zeller : *Phil. d. Gr.*, III, 1³, p. 324-325. Parmi les textes stoïciens qu'on pourrait citer, je me borne à rappeler l'hymne à Zeus de Cléanthe, et Sénèque : *De benef.*, 4, 7-8.

(2) V. Aëtius : *Plac. phil.*, I, 7, 33 = Arnim, II, p. 306, n° 1027.

(3) V. Achilles : *Isagoge*, 11, p. 133, in *Petau. Uranol.*, et 13, *ibid.* = Arnim, II, p. 200 et 201, n° 682 et 687.

(4) Cf. B. Schmidt : *De Cornuti theol. gr. cap. duo*, p. 34.

(5) Cf. Philodème : Περὶ εὐσεβείας, 11 (= Arnim, II, p. 315, n° 1076.

(6) V. en particulier Stobée : *Eclog.*, I, 79, 1, Wachsmuth (Chrysippe) et

p. 12-14). Il rappelle que les Muses, selon la légende, sont filles de Zeus et de Mnémosyne : cela veut dire que, pour bien vivre, il faut apprendre, et retenir ce qu'on a appris. Ici encore, l'idée est stoïcienne, puisque, pour les stoïciens, la vertu n'était pas une disposition innée de l'homme, mais un art qui s'apprenait, étant fondée sur la science des vrais biens et des vrais maux (1). Si les Muses forment des chœurs de danse, c'est pour attester l'union étroite des vertus : qui a une vertu les a toutes (2) ; si elles consacrent des hymnes aux dieux, c'est que le sage a les yeux toujours fixés sur le divin (3) ; si elles mêlent le son d'instruments divers dans un concert harmonieux, c'est que les gens de bien vivent d'une manière harmonieuse et « avec conformité » (4) (ch. 14, p. 14-18). Les Charites aussi sont filles de Zeus : car la bienfaisance, dont elles sont le symbole, est une loi naturelle. Cornutus donne, de leur nombre et de leurs attitudes, diverses explications que l'on trouvait, nous le savons par Sénèque (De benef., 1, 3 et 4), dans un ouvrage de Chrysippe περὶ Χαρίτων, celle-ci, entre autres, que leur ronde symbolise la chaîne sans fin des bienfaits (ch. 15, 18-20). Il est également d'accord avec Chrysippe pour voir dans Hermès, conducteur des Charites, l'image de la raison dirigeant la bienfaisance : Hermès, en effet, c'est le symbole du langage, expression non seulement de la pensée humaine, mais de la raison divine (5), c'est le λόγος que les dieux ont envoyé du ciel sur la terre pour faire de l'homme ce qu'ils sont eux-mêmes, un « animal logique » ou, comme nous disons, un animal raisonnable. Les épithètes du dieu, ses attributs, les rites de son culte ne sont que l'enveloppe allégorique du λόγος. Cornutus insiste ici avec d'autant plus de complaisance que, sur ce

---

Diogenianus, dans Eusèbe : *Prépar. év.*, VI, p. 263ᵉ et 261ᵉ d'après Chrysippe = Arnim, II, p. 264, nº 913 ; p. 265, nº 914 ; p. 266, nº 925 ; Cf. Cic.: *De divin.*, I, 55, 125 (= Arnim, *ibid.*, p. 266, nº 921).

(1) V. Arnim, III, p. 51, nº 214 et suiv.

(2) V. Diog. Laërt.: 7, 125 = Arnim, III, p. 72, nº 295.

(3) V. Diog. Laërt.: 7, 119 = Arnim, III, p. 157, nº 606.

(4) Corn.: *Compend.*, p. 17, l. 13 : ὁμολογούμενος ὁ τῶν ἀγαθῶν βίος ἐστί. Cf. Diog. Laërt., 7, 87 = Arnim, I, p. 45, nº 179.

(5) Sén. : *De benef.*, 1, 3, 7 : Ergo et Mercurius una stat, non quia beneficia *ratio* commendat uel *oratio*... Cf. *ibid.*, 4, 8, 2.

point, les exégètes stoïciens avaient fait appel à toutes les ressources de leur subtilité (1). Je ne citerai que quelques exemples. Les Hermès tétragones, sans bras ni jambes, signifient que le langage s'appuie sur quatre cas fondamentaux et n'a besoin ni de bras ni de jambes pour arriver à ses fins ; Hermès est le dieu protecteur des routes (ἐνόδιος) parce que la parole, dans les délibérations et les entretiens, sert à mettre les hommes dans la bonne voie : il est le dieu des objets trouvés, parce que la parole est un bien commun aux hommes et aux dieux ; si chaque passant apporte sa pierre aux Hermès qu'on voit aux bifurcations des chemins ou à la limite des propriétés, ce rite est peut-être le symbole des éléments dont se compose le langage parlé ; c'est pour montrer la puissance de la parole qu'on a fait d'Hermès le dieu des voleurs : la parole, en effet, est habile à dérober la vérité ; Hermès est honoré dans les palestres parce qu'on doit apporter aux exercices physiques autre chose que de la force ; il y faut encore du raisonnement, du λόγος. Parfois l'indécence s'ajoute à la subtilité, ou, pour mieux dire, Cornutus, en bon stoïcien qui ne craint pas d'appeler les choses par leur nom, évoque, dans les explications qu'il donne à son jeune élève, des images désobligeantes : remarquant qu'Hermès est représenté tantôt sous les traits d'un homme mûr et barbu, tantôt sous les traits d'un jeune homme imberbe, il ajoute que la première figure est ithyphallique et que l'autre ne l'est point : c'est, dit-il, que, chez les hommes d'âge mûr, le langage et la raison sont accomplis et féconds, tandis que, chez les jeunes gens, ils sont imparfaits et ne peuvent encore rien engendrer (ch. 16, p. 20-26).

Je ne dis rien des étymologies que Cornutus, dans cette seconde partie comme dans la première, a réunies en grand nombre. Mais il y donne d'autres preuves encore de son érudition ou de l'érudition des auteurs consultés par lui. Décompose-t-il le nom d'Adrastée? il sait qu'α n'est pas toujours privatif, mais a parfois une valeur augmentative. Il connaît les mots les plus rares, tels que ῥῶσις. Il nous montre, à propos des Muses, que les mathématiques ne lui sont pas étrangères : si, d'après la tradition dominante, il y a neuf Muses, c'est que le nombre neuf n'est pas autre chose que le nombre trois multiplié par

---

1 Il semble que la source, ici, soit Apollodore ; V. Schmidt, *op. cit.*, p. 50-51.

lui-même et que le nombre trois est, après l'unité, celui qui correspond le mieux à quelque chose d'achevé (1).

Avant de passer à d'autres divinités, Cornutus fait remarquer au lecteur que les inventions mythiques, chez les anciens Grecs comme chez les autres peuples, ont été fort nombreuses, et il indique par quelques exemples comment on peut les interpréter en les réduisant à des allégories. Le mythe de Zeus suspendant Héra, au moyen d'une chaîne d'or, dans l'espace éthéré, après avoir attaché à chacun de ses pieds une enclume, c'est l'image de l'éther où brillent les astres et auquel l'atmosphère est, pour ainsi dire, suspendue avec la terre et la mer (2). Le mythe du complot d'Héra, de Poseidon et d'Athéné contre Zeus, indique que le monde n'aurait pas pu se constituer si l'air ou l'élément humide ou le feu l'avait emporté (3). Thétis, qui a sauvé Zeus, c'est la Providence ; Briarée aux cent bras, opposé par elle aux conjurés, ce sont les exhalaisons dont se nourrissent l'air et l'éther dans le mouvement perpétuel d'évaporation et de condensation par lequel se conserve l'équilibre du monde (4). Cornutus reconnaît, d'ailleurs, qu'il y a, dans ce travail d'exégèse, des précautions à prendre : on ne doit pas oublier, par exemple, que certains écrivains, ne comprenant pas la valeur symbolique des mythes, les ont embellis d'inventions parasites dont il faut avant tout les dégager (ch. 17, p. 26-27).

Cornutus, appliquant à la théogonie hésiodique (5) la méthode indi-

---

(1) Ceci, d'ailleurs, est étranger à la philosophie stoïcienne : Cf. Sén.: *Epist.*, 58, 31 : Nam hoc scis, puto, Platoni diligentiae suae beneficio contigisse quod natali suo decessit et annum unum atque octogesimum impleuit sine ulla deductione. Ideo *magi*, qui forte Athenis erant, immolauerunt defuncto, amplioris fuisse sortis quam humanae rati, quia consummasset *perfectissimum numerum*, quem nouem nouies multiplicata componunt. — V. aussi Plut. : *De Is. et Osir.*, 56, p. 374 *a* : τὸ.... τρία πρῶτος περιττός ἐστι καὶ τέλειος.

(2) Cf. une interprétation un peu différente dans Héraclite : *Alleg. hom.*, 40.

(3) Cf. Héraclite : *Alleg. hom.*, 25.

(4) V. notes 7 de la page 58 et 3 de la page 59.

(5) Les maîtres du Portique avaient interprété la Théogonie hésiodique : pour Zénon, v. Cic.: *De nat. deor.*, 1, 14, 36; pour Chrysippe, *ibid.*, 1, 15, 41; Cf. Philodème: Περὶ εὐσέβειας, 13 = Arnim, I, p. 123, n° 539, et II, p. 316, n° 1078.

quée, rappelle que, selon Hésiode, il y eut d'abord le Chaos, puis Gé ou la terre, puis le Tartare et Éros. Du Chaos naquirent l'Érèbe et la Nuit, de la Nuit l'Éther et le Jour (1). Le Chaos, c'est le feu primitif ; car tout a été feu et tout redeviendra feu (2) ; ou bien c'est la masse liquide qui a été la troisième forme de l'essence ; car celle-ci, d'abord ignée, est devenue, par des condensations successives, air, puis eau (3). Une partie de cette masse s'étant condensée à son tour et déposée, la terre est apparue ; une autre partie s'est raréfiée et a formé le Tartare, air ténébreux et froid (4). En même temps Éros, c'est-à-dire le mouvement impulsif qui est le principe de toute génération, commençait à agir. Quand à l'Érèbe, c'est la force qui a poussé la sphère terrestre à s'envelopper de la sphère céleste : en effet Ouranos, autrement dit le ciel, est né des exhalaisons de la Terre. La Nuit est fille du Chaos parce que l'air qui a succédé à l'humidité première était obscur ; ensuite, devenant plus subtil, il s'est partiellement transformé en éther et en lumière, et, ainsi, on peut dire que le jour est né de la nuit. La Terre a enfanté la mer et les montagnes sans amour : la sphère terrestre présentait des irrégularités quand elle est sortie du Chaos, et la mer n'est pas autre chose que l'eau demeurée dans les parties les plus basses de sa surface, dont les parties hautes ont tout naturellement formé les montagnes. Les Titans, nés ensuite, ce sont les forces naturelles d'où procèdent les différences qui existent entre les choses (5) (ch. 17, p. 28-31).

Après cette réduction de la théogonie hésiodique à la physique stoïcienne, Cornutus reprend l'examen des traditions mythologiques les plus répandues. Fidèle aux idées de son école sur les causes finales, il découvre dans Prométhée le symbole de la Providence organisant le monde en vue de l'homme (6). Puis, par un genre d'explication

---

(1) Cf. Arnim, I, p. 29, nos 104 et 105 (Zénon). Cf. Diog. Laërt., 7, 135, 136 = Arnim, p. 28, nos 102, 2.

(2) Sur l'ἐκπύρωσις, cf. Arnim, II, p. 183 et suiv., n° 596 et suiv.

(3) C'est l'interprétation de Zénon : cf. *supr.*, note 1.

(4) Cf. Plut.: *De stoic. repugn.*, 43, p. 1053, et *de primo frigido*, 17, p. 952 c = Arnim, II, p. 140, n° 429.

(5) Cf. *Scholia Hesiod. Theogon*, v. 134 = Arnim, II, p. 318, n° 1.086.

(6) Sur la πρόνοια, selon le Portique, v. les textes réunis par Arnim, II, p. 322 et suiv., n° 1106 et suiv.

psychologique dont il s'est déjà servi à propos d'Hermès, il montre, sous le mythe du vautour rongeant le foie du Titan, l'image des soucis qui tourmentent l'homme depuis qu'il sait faire usage du feu et que son industrie entreprend sans cesse de pénibles travaux. Au personnage de Prométhée, on oppose celui de son frère Épiméthée, pour marquer la supériorité d'une pensée qui devance les événements sur celle qui, pour y voir clair, a besoin du fait accompli. Le mythe de Pandore, femme d'Épiméthée, signifie que la femme a peu de prévoyance (ch. 18, p. 31-33).

Puisque Prométhée symbolise l'intelligence humaine aussi bien que la Providence divine, il est naturel que, parfois, on ait fait de lui l'inventeur des arts. Mais ce rôle est donné d'ordinaire à Héphaestos ou à Athéna. Héphaestos, fils de Zeus et d'Héra ou d'Héra seule, c'est ce feu mêlé d'air, différent du feu primitif, dont les hommes se servent et qui est pour eux l'instrument indispensable de l'industrie (1). Si on le représente boiteux, c'est que le feu sans bois rappelle le boiteux sans bâton (2) : il ne peut marcher ; ou bien c'est une façon de dire que le mouvement de la flamme s'élève et s'abaisse d'une manière inégale. Zeus a précipité Héphaestos de la demeure céleste sur la terre, et cela signifie que le feu a été apporté aux hommes par la foudre (3). Aphrodite est la femme de ce dieu parce que les œuvres de l'art sont belles ou bien parce que le désir amoureux est ardent. Héphaestos enchaînant Arès, qu'il a surpris avec Aphrodite, symbolise le travail du fer par le feu ; et l'adultère lui-même fait voir que violence et douceur, opposées de leur nature, peuvent arriver à se fondre harmonieusement (4). Héphaestos, enfin, a fait sortir Athéna de la tête de Zeus : en effet, le feu, dans les métiers qui en font usage, sert à mettre au jour les ingénieuses inventions des hommes (ch. 19, p. 33-35).

---

(1) Cf. Héraclite, 26 et 43 ; Plutarque : *De Is. et Osir.*, 66, p. 377 d.

(2) Cf. Plutarque : *De facie in orbe lunae*, 5, p. 922 b., et Philon [Περὶ ἀφθαρσίας κόσμου, 23, (= Arnim, I, p. 31, n° 106, à la fin).

(3) Cf. Héraclite : *Alleg. hom.*, 26.

(4) Allusion à Harmonie, fille d'Arès et d'Aphrodite. On sait le rôle de l'idée d'harmonie dans la physique d'Héraclite d'Éphèse, d'où la physique stoïcienne est sortie. Cf. A. et M. Croiset : *Litt. gr.*, II[1], p. 507.

Athéna, c'est l'intelligence de Zeus, autrement dit la Providence. Elle est née, dit-on, de la tête du dieu : sans doute, pour les inventeurs de ce vieux mythe, le « principe dirigeant » résidait dans la tête (1), et non point, comme l'enseignaient la plupart des stoïciens, dans le cœur ; ou bien ils voulaient indiquer que l'éther, la partie la plus haute de l'univers, était le siège de l'intelligence suprême (2). Athéna n'a pas eu de mère ; mais, avant de lui donner l'être, Zeus s'était assimilé, en l'enfermant dans ses entrailles, la déesse Métis, symbole de la sagesse : c'est, en effet, de la réflexion intérieure que naît la pensée (3). Athéna est la déesse vierge parce qu'elle représente ce qu'il y a de plus pur et de plus inaltérable dans le monde ; elle est la déesse guerrière, née tout armée, parce que la sagesse n'a besoin d'aucun secours étranger pour faire face aux situations les plus difficiles (4). Elle partage l'égide avec Zeus, étant la qualité qui donne au dieu suprême sa supériorité. L'image de la Gorgone tirant la langue sur la poitrine de la déesse est le symbole du λόγος, du langage considéré comme l'expression de la raison divine. Athéna a pris part à la lutte de Zeus contre les Titans : autrement dit, les premiers hommes, fils de la Terre (5), ne songeaient qu'à se battre les uns contre les autres et le sentiment social ne s'était pas encore éveillé en eux ; mais l'action d'une parole habile réglée par la raison a fini par adoucir cette rage brutale, et les premières cités ont été constituées (ch. 20, p. 35-40).

Au cours de cette étude sur Athéna, Cornutus signale et explique les principales épithètes de la déesse. En particulier, il se demande si le nom de Tritogeneia ne lui a pas été donné par allusion aux trois grandes divisions de la philosophie (6) ; mais il reconnaît qu'il est

---

(1) Pour tout ceci, cf. Chrysippe dans Galien : *De Hipp. et Plat. plac.*, III, 8 (130), p. 317 et suiv. (Müller) = Arnim, II, p. 256, n° 908.

(2) Cf. Diag. Laërt., 7, 147 = Arnim, II, p. 305, n° 1021.

(3) Cf. Chrysippe, fragm. cit. ci-dessus, note 1.

(4) On reconnaît ici l'αὐτάρκεια des stoïciens : Stobée : *Ecl.*, II, 100, 15 Wachsmuth : τὴν δ'ἀρετὴν πολλοῖς ὀνόμασι προσαγορεύουσιν ·... αὔταρκες, ἐξαρκεῖν γὰρ τῷ ἔχοντι (= Arnim, III, p. 49-50, n° 208).

(5) D'après Zénon, les premiers hommes étaient nés du sol : v. Arnim, I, p. 35, n° 124.

(6) V. Zeller : *Phil. d. Gr.*, III, 1³, p. 330, n. 5 : cette interprétation se tire de celle qu'avait donnée Démocrite : cf. Zeller, I, p. 831, n. 6.

peut-être téméraire d'attribuer un sens aussi précis et aussi technique à ce vieux mot (p. 37).

Athéna, même comme déesse guerrière, n'est pas une divinité de la discorde et des combats. Ce rôle est réservé à Arès et à Enyo. Leurs épithètes et le culte qu'on leur rend sont conformes au caractère belliqueux qu'on leur attribue à bon droit : en effet, les luttes qui, aujourd'hui encore, jettent parfois les peuples les uns contre les autres sont d'institution divine ; Zeus les fait naître pour que les hommes sentent la nécessité d'avoir en eux le courage et se rendent mieux compte des bienfaits d'une paix réciproque. On n'a donc pas tort de tenir Arès pour fils de Zeus. Nous reconnaissons ici les idées finalistes des stoïciens et l'optimisme qui caractérise leur conception de la Providence (ch. 21, p. 40-41) (1).

Poseidon, comme l'indique suffisamment le rôle qu'il joue chez les poètes et les épithètes attachées à son nom, symbolise la force divine se manifestant par l'élément humide (2). On a raison de lui attribuer les tremblements de terre : car l'eau, quand elle se précipite dans les crevasses, refoule l'air souterrain, et cet air, cherchant une issue, ébranle le sol (3). S'il est le dieu protecteur des chevaux, c'est sans doute parce qu'on a assimilé la course rapide des vaisseaux sur la mer à celle des chevaux dans la carrière (ch. 22, p. 41-44). Quant au vieillard Nérée et à sa fille Leukothéa, ils représentent les flots et leur blanche écume (ch. 23, p, 44).

Si on dit qu'Aphrodite est née de la mer, c'est que la force génésique dont elle est l'image met en jeu, comme la mer, du mouvement et de l'humidité. On sait que les stoïciens apportaient volontiers en ces matières une précision brutale (4). Sur ce point comme sur les autres,

---

(1) V. dans Arnim, II, p. 335 et suiv., la rubrique : « Cur mala sint cum sit prouidentia ».

(2) Cf. Plutarque : *De Is. et Os.*, 40, p. 367 e : ἐκεῖνοι οἱ Στωικοί ... λέγουσι... Ποσειδῶνα... τὸ πνεῦμα διὰ τῆς θαλάττης διήκον.

(3) V. Aëtius : *Plac. phil.*, 3, 15, 2 = Arnim, II, p. 203, n° 707 ; cf. Sén.: *Nat. Quaest.*, 6, 15.

(4) La description que Chrysippe avait faite de l'union de Zeus et d'Hera, dans son Περὶ τῶν ἀρχαίων φυσιολόγων, était restée célèbre en ce genre (v. Diog. Laërt., 7, 187 = Arnim, II, p. 314, n° 1071).

Cornutus était fidèle, nous l'avons vu, aux traditions de l'école, et nous ne devons pas être surpris que la physiologie tienne ici sa place à côté de la psychologie. Le nom d'Aphrodite vient peut-être de ce que le désir enlève aux hommes leur bon sens, mais peut-être aussi de ce que la semence des animaux est écumeuse ; si on accorde à Aphrodite une beauté supérieure, c'est qu'il n'y a pas de volupté plus vive que celle de l'union des sexes. Lorsque Cornutus en vient à expliquer les épithètes d'Aphrodite, je trouve chez lui une idée assez curieuse, dont la mythologie comparée des modernes n'aurait pas désavoué le principe : Aphrodite Cythérée ou Cypris ou Paphienne ne serait devenue que par jeu de mots la déesse de Cythère, de Chypre, de Paphos : en réalité, si on l'a appelée Cythérée, c'est par allusion aux grossesses (κυήσεις), ou bien parce que les amants se cachent (κεύθεσθαι) pour s'abandonner au désir ; cette seconde interprétation s'applique également au nom de Cypris, puisque κρύπτειν signifie « cacher » ; la Paphienne, c'est celle qui est habile à tromper (ἀπαφίσκειν), ou celle qui a la parole séduisante (πάρφασις) (ch. 24, p. 44-47) (1).

Éros, symbole de l'amour, est naturellement représenté comme né d'Aphrodite ; c'est un enfant, parce que les amants sont faciles à tromper ; il a des ailes, parce qu'ils ont l'esprit léger et mobile ; il est archer, parce que la vue d'un objet aimable suffit à enfoncer en nous la flèche du désir. Mais, à côté de ces allégories psychologiques, certains philosophes — et nous devinons sans peine qu'il s'agit des stoïciens —, en ont découvert d'autres sous les traits mythiques d'Éros : cette divinité serait l'image du monde, beau, charmant, jeune et, en même temps, l'aîné de toutes choses, mettant en œuvre une quantité énorme de feu (2), et produisant du mouvement avec autant de rapidité que s'il lançait l'arc ou avait des ailes (ch. 25, p. 47-48). Atlas, c'est le monde aussi, renouvelant tout infatigablement par les principes qui sont en lui. Les colonnes qu'il soutient représentent les deux

---

(1) La source de ces étymologies paraît être Apollodore : v. B. Schmidt, *op. cit.*, p. 64-65 ; mais Apollodore avait pu s'inspirer de Chrysippe ; v. Arnim, II, p. 320, n° 1098. V. le même procédé dans l'*Abrégé* de Cornutus, 32, p. 67, 2, pour l'étymologie de Δήλιος, épithète d'Apollon : Corn. tire cette épithète non de Δῆλος, mais de δηλοῦσθαι.

(2) Cf. *supr.*, p. 64, l'interprétation de la Théogonie hésiodique.

forces différentes, l'une dirigée vers le haut, l'autre vers le bas (1), qui assurent la séparation des divers éléments et empêchent le ciel et la terre de se confondre. Les Pléiades sont ses filles, car les astres dont le nombre est si grand πλείω sont nés de lui ; il porte les noms d'Astraeos et de Thaumas, car il est toujours en mouvement, même quand il semble immobile, et il fait l'étonnement de ceux qui l'étudient (ch. 26, p. 48-49). Un autre symbole du monde, c'est le dieu Pan dont le nom désigne assez clairement l'univers (2). Pan est homme par en haut, bouc par en bas : en effet, le principe dirigeant du monde se trouve tout en haut, dans l'éther, tandis que, tout en bas, est la terre, avec les aspérités et la végétation dont elle est hérissée; Pan est lascif parce que le monde contient tous les principes générateurs ; s'il cherche la solitude, cela veut dire qu'il n'y a qu'un univers ; s'il poursuit les nymphes, c'est que le monde ne saurait subsister sans les exhalaisons humides dont les astres et l'éther se nourrissent. Cornutus explique, du même point de vue et avec la même aisance, plusieurs autres attributs du dieu et ses principales épithètes. Cette assimilation de Pan au « grand tout », fondée sur une étymologie facile mais arbitraire, était ancienne chez les Grecs (3), et le panthéisme dynamique des stoïciens y trouvait un symbole dont l'Orphisme, aussi, s'était emparé (4) (ch. 27, p. 49-50).

Priape, le dieu ithyphallique, avec les fruits et les raisins qu'il porte, c'est le monde considéré surtout dans sa fécondité (5). On l'a armé d'une faucille pour indiquer que la puissance qui produit les choses est celle aussi qui les fauche et les détruit. La fécondité du monde n'est point aveugle (6) : elle distribue aux êtres vivants ce qu'il

---

(1) τὰ μὲν ἀνωφερή ἐστι, τὰ δὲ κατωφερή : ce sont des expressions stoïciennes : cf. Plut.: *De Stoic. repugn.*, 42, p. 1053 e.

(2) En rapprochant ici le texte de Cornutus des scolies de Théocrite et de la *Brevis expositio in Verg.* (*Géorg.*, 1, 17, III, p. 204 Thilo), on peut remonter à Apollodore. Cf. Schmidt, *op. cit.*, p. 76 et suiv.

(3) V. Platon : *Cratyle*, 408 c.

(4) V. P. Decharme : *Mythol. de la Gr. ant.*, p. 459.

(5) Ici encore on peut remonter à Apollodore par les scolies de Théocrite. Cf. Schmidt, p. 78.

(6) Cornutus ne perd pas de vue l'idée stoïcienne de la Providence.

leur faut, et, dans ce rôle, on la représente sous les traits du *Bon Génie* (Ἀγαθὸς Δαίμων) qui tient la corne d'abondance (ch. 27, p. 50-52).

Déméter et Hestia, c'est, sous deux figures différentes, la Terre (1), mère et nourrice universelle, qui se tient (ἕστηκε), pour ainsi dire, au milieu du monde comme le foyer au milieu de la maison. Hestia est vierge, parce que l'immobilité ne saurait rien enfanter. On entretient en son honneur un feu perpétuel, parce que les exhalaisons de la terre nourrissent le feu céleste (2), ou bien parce qu'un principe igné (3) anime les êtres vivants dont elle est la mère. Déméter, c'est la terre fécondée par l'agriculture, dont le héros Triptolème symbolise la découverte. Dans l'histoire mythique de Koré, fille de la déesse, enlevée par Hadès et passant une partie de l'année dans les enfers, il faut voir l'image de la graine qui reste ensevelie pendant de longs mois : le mythe d'Isis et d'Osiris chez les Égyptiens (4), celui d'Adonis chez les Phéniciens ont la même signification. Le pavot, emblème de Déméter, représente la terre, sphère à la surface inégale, offrant des cavités intérieures et portant une quantité innombrable de germes féconds. La civilisation est sortie de l'agriculture ; on a donc raison d'appeler Déméter « Thesmotétis » et d'adorer en elle la législatrice du genre humain (ch. 28, p. 52-57).

Les mêmes idées de bon ordre et de justice trouvent encore leur personnification dans les filles de Zeus et de Thémis, les trois Heures : Eunomia, Diké et Eiréné (ch. 29, p. 57). Mais la Paix est représentée aussi par une figure masculine, Dionysos, dont on a fait le dieu du vin parce que la paix est le temps des banquets. Je ne suivrai pas Cornutus dans le long développement qu'il consacre à Dionysos : les allégories d'ordres différents qu'il y fait intervenir et que lui fournissent la culture de la vigne, la préparation, l'usage et les effets du vin sont presque toutes d'une puérilité qui peut paraître singulière si on se

---

(1) Philodème : Περὶ εὐσέβειας, 11 (= Arnim, II, p. 315, n° 1076) : . . . Χρύσιππος . . . ἐν τῷ πρώτῳ περὶ θεῶν . . . φησὶν εἶναι . . . τὴν Δήμητρα γῆν. — Sur Hestia comme symbole de la Terre, cf. Plut. : *Quaest. conuiu.*, 7, 4, 7, p. 704 b ; v. aussi Porphyre, dans Eusèbe, 3, 11, 7 : cf. Schmidt, *op. cit.*, p. 67.

(2) Cf. *supr.*, p. 59, n. 3.

(3) Cf. *ibid.*, p. 58, n. 4.

(4) Cf. Plutarque : *De Is. et Osir.*, 69-70, p. 378 d et suiv.

rappelle les symboles intéressants que les Orphiques tiraient du culte de Bacchus (1). Il a ignoré ou voulu ignorer que certains stoïciens avaient adapté quelques-uns de ces symboles à la physique de leur secte (2). Retenons seulement que Cornutus, avec la plupart des philosophes de son école (3), autorise l'usage du vin et n'en condamne que l'abus.

Héraklès est un symbole du λόγος (4). Mais, ici, l'évhémérisme apparaît à côté de l'exégèse allégorique. Cornutus admet l'existence d'un fils d'Alcmène et d'Amphitryon (5) ; mais il pense que l'Héraklès

---

(1) V. Decharme : *Mythol. de la Grèce ant.*, p. 434 et suiv.

(2) V. Plutarque : *De E ap. Delphos*, 9, p. 388 e. Cf. *De Is. et Osir.*, 40, p. 367 c., et Sénèque : *De benef.*, 4, 8, 1.

(3) V. Philon : *De plantatione Noë*, 142 (vol. II, p. 161, 18 Wendland = Arnim, III, p. 179, n° 712) ; Sénèque : *De tranq. animi.*, 17, 9 : ut libertatis, ita *uini* salubris *moderatio* est. Et Solonem Arcesilaumque indulsisse uino credunt. Catoni ebrietas obiecta est ; facilius efficiet, quisquis obiecerit, hoc crimen honestum quam turpem Catonem. Sed nec saepe faciendum est, ne animus malam consuetudinem ducat, et aliquando tamen in exsultationem libertatemque extrahendus tristisque sobrietas remouenda paulisper.

(4) Par une conjecture ingénieuse, M. J. von Arnim (*Stoic. uet. fragm.*, I, p. 115, n° 514) substitue τόνος à λόγος. Il se fonde pour cela sur la phrase où Cornutus dit (p. 63, l. 21 et suiv.) : καὶ τοξότης δ'ἂν ὁ θεὸς παρεισάγοιτο κατά τε τὸ πανταχοῦ διικνεῖσθαι καὶ κατὰ τὸ ἐντονόν τι ἔχειν καὶ τὴν τῶν βελῶν φοράν; sur la citation d'Euripide, qui se lit un peu plus loin (νέων τι δρᾶν μὲν εὐτονώτεραι χέρες κ.τ.λ.), et sur la présence du nom de Cléanthe à la fin du chapitre : le philosophe stoïcien avait sans doute illustré par la fable d'Hercule la théorie de la tension (τόνος) considérée comme principe de toute cohésion, de toute solidité et de toute force, aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre physique (sur le τόνος, cf. Arnim, II, p. 145 et suiv., n° 441 et suiv.). Mais v. les objections de B. Schmidt : *De Corn. theol. gr. comp.*, p. 88-89. J'ajoute que les stoïciens ne s'accordaient pas entre eux sur la valeur symbolique du mythe d'Hercule : pour les uns, Hercule était « τὸ πνεῦμα πληκτικὸν καὶ διαιρετικόν » (v. Plut. : *De Is. et Osir.*, 40, p. 367 c) ; pour d'autres, il représentait le dieu suprême « quia uis eius inuicta sit, quandoque lassata fuerit operibus editis, in ignem recessura » (Sén. : *De benef.*, 4, 8, 1).

(5) Ceci même est stoïcien : Sén. : *De const. sap.*, 2, 1 : Catonem autem certius exemplar sapientis uiri nobis deos immortales dedisse quam Ulixen et Herculem prioribus saeculis. Hos enim Stoici nostri sapientes pronuntiauerunt, inuictos laboribus, contemptores uoluptatis et uictores omnium terrarum.

mythique est antérieur à ce personnage historique et que la légende du dieu et celle du grand homme se sont mêlées. Il ne lui semble pas impossible, d'ailleurs, de ramener les douze travaux à des symboles, comme Cléanthe l'a fait ; mais il laisse entendre que, sur ce point, l'illustre philosophe s'est parfois payé de mots, et il ne reproduit pas ses explications. A lire, dans les chapitres précédents, tant d'interprétations forcées, nous aurions cru Cornutus moins difficile (ch. 31, p. 62-64).

Apollon et Artémis, c'est, bien entendu, le soleil et la lune (1). Leurs flèches, c'est-à-dire leurs rayons, sont souvent mortels pour l'homme : en effet, l'ardeur du soleil, quand elle est excessive, corrompt l'air et déchaîne les épidémies, et la lune aussi peut altérer l'atmosphère. Mais on les appelle en même temps les dieux guérisseurs, par euphémisme ou bien parce qu'une bonne température ramène la salubrité. Si Apollon passe pour le Dieu de la mantique (2), c'est que le soleil éclaire le monde comme les oracles éclairent l'avenir. Il est le dieu musicien et joueur de cithare, parce que le soleil frappe selon un rythme déterminé toutes les parties du monde, faisant de chacune d'elles comme une note dans une symphonie où aucune dissonance ne se laisse surprendre ; d'autre part, lorsque le soleil a séché l'air, les voix et les bruits de toute nature y résonnent mieux (3) (ch. 32, p. 65-70). D'Apollon, considéré comme dieu guérisseur, on a fait le père d'Asclépios, symbole de l'art médical (ch. 33, p. 70-71). Artémis est la chasseresse céleste dont les flèches tombent, la nuit, dans le silence et la solitude des montagnes et des bois, et qui poursuit infatigablement, à travers le zodiaque, sa course éternelle ; elle est la déesse à la triple forme, parce que la lune a trois phases ; divinité des ténèbres, on l'associe aux dieux d'en bas ; elle règne sur les spectres, les évocations infernales, la magie ; et l'imagination effrayée des hommes a cru parfois qu'elle voulait du sang humain. Si elle préside aux accouchements, c'est par l'effet d'un jeu de mots sur le nom d'Ilithye, dont le sens véritable paraît être « celle qui roule » (εἰλουμένη),

(1) V. Cic.: *De nat. deor.*, 2, 27, 68. Cf. Macrobe : *Saturn.*, 1, 17, 7-8.

(2) Est-il nécessaire de rappeler l'importance que les stoïciens attachaient à la divination ? V. Arnim, II, p. 270 et suiv., n° 939 et suiv.

(3) Cf. Cléanthe appelant le soleil le *plectre :* v. Arnim, I, p. 112, n° 502.

mais sous lequel on a cru reconnaître « celle qui délivre » (Ἐλευθώ ; c'est aussi parce que la lune a une action réelle sur la grossesse et la parturition (1) (ch. 34, p. 71-74).

Pour finir, Cornutus parle des enfers. Hadès, nous l'avons déjà vu, n'est pas autre chose que l'air (2) ; c'est lui qui reçoit les âmes après la mort. L'imagination populaire a fait de lui une divinité souterraine parce qu'il est le dieu de l'invisible (ch. 35, p. 74-75).

Jusqu'au bout, le philosophe grammairien enrichit ou, si l'on préfère, encombre son ouvrage d'une foule de remarques savantes et d'explications étymologiques. S'il n'arrive pas à leur donner un caractère scientifique, ce n'est pas faute d'érudition. Il nous dit que, dans certains mots ioniens, on trouve κ au lieu de π, par exemple dans κοῖος, forme ionienne de ποῖος (3) ; il propose d'expliquer par la chute de la syllabe initiale la parenté qu'il croit reconnaître entre l'épithète de Paphias, donnée à Vénus, et le mot homérique ἀπαφίσκειν (4) ; il nous parle d'onomatopées, d'euphémismes, d'antiphrases (5) ; faisant appel à la métrique, il tire le mot θρίαμβος de θρεῖν et de ἰαμβίζειν, à cause du rythme des vers satiriques qu'on lançait aux triomphateurs (6) ; il a des connaissances astronomiques et se demande si le trépied d'Apollon ne serait pas le symbole des trois cercles parallèles de la sphère céleste, c'est-à-dire de l'équateur et des deux tropiques (7).

Dans une conclusion fort raisonnable, Cornutus indique qu'il ne s'est pas proposé d'épuiser la matière ; il a voulu seulement enseigner une méthode, au moyen d'un certain nombre d'exemples précis. Il ajoute qu'il ne faut pas attribuer ces explications aux hommes d'au-

---

(1) C'était l'opinion de Chrysippe : v. Arnim, II, p. 212, n° 748. Cf. Plutarque : *Quaest. conuiu.*, 3, 10, 3, p. 658 f.

(2) V. *supr.*, p. 59 et n. 1.

(3) Corn.: *Comp.*, p. 30, l. 11 : cf. Arnim, I, p. 28, n° 100 (Zénon), et II, p. 318, n° 1086.

(4) Corn.: *ibid.*, p. 45, 22.

(5) V. *ibid.*, p. 48, 1, l'étymologie de Πόθος ἀπὸ τῆς τῶν φιλημάτων μιμήσεως et, dans l'index de l'éd. Lang, s. u. κατ' εὐφημισμόν et κατ' ἀντίφρασιν.

(6) *Ibid.*, 61, 19 et suiv. Ceci appartient peut-être, du moins sous cette forme, à Cornutus : un pur Grec n'aurait pas inventé cette explication. Cf. B. Schmidt, *op. cit.*, p. 100.

(7) *Ibid.*, 69, 2.

trefois : elles sont l'œuvre d'esprits capables de comprendre la nature du monde et d'envelopper leurs spéculations philosophiques sous un système d'énigmes et de symboles. Cornutus, pas plus que les fondateurs du Portique, n'a le dessein de faire servir l'exégèse des mythes à la ruine des traditions religieuses ; il engage son élève à se conformer, en ce qui concerne le culte des dieux, aux coutumes nationales ; il lui recommande seulement de s'en tenir à ce que la piété ordonne, sans tomber dans la superstition (1) : pourvu qu'on reste dans la juste mesure, c'est un devoir de sacrifier aux dieux, de leur adresser des prières, de les adorer, et, lorsque les circonstances exigent un serment, de jurer selon les formules consacrées (ch. 35, p. 75-76).

Dans ce résumé de l'*Abrégé des traditions grecques relatives à la théologie,* j'ai cherché à montrer que l'ouvrage repose sur des idées toutes stoïciennes ; mais, bien plus encore que je n'ai pu le faire sentir, ces idées sont noyées, pour ainsi dire, sous un débordement d'érudition étymologique. Cela même, il est vrai, n'est pas contraire aux principes du Portique. Les stoïciens n'admettaient pas, comme Aristote, que les noms donnés aux choses eussent été créés d'une manière purement conventionnelle ; ils croyaient que les hommes avaient été guidés, dans la formation première des mots, par un sentiment instinctif du réel (2). Par là, l'étymologie prenait à leurs yeux une valeur démonstrative, et, nous l'avons dit, les fondateurs de la doctrine, Chrysippe surtout, lui avaient donné une grande place dans leurs traités. Mais était-il vraiment bien utile, pour former l'esprit d'un adolescent, d'extraire, des ouvrages techniques sur la matière, une pareille abondance d'indications de ce genre, hypothétiques presque toujours et trop souvent dénuées de vraisemblance ? Etait-il nécessaire de retenir tant d'épithètes et de rites d'intérêt secondaire, pour le plaisir d'en faire connaî-

---

(1) Les stoïciens condamnaient la superstition comme une des formes de la crainte, c'est-à-dire d'une des quatre passions génériques : v. Arnim, III, p. 98-99, nos 408-409.

(2) Origène : *Contre Celse,* I, 24 (p. 341, Delarue), vol. I, p. 74, 10 Kö. (= Arnim, II, p. 44, no 146) : Ἐμπίπτει εἰς τὸ προκείμενον λόγος βαθὺς καὶ ἀπόρρητος, ὁ περὶ φύσεως ὀνομάτων, πότερον, ὡς οἴεται Ἀριστοτέλης, θέσει ἐστὶ τὰ ὀνόματα ἤ, ὡς νομίζουσιν οἱ ἀπὸ τῆς Στοᾶς, φύσει, μιμουμένων τῶν πρώτων φωνῶν τὰ πράγματα, καθ' ὧν τὰ ὀνόματα, καθὸ καὶ στοιχεῖά τινα τῆς ἐτυμολογίας εἰσάγουσιν.

tre d'ingénieuses explications ? L'ouvrage aurait eu, je crois, une tout autre valeur pédagogique si l'auteur s'était borné à faire ressortir, au moyen de l'interprétation allégorique des mythes principaux, les traits essentiels de la physique et de la morale stoïciennes. Le mauvais exemple, il est vrai, venait de loin et de haut, puisque Sénèque, parlant du traité de Chrysippe sur les Charites, a pu écrire : « Chrysippe aussi... remplit tout son livre de ces niaiseries, de sorte qu'il ne dit presque rien de la manière, dans le bienfait, de donner, de recevoir et de rendre ; ce ne sont pas les fables qu'il mêle aux préceptes, ce sont les préceptes qu'il mêle aux fables... Il dit que les trois Grâces sont filles de Jupiter et d'Eurynome... Il estime que le nom de leur mère aussi a de l'importance. On l'appelle, dit-il, Eurynome, parce qu'il convient, si on a un patrimoine étendu, de distribuer des bienfaits : comme si c'était l'habitude de nommer la mère après les filles ou comme si les noms donnés par les poètes étaient exacts. » (De benef., 1, 3, 8-9). Ces défauts, déjà regrettables dans des ouvrages savants comme étaient ceux de Chrysippe, semblent plus graves encore dans un livre élémentaire. Sans doute on ne saurait faire un reproche à Cornutus d'avoir souvent cité, à l'exemple de ses maîtres, les vieux poètes grecs, Homère surtout et Hésiode ; mais, dans l'usage qu'il fait de leurs vers et de leurs récits, il se garde mal d'une curiosité d'érudit qui prend le moyen pour la fin. L'étude des poètes, appliquée à l'éducation, peut se proposer de développer la conscience morale en dégageant des textes d'utiles leçons sur l'homme et sur la vie ou bien d'éveiller l'âme au sentiment du beau ; ces deux buts, qui ne s'excluent point, Cornutus, tout plein d'une vaine science, risquait de les manquer l'un et l'autre. Le premier, pourtant, apparaissait comme la raison même d'un ouvrage composé pour réduire la mythologie des poètes au stoïcisme ; et, d'autre part, ce serait une erreur de prétendre qu'une pareille entreprise fût condamnée à dépouiller les mythes de leur séduction et de leur beauté. Assurément, entre les mains maladroites de Cornutus, toute vie se retire d'eux : la légende de Prométhée, qui avait si magnifiquement inspiré Eschyle, n'est plus chez lui qu'un froid apologue ; il déchire avec une gaucherie brutale la ceinture d'Aphrodite, et quelle pauvre figure font sa Déméter et son Dionysos, malgré la couronne d'épis ou de pampre qu'il leur laisse ! C'est à peine s'il trouve quelques traits poétiques pour nous faire voir les

flèches d'Artémis se jouant dans l'obscurité des bois. Mais on aurait tort de mettre en cause la méthode allégorique elle-même et d'affirmer qu'elle ne saurait interpréter les mythes sans les profaner : peut-on oublier que Lucrèce en a tiré quelques-uns de ses morceaux les plus brillants ? On dira peut-être avec Munro (1) que, « au point de vue poétique, les théories physiques ou morales de Zénon étaient incomparablement inférieures à celles d'Épicure », et on raillera « le monde unique et misérable des stoïciens, leur feu monotone, leur dieu sphérique qui tourne sur lui-même, leur méthode de création d'un nouvel univers ». Il me paraît bien plus juste de reconnaître dans cette physique « un poème grandiose » (2). Mais il est très vrai que les fondateurs de la secte, en adaptant à leur doctrine le système d'Héraclite, lui ont donné, par la sécheresse de leur exposition et par la subtilité de leur dialectique, quelque chose d'étriqué et de mesquin. Il ne faut pas attendre de Cornutus qu'il en rende plus sensible la grandeur réelle. Même lorsque, avec les débris de la théogonie hésiodique, il reconstruit le monde selon les idées stoïciennes, l'édifice manque de majesté.

Sans doute nous n'avons pas le droit de juger le maître de Perse sur un petit livre scolaire. Je n'ignore pas non plus que ce genre d'ouvrages était exposé à des altérations de toute sorte et que, s'il y a dans notre *Abrégé* beaucoup de fatras, une bonne part en revient peut-être aux interpolateurs (3). Quoi qu'il en soit, les défauts du

---

(1) Munro : *T. Lucreti Cari de rer. nat. libri sex*, vol. II, p. 6 (trad. fr., introd., p. 8) : cité par F. Plessis : *La Poésie latine*, p. 128.

(2) A. et M. Croiset : *Hist. de la litt. gr.*, V, p. 58.

(3) La question est très controversée : pour les uns, en particulier pour Schmitt-Blank (Zur Texteskritik des Corn., *Eos*, I (1864), p. 92-102 ; p. 526-548), dont Lang, dans son édition, a suivi d'ordinaire les conclusions, les passages interpolés sont très nombreux. Pour d'autres, au contraire (par ex. pour P. Wendland : *Die Hellen. röm. Kultur*[3], p. 112, note 2), nous avons affaire à un abrégé de l'ouvrage original de Cornutus ; les incohérences qu'on peut relever dans ce petit livre seraient imputables à l'abréviateur, et c'est lui, sans doute, qui aurait introduit les apostrophes ὦ παιδιόν (ch. 1, p. 1, 1), ὦ παῖ (ch. 17, p. 28, 11, etc.). Enfin, C. Reinhardt (*De Graec. theol. capita duo*, diss. Berlin 1910) a émis l'opinion que l'ἐπιδρομή, sous sa forme actuelle, provient du mélange d'un ouvrage de Cornutus avec des parties d'un autre opuscule où était développée, d'une manière continue, la théogonie hésiodique.

livre, sécheresse, subtilité, absence de méthode rigoureuse dans l'interprétation des mythes et dans l'étude étymologique des mots, ne prouvent rien contre son authenticité. Tel que nous l'avons, il est bien conforme à l'esprit de l'enseignement théologique et grammatical des stoïciens. Et, si rien n'y révèle le génie, ce n'est à vrai dire qu'un motif de plus pour en laisser la paternité à Cornutus. Ce que nous savons de ses autres ouvrages suffirait à nous convaincre que ce n'était pas un grand esprit (1).

III

Autres ouvrages philosophiques de Cornutus (2)

Parmi les questions de théorie pure qui divisaient les philosophes depuis qu'Aristote avait renouvelé les formes de la pensée grecque,

---

B. Schmidt (*De Corn. theol. Gr. compendio cap. duo*) s'est attaché à réfuter ces diverses hypothèses ; il juge que la plupart des incohérences ne sont pas aussi choquantes qu'on l'a dit, et qu'il y a dans tout l'ouvrage une parfaite unité de style. Seulement, l'auteur a puisé à des sources diverses : Apollodore pour un grand nombre d'étymologies et pour la plupart des détails relatifs à la figuration et aux attributs des dieux ainsi qu'aux plantes et aux animaux consacrés à chaque divinité ; certaines interprétations plus particulièrement stoïciennes peuvent venir de Chrysippe et de Posidonius, directement ou plutôt par l'intermédiaire d'un abrégé ; un commentaire d'Hésiode, remontant peut-être à Cratès, a fourni deux passages (p. 27, 19-31, 18 et p. 6, 20-8, 9) ; quelques détails ont été empruntés à un abrégé mythologique, d'autres à Philoxène, grammairien d'Alexandrie, d'autres, enfin, semblent appartenir à Cornutus lui-même.

(1) « Ce savant homme, dit C. Martha (*les Moralistes sous l'Empire romain*, p. 112), qui fut un grand homme peut-être ou qui parut tel à ses contemporains. » Passait-il vraiment, de son temps, pour un grand homme ? Je ne veux rien conclure du silence de Tacite sur l'exil de Cornutus, puisque la date de cet événement demeure, après tout, incertaine et que la fin des *Annales* nous manque ; j'admets aussi qu'Épictète, qui, par son maître Musonius, se rattachait à la tradition cynico-stoïcienne et non au stoïcisme savant, ait volontairement négligé un auteur dont les tendances s'écartaient des siennes. Mais, vraiment, le seul témoignage de Dion Cassius (52, 29, 2) — je ne dis rien de celui de Perse, trop prévenu en faveur de son ami — ne suffit pas à prouver que Cornutus ait jamais été tenu pour une des gloires de son siècle.

(2) V. les fragm. dans Reppe : *De L. Annaeo Cornuto*, p. 77 et suiv., p. 83.

il n'en était peut-être pas de plus technique, de moins importante pour la conduite de la vie humaine que celle des catégories. Cornutus y avait pourtant consacré un livre spécial (1); il s'en était occupé aussi dans un traité de rhétorique (2), et, loin de jeter sur le débat des clartés nouvelles, il n'avait même pas réussi à voir la vraie nature du problème. Sans accepter toutes les conclusions du stoïcien Athénodore, qui avait déjà combattu sur ce point la doctrine d'Aristote, il s'était imaginé comme lui que les catégories aristotéliciennes devaient servir à classer les mots en tant que mots, tandis qu'elles ont pour objet de distinguer les *significations premières*, c'est-à-dire les principaux points de vue d'où l'esprit peut considérer les choses : essence, quantité, qualité, relation, lieu, moment, etc. Dès lors, il y cherchait ce qu'Aristote s'était bien gardé d'y mettre, par exemple la distinction entre le sens propre et le sens figuré (3). Son erreur est d'autant plus surprenante que le système des catégories, chez les stoïciens, se rapproche dans son principe de ce qu'il est chez Aristote et présente seulement des divisions différentes et en moins grand nombre (4). Cornutus ne s'égarait pas autant lorsqu'il proposait de placer le poids, qui se définit par la légèreté ou la lourdeur, sous la catégorie de la qualité (5) et de ranger les adverbes *près* et *loin* sous la catégorie de la relation (6) : mais il aurait mieux valu laisser le premier sous la catégorie de la quantité et les deux autres sous celle du lieu. Mieux inspiré quand il s'attaquait à Athénodore, il définissait la relation d'une manière plus précise que ne l'avait fait ce stoïcien (7). Ailleurs,

---

(1) V. Porphyre : *In Aristot. categ.*, p. 86, 20 Busse (Reppe : p. 76) et Simplicius : *In Arist. categ.*, f. 15ᵛ 32, l. 10, éd. de Bâle, 1551 (Reppe, p. 77). Cf. Reppe, p. 18.

(2) V. Porphyre, *ibid.*; cf. Reppe, p. 18.

(3) V. surtout Porphyre : *In Aristot. categ.*, p. 59, 10, Busse (Reppe, p. 76) et Simplicius : *In Aristot. categ.* f. 5ʳ, 24, l. 1, éd. de Bâle, 1551 (Reppe *ibid.*,; cf. p. 19, 21, 23).

(4) V. Arnim, II, p. 124, nº 369-375.

(5) Simplicius, *ibid.*, f. 33ʳ, 14, l. 4 (Reppe, p. 77; cf. p. 24 et 26) ; je rappelle que les stoïciens ne distinguaient pas la catégorie πόσον (quantité); cf. Arnim, *ibid.*

(6) Simplicius, *ibid.*, f. 91ʳ, 6, l. 10 (Reppe, p. 78 (fin de la page).

(7) Simpl., *ibid.*, f. 47ᵛ, 51, l. 45 (Reppe, p. 77 ; cf. p. 24).

nous dit-on, il se perdait dans des considérations étrangères au sujet : on s'explique cependant qu'il eût été amené à définir le temps qui était pour lui, comme pour les maîtres du Portique, l'extension du mouvement (1) : n'avait-il pas à se demander si le temps et l'espace ne doivent pas être envisagés comme des quantités ?

Au demeurant, dans toute cette discussion assez oiseuse, Cornutus avait montré plus d'érudition et de subtilité que de justesse d'esprit. D'ailleurs, parmi les questions controversées, il en examinait parfois de plus intéressantes que celle des catégories, par exemple le problème de l'immortalité de l'âme, auquel les stoïciens eux-mêmes avaient apporté des solutions différentes. La plupart admettaient que l'âme des hommes ordinaires survit au corps pendant un certain temps, mais que, seule, celle des sages dure autant que le monde, c'est-à-dire jusqu'à la conflagration universelle (2). Il semble résulter d'un témoignage de Jamblique (3) que Cornutus avait suivi sur ce point la doctrine de Panaetius (4), d'après laquelle l'âme mourait toujours avec le corps.

IV

Cornutus grammairien (5)

Mais, si Cornutus avait abordé, plus ou moins heureusement, la philosophie pure, la plus grande partie, peut-être, de son activité était allée à la grammaire et à la rhétorique, considérées de tout temps par les stoïciens comme des branches de la logique (6). Sachant égale-

---

(1) Simpl., *ibid.*, f. 89r, 13, l. 20 (Reppe, p. 78; cf. p. 24 : sur le temps défini τὸ διάστημα τῆς κινήσεως, cf. Arnim, I, p. 26, n° 93 (Zénon) et II, p. 164, n° 509 (Chrysippe).

(2) V. Arnim, II, p. 223, n° 809-822.

(3) Jamblique dans Stobée : *Ecl.* I, 49, 43, p. 383, 28 Wachsmuth (Reppe, p. 83; cf. p. 26 et suiv.).

(4) V. Zeller, III, 1³, p. 563 ; cf. p. 693, n° 3.

(5) V. les fragments dans Reppe, p. 79 et suiv.

(6) V. Arnim, I, p. 21, n° 74-84 ; II, p. 43 et suiv., n° 136 et suiv.; *ibid.*, p. 95 et suiv., n° 288 et suiv.

ment le grec et le latin, connaissant bien la mythologie, curieux de l'étude des mots, et, sans doute, se rappelant que les maîtres du Portique n'avaient pas dédaigné de s'occuper en grammairiens des œuvres d'Homère (1), il fut tout naturellement amené à commenter Virgile. Nous ne savons pas bien de quelle manière il avait classé ses remarques ; le rapprochement de deux indications fournies l'une par Aulu-Gelle, l'autre par Charisius invite à penser que l'ouvrage, dans la partie consacrée à l'*Énéide*, était divisé en livres — dix au moins — et ne suivait pas l'ordre des vers ; mais, d'après une récente hypothèse, il faudrait admettre que la division en livres s'appliquait à une longue étude sur Virgile, distincte du commentaire (2). Quoi qu'il en soit, une vingtaine de citations, éparses chez les grammairiens postérieurs, nous permettent de deviner, jusqu'à un certain point, de quelle manière Cornutus avait compris le rôle du commentateur.

Il avait fait une place à la critique verbale, mais rien ne nous prouve qu'il eût donné, du texte de son auteur, une recension nouvelle ni même qu'il eût utilisé plusieurs manuscrits. Si, au l. 1, v. 150, de l'*Énéide*, il condamnait la leçon *uolunt*, c'était parce que l'expression *faces et saxa uolunt* lui semblait choquante en cet endroit, et, pour justifier son sentiment, il se bornait à citer l'emploi judicieux de *uelle arma* au l. 7, v., 340 (3). Il avait proposé, au l. 1, v. 45, de lire *inflixit* au lieu de *infixit*, déclarant, on ne voit pas bien pourquoi, que l'expression aurait ainsi plus de force : peut-être s'était-il rappelé mal à propos la « puppis.... *inflicta* uadi dorso... » du l. 10, v. 303 (4). Au l. 9, v. 346, c'est bien un souvenir, mais, cette fois, un souvenir d'Homère qui lui faisait substituer, par une correction tout à fait

---

(1) V. Arnim, I, p. 63, n° 274 (Zénon) et II, p. 192-193, n° 769-777 (Chrysippe).

(2) Sur cette question, v. Reppe, p. 27 et suiv.; Aulu-Gelle (2, 6, 1, v. Reppe, p. 79) parle de *commentaria in Vergilium* composés par Cornutus, et Charisius (*G. L.*, I, p. 127, 17 Keil ; v. Reppe, p. 80) cite une remarque sur Didon qui serait au l. X de ce commentaire. C'est F. Leo qui, se fondant sur Charisius, *G. L.*, I, p. 125, 16 K., admet l'existence d'une étude sur Virgile distincte du commentaire (*Nachricht d. Königl. Gesellsch. d. Wissensch. z. Götting, Phil. Hist. Klasse*, 1904, fasc. 3, p. 259 ; cf. Reppe, p. 28).

(3) Seruius auctus : *Ad Aen.*, 1, 150 (Reppe, p. 80 ; cf. p. 31, 34, 35, 43).

(4) *Ibid.*, 1, 45 (Reppe, p. 80 ; cf. p. 34, 43).

fâcheuse, *multa nocte* à *multa morte* (1). Sa critique, en somme, semble avoir été toute subjective, comme on dit, et on peut craindre qu'elle ne fût point toujours éclairée par cette finesse de goût, cette sûreté de jugement sans lesquelles une pareille méthode n'est qu'arbitraire pur (2).

Dans les questions d'orthographe, nous ignorons quel principe il avait suivi ; nous savons seulement qu'il ne les avait pas négligées (3) ; on peut même supposer, puisqu'il était l'auteur d'un traité sur la matière (4), qu'il leur avait fait une large place.

Il s'était occupé, bien entendu, d'expliquer les mots rares et ceux dont l'exacte signification pouvait être discutée. Dans cette partie de sa tâche, il faisait parfois appel, ce qui ne saurait nous surprendre de sa part et ce qui est en soi fort légitime, à l'étymologie (5). Mais il n'avait pas failli non plus au devoir essentiel de l'interprète, qui est d'apporter une opinion ferme et raisonnée sur le sens des passages obscurs ou ambigus. C'est ainsi qu'au livre 9, v. 675, de l'*Énéide*, il avait donné, du mot *commissa*, une explication ingénieuse qui, de nos jours encore, a trouvé des partisans : il s'était rappelé que Virgile, plus haut (9, 40 et suiv.), nous a montré les Troyens s'enfermant dans leur camp pour se conformer aux ordres d'Énée, et, sans doute, il était remonté aussi au sens premier du verbe *committere*, bien visible dans des expressions comme *Delphinum caudas utero commissa luporum* (3, 428) ; dès lors, il proposait de voir dans *porta commissa* un synonyme de *porta clausa* (6). D'autres exemples encore prouvent que, ici comme dans les questions de texte, il aimait, usant d'un procédé déjà familier aux grammairiens d'Alexandrie, à chercher dans l'auteur lui-même, au moyen de rapprochements, la solution des difficultés pendantes. La méthode est bonne, à condition que les rapprochements

---

(1) Seruius auct. : *Ad Aen.*, 9, 346 (Reppe, p. 81 ; cf. p. 35, 43).

(2) Chrysippe avait fait des conjectures sur le texte d'Homère : v. Arnim, III, p. 192, nos 774 et 775.

(3) Seruius auctus : *Ad Georg.*, I, 277 (orth. de *Orcus* : v. Reppe, p. 79 ; cf. p. 34, 37, 43.

(4) V. *infr.*, p. 84-85.

(5) V. la manière dont il expliquait *Magmentum* En. 4, 57, dans Placidus, *C. G. L.*, V., p. 33, 10 (p. 82, 20, 116, 5) : v. Reppe, p. 80 ; cf. p. 45.

(6) Servius : *Ad Aen.*, 9, 672 Reppe, p. 81 ; cf. p. 32, 45).

ne soient pas forcés : or, lorsque Cornutus, pour expliquer le vers *se quoque principibus permixtum agnouit Achiuis* (Én., 1, 488), rappelait ce qui est dit au l. 2, v. 396 : *Vadimus immixti Danais*, cela faisait plus d'honneur à sa mémoire qu'à son jugement : la bataille représentée sur les murs du temple de Junon à Carthage et montrant Énée dans la mêlée, aux prises avec les premiers des Achéens, n'est certainement pas le combat peu glorieux où, dans la dernière nuit de Troie, quelques compagnons d'Énée, revêtus d'armes grecques, couraient confondus au milieu des ennemis pour les frapper traîtreusement (1). Et, si Cornutus avait voulu simplement justifier l'emploi de *permixtum* dans le sens de *engagé dans la mêlée*, l'exemple n'était pas heureux, puisque, au v. 396 du l. 2 de l'*Énéide*, *immixti* a une signification plus forte et signifie *confondus avec* (2).

Il était dans le rôle du commentateur de relever les fautes qu'il apercevait ou croyait apercevoir dans l'œuvre étudiée. Cette critique des défauts, Cornutus l'avait pratiquée plus d'une fois à l'égard de Virgile, mais d'une manière qui n'était pas elle-même irréprochable. Avec une science insuffisante de la valeur première des mots, il avait blâmé l'emploi de *uexasse* (Bucol., 6, 75-77) (3) et de *squalentem* (Én., 10, 314) (4). La litote *illaudati... Busiridis aras* (Géorg., 3, 5) n'avait pas trouvé grâce à ses yeux, je ne sais pourquoi. Oubliant la locution grecque μὴ μεγ' εἴπῃς, il estimait plate l'expression *dixerat aliquid magnum* (5). Il était peut-être mieux inspiré lorsqu'il déclarait que les mots *Achemenides comes infelicis Ulixi* (Én., 3, 691) sont surprenants dans la bouche d'Énée (6).

Pour juger les fictions poétiques, il partait de ce principe, généralement admis par les grammairiens de l'antiquité, que le poète ne doit pas inventer de toutes pièces l'invraisemblable et le merveilleux, mais

---

(1) Servius : *Ad Aen.*, 1, 488 (Reppe, p. 80; cf. p. 31, 35, 43, 45).

(2) V. deux autres explications assez malheureuses dans les scolies de Vérone (*Bucol.*, 3, 40 : *in medio*, et 6, 9 : *non iniussa cano* (Reppe, p. 79; cf. p. 35, 45).

(3) A. Gelle, 2, 6, 1 (Reppe, p. 79; cf. p. 31, 35, 43).

(4) *Ibid.*, 4 (Reppe, p. 81; cf. p. 37, 43).

(5) Seruius auctus : *Ad Aen.*, 10, 547 (Reppe, p. 82; cf. p. 44).

(6) V. Scolies de Vérone, *En.*, 3, 691, et Seruius auctus, *ibid.* (Reppe, p. 80; cf. p. 41, 43).

en chercher les éléments dans les vieilles légendes et les vieux auteurs (1). Il s'était plaint, semble-t-il (2), qu'on ne trouvât aucun texte justifiant l'histoire des javelots dont le bois a pris racine sur la tombe de Polydore, ou celle du rameau d'or qui sert de talisman à Énée dans sa descente aux enfers, ou la métamorphose des vaisseaux Troyens en nymphes, et il nous dit qu'il considérait comme une invention de Virgile le mythe des cheveux que Proserpine enlève de la tête des mourants (3). Mais ici l'honnête Macrobe proteste : il se refuse à comprendre comment un homme aussi instruit dans les lettres grecques que l'était Cornutus a pu oublier les paroles d'Orcus dans l'Alceste d'Euripide : ἡ δ' οὖν γυνὴ κάτεισιν κ.τ.λ (Eurip. : Alc., 73-76). D'autre part il descendait parfois, dans un ordre d'idées analogue, à d'assez pauvres chicanes : il se déclarait choqué de voir Énée, dans le jeu de l'arc, donner pour cible aux concurrents une colombe, oiseau consacré à sa mère Vénus (4). Ici le reproche de pédantisme ne serait pas trop dur.

Dirons-nous donc avec Ribbeck que Cornutus, dans son commentaire sur Virgile, avait « donné beaucoup de preuves d'une absurde subtilité jointe à une science insuffisante (5) »? Le jugement est peut-être d'une sévérité excessive. Il ne faut pas oublier que, de ce commentaire considérable, nous n'avons presque rien, et que les grammairiens postérieurs y ont surtout relevé les affirmations erronées ou contestables ; mais plusieurs d'entre eux, au moment même où ils cri-

---

(1) C'est à l'histoire que l'école de Pergame accordait la première place dans l'étude des textes ; le mot, bien entendu, s'appliquait à la connaissance des légendes comme à celle des faits historiques proprement dits (V. Ribbeck : *Proleg. ad Vergilium*, p. 125; cf. Sext. Empiricus : *Adu. Mathem*, I, 252, et Wachsmuth : *De Cratete Mallota* (Leipzig 1860), p. 10).

(2) V. Servius : *Ad Aen.*, 3, 46; il rappelle les trois autres passages (*Én.*, 9, 81; 6, 141; 4, 698) qui avaient attiré à Virgile le même reproche, mais il ne nomme pas celui qui l'avait formulé (Reppe, p. 80; cf. p. 44).

(3) Macrobe : *Saturn.*, 5, 19, 1 (Reppe, p. 81; cf. p. 44).

(4) Scolies de Vérone et Servius : *Ad Aen.*, 5, 488 (V. Reppe, p. 81). Certains grammairiens étaient venus sur ce point au secours de Virgile : il n'y avait pas d'oiseau, disaient-ils, qui ne fût consacré à quelque dieu : or Énée pouvait apaiser sa mère mieux que toute autre divinité (V. Reppe, p. 42-43).

(5) O. Ribbeck : *Geschichte d. röm. Dichtung*, III, p. 92.

tiquent Cornutus, accompagnent son nom d'épithètes flatteuses (1), et on peut croire que le travail, dans son ensemble, n'était pas sans mérite. Au surplus, il est vraisemblable que l'auteur s'était borné à mettre en œuvre les procédés courants de la critique ancienne, avec une érudition dont la solidité n'égalait pas l'étendue; qu'il avait d'ailleurs, de la poésie, une conception un peu mesquine, et que son goût était plus difficile que vraiment délicat. Je ne reviens pas sur des exemples déjà cités; mais n'est-ce pas lui qui, dans un traité latin des figures de pensées (*De figuris sententiarum*), reprochait à Virgile d'avoir, lorqu'il décrit au 8e livre les embrassements de Vulcain et de Vénus, placé d'une manière un peu imprudente le mot *membra ?* (2).

Aulu-Gelle, à qui nous devons cette citation du second livre de Cornutus sur les figures de pensées, ne nous renseigne pas plus amplement au sujet de cet ouvrage. Peut-être faut-il y rapporter un jugement sur les controverses dites *figurées* que nous a conservé l'auteur du *De schematis dianoeas :* ces controverses étaient celles où l'on faisait un emploi constant de l'insinuation, et Cornutus semble les avoir considérées comme de purs exercices d'école (3).

Sur un traité de rhétorique qu'il avait composé en grec, nous ne savons rien de certain, sinon qu'il y était question, au moins incidemment, des catégories (4).

Il s'était occupé, sans doute dans un traité spécial, de l'orthographe latine considérée surtout dans ses rapports avec la prononciation et

---

(1) A. Gell., 2, 6, 1 : Nonnulli grammatici aetatis superioris, in quibus est Cornutus Annaeus, *haut sane indocti neque ignobiles.* — 9, 10, 5. Annaeus Cornutus, homo sane *pleraque alia non indoctus neque imprudens.* — Macrobe : *Saturn.*, 5, 19, 2 et 3 : uir *alias doctissimus* Cornutus... (Cornutus) *tantus* uir, *Graecarum etiam doctissimus litterarum.*

(2) A. Gelle, 9, 10 (Reppe, p. 82 : cf. p. 48 et 57). Cf. ce que Quintilien (8, 3, 44 et suiv.) dit du κακέμφατον, en particulier au § 47 : « Siquidem Celsus κακέμφατον apud Vergilium putat : *Incipiunt agitata tumescere.* Quod si recipias, nihil loqui tutum est. »

(3) V. Reppe, p. 82 et p. 56.

(4) Cf. *supr.*, p. 78 et note 2. Un passage du rhéteur Nicolaos (*Progymnasmata Rhet. Gr.*, II, 631, 6 Walz) semble indiquer que Cornutus était resté fidèle à la division traditionnelle de l'éloquence en trois genres principaux : judiciaire, délibératif, démonstratif (V. Reppe, p. 82 et p. 59).

l'étymologie. A Rome, comme chez nous, l'orthographe phonétique et l'orthographe étymologique avaient chacune des partisans : Cornutus paraît s'être tenu dans un juste milieu. Au reste, si on en juge par les fragments qui se lisent dans Cassiodore (1), il ne s'était pas proposé de trouver ou de formuler des lois générales, mais il prenait un à un les mots ou les syllabes dont l'orthographe ou la prononciation était douteuse et il donnait son avis sur chaque cas particulier. Pour la prononciation, néanmoins, il reconnaissait dans l'usage le grand maître. Sur le chapitre de l'étymologie, il se montrait, ici comme dans l'ἐπιδρομή, curieux et érudit, mais sans beaucoup d'esprit critique. Il avait consulté Varron, dont il invoque, à l'occasion, l'autorité, et peut-être Verrius Flaccus. Il mettait plus d'une fois à profit la connaissance qu'il avait du grec (2).

Philosophe et grammairien, il aurait été encore poète tragique si nous en croyions l'auteur de la vie de Perse. La chose en elle-même n'a rien d'invraisemblable ; mais la phrase où se trouve cette indication est si altérée, d'autre part, qu'elle est tout entière suspecte (3). Quant à une prétendue satire de Cornutus, adressée à Perse, dont Fulgence (4) cite les mots suivants : *Titiuiles, Flacce, do tibi*, il n'en a peut-être jamais existé autre chose que cette courte phrase : les citations de fantaisie ne coûtaient rien à Fulgence ; peut-être aussi était-ce un exercice d'école, d'époque plus ou moins basse, comme la satire mise sous le nom de Sulpicia (5).

---

(1) Cassiodore : *G. L.*, VII, p. 147-154 Keil.

(2) Cf. Reppe, p. 61-71.

(3) *Vita Persii*, 5 : *Nam Cornutus illo tempore tragicus fuit sectae poeticae, qui libros philosophiae reliquit.* P. Pithou a proposé de lire *sectae stoicae*, mais *tragicus sectae stoicae* serait bien étrange. La double correction de J. de Martini : *grammaticus* sectae *stoicae* est au contraire tout à fait acceptable au point de vue du sens.

(4) V. O. Jahn : *Proleg. ad Pers.*, p. XXIII.

(5) Je ne dis rien d'un ouvrage de Cornutus ou du père de Cornutus cité par Charisius dans une phrase inintelligible (*G. L.*, I, p. 2 1, 10 Keil. : IN MVNDO pro « palam » et « in expedito ac cito » ... Caecilius quoque, ut Annaeus Cornutus (ici les mots *lib tab castār*, les deux b étant barrés du signe ∽) patris sui « proferto qui nobis in mundo futurum lectum » : v. Reppe, p. 83 ; cf. Bücheler : *Rheinische Museum*, 34 (1879), p. 347 : Bücheler, qui lit *profecto qui* et non *proferto qui*, propose de corriger *profecto* en *profert*

V

Influence de Cornutus sur Perse

En somme, on peut affirmer que Cornutus n'avait pas profondément marqué sa trace dans l'histoire de la philosophie stoïcienne. Son nom n'est resté attaché à aucune idée nouvelle ni même à aucune exposition vigoureuse et vraiment personnelle des dogmes de la secte. Si son ἐπιδρομή a survécu, c'est vraisemblablement parce que les pères de l'Église, trouvant l'ouvrage commode, s'y étaient référés assez souvent (1). Comme grammairien, Cornutus fut longtemps estimé, mais sans jamais jouir de la haute autorité d'un Varron ou d'un Probus. Rien, je pense, dans aucune partie de son œuvre, ne dépassait le niveau d'une honnête médiocrité : assez érudit, assez ingénieux, un peu subtil, un peu pédant, manquant un peu d'esprit critique, il n'était pas plus remarquable, penseur ou savant, par d'éclatants défauts que par des qualités éminentes (2). Si on s'en tenait là, on

---

(suj. Caecilius) et, d'après les inscriptions, il déchiffre les mots inintelligibles de la manière suivante : *libro tabularum castrensium* (*tabulae castrenses* = *testamentum factum in castris*) ; il s'agit peut-être d'un de ces testaments fictifs comme en publiaient les philosophes (cf. Ménippe et Varron). Reppe, au contraire (p. 72), pense que nous avons affaire au titre, étrangement altéré, d'une comédie de Caecilius (peut-être l'*Hypobolimaeus Rastraria*). Les scolies de Perse qui portent le nom de Cornutus ne sont certainement pas l'œuvre de notre philosophe (v. mon édition de Perse, *Introduction*) ; pas davantage les *disticha Cornuti* qui circulaient au moyen âge (v. H. Liebl : *die Disticha Cornuti und der Scholiast Cornutus*, progr. Straubing, 1888).

(1) Cf. Reppe, p. 1.

(2) Je ne parle pas, pour le moment, des qualités morales de Cornutus. P. Monceaux (*Les Africains : les païens*, p. 186 et suiv.) le met plus haut que je ne fais, même au point de vue des qualités de l'esprit. Tout en reconnaissant (p. 188) qu'« il est impossible de juger nettement du mérite de Cornutus et de son talent d'écrivain », il déclare (p. 189) que « à coup sûr, le maître de Lucain, le guide et l'ami de Perse, fut un philosophe et un savant distingué, un noble caractère, un esprit ouvert et droit, curieux et précis » et que « déjà, par l'universalité de ses aptitudes comme de ses goûts, il fait songer aux Africains des siècles suivants ».

pourrait s'étonner que cet homme d'un esprit, après tout, ordinaire ait éveillé dans l'âme de Perse l'admiration dont le célèbre début de la 5e satire est tout pénétré. Mais, d'abord, est-il rare de voir un adolescent, lorsqu'il s'éprend d'un genre d'étude nouveau pour lui, incarner la science en celui qui sait, et élever dans son cœur un autel à l'être divin dont la parole lui découvre ces secrets merveilleux ? Ce phénomème moral semble surtout fréquent chez l'apprenti philosophe : la philosophie est un temple dont le sanctuaire ne s'ouvre pas devant tous les hommes ; quelle ivresse d'initié, aujourd'hui encore, chez le collégien mieux doué que ses camarades pour suivre les jeux de la pensée, lorsqu'il croit se sentir admis en présence du saint des saints ! Combien il juge terre à terre l'enseignement reçu jusqu'alors, que saisissaient sans grande peine tous les enfants attentifs et de quelque bon sens ! Il est sur les sommets maintenant ; et il ne demande au maître qui semble y respirer si à l'aise qu'un peu de sincérité pour saluer en lui un grand homme ou, du moins, un homme supérieur. Que dire lorsque, à des jeunes gens qui ne trouvaient point d'aliment moral dans la religion traditionnelle, pour qui, dans Rome asservie et déchargée du soin de sa propre grandeur, le patriotisme n'était plus une raison suffisante de vivre, et dont le temps, durant des années, s'était usé dans des exercices de pure forme, ce maître venait révéler une doctrine qui donnait enfin un sens et un but à la vie ? Comment ne se fussent-ils pas écriés alors :

Ite hinc, inanes, ite, rhetorum ampullae ! (1).

et cette vénération dont toute école entourait la mémoire de ses fondateurs, comment ne l'eussent-ils pas étendue à l'homme qui, d'une main pieuse, leur avait transmis le flambeau ? Ce sentiment était tout naturel chez les stoïciens, pour qui les sages de tous les temps et de tous les pays formaient une cité idéale dont tous les citoyens, dans le présent et dans le passé, étaient égaux ; et l'enthousiasme du néophyte était prompt à découvrir chez un maître aimé les signes de la sagesse. *Deus ille fuit, deus*, proclamait Lucrèce (5, 8) chantant la gloire d'Épicure. *Deus, deus ille !* eût dit volontiers le jeune stoïcien,

(1) Virgile : *Catalepton* 7, 1.

élevant aussi haut que Socrate l'honnête homme qui l'initiait aux dogmes du Portique et croyant voir briller en lui la vertu parfaite, dont l'éclat n'est pas plus pur chez Dieu que chez l'homme de bien (1). Et il n'importait guère que l'enseignement de la doctrine se fît simple et familier, comme chez Musonius, ou qu'il conservât tout l'appareil de la dialectique : loin de rebuter l'adolescent porté vers la philosophie, les formules obscures et les raisonnements subtils exercent sur lui une séduction singulière, et, s'il n'en saisit pas tout d'abord le sens ou le mécanisme, le désir de venir à bout d'un problème difficile excite plus que jamais son ardeur. Sénèque, dans sa vieillesse, avouait que la logique était faite, pour une bonne part, de jeux très vains et que certaines questions de physique ou de morale, longuement débattues dans les écoles, étaient parfaitement oiseuses. Mais lorsque, pour satisfaire la curiosité de Lucilius, il examine si le bien est corps (Epist., 106), si les vertus sont des animaux (Epist., 113), si, la sagesse étant un bien, c'est un bien aussi d'être sage (Epist., 117), on sent qu'il trouve encore un secret plaisir à de pareilles discussions, que, si les syllogismes ne sont pour lui que les pièces d'un jeu d'échecs (2), il prend goût à la partie (3), et qu'il a dû souvent se griser, quand il était jeune, de dialectique pure. Si donc, comme il est probable, Cornutus, philosophe grammairien et esprit subtil, conservait à ses leçons le caractère technique qui était dans la tradition du stoïcisme savant, et s'il se faisait un devoir d'introduire, jusqu'à un certain point, ses élèves dans les parties les plus abstraites de la doctrine, même quand la connaissance n'en était pas essentielle, il n'y avait rien là qui pût affaiblir son action sur Perse. Il suffisait, pour la conquête de cette âme sincère et avide de vérité, qu'on sentît toujours du sérieux dans le ton de cet enseignement, et que le maître n'eût jamais l'air de jongler avec les formules comme un bateleur faisant

---

(1) Cf. ce que Sénèque dit d'Attale (*Epist.*, 108, 13 : « Cum Attalum audirem in uitia, in errores, in mala uitae perorantem, saepe misertus sum generis humani et illum *sublimem altioremque humano fastigio credidi*. »

(2) « Latrunculis ludimus » (Sén. : *Epist.*, 106, 11).

(3) Cf. l'aveu qui se dégage d'*Epist.*, 111, 5 : (cauillationes istae ... dulcedinem quamdam sui faciunt); cf. encore *Epist.*, 45, où Sénèque analyse ce genre de plaisir.

ses tours (1). Or, Cornutus n'était certainement pas un de ces charlatans qui, sous le nom de philosophie, débitaient (2) une rhétorique plus creuse encore que l'autre et, au fond, bien plus insipide. Tout ce que nous savons de lui, tout ce que nous pouvons lire encore de ses œuvres nous laisse l'impression que, s'il lui manquait l'originalité de la pensée et l'éclat du style, c'était, du moins un travailleur consciencieux. Ce n'est point, je pense, par simple nécessité métrique que Perse, en louant son maître, s'est souvenu de Cléanthe (Sat., 5, 63-64) (3):

> Cultor enim iuuenum purgatas inseris aures
> Fruge Cleanthea.

Le nom de Cléanthe ne disait-il point le désir inlassable d'apprendre et la forte conviction (4) ? Et Perse, sous la direction de Cornutus, s'était porté vers l'étude avec toute l'ardeur de la foi. Comme les jeunes gens tondus ras dont nous parle sa troisième satire (v. 52-55), il avait passé des nuits à s'instruire dans les dogmes du Portique :

> Haud tibi inexpertum curuos deprendere mores
> Quaeque docet sapiens braccatis illita Medis
> Porticus, insomnis quibus et detonsa iuuentus
> Inuigilat.

Mais ce zèle, Cornutus lui en avait donné l'exemple ; c'était la joie du maître de pâlir sur les livres en de longues veilles :

> At te nocturnis iuuat impallescere chartis
> (5, 62).

---

1) Sén.: *Epist.*, 52, 8 : in priuato *circulantur*.

2) *Ibid.*, 15 : philosophia potest in penetralibus suis ostendi, si modo non *institorem*, sed antistitem nancta est.

(3) « Cornutum fuisse Cleanthis inprimis studiosum testatur Persius, *Sat.*, 5, 65 », dit Pearson cité par Arnim, *St. uet. fragm.*, I, p. 124, note 3. C'est tirer de l'expression de Perse plus qu'elle ne laisse entendre. Il est vrai que Cléanthe est le seul philosophe nommé dans l'ἐπιδρομή (31, p. 64, 16) : mais Cornutus semble lui reprocher de n'être pas toujours assez difficile dans le choix de ses explications. Qu'il lui ait emprunté le fond du ch. 31, c'est ce qui n'est pas prouvé (cf. *supr.*, p. 71, n. 4) ; il reste qu'on a pu rapprocher l'étymologie que Cornutus donne (32, p. 69, 14) du mot λεσχηνόριος, épithète d'Apollon, de celle qu'en donnait Cléanthe selon Photius s. u. λέσχα (v. Arnim, I, p. 123, n° 543).

(4) V. Diog. Laërt., 7, 168 et suiv. (= Arnim, I, p. 103, n° 463) et Plutarque : *De audiendo*, 18, p. 47 e (= *ibid.*, p. 104, n° 464).

Et nous pouvons en croire Perse sur ce point : dans l'ἐπιδρομή, le style, d'ordinaire si sec et si décoloré, ne s'anime un peu que pour louer le labeur passionné des sages : Cornutus nous les montre cherchant dans le silence de la nuit ou dans la solitude le calme nécessaire à leurs travaux ou à leurs méditations (ch. 14, p. 17, 16-18, 6) (1). Plutôt que les rigueurs de l'ascétisme, c'étaient les joies austères de l'esprit qui l'attiraient. Les stoïciens qui penchaient vers le cynisme faisaient assez bon marché non seulement d'une dialectique savante, mais des connaissances théoriques en général ; étendant le renoncement au domaine de l'intelligence, ils condamnaient volontiers la science comme une prétentieuse inutilité (2). Cornutus se séparait d'eux de plus d'une manière : non seulement il admettait que l'esprit fût avide de savoir, mais il ne retranchait pas au corps tout le superflu ; nous avons vu (3) qu'il autorisait l'usage du vin ; et, s'il célèbre les veillées studieuses des sages, il nous fait voir aussi qu'ils savent, à certaines heures, pratiquer, en des conversations agréables et utiles, la « vertu du convive » (4). Ici le nom de Socrate nous vient à la pensée et nous nous rappelons ces mots de Perse (5, 36-37) :

teneros tu suscipis annos
Socratico, Cornute, sinu.

Je ne puis croire que *Socratico* soit mis là simplement pour rappeler que le stoïcisme, comme tous les systèmes qui faisaient de la

---

1 Cf. le dernier vers d'un éloge de Zénon en hexamètres que nous a conservé Diog. L., 7, 27 (= Arnim, I, p. 6, n° 5) :

ἀμφὶ διδασκαλίῃ τέτατται νύκτας τε καὶ ἦμαρ.

2) V. Sénèque : *De benef.*, 7, 1, 2 : Nec mehercule, si me interroges, nimis ad rem existimo pertinere, ubi dicta sunt quae regunt mores, prosequi cetera non in remedium animi, sed in exercitationem ingenii inuenta. Egregie enim hoc dicere Demetrius Cynicus, uir meo iudicio magnus, etiamsi maximis comparetur, solet : Plus prodesse si pauca praecepta sapientiae teneas, sed illa in promptu tibi et in usu sint quam si multa quidem didiceris, sed illa non habeas ad manum. — Sur l'ascétisme, cf. R. Hirzel : *Der Dialog.*, II, p. 239.

(3) Cf. *supr.*, p. 71.

(4) συμποτικὴ ἀρετή 14, p. 16, 4 : cf. Arnim, III, p. 180, n° 717 (Stobée : *Ecl.*, 2, 65, 15 Wachs.).

morale leur partie essentielle, reconnaissait en Socrate son véritable père. Je n'affirmerais pas que le poète se soit souvenu ici de l'anecdote célèbre d'Alcibiade endormi dans les bras du philosophe (1). Mais comment, lié avec Cornutus par une étroite amitié, n'eût-il pas songé à l'affection réciproque qui unissait Socrate et plusieurs de ses disciples? Cornutus, sans doute, n'avait pas cette sagesse familière dont le sourire éclaire encore tant de pages de Platon ou de Xénophon ; mais il se détendait parfois : après avoir travaillé durant la journée entière avec ses élèves préférés, il s'asseyait avec eux à une table frugale, et l'entretien se faisait moins grave :

> Tecum etenim longos memini consumere soles
> Et tecum primas epulis decerpere noctes :
> Unum opus et requiem pariter disponimus ambo
> Atque verecunda laxamus seria mensa
> (5, 41-44).

Ce n'était donc pas un de ces maîtres qui, comme on dit, ne descendent jamais de leur chaire. Aussi bien Perse, s'il vénère infiniment Cornutus, ne le met-il point sur un piédestal inaccessible. Assurément il admire ce travailleur infatigable, ce savant philosophe, ce directeur habile à ausculter les consciences et à redresser les mauvais penchants ; mais surtout il chérit celui dont la part, dit-il, est si grande dans son âme, celui qu'il porte, pour ainsi dire, imprimé au plus profond de lui-même et que quelque constellation, certainement, unit à lui sous une même influence, tant la sympathie, entre eux, est parfaite (2). Et il est bien vrai que leur exemple est un beau commentaire de cette définition de l'amitié donnée par Sénèque (Epist., 6, 3) : *honesta cupiendi par uoluntas* (3).

Dans ses entretiens intimes dont les paroles, sans doute, ne furent

---

(1) Platon : *Banquet*, p. 219 b. c.

(2) P. Monceaux (*Les Africains : les païens*, p. 187) conclut de ce passage que Cornutus comme beaucoup de stoïciens, croyait à l'astrologie. Mais cf. *infr.*, 3e partie, ch. 3, § 5.

(3) On songe aussi au mot de Quintilien (1, 2, 20 : « neque enim est sanctius sacris iisdem quam studiis initiari. » — On peut rapprocher, de l'amitié de Perse pour Cornutus, celle de Marc-Aurèle pour Fronton (V. P. Monceaux : *Les Africains*, p. 214-215).

jamais recueillies, Cornutus mettait son cœur, qui valait mieux que son esprit. Perse nous laisse entendre, par un détour ingénieux, à quel point cet homme sincère détestait l'emphase et l'hypocrisie : il commence sa cinquième satire par quatre vers très pompeux et feint que Cornutus l'interrompt sur un ton railleur pour le ramener à plus de simplicité ; et le poète de protester que son maître sait trop bien faire la différence entre une parole franche et les fausses couleurs d'un langage fardé pour méconnaître la profondeur de ses sentiments. Mais c'est à travers l'œuvre tout entière de Perse que nous avons le plus de chances de voir revivre le vrai Cornutus, avec sa passion pour les nobles études et sa foi stoïcienne. Que lui a-t-il manqué pour laisser un nom égal à celui de ces philosophes, comme lui âmes élevées plutôt que puissantes intelligences, qui furent sous Néron et sous les Flaviens la gloire du Portique, je veux dire les Musonius et les Épictète ? L'érudit, chez lui, devait faire tort à l'apôtre : homme d'étude avant tout, il lui en coûtait de sacrifier les trésors de science accumulés dans les livres des vieux maîtres. Son stoïcisme, d'ailleurs, comme celui de Perse, devait avoir plus de dédain que de pitié pour les hommes grossiers et vulgaires ; il jugeait probablement que la sagesse se diminue si elle veut se mettre à la portée de la foule et que, s'il est dans le rôle des philosophes de combattre les préjugés avant d'enseigner le vrai, la vérité elle-même exige ensuite qu'on se consacre entièrement à elle, d'un effort patient. Et puis il avait, je pense, trop de raideur. Sa parole pouvait s'imposer à quelques disciples de choix par la double autorité de la science et de la conviction, mais elle n'aurait pas eu de prise sur un auditoire nombreux et mélangé. Cette pénétration psychologique même dont Perse semble lui faire honneur (1) et que nous n'avons aucune raison de lui contester, il ne devait l'exercer que sur un petit groupe d'élèves de bonne famille qu'on lui avait amenés ou qui étaient venus chez lui (2). Bref, si son enseignement était propre à affermir les vocations, on ne peut dire qu'il les éveillât.

---

1 *Sat.*, 5, 24-25 : pulsa dinoscere cautus Quid solidum crepet et pictae tectoria linguae.

(2) Cf. P. Wendland : *Hell röm. Kultur*[3], p. 84, n. 4 : ueber Cornutus s. Persius, sat. 5, wo er 63 als *cultor iuuenum* bezeichnet wird. Er hatte also einen ähnlichen Kreis um sich wie einst Teles (Wilamowitz : *Der Kynische Prediger Teles*, Philol. Unters. IV, Berlin 1881, p. 301, 306).

Sous la direction d'un homme si éloigné sinon de tout pédantisme peut-être, du moins de tout charlatanisme, Perse fortifia et développa ce que la nature avait mis de sérieux dans son caractère et dans son esprit. On peut dire de lui, comme fait Tacite en parlant d'Helvidius Priscus (Hist., 4, 5), que, s'il s'appliqua aux plus hautes études, ce ne fut pas pour couvrir d'un titre pompeux le vide de ses loisirs : il y mit toute son âme. Mais se proposait-il surtout, comme Helvidius, de se préparer pour la vie publique un cœur affermi contre le sort ? je ne le crois pas. Certes, sa naissance, sa fortune et ses relations lui eussent ouvert sans peine la carrière des honneurs; mais tout indique qu'il n'eut jamais la tentation de s'y engager. Son biographe nous montre l'existence de ce jeune homme d'un caractère doux, d'une réserve virginale (1), partagée entre l'étude, le travail littéraire, les joies de la conversation et de l'amitié. On pourrait ajouter que, malgré la beauté de son visage (2), il était d'une santé délicate, puisqu'il mourut à vingt-huit ans d'une maladie d'estomac (3) et que son ton dédaigneux, quand il parle des jeunes hommes aux muscles saillants (*torosa iuuentus*, 3, 86), est bien d'un contemplatif. Mais n'oublions pas qu'un corps débile peut loger une âme ambitieuse : Sénèque ne fut jamais robuste et il méprisait les athlètes (4). Et on ne peut guère invoquer non plus le morceau, un peu court et de fond assez banal, où le poète, dans sa cinquième satire (v. 176-179), nous peint l'ambition comme un esclavage. Il est plus significatif de l'entendre railler, par la bouche de Socrate, Alcibiade qui prétend diriger la foule avant de se connaître

---

(1) *Vita*, 6 : fuit morum lenissimorum, uerecundiae uirginalis.

(2) Si on admet *Vita, ibid.* la leçon *formae pulchrae*. Certains mss. donnent *famae*, préféré par Leo. Nous n'avons aucun buste authentique de Perse : v. O. Jahn : *Proleg.*, p. XLIV.

(3) *Vita*, 9 : decessit autem uitio stomachi anno aetatis XXX mais, pour l'âge, cf. *supr.*, p. 50, n. 1. Heinrich : (*Des Aulus Persius Flaccus Satiren*, p. 56) ne veut voir là qu'une légende ; il entend : Perse mourut d'un accès de colère, c'est-à-dire de la mort d'un satirique ; et il rappelle que les anciens biographes inventaient volontiers pour les écrivains célèbres un genre de mort qui répondit à leur caractère ou à la nature de leur talent.

(4) D'ailleurs, le mépris des athlètes était traditionnel chez les stoïciens et les cyniques : v. G. A. Gerhardt : *Phoinix von Kolophon*, p. 134-135 et p. 152 ; cf. note 6 de la page 178.

lui-même et de savoir distinguer le bien du mal. Mais, surtout, son œuvre entière nous apparaît comme un appel à une vie d'étude et de concentration morale : apprendre les préceptes du stoïcisme et travailler, quand on les possède, à se réformer soi-même, c'est une tâche assez difficile et assez haute. Sans doute Perse n'oublie pas que nous avons des devoirs envers la patrie et que c'est, pour chacun, une loi, d'accepter le rôle que Dieu lui a confié (Sat., 3, 70-72); mais, précisément, la Providence ne semblait-elle pas l'avoir formé pour donner l'exemple d'une âme détachée des agitations vaines et mettant son bonheur à parer d'une forme savante et rare les leçons de la sagesse?

Doit-on croire que l'influence de Cornutus ait contribué du moins à mettre ou à fortifier dans son cœur la haine de la tyrannie et à faire de lui un opposant? Sans vouloir rechercher pour le moment jusqu'à quel point l'esprit d'opposition est sensible dans l'œuvre de Perse, je ferai remarquer que Cornutus compta Lucain parmi ses élèves (1), à une époque certainement où le neveu de Sénèque avait encore la faveur du prince, et qu'il paraît avoir été lié avec Silius Italicus, dont le stoïcisme n'avait rien d'intransigeant et connut peut-être, dans les dernières années du principat de Néron, les pires défaillances (2). Il est donc peu probable qu'il se fût enrôlé de bonne

---

(1) *Vita*, 5 : cognouit (Persius) per Cornutum etiam Annaeum Lucanum aequaeuum, auditorem Cornuti.

(2) Sur ces défaillances de Silius, v. Pline le Jeune : *Epist.*, 3, 7, 3 : « Laeserat famam suam sub Nerone : credebatur sponte accusasse ». Qu'il fût stoïcien, c'est ce que semble prouver la manière dont Pline (*ibid.*, 2) parle de son suicide : « ad mortem irreuocabili constantia decucurrit » (v. aussi Épictète : *Entret.*, 3, 8, 7; cf. Reppe : *De L. Annaeo Cornuto*, p. 30). Certains passages des *Puniques* confirment cette impression (v. Bücheler : *Rh. Mus.*, 35, p. 390 et suiv.) : les intentions morales de Silius sont visibles : on connaît l'apologue de Scipion entre la volupté et la vertu ; le poète veut corriger les mœurs contemporaines par l'exemple des anciennes mœurs ; il fait l'éloge de Brutus et de Caton (O. Hense : *Teletis reliquiae*², p. CIV, signale de plus un passage (*Puniques*, 13, 466 et suiv.) d'inspiration cynico-stoïcienne, sur les modes de sépulture divers employés par les différents peuples). Les relations de Cornutus avec Silius sont attestées par la dédicace que le philosophe avait faite au poète de son dixième livre sur Virgile : v. Charisius : *G. L.*, I, p. 125, 16 Keil (v. Reppe, *op. cit.*, p. 79) : CIVITATIVM Annaeus Cornutus ad Italicum de Vergilio libro X « iamque exemplo tuo etiam principes ciui-

heure parmi les mécontents déclarés. Je ne dis rien de la précaution qu'il aurait prise de remplacer, au v. 121 de la première satire de Perse, les mots *auriculas asini Mida rex habet*, — qui étaient ou pouvaient paraître une allusion à Néron —, par cette généralité inoffensive : *auriculas asini quis non habet* ? L'anecdote est suspecte (1). On peut supposer que, à l'exemple de Thrasea et des amis de Thrasea, il garda une attitude réservée tant que les passions du prince n'exercèrent pas leurs ravages hors de sa famille et que la chose publique n'en souffrit pas profondément. D'autre part, cet érudit, dont l'action discrète se renfermait volontiers dans l'ombre du cabinet d'étude et l'intimité des conversations privées, était moins exposé que Musonius à éveiller par le succès de son enseignement l'inquiétude de Néron : des leçons comme les siennes étaient peu faites pour soulever d'enthousiasme toute une jeunesse. Mais, vers l'année 65 (2), quand la peine capitale ou l'exil frappaient tout ce qu'il y avait à Rome de hautes intelligences et de nobles caractères, il semble que Cornutus ait envié l'honneur de compter parmi les victimes du tyran. Sa réputation de savant grammairien lui avait valu, je l'ai dit (3), de figurer dans la docte assemblée que le prince, voulant raconter en vers toute l'histoire romaine, avait réunie pour fixer les proportions de l'œuvre : comme quelques courtisans jugeaient qu'elle ne devait pas avoir moins de quatre cents livres, Cornutus fit observer que c'était beaucoup et que personne ne lirait un poème de cette étendue : « Cependant, dit quelqu'un, Chrysippe, à qui tu donnes tant d'éloges, a écrit bien davantage. — Oui, répliqua le philosophe, mais les livres de Chrysippe sont utiles à l'humanité ». (Dion Cassius, 62, 29, 2). Suétone

---

tatium, o poeta, incipient similia fingere. » Bücheler veut que le poète ainsi interpellé soit Silius et non pas Virgile et qu'il s'agisse des *Puniques* : Cornutus souhaite que les premiers de la cité fassent, à l'exemple de Silius, des poèmes d'un caractère moral. C'est possible. En revanche, il est bien téméraire d'en conclure que Cornutus vivait encore en 84 ap. J.-C., sous prétexte que les *Puniques* n'ont pas été commencées avant cette date : d'abord ce dernier fait n'est pas établi ; et, quand il le serait, comment prouver que Cornutus ne parle pas d'une œuvre en projet ? (Cf. Reppe, p. 15-16).

(1) V. *infr.*, 3e partie, ch. 1, § 6.

(2) V. Reppe, p. 14-15.

(3) V. *supr.*, p. 53.

(Néron, 29) assure, il est vrai, que Néron tolérait souvent une certaine liberté de langage et qu'il lui était arrivé de supporter des critiques, ou même des attaques très vives, sans en rechercher ou sans en punir rigoureusement les auteurs ; on voudrait donc savoir si Cornutus était reçu d'ordinaire à la cour, où Lucain avait fort bien pu l'introduire, et s'il n'avait pas déjà, pour ainsi dire, tâté la patience du prince par quelques propos indépendants. Il est donc téméraire peut-être de s'écrier avec Renan (Les Apôtres, p. 344-345) : « Le martyr qui renversa du pied les idoles a sa légende ; pourquoi Annaeus Cornutus, qui déclara devant Néron que les livres de celui-ci ne vaudraient jamais ceux de Chrysippe (1), pourquoi Helvidius Priscus... n'ont-ils pas leur image parmi les héros populaires que tous aiment et saluent ? » Mais enfin le prince était capricieux et son indulgence souvent très relative, même en pareil cas : il exila le cynique Isidore, coupable de l'avoir apostrophé en public pour lui reprocher de si bien chanter les maux de Nauplius et de si mal user de ses biens (Suétone : Néron, 39); et il faut remarquer que le mot de Cornutus devait blesser Néron plus encore : car enfin Isidore, d'une manière, il est vrai, ironique, rendait hommage aux talents dont le prince était si fier. On peut donc admettre que notre philosophe prévoyait l'exil qui punit sa franchise. Dira-t-on que la métromanie était chez Néron un travers assez inoffensif, et que le lui reprocher, sans s'être jamais risqué à élever contre ses crimes véritables la moindre protestation publique, c'était montrer plus de raideur pédante que de vertu ? Je veux bien, et j'imagine que Thrasea, en semblable circonstance, n'eût rien dit. Mais, au moment où l'indignation contre Néron était à son comble parmi les stoïciens et les simples honnêtes gens, elle ne choisissait pas toujours, pour se manifester, les meilleures occasions, et nous aurions mauvaise grâce à lui en faire un crime.

Je ne veux pas insister davantage sur un fait postérieur à la mort de Perse, puisque nous n'en pouvons conclure que Cornutus ait conseillé à son élève, quelques années plus tôt, de prendre une attitude hostile à l'égard du pouvoir. On peut même dire, ici, comme dans l'étude des relations de Perse avec Thrasea et avec Servilius Nonianus,

---

(1) On remarquera que Renan donne au mot de Cornutus un tour beaucoup plus hardi que ne fait Dion.

que les vraisemblances ne sont pas en faveur d'une hypothèse de ce genre (1).

La biographie de Perse cite, de notre philosophe, un trait de désintéressement fort honorable : Perse avait prié sa mère, par un codicille, de donner à Cornutus selon les uns cent mille sesterces, selon d'autres vingt livres d'argent travaillé et les œuvres de Chrysippe, formant environ sept cents volumes, soit toute sa bibliothèque. Cornutus n'aurait accepté que la bibliothèque et aurait laissé l'argent aux sœurs du poète, que leur frère avait instituées ses héritières (2).

VI

Rôle de Cornutus dans la formation littéraire de Perse

L'action de Cornutus sur Perse, prolongée jusqu'au dernier jour du poète par l'amitié qui ne cessa d'unir le maître et l'élève, fut d'autant plus profonde que, grâce à cette affection née d'une véritable conformité de leurs natures, elle n'eut pas à pousser lentement sa conquête du dehors au dedans, mais, d'emblée, s'installa au cœur de la place. Ce jeune homme, qui n'avait plus de père, crut en retrouver un, et précisément à l'heure trouble où l'âme inquiète de l'adolescent se cherche

---

(1) H. Lehmann, il est vrai (zur Erklärung von Persius erster Satire, *Zeitschrift für die Altertumswissenschaft* 10 (1852), p. 193), estime que l'exil de Cornutus, prononcé pour une cause si légère par un prince d'ordinaire plus patient, devait avoir des causes plus lointaines, et il les cherche dans l'esprit d'opposition de Cornutus. Mais Néron n'était pas très patient lorsque sa vanité d'écrivain était blessée ; et on ne peut écarter, en tout cas, la condamnation d'Isidore.

(2) Mais le membre de phrase *uerum Cornutus sublatis libris pecuniam* sororibus, *quas heredes frater fecerat*, *reliquit* est suspect, parce qu'il est en contradiction avec deux autres passages : § 6, *fuit pietatis erga matrem et* sororem... *exemplo sufficientis*, et, § 7, *reliquit circa sestertium uicies* matri et sorori.

elle-même, exposée aux pires erreurs si les conseils d'une sagesse virile ne l'éclairent. On peut lui reprocher d'avoir donné à entendre, dans l'ardeur de sa reconnaissance, qu'il devait à Cornutus toute sa formation morale. Nous ignorons, il est vrai, si sa mère l'avait accompagné à Rome lorsqu'il vint y achever ses études, mais il est probable qu'elle avait veillé sur sa première éducation, et, à Rome même, l'allié de Thrasea, le jeune ami de Servilius Nonianus se trouva certainement entouré des meilleurs exemples. Le terrain, comme on dit, était préparé pour la bonne semence. Je veux croire que, seul, un sentiment de pudeur a détourné Perse de livrer au public les impressions de son enfance et d'introduire un lecteur indifférent dans l'intimité de sa propre maison ou dans la vie privée de ses illustres amis. En ce cas, ceux que son silence immole à Cornutus, ce sont uniquement ses premiers maîtres, Remmius Palaemon et Verginius Flavus. Celui-ci méritait mieux peut-être, mais je ne songe point à réclamer en faveur de celui-là. Peut-on affirmer cependant que l'influence de Cornutus n'ait laissé subsister dans l'esprit de Perse aucune trace de leurs leçons ? C'est d'autant moins vraisemblable que, touchant la discipline intellectuelle et l'éducation du goût, elle ne devait pas en être toujours fort éloignée. Chez les grammairiens comme Palaemon, qui possédaient une science réelle, chez les rhéteurs comme Verginius, qui avaient de la conscience et ne bornaient point leur rôle à charger la mémoire de leurs élèves de lieux communs brillants et de mots à effet, l'attention attachée, dans l'étude des modèles, à ce que nous appelons le métier était prépondérante : or, Cornutus, commentateur minutieux de Virgile, auteur d'un traité de rhétorique, considérait lui aussi la poésie et l'éloquence comme des arts très savants dont on peut codifier, pour ainsi dire, les procédés ; et nous avons vu que sa critique se montrait sévère même aux hommes de génie quand elle croyait surprendre chez eux quelque négligence d'expression ou quelque oubli des lois de la vraisemblance. Perse put donc retenir beaucoup, à ce point de vue technique, de l'éducation littéraire reçue chez des maîtres aussi instruits et aussi habiles que l'étaient Palaemon et Flavus. Mais tandis que, de plus en plus, chez le grammairien et chez le rhéteur, la littérature et, en particulier, l'éloquence se présentaient comme ayant leur but en elles-mêmes et tendaient, par surcroît, à faire de toutes les sciences humaines leurs humbles servantes, la rhétorique n'était pour

les stoïciens que la science de bien parler (1), l'égale, mais l'égale seulement, des autres sciences ; et, chaque science portant sur une certaine forme du bien (2), c'est le bien, en définitive, qui était pour eux, dans le domaine littéraire comme ailleurs, l'unique but proposé à l'activité de l'homme. La définition qu'ils donnaient de l'art, au sens le plus large du mot, nous ramène à la même idée : pour eux l'art est un système de perceptions certaines s'exerçant en vue d'une fin utile (3).

Cette conception, à première vue, subordonnait la littérature, mais, au fond, elle en relevait singulièrement la dignité ; tout en imposant au futur écrivain une longue étude des règles de son art, elle lui interdisait de devenir jamais un simple virtuose. Le danger était que ce sérieux même dont elle lui faisait un devoir trop conscient n'aboutît à exclure la spontanéité, la fantaisie, la grâce, et à imprimer sur toutes les œuvres un caractère de perpétuelle tension. D'ailleurs, le goût du Portique pour les formules paradoxales et l'habitude qu'il donnait à ses disciples de parler un langage où les mots prenaient souvent un sens tout particulier étaient peu propres à développer le sentiment de la beauté simple. A ce point de vue, l'action des maîtres stoïciens ne redressait pas celle des rhéteurs : ceux-ci, par l'abus des antithèses, des jeux de mots, des traits de toute espèce, par l'effort continuel pour atteindre l'apparence au moins de la vigueur ou de la nouveauté, préparaient des orateurs et des écrivains chez qui le manque de naturel deviendrait une seconde nature. Par une voie différente, le stoïcisme risquait d'arriver au même résultat. En fait, rhétorique et stoïcisme ont parfois superposé leurs empreintes au point de les confondre presque entièrement : on s'en rend bien compte quand on étudie le style et les procédés de développement d'un Sénèque ou d'un Lucain ; et chez Perse lui-même, nous le verrons, il n'est pas toujours facile de faire le départ entre les deux influences.

Cornutus avait personnellement trop de subtilité et, je le crains, trop

---

(1) V. Quint., 2, 15, 34 = Arnim, II, p. 95, n° 292 ; cf. n°s 293 et 294 ; cf. Cic : *De Orat.*, 1, 18, 83, et 3, 18, 65.

(2) V. Arnim, II, p. 30, n°s 93 et 95.

(3) Olympiodore : *In Plat. Gorg.*, p. 53 et 54 = Arnim, I, p. 21, n° 73 ; cf. II, n°s 94, 96, 97.

peu de goût pour atténuer dans la pratique ces défauts de l'éducation stoïcienne et pour enseigner à son élève le prix de la simplicité. Il semble du moins qu'il n'ait proposé à son admiration que les meilleurs modèles. Et je ne parle pas seulement de Virgile, que Perse avait déjà entendu commenter chez Palaemon. Les philosophes stoïciens empruntaient d'ordinaire les citations dont leurs ouvrages étaient remplis (1) aux plus grands poètes grecs, notamment à Homère, à Hésiode, à Sophocle, à Euripide, à Ménandre. Du reste, la philosophie, lorsqu'elle mettait à contribution Euripide et Ménandre, ne faisait que reprendre son bien : car ils lui devaient beaucoup l'un et l'autre. L'ἐπιδρομή, à ce point de vue, est tout à fait dans la tradition de l'école (2), et l'on doit se demander si ce n'est pas sous la direction de Cornutus que Perse a étudié pour la première fois d'une manière approfondie les chefs-d'œuvre de la littérature grecque. Nous ne pouvons guère douter, il est vrai, qu'il n'eût appris, dès sa petite enfance, à parler grec : car nous savons par Quintilien que, d'ordinaire, le grec était la première langue qu'on enseignât aux jeunes Romains de bonne naissance et la seule dont, pendant longtemps, on leur permît l'usage (Inst. or., 1, 1, 13) ; il faut noter pourtant que nous ignorons si cette habitude romaine était en honneur, sous les principats de Caligula et de Claude, dans les municipes d'Étrurie (3). D'autre part, Remmius Palaemon, né à Vicence, était un grammairien latin, comme on disait (4) ; les textes qu'il étudiait devant ses auditeurs, c'étaient

---

(1) V. par exemple Arnim, II, p. 262, ligne 15 : « sequebatur (dans le Περὶ ψυχῆς de Chrysippe) infinita fere uersuum copia ex Homero, Hesiodo, Stesichoro, Empedocle, Orphicis, Tyrtaeo, tragoediae denique poetis. »

(2) Citations d'Homère, p. 11, 20 (Lang), 26, 6 et 14-15; 42, 20; 43, 6-7 et 17; 46, 1; 47, 15; 65, 17; 69, 13; — d'Hésiode, p. 17, 10; 39, 7; 56, 3-4; 68, 6-7; d'Empédocle, p. 30, 4; d'Épicharme, p. 14, 9; 18, 4 et 6; d'Euripide, p. 64, 6-7.

(3) E. Curtius (*De A. Persii Flacci patria,* Mélanges Sauppe, p. 1 et suiv.) signale (p. 5) des vestiges de culture grecque à Volaterrae : « praeter nummorum graecorum copiam in urbe repertam etiam fabulae Graecorum quantopere placuerint Volaterranis, artis monumenta comprobant. Frequentissima enim sunt in cinerariorum anaglyphis, quae ex Odyssea deprompta sint, frequentissimae deorum marinorum figurae ».

(4) V. les expressions *grammaticus latinus* et *grammaticus graecus* dans Suétone : *De grammaticis,* 10 et 20.

les œuvres de Térence, de Virgile, d'Horace ; il ne commentait pas Homère, Hésiode, Pindare et tous ces poètes grecs que le Lucanien Papinius Statius, comme son fils nous l'apprend en une pompeuse énumération (Silves, 5, 3, 146 et suiv.), expliquait, vers la même époque, dans son école de Naples. Rien n'indique non plus que Verginius Flavus fit déclamer ses élèves dans les deux langues. Toute la culture hellénique de Perse, jusqu'à sa seizième année, fut-elle de lire et d'apprendre des vers sous la direction de quelque esclave lettré d'origine grecque et, avec cela, de composer quelques-unes de ces courtes pièces qui étaient, en général, un des premiers exercices littéraires des jeunes gens et dont il parle quelque part (1,70) d'un ton assez dédaigneux ? je n'en sais rien. En tout cas, lorsqu'il défend les Grecs contre les épaisses railleries des centurions (5, 191) ou les doléances des conservateurs bornés qui les accusaient encore d'avoir corrompu Rome par l'importation d'une prétendue sagesse (6,37 et suiv.), lorsque, d'autre part, il salue les poètes de l'ancienne comédie comme les ancêtres de la satire (1,123 et suiv.), ses vers sont autre chose qu'un écho d'Horace ; les leçons de Cornutus ont fortifié en lui la conviction que la Grèce a été la mère de tout art et de toute science, que ses poètes ont réalisé le beau, ses philosophes découvert le vrai. On ne peut guère douter qu'il n'ait lu avec ardeur ces écrivains de qui, comme poète et comme philosophe, il avait tant à apprendre ; et il n'est pas besoin d'en chercher la preuve dans les vers où, utilisant après Horace une scène de l'*Eunuque*, il rend aux personnages les noms que Ménandre leur avait donnés (5,161 et suiv.), ni dans le début de sa quatrième satire, imité du *Premier Alcibiade* (1), ni dans les hellénismes qui ne sont pas rares chez lui. Il dut étudier, outre un certain nombre de dialogues et de traités philosophiques, les chefs-d'œuvre incontestés de la poésie et du théâtre grecs. S'en tint-il là ? peu séduit, nous le verrons, par les Alexandrins de Rome, fut-il attiré davantage par leurs modèles ? Horace le mettait en garde contre eux, et Cornutus, en bon stoïcien, ne devait guère goûter ces poètes, très maîtres de leur métier sans doute, mais qui représentaient, comme nous dirions, la

(1) On s'est demandé si ces deux imitations ont été faites directement ou si quelque auteur stoïcien n'a pas servi d'intermédiaire (v. J. van Wageningen : *A. Persi Flacci Saturae*, I, p. XXI).

doctrine de l'art pour l'art et qui, manquant d'énergie virile dans l'expression et le rythme, trahissaient par là-même la faiblesse d'une âme relâchée. De plus, la manière dont ils exploitaient la mythologie pour en tirer des figures de style, de jolis tableaux de genre, des histoires romanesques, ou même des contes polissons, ne pouvait plaire, je pense, au grave auteur de l'ἐπιδρομή dont l'exégèse, que nous avons le droit de juger sacrilège lorsqu'elle réduit à de froides allégories tant de mythes grandioses ou gracieux, était du moins respectueuse d'intention. Donc, en admettant que Perse, dans ses lectures grecques, n'ait pas écarté tout à fait les œuvres alexandrines, il ne les aborda probablement qu'avec méfiance et ne se laissa pas conquérir par elles.

Mais, s'il admirait les créations du grand art, les sentait-il véritablement ? était-il arrivé à s'en pénétrer ? on peut se le demander : car, nous le verrons, son style tourmenté est plus éloigné encore de la pure beauté classique que du maniérisme alexandrin. Toutefois ce culte des chefs-d'œuvre, auquel Palaemon, lorsqu'il commentait devant lui Virgile et Horace, l'avait déjà initié, contribua certainement à le préserver des ambitions médiocres et à le rendre très difficile pour lui-même.

Il est impossible de savoir d'une manière exacte suivant quelle proportion Cornutus combinait l'enseignement philosophique et l'enseignement littéraire et s'il usa, avec Perse, d'une méthode particulière. Mais, puisque le philosophe grammairien encouragea le goût qui portait son élève vers la poésie, il est certain que les lettres ne furent pas sacrifiées. On s'explique, dès lors, ces mots du biographe : Perse fut initié à la philosophie dans une certaine mesure, *Inductus aliquatenus in philosophiam est.* On peut supposer que, si vraiment il avait dans sa bibliothèque tous les ouvrages de Chrysippe, Cornutus ne les étudia pas tous avec lui : il voulait former un poète stoïcien qui eût une connaissance solide de la doctrine et non pas un dialecticien prêt à réfuter les moindres objections des écoles adverses.

VII

Comment Perse a vécu

La passion de Perse pour l'étude et l'amitié qui l'unissait à son maître ne furent pas tellement exclusives qu'on doive se représenter le jeune homme passant tête à tête avec le philosophe toutes les heures qu'il ne consacrait pas au travail solitaire. D'abord, il ne résulte pas du texte de sa biographie que, du jour où il devint l'élève de Cornutus, il ne le quitta plus jamais ; la phrase *cum esset annorum XVI amicitia coepit uti Annaei Cornuti, ita ut nusquam ab eo discederet* ou bien est une exagération, ou bien signifie qu'il resta toujours en relations étroites avec lui, ou bien doit être interprétée en ce sens qu'il ne le quittait jamais dans le temps qu'il fut son élève. Mais, sans parler des voyages ou du voyage que Perse, au témoignage du biographe, fit avec Thrasea, le poète lui-même nous dit dans sa sixième satire qu'il est en Étrurie, à Luna, où il passe l'hiver. Puis, dans la maison de Cornutus, il voyait continuellement deux hommes à peu près du même âge que celui-ci (1), riches de savoir et de vertu et s'appliquant à la philosophie avec le plus grand zèle (2). Ils étaient Grecs tous deux, l'un de Lacédémone, l'autre de Magnésie. Les manuscrits ont altéré leur nom (3). Le premier que, avec Bücheler, j'appellerai Claudius Agathurnus, était médecin : on s'est demandé si le second, que la plupart des éditeurs, suivant une conjecture de Pierre Pithou, nomment Pétronius Aristocrates, n'était pas le grammairien Aristocrates dont Galien fait mention (4) et qui

---

(1) *Vita*, 5 : le texte est altéré ; je suis la correction de Bücheler : *cum aequales essent Cornuti, minor ipse.*

(2) *Vita, ibid.* : usus est apud Cornutum duorum conuictu doctissimorum et sanctissimorum uirorum acriter tunc philosophantium.

(3) Cf. Reppe, p. 5 et p. 13.

(4) Galien : *De composit. medicament.*, XII, p. 878-879 Kühn ; cf. Wellmann, in R. E. de Pauly-Wissowa, II, p. 941 s. u. *Aristocrates*, n° 27, et Reppe, p. 13.

se serait, lui aussi, occupé de médecine. Perse, nous dit-on, admirait fort ces deux hommes et s'efforçait de les égaler dans leur ardeur d'apprendre. Rappellerai-je qu'on a voulu (1) expliquer par les relations de Perse avec Agathurnus la connaissance que le poète montre, en plusieurs endroits, de la médecine et de la physiologie ? Mais il ne faut pas oublier que l'étude du corps humain faisait partie de la physique des stoïciens, et que les comparaisons souvent très précises entre le vice et la maladie étaient fréquentes dans leur littérature morale.

Nous avons déjà vu (2) que Perse s'était lié tout jeune encore, et peut-être avant de connaître Cornutus, avec le poète lyrique Caesius Bassus; il resta jusqu'à la fin fidèle à cette amitié, puisque Bassus se fit l'éditeur de ses satires (3). Quelle fut sur lui l'influence de cet homme de talent qui était probablement son aîné (4)? Toute tentative pour en déterminer la nature exacte et les limites ne serait qu'un exercice d'imagination puisque, du caractère de Bassus, nous ignorons tout et que, de son œuvre poétique, nous ne savons pas grand chose. Disons cependant qu'il a pu encourager l'admiration de son ami pour Horace, dont il était lui-même, dans la poésie lyrique, l'émule sinon le rival (5). Ajoutons que ce poète métricien attachait sans doute beaucoup de prix à une facture savante : peut-être a-t-il exhorté Perse à remettre souvent ses vers sur l'enclume.

De très bonne heure aussi, Perse était devenu l'ami de Calpurnius Statura qui mourut avant lui (6); nous n'avons aucun autre renseignement sur ce personnage : le nom même est suspect.

On peut dire que, à s'entretenir avec ces hommes, qui, tous, sauf peut-être Calpurnius Statura, étaient des philosophes, des savants ou

---

1. V. O. Jahn : *Proleg.*, p. XXVIII (n. 1 de la page XXVII).

(2) *Supr.*, p. 48 et suiv.

(3) *Vita*, 8 : Cornutus... Caesio Basso, petenti ut ipse ederet, tradidit edendum.

(4) V. *supr.*, p. 48, n. 6.

(5) V. Quint., 10, 1, 96.

(6) V. O. Jahn : *Proleg.*, p. XXIX et suiv.: Jahn montre qu'aucune des tentatives faites pour identifier le personnage n'est satisfaisante. Sa conclusion reste vraie aujourd'hui encore : « Confitendum... de hoc Persii amico nihil notum esse ».

des écrivains de profession, Perse ne sortait pas entièrement de l'école. Mais nous savons qu'il fréquentait aussi des gens du monde, et je ne vois aucune raison de croire qu'il demeurât, au milieu d'eux, concentré et silencieux. On devait lui avoir enseigné que le ressort de l'esprit s'use à ne se détendre jamais (1); mieux encore, le stoïcisme professait que l'homme ne doit pas s'isoler au milieu des autres hommes, puisque la nature a fait de lui un être sociable (2). D'ailleurs, les natures graves sont souvent très sensibles au charme de la société, et, comme elles y apportent quelque chose de leur flamme intérieure, elles n'y déplaisent pas, à moins de s'être fourvoyées parmi des désœuvrés sans âme et sans véritable intelligence. Or, les personnages dont la maison était ouverte à Perse comptaient parmi les plus distingués et les plus estimables du temps. C'était, nous l'avons vu, Servilius Nonianus chez qui il se lia avec Plotius Macrinus, homme très cultivé (3), paraît-il, auquel il a dédié sa deuxième satire ; c'était surtout Thrasea qui l'emmenait parfois dans ses voyages (4) et auprès de qui il trouvait, je l'ai déjà montré, les leçons sans pédantisme d'une sagesse moins raide que celle de son maître. Chez lui, il put entendre, je pense, Musonius Rufus qui était lié avec Thrasea (5) : ce chevalier romain gardait dans la prédication stoïcienne le ton de l'honnête homme et faisait plus volontiers appel aux lumières du bon sens qu'aux formules de l'école; mais le jeune homme, dirigé par Cornutus d'après une méthode différente, ne fut point tenté, je suppose, de se faire le disciple de Musonius. Il n'est pas impossible, toutefois, qu'il ait retenu quelque chose, pour ses satires, de la forme que Musonius donnait à ses conférences morales. L'ascétisme de

---

(1) Sénèque: *De tranquill. animi.*, 17, 5 : Danda est animis remissio : meliores acrioresque requieti surgent. Cf. R. Waltz : *Vie de Sénèque*, p. 60 et suiv.

(2) Cicéron : *De finibus*, 3, 19, 62 et suiv. Cf. Arnim, III, p. 83, n° 340 et suiv.

(3) V. *Schol. in Pers.*, 2, 1 : Alloquitur Macrinum, hominem sane eruditum et paterno se affectu diligentem, qui in domo Seruilii didicerat, a quo agello comparauerat indulto sibi pretio aliquanto.

(4) Ou qui l'emmena une fois dans un voyage; nous lisons en effet dans la *Vita* (5) : « idem decem fere annis summe dilectus a Pacto Thrasea est, ita ut peregrinaretur quoque cum eo *aliquando*. » *Aliquando* peut signifier *une fois* ou *parfois*.

(5) Cf. *supr.*, p. 42.

Démétrius, plus méprisant que celui de Musonius pour le savoir théorique (1), dut avoir sur lui moins de prise encore. Au demeurant, il aimait et admirait trop Cornutus pour s'abandonner à l'action d'un autre.

Dans la maison de Thrasea, il eut aussi l'occasion de rencontrer des femmes distinguées et vertueuses (2). Perse, malgré sa réserve, ne devait éprouver aucun embarras auprès des femmes, j'entends des honnêtes femmes : comment n'eût-il pas apporté, dans ses relations avec elles, la plus franche simplicité ? Son enfance et, sans doute, son adolescence avaient eu, autour d'elles, une mère, une sœur, une tante tendrement aimées. Grâce à l'influence qu'elles conservèrent toujours sur lui, cette âme naturellement délicate garda une parfaite pureté. On peut regretter qu'il n'ait jamais exprimé dans ses vers l'affection douce et profonde qu'il avait pour elles, mais ne blâmons pas une discrétion qu'il faudrait plutôt louer ; et, si nous voulons nous représenter ce qu'était alors une femme cultivée, mais, en même temps attachée à tous ses devoirs, quel respect affectueux elle inspirait à ses enfants, sur quel ton simple et grave, bien éloigné de toute galanterie banale, les hommes distingués par l'esprit et le cœur s'adressaient à elle, feuilletons les consolations à Marcia et à Helvia, relisons certaines lettres de Pline le Jeune. En revanche, si parfois, usant des privilèges de la langue latine et de la satire, Perse a bravé l'honnêteté dans les mots, en accuserons-nous la crainte qu'il aurait eue de paraître énervé par une éducation trop féminine ? On s'est demandé si ces crudités d'expression ne traduisent pas simplement l'horreur qu'une âme bien née, et préservée, par l'éducation, de toute souillure, ressent au spectacle du vice (3). Disons surtout que les stoïciens apportaient souvent dans la description du mal cette précision toute médicale (4)

---

(1) Cf. *supr.*, p. 90, n. 2.

(2) V. Tacite : *Ann.*, 16, 34 : « Tum ad Thraseam, in hortis agentem, quaestor consulis missus, uesperascente iam die. Illustrium uirorum *feminarumque* coetus frequentes egerat. » Je rappelle ici que Perse était parent d'Arria, femme de Thrasea : v. *Vita*, 5.

(3) O. Jahn : *Proleg.*, p. XLIV.

(4) Cic. : *Ad famil.*, 9, 22, 1 : placet Stoicis suo quamque rem nomine appellare. Cf. Schönbach : *De Persii in saturis sermone et arte*, p. 65.

que Cornutus n'hésitait pas, le cas échéant, à mettre dans son exégèse.

Il est donc permis de dire que Perse a fréquenté le monde. Sans doute le cercle où il pénétra n'était pas très ouvert aux choses du dehors; ces hommes, qu'unissaient le même idéal de haute vertu et les mêmes regrets, regardaient leurs contemporains de haut et les circonstances donnaient plus souvent à leur sagesse l'occasion de s'abstenir que celle d'agir; ils étaient, comme on l'a dit, les jansénistes de la Rome impériale (1). Mais n'oublions pas que Perse, depuis sa sortie de l'enfance (50 ap. J.-C.) jusqu'à sa mort (62 ap. J.-C.), a vu une période du régime qui, malgré la série persistante des tragédies de palais, n'a pas été très mauvaise pour Rome. Pendant les cinq premières années du principat de Néron, surtout, il ne fut pas impossible à un honnête homme de s'occuper des affaires publiques, et, si Perse s'en tint toujours éloigné, on ne peut prétendre que, vivant dans des rapports d'intimité avec un sénateur alors aussi zélé que Thrasea, il soit demeuré entièrement étranger à la vie de son temps. Il est probable, toutefois, que la philosophie et les lettres tenaient la première place dans leurs entretiens; mais au moins Thrasea n'était-il pas homme d'école, et peut-être Perse doit-il, en partie, à son influence l'accent viril de ses meilleures sentences et ce ton de bonne compagnie sensible dans son œuvre malgré la raideur de l'attitude morale et la recherche du style.

Parut-il jamais à la cour ? ce n'est pas impossible puisqu'il avait été chez Cornutus le condisciple de Lucain. Mais, même à l'époque de la grande influence de Sénèque, les stoïciens rigides semblent s'être tenus sur la réserve à l'égard du maître de Néron et de son impérial élève. Je ne sais s'ils avaient tous de la vertu; au moins tous avaient-ils de la tenue et de la gravité. Le ton de la nouvelle cour dut tout de suite leur déplaire, et Sénèque, qui s'y était trop bien adapté, eut, de bonne heure, à se défendre contre leurs critiques : ils ne le tenaient pas entièrement pour un des leurs. Lui-même, tout en rendant justice à Thrasea alors qu'il y avait du courage à le faire (2), semble avoir

---

(1) V. C. Martha : *Les Moralistes sous l'Empire Romain*, p. 123.

(2) V. Tacite : *Ann.*, 15, 23 : Secutam dehinc uocem Caesaris ferunt, qua

soupçonné de l'affectation dans l'austérité de ses amis (1), et, si nous mettons à part Démétrius le cynique, nous ne voyons pas qu'il ait été lié avec aucun d'eux. Il n'est donc pas surprenant que Perse ait connu tard le maître de Néron et n'ait pas été séduit par les qualités brillantes de son esprit (2) : en littérature, nous le verrons, ils n'étaient pas de la même école malgré quelques ressemblances de surface ; au point de vue philosophique, l'élève de Cornutus devait considérer Sénèque comme un amateur (3) ; enfin il avait entendu, je suppose, juger sévèrement les capitulations de conscience dont la vie de Sénèque, même avant le principat de Néron et le rôle difficile qui échut alors au précepteur ministre, n'avait pas été exempte. Nous ignorons comment il jugeait Lucain, un peu plus jeune que lui et qu'il avait connu chez Cornutus. On peut douter, je le montrerai plus tard, qu'il y eût entre eux une véritable sympathie intellectuelle, malgré l'admiration que Lucain manifestait pour les vers de son condisciple (4).

Ainsi passa sans événements, sans autre passion que l'amour des lettres, de la philosophie et de la vertu, mais embellie par de douces affections et de fortes amitiés, cette brève existence. Il faut la considérer tout entière, dans le milieu où elle s'est écoulée, pour bien comprendre l'œuvre du poète. Devons-nous, avec Nisard, plaindre ce jeune

---

reconciliatum se Thraseae apud Senecam iactauerit, ac Senecam Caesari gratulatum : unde gloria egregiis uiris et pericula gliscebant.

(1) V. par exemple *Epist.*, 103, 5 : Ipsam philosophiam non debebis iactare : multis fuit periculi causa insolenter tractata et contumaciter : tibi uitia detrahat, non aliis exprobret. Non abhorreat a publicis moribus nec hoc agat ut quidquid non facit damnare uideatur. Licet sapere *sine pompa*, sine inuidia.

(2) V. *Vita*, 5 : sero cognouit et Senecam, sed non ut caperetur eius ingenio.

(3) Au point de vue même de la doctrine, je suppose que l'érudit Cornutus, quels que fussent d'ailleurs les liens de clientèle qui pouvaient l'unir à Sénèque, eût pris à son compte le jugement de Quintilien (10, 1, 129) : *in philosophia parum diligens.*

(4) *Vita*, 5 : Lucanus mirabatur adeo scripta Flacci ut uix se retineret recitante eo clamare, quae ille faceret esse uera poemata, sua ludos.

homme « simple et bon » d'être tombé aux mains d'un professeur de stoïcisme (1) ? Certes il y a de la sécheresse et de la froideur dans la morale raisonneuse du Portique ; mais, si elle raidit l'âme, elle la trempe, et nous pouvons dire avec Plutarque : « La philosophie stoïcienne a quelque chose de dangereux et d'excessif quand elle agit sur des natures grandes et énergiques, mais, quand elle pénètre un caractère grave et doux, elle développe au plus haut degré ce qu'elle a en elle de meilleur » (2).

---

(1) Nisard : *Poètes latins de la décadence*, I, p. 229.
(2) Plutarque : *Vie de Cléomène*, 2.

DEUXIÈME PARTIE

PERSE POÈTE SATIRIQUE. — SES MODÈLES SES INTENTIONS

CHAPITRE PREMIER

Place restreinte de l'élément personnel dans les satires de Perse.

Nous lisons dans la biographie de Perse (§ 8) : *scriptitauit et raro et tarde* ; et, un peu plus bas, il est question de trois ouvrages que le poète avait composés étant encore enfant ou, du moins, dans les premières années de son adolescence, *in pueritia*. Il n'y a là aucune contradiction, puisque *tarde* signifie d'ordinaire *lentement* : Perse écrivait peu et n'écrivait pas vite (1) ; c'est ce que suffirait à prouver, en l'absence

---

1 Si toutefois on préfère entendre que Perse n'était plus très jeune quand il commença à écrire (cf. F. Plessis : *La poésie latine*, p. 537), il est encore possible de lever la contradiction : le biographe, considérant les premiers vers de Perse comme de simples exercices d'école, ne songerait d'abord qu'à son œuvre satirique. Cependant la phrase suivante « hunc *ipsum* librum imperfectum reliquit » semble bien indiquer que les mots *scriptitauit et raro et tarde* s'appliquent à toute l'activité littéraire de Perse. D'autre part, d'après le dernier paragraphe de la biographie, Perse aurait entrepris la composition de ses satires aussitôt sorti de l'école ; mais, sur ce point, on pourrait répondre que l'expression *ut a schola magistrisque deuertit* n'est pas très claire : on a pu, parmi ces maîtres, compter Cornutus, dont Perse était encore l'élève alors que son âge n'était plus celui d'un écolier. D'ailleurs, le dernier paragraphe de la biographie n'a peut-être pas la même source que le reste.

de tout témoignage direct, la faible étendue de son œuvre et le caractère même de son style ; et n'a-t-il pas dit, en raillant des vers trop faciles :

> Hoc natat in labris et in udo est Maenas et Attis,
> Nec pluteum caedit nec demorsos sapit unguis.
>
> (Sat., 1, 105-106).

Mais rien ne nous autorise à croire que sa vocation poétique se soit affirmée tardivement. Cet adolescent, qui avait été capable, dès l'âge de douze ans, de suivre avec profit les leçons des meilleurs maîtres, qui, à seize ans, se passionnait pour la philosophie et s'attachait, dès lors, à des hommes occupés de pensées graves et de hautes études, pouvait bien n'avoir ni la promptitude d'esprit ni la facilité d'expression d'un Lucain : il n'en avait pas moins donné des preuves d'un développement intellectuel précoce. Et si, malgré tout, nous trouvions surprenant qu'il soit parvenu si jeune à écrire une tragédie prétexte (1), c'est-à-dire un millier de vers (2), pour le moins, tandis que sa production entière, comme poète satirique, n'atteint pas sept cents vers, n'oublions pas que cette pièce, détruite après sa mort sur le conseil de Cornutus (3), était sans doute un simple exercice d'école, très voisin, sauf la forme métrique, de ceux qu'il avait composés chez Verginius Flavus. Pour un bon élève de rhéteurs, la difficulté n'était pas grande de coudre ensemble une série de controverses : or, Sénèque a-t-il fait, en somme, autre chose dans des tragédies dont, seule, la disposition extérieure est dramatique ? « Ni composition, ni nuances, ni gradation. Des thèses contraires sont soutenues tour à tour à l'aide des arguments de l'école » (4). Ce ne sont pas, il est vrai, des thèses juridiques, mais on sait que, dans les débats fictifs institués chez le rhéteur, le droit avait moins de place que les lieux communs de toute nature. Si nous ajoutons que Perse, dans ses premiers essais, ne devait pas connaître encore ce souci d'être toujours original, même en imitant, qui l'a torturé plus tard, on admettra sans peine qu'il ait pu écrire de

---

(1) *Vita*, 8 : Scripserat in pueritia Flaccus etiam praetextam uescio.

(2) L'*Octauia* a 982 vers.

(3) *Vita*, 8 : Omnia ea auctor fuit Cornutus matri eius ut aboleret.

(4) F. Plessis : *La poésie latine*, p. 498.

bonne heure une œuvre si étendue. On ne saurait s'étonner non plus que, grandissant dans un milieu conservateur et stoïcien, il se soit porté tout d'abord vers un genre de poésie qui exaltait les antiques vertus romaines : la tragédie prétexte, en effet, mettait en scène les grands événements et les grands hommes de l'histoire nationale ; dédaignant d'émouvoir la pitié, elle se proposait d'ordinaire d'inspirer, par l'exemple des aïeux, les sentiments les plus virils (1) ; par là elle devait tenter le jeune poète, qui, vers la même époque, célébrait l'héroïsme de la première Arria (2). On peut dire aussi qu'elle le conduisait en quelque mesure vers la satire : non seulement il était facile d'y glisser des allusions aux faits contemporains (3), mais, ce qui répond mieux au caractère de l'œuvre satirique de Perse, l'éloge ou la peinture du passé n'y était souvent qu'une critique indirecte du présent. Au demeurant, je ne voudrais pas multiplier les hypothèses à propos d'une pièce dont le titre même est trop altéré dans les manuscrits pour permettre aucune conjecture probable (4), et je n'ai garde

---

(1) V. Patin : *Études sur la poésie latine*, II, p. 195 et Lersch : De fabula togata, palliata et praetexta, *Rh. Mus.*, 6 (1839), p. 520-521. Cf. O. Jahn : *Proleg.* p. XLII. — G. Boissier (Les fabulae praetextae, *Rev. de Phil.*, 17 (1893), p. 101 et suiv.), est d'un autre avis. Il dit (p. 103) que les *praetextae* étaient « des pièces de circonstance, composées pour une fête particulière, en mémoire d'un événement ou d'un anniversaire important ». Ceux qui « les composaient ou les commandaient » n'avaient pas l'intention « de créer une tragédie romaine en opposition à la tragédie grecque... Ils voulaient comme tous ceux qui donnaient des jeux au peuple les rendre plus attrayants, plus nouveaux, et que tout tournât à la plus grande gloire de ceux qui en faisaient les frais (p. 104). » Soit. Il n'en est pas moins vrai que, quand, dans une de ces pièces de circonstance, un Accius mettait à la scène Brutus ou Décius, il composait une œuvre vraiment romaine, exaltant un des héros de l'histoire nationale.

(2) *Vita*, 8 : Scripserat in pueritia... paucos in socrum Thraseae Arriam matrem uersus, quae se ante uirum occiderat. — Peut-être n'était-ce qu'une épigramme (Cf. Ribbeck : *Gesch. d. röm. Dichtung*, III, p. 142).

(3) V. ce qui est dit dans le *Dialogue des orateurs* (2 et 3) du *Caton* de Maternus. D'ailleurs, comme le fait remarquer G. Boissier, art. cit., p. 107, n. 1, les allusions se plaçaient aussi bien dans les *palliatae* que dans les *praetextae ;* il cite *Dial. des orat.*, 3 : *Si qua omisit Cato, sequenti recitatione Thyestes dicet.*

(4) *Vita*, 8 : Scripserat in pueritia Flaccus etiam praetextam *nexeo*. Pour

d'en déplorer la perte, puisque Cornutus, bon juge en la matière et plus soucieux que personne de la gloire de son élève, ne l'a pas estimée digne de survivre (1). Cet ami véritable décida Fulvia Sisennia à la supprimer avec les autres œuvres de jeunesse de son fils (2). L'antiquité elle-même n'a donc connu Perse que comme poète satirique (3).

Il venait, nous dit-on (4), de quitter l'école quand la lecture du dixième livre de Lucilius lui inspira le désir passionné de composer des satires. Ces illuminations soudaines nous sont toujours un peu suspectes, tant les biographes les ont multipliées dans l'histoire des grands hommes, et, bien que Perse ne fût pas incapable d'enthousiasme, comme le font assez voir son amitié pour Cornutus et sa foi stoïcienne, si vives l'une et l'autre, il est permis de croire que les choses se passèrent moins simplement. Mais l'anecdote doit reposer sur un fond solide. Tout l'indique en effet, plutôt que la nature ou que les circonstances, ce sont des influences littéraires et morales qui ont fait de Perse un satirique. Sans doute il n'était pas incapable de voir et de noter le ridicule, et il a montré plus d'une fois, dans le dialogue, que le sens du comique ne lui manquait point. Mais le poète satirique est autre chose qu'un caricaturiste prompt à saisir les traits dont le développement exagéré rompt l'équilibre des physionomies et des caractères, ou qu'un auteur comique habile à démasquer nos

---

les conjectures, v. O. Jahn, édit. de 1843, p. 237; Heinrich, p. 48; C.-F. Hermann, p. XI et S. Consoli, p. 142.

(1) Cf. O. Jahn : *Proleg.*, p. XLIII.

(2) Cornutus condamna également les vers composés en l'honneur de la première Arria et un ouvrage auquel les manuscrits attribuent un titre inintelligible (*opericon* librum unum). Ceux qui acceptent la conjecture ὁδοιπορικῶν ou *hodoeporicon librum* supposent que Perse, dans cet ouvrage, sans doute écrit en vers, racontait son voyage ou un de ses voyages (cf. *supr.*, p. 105) avec Thrasea, en imitant peut-être le livre 3 de Lucilius et la sat. 1, 5 d'Horace (v. O. Jahn : *Proleg.*, p. XLII; cf. G. C. Fiske : *Lucilius and Persius*, p. 122, qui rappelle en note l'*Iter* de César (Suét. : *Cés.*, 56 : Reliquit... poema quod inscribitur *Iter*). J'ai signalé d'autres conjectures, *supr.*, p. 47.

(3) Quint., 10, 1, 94 : Multum et uerae gloriae, quamuis *uno libro*, Persius meruit. — Martial, 4, 29, 7 : Saepius in *libro* numeratur Persius *uno* Quam leuis in tota Marsus Amazonide.

(4) *Vita*, 10 : Sed mox ut a schola magistrisque deuertit, lecto Lucili libro decimo uehementer saturas componere instituit.

faiblesses par ces situations imprévues où l'homme surpris laisse apparaître le fond de lui-même, par ces propos aussi, ces répliques d'une belle inconscience dans lesquelles une âme se trahit sans le vouloir. Ce n'est pas non plus un orateur qui vienne, au nom de la conscience publique ou d'un parti, poursuivre, de son éloquence tour à tour emportée et railleuse, les malhonnêtes gens ou ses adversaires politiques ; ni un moraliste qui, appuyé sur les principes, distribue la louange et le blâme avec impartialité ; ni un prédicateur soucieux de frapper les imaginations en illustrant de quelques exemples typiques les leçons de la sagesse. C'est un homme avant tout, un homme impressionnable dont la vive sensibilité a des réactions promptes, parfois inattendues, en tout cas très personnelles, au contact des autres hommes, un homme qui éprouve le besoin d'affirmer son *moi* en l'opposant à celui d'autrui. Certes, il est loin d'être un lyrique au sens que les modernes donnent ordinairement à ce mot : le lyrique se suffit à lui-même, rien au fond n'existe pour lui que ses propres sentiments, et, souvent, il est incapable de regarder ou même de voir autre chose ; le satirique, au contraire, a besoin, pour se sentir vivre pleinement, du spectacle des hommes ou, tout au moins, du choc d'une pensée étrangère. Il n'en est pas moins vrai que ses vers nous offrent, pour ainsi dire, l'histoire de son humeur, la confidence enjouée, âpre ou morose de ses antipathies, de ses sympathies en même temps, celles-ci d'ailleurs ayant besoin de celles-là pour s'affirmer. De ce côté, la satire tient à la littérature personnelle par des liens étroits. Assurément, pour qu'elle conserve son caractère propre et ne dégénère pas en pamphlet ou en invective, il est nécessaire que l'auteur y poursuive un dessein plus élevé que d'assouvir des rancunes particulières : que ses impressions et ses expériences y prennent une portée générale, et qu'il en dégage, par des réflexions directes ou par le tour qu'il aura donné aux choses, une leçon pour le lecteur : mais, s'il est vraiment doué pour ce genre de poésie, la préoccupation didactique n'apparaît chez lui qu'en second lieu et par un retour de l'intelligence sur les premiers mouvements de la sensibilité ; c'est pour son propre compte, pourrait-on dire, qu'il s'est d'abord égayé ou irrité. Tel était bien Lucilius, qui se racontait lui-même dans son œuvre, avec une abondance parfois indiscrète, et laissait à ses jugements sur les individus et la société l'accent de la plus rude franchise ; tel, dans ses

satires, se montre Horace, d'ailleurs si différent de Lucilius par la sévérité de son goût, la délicatesse de son art et le peu d'intérêt que la politique lui inspire ; et chez nous, pour ne rien dire de Régnier, Boileau lui-même, en dépit de son naturel raisonneur, révèle en maint endroit une grande vivacité d'impression.

Perse au contraire, même s'il n'a pas conçu ses satires à froid, avait, dans le caractère, trop de raideur naturelle et acquise pour se peindre en peignant les autres et pour laisser voir à chaque instant, sous le moraliste qui juge et qui conseille, sous l'écrivain habile à dessiner le trait pittoresque, l'homme attentif à suivre en lui-même et curieux de retracer pour nous le petit drame dont sa personnalité aux prises avec le dehors lui donne sans cesse le spectacle. Ce n'est point qu'il soit impassible : nous sentons chez lui de la colère ou du moins de l'aigreur contre les hommes vulgaires dont le gros rire insulte à tout ce qu'il aime et à tout ce qu'il admire : « Perse, a dit Nisard (Poètes latins de la décadence, I, p. 237), reproche aux centurions tantôt de sentir le bouc, tantôt d'avoir des varices : cela n'est pas d'un philosophe ». Eh ! sans doute, mais c'est bien d'un homme ou plutôt d'un jeune homme touché au vif dans son culte pour les plus nobles occupations de l'esprit. Dans la première satire, la moquerie fait entendre un accent assez personnel : elle prend parfois le caractère d'une vengeance exercée par l'auteur sur les confrères avides de petits succès, dont la fatuité et le style énervé l'avaient, je pense, agacé bien souvent. Mais, en somme, il est rare que le poète s'abandonne ainsi aux réactions de sa sensibilité. Une fois, il nous a fait confidence d'un de ses sentiments les plus chers, il nous a dit quelle sympathie profonde l'unissait à Cornutus ; mais, en dépit de l'émotion véritable qui anime alors ses vers (Sat., 5, 19-51), on y remarque quelque solennité : c'est que Perse n'a pas cédé ici au besoin de nous livrer son âme, il a voulu élever un monument à la gloire de Cornutus et célébrer en lui, en même temps que le parfait ami, un vrai maître stoïcien. En général, il garde sur sa vie privée une discrétion absolue (1). C'est par exception qu'il nous mène avec lui sur la côte tiède de la Ligurie, près de la mer Tyrrhénienne, « sa mer », que l'hiver soulève, là où le port de

1 On s'est parfois imaginé que Perse parle de son enfance dans la satire 3, v. 44-51 ; mais v. *infra*, 4e partie, ch. 1, § 2.

Luna, derrière une ceinture de rochers, se creuse en un vaste enfoncement (Sat., 6, 6-8). Le plus souvent, lorsqu'il se met en scène, il n'est que le porte-parole du stoïcisme, et alors sa personnalité n'est guère plus accusée que celle de ses interlocuteurs fictifs. Visiblement, ce n'est pas une exigence de sa nature qui l'a porté vers la satire. Et qu'on ne dise point que, peut-être, il en possédait le don, mais qu'il n'a pu le nourrir et le développer, faute de s'être mêlé à la vie de son temps ; même s'il ne connaissait que l'école et le cercle restreint de l'opposition stoïcienne, il n'était point, pour cela, condamné à ne voir l'homme et le monde qu'à travers les livres : toute société, si fermée, si détachée de l'action qu'on la suppose, est un microcosme où s'agitent mille petites passions, où les caractères ne s'accordent pas toujours, même quand les idées sont communes. Il aurait pu, s'il eût été vraiment doué pour la satire, faire des œuvres vivantes sans avoir jamais élargi le champ de son expérience.

Mais il faut reconnaître que l'éducation stoïcienne était peu propre à former un satirique frère, par la vivacité et le ton personnel, de Lucilius et d'Horace. Le stoïcien devait toujours dominer ses impressions ; et je n'entends point par là qu'il devait s'en rendre maître assez pour les traduire, au besoin, en beau langage : car cela, c'est une loi pour tout écrivain qui veut unir l'art à la sincérité. Le grand poète n'écrit pas lorsque l'émotion ou l'impression, quelle qu'elle soit, le possède encore : il faut, pour qu'il en donne une expression littéraire parfaite, qu'il l'ait fait passer, comme on dit, du cœur ou des sens au cerveau, et c'est le secret du génie de nous la rendre, après cette opération, aussi vivante qu'au premier moment. Non : je veux dire que le stoïcien devait apprendre à rester froid devant ce qui éveille chez les autres hommes la joie, le chagrin, la crainte ou le désir. C'était à la naissance même de l'émotion qu'il lui fallait établir sur elle son empire, afin qu'elle ne pût un seul instant troubler la lucidité de son intelligence et la justesse de son jugement. Il tendait, en un mot, à l'impassibilité : or, quel serait ce paradoxe d'un satire impassible ? Perse lui-même, nous l'avons vu, ne l'a pas réalisé, et, d'ailleurs, la nature, plus forte que la doctrine, rendait la plupart des stoïciens infidèles à leurs principes lorsqu'ils s'en prenaient aux folies humaines : car ils se gardaient mal, en pareil cas, de la pitié, du dédain ou d'un mélange de ces deux sentiments. Mais l'orgueil qu'ils trahissaient ainsi était

celui d'une intelligence qui s'est élevée à la perception du vrai et qui se plaît à faire de haut la leçon aux ignorants. Et, de fait, nous verrons la satire prendre chez notre auteur un caractère franchement didactique. Ainsi conçue, elle n'est plus qu'un procédé d'exposition ; et ce procédé, Perse, sans doute, l'a choisi plutôt qu'un autre parce que, mieux que tout autre, il lui permettait de satisfaire à la fois son goût déjà déclaré pour la composition poétique et l'ardeur nouvelle qui le portait vers la philosophie morale. Selon Nisard « Cornutus manqua de sens en le laissant faire des satires : Perse était beaucoup plus propre à faire des traités » (Poètes latins de la décadence, I, p. 216). Mais la parenté était étroite entre la satire, à ne la considérer que dans ses moyens d'expression, et certaines formes littéraires depuis longtemps employées par les philosophes, particulièrement par les cyniques et les stoïciens, pour la vulgarisation de leurs doctrines. Et, pour le fond, sans parler du caractère proprement satirique qu'offraient les attaques du cynisme contre les écoles rivales et contre les préjugés régnants, il y avait nécessairement de fréquentes rencontres entre ces traités ou ces sermons de morale familière et un genre poétique qu'on a pu définir « une espèce de discours moral » (1).

---

(1) Patin : *Études sur la poésie latine*, II, p. 93.

CHAPITRE II

La prédication morale chez les cyniques et les stoïciens. La diatribe.

Dès le IVe siècle avant J.-C. s'était développée chez les cyniques une littérature dont les œuvres laissaient apparaître la triple influence du dialogue socratique, du théâtre et de la rhétorique ou, plus exactement, de la sophistique. Le fondateur de l'école, Antisthène, avant de fréquenter Socrate, avait reçu les leçons de Gorgias, connu Hippias et Prodicos (1); il conserva toujours quelque chose de leurs procédés, sinon de leur esprit, et on trouvait jusque dans ses dialogues une certaine couleur oratoire (2). Aussi bien le dialogue ne fut-il jamais pour lui ce qu'il était pour Socrate dans la discussion orale et ce qu'il est demeuré dans les œuvres de Platon, l'instrument de la recherche philosophique, une méthode pour découvrir la vérité ; Antisthène, en effet, allait bien plus loin que son maître dans l'horreur de la spéculation pure : « C'était la science même de Socrate, la science théorique du monde moral fondée sur des classifications et des définitions qu'il tenait pour suspecte et inutile (3) ». A ses yeux, hommes et choses n'étaient qu'une collection d'individus auxquels, même, nous ne saurions attribuer telle ou telle qualité sans sortir des limites de la certitude, et, par suite, nulle discussion dialectique ne pouvait aboutir. Il admettait bien une science, celle de la vertu, mais, pour lui, « ce n'est pas une science de mots, c'est une science d'action qui exige surtout du bon sens et de la volonté » (4). L'homme doit

---

1 V. Diog. Laërce, 6, 1 ; Xénophon : *Banquet*, 4, 62 et suiv. Cf. A. et M. Croiset : *Litt. gr.*, IV, p. 246.

2 Diog. L., *ibid.*; cf. Croiset, *ibid.*, p. 251, et R. Hirzel : *Der Dialog*, I, p. 127 et n. 4.

(3) Croiset : *ibid.*, p. 249.

(4) *Ibid.*, p. 250.

s'élever, par un effort de l'âme sur elle-même, à cette indépendance complète, à cette αὐτάρκεια qui est toute la sagesse. Arrivé là, le cynique se pose en face du monde dans la conscience solitaire de sa force morale (1), et il n'a besoin d'aucune connaissance scientifique puisque rien de ce qui lui est extérieur n'a d'importance pour lui. N'a-t-il, dès lors, d'autre leçon à donner que celle de l'exemple ? Antisthène ne l'avait pas cru puisqu'il avait écrit et même beaucoup écrit (2). Et il n'y avait pas là d'inconséquence : car, si la doctrine excluait l'enseignement philosophique proprement dit, elle n'interdisait ni la prédication morale ni rien de ce qu'on peut appeler la littérature d'édification. Si mal que nous connaissions les œuvres d'Antisthène, nous pouvons dire que plusieurs d'entre elles appartenaient à l'un ou à l'autre de ces genres ; il avait composé des discours *protreptiques* (3), autrement dit des exhortations à la sagesse, et, dans ses dialogues, sous la figure de personnages mythiques, comme Héraklès, ou à demi-légendaires, comme Cyrus, ou contemporains, comme Socrate, il devait se proposer avant tout de mettre en scène des modèles de vertu (4). Dépouillé de sa valeur dialectique, le dialogue cessait d'être une méthode pour devenir un artifice, mais, par son caractère concret, dramatique même, il convenait bien à une philosophie qui se proposait d'agir sur les âmes par l'ascendant de l'exemple (5). D'autre part, il était facile d'y introduire de véritables sermons. On a supposé que le Socrate d'Antisthène était, comme celui qui apparaît dans le Clitophon, dialogue pseudo-platonicien, une sorte de prêcheur « abaissant, de l'estrade où l'élève, comme un dieu de tragédie, la conscience de sa vertu, un regard dédaigneux sur la conduite déplorable des humains » (6) Quoi qu'il en soit, Épictète (Entret., 3, 22, 26 et suiv.) avait fait sienne cette image de Socrate, un jour qu'il avait tracé,

---

(1) V. E. Zeller : *Phil. d. Gr.*, II, 1³, p. 258. Cf. P. Wendland : *Hell. röm. Kultur* ³, p. 76.

(2) V. la longue liste que Diogène L. donne de ses ouvrages (6, 15 et suiv.).

(3) V. Diog. L., 6, 16.

(4) V. Diog. L., 6, 2. Cf. R. Hirzel : *Der Dialog*, I, p. 120 et suiv.

(5) Cf. P. Wendland : *Hellen. röm. Kultur* ³, p. 76 (il s'agit de Diogène) : Er wirkt vor allem durch das Beispiel.

(6) R. Hirzel, *op. cit.*, p. 118, n. 1. Cf. Wendland, *op. cit.*, p. 89.

pour ainsi dire, le plan de vie du cynique militant. Le cynique, dit-il, « doit pouvoir à l'occasion, haussant le ton et montant sur la scène tragique, dire à la façon de Socrate : « O hommes ! où vous laissez-vous entraîner ? que faites-vous, malheureux ? » Et c'est le début d'une véhémente diatribe où, après s'en être pris aux hommes en général, l'orateur, comme le Stertinius d'Horace (1), engage un dialogue avec Agamemnon.

I

Le σπουδογέλοιον des cyniques. Leur prédication

Mais si le cynisme empruntait parfois à la tragédie des mouvements pathétiques, il lui arriva plus souvent encore d'imiter certains procédés de la comédie et d'en parler le langage (2). Déjà la rhétorique d'Antisthène ne répugnait point à l'emploi des comparaisons les plus vulgaires (3), et, bien qu'il n'eût pas répudié dans la polémique tout appareil logique (4), son esprit mordant se plaisait aux railleries brutales ou même grossières (5). Mais, en ce genre, il fut dépassé par Diogène de Sinope dont les apophtegmes devaient bientôt remplir la

---

(1) Cf. P. Lejay : *Satires d'Horace*, p. 368.

(2) V. Marc-Aurèle, 11, 6 : Μετὰ δὲ τὴν τραγῳδίαν ἡ ἀρχαία κωμῳδία παρήχθη, παιδαγωγικὴν παῤῥησίαν ἔχουσα, καὶ τῆς ἀτυφίας οὐκ ἀχρήστως δι' αὐτῆς τῆς εὐθυῤῥημοσύνης ὑπομιμνήσκουσα · πρὸς οἷόν τι καὶ Διογένης ταυτὶ παρελάμβανε.

(3) V. Hirzel, *op. cit.*, p. 128 et note 2. On a supposé avec vraisemblance (v. O. Hense : *Teletis reliquiae* ², p. LV et suiv. et la note de la p. LVII) qu'il a parfois outré en ce sens les propos familiers de Socrate, en particulier les *mots* du maître sur sa femme Xanthippe.

(4) C'est ce que suffiraient à prouver des titres de traités comme περὶ τοῦ διαλέγεσθαι ἀντιλογικός (Diog. L., 6, 16 ; Cf. Hirzel, *op. cit.*, p. 119, n. 1 de la page 118).

(5) Particulièrement dans sa polémique avec Platon ; v. Athénée, 5, 220 D : καὶ Πλάτωνα δὲ μετονομάσας Σάθωνα ἀτυρῶς καὶ φορτικῶς τὸν ταύτην ἔχοντα τὴν ἐπιγραφὴν διάλογον ἐξέδωκε κατ' αὐτοῦ.

littérature cynique, en même temps que sa vie lui fournissait les éléments de toute une légende (1). Et c'est alors surtout que l'influence de la comédie paraît s'être exercée sur un certain nombre de cyniques et d'adeptes plus ou moins fidèles de la secte.

Par là, comédie et philosophie resserraient simplement des relations déjà anciennes. De bonne heure la première avait fait à la seconde plus d'un emprunt, mais elle lui payait immédiatement sa dette, puisqu'elle contribuait ainsi à répandre le goût des discussions philosophiques. Ce rôle de vulgarisateur, Épicharme l'avait si bien rempli que le sophiste sicilien Alkimos prétendit retrouver chez lui tout le fond de la doctrine platonicienne, avant Platon (2). Quoi qu'il en soit de ce paradoxe, les sentences d'une portée réelle abondaient dans ses comédies, et Diogène Laërce (3, 10 et 14) (3) cite de lui deux fragments où la dialectique des Éléates est habilement mise en œuvre. De son côté, le dialogue philosophique, devenu entre les mains des disciples de Socrate un genre indépendant, n'était pas sans analogie avec la comédie conçue comme une peinture de la vie réelle : il mettait en scène des personnages marqués de traits individuels, le langage qu'il leur prêtait demeurait voisin du langage de la conversation, les sujets traités étaient de ceux que Socrate avait pris tous les jours pour matière de ses entretiens. Le mouvement dramatique ne se réduisait pas nécessairement aux progrès et aux détours de la discussion : parfois, comme dans le *Banquet* de Platon et dans celui de Xénophon, l'arrivée inattendue de quelque nouveau personnage faisait une sorte de péripétie ; le comique même ne manquait point : non seulement les propos échangés prenaient parfois un tour spirituel ou plaisant, non seulement certains interlocuteurs, mis en contradiction avec eux-mêmes, se trouvaient placés, à moment donné, en réjouissante posture, mais on rencontrait aussi, chez Platon surtout, du comique de caractère, et du plus fin. On comprend dès lors que Platon, qui n'avait nul besoin de chercher des idées dans les pièces d'Épicharme, parle cependant du vieux comique en homme qui le connaît et l'apprécie

---

(1) Cf. P. Wendland, *op. cit.*, p. 77 et la note.
(2) V. Diog. L., 3, 9, 17.
(3) V. Croiset : *Litt. gr.*, III, p. 444 et 445.

(Théétète, p. 152 E), et on admet sans peine qu'il ait pu trouver plaisir et profit à lire les mimes de Sophron (1).

Il avait moins à prendre dans la comédie athénienne de son temps. Sans doute, la philosophie socratique et le théâtre, ayant l'une et l'autre l'homme pour objet d'étude, travaillaient, pourrait-on dire, sur un fond commun ; mais, à Athènes, la tragédie fut, de ce côté-là, en avance sur la comédie ; chez Sophocle déjà, elle présente un caractère franchement psychologique et donne, même lorsqu'elle emprunte sa matière aux plus anciens mythes, l'impression de la réalité, tandis que la comédie, avec Aristophane, plus jeune pourtant qu'Euripide, se meut encore en pleine fantaisie. Mais, s'il est vrai que le « propre de la comédie ancienne », ce « fût de montrer le ridicule des choses à la mode » (2), les cyniques, qui bafouaient la civilisation, dans leurs propos aussi bien que par leur manière de vivre, qui raillaient sans pitié les préjugés de la foule où ils ne voyaient que délire et folie, n'étaient pas hommes non plus à ménager les idoles du jour (3). Ce n'est pas sans motif que Lucien les rapproche des comiques du Ve siècle : « Lucien m'a contraint, dit le dialogue pleurant sur sa gravité perdue, de faire société avec la raillerie, les propos mordants, la hardiesse cynique, avec Eupolis et Aristophane, terribles moqueurs qui rient de ce qui est respectable (4). » Sans doute les querelles de la politique n'intéressaient guère les cyniques et ils condamnaient en bloc de si vaines agitations. Mais leur verve aimait à s'exercer contre la philosophie spéculative, et on pourrait dire que, eux aussi, lorsqu'ils en attaquaient les représentants, « ils déversaient sur leur tête toute la pétulance dionysiaque (5) » : car ils étaient bien loin, en pareil cas, de s'en tenir à ce persiflage de bonne compagnie dans lequel Platon enveloppe les sophistes. D'un dialogue d'Antisthène dirigé précisément contre Platon, nous n'avons plus que le titre, mais ce titre est, à

---

(1) V. Diog. L., 3, 18.

(2) Croiset : *Litt. gr.*, III, p. 529.

(3) Cf. P. Wendland, *op. cit.*, p. 76 (à propos de Diogène : Er respektiert nichts, was den Athenern für hoch und heilig gilt und brüskiert ihre Gefühle.

(4) Lucien : *Double accusation*, 33. Cf. M. Croiset : *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien* (Paris, 1882), p. 333.

(5) Lucien : *Réponse à quelqu'un*, etc., 6. Cf. M. Croiset, *ibid.*, p. 332.

lui seul, une injure (1). Grammairiens, mathématiciens, astronomes, orateurs n'étaient pas non plus épargnés (2).

D'une manière générale, on peut dire que la raillerie, arme favorite des cyniques, prenait tour à tour chez eux l'âpreté satirique et l'allure bouffonne qui la caractérisent dans la comédie ancienne. De part et d'autre, c'étaient les mêmes figures qu'on mettait en œuvre : l'hyperbole, le paradoxe, les comparaisons et les métaphores familières ou même basses, mais, par dessus tout, la parodie et les jeux de mots. La comédie parodiait à chaque instant la tragédie, quelquefois aussi l'épopée. Le procédé, à la longue, nous paraît singulièrement fatigant ; les cyniques en abusaient plus encore ; mais, chez eux, c'était Homère, le plus souvent, qui en faisait les frais. Ce n'est point qu'ils voulussent ridiculiser le vieux poète qu'Antisthène, bien au contraire, admirait fort et qui était « pour lui le fondement et la source de la morale » (3) ; mais, précisément, parce qu'ils avaient la mémoire pleine de ses vers, ils leur trouvaient à tout propos, soit en les modifiant plus ou moins, soit même sans y rien changer, les applications les plus variées, souvent les plus inattendues, parfois les plus indécentes (4). Parmi les jeux de mots, ceux qu'ils pratiquaient de préférence étaient la paronomase et l'équivoque (5). Et, dans l'emploi de cette dernière figure, ils ne reculaient pas non plus devant l'obscénité, ce qui était encore un trait de ressemblance avec les comiques (6). Ils trouvaient aussi, pour l'attaque personnelle, pour la morsure directe, des occasions sans nombre lorsqu'ils allaient par les villes, se mêlant à la foule ou entrant dans les maisons (7). D'après Épictète (Entret., 3, 22, 10), le cynique, c'est, pour qui s'en tient aux apparences, un homme qui

---

(1) Cf. *supr.*, p. 121, n° 5.

(2) V. Wachsmuth : *Corpusculum poesis epicae gr. ludibundae*, II, p. 66. Cf. Ernest Weber : *De Dione Chrysostomo cynicorum sectatore*, p. 106.

(3) P. Lejay : *Satires d'Horace*, p. VIII.

(4) V. Wachsmuth, *op. cit.*, p. 69-70.

(5) V. *ibid.*, p. 71-72.

(6) V. les exemples cités par Wachsmuth : *ibid.*, p. 72. Un certain nombre de ces traits peuvent s'expliquer simplement par le caractère populaire du langage des cyniques. Cf. Wendland : *Hell. röm. Kultur* [3], p. 76.

(7) V. Croiset : *Litt. gr.*, III, p. 675, sur le surnom de Θυρεπανοίκτης donné à Cratès.

porte un manteau grossier, une besace et un bâton, qui dort sur la dure, qui va de tout côté, interrogeant et injuriant ceux qu'il rencontre, qui fait des reproches à tous ceux qu'il voit s'épiler, s'arranger les cheveux ou se promener avec des vêtements écarlates (1). Sans doute le vrai cynisme exigeait de ses adeptes autre chose, mais il était bien dans l'esprit de la doctrine de relever ce qu'il y avait, à son point de vue, de coupable ou d'absurde dans la manière de vivre de chacun (2). Dans ce rôle de censeurs ou, comme on disait, de *contrôleurs* (3), les cyniques n'étaient pas moins prompts à la réplique qu'à l'attaque : ils tâchaient de s'assurer toujours le dernier mot et de mettre les rieurs de leur côté par quelque formule piquante, digne de figurer dans les recueils de *chries* parmi les *faits et dits mémorables* des hommes célèbres et des sages. Parfois, surtout dans leurs rencontres avec les philosophes des sectes rivales, ils avaient préparé le bon mot à loisir et s'efforçaient d'amener leur adversaire à le provoquer (4).

Mais leurs sorties contre les folies humaines prenaient fréquemment un caractère général ; et c'étaient alors de véritables sermons, au sens moderne du mot. Un mélange voulu d'emphase et de familiarité triviale donnait encore quelque chose de plaisant à ces discours moraux dont nous ne pouvons retrouver que par conjecture la physionomie primitive. Puisque la diatribe en est sortie, il est probable que l'élément dramatique y eut de bonne heure sa place, grâce à l'introduction d'acteurs fictifs. Quelquefois, par une prosopopée pure et simple, le cynique donnait la parole à un dieu, à un héros, à un sage, à une abstraction personnifiée, à un objet matériel même, et lui prêtait sa voix pour haranguer ou gourmander les hommes (5). Le plus sou-

---

(1) Cf. Sénèque : *Epist.*, 29, 1.

(2) V. Épictète, 3, 22, 97 ; cf. P. Wendland : *Hell. röm. Kultur*[3], p. 82 et note 1.

(3) Κατάσκοποι et ἐπίσκοποι : cf. E. Norden : *Jahrb. f. Kl. Phil. suppl.*, 19 (1893), p. 377.

(4) V. P. Lejay : *Sat. d'Horace*, p. XIX ; sur la *chrie* en général, cf. *ibid.*, p. XVII-XXII et p. 202 ; v. aussi Wachsmuth, *op. cit.*, p. 68.

(5) Sur la prosopopée chez les cyniques, v. Ernest Weber : *De Dione Chrysostomo cynicorum sectatore*, p. 161-173 ; Henri Weber : *De Senecae phil. dicendi genere bioneo*, p. 20 et suiv. n° 13 et suiv. ; Ed. Norden : In Varronis

vent, cessant, d'une manière plus ou moins brusque de s'adresser directement à son auditoire, il feignait d'engager un dialogue avec un personnage historique ou légendaire, avec un interlocuteur sans personnalité définie, avec une abstraction encore ou une divinité (1). A l'occasion, il faisait apparaître plusieurs acteurs de ce genre dans un même discours ; et ce n'était pas toujours par des entrées successives : il arrivait que l'orateur s'effaçât pour mettre aux prises deux de ces êtres de fantaisie dans une discussion imaginaire (2).

On est tenté de reconnaître, dans ces deux derniers emplois de la prosopopée, l'influence de Socrate, d'autant plus que ces dialogues fictifs se présentaient parfois comme une série d'interrogations et de réponses par où l'interlocuteur ou un des deux personnages mis en scène était amené à formuler lui-même ou à accorder une conclusion conforme au vrai, — et c'était alors de la maïeutique (3) —, ou bien se trouvait acculé à une proposition absurde ou contraire à ses premières affirmations, — et c'était de l'ironie (4). D'ailleurs, l'introduction même d'un interlocuteur fictif n'est pas sans exemple dans les dialogues de Platon (5) ; mais il semble que le philosophe, en pareil cas, ne fasse autre chose qu'adapter aux besoins de sa dialectique un procédé oratoire, bien connu déjà puisqu'on a pu en relever l'usage chez Thucydide, Antiphon, Sophocle, Euripide et Aristophane (6). Ce procédé n'est qu'une forme particulière de la figure appelée par les Grecs *πρόληψις*, par les Latins *praesumptio* (7) ou *occupatio* et désignée dans nos vieux traités de rhétorique sous les noms d'*antéoccupation* ou d'*anticipation*. L'antéoccupation consiste à prévenir et à réfuter

---

saturas Menippeas observationes selectae, *Jahrb. f. cl. Phil. suppl.* 18 (1892), p. 344-346. — R. Hirzel : *Der Dialog*, I, p. 337 et suiv. ; 371 et suiv.

(1) H. Weber, *op. cit.*, p. 22 et suiv. (n° 14 et suiv.).

(2) V. les auteurs cités ci-dessus, n. 1 et p. 125, n. 5.

(3) V. l'emploi qu'Épictète fait de la maïeutique dans le dialogue fictif (*Entr.*, 1, 30, dialogue entre Dieu et l'homme ; cf. *ibid.*, 2, 1, 23 et suiv. ; 2, 11, 8 et suiv., etc).

(4) V. H. Weber, *op. cit.*, p. 23 (n° 16) ; cf. p. 29, n° 25.

(5) V. par ex. *Protagoras*, 352 E et suiv. : cf. Ed. Norden : *Die antike Kunstprosa*, I, p. 129, note 1, et O. Hense : *Teletis reliquiae* [2], p. XCIV-XCV.

(6) V. Hirzel : *Der Dialog*, I, p. 50-51 et note 4 de la p. 50.

(7) Quint., 9, 2, 16.

d'avance une objection possible ; elle devient, si l'objection est introduite par des formules comme « ἐρεῖ τίς », « dicat aliquis », « mais, me dira quelqu'un », une sorte de prosopopée (1). Or, c'était précisément le rôle ordinaire de l'interlocuteur fictif, dans les discours moraux des cyniques, de formuler des objections dont l'orateur n'avait, bien entendu, aucune peine à triompher. Même quand le débat conservait, par l'emploi de l'interrogation, une apparence dialectique, il n'était plus, au fond, qu'un artifice de rhéteur grâce auquel le philosophe s'assurait l'avantage, en réfutant les opinions communes ou celles d'une secte ennemie, de rendre ses idées plus frappantes par la déroute des idées contraires.

On peut dire que les cyniques ont opéré une réduction du dialogue vivant des œuvres socratiques au dialogue fictif, procédé ancien de l'éloquence et, en son principe, presque spontané, mais qu'ils ont, en revanche, développé ce procédé sous l'influence du dialogue véritable.

Ces petits duels oratoires pouvaient rappeler aussi, toutes proportions gardées, l'ἀγών de la comédie ancienne, surtout quand ils mettaient en présence, par une prosopopée double, deux abstractions personnifiées (2). Mais ce n'est pas à Socrate, c'est aux sophistes que la comédie avait emprunté ce qu'elle contenait de dialectique, et, en particulier, ces comparaisons (συγκρίσεις), ces parallèles mis en dialogue ou, comme nous dirions, ces *moralités* dont les *Nuées* d'Aristophane nous offrent, avec les plaidoyers du Juste et de l'Injuste, un exemple fameux : la moralité d'Héraklès entre le Vice et la Vertu, la plus ancienne, je pense, que nous connaissions, appartient à Prodicos (3) ; Socrate a pu s'en servir, mais il n'avait pas et ne réclamait point le mérite de l'invention. D'une manière générale, il faut reconnaître que l'emploi de l'apologue et du mythe lui était commun avec les sophistes (4) ; il pouvait y apporter plus de grâce familière, peut-être aussi plus de

---

(1) Quint., 9, 2, 29-30 ; cf. *ibid.*, 15.

(2) V. Lejay : *Satires d'Horace*, p. LXIV et suiv. ; v. auteurs cités *supr.*, p. 125, note 5.

(3) V. Xénophon : *Mémor.*, 2, 1, 21 et suiv.

(4) V. par ex. le mythe développé par Protagoras, chez Platon : *Protag.*, p. 320 et suiv.

fantaisie et plus de profondeur tout à la fois, moins de rhétorique en un mot, mais l'originalité de sa méthode n'était pas là.

En somme, le discours moral des cyniques, même dans les parties dialoguées, n'est pas issu du dialogue socratique directement et par simple évolution : il nous apparaît comme un produit bâtard, dans lequel la sophistique, dont Socrate lui-même avait retenu certains éléments et qui, dans l'école de Gorgias, avait pour toujours marqué Antisthène, s'est combinée avec des procédés dialectiques et a pris sur eux le dessus. Il ne s'agissait point, pour Diogène de Sinope et ses émules, d'avancer dans la découverte du vrai, mais de donner une forme populaire à un petit nombre de principes admis une fois pour toutes et, surtout, de détacher les âmes de tous les faux biens, de les affranchir de toutes les dépendances pour les conduire à la vraie liberté. C'était œuvre d'orateur plutôt que de philosophe ; ou, plus exactement, le philosophe, en ce genre de discours, devait apporter la conviction ardente sans laquelle il n'y aurait eu dans ses paroles que vaine déclamation, mais les moyens, pris en eux-mêmes, relevaient de la rhétorique. L'imagination, il est vrai, et la fantaisie pouvaient y jouer un rôle : nous l'avons vu, ce ton à demi-sérieux, à demi-bouffon, ce fameux σπουδογέλοιον dont les cyniques, lorsque Diogène fut devenu leur héros, se firent une manière (1), empruntait dans ses saillies quelque chose de la verve des vieux comiques et de leurs procédés ordinaires ; mais, là même, la rhétorique fut bientôt maîtresse. La folle gaieté d'Aristophane est le délire d'un poète : trop souvent le cynique en belle humeur n'était qu'un pédant qui délirait à froid et, pour ainsi dire, selon la formule. Au surplus, le pédantisme était au cœur même de la doctrine : Aristophane est un enfant terrible dont la pétulance ne respecte rien ; le cynique, j'entends le cynique sincère, était un homme qui se croyait détenteur du secret de la sagesse et s'autorisait de cette conviction pour faire à tout propos la leçon aux autres hommes. Sans doute, le sentiment qu'il avait d'une mission à remplir l'élevait, moralement, fort au-dessus du poète comi-

---

(1) V. Wachsmuth : *Corpusculum poes. ep. gr. ludibundae*, II, p. 66-72. Cf. M. Croiset : *Litt. gr.*, p. 658 : « C'est de la morale sévère et gaie tout à la fois, de l'ascétisme en belle humeur. » Cf. aussi P. Wendland : *Hell. röm. Kultur*[3], p. 79-80.

que ou du simple sophiste. Ce n'était pas une tâche médiocre de se faire, comme dit Épictète (3, 22, 17), « le précepteur, le gouverneur de tout le monde ». Mais, pour s'en acquitter sans ridicule et sans raideur, il eût fallu posséder une parole à la fois simple et ardente, pleine tour à tour d'élan et de douceur grave, ou bien une parfaite bonhomie : mieux encore, unir, nouveau Socrate, ces deux qualités. Socrate aussi s'attribuait une mission ; mais il ne la tenait point d'un arrêt de son orgueil ni de la consécration d'un maître : c'était la Divinité, disait-il, qui lui avait ordonné, par des oracles et par des songes, de réfuter ceux qui s'imaginaient avoir la science et ne savaient rien (1). Il pratiquait la raillerie, mais il n'allait jamais jusqu'à l'insolence brutale. Il aimait les expressions et les comparaisons très familières, ne parlant, comme dit Alcibiade dans le Banquet de Platon (p. 222), que d'ânes bâtés, de forgerons, de cordonniers, de corroyeurs : mais ce n'était pour lui qu'un moyen de rendre plus saisissables des pensées souvent subtiles. Ses causeries, d'ordinaire pleines de détours et de reprises, parées, d'ailleurs, du charme que répandaient sur elles la grâce de son esprit et la hauteur de son âme, n'avaient rien qui sentît l'école. C'est bien l'école, au contraire, qui, de plus en plus, débordait dans les carrefours avec les discours moraux des cyniques, où la trivialité elle-même, se mêlant à la pompe, prenait l'apparence d'un artifice littéraire ; où l'esprit n'était souvent que l'esprit des autres ; où les chries s'entassaient sur les chries, les exemples historiques sur les exemples mythologiques, les citations sur les citations ; où l'orateur multipliait les prosopopées, les dialogues fictifs, les figures de toute espèce. Il est possible qu'il y ait eu du piquant et de l'imprévu dans l'éloquence de Diogène et qu'elle ait caché, sous l'outrance des paradoxes, un bon sens assez fin ; il est possible que Cratès, comme Julien l'en félicite (Discours, 6, p. 201), ait su mettre dans le blâme moins d'amertume que de grâce spirituelle (2); chez d'autres, l'ascétisme d'une vie vraiment détachée des biens extérieurs relevait d'un goût d'âpre sincérité l'insolence des apostrophes et le fatras des discours. Mais la prédication cynique,

---

1 V. en particulier Platon : *Apologie de Socrate*, p. 31.

2 Cf. Ernest Weber : *De Dione Chrys. cynic. sectatore*, p. 211.

avec sa forme oratoire et ses effets sûrs, était bien faite pour tenter de simples sophistes. Et c'était bien un sophiste que ce Bion du Borysthène en qui l'on voit d'ordinaire le régulateur (1) sinon le créateur de ce genre d'éloquence.

II

Bion le Borysthénite et la diatribe

Il avait d'abord étudié la rhétorique (2) ; il fut ensuite l'élève de Cratès l'académicien, puis il prit le bâton et la besace du cynique (3). Esprit mordant avant tout, porté au paradoxe et à la contradiction en toute chose (4), désireux d'étonner et de scandaliser, il devait trouver dans le cynisme, aussi bien comme prédicateur ou conférencier que comme polémiste, l'occasion de succès brillants. Il ne fut pas scrupuleusement fidèle à la secte, puisqu'il s'attacha quelque temps à Théodore de Cyrène et ensuite à Théophraste (5) ; mais il en garda toujours l'attitude agressive contre les opinions communes et contre toute philosophie dogmatique. On citait de lui beaucoup de mots plaisants, sarcastiques ou ingénieux, et nous en lisons encore un assez grand nombre chez divers écrivains et compilateurs (6), notamment chez Diogène Laërce (4, 46 et suiv.). Mais, surtout, il existait sous son nom des discours moraux rédigés pour la lecture, des diatribes (7),

---

1 P. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. XVII.

2 C'est du moins la conclusion qui se dégage de ce qu'il dit lui-même dans Diogène L. (4, 46), quand il rappelle qu'il a été l'esclave d'un rhéteur.

(3) Diog. L., 4, 51 ; cf. *ibid.*, 23.

(4) V. R. Hirzel : *Der Dialog*, I, p. 375.

(5) Cf. O. Hense : *Teletis reliquiae* [2], p. LXIV ; p. LXVI et suiv. L'ordre indiqué par Diogène L. (4, 51), et que j'ai reproduit, n'est peut-être pas exact.

(6) V. l'*index Bioneus* dressé par Hense, *op. cit.*, p. 100 et suiv.

(7) Sur la valeur exacte du mot, v. Hirzel : *Der Dialog*, I, p. 369, n. 2 et Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. XV. Cf. Wendland : *Hell. röm. Kultur*, p. 80. Sur les rapports de la diatribe avec l'antique παραίνεσις, v. Wendland, *ibid.*, p. 77, et Gerhard : *Phoinix v. Kolophon*, p. 245.

que nous n'avons plus, mais dont il est possible de déterminer avec précision les caractères principaux, grâce à un obscur cynique du IIIe siècle avant J.-C., nommé Télès. Ce Télès enseignait, semble-t-il, un cynisme quelque peu mitigé à un auditoire d'adolescents (1). Grand admirateur de Bion, il l'avait pris pour modèle et lui avait fait de nombreux emprunts dans un recueil de causeries philosophiques (2) dont Stobée nous a conservé des morceaux étendus (3). En comparant ces morceaux avec les monuments qui nous restent de la prédication cynique et stoïcienne de l'époque gréco-romaine, et, par exemple, avec les fragments des entretiens de Musonius Rufus que nous trouvons chez Stobée, ou les entretiens d'Épictète, recueillis par Arrien, ou encore les discours moraux de Dion Chrysostome, on est arrivé à définir ce qu'on peut appeler la manière de Bion.

Tous les procédés qu'on y relève (4) ne sont pas également caractéristiques. Nous ne devons pas être surpris d'y rencontrer ceux dont l'usage s'impose chaque fois qu'on veut rendre des principes d'une portée générale accessibles à des esprits peu capables de s'élever au-dessus du concret : comparaisons, métaphores, allégories prises dans la vie de tous les jours ; locutions toutes faites, proverbes, sentences familières. Cela ne saurait aller sans l'emploi d'un vocabulaire très riche : car, si la prédication morale, lorsqu'elle puise ainsi dans l'expérience quotidienne de chacun ou dans le fond commun de la sagesse populaire, ne nommait les choses que par les termes les plus généraux, elle risquerait de n'être pas comprise, et elle dépouillerait, en tout cas, son langage de ce pittoresque qui est ici un élément d'action. Mais la légende, l'histoire, les œuvres littéraires qui ont jeté des types ou des maximes dans la circulation fournissent aussi, pour cet appel au concret et au connu, des ressources qui n'ont jamais été

---

(1) V. O. Hense : *Teletis reliquiae* [2], p. XXXIX et suiv.

(2) Les lemmes n'en indiquent point le titre exact. V. Hense, *ibid.*, p. XIV et suiv.

(3) Stobée ne paraît avoir connu Télès que par un abréviateur, Théodore ; v. Hense, *ibid.*

(4) On trouvera le catalogue de ces procédés dans la thèse d'Henri Weber : *De Senecae phil. dicendi genere bioneo*, p. 6-33, avec de nombreux exemples tirés de Télès, d'Horace, de Musonius, d'Épictète et de Plutarque.

négligées. D'autre part, c'est un procédé cher aux philosophes, quand ils parlent devant un auditoire peu préparé, de surprendre et de piquer sa curiosité en donnant à leur pensée un tour paradoxal. Ils font un emploi fréquent de la correction pour renforcer et pousser parfois jusqu'à l'hyperbole des formules qui s'étaient tenues, par un ménagement calculé, au-dessous de la vérité. C'est aussi une habitude chez eux de prévoir et de combattre les objections que pourraient leur opposer les préjugés, les passions ou simplement l'ignorance de leurs auditeurs. Enfin, s'ils appellent à eux les longues périodes et les mouvements pathétiques quand ils se proposent d'émouvoir le cœur et de surprendre par lui l'adhésion de la volonté, ils usent, chaque fois qu'ils veulent instruire et convaincre, de phrases simples et courtes qui s'accordent bien, par leur allure familière, avec le caractère concret de la démonstration ; mais ils ne s'interdisent point de mettre de l'art dans cette brièveté ; souvent même, lorsqu'il s'agit de frapper une sentence qui puisse s'emparer de la mémoire, ils ont recours à l'antithèse.

Ce sont là procédés usuels dans tout enseignement philosophique destiné aux profanes (1). On les trouvait dans les diatribes de Bion (2), mais il n'en était pas l'inventeur. La plupart se rencontraient déjà dans les œuvres socratiques destinées à la vulgarisation. D'autres traits, qu'on note chez Bion ou chez Télès et qui semblent plus particuliers, étaient déjà la marque commune des cyniques. Bion franchit souvent la limite qui sépare l'expression familière de l'expression triviale et ne craint pas d'appeler les choses par leur nom, ce nom fût-il un gros mot (3); non content de jeter le ridicule sur les folies humaines, il ne ménage pas toujours les individus; en particulier, les

---

1 N'oublions pas cependant qu'il n'est pas très facile aujourd'hui de faire le départ entre les procédés instinctifs de la prédication populaire et les procédés cyniques qui, par la seconde sophistique, sont passés dans la prédication chrétienne. Cf. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. XIII et n. 2.

(2) Ou, du moins, ils apparaissent dans les sentences qu'on nous cite de Bion et dans les diatribes de Télès.

3 Diog. L., 4, 52 : πολὺς ἐν τῷ γελοίῳ διαφορῆσαι, φορτικοῖς ὀνόμασι κατὰ τῶν πραγμάτων χρώμενος; cf. Wachsmuth, *Corp. poes. ep. gr. ludib.*, II², p. 74; E. Weber : *De Dione Chrys. Cyn. sect.*, p. 183-184; Hense : *Teletis reliq.*², p. LXXI; cf. Hor., *Epist.*, 2, 2, 60 : Bioneis sermonibus et sale nigro.

philosophes dogmatiques et les savants de toute espèce excitent sa verve satirique (1), et il avait laissé un véritable arsenal pour qui voudrait après lui mener l'attaque contre la philosophie (2). Mais il n'est en tout cela que l'émule de Diogène. Disons qu'il avait dans ses saillies, d'heureuses trouvailles, qu'il ne possédait pas seulement l'esprit de mots, qu'il rencontrait parfois le trait qui porte. Accordons que le virtuose était habile, qu'il avait un jeu personnel et savait l'enrichir de variations brillantes : l'air n'en était pas moins connu.

Ce n'était pas non plus chose nouvelle chez un cynique que l'habitude de citer sans cesse les poètes, Homère surtout, et aussi Sophocle, Euripide, les gnomiques, d'une manière plaisante ou sérieuse, en les arrangeant parfois, en les travestissant pour la circonstance : sans doute Bion apportait beaucoup de dextérité dans cet exercice (3), mais Diogène et Cratès s'y étaient livrés avant lui, et le procédé, nous l'avons dit, était déjà familier aux poètes de la comédie ancienne. Fut-il même le premier à exploiter au profit de la philosophie morale cette comédie nouvelle qui devait tant aux philosophes, mais où, si souvent, ils ont repris leur bien ? Cela est peu probable, même si on n'admet pas que Théophraste ait fait des emprunts plus ou moins déguisés à Ménandre (4). Lui laisserons-nous du moins le douteux honneur d'avoir, avant tout autre, accumulé dans ses diatribes les apophtegmes, les chries, les anecdotes et les exemples de tout genre ? Outre que l'érudition était dans le goût du temps, l'importance donnée à l'individuel et au particulier était chose naturelle de la part d'un cynique qui ne voyait dans les idées générales que vain bavardage. Au surplus, nous risquons ici d'attribuer à Bion ce qui revient à Télès (5).

---

(1) Cf. Wachsmuth, *op. cit.*, p. 66 ; cf. p. 67 et 77.

(2) V. Diog L., 4, 47. Cf. Wachsmuth, *op. cit.*, p. 74, n. 3.

(3) V. Wachsmuth, *op. cit.*, p. 77 ; v. aussi, dans Hense, *Teletis reliquiae*, p. 103, la table des *memorabilia*, s. u. Homerus, Sophocles, Euripides, Theognis.

(4) V. Hense, *op. cit.*, p. LX-LXI, sur les emprunts faits par Bion à Ménandre (cf. p. CXIX-CXXI). Sur l'indépendance de Théophraste à l'égard de Ménandre, v. Croiset : *Litt. gr.*, V, p. 40-41.

(5) V. Hense, p. XLIV et suiv.

Malgré tout, les contemporains de Bion jugeaient que sa manière n'était pas sans originalité : le premier, disait-on, il avait revêtu la philosophie d'une robe brodée de fleurs, d'une robe de courtisane (1). Il faut entendre, je pense, que nul avant lui n'avait admis au même degré, dans le discours philosophique, le mélange de tous les tons, depuis le plus trivial jusqu'au plus pompeux, et de toutes les formes d'exposition, depuis l'apostrophe directe jusqu'au développement général, en passant par le dialogue. Et, de fait, ce cynique ami du langage vulgaire et des comparaisons peu relevées (2) est en même temps un rhéteur habile, qui aiguise des pointes, qui oppose avec une symétrie savante des membres de phrase égaux, qui multiplie les consonances voulues, qui excelle à ces renversements d'expression où l'antithèse prend un air de jeu de mots (3).

Surtout, il fait de la prosopopée et du dialogue fictif, sous toutes leurs formes (4), un usage très fréquent auquel s'adapte bien son style volontiers haché (5). Ce genre d'artifice, où nous avons cru reconnaître le développement de vieux procédés oratoires sous l'action de la dialectique de Socrate, demeura toujours le trait vraiment distinctif de la diatribe cynico-stoïcienne, et c'est peut-être Bion qui, par le succès de ses discours, en avait consacré l'emploi. Quand Diogène Laërce déclare que l'éloquence de Bion tenait du théâtre (6) songe-t-il à ce

---

(1) Ératosthène, cité par Strabon, 1, 2, 2, p. 15 :... Βίων, ὃν φησι πρῶτον ἀνθινὰ περιβαλεῖν φιλοσοφίαν. Cf. Wachsmuth, *op. cit.*, p. 74; Hirzel : *Der Dialog*, I, p. 377 et n. 3 ; Hense, *op. cit.*; p. CXI et suiv. Cf. *Dial. des orat.*, 26, où le mot est transporté de la philosophie à l'éloquence et appliqué à l'école asiatique : «Malim hercle C. Gracchi impetum aut L. Crassi maturitatem quam calamistros Maecenatis aut tinnitus Gallionis : adeo melius est orationem uel hirta toga induere quam *fucatis et meretriciis uestibus* insignire. »

(2) Sur les comparaisons chez Bion, v. en particulier Ernest Weber : *De Dione Chrysost.*, etc., p. 181 et suiv.

(3) V. Hense, *op. cit.*, p. XCIX et suiv. Cf. P. Wendland u. O. Kern : *Beiträge zur Geschichte der griechischen Philosophie u. Religion*, Berlin, 1895, p. 3 et suiv., cité par Cartault : *Étude sur les satires d'Horace*, p. 341, n. 3.

(4) V. E. Weber, *op. cit.*, p. 162.

(5) Cf. E. Norden : *Die antike Kunstprosa*, I, p. 129 et suiv.

(6) Diog. L., 4, 52 : ἦν δὲ καὶ θεατρικός ; Wachsmuth (*op. cit.*, p. 75 et suiv.) rapporte le mot aux prosopopées; Hirzel, *op. cit.*, p. 377, l'applique à la recherche de l'effet. Cf. Hense, *op. cit.*, p. LXX.

grand nombre de personnages qui s'y montraient et y prenaient la parole ? Veut-il dire seulement qu'elle rappelait le langage de la comédie, parfois aussi, dans des morceaux pathétiques, celui de la tragédie ? ou bien, encore, que les effets dont elle était prodigue eussent mieux convenu à un artiste de la scène qu'à un philosophe ? Le mot, de quelque manière qu'on l'interprète, est juste ; car tout cela se rencontrait chez Bion : il voulait plaire avant tout, et les haillons du cynique n'étaient guère pour lui qu'un vêtement de théâtre. « Ce genre de style, dit Cicéron parlant de la manière fleurie de Démétrios de Phalère, a passé de l'école des sophistes au barreau » (Orator, 27, 96). Oui, l'éloquence asiatique et celle de Bion ne sont pas seulement contemporaines : filles toutes deux de la sophistique, elles sont sœurs (1). Mais Bion n'a fait, après tout, que mettre en pleine lumière certaines tendances que le cynisme portait en lui depuis ses origines : Antisthène, nous l'avons vu, n'avait pas oublié auprès de Socrate toutes les leçons de Gorgias. Craignons, par conséquent, de donner au sophiste Bion une place démesurée dans l'histoire de la littérature cynico-stoïcienne (2).

III

La diatribe après Bion

En tout cas, on ne saurait prétendre que la diatribe soit devenue avec Bion un genre qui aura désormais ses lois. Il nous est fort difficile, en effet, faute d'œuvres et de documents, d'en suivre l'histoire depuis l'année 240 avant J.-C., date approximative du recueil de Télès, jusqu'à l'époque impériale. Quand nous la retrouvons, chez Musonius, chez Épictète, il faut un peu de bonne volonté (3) pour y reconnaître la pure manière de Bion.

---

(1) Cf. Hirzel, *op. cit.*, p. 379-380 : Norden, *op. cit.*, p. 130 ; v. *sup.*, p. 134, n. 1, l'éloquence asiatique caractérisée par l'auteur du *Dialog. des orat.* dans les termes mêmes qui étaient couramment appliqués à la manière de Bion.

(2) Cf. Hirzel : *Der Dialog*, I, p. 375 (fin de la n. 5 de la p. 374).

(3) Chez Musonius surtout. Sur le caractère particulier des diatribes de Musonius, cf. Wendland : *Die hell. röm.*, *Kultur*[3], p. 80.

Mais peut-être en voyons-nous revivre les procédés dans les deux sermons stoïciens dont Horace a fait la matière des troisième et septième satires de son second livre ? Ces deux morceaux prouvent que le stoïcisme, au temps d'Horace, avait ses orateurs populaires dont l'éloquence offrait, bien entendu, les caractères éternels du genre, mais, en outre, prenait par moment une couleur cynique assez tranchée et mettait volontiers en scène des interlocuteurs fictifs. Mais nous n'avons plus ici ce luxe de citations et d'apophtegmes qui se rencontre chez Télès (1). Pour celui-ci, la diatribe, malgré les moyens oratoires qu'elle emploie volontiers, est encore un procédé d'exposition ; elle appartient, par le ton, au genre tempéré : les discours de Stertinius et de Dave ont une allure autrement fougueuse. Il est vrai que ni l'auditoire ni l'intention ne sont, de part et d'autre, les mêmes : les diatribes de Télès reproduisent probablement des conférences d'école faites devant un groupe d'adolescents qui ne demandaient qu'à s'instruire (2), celles de Stertinius et de Dave sont des sermons destinés à convertir un profane que la grâce philosophique n'a pas encore, le moins du monde, effleuré.

On voudrait savoir ce qu'étaient, aux trois premiers siècles avant J.-C., les leçons élémentaires où les maîtres du stoïcisme véritable posaient et expliquaient devant de jeunes disciples les principes essentiels de leur philosophie. Mais nous ne pouvons, sur ce point, que confesser notre ignorance. Constatons seulement que les savants traités de Chrysippe et les conférences de Télès offraient quelques procédés communs : le stoïcien, lui aussi, usait volontiers de comparaisons familières (3) ; il appelait toute chose par son nom (4) ; il multipliait les exemples ; il citait les poètes avec une abondance inépuisable et tirait souvent de leurs vers un sens que l'auteur n'avait pas songé à y mettre (5); il lui arrivait même, à l'exemple de Zénon et

(1) Cf. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. 375-376 ; Cartault : *Étude sur les Satires d'Horace*, p. 346 (cf. Lejay, *ibid.*, p. 382-383).

(2) Cf. *supr.*, p. 131 et n. 1.

(3) D'autant plus que l'usage de ces comparaisons remontait à Socrate, aïeul du cynisme et, par lui, ancêtre du stoïcisme ; cf. E. Weber : *De Dione Chrysost.*, etc., p. 189 et suiv.

(4) Cf. *supr.*, p. 106, n. 4.

(5) Cf. *supr.*, p. 100, n. 1.

de Cléanthe, de les modifier pour les transformer en maximes stoïciennes (1). On s'explique sans peine que Chrysippe donnât une grande place, dans ses démonstrations, à l'individuel et au concret et fît de fréquents appels à l'expérience commune, dont les poètes sont, en quelque sorte, les interprètes et les dépositaires ; il y avait là chez lui beaucoup plus qu'un simple procédé d'exposition. Les stoïciens, dans leur théorie de la connaissance, ne s'en tiennent pas à l'empirisme radical des cyniques : il n'en est pas moins vrai que l'intelligence, à leurs yeux, n'a d'autre matière que celle qui lui a été transmise par la perception (2) ; seulement ils admettent que, de l'expérience, c'est-à-dire du souvenir de plusieurs représentations semblables (3), il se dégage, d'une manière naturelle et sans le secours de l'art, certaines notions communes qu'ils nomment *présomptions* (προλήψεις) (4). Les notions *techniques* acquises par l'instruction et l'exercice et dont l'ensemble constitue pour eux la science (5), ne sauraient contredire ces notions communes (6) : d'où l'importance qu'ils attachent au consentement universel et à l'expérience des générations accumulée chez les grands écrivains, en particulier chez les poètes.

Les maîtres qui enseignaient le stoïcisme à des esprits peu mûrs, trouvaient donc dans les principes mêmes de la doctrine, un encouragement à appuyer sans cesse la théorie sur la réalité la plus familière et sur des citations prises dans les auteurs consacrés depuis longtemps par l'admiration de tous. Ils devaient user couramment de cette méthode, que sa valeur pédagogique eût suffi à leur recommander. Mais rien ne nous autorise à supposer qu'il y eût aucune ressemblance, hors les comparaisons pittoresques et l'emploi constant du mot propre, entre leur style et celui de Bion. C'est une chose certaine qu'ils étaient, en général, peu soucieux de l'effet littéraire. Cicéron parle de la manière sèche des stoïciens, qu'il juge aussi peu propre

---

(1) V. Plutarque : *De aud. poetis*, 11, p. 31 e ; 12, p. 33 c ; 13, p. 34 b.

(2) V. Aetius : *Plac. phil.*, 4, 11 = Arnim : *Stoic. vet. fragm.* II, p. 28, n° 83.

(3) V. *Ibid.* et Sénèque : *Epist.*, 120, 4 ; cf. Zeller : *Phil. d. Gr.*, III, 1², p. 73.

(4) V. *Ibid.* ; Plut. : *Comm. not.*, 3, p. 1060 a ; Sén. : *Ep.*, 117, 6 ; cf. Zeller : *ibid.*, p. 74-75.

(5) V. Stobée : *Ecl.*, II, p. 73, 19, Wachsmuth ; cf. Zeller, p. 76, n. 1.

(6) Cf. Zeller : *ibid.*, p. 76.

que possible à former un orateur, et il ne fait pas d'exception pour leur enseignement oral (1). Quintilien n'est pas d'un autre avis (2). De fait, les nombreux fragments qui nous restent de Chrysippe témoignent d'un véritable dédain de la forme. Fronton, il est vrai, assure que ce philosophe ne se contente pas de définir et d'exposer, mais qu'il manie adroitement presque toutes les armes de l'orateur, en particulier la prosopopée (Epist. ad M. Antonin. de eloquentia, p. 146 et suiv., éd. Naber). On a, d'après cette affirmation, soutenu que Chrysippe donnait la parole dans ses ouvrages aux adversaires du stoïcisme pour leur faire développer leurs idées au style direct, sous une forme animée (3). Mais ce témoignage isolé d'un rhéteur qui n'avait peut-être aucune connaissance sérieuse des traités du philosophe, n'a pas une valeur bien grande (4). D'un passage de Plutarque (De Stoic. repugn., 10, p. 1037 a), on peut conclure que, quand Chrysippe développait des théories opposées à celles du Portique, c'était en de longs exposés, formant parfois des livres distincts, où, avec l'amour-propre d'un dialecticien subtil qui ne craint pas de faire la partie trop belle à ses adversaires, il déployait souvent une remarquable vigueur. « Il semble, dit Plutarque, qu'il soit devant un tribunal. Il se passionne pour sa cause et, à chaque instant, il répète que la partie adverse radote et qu'elle parle pour ne rien dire. » C'est peut-être à ces plaidoyers que songe Fronton. En ce cas, nous sommes assez loin de la diatribe.

Mais, chez les stoïciens dissidents, en particulier chez ceux qui,

---

(1) V. par ex. : *De orat.*, 2, 38, 159 ; 3, 18, 66 ; *Brutus*, 30, 114 ; cf. *Acad. pr.*, 2, 35, 112 ; *Tuscul.*, 4, 27, 76 ; *De fin.*, 4, 3, 6.

(2) Quint. : *Inst. orat.*, 10, 1, 84 ; 12, 2, 25.

(3) V. Hirzel : *Der Dialog*, I, p. 370-371 et n. 1 de la p. 371 ; cf. Norden : *Die antike Kunstprosa*, I, p. 130, n. 2.

(4) Cf. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. 383. P. Lejay fait remarquer que le témoignage de Fronton (= Arnim : *St. uet. frag.*, II, p. 11, n° 27) est en contradiction avec le jugement que Cicéron porte sur le style de Chrysippe (*De oratore*, I, 11, 50) : « Etenim uidemus, iisdem de rebus *ieiune* quosdam et *exiliter*, ut eum, quem acutissimum ferunt, Chrysippum, disputauisse » ; selon lui Fronton doit avoir emprunté les traits de la description qu'il nous donne de l'enseignement de Chrysippe « à ce qu'il voyait autour de lui, dans la prédication morale populaire. »

ramenant toute la philosophie à la morale, se rapprochaient du cynisme, l'enseignement dut prendre de bonne heure une forme oratoire. Le premier peut-être de ces dissidents fut Ariston de Chios, qui, d'abord, disciple de Zénon, avait ensuite condamné la physique et la logique, disant que l'une était au-dessus de nous, l'autre inutile. Il comparait la dialectique aux toiles d'araignée (1). Dans la morale même, il voulait qu'on laissât aux pédagogues les mêmes préceptes (2). Les traits et les mots qu'on nous a conservés (3) de sa vie et de son œuvre font songer à Bion (4). Sa parole séduisante qui charmait la foule l'avait fait surnommer la sirène (5), et la prédication cynico-stoïcienne dut avoir en lui son premier représentant.

Nous sommes mal renseignés, je l'ai dit, sur le développement ultérieur de cette prédication et sur ses débuts chez les Romains. Du moins savons-nous par Cicéron (Paradoxes, 1 et 3) que Caton introduisait volontiers dans ses discours des morceaux où il présentait sous une forme oratoire et accessible à tous les idées des stoïciens sur la grandeur d'âme, sur la tempérance, sur la mort, sur la gloire de la vertu, sur les dieux, sur l'amour de la patrie. Son ami et admirateur passionné, M. Favonius, affectait une indépendance de langage et une sorte de bouffonnerie insultante, relevée parfois de quelque citation d'Homère, qui faisait songer aux cyniques (6). Mais on ne nous dit pas qu'il ait jamais prononcé de véritables sermons moraux. En tout cas, Cicéron laisse entendre que, de son temps, la démonstration des dogmes les plus particuliers du stoïcisme n'était pas encore, du moins à Rome, sortie de l'école, et il présente comme une gageure, qu'il se propose de tenir, l'entreprise de développer les plus célèbres

---

(1) Diog. Laërce, 7, 160 = Arnim, I, p. 79, n° 351.

(2) V. Sénèque : *Epist.*, 94, 1 et suiv. ; cf. 89, 13.

(3) Il n'est pas toujours facile de savoir si nous avons avons affaire à lui ou à ses homonymes (Ariston de Céos, Ariston de Cos, etc. : v. Zeller : *Phil. d. Gr.*, table).

(4) Cf. E. Weber : *De Dion Chrys.*, etc., p. 185 et suiv. ; Heinze : *Rh. Mus.*, 45 (1890), p. 513 et suiv. ; Hense : *Teletis reliq.* ², p. CVIII et la note (cf. la note de la page XLIII).

(5) Diag. L., 7, 160 = Arnim, I, p. 75, n° 333.

(6) Plutarque : *Brutus*, 34 ; *Cat. d'Utique*, 32 et 46 ; *César*, 21 ; *Pompée*, 73 ; — Suétone, *Oct.*, 13 ; — Valère Maxime, 2, 10, 8 ; — Dion Cassius, 38, 7 ; 39, 14.

paradoxes du Portique en renonçant à toute terminologie philosophique et sous forme de lieux communs, par les seuls procédés de l'éloquence (Paradoxes, 4 et suiv.). Mais, hasard ou imitation de quelque modèle grec, nous trouvons, dans les paradoxes conservés, non seulement des exemples en grand nombre, des anecdotes, des chries, mais encore, en plusieurs endroits, le procédé le plus caractérisque de la diatribe, je veux dire le dialogue fictif. Parfois même l'interlocuteur imaginaire revêt une personnalité déterminée (1). Or, le nom d'Ariston de Chios revient à plusieurs reprises dans les ouvrages philosophiques de Cicéron (2) ; d'autre part, un mot de Bion est cité dans les *Tusculanes* (3, 26, 62). Mais l'emploi du dialogue fictif était chose naturelle chez un orateur habitué à mettre en œuvre, dans ses plaidoyers et ses discours politiques, toutes les variétés de cette figure (3), et chez un latin à qui les règles mêmes de sa langue permettaient de faire usage de la deuxième personne du singulier en bien des cas où nous nous servons d'un pronom indéfini ou de la deuxième personne du pluriel s'adressant à tous (4). On ne saurait dire, en somme, que les *Paradoxes* de Cicéron, considérés dans leur forme, appartiennent à un genre d'éloquence tout à fait spécial.

---

(1) V. *Paradox.*, 4, 27 et suiv : Cf. Hirzel : *Der Dialog*, p. 497, 2 : Hirzel suppose que le personnage qui, dans l'état présent du texte, n'est pas nommé, est Clodius.

(2) V. *De nat. deor.*, 1, 14, 37 ; 3, 31, 77 ; *Academ. pr.*, 2, 39, 123 ; 42. 130 ; *Tuscul.*, 5, 9, 27 ; *De finibus*, 2, 11, 35 ; 2, 13, 43 ; 3, 3, 11 ; 3, 4, 12 ; 3, 15, 50 ; 4, 16, 43 ; 4, 17, 47 ; 4, 28, 79 ; 5, 9, 23 ; 5, 25, 73 ; *De legibus*, 1, 13, 38 ; *De officiis*, 1, 2, 6.

(3) Prosopopée *fictiones personarum*, *altercatio*, *occupatio*, *subiectio*, *sermocinatio*, etc. : v. Quint., 9, 2, 29 et suiv.

(4) Cf. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. XXIII.

CHAPITRE III

La poésie satirique et la poésie morale chez les cyniques et les stoïciens

Quelles qu'aient pu être les œuvres imitées par Cicéron dans ses *Paradoxes*, c'est bien à la littérature d'inspiration cynique que, dès la première moitié du Ier siècle avant J.-C., Varron de Réate avait demandé le modèle de ces fantaisies à la fois satiriques et didactiques, libre mélange de prose et de vers de toute mesure, où la philosophie, assaisonnée de gaieté et mise à la portée de tous les hommes de culture moyenne, tenait une place considérable.

I

Les Silles et la Ménippée

Il existait, en effet, chez les cyniques, à côté de la diatribe et des formes oratoires qu'on y peut ramener, des formes proprement littéraires, destinées surtout à faire rire le public aux dépens des dogmatiques. La parodie en était la principale ressource. Déjà le fondateur de l'école d'Élée, Xénophane, s'était avisé que le genre héroï-comique peut offrir un moyen commode, dans la controverse philosophique, de tourner en ridicule les œuvres, les idées et, à l'occasion, la personne de l'adversaire. Le pyrrhonien Timon de Phlionte devait plus tard donner, dans ses *Silles*, le chef-d'œuvre du genre, et, après lui, on semble avoir appelé couramment de ce nom de « Silles » des poèmes d'intention satirique où le mètre, le cadre, la plus grande partie du vocabulaire, des vers entiers ou des fragments de vers étaient pris à l'épopée. Mais déjà les cyniques, en particulier Cratès et Bion, avaient composé des morceaux de même nature, et nous n'en serons pas surpris si nous nous rappelons la connaissance qu'ils avaient d'Homère et

leur goût prononcé pour la parodie (1). Gardons-nous de voir dans les Silles, malgré l'emploi de l'hexamètre, de véritables satires à la manière de Lucilius et d'Horace : ce sont de petites épopées burlesques, et, naturellement, l'épopée burlesque usait du vers épique (2). Mais les cyniques, dans leurs badinages παίγνια, ne s'interdisaient point de parodier des genres poétiques différents : c'est ainsi que Cratès avait fait des élégies dont l'une était une imitation plaisante de la célèbre élégie morale de Solon (3). On l'a dit avec raison, « un tel jeu, d'abord drôle, devient vite insipide ; la plaisanterie, rendue machinale grâce à une méthode trop admirable, tourne au pédantisme le plus lourd (4) ».

Il y avait sans doute plus de vraie fantaisie dans les œuvres de Ménippe, celles, précisément, qui avaient servi de modèle à Varron ; quelque chose y devait revivre de la comédie ancienne : seulement, autant qu'on en peut juger par le *Ludus de morte Claudii* de Sénèque et par les dialogues mythologiques ou fantastiques de Lucien, on y trouvait plus d'esprit que de poésie. Chez Aristophane, dans les *Nuées* par exemple, dans les *Oiseaux* ou même dans les *Grenouilles*, l'idée première est ingénieuse avant tout et plaisante, mais elle contient des éléments poétiques dont l'imagination de l'auteur s'empare bientôt et qu'elle développe dans toute leur grandeur ou toute leur grâce (5) ; chez Sénèque, au contraire, ou chez Lucien, la fiction est traitée surtout pour ce qu'elle porte en elle de piquant ou de comique, et le voile en dissimule mal le rhéteur qui exploite adroitement des procédés sûrs. Cependant il y a quelque poésie parfois dans les fragments qui nous restent des *Ménippées* de Varron, et, d'ailleurs, je ne veux relever qu'un fait : c'est qu'une des formes de la littérature cynique avait été naturalisée à Rome, avant l'époque d'Auguste, par

---

(1) Sur l'origine des Silles, le caractère et l'histoire du genre, v. Wachsmuth : *Corp. poes. ep. gr. ludibundae*, II², p. 55 et suiv.

(2) Dans le *Margitès*, cependant, le trimètre ïambique vient de temps en temps se mêler à l'hexamètre dactylique.

(3) Sur le παίγνια des cyniques, v. E. Weber : *De Dione Chrysost.*, etc., p. 89 et suiv. et Gerhard : *Phoinix von Kolophon*, p. 237 et suiv.

(4) Lejay : *Satires d'Horace*, p. 475.

(5) V. Maurice Croiset : *Lucien*, p. 368 et suiv.

un écrivain considérable, qui s'en était servi pour instruire en amusant, et beaucoup moins pour ridiculiser les spéculations aventureuses et les raisonnements subtils des philosophes dogmatiques que pour rendre sensible aux Romains l'utilité réelle d'une culture philosophique bien entendue (1).

II

La poésie morale chez les cyniques

Nous sommes moins renseignés encore sur le développement à Rome d'une poésie stoïcienne dont l'existence semble attestée un peu plus tard par les railleries d'Horace contre Plotius Crispinus. L'idée d'utiliser le pouvoir du vers pour répandre les dogmes philosophiques était ancienne chez les cyniques et les stoïciens. On trouve chez Cratès et ses imitateurs autre chose que des parodies ou que ces *corrections*, déjà pratiquées par Antisthène, qui tournaient en maximes cyniques des vers d'une inspiration souvent toute différente (2). Il leur est arrivé de versifier avec plus d'indépendance, et l'on a pu, en s'appuyant sur des découvertes récentes, esquisser l'histoire de toute une poésie gnomique et satirique où le cynisme s'est exprimé plus ou moins fidèlement (3). Je ne dis rien des tragédies attribuées à Diogène dont il ne nous reste que les titres ; mais on connaissait depuis longtemds des ïambes (4) où Cratès a donné des préceptes ironiques affec-

---

(1) V. F. Plessis : *La poésie latine*, p. 115.

(2) Sur ces corrections (παραδιορθώσεις, ἐπανορθώσεις, διορθώσεις) v. Gerhard : *Phoinix von Kolophon*, p. 233.

(3) V. Gerhard : *ibid.*, p. 228 et suiv.

(4) C'est par inadvertance que M. M. Croiset (*Litt. gr.*, III, p. 658) a cru reconnaître des choliambes dans les vers de Cratès cités par Diogène Laërce, 6, 86 = Bergk : *Anthol. lyr.*, p. 129 (Cratès : *Fragm.*, 15) : il faut scander δραχμήν, καπνόν :

Τίθει μαγείρῳ μνᾶς δεκ', ἰατρῷ δραχμήν,
Κόλακι τάλαντα πέντε, συμβουλῷ καπνόν,
Πόρνῃ τάλαντον, φιλοσόφῳ τριώβολον.

⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ –
⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ –

tant, par exemple, la forme d'un journal de compte ou d'une recette médicale. Des παίγνια de son contemporain Monimos, nous n'avons plus un seul vers et nous ne savons rien de précis, mais le déchiffrement d'un papyrus de Heidelberg (n° 310) a permis de reconstituer (1), jusqu'à un certain point, trois pièces en choliambes qui sont, les deux premières au moins, de véritables petits discours moraux ou, si on veut, de courtes diatribes, où l'on a cru reconnaître l'inspiration cynique (2). La première, grave et âpre, est dirigée contre la cupidité; nous ne savons quel en était l'auteur. La seconde, écrite plutôt sur le ton d'une causerie familière, montre que la richesse sans l'intelligence est funeste à celui qui la possède : elle est l'œuvre de Phœnix de Colophon, poète du IIIe siècle avant J.-C. dont Athénée cite cinq fois des choliambes. La troisième, anonyme comme la première, n'offre plus que des mots isolés; mais le sens de ces mots semble indiquer que nous avons affaire ici au portrait satirique d'un mignon (3) et que le moraliste imitait le style et les procédés du mime. De la première de ces trois pièces, on a rapproché (4) un morceau de même mètre, de même sujet et de même ton dont quelques fragments se lisent sur un papyrus de Londres (n° 155, verso) et sur un papyrus de la Bodléienne (mss gr. class. f. 1 p) présentant, pour certains vers, des rédactions un peu différentes. On peut donc affirmer sans témérité qu'il y a eu dans les pays grecs, au IIIe siècle avant notre ère, une poésie morale populaire dont l'existence même de ces papyrus atteste la diffusion. Cette poésie usait volontiers du choliambe, « ce rythme boiteux, inélégant, essentiellement trivial et populaire » (5), qu'elle était allée reprendre chez le vieux poète Hipponax, dont la misère agressive avait déjà certains accents du cynisme (6).

Mais la poésie morale employait aussi d'autres mètres pour exprimer des idées analogues. Je ne m'arrêterai pas aux interpolations

---

(1) V. Gerhard, *op. cit.*, p. 11 et suiv.

(2) V. les réserves de P. Vallette : Phénix de Colophon et la poésie cynique, *Revue de Philologie*, 37 (1913), p. 162 et suiv.

(3) V. Gerhard, *op. cit.*, p. 245 et la note p. 290 : χαρακτηρισμός, descriptio.

(4) V. Gerhard, p. 156 et suiv.

(5) Croiset : *Litt. Gr.*, II, p. 197.

(6) V. Gerhard, p. 204.

d'origine cynique qu'on a cru reconnaître dans les recueils de vers moraux, hexamètres ou distiques élégiaques, tirés de Phocylide et de Théognis, dans les sentences de poètes comiques, dans les collections de préceptes monostiques (1); mais l'Anthologie contient un certain nombre d'épigrammes en vers ïambiques et en vers élégiaques, épitaphes sérieuses ou ironiques, petits sermons, portraits, chries, fables, qui, pour n'être pas toujours l'œuvre d'adeptes déclarés de la doctrine, ont pu contribuer à en répandre l'esprit et les préceptes ; il suffit ici de nommer Léonidas de Tarente (2). Au demeurant, il y a bien plus d'art dans ces épigrammes que dans les choliambes des papyrus de Heidelberg et de Londres : ce sont vraiment des œuvres alexandrines, et on sait que les Alexandrins prenaient souvent plaisir à imiter la forme et le ton des poésies populaires.

Une tentative, artificielle aussi mais plus originale, qui appartient directement à l'histoire du cynisme fut celle de Kerkidas de Mégalopolis (3). Nous pouvons aujourd'hui nous en faire une idée précise grâce à un papyrus d'Oxyrynchos. Ce Kerkidas était un ami et un contemporain d'Aratos de Sicyone, chef de la ligue achéenne ; il fut, vers la fin du IIIe siècle, nomothète de sa patrie. Outre des pièces choliambiques mal connues, il avait composé, sous le titre de *Méliambes,* des poésies morales, sortes de satires lyriques écrites, semble-t-il, pour être chantées à une seule voix, dans les banquets, et dont le style, où des réminiscences épiques et lyriques s'associent à des termes populaires, s'inspire à la fois des poètes dithyrambiques et des poètes de l'ancienne comédie. Notre papyrus le désigne expressément sous le nom de Kerkidas le Cynique, et, d'autre part, les fragments les plus étendus de son œuvre font songer, en dépit de la différence des genres, aux diatribes de Bion ; on a pu dire que « sa façon de

---

(1) V. Gerhard, *op. cit.*, p. 257 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 242 et suiv.

(3) J'ai complété et rectifié ce que M. Gerhard dit de ce poète (*Phoinix von Kolophon*, p. 205 et suiv.) au moyen d'un article de M. Maurice Croiset (Kerkidas de Mégalopolis, *Journal des savants*, 1911, p. 481) écrit depuis la publication des nouveaux fragments des *Méliambes* (The Oxyrynchus Papyri, part. VIII, n° 1082 : Cercidas, Meliambi, Londres, Office of the Egypt Exploration Fund 1911).

conduire sa pensée, de la varier par des questions brusques, de soutenir et d'animer un raisonnement par des détails presque saugrenus » rappelle la manière de ce philosophe et qu' « il procède de lui bien plus manifestement encore par les idées » (1). Lorsque, voyant la richesse si mal distribuée entre les hommes, il se demande « si l'œil de la Justice ne serait point par hasard devenu un œil de taupe et si Phaéton n'ayant plus qu'une prunelle unique ne regarderait plus droit devant lui », lorsqu'il déclare qu'il a « scrupule à dire combien se dérange chez les dieux la balance de Zeus », ne croirait-on pas entendre les plaisanteries irrévérencieuses de Bion raillant les procédés étranges que l'on prêtait à la justice divine et disant, par exemple, que punir la postérité des méchants, ce serait faire comme un médecin qui, à cause de la maladie de l'aïeul ou du père, donnerait des drogues au petit-fils ou au fils ? (2). On sent dans tout le morceau un grand dédain de la métaphysique et de la théologie, le sentiment que l'homme de cœur peut se passer des dieux, en admettant qu'ils existent, et qu'il « a en lui-même les ressources nécessaires pour faire sa vie la moins mauvaise possible » (3). Comme Bion encore et comme la plupart des cyniques, Kerkidas ne ménage pas toujours les individus : il lui arrive de marquer d'un nom propre le trait satirique. Enfin, ainsi qu'en fait foi un des nouveaux fragments, il ne craint pas, à l'occasion, de se prendre lui-même pour matière de ses vers et de nous dire comment il se juge. Il y a là un certain nombre de caractères qui font songer à la satire latine et il me paraît intéressant pour l'histoire de cette satire de savoir qu'il a existé, à la fin du IIIe siècle avant J.-C., des pièces lyriques où l'auteur mêlait, à des attaques directes et à des réflexions sur sa propre personne, des développements moraux d'un caractère général et se rapprochait, par la manière et surtout par les idées, de la diatribe cynique. On ne saurait prétendre, il est vrai, que ces pièces aient eu une influence directe sur les satiriques latins; mais enfin une œuvre que citent Athénée, Diogène Laërce, Pollux, Galien, Grégoire de Nazianze, Stobée et dont il circulait encore des exemples en Égypte vers le IIe siècle de notre ère,

---

(1) M. Croiset, article cité, p. 488.

(2) V. Plutarque : *De sera numinis vindicta*, 19, p. 561 c.

(3) M. Croiset, article cité, p. 489.

n'est pas une œuvre qui soit passée inaperçue : on peut même affirmer que la diffusion en a été considérable ; or, c'était une de celles où se marquait le mieux la parenté qui a uni, à l'époque hellénistique et à l'époque gréco-romaine, la poésie morale et les formes littéraires de la prédication cynique.

III

La poésie morale chez les stoïciens, en Grèce et à Rome

L'existence dans les pays grecs d'une poésie stoïcienne indépendante est plus difficile à établir. Stobée cite de Zénon deux trimètres iambiques contre la flatterie (1). L'œuvre poétique de Cléanthe a laissé plus de traces, et, lorsqu'il disait que la contrainte du vers donne à la pensée plus d'éclat (2), lorsqu'il proclamait que le langage de la philosophie suffit sans doute pour faire connaître les choses divines et humaines, mais que seules la poésie et la musique parviennent à réaliser autant qu'il est possible la contemplation du divin (3), il ne songeait pas seulement, nous en avons la preuve, aux belles œuvres du passé, il s'encourageait à versifier lui-même. Son hymne à Zeus, conservé par Stobée, est bien connu (4). Hors cette pièce assez étendue, nous n'avons sous son nom que de courts morceaux, parmi lesquels je veux signaler quatre trimètres ïambiques échangés un à un entre deux abstractions personnifiées, la Réflexion et la Colère (5) ; nous retrouvons là, sous une forme particulière, un genre de dialogue fictif que nous avons vu passer de la sophistique dans la comédie ancienne

---

(1) V. Arnim : *St. uet. fragm.*, I, p. 57, n° 237.

(2) V. Sénèque : *Epist.*, 108, 10 ; cf. Arnim, I, p. 109, n° 487.

(3) V. Philodème : *De musica col.*, 28, 1, p. 79, Kemke = Arnim, I, p. 109, n° 486.

(4) V. Arnim, I, p. 121, n° 537.

(5) V. *ibid.*, p. 129, n° 570.

et chez les cyniques, et dont nous aurons à relever l'emploi dans la cinquième satire de Perse. Au demeurant, Cléanthe ne semble pas s'être élevé au-dessus de la versification. On reconnaît, dans un grand nombre de ses vers, l'imitation plus ou moins directe d'Homère et des tragiques, et on a supposé (1) avec vraisemblance que c'étaient des morceaux insérés dans des ouvrages en prose au même titre que les citations littérales ou arrangées, si fréquentes, nous l'avons vu, chez les stoïciens. On a pu se demander si l'hymne à Zeus, même, ne serait pas un supplément que Cléanthe aurait ajouté à son traité en prose sur les dieux pour en dégager les idées essentielles et les rendre plus frappantes (2). Quoi qu'il en soit, le mélange de la prose et du vers dans des ouvrages de caractère sérieux et, par suite, différents des Ménippées, paraît attesté pour Ariston de Chios (3). Mais rien ne prouve, il me semble, que le procédé ait jamais été fréquent chez les stoïciens et qu'on puisse y voir autre chose qu'une extension, demeurée rare, de l'usage des citations arrangées.

En tout cas, on ne saurait dire que l'ancien et le moyen stoïcisme aient eu une poésie didactique ou satirique véritable. Mais en fut-il de même du stoïcisme romain? On a supposé que le trop fécond Crispinus, surnommé l'Arétalogue, avait écrit des satires. M. Reitzenstein pense même que les stoïciens ont eu à Rome, au temps d'Horace, toute une littérature satirique, d'un ton très mordant, qui se développait dans des cadres merveilleux ou de pure fantaisie (4). Mais ce surnom d'Arétalogue donné à Crispinus avait-il une signification bien précise? ne pourrait-on pas le traduire par le mot charlatan ou hâbleur? ne disons-nous point, par une métaphore analogue, en parlant d'un insupportable bavard, qui accumule sans nulle critique les affirmations aventureuses et les anecdotes suspectes, qu'il vient nous raconter des histoires de l'autre monde? C'est, au surplus, l'idée que nous suggèrent les termes mêmes dont se sert Porphyrion (in Hor.: Sat., I, 1, 120) : *Idem (i. e. Crispinus) et carmina scripsit, sed* tam garrule *ut aretalogus dice-*

---

1 V. Gerhard, *op. cit.*, p. 239

2 C'est l'opinion de Susemihl : *Alex. Lit.*, I (1891), p. 64 (cité par Gerhard, *ibid.*).

(3) V. Gerhard, *ibid.*

4 V. R. Reitzenstein : *Hellenistische Wundererzählungen*, p. 22 et suiv.

retur. Si on songeait, en lisant les vers de Crispinus, à ces conteurs de profession dont les histoires merveilleuses présentées comme des histoires vraies amusaient des convives, cela tenait aux défauts du poète plutôt qu'au genre même de ses œuvres : arétalogue sans le vouloir, s'il récréait les lecteurs, ce n'était qu'à ses dépens.

Je reconnais que le surnom se justifiait plus naturellement encore si, par surcroît, les poèmes de Crispinus avaient pour cadre des histoires extraordinaires : mais c'est là une hypothèse invérifiable. M. Reitzenstein, je le sais, prétend la fonder sur des présomptions sérieuses. Horace, selon lui, en écrivant la satire 3 de son Ier livre, avait en vue certaines satires stoïciennes où le portrait personnel (εἰκονισμός ou *descriptio*) était traité avec cette inflexible rigueur qui est aux yeux de Chrysippe un des devoirs du sage ; le livre Ier de Lucilius, montrant les dieux assemblés pour délibérer sur la mort de Lupus, nous offrirait sans doute un exemple, si d'ailleurs nous le possédions, d'une *descriptio* développée sous forme d'arétalogie ; aussi bien, la Priapée où s'est amusée la verve d'Horace dans la satire 3 du livre Ier n'est pas autre chose, puisque la sorcière Canidia y est drapée dans un conte donné par le dieu, sous serment, pour un récit véridique ; nous devons nous rappeler ici un procédé dont les plus illustres avocats de Rome n'avaient pas dédaigné de faire usage, l'invention d'anecdotes fictives destinées à ridiculiser l'adversaire. D'autre part, Juvénal, dans la scène d'anthropophagie dont sa quinzième satire contient l'horrifique récit, ne nous raconte pas un événement véritable : il se divertit à une arétalogie satirique dirigée non plus contre un individu mais contre une population ; sans doute, comme Horace dans sa Priapée, il a voulu faire coup double, marquer son mépris pour les Égyptiens et parodier un genre qui avait survécu à Crispinus : mais, s'il a écrit cette pièce sérieusement, on peut y voir un vivant commentaire des paroles de Porphyrion : *scripsit tam garrule ut aretalogus diceretur*. En somme, les satires de Crispinus auraient été quelque chose comme des Ménippées tout entières en hexamètres et, sans doute, alourdies de tirades déclamatoires.

Ce sont là des idées intéressantes, curieuses tout au moins, mais l'échafaudage en est fragile, et on peut attendre, pour les discuter à fond, qu'elles soient plus fortement étayées. J'accorde à M. Reitzenstein que la Priapée d'Horace a bien l'air d'être une parodie : le style

en a « une continuité et une teneur presque oratoires » (1), qui contrastent avec les procédés ordinaires du poète; mais celui-ci a pu, comme on l'a dit (2), se souvenir simplement de la chrie des philosophes cyniques, *dicti uel facti praecipui memoratio* et en faire une imitation amplifiée et divertissante. D'autre part, il est certain que la quinzième satire de Juvénal, à la considérer comme le récit sérieux d'un fait authentique, est pleine des plus étonnantes fautes de goût : mais, du moment qu'il s'agit de Juvénal, est-ce une raison décisive pour n'y voir qu'une plaisanterie ? Surtout la manière dont M. Reitzenstein, dans une des parties maîtresses de son argumentation, interprète la satire 3 du Ier livre d'Horace me paraît étrangement arbitraire. Horace veut qu'on soit indulgent pour ses amis ; mais où formule-t-il contre le portrait personnel, contre la *descriptio* même cruelle une condamnation générale et absolue ? ne semble-t-il pas plutôt, dans la satire 4, réclamer pour lui-même le droit de mettre, sur les vices dont il se moque, des noms de personnages vivants ? Il se défend seulement de l'avoir jamais fait avec méchanceté et hypocrisie ou aux dépens de ses amis; mais il faut vraiment un parti pris pour conclure des satires 3 et 4 que ceux qu'il accuse de ne pas garder les mêmes ménagements, *scurrae* ou faux amis, soient des poètes satiriques. D'ailleurs, ce qu'il reproche à Lucilius, ce n'est pas la vivacité des attaques personnelles dont son œuvre était remplie, mais le manque d'art, une facilité excessive qui tournait au bavardage. « *Garrulus*, dit-il en parlant du vieux poète, *atque piger scribendi ferre laborem* (Sat., 1, 4, 12) ». Et aussitôt, il fait surgir Crispinus qui le provoque à un concours de fécondité poétique. Sans doute Horace n'aurait pas ainsi rapproché le nom de Crispinus de celui de Lucilius et il n'aurait pas imaginé ce défi si le genre cultivé par le poète stoïcien n'avait eu au moins quelque analogie avec la satire. M. Cartault en a fait la remarque (3); il rappelle aussi qu'Horace, dans la satire 1 du Ier livre (v. 120-121), se défend d'avoir pillé Crispinus : c'est donc « qu'il avait besoin de le dire pour prévenir les suppositions désobligeantes, et il en résulte de toute évidence que la satire 1 offrait quelque

(1) P. Lejay : *Satires d'Horace*, p. 217.

(2) *Ibid*, p. 218; cf. p. XXXIX.

(3) A. Cartault : *Étude sur les satires d'Horace*, p. 344.

ressemblance, au moins pour le fond, avec les dissertations de Crispinus ». Mais les œuvres poétiques de ce dernier pouvaient parfaitement n'être que des diatribes versifiées ou des poèmes didactiques proprement dits exposant les principes de la philosophie stoïcienne. Dans l'un et l'autre cas, elles devaient contenir des parties très voisines des satires morales de Lucilius et d'Horace, soit par l'emploi de certains procédés communs à ces satires et à la diatribe cynico-stoïcienne, soit par la censure des vices éternels de l'humanité. N'avons-nous pas, dans le *De natura rerum*, l'exemple d'un poème didactique dont l'ensemble peut laisser l'impression d'un long discours satirique contre la crainte des dieux et la terreur de la mort, et, pour en tirer de véritables satires, ne suffirait-il pas d'en isoler certaines parties, par exemple, au début du livre 3, la peinture des passions qui trouvent un aliment dans l'épouvante d'une fin inévitable (341-93), puis le beau morceau où, pour terminer ce même livre, le poète relève avec éloquence les protestations puériles de l'homme contre la brièveté de la vie, ses vaines frayeurs à l'idée des peines infernales (3, 912-1094), ou encore, au livre suivant, les vers célèbres sur les funestes effets et les illusions de l'amour (4, 1113-1183) ? Après le poème de Lucrèce, celui de Manilius aussi, d'une manière peut-être plus inattendue, offre quelque parenté, parfois, avec la satire. On l'a dit, « ce qui doit intéresser le plus un poète astrologue, c'est encore l'humanité : car, après tout, l'objet principal de la science qu'il prêche est de connaître et de prédire notre destinée » (1). Et, de fait, on trouve dans la dernière partie des *Astronomiques* « une galerie de portraits joliment enlevés qui, par la vivacité du tour, rappellent Théophraste (2) »; généralement très courts, ils ont souvent une couleur satirique bien tranchée (3). On sait d'ailleurs que le poème de Manilius est imprégné d'idées stoïciennes. Or, le portrait moral paraît avoir tenu une place importante chez certains représentants du moyen stoïcisme bien connus à Rome. Selon

---

(1) P. Monceaux : *Les Africains* (les païens), p. 164.

(2) *Ibid.*, p. 165.

(3) V. par ex., au livre 5, l'amoureux (109-114), les révolutionnaires (120-124), le poltron (135-136), le viveur efféminé (143-156), l'homme emporté (220-227), l'intrigant (315-324), le mélomane (333-337), le grondeur (451-456) ; cf. au livre 4, le cupide (506-509), le glouton (536-540), le médisant (573-575).

Sénèque (Epist., 95, 65), Posidonius « dit qu'un portrait *(descriptio)* aussi de chaque vertu sera utile : c'est ce qu'il appelle *éthologie*, d'autres le nomment *caractère* (χαρακτηρισμός), et on y trouve pour chaque vertu et chaque vice les signes et les marques par où se distinguent des objets qui se ressemblent. Ceci revient à donner des préceptes : car celui qui donne des préceptes dit : « Voici ce qu'on fera si on veut être tempérant » ; celui qui fait un portrait dit : « Est tempérant celui qui fait ceci, qui s'abstient de cela ». Tu demandes où est la différence ? l'un donne les préceptes de la vertu, l'autre en donne le modèle. Je conviens que ces portraits et, pour me servir du langage des publicains, ces signalements (*iconismi*) ont de l'utilité. Exposons des modèles louables : il se trouvera des imitateurs ». Le procédé, qui n'est après tout qu'un cas particulier de l'emploi des exemples, conduisait à la satire lorsque l'écrivain ou l'orateur s'attachait de préférence à dessiner les traits caractéristiques des différents vices. Le récit de Damasippe et le sermon de Stertinius chez Horace, ou les reproches de Dave à son maître sont fort instructifs à ce point de vue ; on y trouve toute une série de portraits : d'un côté, celui de Damasippe par lui-même, ceux de Staberius et de plusieurs autres avares, ceux du dissipateur Nomentanus et de quelques-uns de ses pareils, celui d'Horace enfin ou plutôt sa caricature ; d'autre part, celui de Priscus l'inconstant, puis, sous le nom d'Horace, celui de l'inconstant encore, et ceux de l'adultère, de l'amateur d'œuvres d'art, du gourmand. Le procédé était donc employé par le stoïcisme populaire aussi bien que par le stoïcisme savant. On peut supposer que les œuvres du vulgarisateur Crispinus lui faisaient une place importante : c'est d'autant plus vraisemblable que Dave, dans le sermon qu'il adresse à son maître, prétend reproduire les leçons du portier de Crispinus. Par là encore ce mauvais poète aurait pu mériter son surnom d'Arétalogue : car le portrait satirique, la *descriptio*, était pratiqué couramment par les conteurs professionnels (1). Sa fécondité devait aussi se répandre en tirades abondantes contre la dépravation du siècle, la cupidité, le luxe, l'insatiabilité de nos désirs : c'est encore un genre de développement dont on trouve plusieurs exemples dans le

---

1) Cf. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. LXXXI, n. 3.

poème de Manilius (1), et on peut y voir un trait de ressemblance de plus entre la poésie didactique d'inspiration stoïcienne (2) et la satire.

Tout cela suffit, il me semble, à expliquer qu'Horace ait semblé admettre une parenté de genre entre ses propres œuvres et celles de Crispinus.

---

(1) V. par ex. *Astronomiques*, 2, 579-597; 4, 1-13.

(2) On pourrait même dire : toute littérature didactique d'inspiration stoïcienne. Que l'on songe seulement aux tirades satiriques si nombreuses dans les *Questions naturelles* de Sénèque.

CHAPITRE IV

Ce que Perse a voulu faire

De l'étude qui précède, on doit conclure, si je ne me trompe, que l'histoire littéraire ne saurait, dans l'état actuel de nos connaissances, refuser ni même contester à Perse l'honneur d'avoir été à Rome le premier poète satirique purement stoïcien.

I

Perse poète du Portique

Faut-il croire que la lecture des poètes cyniques grecs a pu lui suggérer l'idée de faire servir la satire, telle que l'avaient conçue Lucilius et Horace, à la prédication des idées morales du Portique ? L'hypothèse est inutile et même peu vraisemblable. Cornutus, je l'ai montré, n'était pas un de ces maîtres dont l'enseignement, pratique avant tout, se rapprochait du cynisme. Rien n'indique qu'il ait fait jamais d'emprunt, dans ses ouvrages ou dans ses leçons, aux œuvres littéraires où cette doctrine s'était exprimée. Mais peut-être Perse avait-il lu chez le grammairien les Ménippées du cynique romain? J'en doute (1) : on sait le mépris de Remmius Palaemon pour Varron. Cornutus, il est vrai, ne semble pas avoir partagé ce sentiment ; mais,

---

(1) Le mot *trossulus*, qui se lit dans une Ménippée de Varron (fr. 480 Bücheler) se retrouve chez Perse (1, 82), mais il se rencontre aussi chez Sénèque. Aussi bien, je ne nie pas que Perse n'ait pu lire les *Ménippées* de Varron pour y chercher des expressions pittoresques : cela n'implique pas que cette œuvre ait exercé sur notre poète une véritable influence.

s'il estimait Varron comme grammairien (1), nous ignorons ce qu'il pensait du philosophe et du poète.

Quoi qu'il en soit, rien dans l'œuvre de Perse ne trahit l'influence de Ménippe ; la parodie des vieux auteurs y tient, nous le verrons, peu de place, et si le poète, à vrai dire, n'observe pas toujours en parlant des dieux les formes solennelles du respect (2), nous ne sentons jamais chez lui d'intention irrévérencieuse à l'égard de la divinité. Tout au plus le renouveau que la satire Ménippée paraît avoir connu dans les premières années du règne de Néron (3) a-t-il pu encourager Perse à reprendre l'autre forme de la satire.

On pourrait être tenté de rapprocher les choliambes qui se lisent en tête ou à la fin du recueil de Perse et ceux que Nonius nous a conservés d'une *Ménippée* de Varron (4). Nous aurons à nous demander si les choliambes de Perse ne tiennent pas étroitement à la première satire et si notre poète n'a pas voulu imiter ce mélange de mètres qu'offraient les livres les plus anciens de Lucilius (5). Mais, s'ils servaient de prologue ou d'épilogue au recueil entier des satires ou même s'ils formaient une pièce, deux pièces peut-être étrangères à ce recueil, est-il pour cela nécessaire de supposer que Perse en a pris l'idée chez les poètes cyniques ? On a dit récemment que, selon toute apparence, lorsqu'il se sentit attiré vers la poésie satirique, il conçut d'abord le projet de choisir comme mètre le choliambe, que,

---

(1) Cf. *supr.*, p. 85.

(2) V. en particulier 1, 58 : *O Iane, a tergo quem nulla iconia pinsit.* On peut comparer Sénèque : *Apokol.*, 9, 2 : Ianus pater... homo quantumuis uafer, qui semper uidet ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω et 2, 28 : *Ideirco stolidam tibi praebet uellere barbam Iuppiter ?*

(3) On ne peut donner comme exemple certain que l'*Apokolokyntose* ; mais la μωρῶν ἐπανάστασις mentionnée par Suétone (Claude, 38) était peut-être une Ménippée (Cf. Schanz : *Gesch. d. röm. Lit.*, II, 2³, p. 233), et le *Satiricon* de Pétrone a emprunté plusieurs des procédés du genre.

(4) Cf. Gerhard, *op. cit.* p. 253.

(5) On retrouve, il est vrai, ce mélange dans les Ménippées latines, et, même, un passage de Pétrone (*Satir.*, 5) présente la succession directe du choliambe et de l'hexamètre. Mais n'y a-t-il pas précisément, dans ce passage, imitation de Lucilius ? (Cf. F. Marx : *Lucil. rel.*, I, p. XXXIV (testim. 77) et II, p. 404 (n. au v. 1279). V. aussi Fiske : *Lucil. and Pers.*, p. 122-123).

après quelques essais en ce genre, il y renonça pour employer l'hexamètre, et que l'éditeur, trouvant parmi ses vers deux fragments de pièces choliambiques qui semblaient, à première vue, former un tout, les admit dans le recueil des satires auquel ils n'étaient pas destinés (1). Tenons un instant cette hypothèse pour démontrée : le choix que Perse aurait fait du mètre hipponactique pourrait s'expliquer par la seule imitation de modèles latins : dès la fin du IIe siècle ou le commencement du Ier avant notre ère, le savant poète Cn. Matius (2) avait, à l'exemple d'Hérondas, employé ce mètre dans ses mimiambes (3), et l'épigramme latine en avait, de bonne heure, fait usage comme le prouvent certains fragments de Laevius, Helvius Cinna, Licinius Calvus (4), les pièces 8, 22, 31, 37, 39, 43, 59, 60 de Catulle, sans parler de quelques morceaux contenus dans le recueil des Priapées (Nos 31, 36, 47, 51, 58, 63, 78, 79 Bücheler) et dans l'*appendix Vergiliana* (Catalect. nos 2 et 5 Ribbeck). Y a-t-il au moins dans ces quatorze vers des traits venus directement du cynisme ? Je ne crois pas qu'on puisse le prétendre. Sans doute Perse semble comparer ici les mauvais poètes des deux sexes aux perroquets, aux corbeaux, aux pies, et on sait combien les cyniques aimaient les rapprochements entre l'homme et l'animal (5) ; mais quand ils les faisaient dans une intention d'insulte ou de moquerie, ils s'emparaient simplement d'un des procédés les plus courants du langage populaire : ce qui était spécifiquement cynique, c'était de chercher dans la vie des bêtes des exemples pour les hommes. La comparaison des mauvais poètes avec des oiseaux à la voix peu harmonieuse était d'ailleurs classique (6).

---

(1) V. F. Leo : *Hermes*, 45 (1910), p. 48 et Schanz : *Gesch. d. röm Lit.*, II, 2³, p. 83, n° 383.

(2) A. Gell., 10, 24, 10 : Cn. Matius, *homo impense doctus* ; cf. 15, 25, 1 : Cn. Matius, *uir eruditus*.

(3) V. Schanz, *op. cit.*, I, 2³, p. 32, n° 90 et O. Crusius : *Herondae mimiambi* (Leipzig, 1901), p. 94.

(4) V. E. Baehrens : *Fragm. poet. rom.* (vol. 6 des *Poetae latini minores*), p. 287 ; 323 ; 320 ou L. Müller : *Eleg. lat.*, p. 78 (fragm. 9), 87 (fr. 2), 84 (fr. 3).

(5) V. Gerhard : *Phoinix*, p. 23 et suiv. ; p. 48 et suiv.

(6) V. Virg. : *Buc.*, 8, 55 : certent et cycnis ululae ; *ibid.*, 9, 35-36 : Nam neque adhuc Vario uideor nec dicere Cinna Digna, sed argutos inter strepere anser olores. — Prop., 2, 25, 83 : Anseris in docto carmine cessit olor. —

Il n'existe, en somme, aucune raison sérieuse de voir dans les choliambes de Perse un lien entre son œuvre et la poésie morale des cyniques grecs (1).

En revanche, nous savons que Perse estimait Cléanthe (2). Or, lisant chez ce stoïcien que les pensées les plus hautes de la philosophie prennent, à être traduites en vers, plus de force et plus d'éclat (3), il a pu se sentir encouragé dans sa vocation de poète philosophe. Mais son éducation première avait trop fortement développé chez lui le goût d'une forme savante et imprévue pour que les essais poétiques de l'honnête disciple de Zénon, dans leur netteté un peu sèche, lui soient jamais apparus comme des modèles de style. De l'ancien Portique, il n'a dû retenir, touchant l'expression, que des préceptes généraux sur la nécessité de ne jamais parler pour ne rien dire ou, selon la métaphore célèbre de Zénon, « de tremper le langage dans l'intelligence » (4). Les grands maîtres du stoïcisme « n'étaient point, dit Sénèque, occupés de fleurettes. La teneur entière, chez eux, est mâle... Où que l'on jette les yeux, on voit s'offrir à soi un mot qui pourrait être saillant s'il ne se lisait au milieu de mots d'égale valeur » (Sén.: Epist., 33, 1). Cet éloge dissimule l'indifférence réelle des premiers stoïciens, de Chrysippe surtout, à l'égard de la valeur propre du style et la sécheresse de leur exposition constamment dialectique (5). Sans doute Perse, à les lire, pouvait se fortifier dans son horreur pour les grâces efféminées de la littérature à la mode. Mais son goût pour l'expression virile et curieuse tout ensemble trouvait mieux, je pense, à

Lucrèce, 3, 6-7 : Quid enim contendat hirundo cycnis ? (Cf. Heinze : *De rerum natura*, Buch III, Leipzig, 1897, p. 49. Cf. Théocrite, 5, 136 : οὐ θεμιτόν, Λάκων, ποτ' ἀηδόνα κίσσας ἐρίσδειν, οὐδ' ἐποπας κύκνοισι ; 7, 47 et 124 : κοκκύζοντες.

1 M. Gerhard est d'un autre avis ; revenant sur la question dans un article récent (Der Prolog des Persius, *Philologus* 72, 1913, p. 484 et suiv.), il dit expressément que Perse, avant de se consacrer à la poésie satirique imitée de Lucilius et d'Horace, avait écrit des choliambes à la grecque.

(2) Cf. *supr.*, p. 89.

(3) Cf. *supr.*, p. 147.

(4) Plutarque: *Vie de Phocion*, 5 : ... ὁ Ζήνων ἔλεγεν ὅτι δεῖ τὸν φιλόσοφον εἰς νοῦν ἀποβάπτοντα προφέρεσθαι τὴν λέξιν ; cf. Arnim, I, p. 68, n° 304. Quintilien, 4, 1, 117 : Hic expressa (uerba) et, ut uult Zeno, sensu tincta esse debebunt.

(5) Cf. *supr.*, p. 138, n. 1.

se satisfaire chez certains orateurs stoïciens de Rome dont la brièveté énergique n'excluait pas toute préoccupation d'art. Caton, selon Plutarque (Caton d'Utique, 5) s'était fait admirer, dès ses premières tentatives oratoires, par une éloquence qui n'avait rien de juvénile et d'affecté, allant droit au but, substantielle, rude : cette rudesse, cependant, n'était que dans la pensée et s'enveloppait, dans l'expression, d'une certaine grâce qui faisait écouter l'orateur. Ce jugement s'accorde avec celui de Cicéron : Caton, lisons-nous dans le *Brutus* (31,118), avait pris aux stoïciens ce qu'il convenait de leur prendre, mais, pour l'éloquence, c'est aux maîtres d'éloquence qu'il avait demandé des leçons, et il s'était exercé d'après leur méthode (1). Nous n'avons plus de lui qu'une courte lettre à Cicéron (Ad fam., 15,5), et, si le fond en est peu aimable, la forme montre en effet que le rigide stoïcien savait, à l'occasion, user des précautions oratoires et d'une assez fine ironie. D'autre part, son style, pour être sobre et concis, n'en laisse pas moins apparaître, surtout dans la disposition des mots, de l'art et même de l'artifice (2).

Comme monument de l'éloquence de Caton, Perse et ses contemporains, eux-mêmes, ne possédaient plus que le célèbre discours contre les complices de Catilina (Plutarque : Caton, 23). Mais, de Brutus, on avait conservé un plus grand nombre d'œuvres. A vrai dire, ce n'était pas un stoïcien très orthodoxe puisque Cicéron pouvait le considérer comme un adepte de l'ancienne Académie (3), mais le stoïcisme romain l'avait mis au nombre de ses héros, et il n'est pas impossible que Perse ait admiré comme vraiment mâle le style tendu de cet orateur qui reprochait à Cicéron de « manquer de reins » (4). On peut

---

(1) Cf. *supr.*, p. 139 où est résumé le jugement de Cicéron *Paradoxe*, I et 3 sur les morceaux philosophiques introduits par Caton dans ses discours.

(2) V. par ex. 15, 5, 1, le chiasme *domi togati, armati foris*, l'effet *cum ipso rege regnum*..., et § 3) l'opposition « ut tibi persuadeam me et uoluisse de tua maiestate quod amplissimum sim arbitratus et quod tu maluisti factum esse gaudere. »

(3) V. Cic.: *Brut.*, 31, 120 ; 40, 149, etc. ; cf. *supr.* p. 27, n. 2.

(4) *Dial. des orat.*, 18 : Ciceronem... male audisse... a Bruto..., ut ipsius uerbis utar, tanquam fractum atque *elumbem* (Perse (*Sat.*, 1, 104) emploie l'adjectif *delumbis*).

supposer qu'il connaissait tout au moins ses écrits moraux, en particulier le *Traité de la vertu* où était développée avec des exemples cette idée stoïcienne que pour atteindre le souverain bien, la vertu n'a besoin que d'elle-même (1). Sénèque avait lu ce livre auquel il a emprunté une anecdote (Ad Heluiam matrem de consolatione, 9, 4 et suiv.), et, à la fin du Ier siècle, Brutus, peu apprécié comme orateur, malgré l'air de gravité (2) qu'on accordait à son éloquence, était encore estimé pour ses ouvrages philosophiques dans lesquels Quintilien (10, 11, 123), reconnaît le ton de l'homme convaincu (3).

Nou voudrions savoir quel était, sous les principats de Claude et de Néron, le style à la mode dans les cercles de l'opposition stoïcienne. Là-dessus les témoignages positifs font défaut : cependant la concision vigoureuse, le tour sentencieux que Tacite a donnés aux paroles mises par lui, au l. 15 de ses *Annales* (ch. 20), dans la bouche de Thrasea, me semblent la preuve qu'à cette époque, comme au temps de Caton et de Brutus, les orateurs stoïciens cherchaient à se faire une éloquence constamment énergique et qui parût moins riche de mots que de pensées : volontiers, je suppose, ils eussent pris pour devise la formule dont Cicéron caractérise le style épistolaire d'un de ses correspondants : *quam multa quam paucis* (Epist. ad fam., 11, 24, 1).

Instruit par Remmius Palaemon à n'admirer que les plus grands écrivains de Rome, exercé sans doute par Verginius Flavus à ramasser l'expression pour lui donner plus de relief, ayant appris de Cornutus les principes de la rhétorique stoïcienne selon lesquels la parole ne devait traduire que des représentations exactes, Perse était bien préparé à tenir un style substantiel et nerveux pour le seul qui fût digne d'un homme. En ce sens l'influence de Thrasea, celle de Caton, son héros, celle de Brutus aussi ont pu contribuer à fixer l'idéal littéraire de notre poète. Mais surtout le stoïcisme lui enseignait que l'art doit s'exercer en vue d'une fin utile (4). Ainsi, sans parler de sa gravité naturelle, l'action de son milieu et les leçons de son maître le détournaient de la littérature frivole ou de pure imagination. Mais, malgré

---

1 Cic.: *Tuscul.*, 5, 1, 1.

(2 Quint., 12, 10, 11 : *grauitatem* Bruti ; *Dial. des or.*, 25 : *grauior* Brutus.

(3 Cf. *Dial. des orat.*, 21 : Brutum philosophiae suae relinquamus.

(4) Cf. *supr.*, p. 99.

tout, il voulait se consacrer à la poésie. Il ne lui restait plus que d'être le poète du Portique et de prêcher en vers la bonne doctrine. Crispinus, quelle que fût la nature de ses œuvres, n'avait pas gagné devant le public lettré la cause de la poésie stoïcienne, et il ne survivait déjà plus, je pense, que par les railleries d'Horace. D'autre part, si les *Astronomiques* de Manilius datent réellement de l'époque d'Auguste ou de Tibère, elles sont restées à peu près ignorées des contemporains et le sujet, d'ailleurs, en était bien spécial. On n'a relevé chez Perse aucun souvenir de ce poème. S'il l'avait connu, il aurait pu y prendre un instant l'idée de quelque grande composition didactique, d'un *De natura rerum* stoïcien. Mais le souffle lui manquait pour une œuvre aussi vaste. Du moins aurait-il pu trouver dans la tragédie, où il s'était déjà essayé, un moyen commode de défendre la doctrine qui lui était chère ; mais peut-être avait-il conscience de n'avoir pas débuté en ce genre par un coup de maître, et, en même temps, sa foi stoïciennne devait lui inspirer de plus en plus le désir de parler en son propre nom. Dès lors la causerie morale en vers qui, par sa faible étendue, était bien à la mesure de ses forces (1), convenait, mieux que tout autre forme, à son dessein. Rien n'empêche qu'il s'en soit avisé après une lecture de Lucilius (2) : l'âpre franchise du vieil écrivain était bien faite pour plaire à cet amateur de l'expression virile et le toucher d'émulation (3). Mais les leçons de Palaemon, la pratique d'Horace, le goût de son époque et de ses amis stoïciens pour le *trait* le mettaient en garde contre la prolixité et les négligences de ce génie trop peu sévère pour lui-même. En admettant donc que Lucilius, par la forte impression qu'il fit sur lui, l'ait orienté vers le *sermo*, son vrai modèle, ce fut Horace, qui avait, dans ses satires et dans ses épîtres, porté le genre à sa perfection. Il s'agissait seulement de réduire, dans la causerie en vers, la part des confidences personnelles et de la fantaisie, et de la faire servir à l'enseignement d'une doctrine déterminée.

---

(1) Il aurait même songé d'abord à des œuvres de proportions moins considérables encore, si vraiment il avait choisi comme première forme l'épigramme.

(2) V. *Vita Persii*, 10. Cf. *supr.*, p. 114.

(3) Cf. O. Jahn, *Proleg.*, p. LVIII.

II

Perse écrit pour les lettrés

Mais gardons-nous de prendre Perse pour un vulgarisateur au sens propre du mot ; il se distingue essentiellement à cet égard des poètes cyniques tels que Cratès, Monimos, Phoenix de Colophon qui semblent avoir employé le vers pour donner à leurs idées une forme plus accessible à la foule, c'est-à-dire pour créer, à côté du sermon populaire, une poésie philosophique populaire. Il faudrait plutôt songer ici aux *Méliambes* de Kerkidas de Mégalopolis, si d'ailleurs la forme en était moins particulière et l'accent moins personnel. Je crois que Perse s'est proposé de faire entrer dans un genre littéraire classé et illustré par des chefs-d'œuvre, la prédication stoïcienne longtemps abandonnée aux orateurs d'école ou de carrefour (1), ou prise par de médiocres versificateurs pour matière de méchants poèmes ; en d'autres termes, de composer sous le nom de satires, des sermons stoïciens qui fussent un régal pour les lettrés. En cela comme en tout le reste, il se montrait disciple fidèle du savant Cornutus. Il nous laisse entendre lui-même qu'il n'écrit ni pour les ignorants ni pour les simples. Il voudrait être lu ou écouté de celui qui s'enflamme aux vers de l'audacieux Cratinus, qui pâlit sur les emportements d'Eupolis ou du vieillard qui domine tous les autres, Aristophane (2) :

---

(1) Il faut mettre à part, bien entendu, ceux des ouvrages de Sénèque publiés du vivant de Perse que l'on peut considérer comme se rattachant à la prédication stoïcienne. Mais on peut saisir dans nombre d'entre eux une arrière-pensée d'apologie personnelle. Seules les lettres à Lucilius, publiées après la mort de Perse, me semblent représenter une tentative analogue à la sienne pour créer un sermon stoïcien qui pût plaire aux esprits cultivés. Mais les moyens sont très différents.

(2) On s'est demandé Passow, Heinrich ; cf. Lejay : *Satires d'Hor.*, p. LXXIII, n. 2 si les mots *praegrandis senex* ne désignaient pas Lucilius. Mais il me semble que Perse ne peut songer ici qu'à un troisième poète grec. D'ailleurs les noms de Cratinus et d'Eupolis appelaient celui d'Aristophane qui les accompagnait toujours.

... Audaci quicumque afflate Cratino
Iratum Eupolidem praegrandi cum sene palles,
Aspice et haec, si forte aliquid decoctius audis.
(Sat., 1, 123-125).

Par ces mots, je le sais, le poète s'est proposé surtout d'amener une série de traits satiriques contre ceux qui se font gloire de mépriser la Grèce, la science et la philosophie ; il n'en est pas moins vrai que, en dehors même de ces hommes vulgaires, les Romains sans culture ou de culture médiocre ne pâlissaient pas sur les poètes de la comédie ancienne et n'étaient pas capables de juger du fini d'une œuvre. C'est donc aux gens instruits que s'adresse le jeune satirique, c'est à eux qu'il veut plaire ; et c'est bien à eux qu'il a plu : on connait le mot de Lucain disant que les vers de son condisciple étaient de la vraie poésie et que les siens, en comparaison, n'étaient qu'un jeu (1) ; d'autre part, Perse est le seul satirique que Quintilien nomme après Horace, et ce juge difficile déclare qu'il a mérité par un seul livre beaucoup de gloire et de vraie gloire (10. 1, 94). Nous ne savons pas si personne au temps de Tibère et de Claude s'était essayé dans le genre ; en tout cas les tentatives de cette espèce, s'il s'en était produit, avaient eu peu de succès, et cela encore, pour un jeune homme qui n'avait pas de médiocres ambitions littéraires, pouvait être un aiguillon.

Dans l'entreprise de conquérir les suffrages des auditeurs ou des lecteurs exigeants, Perse semble d'abord plus près d'Horace que de Lucilius : celui-ci, au témoignage de Cicéron (De orat., 1. 3, 7) redoutait le jugement de Scipion et de Rutilius et n'écrivait, disait-il, que pour les gens de Tarente et de Consentia et pour les Siciliens. Mais ce n'était là qu'exagération de modestie. Un autre passage de Cicéron (De orat., 2, 6, 25) nous fait bien comprendre la vraie pensée de Lucilius : il ne voulait pour lecteurs ni des gens très ignorants ni des hommes de trop de science, parce que les uns n'entendraient pas ses ouvrages et que les autres y verraient peut-être plus qu'il n'y avait mis. « Je ne me soucie pas, disait-il, d'être lu par Persius (c'était le

(1) Le texte est altéré : je suis la restitution de Leo (*Persi Vita*, 5) : Lucanus mirabatur adeo scripta Flacci ut uix se retineret recitante eo clamare, quae ille faceret esse uera poemata, sua ludos.

nom d'un savant consommé), j'aime mieux Laelius Decimus (celui-ci était un fort honnête homme et assez instruit, mais bien loin de Persius) ». La même pensée s'exprimait, semble-t-il, dans deux vers du livre 26, aujourd'hui mutilés (598-589 Marx) :

> Nunc itidem populo <placere nolo> his cum scriptoribus :
> Voluimus capere animum illorum.... (1)

En somme, il écartait les érudits et les ignorants pour s'adresser aux honnêtes gens, comme on eût dit au XVIIe siècle ou, comme nous dirions aujourd'hui, aux gens de goût. Et c'est au même public que se sont adressés Horace (2) et Perse.

Horace encore enseignait à Perse que la satire ne pouvait sans précaution se faire prêcheuse : il lui montrait par deux exemples (Sat., 2, 3 et 7) qu'une diatribe versifiée pouvait parfaitement former une satire, mais une satire qui ferait rire aux dépens de son auteur si celui-ci ne s'efforçait d'éviter les ridicules ordinaires du genre : division trop didactique, banalité des anecdotes et des exemples, répétitions, abus des interrogations et retour perpétuel des mêmes formes de raisonnement, emphase et trivialité, pédantisme rogue. Seule l'étude détaillée des satires de Perse pourra nous montrer dans quelle mesure il a su se garder de ces défauts et aussi jusqu'à quel point, tout en imitant Lucilius et Horace, il est demeuré l'élève des moralistes stoïciens.

III

Perse et la déclamation philosophique

La discussion est toujours ouverte sur les relations qui ont pu exister à l'origine entre la satire latine et la diatribe cynico-stoïcienne,

---

1) Cf. Fiske : *Lucilius and Persius*, p. 126-127.

2) M. Lejay (*Sat. d'Hor.*, p. 101) estime la doctrine d'Horace plus aristocratique que celle de Lucilius. « Lucilius, dit-il, n'écrivait pas pour la foule ; mais il n'écrivait pas pour un cénacle » ; soit, mais ses œuvres, telles qu'elles étaient, plaisaient à Scipion et aux hommes de goût de ce temps-là, et Lucilius songeait à eux en les écrivant. Disons que, de Lucilius à Horace, le nombre des délicats s'était fort accru dans la haute société romaine.

et je n'entends pas m'y engager. Mais, même s'il était établi que la diatribe n'a eu aucune influence directe ni sur Lucilius ni sur Horace poète satirique, il ne faudrait pas conclure de là que Perse n'en ait rien emprunté pour son compte. La parenté des deux genres n'est contestée de personne, et Horace, dans les satires 5 et 7 de son second livre, en avait, pour ainsi dire, donné le symbole, puisqu'il y montre le stoïcisme et la satire se rejoignant pour peindre la folie humaine (1). Perse a donc pu chercher à combiner les procédés de l'un et de l'autre. Mais ce n'est pas évident *a priori*, car on peut douter qu'il ait jamais été auditeur assidu des conférences morales faites pour un public nombreux. Il a dû suivre presque exclusivement, durant son initiation philosophique, les leçons de Cornutus, qui, étant surtout un érudit, ne pratiquait certainement pas la diatribe à la manière oratoire des maîtres de Sénèque, Attale et Papirius Fabianus. Je me demande toutefois si son enseignement, lorsqu'il voulait se mettre à la portée d'esprits encore peu préparés, ne rappelait pas en quelque mesure, avec plus de simplicité, le genre d'exposition de ces moralistes, ou plutôt, avec moins d'aisance familière, moins de chaleur aussi, celui de Musonius, dont les diatribes, autant qu'on peut s'en rendre compte à travers de médiocres rédactions, étaient de véritables causeries. Je ne doute pas que Cornutus n'usât alors de comparaisons empruntées à la réalité courante, d'exemples tirés de la fable, de la littérature, de l'histoire ou de la légende des grands hommes ; qu'il ne citât volontiers les poètes ; qu'il ne multipliât les interrogations ; qu'il n'aimât à prévoir les objections pour les mieux réfuter. Du reste, plusieurs de ces procédés étaient d'un emploi ordinaire même dans les plus savants traités de la secte (2).

J'irai plus loin : le stoïcisme se plaisait à montrer combien l'existence menée par la plupart des hommes est peu conforme à la nature ; et Cornutus, pour développer chez ses élèves le goût du vrai, ne négligeait pas, je pense, de critiquer âprement et même de ridiculiser la vie si fausse et si vaine de tous ceux qui n'ont pas la sagesse et ne la cherchent point (3). Il devait même apporter dans ce genre de

(1) Cf. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. 380 et 381 ; p. 384.

(2) Cf. *supr.*, p. 136.

(3) Cf. Ch. Burnier : *Le rôle des satires de Perse dans le développement du néo-stoïcisme*, p. 13 et 14.

développement un esprit assez caustique si on en juge par les vers de la satire 5 (v. 5, 18) que Perse a mis dans sa bouche : l'emphase des poètes tragiques y est raillée sans indulgence ; et, si l'abus des métaphores et des tours forcés laisse apparaître trop visiblement dans ce morceau la propre manière de l'auteur, on peut croire cependant qu'il a voulu noter ici un trait du caractère de son maître : uni au poète par une si parfaite sympathie, le philosophe avait peut-être comme lui, avec une certaine aptitude à saisir les ridicules, le goût, sinon le don véritable du trait satirique. Qu'on se rappelle aussi son mot cruel sur les grands projets poétiques de Néron.

Il est donc vraisemblable que Perse s'est trouvé préparé jusqu'à un certain point par l'enseignement même de Cornutus au rôle de satirique philosophe. Mais je veux rappeler ici qu'il avait eu très probablement l'occasion d'entendre, chez Thrasea, Musonius et Démétrius le cynique (1), c'est-à-dire deux hommes qui, bien plus que Cornutus, considéraient la morale comme la partie essentielle de la philosophie et s'appliquaient avant tout à cette thérapeutique des passions (2) que Cicéron, dans ses *Tusculanes*, reproche aux grands maîtres du stoïcisme, tout occupés de diviser et de définir, d'avoir trop négligée (3). Nous chercherons si, dans le fond et la forme de ses satires, on ne peut rien retrouver de Musonius. Quant à Démétrius, si les citations que Sénèque fait de ses discours moraux ou de ses sentences sont exactes, il avait un goût prononcé pour l'antithèse (4) et pour les comparaisons (5), fussent-elles mal odorantes (6). Nous

---

(1) Cf. *supr.*, p. 106.

(2) Musonius, cité par Plutarque : *De cohib. ira*, 2, p. 453 *d* = Hense : *Mus. reliq.*, p. 123, 8 : δεῖν ἀεὶ θεραπευομένους βιοῦν τοὺς σώζεσθαι μέλλοντας. Peut-être Musonius avait-il été comme Sénèque l'élève de Sotion et par suite, indirectement, le disciple de Sextius. V. sur ce point G. Heylbut : Zu Musonius und Sotion, *Rhein. Mus.*, 39 (1884), p. 310 et suiv.

(3) Cicéron : *Tuscul.*, 4, 5, 9 : ... Chrysippus et Stoici cum de animi perturbationibus disputant, magnam partem in his partiendis et definiendis occupati sunt, illa eorum perexigua oratio est qua *medeantur* animis nec eos turbulentos esse patiantur.

(4) V. par ex. : *De prouid.*, 3, 3 et 5, 6 ; *De beneficiis*, 7, 1, 4.

(5) V. par ex. : *De benef.*, 7, 1, 3 ; *Epist.*, 67, 4.

(6) V. *Epist.*, 91, 19 : Eleganter Demetrius noster solet dicere eodem loco

lisons aussi dans le *De beneficiis* (7, 9-10) un long morceau qui veut reproduire sa manière : c'est une tirade satirique contre le luxe et l'amour des richesses ; on y remarque, dans le détail, nombre d'expressions pittoresques dont l'invention revient peut-être à Sénèque, mais l'allure générale en est très oratoire et non sans banalité. Si nous avons là une image fidèle du langage de Démétrius, Perse devait le juger un peu vulgaire et ressemblant trop à celui de ces conférenciers, plus rhéteurs que philosophes, dont il ne pouvait goûter l'éloquence cousue de lieux communs mal rajeunis.

Nous savons qu'en Grèce la limite était difficile à tracer entre la sophistique et la philosophie et que, en dépit des combats qu'elles se livraient depuis Socrate, elles s'empruntaient sans cesse l'une à l'autre leurs sources de développements et leurs procédés. De même à Rome rhéteurs et maîtres de philosophie, malgré leur hostilité réciproque, se rapprochaient bien souvent dans l'usage des mêmes thèmes et des mêmes figures. Sénèque le Père (Controv., 1, praef., 23) nous dit que Porcius Latro s'était constitué un magasin de traits sur la fortune, la cruauté, le siècle, les richesses, et qu'il plaçait ces traits dès qu'il pouvait les introduire dans ses controverses avec suffisamment d'à-propos. D'autres rhéteurs, en pareil cas, ne se contentaient pas d'une ou deux phrases brillantes, mais donnaient carrière à leur éloquence : qu'on lise, rapportées tout au long ou simplement résumées dans le recueil des *Controverses et suasoires*, des tirades d'Arellius Fuscus contre l'influence corruptrice des richesses et en l'honneur de la pauvreté (Contr., 2, 1, 4-8), de Papirius Fabianus sur le même sujet (Contr., 2, 1, 10-15 : 5, 6-7) ou sur l'instabilité de la Fortune (Suas., 1, 8-10), d'Albucius sur l'égalité naturelle de tous les hommes (Contr., 7, 6, 18), de Cestius Pius sur les nombreuses routes que la nature nous a ouvertes vers la mort (Contr., 7, 1, 9). Si on compare ces morceaux aux fragments de conférences morales cités par Sénèque le Philosophe ou aux déclamations dont il se plaît à orner ses dialogues, ses traités ou ses lettres, on sera frappé de la ressemblance. Je

---

sibi esse uoces imperitorum quo uentre redditos crepitus : « Quid enim, inquit, mea refert sursum isti an deorsum sonent ? » — Hense attribue à Démétrius ce qu'on lit chez Stobée, 3, 8, 20 : cf. Wendland : *Die hell. röm. Kultur* [3], p. 85.

me contenterai d'indiquer, outre le pastiche de Démétrius mentionné tout à l'heure, une sortie d'Attale contre les richesses (Epist., 110, 14-20), une apostrophe véhémente contre les hommes que possèdent la cupidité, l'amour du luxe, la gourmandise (Epist., 89, 19-22) (1), de longues invectives contre la corruption du siècle (De ira, 2, 7, 2-9; Nat. quaest., 7, 31-32) et contre les raffinements qu'imagine le goût blasé des contemporains (Nat. quaest., 4, 13), des considérations abondantes sur les caprices de la fortune et les divers genres de mort dont tout homme est, à chaque instant, menacé (Ad Marc. de consol., 10; Nat. quaest., 6, 2, 2-9).

On peut remarquer, chez les rhéteurs aussi bien que chez les philosophes, l'allure satirique d'un grand nombre de ces morceaux. Mais si des lieux communs de ce genre, entendus ou traités pendant deux années d'éducation oratoire, ont pu contribuer à rendre Perse sévère pour les hommes de son siècle et à lui donner une expérience factice (2), la forme ne s'en est pas imposée à lui d'une manière tyrannique. Il avait déclamé trop peu de temps pour demeurer, comme plus tard Juvénal, le prisonnier des habitudes prises « dans les cris de l'école ». On voit, en particulier, qu'il n'abuse point du développement par énumération d'exemples. Aussi bien, pour tous les thèmes d'un caractère moral, c'est la rhétorique qui était tributaire de la philosophie ; lorsqu'un jeune homme passait de bonne heure des mains d'un rhéteur dans celles d'un philosophe, il s'en apercevait nécessairement et devait, du même coup, concevoir un dédain superbe pour les déclamateurs : il sentait toute la pauvreté de ce placage, maintenant qu'il était ou se croyait capable de contempler dans leur grandeur et de replacer dans l'ensemble imposant d'un système ces vérités ravalées par de simples phraseurs au rôle d'ornements oratoires. En tout cas, Perse a laissé voir plus d'une fois son mépris pour le développement tout fait et les déclamations pompeuses, en vers ou en prose : il raille les tirades des poètes contemporains contre les mœurs, le luxe, les festins des grands (Sat., 1, 67-68); or, on y retrouvait les mêmes procédés et souvent les mêmes traits que dans les lieux communs d'école, et, d'autre part, les rhéteurs employaient de plus en

(1) Cf. *Epist.*, 90, surtout à partir du § 14.

(2) Cf. *supr.*, p. 19 et suiv.

plus la langue de la poésie ; il semble tourner en ridicule l'abus que l'on faisait du thème des grands hommes *pris à la charrue* (Sat., 1, 73-75); il se moque des maîtres peu sages qui, à des enfants, donnent, comme sujet de composition oratoire, un discours à Caton qui va mourir (Sat., 3, 44-47). A plus forte raison devait-il condamner les philosophes dont la manière, oratoire à l'excès, cherchait toutes les occasions possibles de faire, comme on dit, le morceau et de multiplier les effets sûrs. Et de fait, son biographe nous l'assure (1), il ne fut pas séduit par l'esprit de Sénèque.

Sans doute le jeune ami de Thrasea pouvait reprocher au stoïcisme du maître de Néron de ne pas être assez rigoureux ; mais il n'aura pas non plus pardonné au brillant écrivain ses perpétuelles amplifications, ses trop fréquentes énumérations d'exemples (2), par dessus tout la monotonie d'un style qui, ainsi qu'il arrive chez la plupart des orateurs, ne met en œuvre qu'un nombre assez restreint de tours, d'images, de figures et, en dépit de son caractère artificiel, sent l'improvisation. Dans les tragédies du philosophe, ne retrouvait-il pas les mêmes défauts aggravés souvent d'une enflure choquante ? Lorsque, caché sous le personnage de Cornutus, il laisse l'honneur de recueillir les nuées de l'Hélicon à ceux qui feront bouillir la marmite de Procné et de Thyeste (Sat., 5, 7-9), il ne songe pas nécessairement aux vieux tragiques latins, Pacuvius et Accius : le persiflage peut s'appliquer à des poètes contemporains ; mais, malgré le nom de Thyeste, je n'affirmerai pas qu'il y ait là une allusion directe à Sénèque. Horace (Art poétique, v. 91) prend le trop célèbre festin comme type des événements dont l'horreur tragique ne saurait s'exprimer en vers simples et familiers : Perse paraît se souvenir ici de ce passage de l'*Art poétique* ; la fin de vers *olla Thyestae* correspond à la fin de vers *coena Thyestae*. On sait, d'ailleurs, que le sujet était classique ; Varius et Gracchus l'avaient traité sous Auguste (3), et il fut plus d'une fois repris après Sénèque. Quant au *Ludus de morte Claudii*, notre poète en réprouvait, j'imagine, l'inspiration faite de

(1) Cf. *supr.*, p. 108.

(2) Sur ce point, il est arrivé à Sénèque de prévenir lui-même la critique avec bonne humeur (v. par ex., *Epist.*, 24, 6 ; cf. *Nat. quaest.*, 2, 21, 4).

(3) V. Schanz : *Gesch. d. röm. Lit.*, II, 1 [3], p. 198 et 365.

rancune personnelle : mais, ici, le style était de nature à l'intéresser.

Il convient toutefois de prévenir un malentendu possible : si Perse dédaigne les procédés faciles de l'école, il n'en est pas moins vrai qu'il est tout pénétré de rhétorique. Ce n'était pas, je l'ai déjà dit, auprès du grammairien Cornutus qu'il eût pu retrouver le sens et le goût du naturel et de l'énergie simple ; comment, d'ailleurs, le stoïcisme l'aurait-il mis en garde contre la vigueur factice ? Rien, chez les amateurs de lieux communs et de clichés de toute espèce, ne devait le choquer autant que le manque de travail et de science véritable du métier. Ici encore il nous apparaît bien comme l'artiste ambitieux de plaire aux connaisseurs et qui ne veut pas d'un succès facile.

Cela n'implique point qu'il eût, pour la parole vivante d'un Musonius ou d'un Démétrius, des exigences déplacées : chez ces prédicateurs sincères (1) la première préoccupation n'était pas de se faire admirer, c'était de convaincre l'intelligence et d'entraîner la volonté. Perse sans doute vivait avec Cornutus dans une trop grande intimité d'esprit et de cœur pour s'abandonner à leur direction : du moins devait-il les écouter avec respect et, par eux, il a pu subir dans une certaine mesure l'influence directe du sermon stoïcien et du sermon cynique tels qu'ils étaient alors. Il en a retiré, je pense, un profit moral ; mais, d'autre part, ne croyait-il pas avoir dérobé à son cher Horace le secret de faire de l'art avec les procédés et le langage ordinaires de ces exhortations ? Ces procédés et ce langage, il pouvait les étudier aussi dans les monuments de la littérature cynico-stoïcienne qui existaient encore en grand nombre. Si je doute que cette littérature ait joué dans l'éveil de sa vocation satirique un rôle prépondérant, je n'aurais garde d'affirmer avant tout examen qu'elle soit demeurée sans influence sur son art ; on peut dire même que la vraisemblance est, à première vue, en faveur de l'hypothèse contraire ; les diatribes de

---

(1) La sincérité de Musonius n'est pas douteuse. Mais on peut trouver chez Démétrius, même à travers les éloges que lui donne Sénèque, quelque chose de charlatanesque. Cette impression est confirmée par un passage de Tacite (*Hist.*, 4, 40), où sont opposées l'attitude de Musonius et celle de Démétrius dans le procès de Publius Céler, délateur de Soranus : l'opposition n'est pas favorable à Démétrius qui défendit Céler Iustum iudicium explesse Musonius uidebatur. Diuersa fama Demetrio, cynicam sectam professo, quod manifestum reum *ambitiosius quam honestius* defendisset).

Bion, en particulier, par leur tour satirique très marqué, surtout par la manière adroite dont l'auteur mêlait tous les tons et s'était créé, en exploitant le fonds si riche du langage populaire, un style à la fois très pittoresque et très savant, étaient bien faites pour retenir l'attention d'un écrivain soucieux de donner à la satire une forme vigoureuse et raffinée tout ensemble. Et Perse n'avait, ici encore, qu'à se laisser guider par Horace, qui s'était plu, un jour, à rapprocher ses propres satires des diatribes de Bion (Epist., 2, 2, 60) (1). La question, comme on le voit, a plusieurs aspects et on ne saurait la résoudre, s'il est possible d'y parvenir en l'état de nos connaissances, avant d'avoir analysé les satires de Perse dans tous les moyens d'expression qui s'y trouvent employés.

IV

Perse et la politique

Mais, avant d'entreprendre cette analyse, il sera utile d'étudier la matière même de l'œuvre, de rechercher quelle place y est faite d'une part à l'élément satirique proprement dit, attaques contre les individus, peinture plus ou moins cruelle des mœurs de l'époque ; d'autre part à l'élément philosophique et moral, idées générales, critique des erreurs et des vices éternels de l'humanité, scènes et portraits dont les acteurs ou le modèle sont de tous les temps. Je ne dis rien de ce qu'on peut appeler l'élément personnel, souvenirs, confidences, impressions de voyage ou de *choses vues*, polémiques : nous savons déjà qu'il n'a, chez Perse, qu'un rôle tout à fait secondaire. Mais je n'ignore pas qu'on a souvent attribué à ses satires ou à certaines d'entre elles un caractère politique. La thèse, à vrai dire, semble

(1) Sur la portée de ce rapprochement, cf. Wendland : *Die Hell. röm. Kultur*[3], p. 79 : « Wenn Horaz selbst Epist., 2, 2, 60, die Diatriben des Bion als sein Vorbild nennt, so will er nur einen besonders berühmten und typischen Repräsentanten der Gattung nennen. »

démodée. Cependant, comme on la voit reparaître de temps à autre (1), je ne l'écarterai pas sans discussion : d'ailleurs elle a eu pour elle, autrefois, des savants illustres comme Casaubon et elle peut se réclamer de certains témoignages suspects, mais anciens.

Ceux qui la soutiennent trouvent peu vraisemblable que Perse, élevé dans un milieu d'opposition, uni à Thrasea par des liens de famille et d'amitié, ait pu composer des satires sans flétrir, d'une manière ou d'une autre, le maître indigne dont la dépravation risquait de corrompre le monde romain. A défaut de l'action politique, désormais impossible, on avait encore dans la littérature une arme efficace qu'il fallait seulement manier avec prudence : et Thrasea pouvait mieux que personne servir de conseiller et de guide à son jeune ami. Partant de cette idée, H. Lehmann, il y a une soixantaine d'années, sans nier que l'œuvre de Perse ne fût comme un cours de morale stoïcienne, voulait y voir en même temps une manière de pamphlet : elle aurait formé en quelque sorte un long portrait du prince considéré comme le vivant exemplaire de tous les vices qu'elle combat ; et l'interlocuteur fictif que Perse, tant de fois, prend à parti, ce serait une image, aux lignes volontairement imprécises, de Néron lui-même (2). Cela est ingénieux. Malheureusement Lehmann, je le montrerai plus tard, n'a pas mieux réussi que les autres à fonder sur des arguments solides une hypothèse dont on peut fort bien se passer, quoi qu'il en ait dit, pour expliquer le succès des satires à leur apparition et pour rendre compte de leur obscurité.

Peut-on même invoquer en sa faveur la vraisemblance morale ? Si j'ai donné dans la première partie de ce travail une idée juste du

---

(1) V. par ex. R. Pichon : *Hist. de la litt. lat.*, p. 553 : « Sans nommer Néron en toutes lettres (la chose eût été impossible), Perse le met en scène sous le nom d'Alcibiade. » — R. Waltz : *Vie de Sénèque*, p. 9, n. 1 : « L'Alcibiade de sa quatrième satire est certainement Néron, comme l'a pensé Casaubon. » — Pretor : A few notes on the satires of Persius, *Classical Review*, 21 (1907), p. 73 et suiv.

(2) H. Lehmann a exposé ces idées à plusieurs reprises (V. *Philologus*, 6 (1851), p. 431 et suiv. : Zur Erklärung der Sat. d. Persius ; *Zeitschrift für die Altertumswissenschaft*, 10 (1852), p. 193 : Zur Erklärung von Persius erster Satire), mais nulle part avec autant de netteté que dans un programme du Gymnase de Greifswald (*De A. Persii satira 5*), notamment p. 8-9.

caractère de Perse et des influences qui se sont exercées sur lui, on doutera peut-être que ce jeune homme, épris des idées du Portique mais passionné pour les livres, l'étude et la poésie, n'ait pas considéré comme un tâche assez noble de prêcher la morale stoïcienne en vers bien frappés. Et n'y avait-il donc que le prince pour mériter le mépris ou la pitié d'une conscience droite ?

On ne saurait rien tirer non plus des vers où Perse parle de Lucilius ni de ceux où il se met en quelque sorte sous le patronage des poètes de la comédie ancienne : à les lire sans idée préconçue, on n'y trouve nullement la preuve qu'il « se mouvait, comme eux, sur le terrain politique » (1). D'abord, dans ce morceau, Lucilius n'est pas nommé (2) à côté d'Eupolis, de Cratinus et d'Aristophane, mais à côté d'Horace : Perse réclame pour lui-même le droit de composer des satires, puisque Lucilius n'a épargné personne, puisque Horace, en jouant, ne craint pas de mettre le doigt sur les défauts de ses amis et de narguer la foule :

> ... Secuit Lucilius urbem,
> Te Lupe, te Muci et genuinum fregit in illis ;
> Omne uafer uitium ridenti Flaccus amico
> Tangit et admissus circum praecordia ludit
> Callidus excusso populum suspendere naso.
> (Sat., 1, 114-118).

Y a-t-il rien là qui laisse deviner l'intention de composer des œuvres marquées de l'antique liberté républicaine ? La satire d'Horace, sur laquelle Perse insiste particulièrement, laisse la politique hors de son domaine : le poète s'en est-il réclamé ici pour dissimuler son but véritable et calmer les défiances qu'aurait pu éveiller le nom de Lucilius ? Je n'en crois rien puisqu'on voit assez, en lisant son œuvre, qu'Horace a été réellement son modèle de prédilection.

D'autre part, s'il se recommande un peu plus loin aux lecteurs assidus de Cratinus, d'Eupolis et d'Aristophane, c'est qu'il veut, aux hommes vulgaires qui méprisent toute vraie culture, opposer les amis

---

1 H. Lehmann : *Philol.*, 6 (1851), p. 436 : «...diese Worte... nöthigen ...uns anzuerkennen... dass er (i. e. Persius), gleich ihnen (i. e. Eupolis, Kratinus, Aristophanes) sich auf politischem Gebiete bewegt. »

2) Cf. *supr.*, p. 161, n. 2.

des lettres grecques : or, parmi les auteurs grecs les plus admirés de ces esprits délicats, n'était-il pas naturel qu'un poète satirique tînt à nommer ceux qu'une théorie répandue regardait comme les ancêtres de la satire latine ? Cette théorie venait-elle de Varron ? On l'a dit (1), mais cela n'est pas certain, et, au surplus, il n'importe guère : Perse la trouvait chez Horace ; elle était peut-être acceptée de Palaemon et de Cornutus ; cela devait lui suffire, et, en pareille matière, il n'était porté ni par nature ni par éducation à l'étude minutieuse et à la critique des sources. Mais on peut se demander jusqu'où s'étendait à ses yeux la parenté des deux genres : la voyait-il tout entière dans l'usage de l'attaque nominative ? ὀνόματι κωμῳδεῖν, telle était la formule qui définissait pour les grammairiens le caractère distinctif de la comédie ancienne, et il semble qu'Horace, dans les vers célèbres où il rapproche Lucilius d'Eupolis, de Cratinus et d'Aristophane (Sat., 1, 4, 1 et suiv.) et dans celui où il nomme Eupolis à côté d'Archiloque (Sat., 2, 3, 12) s'en tienne là. Mais ailleurs il a bien l'air d'aller plus loin et de considérer les poètes de la comédie ancienne comme les maîtres du ridicule ; et le ridicule, mieux que l'invective véhémente, lui paraît être, pour le poète satirique, l'arme de choix (2) :

> ... Ridiculum acri
> Fortius et melius magnas plerumque secat res :
> Illi scripta quibus comoedia prisca uiris est,
> Hoc stabant, hoc sunt imitandi.
>
> (Sat., 1, 10, 14 et suiv.).

Ces vers, je croirais volontiers que Perse s'en est souvenu aussi. Sans doute il joint au nom de Cratinus l'épithète d'*audax* et au nom d'Eupolis celle d'*iratus* ; mais il vient de caractériser sa propre satire par le mot *ridere* :

> Hoc ridere meum, tam nil, nulla tibi uendo
> Iliade...
>
> (Sat., 1, 122-123).

Et, d'un autre côté, la manière dont il oppose l'admirateur des vieux comiques grecs à l'homme grossier qui raille les crépides, qui a le

---

1 V. en particulier, F. Leo : Varro und die Satire, *Hermes*, 24 (1889), p. 67 et suiv. Cf. P. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. XLVII et suiv.

2 V. Lejay, *op. cit.*, p. LV et suiv.

talent de dire à un borgne qu'il est borgne, ou qui se divertit, — avec quelle finesse ! — aux dépens des mathématiciens, ne permet guère de douter qu'il n'ait voulu montrer dans la comédie ancienne un des modèles de la bonne plaisanterie. Et cette opposition même, Horace ne la lui a-t-il pas suggérée par celle qu'il établit entre ces chefs-d'œuvre du rire et l'oubli dédaigneux où le bel Hermogène et ses pareils affectent de les laisser :

> ... Hoc sunt imitandi : quos neque pulcher
> Hermogenes unquam legit neque simius iste
> Nil praeter Caluum et doctus cantare Catullum.
> (Sat., 1, 10, 17-19).

L'idée, assurément, n'est pas la même ; mais le passage était-il si difficile du mauvais goût des faux délicats et des pédants au mauvais goût des gens vulgaires ?

Oui, c'est bien la plaisanterie, mordante comme chez Lucilius, enjouée comme chez Horace, qui est, pour Perse, la manifestation propre de l'esprit satirique. Lorsqu'il s'écrie (Sat., 1, 9 et suiv.) :

> Tunc, cum ad canitiem et nostrum istud uiuere triste
> Aspexi ac nucibus facimus quae cumque relictis
> Cum sapimus patruos, tunc tunc ..

ce qui vient, ce n'est pas une expression dans le genre de *facit indignatio uersum*, c'est un éclat de rire : « Pardonnez-moi, dit le poète, c'est plus fort que moi... Il n'y a rien à faire ! ma rate aime à s'épanouir... j'éclate ».

> ... ignoscite — nolo —
> Quid faciam ? Sed sum petulanti splene — cachinno (1).

Il laisse l'invective aux orateurs. Cela ne veut pas dire qu'il s'interdira le sarcasme, et lorsque, par le choix des épithètes, il rappelle que le comique de Cratinus et d'Eupolis était souvent âpre, peut-être songe-t-il à lui-même. Mais qu'il se soit proposé, en invoquant ces noms, de mettre sur ses satires comme une étiquette politique, c'est une hypothèse qui ne repose sur rien.

---

1 L'interprétation que je suis est tirée des scolies ; elle a été adoptée par F. Leo. L'interprétation traditionnelle de *nolo* peut se recommander cependant d'un rapprochement avec Horace, Sat., 2, 1, 4-5 ; mais cf. *ibid.*, v. 24.

V

La satire 1 annonçait-elle un changement dans la manière de Perse ?

On a dit, je le sais, que, selon toute vraisemblance, la satire 1 avait été composée la dernière, et on s'est demandé si Perse n'y avait pas formulé un programme répondant moins à ce qu'il avait déjà fait qu'à ce qu'il se proposait de faire à l'avenir, et si, dans l'exécution même, nous n'avons pas ici un échantillon de sa nouvelle manière. Il aurait compris enfin que la peinture de la réalité contemporaine est l'âme de la satire, et, s'il n'eût été arrêté par la mort, il se fût dès lors rendu plus digne de ceux qu'il salue comme ses maîtres.

Mais est-il bien vrai que la satire 1 ait été écrite après toutes les autres ? O. Jahn le pensait (1) : par la composition, le style, la maturité, elle lui semblait très supérieure au reste du recueil. D'autre part, les vers 83 et suiv. font allusion certainement au procès de Pedius Blaesus qui est de l'année 813 ou 812 (59 ap. J.-C.), et c'est en 812 que Néron avait déclamé en public, en s'accompagnant de la cithare, des vers sur Attis et sur les Bacchantes dont Perse, peut-être, se moque un peu plus loin (v. 93 et suiv.). L'œuvre appartient donc aux derniers temps de la vie de Perse, mort en 62.

M. Gaar a développé récemment des vues analogues (2). Le prologue en choliambes est, dit-il, une pièce dédicatoire que le poète n'a pu écrire qu'à un moment où il était décidé à publier le recueil de ses satires. Mais, d'un autre côté, nous savons, par une affirmation formelle de son biographe, qu'il avait laissé son œuvre inachevée (3). Voici comment les choses ont dû se passer : Perse, depuis sa sortie de l'école, c'est-à-dire depuis l'année 50, jusqu'à l'année 59, composa, avec la

---

1) O. Jahn : *Proleg.*, p. LXXXII.

(2) E. Gaar : Persiusprobleme, *Wiener Studien*, 31 (1910), p. 128-135 et 233-243. Cf. G.-A. Gerhard : Der Prolog des Persius, *Philologus*, 72 (1913), p. 484.

3) *Vita Persii*, 8 : Hunc ipsum librum imperfectum reliquit. Versus aliqui dempti sunt ultimo libro, ut quasi finitus esset.

lenteur dont nous parle la *Vita Persii* (1), les satires 2 à 6 ; puis il songea à en préparer une édition : mais il voulut y ajouter d'abord un prologue auquel il donna, selon un usage déjà répandu, la forme d'une dédicace séparée du reste et destinée à être attachée au côté extérieur du volume, puis une satire programme qui devait, bien entendu, devenir la première du recueil ; mais, en critiquant dans ce morceau la poésie contemporaine, il sentit enfin la vraie nâture de la satire et résolut d'enrichir son œuvre, avant d'en rien publier, de quelques pièces nouvelles plus conformes aux promesses de ce début. Seulement la composition de la satire 1 lui avait pris du temps, il était malade, et il ne laissa, comme témoignage de son projet, que quelques vers qui furent supprimés par Cornutus.

Cette hypothèse se heurte à diverses objections que M. Gaar n'a pas toutes prévenues ; et d'abord, en pareille matière, les impressions ne peuvent compter pour des arguments : or, à ne considérer que la forme, la prétendue supériorité de la satire 1 est impression toute pure : je ne trouve pas, quant à moi, que l'art y soit plus sûr que dans celles qui peuvent passer, parmi les cinq autres, pour les mieux venues, la deuxième, par exemple, ou la cinquième. Puis on n'a pas le droit de tenir pour évident qu'il ne manque rien à la satire 6. Sans doute le biographe s'exprime à ce sujet peu clairement : *Versus aliqui dempti sunt ultimo libro ut quasi finitus esset.* Mais si on cherche la solution du problème dans l'examen des derniers vers de la satire 6, on peut douter, nous le verrons, que cette pièce soit achevée, et, si elle ne l'est pas, tout le système de M. Gaar s'écroule : or, il admet comme un fait indiscutable qu'elle est complète. Il a dirigé tout son effort contre le dernier paragraphe de la *Vita* qui présente expressément la satire 1 comme écrite la première : ce paragraphe, sorte de supplément rattaché de la manière la plus gauche au reste du morceau, ne mérite pas la même confiance que le corps de la biographie : celui qui l'a rédigé, à une époque certainement assez basse, ne peut-il avoir lu dans un vieux commentaire que Perse venait de quitter l'école et les maîtres quand il entreprit de composer des satires, et, d'autre part, que, dans la satire 1, il avait imité le début du livre 10 de Lucilius ?

---

1 Cf. *supr.*, p. 111.

Admettant alors sans examen que la satire 1, la première du recueil, était aussi la première dans l'ordre chronologique, n'avait-il pas rapproché ces deux indications ? bien à tort, car la satire 1 ne peut être antérieure à l'année 59 et, à cette date, Perse, depuis longtemps n'allait plus à l'école. Mais M. Gaar triomphe peut-être trop vite. Il est possible que l'enseignement de Cornutus soit compris sous l'expression *mox ut a schola magistrisque deuertit* et que ces mots indiquent le moment où l'instruction philosophique de Perse fut considérée comme achevée ; or, cette instruction a pu être fort longue : on a rappelé à ce propos (1) que Cicéron ne termina réellement ses études qu'à l'âge de 29 ans. En ce cas, les six satires de Perse représenteraient le travail de trois années (59-62) ; mais l'œuvre est si courte que l'affirmation *scriptitauit et raro et tarde* serait encore justifiée. Je dirais même que la vraisemblance y gagne si je ne me rappelais qu'Helvius Cinna avait poli pendant neuf ou dix ans sa brève épopée de Zmyrna. Mais rien n'empêche que les vers sur Pédius, les seuls dans la satire où il soit expressément question d'un orateur, aient été ajoutés après coup et que Perse, par conséquent, ait rédigé cette pièce, sous une première forme, avant l'année 59 (2).

Quant à l'argument tiré par Jahn (3) du caractère particulier de l'œuvre, satire véritable en tête d'un recueil de sermons philosophiques, et du programme bien conforme à l'idéal du genre qui se dégagerait de la dernière partie, il ne me touche pas beaucoup. Le seul aspect de la réalité contemporaine dont Perse, étranger à la politique et au plaisir, eût une connaissance vraiment personnelle, c'était, hors la petite église stoïcienne, la vie littéraire, les lectures et les récitations de toute sorte. Il n'est pas étonnant que le sujet lui ait inspiré une œuvre plus animée et plus mordante que n'ont fait les thèmes philosophiques sur lesquels il s'est, partout ailleurs, rabattu. Mais n'était-ce pas précisément ce sujet qui devait tenter tout d'abord un jeune homme passionné pour la poésie et l'étude, s'il se décidait à écrire des satires ? Quant au programme dont on parle, il me paraît, pour ce

(1) Schanz : *Gesch. d. röm. Lit.*, II, 2³, p. 83.

(2) M. Gerhard (art. cité) ne croit pas que la satire 1 puisse être la première de Perse. Il n'accorde d'ailleurs aucun crédit à la dernière partie de la *Vita*.

(3) Jahn : *Proleg.*, p. LXXXII.

qui est du fond, assez vague (1). Perse, en somme, ne promet pas autre chose que des œuvres franches et viriles de ton, dont la forme, dédaignant l'afféterie, mais soucieuse de l'art véritable, voudra plaire aux hommes de goût. En ce sens, il pourrait fort bien invoquer les noms d'Eupolis, de Cratinus, d'Aristophane et de Lucilius à côté de celui d'Horace, même pour introduire une série de satires purement morales (2).

Il n'est nullement invraisemblable, d'ailleurs, que la lecture des poètes de la comédie ancienne ait exercé une influence directe sur Perse : il a pu lire leurs œuvres avec la préoccupation d'y chercher ce qui les rapprochait des satires de Lucilius et d'Horace et y remarquer du même coup certains procédés de développement, venus en partie de la sophistique, certains types de plaisanterie, une imitation savante de la langue populaire, qui se rencontraient aussi, je l'ai indiqué, dans la diatribe cynique et en étaient même, surtout chez Bion, des éléments essentiels. Sur ce point encore, on ne saurait conclure avant d'avoir étudié comment Perse compose et comment il écrit. Mais, aussi bien que la satire de Lucilius et d'Horace, la comédie ancienne nous apparait comme une œuvre avant tout personnelle : ici et là, le principal personnage, c'est toujours le poète, avec ses sympathies et ses antipathies, ses enthousiasmes et ses haines, ses idées, ses préjugés, avec toutes les réactions, en un mot d'un *moi* vivement impressionné par le réel. Ces réactions, la licence dionysiaque permettait aux comiques athéniens de les exagérer jusqu'au délire, tandis que, chez les deux grands satiriques latins, la fantaisie même demeurait raisonnable, mais, chez les uns et chez les autres elles étaient l'âme de l'œuvre : or, nous savons déjà combien, chez Perse, elles sont rares.

---

(1) On a pu dire qu'il ne faisait que reprendre, après Lucilius, après Horace « un credo satirique traditionnel ». (V. Fiske : *Lucil. and Persius*, p. 129).

(2) On peut, malgré tout, faire valoir un argument en faveur de l'opinion de Jahn : c'est que, par sa structure, cette satire se rapproche plus de la sixième que des autres : elle est rarement oratoire. Je reprendrai ce point de vue lorsque j'étudierai la composition.

VI

Perse et le mime. Sophron

Notre poète doit-il quelque chose aux autres formes de la poésie comique? La comédie nouvelle et la *palliata* ne lui fournissaient rien, en somme, qui ne fût dans la satire latine et dans la diatribe : des dialogues familiers, des peintures morales, des sentences, des proverbes, des locutions populaires. Je rappellerai ici le passage de la satire 5 où il utilise, après Horace, quelques vers de l'*Eunuque* et les tourne en hexamètres. On a dit qu'il s'était reporté pour ce travail d'adaptation au texte de Ménandre, car les noms des personnages ne sont pas chez lui les mêmes que chez Térence : mais il avait pu lire l'original grec de ce morceau dans quelque ouvrage de morale stoïcienne ou, tout simplement, trouver les noms dans un commentaire sur les satires d'Horace (1). Malgré tout, il me paraît probable qu'il a pratiqué les poètes de la comédie nouvelle pour se perfectionner dans l'art du dialogue.

Est-ce un profit du même genre qu'il aurait cherché dans la lecture de Sophron, si vraiment on doit compter cet écrivain parmi ses modèles? Πέρσιος, lisons-nous chez Lydus (Περὶ ἀρχῶν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας I, 41), τὸν ποιητὴν Σώφρονα μιμήσασθαι θέλων, τὸ Λυκόφρονος παρῆλθεν ἀμαυρόν : « Perse, en voulant imiter le poète (2) Sophron a dépassé l'obscurité de Lycophron ». Le témoignage est tardif, puisque Jean Laurentius le Lydien, communément appelé Lydus, vivait au VIe siècle, et il est peu sûr, car ce compilateur a mêlé sans critique et sans intelligence des informations de toute origine (3). Mais le fait en lui-même n'a rien d'invraisemblable. Stace (Silves, 5, 3, 157-158) nomme Sophron parmi les auteurs que son père expliquait à ses élèves, et

---

1 V. van Wageningen : *A Persi Flacci satirae*, I, p. XXI et II, p. 87.

(2) On sait qu'il ne faut pas prendre le mot à la lettre : les mimes de Sophron étaient en prose : v. ci-après.

(3) V. Croiset : *Litt. gr.*, V, p. 1023.

parmi les auteurs difficiles ; il le déclare compliqué et le rapproche précisément de Lycophron :

> ... te pandere docti
> Carmina Battiadae latebrasque Lycophronis atri,
> Sophrona implicitum tenuisque arcana Corinnae.

C'était, par conséquent, un des écrivains dont la forme peu claire donnait aux grammairiens grecs du temps de Perse l'occasion de faire briller leur science. Sans doute l'emploi du dialecte dorien — et du dorien populaire de Syracuse reproduit parfois jusque dans ses incorrections (1) —, la richesse aussi d'une langue qui empruntait des mots au vocabulaire de tous les métiers pouvaient suffire à rendre malaisée l'intelligence des mimes de Sophron. Mais il faut compter en outre pour une cause d'obscurité le grand nombre de proverbes qu'on y rencontrait ; souvent même il y en avait deux ou trois de suite, et l'œuvre, dans son ensemble, contenait à peu près toutes les locutions de ce genre, si nous en croyons l'auteur du Περὶ ἑρμηνείας attribué à Démétrios de Phalère (2). De fait, les fragments de Sophron que nous pouvons lire encore sont, pour une bonne part, des proverbes ou des sentences faites à l'imitation des proverbes (3). D'autres nous offrent des métaphores hardies (4), des allégories tournant à la devinette (5), des équivoques (6). Tout cela devait composer un style très savant en dépit de sa couleur populaire et destiné au public lettré. Il était d'ailleurs rythmé d'une manière particulière dont on n'est point parvenu, les fragments étant trop courts, à fixer les lois, mais qui en faisait quelque chose d'intermédiaire entre la prose et la poésie (7). Un style de cette nature apparentait les mimes de Sophron à l'ancienne et à la nouvelle comédie, à la diatribe et à la satire. Dans la marche générale du dialogue, dans la peinture des mœurs et des caractères, autant

---

(1) V. par ex. fragm. 61, 62, 63, 28 (Ahrens : *De dialecticis dorica*, Göttingue, 1843).

(2) [Demetrius] *De elocut.*, 157 : ... δυσὶ παροιμίαις καὶ τρισὶ ἐπ' ἀλλήλοις χρῆται ... σ/έδον δὲ πάσας ἐκ τῶν δραμάτων αὐτοῦ τὰς παροιμίας ἐκλέξαι ἐστίν.

(3) V. par ex. fragm. 72, 73, 22, 13, 61, 98, 101, 27, 94 (Ahrens).

(4) V. par ex. fragm. 7 (Ahrens).

(5) Par ex., fragm. 6 (Ahrens).

(6) Par ex., fragm. 54 (Ahrens).

(7) V. Croiset : *Litt. gr.*, III, p. 449 ; cf. Jahn : *Proleg.*, p. C-CI.

que nous en pouvons juger par des œuvres de même famille comme les *Syracusaines* de Théocrite et les *Mimiambes* d'Hérondas, ils reproduisaient la réalité de tous les jours avec beaucoup d'art et de vérité tout ensemble. Par là ils avaient pu séduire Platon, qui, selon Diogène Laërce, les introduisit à Athènes, les imita dans ses dialogues et en fit même, comme nous dirions, son livre de chevet (1). Si ce n'est pas une fable, un tel patronage était pour eux une bonne recommandation auprès des philosophes et de leurs élèves.

On voit que l'attention de Perse a pu se porter pour plus d'un motif sur les mimes de Sophron. Je ne crois donc pas qu'on puisse écarter *a priori* le témoignage de Lydus et le tenir sans examen pour l'affirmation en l'air d'un érudit de peu de science et de peu de conscience, qui, découvrant, avec un flair pour une fois assez fin, une analogie réelle entre les œuvres de notre poète et celles du Sicilien, en aurait conclu que ceci a été le modèle de cela (2). Cette analogie a paru frappante à Jahn ; celui-ci, partant de la phrase de Lydus et s'appuyant sur une étude longue et précise du mime sous ses diverses formes, a tenté d'établir que les satires de Perse ont un caractère mimique bien marqué (3). Les philosophes avaient vu que la peinture morale présentée sous une forme dramatique, à la manière d'un petit mime, pouvait rendre des services dans l'éthique ; les satiriques latins avaient introduit dans leurs œuvres des scènes et des portraits du même genre : donc Perse était mis sur la voie aussi bien par ses études philosophiques que par la lecture de Lucilius et d'Horace. C'est aux mimographes, peut-être à Sophron plus qu'à tout autre, qu'il doit l'art de noter toutes les attitudes des personnages de manière à nous les faire voir ; comme eux, il fait des emprunts au langage populaire. La marche capricieuse et souvent peu nette que présente chez lui le dialogue,

---

1 Diogène L., 3, 18 : δοκεῖ δὲ Πλάτων καὶ τὰ Σώφρονος τοῦ μιμογράφου βιβλία ἠμελημένα πρῶτος εἰς Ἀθήνας διακομίσαι καὶ ἀθροιῆσαι πρὸς αὐτῶν ἅ καὶ εὑρεθῆναι ὑπὸ τῇ κεφαλῇ αὐτοῦ. Cf. Quint., 1, 10, 17 : Sophron... mimorum quidem scriptor sed quem Plato adeo probauit ut suppositos capiti libros eius, cum moreretur, habuisse credatur. — Cf. R. Förster : Sophron und Platon, *Rhein. Mus.*, 30 (1875), p. 316 et 35 (1880), p. 471.

(2) C'est pourtant l'opinion de M. Schönbach : *De Persii in sat. sermone et arte*, p. 10.

(3) Jahn : *Proleg.*, p. LXXXII-CVIII.

paraît aussi à Jahn dériver du caractère mimique de ses satires : elles étaient faites essentiellement pour être lues à haute voix devant un auditoire, et le changement de ton suffisait pour avertir le public lorsque la parole passait d'un personnage à un autre.

Jahn, pour établir solidement sa thèse, aurait dû démontrer que ces divers caractères de la satire de Perse ne sauraient avoir leur origine dans d'autres modèles que le mime : œuvres des satiriques antérieurs, diatribes, comédies. Il ne l'a pas fait, et il n'est pas possible de le faire, tant les diverses formes de la littérature morale s'étaient pénétrées réciproquement. Je signalerai à l'occasion ce qu'il peut y avoir de mimique dans les satires de Perse, mais je tenais à dire tout de suite qu'on risque de se fourvoyer si on cherche de ce côté la clef de l'œuvre.

Je dois reconnaître toutefois que le mime, particulièrement le mime romain sous la forme littéraire que lui avaient donnée Labérius et Publilius Syrus, intéressait les rhéteurs et les philosophes du Ier siècle après J.-C. Sénèque le Père nous dit (Controv., 7, 3, 8) que les petits jeunes gens ou les déclamateurs sans goût comme Murredius se plaisaient à multiplier dans leurs controverses de vulgaires jeux de mots qu'on appelait traits à la Publilius, *Publilianae sententiae ;* mais c'était, selon Cassius Severus, faire injure à ce mimographe : car, à côté des mauvaises plaisanteries qui étaient une des nécessités du genre et qu'il n'aurait pas fallu imiter, on trouvait chez Publilius des sentences mieux frappées que chez n'importe quel comique ou tragique latin ou grec, celle-ci par exemple : *Tam deest auaro quod habet quam quod non habet ;* ou bien : *Desunt luxuriae multa, auaritiae omnia ;* ou bien encore : *O uita misero longa, felici breuis.* Sénèque le Philosophe s'est approprié cette opinion de Cassius Severus. Il déclare dans le *De tranquillitate animi* (11, 8) que Publilius dépasse en vigueur les génies comiques et tragiques toutes les fois qu'il laisse de côté les sottises du mime et les mots destinés aux gradins d'en haut ; et on trouve un jugement analogue dans les lettres à Lucilius (8, 8). Aussi bien Publilius, si on met à part deux pièces citées l'une par Priscien, l'autre par Nonius (1), n'avait-il peut-être survécu

(1) Priscien : *Gramm. lat.*, II, p. 532, 25 ; Nonius, p. 133 Müller.

que comme poète gnomique : on a supposé que ses mimes, le plus souvent, étaient des improvisations dont ses admirateurs avaient retenu et répandu les traits les plus beaux ; ainsi se serait formé ce recueil de sentences monostiques qui, non sans altérations et interpolations, est arrivé jusqu'à nous (1). On ne peut affirmer cependant que le morceau plus étendu mis par Pétrone (Sat., 55, 5) sous le nom de Publilius ne soit qu'un pastiche (2) ; du moins est-ce un document curieux sur la manière de l'auteur véritable ou supposé que ce petit développement satirique de seize sénaires contre le luxe : le thème est banal, mais l'expression a du pittoresque.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter qu'un certain nombre des sentences de Publilius ne fussent classiques dans les écoles lorsque Perse fit ses études. Nous devrons nous le rappeler à l'occasion et, par exemple, quand nous examinerons la facture de ce vers célèbre : *Virtutem uideant intabescantque relicta*. Mais rien ne nous autorise à supposer que le mime latin, comme tel, ait eu de l'action sur notre poète : c'était, je pense, un genre qu'il méprisait fort.

En tout cas, répétons-le, il n'a voulu se réclamer que des plus hauts modèles : l'ancienne comédie, « capable par sa franchise, dira plus tard Marc Aurèle (11, 6), de faire utilement la leçon aux hommes et de les rappeler à la modestie par la liberté de son langage (3) », Lucilius, Horace. Est-ce Horace qui lui a fait connaître d'abord Lucilius ? Je ne sais : on ne peut dire si Palaemon, dont le dédain pour les vieux écrivains de Rome ne s'étendait pas à Térence, faisait aussi une exception en faveur du satirique. Charisius, il est vrai, qui a beaucoup pris à Palaemon, fait plus d'une remarque sur la langue de Lucilius ; mais ses sources, en ce cas, paraissent être Caper, qui connaissait, semble-t-il, les œuvres du poète par une étude personnelle, et Julius Romanus qui avait dépouillé un grand nombre de grammairiens antérieurs (4). De toute façon, Perse avait eu peu d'effort à faire pour découvrir Lucilius

(1) V. Schanz : *Gesch. d. röm. Lit.*, I, 2², p. 21 et suiv., n° 89.
(2) V. Schanz, *ibid.*
(3) Cf. *supr.*, p. 121, n. 2.
(4) V. F. Marx : *C. Lucil. carm. reliq.*, I, *Proleg.*, p. LXV et suiv.

dont la réputation ne semble pas avoir jamais subi d'éclipse complète, bien que les deux Sénèques ne le citent nulle part : on connaît les témoignages de Quintilien (10, 1, 93) et de l'auteur du *Dialogus de oratoribus* (ch. 23) sur ceux qui, de leur temps, préféraient ses satires à celles d'Horace. D'autre part, le goût de Perse pour le vieux poète a pu venir, dans une certaine mesure, de ses antipathies littéraires telles que nous allons les voir se dégager de la satire 1. Car, puisqu'il ne nous a pas dit assez nettement ce qu'il a voulu faire, il est temps de chercher ce qu'il a fait et, tout d'abord, quelle place il a donnée dans son œuvre à la peinture du présent.

TROISIÈME PARTIE

MATIÈRE DES SATIRES DE PERSE

CHAPITRE PREMIER

L'actualité dans les satires de Perse : la littérature

Du dialogue difficile à débrouiller par où commence la satire 1, une idée se dégage nettement : c'est que Perse a peu de confiance dans le goût de ses contemporains et ne se soucie pas de plaire à tout le monde. Peu lui importe que « Polydamas et les Troyennes » lui préfèrent Labéon. Or, il voit précisément dans le désir de plaire et de se faire applaudir à tout prix la raison profonde de cette rage d'écrire qui possède les Romains de son temps. Quand ils composent, dans la solitude du cabinet, une œuvre quelconque, prose ou vers, ils n'ont d'autre pensée que de préparer, pour une lecture publique, des effets sûrs ; ils cherchent quelque chose de sublime qu'ils puissent réciter avec emphase. Le grand jour venu, ils se font beaux : soigneusement peignés, tout blancs dans une toge neuve et la sardoine au doigt comme pour l'anniversaire de leur naissance, ils viennent s'asseoir sur un siège élevé, ils se mettent à lire en donnant à leur voix les inflexions les plus onctueuses, ils se gargarisent avec leurs propres phrases, et ils en éprouvent une jouissance telle que leur regard se voile de langueur. Il faut voir alors les auditeurs se trémousser d'une manière indécente, comme si on les chatouillait, et le son même de leurs acclamations semble trahir le trouble de leurs sens : le lecteur, craignant d'éclater, tant la vanité le gonfle, doit leur imposer silence.

Quel triomphe ! et à quoi bon, sans cela, étudier et pâlir sur les livres ? Ce n'est pas non plus une petite gloire d'être montré du doigt, d'entendre dire : « C'est lui », et de savoir qu'une centaine de petits frisés, chez le grammairien, reprennent nos vers en chœur (1). Sans parler, ajoute ironiquement Perse, des succès posthumes qui attendent nos poètes : plus tard, dans les banquets, les fils de Romulus, le ventre plein, se feront réciter leurs œuvres, et l'on entendra un convive, paré d'un manteau chatoyant, faire couler lentement entre ses lèvres, d'une voix nasillarde et bégayante qui estropie les mots, un de ces poèmes si admirés aujourd'hui sur Phyllis, sur Hypsipyle ou sur quelque autre amante abandonnée. On ne saurait exiger, assurément, que les écrivains méprisent la louange et la gloire, et Perse reconnaît sans peine qu'il n'y est pas lui-même insensible. Mais que valent, après tout, ces cris d'admiration dont on se grise ? On les prodigue aux œuvres les plus insipides, ils ne sont souvent qu'un moyen commode, pour des parasites et des flatteurs, de s'acquitter à peu de frais envers un patron riche et généreux, dont ils se moqueront par derrière. Mais ce que le public se plaît surtout à louer chez les poètes contemporains, c'est l'élégance d'une versification coulante et l'éclat des lieux communs moraux. Aussi, que voit-on ? Les adolescents même, encouragés par leurs pères, s'essaient à des ouvrages qui dépassent leurs forces : avant de s'être exercés à développer en vers latins les thèmes descriptifs les plus rebattus, ils entreprennent hardiment de faire parler les héros et de composer des tragédies ; et on les mettra bien au-dessus de Pacuvius et d'Accius, dont il est facile de railler le style suranné. Ainsi le goût des jeunes gens s'altère pour toujours : ils se complairont jusqu'à la vieillesse en un vain cliquetis de mots, propre à ravir un auditoire de petits-maîtres. Devant les tribunaux, même, l'affaire fût-elle des plus graves, eussent-ils à défendre leur propre honneur et leur propre vie, ils ne chercheront que les applaudissements, ils ne songeront qu'à balancer adroitement l'antithèse et à parer leur style de figures savantes. Et que dire de

(1) Sur l'habitude de faire étudier, dans les écoles, des poètes vivants, v. Suétone : *De gramm.*, 16. Noter que la même chose existe chez nous aujourd'hui : les recueils de morceaux choisis destinés à l'enseignement primaire et à l'enseignement secondaire font une place aux vivants.

cette élégance, si vantée, de la versification nouvelle ? Perse en donne quelques exemples — citations ou pastiches — et n'y voit que petites habiletés de facture et que molles cadences. Tout cela, il le déclare sans ambages, c'est de la littérature d'eunuque. A ces grâces malsaines, il oppose la beauté mâle de l'*Énéide* ; il proclame la nécessité de poursuivre, d'un effort obstiné, l'expression vigoureuse ; et c'est encore pour lui une manière de condamner les œuvres à la mode que de se donner pour patrons Lucilius, Horace et les poètes de la comédie ancienne.

I

Ce que la satire 1 doit a Horace

On a prétendu que, dans ses attaques contre les écrivains de son temps, Perse ne faisait que répéter en écolier docile une leçon apprise chez Horace (1). Il n'est pas difficile, en effet, de relever, entre les opinions littéraires des deux poètes, des rapports qui ne sont pas fortuits. Horace se plaint lui aussi que tout le monde écrive, les ignorants et les habiles :

> Scribimus indocti doctique poemata passim ;
> (Epist., 2, 1, 117).

il nous montre les Romains de tout âge, adolescents et graves vieillards, dictant des vers à table, le front ceint de feuillage :

> Pueri patresque seueri
> Fronde comas uincti coenant et carmina dictant ;
> (Epist., 2, 1, 110).

et Perse dira, lui faisant écho :

> Si qua elegidia crudi
> Dictarunt proceres ;
> (Sat., 1, 51-52).

Horace encore raille le poète riche que la louange trouve sensible

(1) H. Schiller : *Gesch. d. röm. Kaiserreichs unter Nero*, p. 690.

même quand elle vient de ceux qui mangent à sa table ou qui, tout à l'heure, ont reçu de lui quelque présent :

> Si uero est unctum recte qui ponere possit
> .....mirabor si sciet inter
> Noscere mendacem uerumque beatus amicum.
> Tu seu donaris seu quid donare uoles cui,
> Nolito ad uersus tibi factos ducere plenum
> Laetitiae : clamabit enim : Pulchre ! bene ! recte !
>
> (Art poét., 422 et suiv.)

Combinant ce passage avec deux vers de l'Épître 19 du livre I (1) (v. 37-38 : Non ego uentosae plebis suffragia uenor Impensis cenarum et tritae munere uestis), Perse écrit (Sat., 1, 40 et suiv.) :

> Sed recti finemque extremumque esse recuso
> « Euge » tuum et « belle »……
> …… calidum scis ponere sumen,
> Scis comitem horridulum trita donare lacerna,
> Et « uerum » inquis « amo, uerum mihi dicite de me ».
> Qui pote ?

Horace marque plusieurs fois son dédain pour les succès bruyants des lectures publiques et pour les applaudissements de la foule (Sat., 1, 4, 23 ; 1, 10, 73 ; Epist., 1, 19, 41); il ne se soucie pas que ses vers soient récités dans les moindres écoles (2), il est content s'ils ont pu plaire au petit nombre de vrais connaisseurs (Sat., 1, 10, 76 et suiv.). Il proclame en toute occasion la nécessité de ce travail patient, de ce contrôle sévère sur soi-même auxquels les poètes latins ont été trop souvent rebelles (3), mais dont les meilleurs de sa génération donnent l'exemple ; Lucilius a composé trop facilement des vers trop faciles ; s'il avait été le contemporain de Fundanius, de Pollion, de Varius, de

---

1 Et peut-être avec un passage de Lucilius, si vraiment le vieux poète avait développé le même thème dans son livre 26 : M. Fiske Lucilius and Persius, p. 130 suppose que le banquet dont il est question dans ce livre v. 662, 664, 665 Marx est le prix dont un riche patron paie la louange ; mais M. Marx *Lucil. reliq.*, II, p. 242 rapporte les mêmes vers à un prodigue.

(2) Horace : *Sat.*, 1, 10, 75 : Vilibus in ludis dictari carmina malis ? Cf. Perse: *Sat.*, 1, 29 : Ten cirratorum centum dictata fuisse Pro nihilo pendes ?

(3) *Sat.*, 1, 4, 12; *Epist.*, 2, 1, 167 ; 2, 2, 106-125 ; *Art poétique*, 290 ; 438.

Virgile, il se serait souvent gratté la tête, il se serait rongé les ongles jusqu'au vif :

Saepe caput scaberet, uiuos et roderet ungues
(Sat., 1, 71).

On reconnaît là le modèle d'un des bons vers de Perse (Sat., 1, 106) :

Nec pluteum caedit, nec demorsos sapit ungues.

Enfin, il y a dans l'*Art poétique* un trait contre les vers pauvres de fond, contre les riens harmonieux (v. 312 : Versus inopes nugaeque canorae), qui pourrait servir d'épigraphe au développement où Perse prend à partie la versification élégante et vide de ses contemporains.

A côté de ces ressemblances qui sautent aux yeux, il en est de moins apparentes. Horace, dans la satire 10 du livre 1, lance plusieurs traits contre les Alexandrins de Rome, contre les prôneurs et les imitateurs de Catulle et de Calvus (v. 17-19) (1). Le plus connu de ces *cantores Euphorionis* ou de ces νεώτεροι, comme eût dit Cicéron, était alors, semble-t-il, Furius Bibaculus qu'Horace appelle (v. 36) Turgidus Alpinus et qu'il raillera plus tard (Sat., 2, 5, 41) sous son vrai nom : il attaque surtout Tigellius Hermogenes et Démétrius, deux chanteurs (2) qui ne voulaient connaître que les écrivains de cette école et leurs modèles grecs. Il proclame la supériorité des classiques de la Grèce, tels que les poètes de l'ancienne comédie, sur les Alexandrins. De même Perse, à l'art maniéré des νεώτεροι de son temps, opposera la forte simplicité de Virgile imitant Homère, la vigueur de Lucilius et l'esprit d'Horace, disciples l'un et l'autre d'Eupolis, de Cratinus et d'Aristophane. Mais, s'il retient les principes, il a fort bien senti que la réalité s'était modifiée depuis le siècle d'Auguste, et il nous a donné, de la vie littéraire de Rome telle qu'il pouvait la voir, un tableau qui est bien à lui. La fidélité de ses peintures et la justesse de ses critiques sont attestées par d'autres témoignages, par l'examen aussi des œuvres ou des fragments trop rares qui nous restent de la poésie latine au temps de Claude et dans les premières années du principat de Néron.

---

(1) V. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. 252.

(2) Et peut-être poètes à leurs heures, si on admet avec M. Lejay (p. 252-253), que, dans l'expression *nil praeter Caluom et doctus cantare Catullum*, *cantare*

II

Lectures publiques et poètes amateurs

Quand vivait Horace, la mode des lectures publiques n'était pas encore générale; il ne la raille qu'en passant; il y voit une manifestation entre plusieurs autres de l'erreur très répandue qui fait du succès immédiat et bruyant un signe suffisant du mérite littéraire ; (1) il y signale un bon moyen, pour les membres d'une même coterie, de pratiquer l'admiration mutuelle (2). Un demi-siècle plus tard, ces lectures, favorisées par l'enseignement des rhéteurs qui habituaient les jeunes gens à se produire devant un auditoire, sont devenues un usage universel auquel Perse lui-même s'est soumis ; on se rappelle que Lucain, l'entendant débiter ses vers, ne lui ménageait pas les éloges enthousiastes. Je me plais, il est vrai, à me représenter le poète agité, en semblable circonstance, de ce trouble sympathique que Pline nous peint chez le jeune Calpurnius Piso (3); et sa rougeur, je suppose, augmentait encore quand, pour un vers dont il était satisfait, les louanges des auditeurs parvenaient à ses oreilles : car, il l'avoue, il n'avait pas la fibre tout à fait durcie (v. 47) :

neque enim mihi cornea fibra est.

Il ne prétend point d'ailleurs condamner le désir de plaire. Pas plus qu'Horace, selon qui l'objet de la poésie est ou d'instruire (*prodesse*) ou de charmer (*delectare*) ou d'être à la fois utile et agréable (v. Art

---

a la même extension que *cantores* dans l'expression *cantores Euphorionis* Cic., *Tuscul.*, 3, 45 . Mais les v. 90 et suiv. ne me semblent pas favoriser cette interprétation.

(1 *Sat.*, 1, 4, 22 et 1, 10, 74.

(2) *Epist.*, 1, 19, 39-40.

3) Pline le Jeune : *Epist.*, 5, 17 : Commendabat haec uoce suauissima, uocem uerecundia : multum sanguinis, multum sollicitudinis in ore, magna ornamenta recitantis. Etenim, nescio quo pacto, magis in studiis homines timor quam fiducia decet.

poét., 333-334) (1), pas plus, je pense, qu'aucun autre écrivain ancien, il n'eût compris une conception de l'art où « toute la beauté n'est que pour les artistes » (2) et, surtout, que pour l'artiste. Ce qu'il a senti, c'est le danger que faisait courir à la poésie latine cette coquetterie littéraire qui sacrifiait tout au triomphe d'un moment, sans même se demander de quoi ce triomphe était fait. Tous les défauts qu'il relève chez les auteurs de son temps procèdent de là. Mais à quelles œuvres, à quels écrivains s'attaque-t-il ?

Nous rencontrons tout d'abord le nom de Labeo (v. 4). Il y a un Labeo chez Horace (Sat., 1, 3, 82). Bücheler me paraît avoir démontré (3) que celui de Perse est bien, comme l'indiquent les scolies (v. 4 et v. 49), le même qui est appelé plus loin (v. 50) Attius. Il était l'auteur d'une *Iliade* latine (4), où il s'était attaché à rendre Homère mot pour mot, souvent d'une manière inintelligente ; les scolies nous en ont conservé un vers où, παῖδας est grotesquement traduit par *pisinnos* (5). Perse nous dit que l'œuvre avait été composée dans l'ivresse de l'ellébore (*ebria ueratro* : v. 51) et nous fait entendre ainsi qu'Attius Labeo était poète en dépit d'Apollon. Mais il ne songe pas, j'imagine, à nous le donner pour un représentant considérable de la littérature du jour ; il se propose plutôt d'indiquer que les poèmes les plus mauvais et les plus ridicules, comme l'*Iliade* de Labeo, soulèvent des acclamations complaisantes et qu'on peut ainsi estimer les succès de ce genre à leur juste valeur. N'a-t-il pas voulu, cependant, laisser entendre du même coup qu'il goûtait peu les imitations d'Homère alors à la mode ? Sans parler de l'*Ilias latina,* qui date peut-être du principal de Tibère (6), et de la paraphrase latine que Polybe, l'affranchi de Claude, avait donnée des poèmes homériques, comme il avait donné

---

1 Cf. Quint. : 3, 5, 2 : Tria sunt... quae praestare debeat orator, ut doceat, moueat, *delectet*.

2 « Malheur aux productions de l'art dont toute la beauté n'est que pour les artistes... » Voilà une des plus grandes sottises qu'on ait pu dire : elle est de d'Alembert.» (*Journal* des Goncourt, I, p. 329.)

(3) F. Bücheler : *Rhein. Mus.*, 39 (1884), p. 289 et 63 (1908), p. 190.

(4) Et aussi d'une *Odyssée* : *Labeo transtulit Iliadem et Odyssiam* uerbum ex uerbo ridicule satis (scol. au v. 4). Perse (v. 50) ne parle que de l'*Iliade*.

(5) Cf. Jahn : *Proleg.*, p. CXVII.

(6) V. F. Plessis : *La poésie latine*, p. 531.

une paraphrase grecque de Virgile (1), nous savons que Lucain avait composé dans son adolescence, sous le titre d'*Iliaca*, un poème « qui devait contenir la mort d'Hector, la vengeance d'Achille et les supplications de Priam » (2). Donc, lorsque Perse écrit (v. 122-123) :

> Hoc ridere meum, tam nil, nulla tibi uendo
> Iliade,

le trait pourrait atteindre d'autres poètes que Labeo (3). Une scolie nomme ici Néron, pour ses *Troica*. Mais, si ce poème racontait, comme on le pense, la chute et l'incendie de Troie, ce n'était pas une imitation directe d'Homère, et il n'est même pas sûr que Perse ait pu le connaître, puisque ce fut le morceau de concours du prince aux *Quinquennalia* de l'année 65 (4).

Après cette attaque directe, Perse s'en tient pendant quatre-vingts vers à des critiques impersonnelles. Un premier trait qu'il relève dans le style nouveau, c'est la recherche du grand (v. 13-14) : *scribimus... grande aliquid*. Il y revient plus bas (v. 68) : *res grandes nostro dat*

---

(1) V. Sénèque : *Ad Polyb. de consol.*, 8, 2 et 11,5. Cf. Schanz : *Gesch. d. röm. Lit.*, II, 2³, p. 119.

(2) A. Cartault : *Rev. de Phil.*, 11 (1887), p. 14. Cf. Stace : *Silv.*, 2, 754 et suiv.: Ac primum, teneris adhuc in annis, Ludes Hectora Thessalosque currus Et supplex Priami potentis aurum.

(3) Le sens est peut-être : « Je ne le vendrais pas pour ce qu'il y a, aux yeux d'un poète, de plus précieux, pour la gloire d'avoir fait l'*Iliade* ».

(4) C'est du moins à cette fête qu'on rapporte l'indication suivante donnée par Dion Cassius, 62, 29, pour l'année 65 : καί ποτε καὶ ἐπὶ τὴν τοῦ θεάτρου ὀρχήστραν ἐν πανδήμῳ τινὶ θέᾳ κατέβη καὶ ἀνέγνω Τρωικά τινα ἑαυτοῦ ποιήματα. Cf. Tacite : *Ann.*, 16, 4, où il est dit, à propos des *Quinquennalia* de cette même année : *Nero... dictitans se aequum aduersum aemulos et religione iudicum meritam laudem assecuturum, primo carmen in scena recitat.* Il résulte de la première églogue du ms. d'Einsiedeln n° 266, v. 38 : voir A. Riese : *Anthol. lat.*, N° 725, et E. Baehrens : *Poet. lat. min.*, III, p. 62) que Néron fut couronné dans un concours pour un morceau où était chantée la ruine de Troie. Cette *Halosis Ilii*, dont il est question ailleurs (cf. Dion C. 62, 18 ; Suét.: *Ner.*, 38 ; Tac.: *Ann.*, 15, 39), était sans doute une partie des *Troica* ; n'est-ce pas à elle qu'il faut rapporter l'indication donnée par Dion, 62, 29 ? Cette indication pourrait alors se confondre avec celle des *Bucol.* d'Einsiedeln. Cf. encore la *Troiae Halosis* de Pétrone, *Satir.*, 89. Mais, là, nous avons affaire à un couplet tragique.

Musa poetae; et, au début de la satire 5, il s'est copieusement moqué, en son propre nom et par la bouche de Cornutus, des poètes, surtout des poètes tragiques, *grande locuturi*, qui recueillent les nuées sur l'Hélicon (v. 7), qui ont l'air de manœuvrer sans cesse un soufflet de forge (v. 10-11), qui gonflent leur bouche pour en faire sortir le vent à grand bruit (v. 12), qui enflent leurs pages de « riens habillés de noir » (*non... studeo pullatis ut mihi nugis pagina turgescat*, v. 19-20), qui donnent du poids à de la fumée (v. 20). Horace avait déjà dit (Art poét., 27) : *professus grandia turget.* Mais les deux Sénèques, Pétrone et Quintilien signalent, eux aussi, l'emphase comme une des maladies littéraires de leur temps. Sénèque le Père parle à plusieurs reprises de l'enflure (*tumor*) de certains rhéteurs ; il en donne des exemples (v. Contr., 9, 2, 27 ; 10, Praef., 9 ; 10, 1, 14 ; Suas., 1,12)., et il nous fait un portrait comique d'un certain Sénèque surnommé *Grandio*, chez qui l'ambition de dire de grandes choses (cupiebat *grandia* dicere), était telle qu'il finit par tomber dans la folie des grandeurs. Sénèque le Philosophe ne blâme pas les écrivains qui visent au sublime ; il félicite Lucilius de porter haut ses ambitions poétiques (Epist., 79,6 : iam cupis *grande* aliquid et par prioribus scribere) ; il juge même inévitable, en pareil cas, d'arriver parfois jusqu'à la limite du goût : mais il se plaint que certaines gens aiment les fautes de goût elles-mêmes (1) ou se plaisent aux hyperboles (2). Aussi bien est-il facile de trouver chez lui, et chez Lucain, et de la grandeur véritable et de la fausse : les tragédies, en particulier, et la *Pharsale* pourraient fournir maint passage où la limite est largement dépassée. Pétrone parle de l'enflure des pensées et du vain cliquetis des phrases (3) chez les rhéteurs de son siècle et y oppose l'éloquence vraiment grande et pour ainsi dire pudique qui ne souffre ni fard ni bouffissure, mais s'élève par sa naturelle beauté (4). Quintilien, enfin, ne manque jamais de relever l'em-

---

(1) *Epist.*, 114, 11 : Sunt qui non usque ad uitium accedant (necesse est enim hoc facere aliquid *grande* tentanti) sed qui ipsum uitium ament.

(2) *Epist.*, 114, 2 : sensus audaces.

(3) Petr. *Satir.*, 1, 2 : nunc et *rerum tumore et sententiarum uanissimo strepitu* hoc tantum proficiunt ut, cum in forum uenerint, putent se in alium orbem terrarum delatos.

(4) *Ibid.*, 2, 6 : *Grandis* et, ut ita dicam, pudica oratio non est maculosa nec *turgida*, sed naturali pulchritudine exsurgit.

phase comme un des vices de ce style affecté (κακόζηλον, cacozelia, corruptum dicendi genus) qu'il reproche à ses contemporains (1).

Dans le tableau pittoresque qu'il nous fait (v. 15-21) d'une lecture publique, Perse n'indique pas la nature de l'œuvre lue. Les expressions dont il se sert pour peindre les regards pâmés de l'auteur et l'attitude du public tout palpitant de volupté ont fait croire à plusieurs érudits qu'il s'agissait ici de vers obscènes ou, tout au moins, érotiques, de priapées, peut-être, ou d'épigrammes, ou d'élégies amoureuses. Mais le poète n'a songé, je pense, qu'au plaisir suspect dont frémissent les auditeurs sous la caresse des modulations molles. Ces modulations, il les caractérise par les mots *liquidum plasma* (v. 17) : « inflexion fluide, fondante », et, lorsqu'il écrit (v. 21) : *tremulo scalpuntur ubi intima uersu,* il veut parler, sans doute, de ces rythmes sautillants, de ces déhanchements vocaux, pourrait-on dire, qui agissent sur les sens comme une musique voluptueuse ou le spectacle d'une danse lascive. Que l'on compare les expressions de Sénèque le Père à propos des petits-maîtres qui rendent leur voix assez ténue pour égaler la caresse des voix féminines (Contr., 1, praef. 8 : ad muliebres blanditias extenuare uocem), de Sénèque le Philosophe critiquant ces phrases qui ne sont pas construites, mais modulées, tant elles sont caressantes et coulent mollement (Epist., 114, 15 : quorumdam non est compositio, modulatio est : adeo blanditur et molliter labitur) (2) ; de Quintilien qui dit, se souvenant peut-être du présent passage : « Il faut que la manière de lire (chez le grammairien, lorsque les enfants lisent des vers) soit avant tout virile, qu'elle ait à la fois de la gravité et de la douceur ; et, sans doute, elle ne doit pas être ce qu'elle est pour la prose, puisqu'il s'agit de vers et que les poètes nous disent eux-mêmes qu'ils chantent ; mais elle ne doit pas pour cela dégénérer en un chant ni prendre une inflexion efféminée, défaut très répandu aujourd'hui (Inst. orat., 1, 8, 2 : Sit autem inprimis lectio uirilis et cum suauitate quadam grauis ; et non quidem prosae similis, quia

---

1) Quint.: *Inst. orat.*, 2, 3, 9 : *tumidos* et corruptos et tinnulos et quocumque alio *cacozeliae* genere peccantes ; 8, 3, 56 (définition du κακόζηλον) ; 10, 2, 16 (fiunt *pro grandibus tumidi*) ; 12, 10, 73 et 80. — Cf. le traité Περὶ ὕψους, ch. 2.

2) Cf. *De breuit. uit.*, 12, 4 : ... uocem, cuius rectum cursum natura et optimum et simplicissimum fecit, *inflexu modulationis inertissimae torquent.*

carmen est et se poetae canere testantur ; non tamen in canticum dissoluta (1), nec *plasmate*, ut nunc a plerisque fit, effeminata). Mais c'est Juvénal qui nous fournit ici le meilleur commentaire des vers de notre poète : « Quod enim, lisons-nous chez lui (Sat., 6, 195-196), non excitet inguen uox blanda et nequam ? digitos habet » (2). Notre poète, d'ailleurs, a précisé lui-même sa pensée lorsqu'il a rendu sensible par les exemples que nous trouvons plus loin (v. 92 et suiv.) le manque de virilité des harmonies et des rythmes à la mode. Le désir de multiplier les modulations propres à flatter l'oreille, voilà précisément ce qui favorisait cette mollesse de la versification. On vit de même, au XVIIIe siècle, le goût de la mélodie facile se développer chez les musiciens italiens trop avides de succès.

Perse raille ensuite (v. 30-35) un autre aspect de ce qu'on pourrait appeler la manie littéraire du temps. L'usage de faire lire ou déclamer des vers, dans les banquets, par des esclaves dont on avait cultivé les dons vocaux, ou par des acteurs, est bien connu (3). Mais ici le personnage richement vêtu qui récite un morceau larmoyant est un des convives. C'est ainsi que, dans le *Satiricon* de Pétrone, Trimalchion, au cours d'une conversation sur les poètes qui s'est engagée à sa table, se met à débiter des vers de Publilius (4) contre le luxe.

Cette tirade morale, dans un festin d'une somptuosité ridicule, arrive plus à contre temps encore que les plaintes d'une amante au milieu d'un groupe de joyeux buveurs. Mais l'intention de Perse est moins peut-être de faire ressortir un amusant contraste que de donner une nouvelle preuve du mauvais goût régnant. On ne se soucie plus des chefs-d'œuvre (5) ; ce qu'on acclame, dans les banquets comme

---

(1) Cf. Sén. : *Epist.*, 114, 1 : explicatio ...in morem *cantici* ducta.

(2) Cf. dans les vers du ms. d'Oxford (Leo : *A. Persii Flacci, D. Iunii Iuvenalis saturae*, p. 145 *Sat.*, 6, 365, 23-24) : « Suspectus tibi sit quanto uox mollior et quo Saepius *in teneris haerebit* dextera *lumbis* » souvenir de Perse, 1, 20-21 : cum carmina lumbum intrant) ».

(3) V. Plin. : *Epist.*, 1, 15, 2 ; 9, 17, 3 ; Pétrone : *Satir.*, 59, 2 et suiv. ; 68, 4 et suiv.

(4) Pétrone : *Satir.*, 55, 5 et suiv. Ce n'est peut-être qu'un pastiche de Publilius Syrus : cf. *supr.*, p. 183.

(5) Juvénal au contraire (*Sat.*, 11, 177) promet à son ami Persicus qu'on récitera, pendant le repas auquel il l'invite, des vers d'Homère et de Virgile.

dans les salles de lecture, ce sont les productions fades d'un art énervé. Malheureusement, il est difficile de savoir ce qu'étaient ces Phyllis, ces Hypsipyles, toute cette poésie éplorée alors en vogue. Il y a dans les *Héroïdes* d'Ovide une lettre de Phyllis à Démophoon et une lettre d'Hypsipyle à Jason (Hér., 2 et 6), remplies l'une et l'autre de lamentations et de reproches ; d'autre part l'épithète de *plorabile* dont Perse se sert ici (*uatum et plorabile si quid*) rappelle celle de *flebilis* appliquée par le même Ovide à l'élégie (Am., 3, 9, 3 ; cf. Her., 15,7). Faut-il supposer que les *Héroïdes* avaient eu d'autres imitateurs que Sabinus (1) ? Assurément, rien ne prouve que les six dernières, celles qu'on appelle *les lettres doubles*, non plus que la quinzième, soient l'œuvre d'un poète contemporain de Néron ou des Flaviens (2) ; mais il n'est pas impossible que le genre eût survécu à son inventeur et que, même, on eût repris certains thèmes déjà traités par lui. En tout cas, les *Héroïdes*, avec leur élégance monotone, leur caractère sentimental et sensuel, tout moderne dans un cadre mythologique, leur allure volontiers oratoire, étaient peu faites pour plaire à Perse. D'une Phyllis de Tuscus, poète du siècle d'Auguste, nous n'avons que le titre (Ovide : *Ex Ponto*, 4, 16, 20 : Quique sera nomen Phyllide Tuscus habet) : mais, puisque cet ouvrage avait suffi à rendre son auteur célèbre (3), c'était, plutôt qu'une simple élégie, une épopée ou, tout au moins, un épyllion. L'épyllion, représenté à l'époque de Cicéron par des poèmes comme les *Noces de Thétis et de Pélée*, de Catulle, l'*Io* de Calvus, la *Zmyrna* d'Helvius Cinna et, sous Auguste, par la *Ciris* et le *Culex*, était probablement demeuré en faveur au Ier siècle de notre ère : une des œuvres les plus lues et les plus admirées alors, je veux dire les *Métamorphoses* d'Ovide, était-elle autre chose qu'une collection d'épyllia ? On s'est demandé si Lucain n'avait pas abordé le genre dans son *Orphée*, sur lequel, à vrai dire, nous manquons de

---

(1) V. Ovide : *Am.*, 2, 18, 29 et suiv. ; cf. *Ex Ponto*, 4, 16, 13.

(2) V. Plessis : *La Poésie latine*, p. 429 et suiv.

(3) C'est ainsi que je comprends l'expression *nomen habet*. Je n'ignore pas qu'on a voulu en tirer un autre sens : le poème de Phyllis aurait valu à son auteur un surnom, sans doute celui de Démophoon ; le Démophoon de Properce (2, 22, 2) serait alors notre Tuscus (v. Schanz : *Gesch. d. röm. Lit.*, II, 1³, p. 364 (n° 319, 10). Cette interprétation me semble de pure fantaisie.

renseignements précis (1). L'histoire de Phyllis et celle d'Hypsipyle pouvaient aisément être traitées sous cette forme. Mais la seconde avait fourni à Euripide une tragédie dont les papyrus d'Oxyrynchos nous ont rendu des fragments considérables (2). Perse aurait-il en vue des monologues ou des tirades empruntées aux tragédies mythologiques du temps? Je crois, pour ma part, à cause du mot *plorabile* qui me semble caractéristique, qu'il s'agit de morceaux élégiaques : il est vrai que l'analogie était grande entre des élégies comme les *Héroïdes* et certains monologues tragiques (3).

En revanche, je ne sais s'il faut appliquer à des élégies proprement dites le mot *elegidia* que nous rencontrons plus loin (v. 51-52 : si qua *elegidia* crudi dictarunt proceres). Casaubon (4) pense qu'il désigne toute espèce de petites pièces, parce que les débutants essayaient d'ordinaire leurs forces dans de courtes compositions en vers élégiaques et que, d'ailleurs, Dion Chrysostome appelle ἐλεγεῖον une épitaphe écrite en hexamètres dactyliques. Je n'en suis pas sûr. Mais je ne crois pas non plus qu'il faille voir dans ce diminutif un simple équivalent dédaigneux de *elegi* (5). Il s'agit vraisemblablement d'épigrammes telles que cet *elegidarion* débité par Eumolpe dans le *Satiricon* de Pétrone (109,9) (6). Aussi bien, lorsque Perse parle de grands personnages qui improvisent l'estomac plein, il se souvient d'Horace, mais il se rencontre encore avec Pétrone, dont le Trimalchion, au milieu du repas, prend texte d'un incident arrangé d'avance pour écrire une épigramme bachique qu'il lit à ses convives (7).

---

1) V. Biographie de Vacca, 13, et Stace : *Silv.*, 2, 7, 59; cf. Lejay : *Lucain*, I, p. XVII, n, 13.

2) V. Grenfell et Hunt : *The Oxyrynchus Papyri*, vol. VI, p. 19 et suiv.

(3) Plessis : *La poésie latine*, p. 433-434.

(4) V. Casaubon-Dübner, p. 73.

5) *Exigui elegi* dit Horace (*Ars poet.*, 77) en opposant le distique élégiaque à l'hexamètre dactylique κατὰ στίχον.

(6) La pièce est formée de la juxtaposition de trois distiques élégiaques et de sept hendécasyllabes phaléciens.

7) V. *Satiricon*, 55, 2-3. C'est un *impromptu* fait à loisir, puisque tout était préparé; les mots non *cogitatione distorta* sont ironiques.

III

La versification a la mode

Un trait précis dont nous pouvons vérifier la justesse, c'est ce que Perse dit de cette versification d'une élégance molle, si admirée du public de son temps. Nous ne trouvons rien de semblable dans les critiques d'Horace contre les Néo-Alexandrins, contre les *cantores Euphorionis* du siècle d'Auguste. Il s'est plaint plusieurs fois, comme d'un défaut encore répandu, de l'indulgence excessive des Romains pour les vers rocailleux de leurs vieux poètes et a toujours semblé croire que le danger, pour la versification latine, ce n'était pas de devenir trop coulante, mais de demeurer pesante et rude (1). De fait, bien que Catulle ait une facture très savante, il abuse du spondée jusqu'à l'employer dans la proportion des deux tiers environ et il ne s'interdit pas les élisions dures. On peut en dire autant de l'auteur de la *Ciris*, cet épyllion à la manière alexandrine qui reste pour nous, avec les *Noces de Thétis et de Pélée,* le meilleur exemplaire du genre (2). Et, selon Quintilien, il y avait chez Gallus, grand admirateur d'Euphorion, plus de dureté que chez les autres élégiaques : *durior Gallus* (Inst. orat., 10, 1, 33). Il est vrai que le mot, ici, semble s'appliquer avant tout au style. En tout cas les œuvres de cette école poétique avaient toujours quelque chose de laborieux, et on pouvait leur oppposer la grâce et le fini des *Bucoliques* (3). Mais Horace n'a connu que les débuts d'un poète dont l'influence allait modifier, surtout en matière de versification, le caractère de l'Alexandrinisme latin : je veux parler d'Ovide. Par la prédominance accordée au dactyle, par la manière adroite dont il en règle

---

(1) Horace : *Sat.*, 1, 4, 8 ; 10, 58-59 ; *Epist.*, 2, 1, 66 et 160 ; *Ars poet.*, 263 (Non quiuis uidet immodulata poemata iudex Et data Romanis uenia est indigna poetis) et 274.

(2) Le *Culex* est un épyllion d'un genre particulier, proche parent de l'idylle : c'est une pastorale. Cf. Ch. Plésent : *Le Culex, Étude sur l'Alexandrinisme latin* (Paris 1910), p. 260 et suiv.

(3) Horace : *Sat.*, 1, 10, 44.

les combinaisons avec le spondée, par une tendance sensible à éviter l'élision des finales longues ou en *m* (1), Ovide a fait école bien plus que Virgile, dont le génie ne néglige au profit du beau aucune liberté légitime ; le premier, il a donné aux oreilles latines l'habitude de cette élégance trop uniforme qui sera jusqu'à Claudien, en dépit de quelques retours offensifs de l'archaïsme, la marque des poètes de second rang. Sans doute, il n'apportait pas une formule nouvelle. On a eu raison de dire que ce qui triomphait avec lui, c'était au fond « le rigorisme des *Cantores Euphorionis*, pour qui la perfection du métier est l'essentiel de la poésie » (2). Mais Catulle, Calvus, leurs amis et leurs élèves n'étaient pas arrivés à réaliser entièrement l'adaptation de la technique alexandrine aux ressources de la langue latine, et, pour parler comme Perse (v. 63-64), on n'eût pu promener l'ongle sur le marbre de leur œuvre sans rencontrer plus d'une aspérité. D'autre part, il était plus aisé de plagier Virgile, même le Virgile des *Bucoliques*, que de l'imiter : au contraire la virtuosité d'Ovide laissait en général surprendre ses procédés, et, grâce à lui, la versification latine devint un instrument docile, dont il ne fut point malaisé au premier venu, après un peu d'étude, de tirer des sons agréables.

On essaya même de renchérir sur le purisme métrique du modèle. Dans le poème du *Noyer*, qui offre une imitation très directe de sa manière, se révèle un auteur encore plus soigneux que lui de s'interdire les élisions dures ; les élégies sur la mort de Mécène appellent la même observation (3). L'*Ilias latina*, qui se place entre la mort d'Auguste et la mort de Néron, se fait remarquer aussi par une application minutieuse des règles du vers : la finale d'un mot ïambique ou d'un mot crétique n'y est jamais élidée ; nulle part la finale en *o* n'y est abrégée, en dehors des mots ïambiques ou crétiques pour lesquels cet abrègement est autorisé par l'exemple des meilleurs poètes. Les fins

---

(1) V. Plésent, *op. cit.*, p. 424. Il donne le tableau suivant : finales élidées : Virg. : *En.*, 1 : longues : 1 élision sur 8, 8 vers ; en *m* : 1 sur 7, 7 ; brèves : 1 sur 4, 3. — Ovide : *Mét.*, 1 : longues : 1 élision sur 97 vers ; en *m* : 1 sur 33 vers ; brèves : 1 sur 6 vers. — *Culex* : longues : 1 élision sur 102 vers ; en *m* : 1 sur 102 vers ; brèves : 1 sur 10 vers.

(2) Plésent, *op. cit.*, p. 485.

(3) V. F. Plessis : *La poésie latine*, p. 464.

de vers sont irréprochables (1). Sous Néron, Calpurnius se montre, dans ses églogues, versificateur scrupuleux et élégant ; il n'élide guère que les brèves, le plus souvent au premier pied, et cela même rarement ; il suit dans le traitement de l'*o* final les mêmes principes que l'auteur de l'*Ilias latina* (2) ; les seuls monosyllabes qu'il admette à la fin du vers sont les formes verbales *es* et *est* ou l'indéfini *quis* dans la formule *si quis* (Egl. 7, 16) ; dans les 50 premiers vers de l'églogue 1, je trouve 8 fois (v. 10, 12, 31, 34, 37, 38, 46 et 47) la césure κατὰ τρίτον τροχαῖον encadrée par la trihémimère et l'hephthémimère, et, dans les 42 autres vers, la penthémimère ne fait jamais défaut. Des deux fragments d'églogues du manuscrit d'Einsiedeln n° 266, églogues dont la composition remonte également au temps de Néron, le premier (49 vers), en dehors de 4 aphérèses (v. 5, 12, 15, 37) et de trois apocopes (22, 30, 39), n'offre que trois élisions (v. 11 : elige utrum ; v. 19 : Pergite io pueri ; v. 45 : ergo ut), toutes au premier pied ; le deuxième (39 vers) en a moins encore (4 apocopes, aux vers 7, 17, 25, 30) (3). Mais, parmi les œuvres de ce temps, c'est peut-être le *Panégyrique de Pison* qui laisse le mieux sentir la monotonie de cette correction trop mécanique. On n'y a relevé que trois élisions (aux vers 24, 81, 168 ; il y a de plus une aphérèse au v. 14), toutes les trois au premier pied. La césure κατὰ τρίτον τροχαῖον, encadrée par la trihémimère et l'hephthémimère, y revient quatorze fois. Sur les 261 vers de la pièce, j'en compte 196 qui commencent par un dactyle ; dans les 25 premiers vers je trouve, abstraction faite des deux derniers pieds, 56 dactyles contre 44 spondées : c'est, à 1, 2 près, la proportion que fournit Ovide. Mais le poète n'apporte pas un goût infaillible dans la combinaison des pieds : le début, qui devrait avoir de la solennité, prend, par l'accumulation des dactyles dans les vers 2 et 3, une allure légère : l'effet, d'ailleurs, est peut-être cherché pour rendre plus frappante par le contraste la marche moins rapide du vers 4 (qui est du type *dsss*) ; même en ce cas, il eût fallu plus de discrétion.

---

(1) V. F. Plessis : *Italici Ilias latina* (Paris 1885), p. VIII et suiv.

(2) V. Teuffel : *Gesch. d. röm. Lit.* II [6], p. 278 (§ 306).

(3) Dans ces deux pièces (n°s 725 et 726, dans l'*Anth. lat.* de Riese, II), la césure κατὰ τρίτον τροχαῖον est toujours encadrée par la trihémimère et la penthémimère (pièce 725 : v. 6, 26, 27, 40 ; — pièce 726 : v. 7, 10, 24, 31, 36, 39).

Ces remarques suffisent, je pense, à montrer qu'une versification très régulière et une certaine agilité rythmique, sinon une sûreté parfaite dans le choix des procédés, étaient alors monnaie courante : car ni l'*Ilias latina* ni le *Panégyrique de Pison* n'ont été composés par des hommes de grand talent. Les *Bucoliques* d'Einsiedeln valent peut-être un peu mieux, mais elles sont fort loin de révéler le génie. Quant à Calpurnius, il a quelques jolis passages, mais il est, au total, froid et sans originalité. Ainsi, on doit en croire Perse quand il nous laisse entendre que tout le monde alors faisait bien le vers, au sens banal de l'expression :

Scit tendere uersum
Non secus ac si oculo rubricam derigat uno
(V. 65-66).

Ces mots, dans l'esprit du public, sont un éloge ; mais la métaphore employée indique assez ce qu'il y a, dans cette adresse, de purement manuel, si l'on peut dire.

IV

Poésie et rhétorique

On voit moins nettement, en revanche, à quoi s'appliquent les deux vers suivants (67-68) :

Siue opus in mores, in luxum, in prandia regum
Dicere, res grandes nostro dat Musa poetae.

Faut-il accepter l'explication donnée par un scoliaste et entendre : dans quelque genre qu'il s'exerce, comédie, satire, tragédie, notre poète trouve du sublime ? Sans doute l'histoire littéraire ne fournit pas d'objection grave contre cette manière d'interpréter les mots *in mores*, *in luxum*, *in prandia regum*. D'abord, il n'est pas prouvé, quoi qu'en dise Casaubon (1), que la comédie proprement dite, sans parler du mime, ait été entièrement délaissée au temps de Claude et

(1) V. Casaubon-Dübner, p. 81.

de Néron ; et, même, j'estime peu vraisemblable que rien n'eût paru en ce genre entre les pièces de C. Fundanius, ami d'Horace et de Mécène (1), et celle de Vergilius Romanus, contemporain de Pline le Jeune : Romanus avait composé, outre un certain nombre de *palliatae* et de mimiambes, une comédie à la manière d'Aristophane, et Pline vante précisément chez lui la force et la grandeur, aussi bien que la finesse, le sel, la douceur et la grâce (2). Ensuite, si Perse est pour nous, dans l'ordre chronologique, le seul satirique latin après Horace et avant Turnus, si les témoignages de Tacite sur les *carmina probrosa* ou *detestanda* de Cominius, de Paconianus, d'Antistius Sosianus, de Curtius Montanus (3) s'appliquent mieux à des épigrammes (4) qu'à des satires, et si nous n'avons aucune raison décisive pour rapporter les vers que Néron avait écrits, paraît-il, contre Quintianus, contre Clodius Pollio, contre le roi Mithridate (5), à l'un des deux genres plutôt qu'à l'autre, on n'en saurait conclure que personne depuis la mort d'Horace ne s'était essayé dans la satire morale. Enfin il est à peine besoin de rappeler que la tragédie destinée aux lectures publiques a été fort en honneur sous les Césars comme sous les Flaviens. Mais, cela dit, on doit reconnaître que l'expression *dicere in mores* pour dire *composer des comédies* est bien peu satisfaisante, même si nous donnons à *in*, d'une manière déjà forcée, le sens de *sur*, *à propos de*. D'autre part, les mots *prandia regum*, selon toute apparence, ne sont pas autre chose qu'un souvenir d'Horace, chez qui nous lisons (Sat., 2, 2, 45) :

Necdum omnis abacta
Pauperies *epulis regum*.

---

(1) V. Horace : *Sat.*, 1, 10, 42.

(2) Pline le Jeune : *Epist.*, 6, 21, 5 : non illi uis, non *granditas*, non subtilitas, non amaritudo, non dulcedo, non lepos defuit.

(3) Sur Cominius, v. Tacite : *Ann.*, 4, 31 ; sur Paconianus, v. *ibid.*, 6, 39 ; sur Antistius Sosianus, v. *ibid.*, 14, 48 et 16, 14 ; sur Curtius Montanus, v. *ibid.*, 16, 28 et 29.

(4) Cf. les épigrammes citées par Suétone : *Tibère*, 59 et *Néron*, 39.

(5) V. Tacite : *Ann.*, 15, 49 ; Suétone : *Domit.*, 1 ; *Néron*, 24. D'autre part Martial (9, 26, 9) et Pline (*Nat. hist.*, 37, 59), paraissent faire allusion à des épigrammes de Néron. En revanche, si les mots de Juvénal (4, 106) *tamen improbior satiram scribente cinaedo* s'appliquent à ce prince, il faudrait admettre qu'il avait écrit aussi des *Satires*.

Dès lors, au lieu d'y voir, comme a fait le scoliaste, une allusion au festin ou, ainsi que Perse dit ailleurs, à la marmite de Thyeste ou de Progné, nous les prendrons pour un équivalent plus concret de *luxum*. Peut-être, en ce cas, n'est-il question que de la satire : le public assène au poète qu'il prétend louer un compliment maladroit en le félicitant d'être sublime là où il faudrait au contraire être simple et familier, puisque la satire est une causerie : Perse, en somme, se proposerait de railler chez des satiriques contemporains cette manière oratoire qui devait triompher, relevée par un talent supérieur, avec Juvénal (1). Je crois en effet que Perse a voulu faire lancer par de sots complimenteurs le pavé de l'ours ; mais sa critique ne me semble pas dirigée contre un genre déterminé : elle vise et atteint cette rhétorique pompeuse, ces éternels lieux communs qui envahissaient de plus en plus la poésie ou, pour mieux dire, la littérature tout entière. Seulement, par un procédé bien connu, le poète a pris comme type un cas particulier, d'autant mieux choisi que les invectives contre les mœurs du temps et le luxe étaient précisément un des thèmes favoris de l'école et celui, peut-être, qui revenait le plus souvent, sous une forme ou sous une autre, dans les œuvres de toute nature. On aurait le droit de résumer en ces termes le petit discours que Perse prête au public : « Nos poètes sont des versificateurs parfaits ; et, si l'occasion s'offre à eux de développer quelque lieu commun, ils trouvent des choses sublimes » ; autrement dit : « Comme ils font bien les vers, et quel ton sublime dans leurs lieux communs ! » Ainsi seraient indiqués, avec une justesse remarquable, les deux caractères essentiels de la poésie du temps : élégance factice de la versification, abus de la rhétorique.

Il n'est pas plus aisé de saisir l'intention véritable des vers suivants (69-78). Et d'abord, quels sont les poètes *nugari soliti graece nec ponere lucum artifices* dont on nous parle ici ? des adolescents qui n'en sont encore qu'aux premiers exercices de composition poétique,

---

(1) V. Reitzenstein : *Hellenistische Wundererzähl.*, p. 27-28. M. Reitzenstein pense que Perse, dans les vers 65-66, a en vue les poèmes à la manière alexandrine, particulièrement les épyllia, auxquels il reviendra plus loin (v. 92 et suiv.) et que le *Siue*, du v. 67 indique qu'il passe à un autre genre où la versification est moins élégante : ce genre, c'est la satire.

aux vers grecs, ou bien des hommes faits qui, jusqu'à présent, en étaient restés là et n'avaient jamais essayé de traiter en vers latins les thèmes descriptifs les plus élémentaires ? Toute incertitude disparaît sur ce point si on adopte pour le v. 69 la leçon du feuillet de Bobbio, qui est aussi la première leçon du *Pithoeanus* : « ecce modo heroas sensus adferre *docemus* » au lieu de la leçon « ecce modo heroas sensus adferre *uidemus* » donnée par le *Montepessulanus* 212, et préférée par le correcteur du *Pithoeanus*. Il devient alors évident qu'il s'agit d'adolescents, et le vers 69 prépare les reproches que le poète fera un peu plus loin aux pères de famille. Mais quel genre faut-il reconnaître sous l'expression *heroas sensus* ? l'épopée ? la tragédie ? l'une et l'autre, je crois ; elles se sont présentées ensemble à la pensée de Perse dans la satire 5 (v. 3-4) :

> Fabula seu maesto ponatur hianda tragoedo,
> Vulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferrum.

Les vers 77-78 ne sont pas moins obscurs : on admet d'ordinaire que Perse y raille en son propre nom ceux qui se laissent charmer par les pièces vieillies de Pacuvius et d'Accius et le *faste pédantesque* de leurs grands mots. Le poète s'en prendrait donc à un défaut dont il n'a rien dit jusqu'ici, la manie de l'archaïsme. On n'est pas embarrassé pour rappeler des faits et citer des textes à l'appui de cette interprétation : certains princes, Tibère, Caligula, avaient donné l'exemple (1) ; et Sénèque (Epist., 114, 10 et 13) se moque des gens qui, de son temps, exhumaient des expressions surannées, parlaient la langue des Douze Tables et, tenant Gracchus, Crassus et Curion pour trop modernes, remontaient jusqu'à Appius et Coruncanius. On pourrait ajouter que Perse n'avait certainement pas un respect superstitieux pour la vieille littérature latine, puisque, à l'exemple de Lucilius et d'Horace, il s'est permis de sourire aux dépens d'Ennius (2) ; or, Lucilius et Horace n'avaient pas épargné non plus les deux grands tragiques latins (3).

---

(1) V. Suétone : *Aug.*, 86 ; Quintilien, 1, 5, 63.

(2) *Sat.*, 6, 9-11 ; cf. *Prologue*, 1-3 ; V. Lucilius, 1190, Marx (cf. Marx, I, p. 100 : Ennii imitatio aut irrisio) ; Horace : *Sat.*, 1. 10, 54 ; *Epist.*, 1, 19, 7 ; 2, 1, 50 ; *Ars poet.*, 259 (cf. aussi une parodie d'Ennius, *Sat.*, 1, 2, 37-38).

(3) Lucilius, 794 ; 875, Marx (cf. I, p. 100 : Pacuuii imitatio) ; Horace : *Sat.*, 1, 10, 53. *Epist.*, 2, 1, 56 ; *Ars poet.*, 258.

Tout cela est vrai ; mais cette attaque contre le goût de l'archaïsme serait très mal amenée, et, surtout, elle ne s'accorderait guère avec l'esprit général du morceau : Perse, dans cette première satire, dirige à chaque instant ses coups contre l'élégance artificielle et énervée de la poésie moderne. Et je sais bien que, pour les archaïsants de l'époque, l'emploi des vieux mots n'était qu'un artifice de plus : seulement cet artifice était moins malsain, en somme, que les autres ; ne s'inspirait-il pas d'un art qui, dans son emphase un peu naïve, avait encore de la virilité ? Je m'expliquerais difficilement qu'il fût devenu tout à coup aux yeux du poète le vice dominant, le plus aimé aussi, celui qui jette les petits-maîtres dans des transports de joie. Il me paraît bien préférable d'attribuer, avec C. Fr. Hermann, Bücheler, Leo et d'autres, l'exclamation *Euge poeta* ! et les trois vers suivants à un personnage fictif, à un père, par exemple, et de mettre un point d'interrogation à la fin de la phrase (1). De cette manière, tout devient clair : Perse, entendant le public vanter les choses sublimes que la Muse inspire aux poètes, répond : « Oui, notre goût pour le sublime est tel que nous poussons des enfants à s'exercer dans les deux genres héroïques », et il reproduit les éloges qui accueillent la lecture d'une tragédie d'écolier : « Bravo, poète ! Maintenant qu'existe un pareil chef-d'œuvre, y aura-t-il encore des gens pour lire Pacuvius et Accius ? » A vrai dire, je crois bien que Perse fait ici coup double : se souvenant de Lucilius et d'Horace, il n'est pas fâché de railler les *sesquipedalia uerba* (2) des vieux tragiques ; mais, en ne prenant pas la plaisanterie à son compte, il laisse entendre qu'elle est facile et un peu usée. Son intention est, avant tout, de montrer comment de tout jeunes gens se voient encouragés, par des acclamations complaisantes, à traiter des sujets au-dessus de leurs forces, où ils ne peuvent apporter que cette fausse élégance et cette fausse grandeur qui déshonorent la poésie latine.

---

(1) On pourrait même ajouter qu'ainsi la reprise *est nunc quem*..., *sunt quos*... s'explique mieux, si d'ailleurs on ne lisait chez Horace *Epist.*, 2, 2, 181-182 : « uestes gaetulo murice tinctas *Sunt qui* non habeant, *est qui* non curat habere. »

(2) Cf. Lejay : *Sat. d'Horace*, p. 103-104. Le *luctificabile* de Perse (v. 78) est à rapprocher du *monstrificabile* de Lucilius (v. 608 Marx), qui doit être une imitation plaisante des grands mots d'Accius (cf. Marx, II, p. 226).

Cette interprétation me paraît confirmée par un passage de la satire 3 (v. 44-47) que j'ai déjà (1) eu l'occasion de citer et où Perse a raillé le maître peu sage qui, non content de donner à un enfant, comme sujet de déclamation, un discours à Caton près de mourir, comble d'éloges l'orateur novice, tandis que le père, qui s'est fait suivre d'un cortège d'amis pour venir écouter son fils, est là, tout suant de satisfaction.

Perse a profité de l'occasion pour se moquer en passant de quelques-uns des thèmes descriptifs qui servaient de matière aux premiers exercices poétiques ; et ceci est encore un trait de satire contre les poètes contemporains, car cette rhétorique d'école se retrouvait à tout moment dans leurs œuvres : Horace, dont Perse se souvient ici, signalait déjà la description d'un bois sacré et la peinture d'une campagne riante parmi les ornements dont se parait hors de propos l'épopée sans inspiration :

> Inceptis grauibus plerumque et magna professis
> Purpureus, late qui splendeat, unus et alter
> Adsuitur pannus, cum lucus et ara Dianae
> Et properantis aquae per amoenos ambitus agros
> ..... describitur .....
>
> (Art poét., 14-18).

Et plus tard Juvénal écrira (Sat., 1, 7-8) :

> Nota magis nulli domus est sua quam mihi lucus
> Martis.

L'intention satirique est visible surtout dans le schéma, pourrait-on dire, que Perse trace du lieu commun sur la vie rurale, où revenaient mécaniquement l'éloge des mœurs antiques en général, puis, à titre d'exemples, celui de quelques vieux Romains. La manière même dont la phrase est ici construite semble faite pour nous donner l'impression d'une ritournelle : « *ubi*..., *unde*... ; corbes *et* focus *et* porci *et* fumosa Palilia » ; et là-dessus, le poète ébauche le développement du thème des « grands hommes pris à la charrue », un des plus fatigués de la rhétorique du temps, puisqu'il avait aussi sa place marquée dans l'éloge de la pauvreté (2).

---

(1) V. *supr.*, p. 23.
(2) V. *supr.*, p. 20 et note 1.

Perse prouve ensuite, par un exemple frappant pris dans la réalité contemporaine, qu'une pareille éducation est arrivée à ruiner chez les Romains non pas le goût seulement, mais le plus simple bon sens. On comprendrait à la rigueur que le désir d'être applaudi fût devenu l'unique règle dans les lectures publiques : certes, c'est le signe d'une grande médiocrité d'âme de préférer les satisfactions immédiates de la vanité à la joie profonde de faire œuvre qui dure, mais cela n'est pas insensé. Au contraire, c'est une folie, dont il faudrait rougir, de s'amuser, lorsqu'on est sous le coup d'une accusation capitale, à balancer des antithèses, à multiplier les figures savantes, pour arracher aux auditeurs des cris d'admiration. Voilà pourtant ce que l'on fait, voilà ce que vient de faire Pédius. Le public est lui-même si gâté qu'il ne marchande pas ses acclamations à ces maniaques de la phrase. Et pourtant, si un mendiant, au lieu de chercher à nous émouvoir, ne songeait qu'à bien chanter, personne ne lui ferait l'aumône.

Dans tout ce morceau, particulièrement lorsqu'il accuse les parents et lorsqu'il montre l'éloquence judiciaire perdant, sous l'action d'un enseignement mal conçu, toute conscience de son rôle, Perse se rencontre avec l'Eumolpe de Pétrone (Satiricon, 1-4). Sur le second point, plus d'un trait chez Sénèque le Père (1) laissait déjà apercevoir le danger, que Quintilien devait dénoncer à son tour (2).

Je ne vois aucune raison sérieuse de ne pas reconnaître dans le Pédius que Perse met en scène (v. 85-87) le concussionnaire Pédius Blaesus accusé, en 59 après J.-C., par les gens de Cyrène, d'avoir porté la main sur le trésor d'Esculape et de s'être laissé corrompre par l'argent ou l'intrigue dans la levée des troupes (Tacite : Ann., 14, 18). L'accusation *fur es* s'applique fort bien au personnage. Certains commentateurs pensent, il est vrai, que ce nom propre est emprunté à

---

1) V. Sénèque le Père : *Contr.*, 2, 4, 12 : Hanc controuersiam cum declamaret, Maximus dixit tricolum tale, *qualia sunt quae basilicam infectant*. Dicebat autem a parte patris : « Omnes aliquid ad nos imbecilli, alter alterius onera, detulimus : accusatur pater in ultimis annis, nepos in primis adoptatur, in mediis abdicatur filius ». — V. aussi *Contr.*, 3, préf. 11-18 ; 7, préf. 7-8. La préface du l. 9 est à rapprocher tout entière de Pétrone : *Satir.*, 1-2. Cf. Bornecque : *Déclamations et déclamateurs*, p. 117-121.

(2) V. p. ex.: *Inst. Orat.*, 4, 3, 2 ; 4, 2, 39 ; 7, 1, 41 ; 8, 2, 17 ; 9, 2, 81 et suiv. Cf. Bornecque, *ibid.*, p. 119.

Horace (Sat., I, 10, 28), qu'il est devenu pour Perse la désignation symbolique du mauvais avocat, et que les mots *fur es* s'adressent en réalité à un client, confondu, par une manière de parler courante, avec son défenseur. Mais le Pédius d'Horace n'est pas un mauvais avocat ; il est cité à côté de Corvinus (1). Et devons-nous nous étonner de voir Perse attaquer un de ses contemporains dans une pièce où il a déjà raillé Attius Labeo et qui est toute pleine de traits pris sur le vif ? Nous ne saurions plus nous arrêter, en effet, à l'opinion qui fait de cette première satire un simple *credo* littéraire tiré tout entier d'Horace. Si nous avions besoin d'une preuve nouvelle du caractère original et direct de la critique de Perse, nous la trouverions dans le morceau suivant (v. 92-106) où il cite, s'il ne s'amuse à les fabriquer, des vers à la mode.

V

L'Alexandrinisme latin au temps de Néron

En effet, après avoir montré comment le goût des faux brillants et du faux sublime envahit tous les genres, Perse entreprend de faire sentir par quelques exemples à quelles harmonies molles et à quels artifices puérils se réduit la perfection technique que l'on admire chez les versificateurs du temps. Remarquons d'abord que, dans tous les vers ou fragments de vers donnés par lui comme échantillons de la poésie contemporaine, il n'y a pas une seule élision. Et il semble que, pour rendre cette affectation plus visible, Perse se soit plu à multiplier ici, dans ses propres vers, le synalèphe de la finale en *m*, une de celles que déjà Ovide se permettait fort rarement (v. 96 : spumo*sum et*, et, dans le seul vers 98 : Quid*nam i*gitur tener*um et*). La structure métri-

1 Tout au plus pourrait-on retenir que l'exemple de Pédius, chez Perse, ne vient qu'en passant, à propos de la poésie contemporaine, comme celui de Pédius et de Corvinus vient chez Horace à propos du mélange des mots grecs aux mots latins dans la poésie.

que des hexamètres raillés par notre poète peut encore donner lieu aux observations suivantes :

1° Le vers 95 est spondaïque ;

2° Tous les vers ont la césure penthémimère, que la trihémimère accompagne trois fois (v. 95, 100, 101) ou même quatre fois si on admet au v. 102 une trihémimère par tmèse (Euhion in || geminat) ;

3° On rencontre quatre fois ce que j'appellerai la coupe bucolique imparfaite, c'est-à-dire que, quatre fois, le quatrième pied finit avec un mot sans qu'il y ait, d'ailleurs, aucune ponctuation sensible (v. 94 : Et qui caeruleum dirimebat || Nerea delphin ; v. 95 : sic costam longo subduximus || Appennino (ce vers, offre en outre, la trihémimère et la penthémimère) ; v. 99 : Torua mimalloneis implerunt || cornua bombis ; v. 102 : Euhion ingeminat ; reparabilis || adsonat echo). On remarquera dans les vers 94, 100, 101 la coïncidence du temps fort et de l'accent tonique aux trois derniers pieds ;

4° Les dactyles sont nombreux ; quand il y a, aux quatre premiers pieds, deux dactyles et deux spondées, ils sont disposés selon le principe du groupement (*d d s s* : v. 99) ou de l'encadrement (*s d d s* : v. 94 ; v. 100) (1) ;

5° Le vers 102 présente une succession de cinq dactyles destinée à produire un effet d'harmonie imitative que fait encore ressortir par contraste le v. 101, chargé de spondées (*d s s s*).

L'ordre des mots, considéré en lui-même ou dans ses rapports avec la structure métrique des vers, appelle aussi un certain nombre de remarques :

1° Quatre fois l'épithète se trouve placée à l'hémistiche, le substantif étant à la fin du vers, ou inversement (v. 94 : ... caeruleum... delphin ; v. 95 : ... longo... Appennino ; v. 99 : mimalloneis... bombis ; v. 100 : uitulo ... superbo). On remarquera que, trois fois, les deux mots sont de terminaisons identiques, ce qui produit la consonance dite *homoeoteleuton* (v. 95 ; 99 ; 100) (2) ;

---

(1) Sur ces dispositions, cf. Plésent : *Le Culex*, p. 431, 432, 434.

(2) L'*homoeoteleuton* existe même entre les vers 99 et 101 d'une part, 100 et 102 d'autre part, mais ce n'est probablement là qu'un hasard (cf. E. Norden : *Die antike Kunstprosa*, II, p. 881), quoi qu'en ait pensé Casaubon (v. Casaubon-Dübner, p. 105).

2° Deux vers qui se suivent contiennent l'un et l'autre deux substantifs accompagnés chacun d'une épithète, et, dans l'un et dans l'autre, il y a disjonction, avec rapprochement des adjectifs au v. 99 (disposition *abAB*) et des substantifs au vers 100 (*aBAb*);

3° La disjonction du substantif et de l'adjectif se trouve deux autres fois : aux vers 100-101, où le substantif est mis encore plus en relief par le rejet (Et raptum uitulo caput ablatura superbo *Bassaris*) et au vers 102, où le verbe est encadré entre l'adjectif et le substantif (*reparabilis* adsonat *echo*);

4° Par contre, on ne trouve que deux fois le substantif et l'adjectif rapprochés l'un de l'autre (v. 93 : *Berecyntius Attis*) et au vers 101 (*Maenas flexura...*) ; encore faut-il noter que, dans le second cas, l'intention est visible de renverser la disposition du membre de phrase précédent : *ablatura superbo Bassaris*. Il est vrai que le même effet pouvait se combiner avec une nouvelle disjonction; il aurait suffi d'écrire : *et Maenas lyncem flexura corymbis*. Mais le mouvement *Et raptum... et lyncem* eût été détruit;

5° Tous les hémistiches et tous les vers se terminent par un mot important, presque toujours par un substantif ou un adjectif, une fois (v. 102) par un verbe. Ailleurs le verbe est en tête (3 fois : v. 94, 95, 99) ou à l'intérieur (1 fois : v. 101) du second hémistiche, et il ne termine pas la phrase ;

6° Il y a un effet de symétrie entre les deux fins de vers *ablatura superbo* et *flexura corymbis*.

Enfin la langue et le style présentent certains caractères particuliers :

1° On est frappé du grand nombre des mots grecs : 5 noms propres (Attis, Nerea, Bassaris, Maenas, Euhion), 5 substantifs (delphin, bombis, lyncem, corymbis, echo), 2 adjectifs (Berecyntius, mimalloneis);

2° Le style est très fréquemment figuré. Je relève : *caeruleum* appliqué à *Nerea; dirimebat Nerea* pour *secabat mare ; costam subduximus Appennino*; *torua cornua;* impleruntcornua *bombis;* flexura *corymbis* ; *reparabilis adsonat echo*. Mais, sauf la métaphore *costam subduximus Appennino* dont on n'a aucun autre exemple et qui, d'ailleurs, isolée de son contexte, demeure inintelligible pour nous, on ne peut pas dire que ces figures aient rien de rare ou de vraiment nouveau. *Caeruleum Nerea* rappelle *caerula Cymothoe* (Properce, 2, 26, 16). Déjà

Tibulle (4, 1, 58) et Ovide (Métam., 1, 187) avaient dit *Nereus* pour *mare ;* Virgile (Én., 7, 399) avait appliqué l'adjectif *torquus* au son ; Lucrèce (4, 544) et Catulle (64, 263) s'étaient servis du mot *bombus* en parlant des trompettes et des cors ; *corymbae* pour dire *hedera* se rencontrait chez Tibulle (1, 7, 45) ; et enfin l'expression *reparabilis adsonat echo* n'est guère que la combinaison de deux fins de vers d'Ovide : *plangentibus adsonat echo* (Métam., 1, 11) et *resonabilis echo* (ibid., 3, 358) ; s'il y a de la hardiesse à prendre l'adjectif en *bilis* dans un sens transitif, Ovide, après Horace (Odes, 1, 3, 22 : *Oceano dissociabili*), en avait donné l'exemple, et la substitution de *reparabilis* à *resonabilis* ne peut être considérée comme un grand effort de création (1). D'autre part, les expressions *uitulo superbo* et *Euhion ingeminat*, qui peuvent sembler heureuses, sont purement et simplement traduites, la première d'Euripide (Bacch., 743), la seconde de Sophocle (Œdipe roi, 201).

Nous pouvons nous demander maintenant dans quelle mesure les vers que nous venons d'étudier rappellent les caractères connus de la poésie à la mode au temps de Claude et de Néron. Cette absence totale d'élisions que nous y avons signalée s'accorde bien avec les indications données plus haut, notamment d'après les églogues de Calpurnius et celles du manuscrit d'Einsiedeln et d'après le *Panégyrique de Pison*, sur la technique des versificateurs de cette époque ; la régularité parfaite des fins de vers (l'hexamètre spondaïque mis à part), celle des césures, le nombre et la distribution des dactyles y répondent également. Mais, d'ailleurs, la plupart des artifices de métrique, de construction et de style qui nous ont frappés dans ces sept vers ou fragments de vers appartiennent à l'Alexandrinisme latin et relèvent tout particulièrement de la technique de l'épyllion dont de récentes études ont bien mis en lumière les procédés favoris (2).

L'hexamètre spondaïque n'est pas rare dans les *Noces de Thétis*

---

1) Cf. d'ailleurs, Calpurnius : *Egl.* 5, 20 :

> Tunc etenim toto uernanti gramine silua
> Pullat et aestiuas *reparabilis* inchoat umbras.

2) Je citerai : Drachmann : *Zur Cirisfrage* Hermes, 43 (1908), p. 474 et suiv. ; Ch. Plésent : *Le Culex, étude sur l'Alexandrinisme latin* Paris, 1910 ; G. May : *De stylo epyllionum Romanorum* Kiel, 1910.

et de Pélée et dans la *Ciris* (1). Nous savons que, dans cet hexamètre, la fin de vers, fréquemment fournie par un nom propre, d'ordinaire un nom propre grec, était considérée comme ayant beaucoup de douceur. Le plus souvent, d'ailleurs, un seul mot la formait tout entière : or, Quintilien nous dit que les mots constituant à eux seuls deux pieds ont une harmonie molle (Inst. orat., 9, 4, 65 : ... hic singulis uerbis bini pedes continentur, quod *etiam in carminibus est permolle*), et il cite précisément la clausule *Appennino* (2) à côté de *armamentis* (Ovide : Métam., 11, 456) et de *Orione* (Virg. : Én., 3, 517).

Les effets d'harmonie imitative étaient recherchés par les auteurs d'épyllia (3). Je citerai, comme offrant un rythme comparable à celui du vers 102 de notre satire, les hexamètres suivants :

Mollia sed tenui pede currere carmina, uersu...
(Culex, 3).

Saepe redit patrios ascendere perdita muros
(Ciris, 172).

La disjonction du substantif et de l'adjectif est un des procédés favoris de la poésie latine ; l'emploi en est presque constant dans l'épyllion comme dans l'élégie. En particulier, l'artifice qui consiste à placer l'adjectif devant la césure et le substantif à la fin du vers, ou inversement, bien qu'il n'ait jamais exercé sur l'hexamètre d'aucun poète la même tyrannie que sur le pentamètre de certains élégiaques, compte parmi les procédés dont Catulle dans les *Noces de Thétis et de Pélée* et, après lui, l'auteur de la *Ciris* et celui du *Culex* usent le plus volontiers. Bien entendu, dans ces trois poèmes, il s'y ajoute très souvent l'effet de consonance que nous avons relevé aux vers 95, 99 et 100 (4).

---

(1) V. May, *op. cit.*, p. 93-95.

(2) Cf. Cornelius Severus, cité par un scoliaste de Perse (Sat., 1, 95) : pinea frondosi coma murmurat *Appennini* ; Ov. : *Métam.*, 2, 226 : Aeriaeque Alpes et nubifer *Appenninus* ; Lucain, 2, 396 : Umbrosis mediam qua collibus *Appenninus* Erigit Italiam.

(3) V. May, *op. cit.*, p. 99-101.

(4) *Ibid.*, p. 43-53. Sur la disjonction comme procédé de versification, cf. J. Marouzeau : Un artifice de construction chez les poètes latins, *Rev. de Phil.*, 35 (1911), p. 205 et suiv.

Les Alexandrins de Rome aiment à réunir dans un même vers deux substantifs accompagnés chacun d'un adjectif et, en ce cas, la disposition *abAB* (Perse, 1, 99) est, à côté de la disposition *aBBA*, celle qui domine (1). La disposition *aBAb* (Perse, 1, 100) n'est pas sans exemple, mais elle est beaucoup plus rare (2).

En revanche, tandis qu'on rencontre souvent chez Virgile l'adjectif isolé dans un vers et le substantif rejeté au vers suivant, selon la disposition relevée ci-dessus (3) (v. 100-101 : ablatura superbo Bassaris) ou une autre analogue, cet ordre n'est pas très fréquent chez les auteurs d'épyllia connus de nous : ils s'en servent cependant plus d'une fois avec l'intention visible de donner au substantif un relief particulier; et, d'autre part, l'usage d'Ovide se rapproche sur ce point de celui de Virgile (4).

Le soin de réserver les places d'honneur de l'hexamètre (commencement, césure, fin) à des mots importants n'est pas un trait qui appartienne exclusivement aux *Noces de Thétis et de Pélée*, à la *Ciris* ou au *Culex*. Mais, du moins, en ce qui concerne les fins de vers, il semble que les *Noces de Thétis et de Pélée* soit, dans toute la poésie latine, l'œuvre où il est le plus sensible (5). D'autre part, dans les mêmes poèmes, les mots mis ainsi en valeur sont des substantifs et des adjectifs plutôt que des verbes, et on a fait remarquer que cela était naturel dans des ouvrages où les développements descriptifs tiennent plus de place que les morceaux dramatiques (6). Ajoutons que, comme dans les vers raillés par Perse, le verbe s'y trouve souvent en tête du second hémistiche (7).

Le vers 102 doit être mis à part, puisque nous y voyons un verbe détaché par la césure en même temps que par une ponctuation bien marquée. Mais ici apparaît nettement le désir de produire un effet : les deux hémistiches se répondent l'un à l'autre comme l'écho répond au cri des bacchantes. Or, nous reconnaissons là un artifice cher à

(1) V. May, p. 24-34.
(2) V. Drachmann : article cité, p. 418 (Ciris, v. 362; 451).
(3) V. *supr.*, p. 210.
(4) V. May, p. 31 et suiv.
(5) *Ibid.*, p. 38.
(6) *Ibid.*, p. 14 et suiv.
(7) *Ibid.*, p. 17.

l'Alexandrinisme latin et qui lui est commun avec la rhétorique : le parallélisme des membres de phrase (1). Nous en avons encore un exemple dans les deux fins de vers *ablatura superbo* et *flexura corymbis*, et peut-être aussi dans le mouvement *Et raptum... et lyncem.*

Il est à peine besoin de rappeler que l'emploi d'un grand nombre de mots grecs, noms propres et noms communs, est un des caractères saillants de la langue des épyllia. Pour m'en tenir à ceux de ces mots qui ont trouvé place dans les vers examinés ici, je relèverai *bombis* (Catulle, 64, 263 : *bombos*), *corymbis* (*Culex*, 144 : *corymbos*), *echo* (*Culex*, 152) ; je noterai en outre que *Berecyntius* se rencontre chez Ovide (Métam., 11, 107 : *Berecyntius heros ;* cf. Virg. : Én., 6, 784 : Berecyntia mater), ainsi que *Euhion* (Ars amat., 1, 563); et le même poète appelle quelque part les Bacchantes *Mimallonides* (Ars amat., 1, 541).

Après cette série de remarques, nous ne saurions nous refuser à considérer comme très vraisemblable une récente hypothèse de M. Reitzenstein : « La supposition, dit-il, faite par Drachmann que cette technique (celle des νεώτεροι), après les œuvres maîtresses de Virgile, n'a plus trouvé aucun partisan, semble tout à fait contraire à l'histoire. Ce que Perse raille dans sa première satire, comme la poésie à la mode parmi les amateurs de son temps,... c'est l'harmonie molle, les mots grecs, la recherche des vers spondaïques, en un mot la technique alexandrine et l'art de l'épyllion (2) ». J'indique comme dernier argument en faveur de cette opinion que, tout entier le vers 99 : *torua mimalloneis implerunt cornua bombis* est une réplique du vers 263 de l'épyllion de Catulle : *Multis raucisonos efflabant cornua bombos.*

Quelques réserves me paraissent pourtant nécessaires : d'abord, dans ces échantillons d'art alexandrin que nous donne Perse, la métrique est bien celle des versificateurs du temps, c'est-à-dire que, dans l'ensemble, elle rappelle Ovide plus que Catulle : dans le vers même qui est imité de ce dernier, la disposition *d d s s* a remplacé la disposition *s d s s*. L'influence d'Ovide se traduit encore dans quelques

---

(1) May, p. 78-88.

(2) R. Reitzenstein : Die Inselfahrt der Ciris, *Rhein. Mus.* 63 (1908) p. 615-617, note.

expressions que nous avons relevées : or, si on peut considérer le poète des *Métamorphoses* comme le continuateur des νεώτεροι, sa facilité suffit à mettre entre eux et lui une différence assez profonde (1). Enfin, s'il est vrai que l'Alexandrinisme latin, à ne considérer que les œuvres écrites en hexamètres, a réalisé pour ainsi dire son type dans l'épyllion, d'autres œuvres pouvaient présenter, tout au moins dans certaines de leurs parties, la même technique ou une technique très voisine. Je trouve, par exemple, dans le *Panégyrique de Pison* (2), le morceau suivant où on reconnaîtra sans peine plusieurs des procédés étudiés ci-dessus :

Si carmina forte
Nectere ludenti iuuit fluitantia uersu,
Aonium facilis deducit pagina carmen ;
Siue chelyn digitis et eburno uerbere pulsas,
Dulcis Apollinea sequitur testudine cantus
Et te credibile est Phoebo didicisse magistro.
Ne pudeat pepulisse lyram, cum pace serena
Publica securis exultent otia terris,
Ne pudeat : Phoebea chelys sic creditur illis
Pulsari manibus, quibus et contenditur arcus ;
Sic mouisse fides saeuus narratur Achilles,
Quamuis mille rates Priameius ureret heros
Et grauis obstreperet modulatis bucina neruis :
Illo dulce melos Nereius extudit heros
Pollice, terribilis quo Pelias iuerat hasta.
Arma tuis etiam si forte rotare lacertis
Inque gradum clausis libuit consistere membris
Et uitare simul, simul et captare petentem :
Mobilitate pedum celeres super orbibus orbes
Plectis et obliquis fugientem cursibus urges ;
Et nunc uiuaci scrutaris pectora dextra,
Nunc latus aduersum necopino percutis ictu.

Laus Pisonis, v. 163-184 (3).

Mais un rapprochement frappant entre tous est celui que nous fournissent quatre vers et demi de Néron provenant peut-être des *Troica*,

---

(1) Cf. May, *op. cit.*, p. 28 et suiv. Je trouve, malgré tout, que M. May exagère cette différence. La note juste me paraît donnée par M. Plésent : *Culex*, p. 485 ; p. 489.

(2) Cette pièce a, dans l'ensemble, un caractère oratoire qui ne permet pas de l'assimiler à un épyllion.

(3) J'ai reproduit le texte d'E. Baehrens : *Poetae lat. min.*, I, p. 232-233.

c'est-à-dire d'un poème épique en plusieurs livres (1): ceux-ci d'abord, conservés par le scoliaste de Lucain (Adnotationes super Lucanum, 3, 261, p. 99 Endt) :

> Quique pererratam subductus Persida Tigris
> Deserit et longo terrarum tractus hiatu
> Reddit quaesitas iam non quaerentibus undas ;

ensuite l'hexamètre cité par Sénèque (Nat. quaest., 1, 5, 6) :

> Colla Cytheriacae splendent agitata columbae ;

enfin le fragment qui se lit chez Suétone (Vie de Lucain, p. 51, 10 Reiff.) :

> Sub terris tonuisse putes.

Il n'y a aucune élision dans ces vers ; on y trouve deux fois ce que j'ai appelé la coupe bucolique imparfaite, avec coïncidence des trois derniers temps forts et de l'accent tonique (subductus Persida Tigris ; terrarum tractus hiatu); les véritables césures y sont tout à fait normales. Partout le substantif et l'adjectif sont disjoints, et, avec une implacable monotonie, chaque césure ramène son adjectif, chaque fin de vers son substantif; deux fois cet effet trop prévu se double de la consonance des finales (quaesitas... undas ; Cytheriacae ... columbae) et deux fois aussi un second substantif accompagné de son adjectif vient compliquer la structure de la phrase en donnant les dispositions *a b A B* et *A b a B* ; cette seconde disposition ajoute une élégance à une autre puisqu'elle encadre le vers entre deux substantifs (2). Les verbes *deserit* et *reddit* sont, par recherche de la symétrie, placés l'un et l'autre au commencement de deux vers qui se suivent, et je note, de plus, une sorte de jeu de mots antithétique : *quaesitas iam non quaerentibus*. Je relève trois mots grecs, noms propres et adjectif ethnique (Persida, Tigris, Cytheriacae) dont deux sont rapprochés de manière à

---

(1) Il est certain, en tout cas, que les trois vers cités par le scoliaste de Lucain sont tirés d'un poème en plusieurs livres, puisqu'ils sont introduits par la formule suivante : « De hoc ait in primo libro Nero ».

(2) V. May, p. 7-13.

former une fin de vers n'offrant, comme *Berecyntius Attis* que des sonorités étrangères : *Persida Tigris* (1).

La seule différence appréciable entre la technique de ces fragments de Néron et celle des vers à la mode que nous lisons chez Perse est dans le nombre des spondées, puisque le premier fragment nous offre la composition suivante :

dsss
dsss
ssss

Mais, comme les deux autres fragments donnent, d'une manière tout à fait conforme aux habitudes du temps, *ddsd* et *sdd*..., il n'y a peut-être, dans cette multiplication des spondées, qu'une recherche d'harmonie, dont, à vrai dire, la valeur m'échappe : l'auteur aurait-il voulu rendre ainsi plus sensible la longueur de cette course souterraine du Tigre ?

Il n'est donc pas certain que les sources ou les modèles directs des vers cités ou fabriqués par Perse fussent des épyllia plutôt que quelques-uns de ces morceaux mythologiques dont s'ornaient volontiers tous les genres de poèmes écrits en hexamètres (2). Je reconnais d'ailleurs qu'Attis et les Bacchantes étaient d'excellents sujets pour la poésie de tradition alexandrine. Catulle avait traité le premier dans le rythme galliambique (Carm., 63) et consacré au second une épisode des *Noces de Thétis et de Pélée* (v. 251-264). Nous pouvons inférer d'une épigramme de Martial que la poésie mythologique de son temps s'exerçait encore sur eux (3). Or, nous trouvons précisément dans

---

(1) Le goût de Néron pour les expressions rares et affectées est confirmé par ce que nous dit Pline : *N. H.*, 37, 50 : il avait, dans une pièce de vers, appelé les cheveux de Poppée *sucinos* (Cf. Jahn : *Proleg.*, LXXVI).

(2) Remarquons d'ailleurs que le vers *costam longo subduximus Appennino* peut avoir une source tout autre qu'un poème ou qu'un épisode mythologique.

(3) Au moins sur la fable d'Attis : v. Martial : 2, 86, 1 et suiv.

Quod nec carmine glorior supino,
Nec retro lego sotaden cinaedum,
Nusquam graecula quod recantat Echo,
Nec dictat mihi luculentus Attis
Mollem debilitate galliambon,
Non sum, Classice, tam malus poeta.

Au demeurant, il semble bien que Martial, dans ces vers, se souvienne du présent passage de Perse.

Dion Cassius (61,20) l'indication suivante : Ἐκιθαρῴδησέ τε Ἄττιν τινὰ ἢ Βάκχας ὁ Αὔγουστος, c'est-à-dire, je pense (1) : le prince déclama, en s'accompagnant sur la cithare, je ne sais quel poème d'Attis ou des Bacchantes.

Puisque je rencontre pour la seconde fois, dans cette discussion, le nom de Néron, je crois le moment venu de m'expliquer sur un problème que M. Reitzenstein a peut-être tort de considérer comme ne se posant pas ou ne se posant plus : dans une parenthèse que j'ai tout à l'heure laissée de côté, il déclare en effet, assez cavalièrement, « qu'on n'a même plus à mentionner l'opinion folle qui attribuait les vers dont Perse se moque à l'empereur Néron ». Je sais bien que l'autorité des plus grands noms n'est qu'un faible argument si elle ne se fortifie pas de preuves positives. Mais enfin, l'hypothèse écartée par M. Reitzenstein avec une si méprisante hauteur n'a pas seulement pour elle le suffrage d'hommes tels que Casaubon et Jahn, elle peut invoquer des témoignages anciens dont on ne saurait se débarrasser sans les avoir soumis à un examen critique (2).

VI

Perse a-t-il raillé, dans sa première satire, les prétentions poétiques de Néron ?

On lit dans le dernier paragraphe de la *Vita Persii* : « Cuius libri (i.e. Lucili libri decimi) principium imitatus est, sibi primo, mox omnibus detrectaturus cum tanta recentium poetarum et oratorum insectatione ut etiam Neronem principem illius temporis inculpauerit ». Donc Perse, dans cette peinture satirique de la littérature à la mode, aurait pris à partie le prince lui-même. Mais faut-il entendre que l'attaque tenait tout entière dans un vers retouché plus tard par

(1) V. O. Jahn, p. 109 ; Cf. *Proleg.*, p. LXXVII.

(2) J'ai largement mis à profit dans cette discussion un article fort net de M. Haguenin : Perse a-t-il attaqué Néron ? *Rev. de Phil.*, 23 (1899), p. 301 et suiv.

Cornutus ? Voici en effet ce que dit la *Vita*, à la suite du passage cité ci-dessus : « Cuius uersus in Neronem cum ita se haberet : *auriculas asini Mida rex habet*, in eum modum a Cornuto, ipse tantummodo, est emendatus : *auriculas asini quis non habet ?* ne hoc in se Nero dictum arbitraretur ». Je vois trois manières possibles d'interpréter cette phrase : ou bien elle n'est que le développement immédiat de la précédente et les mots « auriculas asini Mida rex habet » nous sont donnés comme le seul trait dirigé contre le prince : en ce cas l'auteur de ces lignes ignorait qu'on eût attribué à Néron les vers raillés par Perse ou tenait cette attribution pour fausse. Ou bien ce grammairien, après une indication générale, a voulu citer un exemple particulier, d'autant plus intéressant qu'on ne le trouvait plus dans l'édition définitive des satires de Perse, et, dès lors, nous en sommes réduits aux hypothèses touchant les allusions qui avaient paru à Cornutus moins dangereuses. Ou enfin il s'agit de deux faits sans lien l'un avec l'autre : Perse avait, plus ou moins directement, reproché à Néron d'être un méchant écrivain, et, d'un autre côté, il avait écrit les mots *auriculas asini Mida rex habet* qui ne visaient pas Néron, mais que le prince aurait pu prendre pour lui. Cette dernière interprétation est celle qui cadre le mieux avec le sens propre de l'expression *ne hoc in se Nero dictum arbitraretur*, et elle s'accorde parfaitement avec le texte de la scolie au vers 121 (Persius sic scripsit : « auriculas asini Mida rex habet », sed Cornutus hoc mutauit ita ponens : « auriculas asini quis non habet ? » *ueritus ne Nero in se dictum putaret*). Cornutus aurait craint que Néron ne se méprît sur la véritable pensée du poète, par une erreur d'autant plus naturelle que Perse ne l'avait pas épargné dans le reste de la satire. Mais alors on ne comprend plus ce que signifient les mots *cuius uersus in Neronem* (1), et, en même temps, l'incertitude demeure plus complète que jamais sur la nature des allusions ou des attaques voulues : tout au plus peut-on dire que les termes employés dans la *Vita* (cum tanta *insectatione* ut... Neronem *incul-*

---

(1) M. Haguenin (art. cité, p. 306) se demande si les mots *in Neronem* ne sont pas une glose d'un grammairien qui aura été dupe de la forme relative *cuius :* celle-ci en effet semble introduire un simple développement de la phrase précédente.

pauerit) s'appliquerait bien à la sortie énergique qui suit les quatre vers sur les Bacchantes.

Vague et peu net dans les indications que je viens d'examiner, le dernier paragraphe de la *Vita* est, tout entier, d'une autorité douteuse. D'abord, comme j'ai eu précédemment (1) l'occasion de le rappeler, il se rattache de la manière la plus gauche au reste du morceau. Que d'ailleurs, sous la forme où nous le lisons aujourd'hui, il ait été rédigé à une époque déjà basse, nous en avons pour preuve l'emploi de la tournure *mox ut* (2). Je ne dis rien de l'apposition *principem illius temporis* que le grammairien a cru devoir ajouter au nom de Néron : ce n'est peut-être qu'une glose introduite après coup dans le texte. Je ne m'arrêterai pas non plus à deux observations de M. Haguenin, plus ingénieuses, il me semble, que solides : c'est, d'après lui (3), un signe de légèreté trahissant un commentateur tardif d'avoir cru que Perse, dans cette première satire, s'en est pris aux orateurs comme aux poètes de son temps ; en réalité l'exemple de Pédius est introduit d'une manière purement incidente. D'autre part, le tour même de la seconde phrase marque, assure-t-il, un étonnement qui surprendrait si l'auteur de ces lignes était un contemporain : un contemporain, en effet, se fût souvenu que les attaques contre Néron avaient été nombreuses. Mais, outre que l'expression *cum tanta recentium poetarum et oratorum insectatione* ne définit pas nécessairement le sujet même de la satire, la légèreté des commentateurs n'a pas de date ; aussi bien pourrait-elle invoquer ici une assez bonne excuse : Perse a présenté tout d'abord (v. 13 et suiv.) ses critiques sous une forme assez générale pour qu'on pût les croire dirigées contre des œuvres littéraires de toute espèce. Sur le second point, j'estime qu'il ne faut pas exagérer la force du tour *cum tanta... insectatione ut etiam...* ; l'emploi en est ici fort naturel : Perse n'avait épargné aucun écrivain, pas même le prince.

Si la rédaction de ce supplément à la *Vita* est très postérieure au Ier siècle de notre ère, le fond, en revanche, doit provenir pour une

---

(1) Cf. *supr.*, p. 176.

(2) Sed *mox ut* a schola magistrisque deuertit... V. M. Bonnet : *Le latin de Grégoire de Tours*, p. 320 ; cf. Marx : *Lucilii reliq.*, II, p. 145.

(3) V. Haguenin : art. cité, p. 303.

part d'un commentaire de la bonne époque : car il offre, sur le livre 10 de Lucilius comme source de la première satire de Perse, un renseignement tout à fait précis et vraisemblable qu'un grammairien de l'extrême décadence n'eût guère pu inventer. Ce qui est dit de Cornutus remplaçant *Mida rex habet* par *quis non habet* n'a pas moins de précision, mais l'invention, ici, s'expliquerait sans peine : les mots *auriculas asini quis non habet* substitués à la forme proverbiale de l'expression ont pu déconcerter un commentateur superficiel : connaissant mal les habitudes de Perse qui aime à renouveler par quelque changement inattendu les locutions courantes et populaires (1), mais se rappelant que Cornutus avait été l'éditeur posthume des satires de son élève, il aura imaginé l'anecdote qui termine aujourd'hui la *Vita*, et qu'on retrouve dans la scolie au vers 121 sans qu'on puisse dire quelle est, des deux rédactions, la plus ancienne (2).

Si nous passons maintenant à l'examen des diverses scolies où il est fait mention de Néron, nous ne rencontrons que renseignements contradictoires et invraisemblables. Celles qui accompagnent les vers 93 et 99 juxtaposent trois opinions différentes sur l'origine des hexamètres dont se moque Perse : 1° ces hexamètres sont d'un poète hellénisant, inconnu d'ailleurs ; 2° ils sont de Néron ; 3° ils ont été fabriqués par Perse. On ne saurait donc tenir pour certain qu'il ait jamais existé une tradition ferme les attribuant à Néron (3). Dira-t-on que c'est trop de scepticisme alors que les scolies aux vers 4, 29, 120, 121, 128 signalent une série d'allusions à Néron ? Mais quelle valeur peut-on accorder à ces scolies ? La première (v. 4) qui reconnaît Néron sous Polydamas, soit parce que le prince avait eu plusieurs femmes, soit parce qu'il était lâche, paraît ridicule : Perse ne fait ici qu'utiliser deux expressions homériques passées depuis longtemps en proverbe (Cf. Cic. : ad Att., 2, 5, 1 ; 7, 1, 4 ; 8, 16, 2). La seconde (v. 29) où il est dit que les poèmes du prince étaient répandus dans les écoles ne

---

(1) Nous verrons d'ailleurs que *auriculas asini quis non habet* n'est qu'une variante du paradoxe célèbre πᾶς ἄφρων μαίνεται.

(2) V. Haguenin, p. 307.

(3) Je ne dis rien de la citation que le *Mythographus Vaticanus* 3, 12, 2 fait des vers de notre satire sous le nom de Néron : l'auteur de cette compilation n'avait peut-être d'autre autorité que nos scolies.

trouve sa confirmation chez aucun historien ; aussi bien l'allusion serait-elle vague puisque beaucoup d'autres œuvres, en tout cas, servaient aux exercices des écoliers. La troisième (v. 120) contient une inexactitude matérielle : il n'est pas vrai que Néron eût les oreilles grandes (1). Au reste, une injure de ce genre surprendrait de la part de l'homme qui dit un peu plus loin : *lusco qui possit dicere : lusce.* La quatrième veut que l'Iliade dont il s'agit au vers 121 soit l'Iliade de Labéon ou les *Troica* de Néron. La première interprétation est bien plus satisfaisante que la seconde puisque Labéon a déjà été attaqué deux fois dans la satire ; mais pourquoi ne serait-il pas question tout simplement de l'Iliade d'Homère ? Perse ne vendrait pas son droit de railler pour une Iliade, c'est-à-dire pour ce qu'il existe, aux yeux d'un poète, de plus précieux. La cinquième (v. 128) qui parle d'attaques de Néron contre des auteurs de tragédies (*contra tragoediographos*) ne peut s'expliquer, si le texte n'est pas altéré, que par un contre-sens du scoliaste.

En somme, il n'y a là que du fatras, et l'invention, en ce genre, est si facile que des commentateurs modernes (2) ont considérablement allongé cette liste de prétendues allusions ; ils ont appliqué à Néron tout le portrait du riche amateur tel qu'il se dessine à partir du v. 15 : Néron ne déclamait-il pas en public, n'avait-il pas un débit affecté, n'aimait-il pas à justifier ses goûts d'acteur par le proverbe *nullum occultae musicae esse respectum* (Suétone : Néron, 20 : cf. Perse, 1, 24-27) ? N'était-il pas de race patricienne (cf., v. 61), fastueusement libéral, avide de louanges ? N'avait-il pas le ventre proéminent (Suét. : Nér., 51 : fuit... uentre proiecto : cf. Perse, 1, v, 57) ? Il est vrai qu'il n'était pas chauve (V. Suét. : Nér., 51), quoi qu'en dise le scoliaste de Lucain (1, 53, 58, 59), trompé sans doute par le *caluum Neronem* de Juvénal (4, 38) : qu'à cela ne tienne ! on n'a qu'à ne pas prendre le *calue* de Perse (v. 56) au sens propre (3). On voit comme c'est simple.

---

(1) V. Haguenin, p. 305 et note : «... Voir... les bustes dans Bernouilli et au Louvre : les oreilles sont normales, seulement un peu détachées et légèrement obliques ».

(2) V. Jahn : *Proleg.*, LXXVIII, et Lehman : *Zeitschrift für die Altertumswissenschaft* 10 (1852), p. 193 et suiv.

(3) «Dummkopf» Lehmann, art. cité p. 201, d'après Casaubon (v. Casaubon-

Est-il au moins vraisemblable en soi d'attribuer à Néron les vers raillés par Perse ? Il paraît étrange que Cornutus eût laissé subsister, même dans une œuvre posthume, alors que la mère et la sœur du poète vivaient encore et pouvaient être frappées dans leurs biens, leur liberté ou même leur vie (1), un trait de satire aussi mordant contre le prince. Qu'on songe, en effet, à l'âpreté des paroles dans lesquelles le poète résume son jugement (v. 103-104) :

> Haec fierent si testiculi uena ulla paterni
> Viueret in nobis ?

Il me semble qu'on abuse trop souvent ici d'une indication de Suétone sur la patience de Néron à l'égard des injures : *nihil patientius quam maledicta et conuicia hominum tulit* (Suét.: Nér., 39). Les exemples cités ensuite par l'historien montrent que cette patience avait des limites (2). D'autre part, si Perse avait réellement écrit *auriculas asini Mida rex habet* en songeant à Néron, on ne comprendrait pas que Cornutus eût été si prudent ici, après avoir été, là, si hardi. Mais, s'il s'agissait au contraire de prévenir une fausse application (Cf. supr., p. 170), tout peut s'expliquer : Cornutus n'aura pas voulu qu'on pût prêter à Perse une injure assez grossière qui n'était pas dans sa pensée : ce n'était pas de la prudence, mais du goût (3). Au demeurant, il n'y

---

Dübner, p. 75) : « Caluus in stultos et improbos notissimum et usitatissimum conuitium est ».

(1) Sans doute Néron n'a sévi ni contre la mère de Lucain ni contre la femme de Sénèque : mais c'est peut-être parce qu'il avait pu sévir contre Lucain et contre Sénèque.

(2) Le cynique Isidore fut chassé d'Italie pour avoir reproché au prince de bien chanter les maux de Nauplius et de mal user de ses biens ; de même Datus, acteur d'Atellanes, qui « in cantico quodam, ὑγίαινε πάτερ, ὑγίαινε μῆτερ, ita demonstrauerat ut bibentem natantemque faceret, exitum scilicet Claudii Agrippinaeque significans, et in nouissima clausula *Orcus uobis ducit pedes*, senatum gestu notaret ». D'autre part, Néron était particulièrement sensible aux injures qui l'atteignaient dans ses prétentions d'écrivain ou d'artiste. L'exil même de Cornutus en est une preuve ; et Suétone nous dit (Vespasien, 4) que Vespasien fut disgrâcié et eut à craindre pour sa vie parce que, accompagnant Néron dans son voyage d'Achaïe, il lui était arrivé plus d'une fois de sortir du théâtre ou de s'y endormir pendant que le prince chantait.

(3) V. Jahn : *Proleg.*, LXXX. Le raisonnement est ingénieux, et il me semble que, sur ce point, M. Haguenin (p. 309-310) n'a pas été juste pour Jahn. Il

a pas lieu d'insister puisque l'anecdote est suspecte (Cf. supr., p. 221).

On invoque aussi le texte de Dion Cassius (61, 20) sur le prince citharède exécutant un poème d'Attis ou des Bacchantes : mais il n'est pas dit que le morceau ainsi déclamé fût de sa composition. Ces sujets, d'ailleurs, pouvaient être en vogue chez les Alexandrins de l'époque, comme ils l'avaient été chez les νεώτεροι du temps de Cicéron et comme ils devaient l'être sous Domitien, et plus d'un poète, peut-être, les avaient récemment traités.

Il est fort possible qu'on ait attribué à Néron les vers anonymes en rapprochant tout simplement le texte de Dion Cassius des indications vagues de la *Vita* ; en ce cas, loin de confirmer la scolie *hi uersus Neronis sunt*, il se retournerait contre elle.

En somme, la seule raison sérieuse qu'on pourrait invoquer en faveur de cette scolie, ce sont les frappants rapports de facture que nous avons relevés entre ces hexamètres et ceux qui nous restent encore de Néron : mais ces rapports prouvent simplement que le prince faisait des vers à la mode, puisqu'on retrouve chez d'autres poètes du temps des procédés identiques. Et, comme il s'agissait précisément de rendre sensible le caractère mécanique de pareils procédés, la critique devait porter beaucoup mieux si Perse s'amusait à composer lui-même des vers selon la formule : c'était un bon moyen de prouver qu'il n'y avait rien de plus facile (1). Sans compter qu'on peut, avec M. Haguenin, estimer bien invraisemblable *a priori* que Perse ait cité quatre vers de suite : « Que le satirique, dit-il (p. 310), prenne au poète qu'il veut rendre ridicule une moitié de vers ou un vers, c'est un tour de bonne guerre et piquant : et Perse l'a employé un peu plus haut (Sat., 1, 78); mais qu'il empruntât quatre vers entiers, quatre vers peu surprenants en somme et tout bonnement conformes à la mode, — à une mode qui date de loin puisque Catulle a déjà des vers d'un rythme et d'une sonorité semblables, — cela briserait la teneur artistique de sa satire sans y ajouter le moindre

---

resterait que le v. 103, s'il est un trait personnel, est fort grossier (Cf. Albini : *A. Persii Flacci sat.*, p. XI, n. 1) : mais, au moins, ce serait une grossièreté voulue.

1) On peut comparer les deux pastiches auxquels Sénèque s'est amusé dans l'*Apokolokyntose*, 2.

agrément. Les vers n'ont d'intérêt que s'ils sont composés par le poète » (1). J'ajouterai que Perse peut bien lancer en passant, contre Labéon, contre Pédius, des attaques personnelles, mais que, dans les parties essentielles de la satire, en bon stoïcien convaincu, de l'universelle folie, il a dû donner à ses critiques une portée générale.

VII

Perse défenseur de la poésie classique

Donc, sans pouvoir affirmer d'une manière absolue que l'attribution des vers anonymes à Néron soit contraire à la vérité, on a le droit de dire qu'elle manque de vraisemblance. Assurément, l'école littéraire attaquée par Perse comptait le prince parmi ses adeptes; il paraît difficile que le poète n'ait pas songé dans une certaine mesure à cette adhésion illustre, d'autant plus que l'exemple du maître de Rome était bien de nature à fortifier la mode en lui donnant une sorte de consécration officielle. Et peut-on croire que les contemporains, très portés à chercher des allusions dans les œuvres littéraires, n'aient pas fait tout de suite l'application de certains traits ? Mais Perse en veut essentiellement à l'école entière ; il lui semble que, par une perversion du goût qu'explique trop bien le relâchement des mœurs, on ne demande plus à la poésie, et même à l'éloquence, qu'une sorte de plaisir physique de l'espèce la plus basse, le chatouillement sensuel de certaines sonorités et de certains balancements d'expressions ; c'est une littérature de mignons et d'eunuques : *an, Romule, ceues* (v. 87) ? *Haec fierent si testiculi uena ulla paterni uiueret in nobis* (v. 103-104) ? *delumbe... hoc* (104-105). Ainsi on a perdu le sens de l'effort, puisqu'il ne s'agit plus que d'appliquer quelques recettes, peu compliquées en somme, et celui de la vraie beauté, puisqu'on ne se propose que de caresser

(1) En ce qui concerne les fragments de vers raillés v. 93-95, la question est plus difficile à trancher : la métaphore *costam subducere Appennino* ne peut guère être qu'une citation, ou qu'un emprunt à peine arrangé.

l'oreille sans se soucier de la pensée : quoi de plus vide et de moins réellement neuf que les vers cités avec admiration par l'interlocuteur de Perse ? Comme il arrive lorsque de grands écrivains ont amené la technique à sa perfection, il est devenu trop aisé de faire de jolis vers et de jolies phrases, entièrement finis, comme des bibelots, n'ayant rien en eux qui laisse, au delà de l'effet immédiat, un prolongement dans l'âme. On a dit en parlant du siècle d'Auguste : « Avouons que le goût commence à se gâter par une trop grande connaissance des ressources littéraires ; c'est un malheur quand chacun, après quelques efforts, peut posséder un vocabulaire de belles expressions, de tours ingénieux, d'allusions mythologiques, de développements oratoires et de lieux communs » (1). Ce jugement me paraît valoir surtout pour la littérature du Ier siècle de l'empire. Perse lui-même n'a pas été fâché, peut-être, de faire voir à l'occasion qu'il était aussi capable qu'un autre d'être coulant et joli : pour ne rien dire des vers dont l'attribution demeure douteuse, ne lisons-nous pas dans la satire 1 (v. 36-40) cet agréable morceau :

Adsensere uiri : nunc non cinis ille poetae
Felix ? Non leuior cippus nunc imprimit ossa ?
Laudant conuiuae : nunc non e manibus illis,
Nunc non e tumulo fortunataque fauilla
Nascentur uiolae ?

Sans doute, le poète s'amuse : non seulement tout le passage a un tour ironique, mais la formule *adsensere uiri*, empruntée au style épique (Virg. : Én., 2, 130 : *adsensere omnes ;* Ovide : Mét., 9, 259 et 14, 592 : adsensere dei) indique que nous avons affaire ici à une sorte de parodie. Remarquons encore que Perse, dans ces vers, a systématiquement évité toute élision et multiplié les artifices tels que le parallélisme syntaxique et rythmique (Adsensere uiri — Laudant conuiuae — Nascentur uiolae), la reprise de *nunc non*, l'allitération *fortunataque fauilla*. Il n'en est pas moins vrai que ces artifices sont employés adroitement, que l'amplification tout entière est bien tournée, que le rythme a de l'harmonie ; et Perse, n'en doutons point, s'en rendait compte avec quelque satisfaction.

---

(1) H. Taine : *Essai sur Tite-Live*, p. 24.

Mais ce n'est là qu'un divertissement. D'ordinaire, si Perse manque de simplicité, ce n'est nullement à la manière des Alexandrins, et, en théorie, il nous apparaît comme un classique pour qui le vers doit toujours dire quelque chose. Les poètes qu'il admire, ce sont, chez les Grecs, les comiques, chez les Latins, c'est Lucilius, c'est Horace, c'est Virgile, que les faux délicats de l'époque affectent de trouver rude et suranné (v. 96-97) (1). Je pense qu'il n'aimait guère Ovide et sa grâce un peu molle, sa rhétorique facile, l'élégance monotone de sa versification, son goût pour la narration mythologique : de fait, on n'a relevé chez lui qu'un petit nombre d'imitations ou de réminiscences de ce poète (2), tandis qu'on y retrouve assez fréquemment des souvenirs de Virgile (3). Que pensait-il de Lucrèce ? peut-être s'est-il proposé une fois de le réfuter (Sat., 2, 24), et, ailleurs, il semble lui emprunter deux formules (Sat., 3, 83) devenues sans doute d'un emploi courant dans les écoles de philosophie (4). Dans le détail de l'expression, les ressemblances entre les deux poètes sont peu nombreuses et généralement insignifiantes. Le stoïcisme de Perse, sans doute, était en défiance contre la fougue de l'épicurien ; d'autre part son goût pour

---

(1) J'adopte pour ces deux vers l'interprétation très simple du scoliaste : celle que Meister a donnée en s'inspirant de Casaubon a été suivie par Jahn et trouve encore des partisans (voir p. ex. : J. van Wageningen : *Persi saturae*, II, p. 21 et suiv.), mais elle me semble beaucoup trop cherchée. (Cf. d'ailleurs mon édition de Perse).

(2) M. van Wageningen, *op. cit.*, I, p. XXI-XXII, n'en compte que quatre ; on pourrait, malgré tout, allonger quelque peu la liste. Nous avons relevé des souvenirs de l'*Art d'aimer* et des *Métamorphoses* dans les vers anonymes de la satire 1 : si ces vers ont été fabriqués par Perse, nous avons peut-être là un trait de satire contre Ovide, de même que l'hexamètre *Torua Mimalloneis implerunt cornua bombis* peut passer pour une parodie de Catulle. On retrouve la trace de celui-ci dans quatre autres passages (Cf. Perse, Sat. 1, 43, et Catulle, 95,8 ; Perse, *ibid.*, 87, et Cat. 29, 5 ; Perse, 2, 47, et Cat., 90, 6 ; Perse, 4, 24, et Cat., 22, 21).

(3) Dans vingt-un passages, selon M. van Wageningen, *op. cit.*, I, p. XXI-XXII.

(4) M. Albini (*Atene et Roma* 1907, p. 129-132, et dans son édition de Perse, p. 14) a soutenu que le premier vers de la sat. 1 était imité de Lucrèce et qu'il fallait dans la scolie au v. 2 remplacer *Lucilii* par *Lucretii*. Mais il me paraît qu'il ne tient pas compte du ton de ce vers : v. *infr.*, p. 243. Cf. E. Gaar : Persius und Lucilius, *Wiener Studien*, 31 (1910), p. 244.

la brièveté et les métaphores rares ne devait pas se plaire à cette forme ample, un peu massive, relevée parfois d'images éclatantes, mais dédaigneuse du trait.

Le vers final de la satire 1, d'intelligence difficile, vise peut-être une œuvre contemporaine :

His mane edictum, post prandia Callirhoen do.

Non seulement il est naturel de supposer qu'un morceau consacré tout entier aux lettres et aux écrivains se termine sur un dernier trait de satire littéraire, mais encore le parallélisme entre les mots *edictum* et *Callirhoen* n'est réellement satisfaisant que s'ils s'appliquent tous deux à des objets du même ordre : « La seule littérature, dirait Perse, à la portée des hommes grossiers qui méprisent les Grecs et la philosophie, c'est l'édit du préteur, ce sont des ouvrages comme Callirhoé ». Je me demande si Callirhoé ne serait point, en ce cas, une de ces pantomimes à sujet mythologique dont la vogue était déjà considérable (1).

En somme, on reconnaît, dans les jugements et les goûts littéraires de Perse, le disciple fidèle de Palaemon et de Cornutus, et il faut lui

---

(1) Bücheler (*Rhein. Mus.*, 34 (1879) p. 346) estime que ce titre s'applique à quelque œuvre lascive, en latin; mais quelle Callirhoé y était mise en scène? la fille d'Achéloüs? celle du Scamandre? celle de l'Océan qui fut aimée par le Nil? celle du roi de Calydon, qui dédaigna l'amour de Corésos? C'est plutôt d'après lui, la Callirhoé dont il est question dans la lettre 5 d'Eschine ou la Syracusaine dont Chariton devait faire plus tard l'héroïne des *Aventures de Chaeréas et de Callirhoé*. Il pense qu'il y a peut-être quelque chose à retenir des scolies sur ce passage : sans doute Callirhoé y est confondue avec OEnone, mais l'indication *hanc comoediam Atines Celer scripsit puerilitet* peut venir d'une bonne source, surtout si *Atines* est une déformation d'*Asinius :* nous connaissons en effet (v. Sénèque : *Apokol.*, 13) un Asinius Celer, personnage consulaire, qui fut l'ami de Claude, puis mis à mort sur l'ordre de ce prince. — Sur les livrets de pantomime, cf. Sénèque le Père, *Suas*, 2, 19 : « Postea memini auditorem Latronis Arbronium Silonem, patrem huius Silonis *qui pantomimis fabulas scripsit et ingenium grande non tantum deseruit sed polluit.* » Et, d'après la Biographie de Vacca (19), Lucain avait écrit *XIV Salticae fabulae*. L'*Agavé* que Stace, selon Juvénal (*Sat.* 7, 87) vendit au pantomime Paris devait être un livret de ce genre.

donner place dans la série des écrivains qui, au Ier siècle de l'empire, ont brillamment défendu, sans toujours mettre, avouons-le, leur pratique en accord avec leurs principes, la tradition des grands maîtres du siècle d'Auguste. Ses indignations contre les grâces énervées de ses contemporains rappellent celles de Sénèque le Père s'écriant : *Quis satis uir est?* (Contr., 1, préf. 9) ; et j'ai indiqué à plusieurs reprises que ses critiques contre le mauvais goût régnant vont plus d'une fois rejoindre celles de l'Eumolpe de Pétrone. Martial, ce grand adversaire des Alexandrins de son temps, ne s'y est pas trompé : il oppose le volume unique de Perse à une de ces longues épopées mythologiques alors en faveur (1), marquant bien par là dans quelle école il range le satirique. Et n'est-il point particulièrement significatif d'entendre Quintilien déclarer que Perse, par un seul livre, a mérité beaucoup de gloire et de vraie gloire (2) ? Ce jugement, qui a surpris (3), s'explique sans peine si l'on songe que tous deux, le poète et le rhéteur, ils ont défendu le même idéal littéraire : les trois citations que Quintilien fait de Perse (Inst. orat., 9, 3, 9 ; ibid., 42 ; 10, 3, 21) sont empruntées précisément à la satire 1 ; il devait avoir une préférence pour elle, parce qu'il y retrouvait ses propres idées (4).

En revanche, cette même satire nous aide à mieux comprendre que Perse n'ait pas été séduit par l'esprit de Sénèque le Philosophe (5). Sans doute on y a signalé des rapports avec la lettre 114 à Lucilius (6) ; j'en ai déjà rappelé quelques-uns ; je veux indiquer encore le portrait de Mécène. Tel que Sénèque nous le montre, Mécène est le type

---

(1) Martial, 4, 28, 7 :

Saepius in libro memoratur Persius uno
Quam leuis in tota Marsus Amazonides.

Martial a prouvé encore son admiration pour Perse en l'imitant plus d'une fois : v. van Wageningen, I, p. LIII.

(2) Cf. *supr.*, p. 162.

(3) V. en particulier Nisard : *Poètes latins*, I, p. 218.

(4) Quintilien se souvient encore de cette satire (v. 45-46) lorsqu'il dit (*Inst. orat.*, 12, 10, 27) : « Si quid exierit numeris aptius (fortasse non possit, sed tamen si quid exierit), non erit Atticum ? »

(5) Cf. *supr.*, p. 168.

(6) V. Jahn : *Proleg.*, p. CIX et suiv., p. 73.

de l'écrivain émasculé aussi bien que du parfait voluptueux : sa prose et ses vers n'étaient qu'harmonies molles, qu'expressions d'une monstrueuse préciosité (Epist., 114, 4 et suiv.). Mais ne soyons pas dupes de ces rencontres : ce désir de plaire à tout prix, cette coquetterie littéraire où Perse voit le grand défaut des écrivains du temps, nul peut-être n'en était plus atteint que Sénèque « ce génie agréable et si bien accommodé aux oreilles de son siècle » (Tacite : Ann., 13, 3). Ce n'est pas lui non plus dont le style eût jamais « senti les ongles rongés ». (Perse, 1, 106). Notre poète devait le tenir pour un amateur, bien doué assurément, mais, par là, plus coupable encore « d'aimer tout ce qui venait de lui » (Quintilien, 10, 1, 130).

On ignore s'il appréciait Lucain, dont il n'a peut-être connu que les premiers essais. Je suppose qu'il trouvait chez lui quelques-uns des défauts de son oncle, et il était lui-même trop sec, par nature et par système, pour goûter l'abondance de son jeune condisciple. D'autre part, chez le neveu comme chez l'oncle, il devait blâmer cette fausse grandeur qu'il a raillée deux fois dans sa première satire (v. 14 ; 68) et dont il s'est moqué longuement au début de la satire 5 : il est vrai qu'ici, malgré le trait contre l'acteur Glycon, on peut se demander si Perse ne vise que la grandiloquence des contemporains, ou s'il ne se propose pas plutôt d'opposer, d'une façon générale, la satire et ses expressions familières à la pompe ordinaire des grands genres comme l'épopée et la tragédie. Le quatrième vers même, *Vulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferrum*, ne s'applique pas nécessairement à des épopées contemporaines : qu'on se rappelle le vers d'Horace que Perse avait ici dans la mémoire (Sat., 2, 1, 15) : *Labentis equo describit uulnera Parthi*. D'autre part, c'était, depuis Lucilius, un véritable lieu commun de la satire de railler l'emphase des poètes tragiques : sur ce point comme sur d'autres, le vieux satirique se mettait à l'école de la comédie ancienne, qui se plaisait à faire rire aux dépens des grands mots et des invraisemblances de la tragédie. Il faut signaler surtout en ce genre la satire 1 du livre 26 où Lucilius se moque des dragons volants de Pacuvius (v. 587 Marx : nisi portenta anguisque uolucris ac pinnatos scribitis) et de son Antiope (cf. Perse, 1,78) couverte de crasse, couverte de gale, abîmée de misère, aussi peu enviable pour ses ennemis que peu désirable pour un ami :

Squalitate summa ac scabie, summa in aerumna, obrutam
Neque inimicis inuidiosam neque amico exoptabilem
(v. 597-598, Marx; cf. 600; 601: 602: 606) (1).

Je ne sais pas s'il faut relever comme trait commun chez Perse et chez Lucain la répugnance pour le merveilleux mythologique ; assurément « Lucain... aussi bien que Sénèque, n'avait aucun respect pour le vieil Olympe » (Boissier : L'opposition sous les Césars, p. 242), mais on ne peut dire qu'il n'aimât point la mythologie, dont il « avait fait le fond de maint de ses poèmes » (F. Plessis : La poésie latine, p. 561). S'il l'a écartée de la *Pharsale*, c'est sans doute qu'elle lui a paru incompatible avec la manière dont il concevait le sujet.

Notons encore que Perse, au début de la satire 6, loue son ami Bassus du caractère mâle de ses vers sérieux (v. 4) :

Mire opifex.....
..... *marem* strepitum fidis intendisse latinae ;

et il ajoute (v. 5-6) :

Mox iuuenes agitare iocos et pollice honesto
Egregius lussisse senex,

faisant entendre que, même dans la poésie badine, Bassus ne tombait jamais dans l'indécence. Ici donc l'éloge s'inspire du même idéal, que, tout à l'heure, la critique.

Nous avons le droit de dire, au terme de ce chapitre, que Perse, dans la pièce qui ouvre son livre, a fait réellement œuvre de poète satirique : il s'en est pris à cette littérature d'amateurs dont le désœuvrement des hautes classes favorisait plus que jamais la déplorable fécondité, au cabotinage, dirions-nous, que développait la vogue toujours croissante des lectures publiques, à ce dédain du fond qui caractérise les œuvres composées en vue du succès immédiat, à l'abus de la mythologie narrative, à cette facture élégante, mais molle, que nous reconnaissons encore dans plusieurs poèmes ou fragments de l'époque. Quoi qu'on ait pu prétendre, nous avons beaucoup mieux ici que la dissertation d'un écolier qui vient de relire son Horace. Mais voyons si les autres satires nous fourniront une somme équivalente de traits pris à la réalité contemporaine.

(1) Cf. Fiske: *Lucilius and Persius*, p. 127-128.

CHAPITRE II

L'actualité dans les satires de Perse (*suite*)
La vie publique et les mœurs

Lorsqu'on cherche quelle place peuvent tenir dans les satires de Perse les mœurs et les événements contemporains, une distinction s'impose : à chaque instant nous avons à relever des descriptions plus ou moins longues, de petites scènes, des comparaisons, des métaphores dont les éléments sont empruntés à la vie romaine ou, d'une façon plus générale, à la vie antique. Qu'est-ce à dire sinon que la manière de notre poète, conformément aux traditions du genre et au goût de son temps, est réaliste ? Mais il est souvent difficile de décider ce qu'il entre, dans son réalisme, d'observation directe : beaucoup de traits, en ce genre, n'ont rien de bien particulier et ne datent pas nécessairement de l'époque impériale. On en retrouve bon nombre dans Horace ; d'autres peuvent venir de Lucilius, des comiques, de la diatribe, de certains traités philosophiques. Enfin, alors même que Perse semble avoir enrichi ou rajeuni par des notations directes un fonds devenu en grande partie commun à la poésie et à la philosophie morale tout entières, on ne saurait parler d'actualité si le poète s'est borné à mettre en scène, d'une manière plus ou moins vivante, les vices ou les travers les plus généraux de l'humanité. Pour qu'on en ait le droit, il me paraît nécessaire que ses vers attaquent les défauts contemporains comme tels ou fassent mention de personnages du siècle. Que voyons-nous, de ce point de vue limité, dans les cinq dernières satires de Perse ?

La satire 2 semble d'abord dirigée contre les grands de l'époque, contre les prières intéressées ou criminelles qu'ils adressent aux dieux dans le secret de leur cœur : « At bona pars *procerum* tacita libabit acerra (v. 5) ». Mais les exemples donnés ensuite n'ont rien qui les situe dans le temps d'une manière précise. Lorsque Perse nous parle

(v. 55 et suiv.) de l'or, pris sur l'ennemi, qui sert à dorer le visage des dieux, c'est peut-être une allusion à un fait connu des Romains de son siècle, surtout si l'expression *fratres inter aeneos*, demeurée énigmatique, avait pour eux un sens bien déterminé : mais nous n'en savons rien (1). Le Nerius du vers 14 n'est sans doute qu'un personnage d'Horace (Sat., 2, 3, 69) ; nous devons aller jusqu'au dernier vers de la pièce pour trouver un nom de noble contemporain : et encore ne s'agit-il plus là des prières, mais des offrandes (v. 71-72) :

> Quin damus id superis de magna quod dare lance
> Non possit magni Messalae lippa propago ?

Ce Messala est sans doute L. Aurelius Cotta Messalinus, second fils du célèbre orateur Messala Corvinus : c'est l'indication du scoliaste, et elle paraît confirmée par ce que Tacite nous dit du personnage (Ann., 6, 7) : «*nobilis quidem sed egens ob luxum*, per flagitia infamis» (cf. Ann., 2, 32 ; 4, 20 ; 5, 3 ; 6, 5-7 ; Pline, N. H., 10, 27). Mais il faudrait autre chose que ce trait lancé en passant contre un homme décrié pour donner au morceau le caractère d'une satire directe des mœurs contemporaines.

L'exemple, longuement présenté et mis en scène, dont est faite la première partie de la satire 3, celui du jeune homme de grande famille (cf. v. 27, 29) qui reçoit les leçons de la philosophie et n'en profite pas, peut avoir été suggéré à Perse par le succès croissant de l'enseignement philosophique que la mode même favorisa au temps de Claude et de Néron (cf. sup., p. 32). Le maître de rhétorique qui donne à ses élèves comme sujet de déclamation un discours adressé à Caton près de mourir, le père qui amène ses amis écouter le chef-d'œuvre de son fils (v. 45-47) sont bien des figures de l'époque, et aussi les centurions malodorants, avec leurs plaisanteries grossières contre les philosophes. Mais tous ces traits font partie d'une exhortation générale à l'étude de la sagesse : ici encore rien ne nous autorise à dire que la peinture sévère ou railleuse du présent soit le but. Parmi les noms propres, je ne vois à relever que celui de Natta (v. 31) ; on

---

(1) Cf. Leo : *Hermes*, 45 (1910), p. 44 : l'ovation d'A. Plautius (47 av. J.-C. ; cf. Dion, 60, 30) est la seule, à notre connaissance, qui ait été célébrée, du temps de Perse, en dehors des ovations impériales.

le trouve dans une satire d'Horace (Sat., 1, 6, 123-124), où il désigne un homme d'une avarice sordide ; comme il s'applique ici à un débauché, on peut se demander si Perse n'entendait pas viser Pinarius Natta, accusateur de Cremutius Cordus, noble, mais déchu puisqu'il était de la clientèle de Séjan (v. Tacite, Ann., 4, 34; cf. Sénèque, Epist., 122, 11) (1).

Comme la satire 3, la satire 4 débute par un exemple présenté sous forme dramatique, et on peut penser que, sous le nom d'Alcibiade, Perse a voulu y prendre à partie la présomption et les débauches des jeunes nobles de son temps. Mais, s'il n'y en a point peut-être où le dégoût du poète pour le vice s'exprime avec une audace plus brutale, il semble que le tout n'aille qu'à illustrer l'antique adage γνῶθι σεαυτόν. Le Vettidius du vers 25 n'est pas autrement connu.

Dans la satire 5, si nous laissons de côté le préambule consacré à Cornutus, nous ne trouvons, en somme, que des peintures et des leçons morales d'un caractère général sur le thème de la vraie liberté. Les noms de contemporains qu'on y peut relever ne servent guère qu'à rendre l'expression plus concrète. Le Masurius du vers 90 est Masurius Sabinus, jurisconsulte célèbre du temps de Tibère, qui vivait encore sous Néron (Dig., 1, 2, 2, 48 et 50; Gaius, 2, 218). On a voulu reconnaître dans le Crispinus du v. 126 Rufrius Crispinus, chevalier romain, préfet du prétoire sous le principat de Claude (2). La question est sans intérêt : Crispinus c'est le nom du personnage qui a fait construire, à une date inconnue et d'ailleurs indifférente, les bains dont il est ici question ; il n'y a pas là le moindre trait de satire personnelle. En réalité, les seules attaques directes et nominatives que je trouve à signaler ici, c'est d'abord la pointe du début (v. 9) contre l'« insipide Glycon » (*insulso... Glyconi*), puis les trois vers de la fin (187-191) contre le « gigantesque Pulfenius » (*Pulfenius ingens*), debout au milieu d'un cercle de centurions variqueux et accueillant par un rire épais les leçons de la philosophie. Glycon était, d'après les scolies, un acteur du temps de Néron : mais l'abondance des détails qu'elles nous donnent sur lui est trop grande pour n'être pas suspecte. Nous

---

(1) Cf. G. Némethy : *Persii satirae*, p. 170-171.

(2) V. Tacite : *Ann.*, 11, 1 et 4; 12, 42; 13, 45 ; Cf. H. Lehmann : *De A. Persii satira V*, p. 13 et suiv.

n'avons aucun renseignement sur Pulfenius. On pourrait ajouter que les pratiques religieuses et les superstitions étrangères raillées dans les vers précédents, je veux dire les rites judaïques et ceux des cultes de Cybèle et d'Isis, étaient plus répandues que jamais à Rome. Mais elles y avaient pénétré bien des années auparavant.

Dans la satire 6, sur le thème fort rebattu du bon emploi des richesses, le butin est un peu plus considérable. Quand Perse nous dit (v. 14-15) qu'il ne voudrait point se ronger, même si tous les hommes d'une naissance inférieure à la sienne devenaient riches, il fait peut-être allusion à la fortune scandaleuse de certains affranchis : mais le mal était déjà ancien. Bestius (v. 37), l'ennemi de la philosophie grecque, est à rapprocher des centurions et du Pulfenius de la satire précédente, mais le personnage est sans doute pris à Horace (Epist., 1, 11, 37); il n'a, je pense, que la valeur d'un type. En revanche, il faut insister sur l'anecdote satirique où Caligula est tourné en ridicule : car elle est le seul trait nettement emprunté à l'histoire, du moins à l'histoire de l'époque impériale, que nous relevions dans l'œuvre entière de Perse. « César, nous dit le poète, a envoyé du laurier pour annoncer une grande défaite des Germains, et on fait tomber des autels la cendre froide; et déjà Césonia donne à l'entreprise les trophées pour les portes, et les chlamydes des rois, et les casaques jaunes pour les captifs, et les chariots, et les images du Rhin immense. Moi donc, pour rendre aux dieux et au génie du général grâces de ces grands succès, je conduis dans l'arène cent paires de gladiateurs » (v. 43-49). Il s'agit là du triomphe que Caligula fit célébrer, ou du moins ordonna de préparer, à la suite d'un simulacre d'expédition contre les Germains et les Bretons dont Suétone nous a laissé un récit fort pittoresque (Suét.: Gaius, 43-49). Sans rechercher encore quelles raisons ont pu décider Perse à égayer son développement de cette manière inattendue, nous devons retenir que le poète, dans toute son œuvre, n'emprunte ouvertement qu'un trait à la vie des empereurs, et que c'est un trait burlesque : seulement, le prince ainsi livré au ridicule était mort depuis longtemps, sa mémoire était détestée, son successeur avait cassé tous ses actes (Suét., Claude, 11); et ce n'est peut-être pas le fait d'un républicain farouche que d'être allé chercher cette histoire plaisante au milieu des horreurs d'une tyrannie sanguinaire.

Si, de cette rapide enquête, nous cherchons maintenant à dégager des conclusions, nous pourrons dire que Perse affecte volontiers de donner à ses satires, alors même qu'elles sont en réalité fort générales, un tour agressif contre les grands : la première, déjà, malmenait surtout l'amateur riche ; puis ce sont des grands qui formulent des prières honteuses ; c'est un jeune homme de bonne famille qui se montre incapable de mettre en pratique les leçons de la philosophie ; c'est Alcibiade et ses pareils qui prétendent se mêler aux affaires avant de rien savoir ou de se connaître eux-mêmes, ou qui s'abandonnent aux plus sales débauches ; c'est, dans la satire 6, le personnage de l'héritier, si dégoûté au seul nom de Marius, un croquant, un fils de la terre, *Progenies terrae*. Perse, il me semble, a mis quelque coquetterie à faire voir que, par la naissance, il était l'égal de Lucilius et pouvait se permettre des hardiesses qu'on ne trouve pas chez le fils de l'affranchi de Venouse. Mais il faut avouer que ces hardiesses, puisqu'elles ne vont pas jusqu'à l'attaque directe et nominative contre des personnages puissants, sont fort anodines : tout au plus étaient-elles de nature à faire perdre au poète, comme il l'indique lui-même, la protection des grands (Sat., 1, 108-109) :

> Vide sis ne maiorum tibi forte
> Limina frigescant.

Mais, riche et sans ambition, qu'avait-il besoin de patron ?

Plus significative est la mauvaise humeur de Perse contre les centurions. Faut-il y chercher des causes politiques et rappeler ici que les centurions furent souvent chargés de porter aux stoïciens l'ordre de mort ou d'exil ? Je ne crois pas. Il y a eu de tout temps antipathie entre les adeptes de l'existence spéculative et les militaires ; et on peut dire, assurément, que cette antipathie est injuste de la part des spéculatifs dont les loisirs seraient bien compromis si la force armée n'assurait la paix intérieure et la sécurité des frontières ; mais, de leur côté, les hommes d'action ont trop souvent le tort de méconnaître le rôle de la pensée. Et puis les militaires, en ce temps là, ne devaient pas être toujours très difficiles dans le choix de leurs plaisanteries contre les philosophes, les centurions surtout qui, quoi qu'en dise Nisard (Poètes latins de la décadence, I, p. 236), n'étaient pas de famille noble et ne s'étaient pas, d'ordinaire, initiés dans les écoles

au beau langage et aux hautes études ; et on comprend qu'un jeune homme chez qui l'amour de la philosophie était une religion en fût blessé profondément : outre que ces hommes « aimant les gros plaisirs » (1) pratiquaient d'ordinaire et répandaient par leur exemple une sorte d'épicurisme grossier dont l'âme délicate et la foi morale de notre stoïcien devaient se sentir également révoltées.

En somme, si on met à part la première satire, fort intéressante pour l'histoire littéraire, l'œuvre de Perse peut apparaître négligeable à qui cherche des traits pour un tableau des mœurs romaines et de la vie publique au temps des Césars (2). Mais est-il sûr qu'elle n'ait pas sa place dans ce qu'on a appelé la littérature d'allusions ? Les mécontents, a-t-on dit (3), « cherchaient à saisir, dans les ouvrages anciens ou nouveaux, des rapprochements avec le temps présent ; ils se les signalaient les uns aux autres et les faisaient ressortir en y applaudissant... Mais, indépendamment de ces allusions fortuites, il y en avait beaucoup de préméditées sur lesquelles l'auteur comptait pour le succès de son œuvre. C'était une hardiesse qui pouvait coûter cher ; mais que n'ose pas un écrivain pour être applaudi ! Aussi a-t-il dû paraître alors un grand nombre d'ouvrages pleins de perfidies discrètes, de mots à double entente, de pensées générales susceptibles d'applications particulières, de sentences et de maximes où, sous prétexte de faire la leçon au genre humain, on disait ses vérités au prince. Cette littérature d'allusions s'adressait surtout aux gens du monde, et elle avait pour théâtre principal les salles de lecture ». Que l'œuvre de Perse ait été écrite pour le public cultivé, je le crois et je l'ai dit ; que ses cinq dernières satires se présentent comme une série de leçons générales, cela n'est pas contestable ; que ses attaques atteignent plus d'une fois des vices dont Néron et sa cour donnaient l'exemple, il n'y a pas lieu d'en être surpris, puisque le prince et ses favoris avaient à peu près tous les vices : mais voilà précisément ce qui rend, en pareil cas, fort difficile de proposer autre chose que des

---

(1) Nisard : *Poètes latins*, I, p. 236.

(2) Je suis donc bien éloigné d'admettre l'opinion de M. Pichon (*Litt. lat.*, p. 555) : « ... toute l'époque revit dans les vers de Perse. Son temps lui a fourni l'étoffe de son livre. »

(3) Boissier : *L'opposition sous les Césars*, p. 79.

conclusions sceptiques. A chaque instant nous trouvons chez Sénèque, contre les mœurs contemporaines, des sorties qu'on pourrait être tenté d'appliquer à Néron, si d'ailleurs elles ne se trouvaient pour une bonne part dans les œuvres antérieures à son principat ou datant des années où le philosophe avait encore la faveur de son ancien élève.

Je sais bien que, de Joseph Britannicus à Lehmann, une série d'interprètes, parmi lesquels il faut compter Casaubon, ont cru découvrir chez Perse des allusions presque évidentes ou du moins très probables : comment ne pas reconnaître Néron dans l'Alcibiade de la satire 1, à qui l'intelligence et l'expérience des affaires sont venues avant la barbe, que le peuple adule, pour qui, d'ailleurs, le souverain bien est de faire bonne chère et qui se déshonore par les vices les plus dégoûtants (1) ? Et Socrate ne peut-il représenter ici, « dans une certaine mesure, Sénèque lui-même (2) » ? Pareillement, dans la satire 3, le jeune homme qui a reçu du Portique la révélation du bien, mais n'a pas le courage d'en pratiquer les maximes, n'est-ce pas Néron ? N'est-ce pas lui encore, ce tyran torturé par le spectacle de la vertu, de cette vertu qu'il connaît et qu'il a abandonnée ? Et le philosophe stoïcien qui a la parole dans la plus grande partie de la pièce n'est-il pas Sénèque ? Les satires 2 et 5 contiendraient des allusions plus cachées : l'oncle et le pupille dont un grand personnage souhaite la mort (Sat., 2, v. 10 et 12), pourquoi ne seraient-ce pas Claude et Britannicus ? *Praeclarum funus* conviendrait fort bien au premier; *scabiosus et acri bile tumet* peut s'appliquer à l'autre, dont la santé n'était pas bonne. Néron, en l'année 65, fut dupe d'un charlatan qui

---

(1) Dans un article récent (*Classical Review XXI* (1907), p. 74), M. A. Pretor a tiré argument du vers 49 pour soutenir que la satire s'applique d'un bout à l'autre à Néron. Ce vers (si puteal multa cautus uibice flagellas) lui paraît être une allusion à un fait rapporté par Tacite (*Ann.*, 13, 25) : « Nero itinera Urbis et lupanaria et deuerticula, ueste seruili in dissimulationem sui compositus, pererrabat, comitantibus qui raperent uenditioni exposita et obuiis uulnera inferrent. » Le mot *cautus* serait expliqué par la suite : « Montanus,... congressus forte per tenebras cum principe, quia ui attentantem acriter repulerat,... mori adactus est. Nero tum metuentior in posterum milites sibi et plerosque gladiatores circumdedit (cf. Suét.: *Nér.*, 26 : Quare nunquam postea se publico illud horae sine tribunis commisit) ». Mais voy. *infr.*, 4e partie, § 5, comment j'interprète ce vers.

(2) R. Waltz : *Vie de Sénèque*, p. 9, n. 1.

prétendait avoir retrouvé en Afrique les trésors de Didon (Suét.: Néron, 31 ; Tac.: Ann., 16, 1-3): ce n'était peut-être pas la première fois qu'il comptait, pour couvrir ses folles dépenses, sur un hasard de ce genre, comme ce personnage de Perse qui demande à Hercule de lui faire déterrer un vase plein d'argent. Nous savons aussi que Néron échappa de peu, un jour de l'année 60, au danger d'être foudroyé (Tac.: Ann., 14, 22) et que Claude avait relevé le collège des haruspices (Tac.: Ann., 11, 15) : il faut nous rappeler ces faits lorsque nous lisons chez Perse (2, 24-29) :

> Ignouisse putas, quia, cum tonat, ocius ilex
> Sulpure discutitur sacro quam tu domusque ?
> An quia non fibris ouium Ergennaque iubente
> Triste iaces lucis euitandumque bidental,
> Idcirco stolidam praebet tibi uellere barbam
> Juppiter ?

Un peu plus loin, l'enfant à qui sa grand'mère et sa tante souhaitent de devenir gendre du roi et de la reine, c'est Néron : n'avait-il pas, à sa naissance, une grand'mère, Antonia, des tantes, et n'épousa-t-il pas plus tard Octavie, fille de l'empereur Claude ? Je m'arrête : on sent que nous sommes ici en pleine fantaisie, et Lehmann a dépensé, pour tâcher d'étayer ces fragiles hypothèses, une érudition bien inutile (1) : un peu de bon sens eût mieux valu. Il ne me semble pas plus heureux lorsqu'il prétend reconnaître Néron dans le Chaerestrate de la satire 5 se morfondant à la porte de sa maîtresse : ne lisons-nous pas, dit-il, chez Plutarque (Galba, 19), que Poppée refusa de recevoir le prince en l'absence d'Othon ! Du reste, il retrouve Poppée un peu partout dans cette satire : c'est elle qui prononce le vers 106 : *I puer et strigiles Crispini ad balnea defer*, car elle avait été, en premières noces, la femme de Rufrius Crispinus ; s'il est question des Juifs, c'est qu'elle comptait parmi les prosélytes du judaïsme (v. Josèphe, Antiq., 20, 8) (2). Je n'insiste pas : ces rapprochements ne tendraient à rien de moins qu'à montrer dans les satires de Perse des allégories comparables à certaines bucoliques de Virgile, mais

---

(1) H. Lehmann : Zur Erklärung der Satiren des Persius überhaupt, insbesondere der zweiten Satire, *Philologus* 6 (1851), p. 439 et suiv.

(2) Du même : *De A. Persii satira V*, p. 12 et suiv.

cachant des intentions satiriques : seulement, elles sont forcées jusqu'au ridicule.

Il peut sembler plus acceptable de retrouver Néron sous l'Alcibiade de la satire 4, sous le jeune homme et sous le tyran de la satire 3 ; mais il est au moins douteux que Perse estimât assez Sénèque pour le représenter sous la figure de Socrate ou d'un vrai maître stoïcien et pour lui attribuer le mérite d'avoir donné à son élève une éducation philosophique tout à fait sérieuse. D'autre part, le tyran était, pour tous ceux qui avaient fréquenté les écoles de rhétorique, un adversaire familier ; aussi bien le passage où il est pris à partie, si on veut absolument y découvrir une allusion, peut-il s'appliquer rétrospectivement à Caligula, raillé dans la satire 6 : ce prince n'est-il pas dans le *De ira* de Sénèque l'incarnation même de la tyrannie (1)? et, comme il avait fait de bonnes études, il avait certainement la connaissance théorique de la vertu.

Si on n'a pas le droit de condamner absolument ces dernières hypothèses, il faut convenir qu'elles sont elles-mêmes arbitraires. D'abord, elles ne s'appuient sur aucun témoignage ancien. Il y a plus : puisque la *Vita* et les scolies signalent des allusions dans la première satire, il serait bien étonnant qu'elles n'eussent rien dit des cinq autres si, pour celles-là, il eût existé une semblable tradition. Enfin tous les passages dont on prétend donner ainsi la clef peuvent s'entendre autrement. J'ajoute que cette manière d'interpréter l'œuvre de notre auteur a contre elle la vraisemblance : car, nous l'avons déjà montré, le goût de Perse pour la poésie et pour la philosophie morale suffit parfaitement à rendre raison de sa vocation satirique ; la politique, sans doute, n'y fut pour rien. Si, d'un autre côté, j'arrive à prouver que les cinq dernières satires recouvrent, sous leur forme laborieuse, de purs sermons philosophiques et que leur obscurité trouve partout sa cause dans les procédés de la composition et du style, j'aurai fait voir du même coup l'inutilité complète de toutes les hypothèses dont je viens de donner quelques échantillons. Peut-on dire au moins que l'œuvre de Perse a dû être de bonne heure, en raison de son obscurité même, une de celles où le public lettré a cherché des allusions ? Ce n'est pas

(1) Cf. R. Waltz : *Vie de Sénèque*, p. 66.

invraisemblable, mais le succès qui en accueillit la publication peut fort bien, nous le verrons, s'expliquer sans cela.

Il ne nous reste plus qu'à prendre les satires de Perse telles qu'elles se présentent à nous, pour en dégager les thèmes, rechercher la source des idées développées ou simplement indiquées, et étudier les divers procédés de la mise en œuvre.

CHAPITRE III

Les idées (1)

Nisard reproche à Perse de « reproduire servilement des idées qui ne sont point à lui » (Poètes latins de la décadence, I, p. 246). Perse est un croyant : on ne saurait blâmer un croyant, lorsqu'il cherche ses inspirations dans sa foi, de ne pas introduire de dogmes nouveaux ; mais il est vrai que fidélité n'est pas servilité : un esprit original et vigoureux met sa marque sur les idées mêmes qu'il accepte avec obéissance. L'étude de la forme nous montrera si nous devons accorder à l'œuvre de Perse ce genre d'originalité ou n'y voir, en effet, que rédactions laborieuses d'écolier docile. Je voudrais, m'attachant d'abord au fond, mettre bien en lumière ce qu'on y découvre de stoïcisme nettement exprimé ou plus ou moins latent ; je rechercherai à l'occasion si la pensée du poète ne doit rien à des écrivains non stoïciens et si elle n'a rien retenu des lieux communs de la rhétorique.

I

Je distingue, au point de départ même de la satire 1, deux idées morales empruntées l'une et l'autre au stoïcisme : l'idée que tous les hommes qui n'ont pas la sagesse sont des fous (πᾶς ἄφρων μαίνεται), l'idée que le sage se suffit à lui-même et ne doit pas chercher sa règle au dehors. La première est indiquée dès le début par un vers

---

1) J'ai utilisé surtout pour ce chapitre (outre les principaux commentaires sur Perse) : Zeller : *Phil. d. Gr.* ; Arnim : *Stoic. uet. fragm.* ; Houck : *De ratione stoica in Persii satiris conspicua*, et Burnier : *Le rôle des satires de Perse dans le développement du néo-stoïcisme.*

pris à Lucilius (1) : *O curas hominum ! o quantum est in rebus inane !* Sous cette forme très générale, elle n'est pas proprement stoïcienne ; et même, puisque le préambule finit par un éclat de rire, on peut songer ici à Démocrite (2) et se rappeler les vers de Juvénal (Sat., 10, 31-32) : *Ridebat curas, nec non et gaudia uulgi, Interdum et lacrimas.* Mais Perse, vers la fin de la pièce (v. 121), s'est servi, pour railler la sottise et la folie humaines, d'une formule plaisante, plus voisine du paradoxe stoïcien : *Auriculas asini quis non habet ?*

La seconde idée est nettement posée dans le préambule (v. 3 et suiv.) :

> ... Non si quid turbida Roma
> Eleuet, accedas examenue improbum in illa
> Castiges trutina nec te quaesiueris extra.

On reconnaît ici le dogme stoïcien de l'αὐτάρκεια du sage (3). Le sage peut se passer de tout ce qui n'est pas cette sagesse même qu'il porte en lui. Comment aurait-il besoin des applaudissements d'une foule inconsciente, puisqu'il n'existe pour lui d'autre bien que le bien moral, d'autre loi que de vivre conformément à la nature ? Cette pensée se rencontre souvent chez les écrivains moraux de l'antiquité (4). Elle a

---

(1) J'admets, avec la plupart des commentateurs modernes de Lucilius et de Perse, que la scolie *hunc uersum de Lucili primo transtulit et bene uitae uitia increpans ab admiratione incipit* ne s'applique pas au v. 2 comme l'indiquent les mss, mais au v. 1 ; cf. Gaar : Persius und Lucilius, *Wiener Stud.*, 31 (1910), p. 244.

(2) Cf. Reitzenstein : *Hellen. Wundererzählungen*, p. 22 et n. 2.

(3) V. Andronicus : Περὶ παθῶν, p. 23, 17 Schuchardt (= Arnim : *St. uet. fragm.*, III, p. 67, n° 272) : αὐτάρκεια δὲ ἕξις ἀρκουμένη οἷς δεῖ καὶ δι' αὐτῆς ποριστικὴ τῶν πρὸς τὸ ζῆν καθηκόντων.

(4) Je citerai : Cléanthe (chez Clément d'Alex : *Strom.*, 5, 3, 17, p. 655 P = Arnim : *St. uet. fragm.*, I, p. 127, n° 559) :

> Μὴ πρὸς δόξαν ὅρα, ἐθέλων σοφὸς αὖρα γενέσθαι,
> μηδὲ φόβου πολλῶν ἄκριτον καὶ ἀναιδέα βάξιν.
> οὐ γὰρ πλήθος ἔχει συνετὴν κρίσιν, οὔτε δικαίαν
> οὔτε καλήν, ὀλίγοις δὲ παρ' ἀνδράσι τοῦτό κεν εὕροις.

— Hor.: *Epist.*, 1, 16, 19 : Vereor ne cui de te plus quam tibi credas. — Sén.: *Epist.*, 29, 11 et suiv.: Multo autem ad rem magis pertinet, *qualis tibi uidearis quam qualis aliis* (Cf. 80, 10 : intus te ipse considera ; *nunc qualis sis, aliis credis*)... Quid ergo illa laudata et omnibus praeferenda

été développée par Marc-Aurèle, dans un morceau qui me paraît éclairer parfaitement le côté stoïcien de cette première satire : « Qu'est-ce qui a donc de la valeur ? Est-ce le bruit des applaudissements ? Nullement. Ce n'est pas non plus le bruit qu'on fait en parlant de nous, car les louanges de la multitude ne sont qu'un bruit de langues. Ainsi voilà la gloriole τὸ δοξάριον mise à son tour de côté. Que reste-t-il qui ait de la valeur ? A mon avis, c'est de se mouvoir et de s'arrêter selon sa propre constitution... Si ce but est atteint, tu ne chercheras à te procurer rien de plus. Ne cesseras-tu donc pas de donner du prix à beaucoup d'autres choses ? Tu ne seras donc ni libre ἐλεύθερος ni autonome αὐτάρκης ni exempt de passion ἀπαθής » (6, 16 : trad. Couat). Les jugements du vulgaire, étant fondés sur une simple opinion δόξα (1), ne sauraient avoir la moindre valeur pour celui dont la raison est le guide et qui n'a pas à chercher sa loi hors de lui-même.

Perse ne s'est pas contenté d'indiquer l'idée une fois pour toutes. Il y est revenu plus loin, à deux reprises : « Tun, uetule, auriculis *alienis* colligis escas » (v. 22) et : « O mores ! usque adeone Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat *alter ?* » (v. 26-27). Et il a formulé aussi, contre la vanité de la gloire, un autre argument, de simple et même de gros bon sens, que les stoïciens n'ont pas toujours dédaigné : quel avantage, après tout, un mort peut-il retirer des louanges qu'on donne à sa mémoire ou à ses œuvres ?

> Adsensere uiri : nunc non cinis ille poetae
> Felix ?
>
> (v. 36-37).

S'il faut en croire Cicéron (De fin., 3, 17, 57), Chrysippe et Diogène de Séleucie estimaient que, utilité à part, la renommée εὐδοξία ne valait pas la peine qu'on levât le doigt pour elle. Marc-Aurèle admet encore ce point de vue lorsqu'il écrit : « Suppose même que ceux qui se

---

artibus rebusque philosophia praestabit ? scilicet ut malis *tibi placere quam populo*, ut aestimes iudicia, non numeres. — Épictète : *Manuel*, 23 : Ἐάν ποτέ σοι γένηται ἔξω στραφῆναι πρὸς τὸ βούλεσθαι ἀρέσαι τινί, ἴσθι ὅτι ἀπώλεσας τὴν ἐνστασιν.

(1) V. les vers de Cléanthe cités ci-dessus.

souviendront de toi soient immortels et qu'immortelle aussi soit ta mémoire, en quoi cela te touchera-t-il ? Je ne dis pas seulement que cela ne peut être rien pour un mort ; mais qu'est-ce que la louange, même pour un vivant, à moins qu'il n'en compte tirer parti ? » (4, 19). Il est vrai que, de bonne heure, la plupart des stoïciens, pressés par Carnéade, avaient mis au nombre des biens la gloire ou plutôt l'illustration (κλέος, *claritas*), c'est-à-dire l'estime posthume des sages (1). Assurément les joyeux dîneurs de Perse, *Romulidae saturi*, ne sont pas des sages, mais le raisonnement du poète, si voisin de celui de Marc-Aurèle, tend à établir la vanité de toute espèce de gloire posthume. Je croirais donc volontiers que Cornutus lui avait transmis sur ce point la doctrine de Chrysippe. Et, lorsqu'un peu plus loin il déclare accepter la louange pour les bons vers qu'il pourra écrire, il n'est pas en contradiction avec lui-même ni avec les maîtres de l'ancien Portique : pour un vivant, la gloire compte dans cette classe de choses *indifférentes* (ἀδιάφορα) qui sont *préférables* ou, plus exactement, *avancées en dignité* (προηγμένα) (2); mais, à ce titre même, elle ne saurait être considérée comme une fin, puisqu'il n'y a d'autre fin que le bien moral. On comprend donc que Perse ajoute (v. 48-49) :

> Sed recti finemque extremumque esse recuso
> Euge tuum et belle.

Mais quel est le bien pour l'écrivain ou, d'une manière générale, pour l'artiste ? Les stoïciens voulaient que l'art fût un système de perceptions exactes s'exerçant en vue d'une fin utile (3) ; ils n'admettaient

---

(1) V. Cic.: *De fin.*, 3, 17, 57, et Sénèque: *Epist.*, 102, 3 et suiv.; cf. *Schol. ad Plat. Leg.*, p. 625 A (= Arnim, III, p. 38, n° 161) : Καὶ οἱ Στοϊκοὶ πλατωνίζοντες κλέος φασὶ τὸ ἐπὶ τῶν σπουδαίων γενόμενον δίκαιον, δόξαν δὲ τὴν ἐπὶ τῶν ἀσπούδων δόκησιν.

(2) Diog. Laërce, 7, 106 : Προηγμένα μὲν οὖν εἶναι ἃ καὶ ἀξίαν ἔχει, οἷον ἐπὶ μὲν τῶν ψυχικῶν εὐφυΐαν..., ἐπὶ δὲ τῶν σωματικῶν ζωήν..., ἐπὶ δὲ τῶν ἐκτὸς πλοῦτον, δόξαν... (V. Arnim, III, p. 31, n° 127 ; cf. *ibid.*, n° 129 = Cic.: *De fin.*, 3, 15, 50).

(3) Voir dans Arnim, I, les textes groupés sous le n° 73, page 21 ; je retiens surtout : Ζήνων δέ φησιν ὅτι τέχνη ἐστὶ σύστημα ἐκ καταλήψεων συγγεγυμνασμένων πρός τι τέλος εὔχρηστον τῶν ἐν τῷ βίῳ, et Quint., 2, 17, 41 : Ille ab omnibus fere probatus finis artem constare ex perceptionibus consentientibus et coexercitatis ad finem utilem uitae. Cf. Arnim, II, p. 31, n° 97.

donc point qu'il eût son but en lui-même. C'était prendre le contre-pied de l'Alexandrinisme qui représente ce que nous appelons aujourd'hui l'école de l'art pour l'art. Perse, lorsqu'il se pose en adversaire des Alexandrins de son temps, est donc strictement fidèle à l'esprit de la doctrine stoïcienne : leur poésie n'est qu'un jeu des plus vains (v. 56 : *nugaris* ; v. 70 : *nugari* solitos graece), elle n'est faite que d'harmonies molles propres à exciter les sens. L'art véritable doit être sincère et vrai :

> Verum nec nocte paratum
> Plorabit qui me uolet incuruasse querella
> (v. 90-91).

> ... teneras mordaci radere uero
> Auriculas
> (v. 107-108) ;

il doit être viril aussi : les stoïciens, mettant la vertu dans le plus haut degré de tension de notre être, méprisaient tout ce qui relâche les ressorts de l'âme (1). Ce mépris s'exprime chez Perse avec une vigueur teintée de cynisme. Je ne parle pas seulement de la précision brutale de certains traits comme *patranti fractus ocello* (v. 18) ; *cum carmina lumbum Intrant et tremulo scalpuntur ubi intima uersu* (v. 20-21), *haec fierent si testiculi uena ulla paterni Viueret in nobis ?* (v. 103-104). D'autres expressions rappellent plus directement encore le vocabulaire des cyniques, celle-ci par exemple : *an, Romule, ceues ?* (v. 87) *Ceues* n'est qu'un équivalent métaphorique de *pathicus es*. Or, le mignon, le κιναίδος, était souvent pris à partie par les cyniques, grands adversaires, comme on le sait, de la pédérastie (2). Ceux-ci, d'autre part, se plaisaient à juger du moral par le physique : pour eux une tête chauve trahissait la débauche, un ventre proéminent accompagnait d'ordinaire la luxure et la sottise (3). Perse rapproche les deux traits (v. 56-57) :

---

(1) Cf. *supr.*, p. 29 ; p. 71, n. 4 ; v. Arnim, II, p. 145 et suiv., n° 441 et suiv.

(2) V. Gerhard : *Phoinix von Kol.*, p. 140 et suiv.

(3) V. les textes rapprochés par Gerhard (*ibid.*, p. 154) sous le mot φαλακρός et (p. 150 et suiv.) sous le mot προγάστωρ.

Nugaris, cum tibi, *calue*,
Pinguis aqualiculus propenso sesquipede exstet.

On ne saurait affirmer qu'il ait eu, ici et là, une source cynique : des expressions semblables étaient, depuis longtemps, monnaie courante dans la satire, la comédie, l'épigramme ; la phrase *an, Romule, ceues* est même à rapprocher du *cinaede Romule* de Catulle (29,5). Notons pourtant que Perse, à la fin de cette même pièce, fait indirectement l'éloge du cynisme : il n'a pas assez de mépris pour le malin qui éclate de rire en voyant une prostituée tirer un philosophe cynique par la barbe (v. 132-133) :

Scit risisse uafer, multum gaudere paratus
Si Cynico barbam petulans nonaria uellat.

Mais surtout c'était bien un procédé du cynisme de dire crûment les plus blessantes vérités : le véritable amour des hommes φιλανθρωπία faisait au philosophe cynique un devoir d'aider (ὠφελεῖν) (1) le prochain en lui signalant ses défauts avec une franchise entière (παρρησία) (2), au risque de lui être désagréable (3). Avant Perse, Lucilius et Horace (4) avaient opposé les critiques sincères de l'ami véritable aux louanges hypocrites du faux ami. On a dit que peut-être ils n'avaient fait l'un et l'autre qu'appliquer à la critique littéraire un lieu commun du

---

(1) Sur la franchise des cyniques et leur haine de la flatterie, v. Gerhard, *ibid.*, p. 32-35, avec les notes. Cratès, dans son imitation de l'hymne de Solon aux Muses, avait remplacé les mots εἶναι δὲ γλυκὺν ὧδε φίλοις, ἐχθροῖσι δὲ πικρόν κ.τ.λ. par les mots ὠφέλιμον δὲ φίλοις, μὴ γλυκερὸν τίθετε.

(2) Diog. L., 6, 69 : ἐρωτηθεὶς Διογένης, τί κάλλιστον ἐν ἀνθρώποις, ἔφη· « παρρησία ».

(3) *Exc. Flor.*, 2, 31, 22 ; Stobée, 4, p. 243 Mein. : τὸ ἀληθὲς πικρόν ἐστι καὶ ἀηδὲς τοῖς ἀνοήτοις, τὸ δὲ ψεῦδος γλυκὺ καὶ προσηνές (= Dion de Pruse : *Orat.*, 11, 1).

(4) Il semble que Lucilius eût établi cette opposition dans la sat. 2 de son livre 26 : voy. le v. 611 Marx : *porro amici est bene praecipere, bene tueri praedicant* (c'est ainsi que Marx corrige ; les mss de Nonius donnent : *p. a. e. b. p., tueri bene praedicare*) ; Cichorius (*Untersuchungen zu Lucilius*, Berlin, 1908, p. 116-117) lit : *p. a. e. b. p., ueri bene praedicere* et il rapporte à la même satire (v. *ibid.*, p. 118) les vers 954-955 (Marx) ; cf. aussi le v. 953. V. d'ailleurs Fiske : *Lucil. and Pers.*, p. 125-126. Chez Hor., voy. *Ars poet.*, 419-453.

cynisme (1). En tout cas, lorsque Perse, écartant la troupe des flatteurs, répond au riche patron qui demande la vérité sur ses œuvres : *nugaris cum tibi, calue, Pinguis aqualiculus propenso sesquipede exstet*, il accentue et pousse jusqu'à la brutalité cynique la sincérité recommandée par Lucilius et par Horace. D'ailleurs, le stoïcisme lui-même n'interdisait-il pas au sage l'indulgence ? (2).

Un passage de Chrysippe a pu suggérer à Perse l'interdiction plaisante qu'il se fait adresser par l'interlocuteur fictif (v. 112) : *hic, inquis, ueto quisquam faxit oletum*. Il se montre fidèle aux principes du philosophe en ajoutant : *Pinge duos anguis : « Pueri, sacer est locus, extra Meite » : discedo*. Chrysippe, en effet, estimait qu'Hésiode avait raison lorsqu'il défendait d'uriner dans les fleuves et dans les sources et qu'on devait encore plus soigneusement s'interdire de le faire contre un autel ou contre le piédestal de la statue d'un dieu (ἔτι δὲ μᾶλλον ἀφεκτέον εἶναι τοῦ πρὸς βωμὸν οὐρεῖν ἢ ἀφίδρυμα θεοῦ). « Ce serait aller contre la raison, ajoutait-il, que d'alléguer en pareil cas l'exemple des chiens, des ânes et des petits enfants (παιδάρια νήπια), attendu que ces êtres n'apportent en de pareils actes nulle attention et nulle réflexion. » (Plutarque : De Stoic. repugn., 22, p. 1045 A).

Dirons-nous, nous rappelant le point de départ de cette première satire, qu'elle n'est qu'un sermon stoïcien sur la folie de chercher une règle dans les éloges d'autrui, et que la vie littéraire contemporaine a simplement fourni à l'auteur des exemples pour illustrer son thème ? Ce serait, je pense, aller trop loin. En réalité, Perse s'est proposé avant tout de juger la poésie de son temps ; il a voulu, comme ses maîtres Lucilius et Horace l'avaient fait plus d'une fois (3), composer une satire littéraire. Sans doute on pourrait dire qu'il a donné à son développement une armature stoïcienne, mais la pièce n'a pas une portée assez générale pour qu'on refuse d'y voir un morceau satirique au sens propre du mot.

---

(1) V. Fiske, *ibid.*, p. 125, n. 4.

(2) Diog. L., 7, 123 : ἐλεήμονάς τε μὴ εἶναι συγγνώμην τε ἔχειν μηδενί.

(3) La *Vita* (10) atteste que Perse avait, dans cette première satire, imité le livre 10 de Lucilius ; M. Fiske (art. cité, p. 124 et suiv.) croit y reconnaître aussi une adaptation continue de la pensée, de la langue et du sujet des deux premières satires du l. 26 telles que les ont reconstituées Marx et Cichorius.

II

La satire 2 traite de la manière dont l'homme doit prier et honorer la divinité. La réponse apportée par Perse à ce problème de morale religieuse est déjà contenue presque tout entière dans les quatre premiers vers. Le poète s'adresse à un ami, Macrinus, qui se prépare à célébrer l'anniversaire de sa naissance : il lui dit de répandre du vin pur en l'honneur de son génie ; il le félicite de n'être pas de ceux qui, dans la prière, cherchent à conclure avec les dieux une sorte de honteux marché et ont besoin de les prendre, pour ainsi dire, à part. Ainsi Perse admet qu'il y a des dieux, qu'on doit ou qu'on peut leur rendre un culte, selon certains rites, et leur adresser des prières. Ce qu'il ne veut pas, c'est que ces prières aient un caractère mercantile (v. 3 : *non tu prece poscis emaci*) et qu'on demande à la divinité ce qu'on n'oserait pas avouer aux hommes. Que faut il donc lui demander ? sur ce point le poète ne nous donne nulle part d'indication bien nette ; cependant il laisse entendre qu'on a le droit de souhaiter un bon état mental, une bonne renommée, la bonne foi (v. 8), la santé (v. 41-42), ou même une prospérité matérielle honnêtement acquise (v. 45-46). Mais, comme il est naturel dans une œuvre d'allure, malgré tout, satirique, il insiste particulièrement sur les vœux défendus, qu'ils soient inspirés par une cupidité basse qui ne craint pas d'appeler, pour se satisfaire, la mort d'autrui (v. 9-14) ou par une méconnaissance des vrais biens qui nous fait, avec les meilleures intentions du monde, souhaiter pour ceux que nous aimons un faux bonheur (v. 31-40). Il montre aussi que bien souvent l'homme, dans sa folie, semble s'appliquer à détruire lui-même l'effet de sa prière en même temps qu'il la formule : ne voit-on pas des gens qui demandent la santé se gorger de nourriture dans le banquet sacré au point de se rendre malades, et d'autres, en suppliant Mercure d'accroître leurs troupeaux, massacrer tout leur bétail pour le sacrifice ? Au fond, si la plupart des hommes ne savent pas prier, c'est que, au lieu d'être vraiment religieux, ils sont superstitieux : ils s'imaginent que, pour faire accepter de la divinité toute espèce de vœux, il suffit d'accomplir exactement

certains rites, d'immoler des victimes, de consacrer de riches offrandes. Cette idée a pour Perse une importance telle, qu'il la ramène à plusieurs reprises dans le développement :

> Haec sancte ut poscas, Tiberino in gurgite mergis
> Mane caput bis terque et noctem flumine purgas ?
> (v. 15-16).

> Quidnam est qua tu mercede deorum
> Emeris auriculas ? pulmone et lactibus unctis ?
> (v. 29-30).

> ..... negato,
> Juppiter, haec illi, quamuis te albata rogarit.
> (v. 39-40).

Et je ne parle pas des vers où il décrit avec une précision ironique les gestes des femmes qui cherchent à conjurer le mauvais œil (v. 32-34). Mais la superstition elle-même a son origine dans l'idée fausse qu'on se fait des dieux : on leur propose des marchés qu'à peine on oserait proposer à des hommes dont la conscience est à vendre (v. 17-30) ; c'est que nous leur prêtons notre cupidité, c'est que notre âme, penchée vers la terre et vide des pensées d'en haut, juge de ce qui leur plaît d'après les convoitises de notre chair. Que sont-ils ? Le poète ne le dit pas d'une manière positive, mais il le laisse entendre en indiquant ce qu'ils veulent : on doit leur apporter un cœur pur ; quant à l'offrande, il n'importe guère : la plus humble suffit, car, en elle-même, l'offrande est indifférente aux dieux.

En somme nous avons ici un sermon contre certaines formes de la superstition plutôt qu'une théorie de la prière. Cela peut expliquer que le poète n'ait pas indiqué de façon plus nette comment nous devons prier : faut-il nous borner à un acte de soumission et de vénération en face de la puissance divine ? élever notre âme vers elle ? lui demander les vrais biens, en particulier la sagesse ? Perse, nous l'avons dit, semble d'abord nous autoriser à souhaiter les vrais biens et même ces choses indifférentes qui sont *préférables* (προηγμένα), comme la santé. Mais il nous prescrit, d'autre part, d'offrir aux dieux une âme pénétrée de vertu, c'est-à-dire, précisément, ce que nous pourrions leur demander de plus précieux. On voit le cercle. Mais on ne saurait guère ici accuser Perse : la philosophie antique et, en particulier, le

stoïcisme n'étaient point parvenus à se faire de la prière une conception bien arrêtée.

Les stoïciens, fondant leur morale sur le respect de la divinité et de la loi divine, s'étaient presque toujours montrés soucieux de ne pas ruiner les croyances populaires et le culte traditionnel ; ils avaient seulement imaginé, pour en concilier les mythes et les pratiques avec leur doctrine, toute une exégèse que j'ai déjà eu l'occasion d'étudier à propos de l'abrégé théologique de Cornutus (1). Sans doute Zénon estimait qu'il était inutile d'élever des temples aux dieux (2), mais Cornutus résume bien l'opinion moyenne de la secte, lorsqu'il nous dit, dans la conclusion de son ouvrage, qu'il faut se conformer en ce qui concerne le culte, aux coutumes nationales, que la superstition seule est condamnable, et que c'est un devoir de sacrifier aux dieux, de leur adresser des prières, de les adorer (3). Aussi bien, on n'ignore pas que le panthéisme des stoïciens n'excluait point un certain polythéisme : sans doute il n'y avait pour eux qu'un seul dieu existant absolument et doué d'une immortalité sans fin : c'était le *feu ouvrier*, l'âme du monde, Zeus. Mais, sans compter qu'ils distinguaient en lui des qualités diverses et les invoquaient sous des noms différents tirés de la mythologie populaire, ils plaçaient au-dessus de l'homme, mais au-dessous de Zeus, dans l'échelle des êtres, des divinités du second degré, pour ainsi dire, destinées à périr dans l'embrasement du monde, les astres, par exemple, et aussi les génies (δαίμονες) (4). On voit donc que Perse pouvait engager Macrinus à célébrer son anniversaire selon les formes consacrées, lui parler de son Génie, le féliciter de prier les

---

(1) Cf. *supr.*, p. 55 et suiv.

(2) V. Arnim, I, p. 62, n° 265 : ἱερά τε οἰκοδομεῖν οὐδὲν δεήσει.

(3) Cornutus : *Comp. theol. gr.*, p. 76, 10 et suiv. Lang : περὶ τῆς θεραπείας τῶν θεῶν καὶ τῶν οἰκείως εἰς τιμὴν αὐτῶν γινομένων καὶ τὰ πάτρια καὶ τὸν ἐντελῆ λήψῃ λόγον οὕτω μόνον ὡς εἰς τὸ εὐσεβεῖν ἀλλὰ μὴ εἰς τὸ δεισιδαιμονεῖν εἰσαγομένων τῶν νέων καὶ θύειν τε καὶ εὔχεσθαι καὶ προσκυνεῖν καὶ ὁμνύειν κατὰ τρόπον καὶ ἐν τοῖς ἐμβάλλουσι καιροῖς καθ' ἣν ἁρμόττει συμμετρίαν διδασκομένων. Cf. Musonius, p. 114, 2 Hense : καὶ μὴν καὶ διὰ θεοὺς ἐστιν ὅτε πονητέον τῷ δικαίῳ εἶναι βουλομένῳ πρὸς θεούς, ὅτι θυσίας ἢ τελετὰς ἢ τινα ἄλλην ὑπηρεσίαν τελέσει τοῖς θεοῖς, ὁ δὲ τρυφῶν ἐνδεήσει κἀνταῦθα.

(4) Cf. *supr.*, p. 60; sur les démons dans le stoïcisme, v. Arnim, II, p. 320, n°s 1101-1105 ; cf. P. Vallette : *L'Apologie d'Apulée* (Paris, 1908) p. 238.

dieux : c'était, à vrai dire, employer le langage de tout le monde ; mais ce qui importait ici pour les stoïciens, ce n'étaient pas les mots, c'était l'esprit. D'après eux, ce qu'il faut reprocher au vulgaire, ce n'est pas d'honorer les dieux par des sacrifices et de leur adresser des prières, c'est d'avoir de la superstition (δεισιδαιμονία), là où il faudrait de la piété (εὐσέβεια) et la connaissance des vrais devoirs envers les dieux (ὁσιότης) (1) : la superstition est une des nombreuses formes sous lesquelles se présente la crainte (φόβος) (2), une des quatre passions fondamentales, et, comme toute passion, elle procède d'une erreur de jugement sur la nature véritable de la divinité : tandis que celle-ci n'est que vertu et sagesse, nous lui prêtons nos penchants les plus bas. Nulle part peut-être cette déformation n'apparaît mieux que dans les vœux des hommes ordinaires. Mais la philosophie grecque avait, bien avant Zénon, dénoncé et condamné le caractère mercantile de la prière telle qu'elle est présentée dans les poèmes homériques et telle que la foule l'a toujours conçue (3). On peut, en lisant Euripide, mesurer le chemin parcouru depuis Homère.

Cependant c'est dans la littérature socratique que nous voyons le mieux combien l'idée religieuse, en s'épurant, avait épuré la notion de la prière et du culte. Sans doute la première règle de Socrate en ces matières, c'était d'agir conformément aux lois de la patrie. Mais, d'ailleurs, il priait simplement les dieux de lui accorder les biens, persuadé qu'ils savent parfaitement quels sont ces biens : « Leur demander de l'or, de l'argent ou toute autre chose semblable, c'était, à son avis, leur demander l'issue d'un coup de dé, d'un combat ou toute autre chose dont on ne peut savoir comment elle tournera ». D'autre part, « modeste dans ses offrandes parce que sa fortune était modeste, il croyait ne pas rester au-dessous de ces riches

---

1 Diog. L., 7, 119 = Arnim, III, p. 157, n° 608 : θεοσεβεῖς τοὺς σπουδαίους· ἐμπείρους γὰρ εἶναι τῶν περὶ θεῶν νομίμων εἶναί τε εὐσέβειαν ἐπιστήμην θεῶν θεραπείας... ὁσίους τε γὰρ εἶναι καὶ δικαίους πρὸς τὸ θεῖον.

2 V. Arnim., III, p. 98-99, n°s 408-409 Stobée : *Ecl.*, 2, 92 Wachsmuth : δεισιδαιμονία δὲ φόβος θεῶν ἢ δαιμόνων.

3) Sur l'ensemble de la question, v. Henri Schmidt : *Veteres philosophi quomodo indicauerint de precibus* diss. Kiel 1907. J'ai fait de nombreux emprunts à ce travail dans les pages qui suivent. Cf. P. Wendland : *Hell. röm. Kultur*³, p. 87-88.

qui, ayant de grands biens, offrent de nombreuses et grandes victimes. Les dieux, disait-il, agiraient mal s'ils acceptaient avec plus de plaisir les grandes offrandes que les petites : car souvent les dons des méchants leur agréeraient plus que ceux des bons ; et l'homme, à son tour, croirait la vie peu de chose si les dons des hommes vertueux étaient moins agréables aux dieux que ceux des méchants. Au contraire, il croyait que les offrandes des personnes les plus pieuses étaient celles qui plaisaient le plus aux dieux. » (Xénophon : Mémorables, 1, 3, 3 et suiv., trad. Talbot). Conviction que les dieux savent mieux que l'homme ce qui convient à l'homme, exigence d'un cœur pur pour leur adresser des prières ou leur offrir des sacrifices qui leur soient agréables, indifférence à l'égard de la richesse plus ou moins grande d'offrandes qui n'ont qu'une valeur symbolique et ne sauraient par elles-mêmes toucher des êtres sans passion, autant d'idées qu'on retrouve dès lors chez la plupart des philosophes, pourvu qu'ils ne nient pas l'existence des dieux, ou ne la fassent pas tomber, avec tout le reste, sous un scepticisme universel, ou, tout en l'admettant, ne contestent point qu'elle entraîne la nécessité d'un culte. Ces idées, Platon ne les avait pas sensiblement modifiées, et, lorsqu'il écrit (Eutyphron, p. 14 E) : Φράσον δέ μοι τίς ἡ ὠφέλεια τοῖς θεοῖς τυγχάνει οὖσα ἀπὸ τῶν δώρων ὧν παρ' ἡμῶν λαμβάνουσιν, ou déclare (ibid.) que la piété n'est pas ἐμπορικὴ τέχνη... θεοῖς καὶ ἀνθρώποις παρ' ἀλλήλων, on songe à ces vers de Perse (2.69) : *Dicite, pontifices, in sancto quid facit aurum?* et (2.29-30) : Quidnam est qua tu *mercede* deorum *Emeris* auriculas ? (cf. v. 3 : non tu prece poscis *emaci*). Ce sont ces idées encore qu'a développées longuement l'auteur du *Second Alcibiade*. Il n'est pas impossible que Perse connût cet ouvrage : lorsque, demandant à Jupiter de refuser aux prières d'une nourrice les faux biens qu'elle souhaite pour son nourrisson, il s'écrie (v. 39-40) :

negato,
Juppiter, haec illi, quamuis te albata rogarit,

on se rappelle les vers cités par le Socrate du dialogue (Alcibiade II, p. 143 A) :

Ζεῦ βασιλεῦ, τὰ μὲν ἐσθλὰ καὶ εὐχομένοις καὶ ἀνεύκτοις
ἄμμι δίδου · τὰ δὲ δεινὰ καὶ εὐχομένοις ἀπαλέξειν.

Le philosophe grec a vigoureusement exprimé, avant notre poète, l'idée

qu'on ne saurait acheter les dieux : ils ne se laissent point, dit-il, corrompre par les présents comme un méchant usurier (p. 149 E : Οὐ γὰρ, οἶμαι, τοιοῦτόν ἐστι τὸ τῶν θεῶν ὥστε ὑπὸ δώρων παράγεσθαι οἷον κακὸν τοκιστήν) et il ajoute qu'il serait indigne de la majesté des dieux qu'ils eussent plus d'égard à nos dons et à nos sacrifices qu'à notre âme pour distinguer ceux qui sont véritablement pieux et justes (ibid. : δεινὸν ἂν εἴη, εἰ πρὸς τὰ δῶρα καὶ τὰς θυσίας ἀποβλέπουσι ἡμῶν οἱ θεοί, ἀλλὰ μὴ πρὸς τὴν ψυχήν, ἄν τις ὅσιος καὶ δίκαιος ὢν τυγχάνῃ).

Nous ne savons pas si les maîtres de l'ancien Portique avaient formulé une théorie de la prière, mais on peut en dégager une de certains vers de Cléanthe. Nous lisons dans son *Hymne à Zeus* (Stobée : Ecl., 1, 1, 12, p. 25, 3 (= Arnim, I, p. 121, n° 537), vers 28 et suiv.) : « Mais toi, Zeus, qui donnes toutes choses, qui commandes aux sombres nues et à la foudre, délivre les hommes de leur malheureuse ignorance : toi, père, dissipe-la loin de notre âme, donne-nous d'atteindre la droite raison (γνώμη) avec laquelle tu gouvernes tout selon la justice, afin que, honorés, nous te rendions honneur en retour, chantant sans fin tes ouvrages comme doit le faire un mortel » ; et quatre trimètres ïambiques qu'Épictète (Manuel, 53 = Arnim, I, p. 118, n° 527) nous a conservés de lui sont peut-être plus significatifs encore :

Ἄγου δέ μ', ὦ Ζεῦ, καὶ σύ γ' ἡ πεπρωμένη,
ὅποι ποθ' ὑμῖν εἰμὶ διατεταγμένος,
ὡς ἕψομαι γ' ἄσκνος· ἢν δέ γε μὴ θέλω
κακὸς γενόμενος, οὐδὲν ἧττον ἕψομαι.

Ces textes sont fort intéressants parce qu'ils laissent voir comment les stoïciens pouvaient, sans renier leur fatalisme, admettre la prière : ce qui est réglé d'avance, ce sont les événements ; l'homme n'est pas maître du résultat de ses actes ni même de ses actes en tant qu'ils se réalisent de telle ou telle manière ; mais il dispose librement de ses états de conscience : il dépend de lui de donner ou de ne pas donner son assentiment (συγκατάθεσις) à telle ou telle représentation (φαντασία) (1) ;

---

1 Musonius, p. 124, 17-125, 1 à 3, Hense : Τῶν ὄντων τὰ μὲν ἐφ' ἡμῖν ἔθετο ὁ θεός, τὰ δ' οὐκ ἐφ' ἡμῖν. Ἐφ' ἡμῖν μὲν τὸ κάλλιστον καὶ σπουδαιότατον, ᾧ δὴ καὶ αὐτὸς εὐδαίμων ἐστὶ, τὴν χρῆσιν τῶν φανταστικῶν. Mais il s'en fallait que la théorie eût cette netteté chez Chrysippe (v. par ex. Plut.: *De St. repug.*, 47, p. 1055 f)

comme le dit Marc-Aurèle (6,8), « le principe dirigeant (τὸ ἡγεμονικόν)... se fait tel qu'il veut être et fait que les événements de la vie lui paraissent tels qu'il veut qu'ils soient ». Donc la prière du sage ne pourra être qu'un acte d'obéissance ou, si on préfère, de libre adhésion à la volonté éternelle du destin. Mais celui qui, n'ayant pas encore la sagesse, est cependant en marche vers elle (ὁ προκόπτων, *proficiens*) ne peut-il demander aux dieux de l'aider à ne pas confondre l'opinion (δόξα), maîtresse d'erreur, avec la vue exacte des choses ou, en langage technique, avec la *représentation compréhensive* ἡ φαντασία καταληπτική ? en d'autres termes, de le conduire à la science et à la sagesse, puisque science et sagesse, dépendant de chacun de nous, échappent à la règle immuable du destin ? « Ou les dieux ne peuvent rien, dit encore Marc-Aurèle, ou ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien, pourquoi les prier ? S'ils peuvent quelque chose, au lieu de leur demander d'écarter de toi ceci ou cela, ou de te le procurer, pourquoi ne les pries-tu pas plutôt de faire que tu n'éprouves ni crainte, ni désir, ni chagrin à propos de ceci ou de cela ? En effet, s'ils peuvent venir en aide aux hommes, ils le peuvent aussi en ce point. Mais peut-être diras-tu : « Les dieux m'ont accordé ce pouvoir »... Qui t'a dit... que les dieux ne nous aident pas également pour ce qui est en notre pouvoir ? Commence donc par les prier à ce propos et tu verras » (9, 40). Mais nous sommes là sur un terrain où il est facile de perdre pied, surtout si on accorde aux hommes le droit de faire entrer dans leurs prières, avec le bien moral, certaines choses simplement *préférables*, la santé par exemple. Aussi quelques stoïciens, entre autres Posidonius et Hécaton, s'en étaient-ils tenus prudemment à la formule très générale de Socrate : le sage, disaient-il, demandera aux dieux les biens (1). D'autres n'avaient pas su éviter les contradictions ; Sénèque est du nombre (2) : tantôt il nous prescrit de souhaiter un bon état mental (*bona mens*) et même de demander aux dieux, avec la santé de l'âme, celle du corps (Epist., 10, 4 ; cf. 73, 15-16), tantôt parlant du

---

et l'on disputait beaucoup sur la valeur de l'expression ἐφ' ἡμῖν. V. en particulier Alexandre d'Aphrodisias : Περὶ εἱμαρμένης, 13 et suiv. (= Arnim, II, p. 285 et suiv., nos 979 et suiv.).

(1) V. H. Schmidt, *op. cit.*, p. 25 (il cite Diog. L., 7, 124).

(2) V. *Ibid.*, p. 30 et suiv.

premier de ces vœux, il le déclare fort inutile, parce que nous n'avons pas à souhaiter ce qui dépend de nous (Epist., 41. 1; cf. 31, 5). Ailleurs (Nat. quaest., 2, 37-38), à la suite, je pense, des plus intrépides dialecticiens de la secte, il entreprend de montrer que les expiations et les prières ont été prévues de toute éternité par le destin comme conditions de l'aide divine : les dieux ont laissé certaines choses en suspens, de sorte qu'elles n'arrivent que sur la prière des hommes. Arrêtons-nous : nous touchons ici aux difficultés presque inextricables de la théorie des *confatalia* (1).

Si donc la doctrine de Perse sur la prière ne semble ni très cohérente ni très nette, on peut dire qu'il n'a fait ici que rendre au stoïcisme ce que le stoïcisme lui avait prêté. Il n'en est pas moins vrai qu'on ne sent pas, dans la conception de cette deuxième satire, une intelligence philosophique très vigoureuse.

Dans un développement qui forme une sorte de parenthèse, le poète a esquissé la réponse du stoïcisme à ceux qui, pour combattre l'existence des dieux ou, tout au moins, celle d'une sagesse divine, montraient la foudre frappant les gens pieux et les lieux consacrés, tandis qu'elle épargne bien souvent les impies. L'argument était ancien : Anaxagore, semble-t-il, en avait usé le premier (2). Nous le trouvons dans les *Nuées* d'Aristophane, sous une forme piquante qu'il avait peut-être dès l'origine : il la conserva, dès lors, chez la plupart des écrivains ; Perse l'a rappelée par l'emploi du seul mot *ilex* (v. 24-25 : ocius *ilex* Sulpure discutitur sacro quam tuque domusque) et il pouvait la connaître depuis son passage chez le grammairien ou chez le rhéteur, car elle était devenue un véritable lieu commun : Zeus, dit Aristophane, frappe ses propres temples et l'arbre qui lui est consacré, le chêne :

... τὸν αὑτοῦ γε νεὼν βάλλει καὶ Σούνιον, ἄκρον Ἀθηνῶν
καὶ τὰς δρῦς τὰς μεγάλας · τί παθών; οὐ γὰρ δὴ δρῦς γ' ἐπιορκεῖ.

(Aristophane : *Nuées*, 401-402).

---

1 Sur les *confatalia*, v. Arnim, II, 277-279, nos 356-358. Sur la conciliation du fatalisme et du libre arbitre, cf. *ibid.*, p. 282 et suiv., nos 974 et suiv.

2 V. Geffken : Die ἀπέιρεια des Anaxagoras, *Hermes*, 42 (1907), p. 127 et suiv.

Plus tard les épicuriens (1), les académiciens et certains cyniques s'emparèrent de ce raisonnement dans leurs polémiques contre les stoïciens au sujet de la Providence. Mais Perse laisse entendre que si, en effet, comme il faut bien l'accorder, la foudre n'est pas, entre les mains de Jupiter, une arme vengeresse, cela ne veut pas dire que le dieu souverain demeure indifférent aux mauvaises actions et que, selon l'énergique expression du poète, il se laisse tirer la barbe par les méchants. Seulement Perse se borne à laisser flotter sur les vicieux et les criminels une vague menace de punition divine. Sénèque est plus précis : « Hi (i. e. di) nec dant malum nec habent : ceterum castigant quosdam et coercent et irrogant poenas et aliquando specie boni puniunt (Epist., 95, 50) (2).

On peut relever, dans le vocabulaire, quelques expressions stoïciennes ou prises dans un sens stoïcien. Il y a doute pour *mens bona* (v. 8) : il est vrai que Sénèque se sert fréquemment de ces mots pour indiquer le bon état mental, la santé morale qui est le privilège du sage par opposition à la folie (*mala mens*) de l'homme vulgaire. Mais la locution n'était pas étrangère au langage courant, qui aimait aussi à rapprocher les mots *fama* et *fides* (3). Nous n'avons ici, je pense, qu'une formule très générale de prière : les stoïciens peuvent l'accepter, puisque la bonne santé morale est, à leurs yeux, un bien et que, pour eux, la bonne renommée et la réputation d'honnête homme comptent au moins parmi les choses préférables (προηγμένα); mais elle ne leur appartient pas en propre. Le Jupiter nommé dans les vers 18 et suiv. et invoqué au vers 40 est bien le Jupiter des stoïciens, âme et raison du monde. Le verbe *laetari* (v. 54) rappelle que, dans la doctrine stoïcienne, la concupiscence (ἐπιθυμία), une fois en possession de son objet, était remplacée par une autre passion, le plaisir (ἡδονή, *laetitia gestiens uel nimia :* cf. Cic.: Tuscul., 4, 6, 13). Le mot *pulpa* (v. 63) est une traduction du grec σάρξ dont les néo-stoïciens se ser-

---

(1) V. Lucrèce, 6, 417 et suiv.

(2) Tout le passage (95, 47-50) est à rapprocher de notre satire.

(3) V. Pétrone : *Satir.*, 3, 1 : quod rarissimum est, amas *bonam mentem* : 88, 8 : *ac ne bonam quidem mentem... petunt*. Pour le rapprochement de *fama* et de *fides*, cf. Plaute : *Mostell.*, 144 : *fides, fama, uirtus*.

vaient volontiers pour désigner le corps opposé à l'âme (1), mais qu'Épicure avait été le premier peut-être à employer en ce sens. Le corps était naturellement devenu pour les stoïciens le symbole des passions, mères des crimes (*scelerata.. pulpa*), parce que lui seul profitait des satisfactions basses qu'elles procuraient : *Peccat et haec, peccat ; uitio tamen utitur* (v. 68). *Peccare* est le mot qui correspond dans la langue philosophique des Romains au grec ἁμαρτάνειν : on sait que le nom technique des fautes chez les stoïciens était ἁμαρτήματα (2). L'expression *ius fasque* (v. 73) s'adapte bien à la morale du Portique, à condition de ne pas mettre entre les deux mots une différence essentielle : le droit, pour les stoïciens, c'était la loi naturelle (3), loi commune aux hommes et aux dieux, mais qui, d'ailleurs, fixait aux hommes des devoirs particuliers envers les dieux (4). Quant au terme *honestum* (v. 74), on sait qu'il appartenait au langage technique du stoïcisme romain comme équivalent du grec τὸ καλόν, le bien moral.

On peut enfin, au vers 14, relever l'expression *bile tumet* comme tout à fait conforme aux idées des stoïciens sur la maladie. Disciples sur ce point d'Aristote et de Théophraste, ils admettaient qu'il y a chez le malade excès d'un des éléments ; mais, aussi bien qu'Aristote et que Théophraste, ils mentionnaient souvent, à côté des quatre éléments proprement dits, la bile (χολή), noire ou jaune, et la pituite (φλέγμα) (5). Le nom latin de la pituite se trouve dans la présente satire (v. 57 : Somnia *pituita* qui purgatissima mittunt), et il est encore question de la bile dans les suivantes (3, 8 ; 4, 6 ; 5, 144).

---

1 Cette opposition s'était introduite dans le stoïcisme sous l'influence de l'anthropologie platonicienne qui distinguait dans l'homme le νοῦς, le θυμός et l'ἐπιθυμία : déjà Posidonius avait admis cette division, avec cette réserve qu'il ne s'agissait pas pour lui de trois parties distinctes de l'âme, mais seulement de trois facultés différentes : v. Zeller : *Phil. d. Gr.*, III, 1³, p. 579 et suiv. Σάρξ se trouve chez Épictète (*Entr.*, 2, 8, 2 : cf. σαρκίδιον, 1, 3, 5 ; 1, 29, 6). Sénèque emploie le mot *caro* (v. par ex. 65, 22 ; 92, 10). Cicéron traduisait σάρξ par *corpus* cf. Pascal : *Bolletino di filologia class.*, 13, p. 83-84.

(2) V. Cic. : *De fin.*, 4, 28, 77 : *paria esse peccata* ; cf. *Parad.*, 20 et 22 : peccata sint aequalia.

(3) V. Cic. : *De fin.*, 3, 21, 71 ; cf. *De leg.*, 1, 16, 44.

(4) Sénèque : *Epist.*, 90, 3 : haec (i. e. philosophia) docuit *colere diuina* humana diligere et *penes deos imperium esse, inter homines consortium.*

(5) V. Galien : *Adu. Iul.*, 4 Vol. XVIII A, p. 259 = Arnim, II, p. 215, n° 771.

Le vers 57, que je viens de citer, semble railler la croyance aux songes qui était pourtant à peu près générale chez les philosophes de l'ancien Portique (1). Mais Perse, je pense, veut simplement condamner une opinion vulgaire qu'ils n'admettaient point, celle que des divinités particulières président à l'apparition des songes véridiques.

On trouve dans le détail de la pièce l'occasion de nombreux rapprochements avec d'autres écrivains : et je ne parle, pour le moment, que des idées. J'en ai déjà signalé quelques-uns ; en voici d'autres : Sénèque s'est plaint plus d'une fois qu'on adressât aux dieux des prières dont on rougirait de laisser surprendre par les hommes le honteux secret (Cf. Perse, 2, 3-23). Je citerai le passage suivant (Epist., 10, 5) parce que Perse pouvait connaître la pensée du stoïcien Athénodore qui y est développée : « Verum est quod apud Athenodorum inueni : « Tunc scito esse te omnibus cupiditatibus solutum cum eo perueneris ut nihil deum roges nisi quod rogare possis palam ». Nunc enim quanta dementia est hominum ! Turpissima uota diis insusurrant : si quis admouerit aurem, conticescent, et quod scire hominem nolunt, deo narrant ». Mais dans le portrait de son hypocrite et dans certains des vers qu'il lui prête, Perse s'est directement inspiré d'Horace (Epist., 1, 16, 57-62), et, au même endroit, il se rencontre aussi avec Pétrone (Satir., 88, 8) (2), sans qu'on puisse décider s'il y a eu imitation de l'un par l'autre ou bien utilisation d'une même source ou d'un même lieu commun.

Sénèque (Epist , 60, 1) dénonce la folie des nourrices, des pédagogues, des mères qui souhaitent le malheur des enfants en croyant souhaiter leur bien (Cf. Epist., 31, 5 ; 32, 4 ; 94, 53). La nourrice est déjà dans Horace (Epist., 1, 4, 8) (3).

Les noms de Licinus et de Crassus se trouvent rapprochés au vers

---

(1) V. les textes réunis par Arnim, II, p. 343, nos 1196-1206.

(2) Voici le passage du *Satiricon* : « Ac ne bonam quidem mentem aut bonam ualetudinem petunt, sed statim antequam limen Capitolii tangant, alius donum promittit, si propinquum diuitem extulerit, alius si thesaurum effoderit. »

(3) Cf. Cicéron : *De legibus*, 1, 17, 47 : Sensus nostros... non *nutrix*... deprauat.

35 comme ils le sont chez Sénèque (Epist., 119, 9): on peut soupçonner ici le lieu commun (1).

L'idée exprimée par Perse, aux vers 41-43, que l'homme doit réfréner ses passions et attendre la santé de la contrainte qu'il s'impose, non des prières qu'il adresse aux dieux, avait déjà été formulée par Démocrite. Elle se trouvait reprise dans une sentence de Diogène le cynique qui a pu être, directement ou non, la source de Perse, car on y rencontre l'exemple même dont il se sert : Ἐκάνει δ' αὐτὸν καὶ τὸ θύειν μὲν τοῖς θεοῖς ὑπὲρ ὑγιείας, ἐν αὐτῇ δὲ τῇ θυσίᾳ κατὰ τῆς ὑγιείας δειπνεῖν (Diog. L., 6, 2, 28).

Le lieu commun que Perse se contente d'indiquer, aux vers 59-60, sur la simplicité du culte chez les vieux Romains était classique, et la philosophie morale en avait déjà tiré parti : nous lisons dans les *Paradoxes* de Cicéron (1,2) : « Quid ? Numae Pompilii minusne gratas dis immortalibus capedines ac fictiles urnulas fuisse quam filicatas aliorum pateras arbitramur ? » Sur les progrès du luxe, thème non moins classique, le développement est un peu plus étendu (v. 64-67) : mais ce thème, le Portique l'avait fait sien, car, d'une façon générale, ses adeptes condamnaient le luxe. Sénèque est bien dans la tradition quand il reproche à Posidonius d'avoir attribué aux philosophes la création de l'industrie et des arts (Epist., 90, 7 et suiv.) et déclare qu'on ne peut admirer à la fois Diogène et Dédale (ibid., 14 : quomodo, oro te, conuenit ut et Diogenem mireris et Daedalum ?) C'est encore un lieu commun, mais d'origine philosophique, dont il pose l'idée générale au vers 61 : « *o curuae in terris animae* et caelestium inanes »; Horace avait dit avant lui (Sat., 2, 2, 77-79) : *corpus onustum Hesternis uitiis animum quoque praegrauat una Atque adfigit humo diuinae particulam aurae*. D'autre part nous lisons chez Sénèque (Epist., 65, 16) : « *Ista* enim omnia... adtollunt et leuant animum, qui *graui sarcina pressus* explicari cupit » et (90, 13) : « quicquid aliud *corpore incuruato et animo humum spectante* quaerendum est ». Au vers 71 (Quin damus id superis *de magna quod dare lance* Non possit magni Messalae lippa propago), on peut se demander si la rencontre avec Ovide (Pontiques, 4, 8, 39-40 :

---

(1) La richesse et la puissance proverbiales de Licinus sont rappelées aussi dans l'*Apokolokyntose*, 6, 1 : ... Lugduni ... ubi Licinus multis annis regnauit.

Nec quae de parua dis pauper libat acerra Tura minus *grandi quam data lance* ualent) n'a pas pour origine le souvenir de quelque déclamation d'école.

Le dernier vers présente un rapport frappant avec Sénèque (De benef., 1, 6, 3) : « Itaque boni etiam *farre* ac fritilla religiosi sunt ». Mais la source commune peut être ici Horace (Odes, 3, 23, 17 et suiv.) : « Immunis aram si tetigit manus Non sumptuosa blandior hostia Molliuit auersos Penates *Farre* pio et saliente mica ».

En somme les idées de cette deuxième satire sont strictement stoïciennes, sans qu'on puisse d'ailleurs en déterminer d'une manière précise les sources directes. La rhétorique ne me paraît pas avoir fourni autre chose que la matière de quelques lieux communs, d'usage courant même dans les écoles de philosophie. Il faut noter cependant que le thème de la prière ou, du moins, celui des vœux devait être traité souvent chez les rhéteurs, d'autant plus qu'il était facile de le développer à grand renfort d'exemples historiques : Valère Maxime (7, 2, 1 ext.) en a donné une sorte de canevas assez semblable à celui que Juvénal a mis en œuvre dans sa satire 10 (1). Mais Perse a suivi une voie différente.

III

La satire 3 laisse apparaître, sous les caprices très voulus d'une marche heurtée, une idée générale des plus simples : nous serons malheureux si nous ne faisons pas, de la philosophie, notre étude unique, soit que nous en ayons reçu les leçons sans avoir le courage de nous y appliquer avec persévérance, soit que nous la méprisions de parti pris. Et l'école dont Perse recommande expressément la discipline, c'est le Portique. Nous avons donc là une exhortation du genre de celles qu'on appelait discours *protreptique*, mais développée, en partie tout au moins, par les procédés de la satire. L'ancien stoïcisme, s'enfermant dans la dialectique, n'avait jamais donné à son enseigne-

---

1 Cf. H. Schmidt : *op. cit.*, p. 28 et suiv.

ment le tour oratoire cher aux sophistes (1) ; mais certains maîtres du moyen Portique avaient admis les discours philosophiques de toute espèce (2). Aussi bien était-il naturel que, avant d'enseigner aux hommes les dogmes et les préceptes de la philosophie, on employât tous les moyens pour les convaincre qu'ils vivaient dans les ténèbres de l'erreur et leur inspirer le désir de s'éclairer. Sénèque (Epist., 38, 1) parle de ces harangues par lesquelles on entraîne ceux qui hésitent, et il les oppose aux leçons de ton plus familier qui conviennent lorsqu'il s'agit non plus d'engager à s'instruire, mais d'instruire (aliquando utendum est et illis, ut ita dicam, contionibus, ubi qui dubitat impellendus est ; ubi uero non hoc agendum est ut uelit discere, sed ut discat, ad haec submissiora uerba ueniendum est). « Instruisez-vous », c'est précisément le mot qui, ramené deux fois par Perse avec une solennité voulue (v. 66 : *discite* ; v. 73 : *disce*) est, pour ainsi dire, le texte sur lequel il prêche dans cette troisième satire. Et il s'adresse aux malheureux que leurs passions ou une ignorance fière d'elle-même éloignent de la philosophie. « Miser », « Miseri », l'apostrophe familière aux néo-stoïciens (3), revient à plusieurs reprises (v. 15, 66, 107). Le jeune homme que Perse gourmande d'abord n'est-il pas livré à l'ivrognerie (v. 3), à la colère (v. 8-9), à la paresse (v. 3 ; 10 et suiv. ; 58) ? ne cherche-t-il pas en dehors de lui des raisons pour excuser son inattention (v. 13 et suiv. ; v. 19 : an tali studeam calamo ?), faux-fuyants qui ne peuvent tromper que lui-même et ne font que trahir sa folie ? Il dépend de lui d'arriver à la sagesse (4) :

---

(1) Sur l'origine sophistique du λόγος προτρεπτικός, v. Gerhard : *Phoinix*, p. 245 ; sur les προτρεπτικοί en général, cf. P. Wendland : *Hell. röm. Kultur*[3], p. 87.

(2) V. Sénèque : *Epist.* 95, 65 : Posidonius non tantum praeceptionem, sed etiam suasionem et consolationem et *exhortationem* necessariam iudicat.

(3) V. Sénèque : *Nat. quaest.*, 5, 18, 9 : *Miseri*, quid quaeritis ? — Épictète : τάλας (*Entr.*, 3, 2, 9 ; 16, etc.), ταλαίπωρος (*ibid.*, 3, 22, 26 et ailleurs), κακοδαίμων (*fragm.*, 13, 5), δύστηνος (*Entr.*, 2, 13, 23). Cf. Eichenberg : *De Persii sat. natura atque indole*, p. 33 : mais, sur l'emploi du mot chez Horace, opposez Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. 545.

(4) V. Musonius, p. 6, 5 Hense : Πάντες, ἔφη, φύσει πεφύκαμεν οὕτως, ὥστε ζῆν ἀναμαρτήτως καὶ καλῶς, οὐχ ὁ μὲν ἡμῶν ὁ δ' οὔ. Cf. Sén. : *De benef.*, 3, 18, 2 : nulli praeclusa uirtus est ; omni patet, omnes admittit ; cf. encore *De ira*, 2, 13, 1 ; *Epist.*, 44, 2 ; Marc-Aurèle, 8, 29.

car la vertu n'est pas, dans l'homme, de naissance ; ce n'est pas Dieu qui la lui donne ; ce qu'il apporte en venant au monde, c'est une disposition à progresser vers elle (ἡ προκοπή) ; mais on voit par là-même qu'elle peut s'enseigner et s'apprendre : c'est à la fois une science et un art (1). Oui, ce jeune homme est insensé (*amens*), dit Perse (v. 20), reprenant un mot dont se sert déjà le Stertinius d'Horace (Sat., 2, 3, 107 : delirus et *amens*) et qui peut, aussi bien que *stultus*, trouver son équivalent dans le μωρός d'Épictète (2). Les sages ou, du moins, ceux qui sont en progrès vers la sagesse, le mépriseront (3), car il ne faudra pas une longue auscultation morale pour s'apercevoir que son âme ne rend pas le son de la vertu (4). Mais, du moment qu'il est jeune encore, il peut se corriger : une application soutenue le façonnera peu à peu au bien (5). Sans doute les stoïciens ne semblent pas avoir désespéré absolument, du moins en principe (6), des hommes vieillis dans le mal : mais ils estimaient que les passions, quand elles tendent à devenir habituelles, sont des maladies morales (νοσήματα, *morbi*) dont la guérison offre les plus graves difficultés, si elles passent à l'état chronique et deviennent de véritables infirmités de l'âme (ἀρρωστήματα, *aegrotationes*) (7) : il leur semblait même qu'on pouvait plus aisément redresser la difformité morale, autrement dit le vice, qu'extirper ces mauvaises habitudes lorsqu'elles avaient poussé des racines profondes (8). Au contraire, il était facile de former une âme encore jeune, pour peu qu'on eût fait pénétrer en elle un désir

---

(1) V. Arnim, III, p. 51, n° 214 et suiv.

(2) Épict. : *Entr.*, 3, 13, 17 et ailleurs : cf. Eichenberg, *op. cit.*, même page.

(3) C'est ainsi que j'interprète, avec Houck : *De ratione stoïca in Persii sat. conspicua*, p. 42, le *contemnere* du v. 20, emprunt assez gauche à Horace : *Sat.*, 2, 3, 14.

(4) Il y a là un lieu commun de la littérature cynico-stoïcienne ; la source en est sans doute dans les apophtegmes de Diogène le cynique. V. Diog. L., 6, 30 : cf. *infr.*, p. 284.

(5) V. 23-24 : udum et molle lutum es, nunc nunc properandus et acri fingendus sine fine rota ; cf. Sén. : *Epist.*, 25, 1 : *tenera finguntur*.

(6) V. Cic. : *Tuscul.*, 4, 14, 32.

(7) V. Arnim, III, p. 102 et suiv., n° 421 et suiv.

(8) V. Sénèque : *Epist.*, 25.

durable de s'améliorer : aussi les stoïciens estimaient-ils que l'éducation morale doit commencer dès le berceau (1).

Perse poursuit (v. 24 et suiv.) en traduisant dans un langage très concret quelques-unes des idées fondamentales de la secte : la vertu est le seul bien véritable ; pour être heureux il ne suffit pas d'avoir la sécurité relative qu'on trouve dans une honnête aisance, encore moins l'éclat emprunté qu'on tire d'une noblesse ancienne. Pour les stoïciens, on le sait, tous les hommes étaient égaux par la naissance : il n'y avait de vraie noblesse que la supériorité morale (2). La rhétorique s'était approprié cette idée pour en faire un de ses thèmes (3), et il faut savoir gré à Perse de s'être contenté ici d'une simple indication. Bon pour le peuple de se laisser éblouir par des colifichets : le philosophe sait juger l'homme intérieur ; il ne s'arrête pas à la peau (v. 30). On croirait ici entendre Sénèque : « Sic stultissimus est qui hominem aut ex ueste aut ex condicione quae uestis modo nobis circumdata est, aestimat (Epist., 47, 17) ». « Cum uoles ueram hominis aestimationem inire et scire qualis sit, nudum inspice : ponat patrimonium, ponat honores et alia fortunae mendacia ; corpus ipsum exuat ; animum intuere qualis quantusque sit, alieno an suo magnus (Epist., 76, 32) ».

Il est des gens si profondément enfoncés dans le vice qu'ils n'ont plus conscience de leur avilissement (v. 31 et suiv.). Perse se souvient de la comparaison dont les stoïciens aimaient à illustrer leur paradoxe sur l'égalité des fautes : deux hommes, disaient-ils, sont sous l'eau, l'un à une grande profondeur, l'autre près de la surface : ils ne respirent pas plus l'un que l'autre ; de même un homme qui est plongé dans le mal et un homme qui, pour y être moins engagé, n'est point

---

(1) V. Quintilien : *Inst. orat.*, 1, 1, 15-16, et les autres textes réunis par Arnim., III, p. 183 et suiv., n° 732 et suiv. Je note à ce propos que la comparaison, que nous trouvons aux vers 16 et suiv., du jeune homme avec un enfant gâté peut venir d'une source stoïcienne mais cf. Lucrèce, 1, 936). Sur ce genre de comparaisons dans la prédication cynico-stoïcienne, cf. Eichenberg : *De Persii sat. natura atque indole*, p. 17 et suiv. Je retiens Épictète : 2, 16, 39 : οὐ θέλεις ἤδη ὡς τὰ παιδία ἀπογαλακτισθῆναι καὶ ἅπτεσθαι τροφῆς στερεωτέρας μηδὲ κλαίειν μάμμας καὶ τιτθάς et Dion Chrys., 45, 6 (... διαφεροῦσης οὐδὲν κατὰ τὴν ἀφροσύνην τῶν παίδων τῶν βασιλέων).

(2) V. Arnim, III, p. 85 et suiv., n° 349 et suiv.

(3) V. par exemple Sén. le Père : *Contr.* 1, 6, 3 et suiv.

parvenu cependant à la sagesse sont également misérables ; ce sont, l'un et l'autre, des insensés, et il n'y a pas plus de degré dans la folie que dans la sagesse. Cependant, les stoïciens en convenaient, il y a plus d'espoir de salut, et pour celui qui vient à peine de disparaître sous l'eau et pour celui qui n'est pas gâté à fond (1). Natta, lui, est complètement noyé, *alto demersus* (v. 33-34). Mais, en un sens, il est plus excusable que le jeune homme qui, mis en présence de la vertu, n'a pas le courage de s'attacher à elle et s'abandonne aux passions. Il ne faut même pas s'étonner que Perse le déclare exempt de reproche (v. 33 : *caret culpa*). Ce n'est pas là un simple souvenir des gnomiques et, par exemple, de Ménandre (Γνωμ. μονόστιχ., 430 : ὁ μηδὲν εἰδὼς οὐδὲν ἐξαμαρτάνει). Notre poète veut dire, je pense, que Natta, n'ayant jamais été éclairé sur la vraie nature du bien, est victime, lorsqu'il fait le mal, d'une erreur de jugement plutôt qu'il n'est coupable. Sans doute la nature a mis en l'homme, à défaut de la vertu, toujours acquise, certaines répugnances (ἀφορμαί) à l'égard de ce qui est mauvais : seulement nous pouvons être pervertis dès l'enfance par des conseils, des exemples, un enseignement pernicieux ou, simplement, par la séduction des choses extérieures, quand on ne nous en a pas fait voir le néant (2). Mais le jeune homme qui a déjà la connaissance théorique de la vertu est sans excuse s'il lui préfère des erreurs que la raison condamne. Et quels tourments il se prépare ! Avoir contemplé la vertu et l'avoir abandonnée, les tyrans n'ont jamais imaginé supplice plus atroce, et c'est celui-là même qu'on devrait demander à Jupiter pour leur châtiment (3).

---

(1) V. Cic : *De fin.*, 3, 14, 48.

(2) Diog. L., 7, 89 : διαστρέφεσθαι δὲ τὸ λογικὸν ζῷον ποτὲ μὲν διὰ τὰς τῶν ἔξωθεν πραγμάτων πιθανότητας, ποτὲ δὲ διὰ τὴν κατάχρησιν τῶν συνόντων, ἐπεὶ ἡ φύσις ἀφορμὰς δίδωσιν ἀδιαστρόφους. (V. Arnim, III, p. 53 et suiv., n° 228 et suiv., notamment p. 55, n° 229 *b* = Cic.: *De leg.*, 1, 17, 47, n° 230 = *ibid.*, 11, 31, n° 231 (Sén.: *Epist.*, 115, 11).

(3) St-Aug. (*De magistro*, 9, 28) a bien dégagé la pensée de Perse : « Nam idem Persius omnibus poenis, quas tyrannorum uel crudelitas excogitauit uel cupiditas pendit, hanc unam anteponit, qua cruciantur homines, qui uitia quae uitare non possunt coguntur agnoscere... : quia uirtutem uidere nec tenere supplicium est : quo idem ille Satyricus tyranni ut puniantur optauit. »

On sait quelle place avait prise dans les déclamations de l'école le personnage du tyran : le recueil de Sénèque le Père ne contient pas moins de sept controverses (1, 7 ; 2, 5 ; 3, 6 ; 4, 7 ; 5, 8 ; 7, 6 ; 9, 4) où le tyran joue un rôle. Il y apparaît toujours comme une bête féroce et lubrique qu'il faut abattre sans pitié, souvent aussi comme un bourreau qui jouit des souffrances de ses victimes (v. par ex. Contr., 2, 5, 3-6) : on décrit avec complaisance les supplices que sa cruauté invente. D'autre part, l'enseignement philosophique faisait volontiers du tyran non seulement l'incarnation de tous les vices et de toutes les passions furieuses, mais encore le type de l'homme agité de perpétuelles terreurs : Sénèque (De Clementia, 1, 11, 4-13, 3) nous le peint haï parce qu'il est craint et voulant se faire craindre parce qu'on le hait, plus redoutable et plus inquiet que tous les criminels parce qu'il a peur à la fois des hommes et des dieux, cherchant à se protéger contre ses crimes par des crimes nouveaux, sans arriver jamais à garantir sa sûreté ni à trouver la paix de la conscience : « Souvent il redoute la mort, plus souvent il la désire, plus odieux à lui-même qu'à ceux qui sont ses esclaves ». (De Clem., 1, 13, 3).

Perse combine ces différents thèmes : son tyran est cruel, *saeuus* : c'est l'épithète ordinaire (1). Il est livré à une concupiscence barbare,— et Perse emploie ici le mot *libido*, consacré chez les stoïciens de Rome pour désigner l'ἐπιθυμία, une des quatre passions génériques distinguées par les maîtres de la secte (2) —. Ses pareils ont inventé des tortures monstrueuses ou raffinées ; Perse en rappelle deux, des plus classiques, couramment citées par les philosophes aussi bien que par les rhéteurs et par les poètes : le taureau de Phalaris et l'épée de Damoclès (3). Enfin, la peinture qu'il nous fait de cet homme rongé par

---

(1) Cf. Sénèque le Trag.: *Herc. Fur.*, 936-937 : Non *saeui* ac truces Regnent tyranni (cf. *saeui reges*, ibid., v. 1255).

(2) Sur la *libido* définie du point de vue stoïcien, v. Cic. : *Tuscul.*, 4, 6, 11 ; 7, 14 et 16 ; 9, 21, etc. Sur la classification stoïcienne des passions, cf. Arnim, III, p. 95 et suiv., n° 391 et suiv.

(3) Sur l'épée de Damoclès, v. J. van Wageningen : *Mnemosyne*, 33, p. 317-319. Il est question du taureau de Phalaris dans Sén. le Père : *Contr.*, 5, 8, 1 : « Siciliae fuisse dicitur dominus, qui inclusos aeneis tauris homines subiectis urebat ignibus, ut mugitum ederent, uerba non possent. O hominem in sua crudelitate fastidiosum, qui, cum uellet torquere, tamen nolebat audire. »

l'angoisse, ne pouvant trouver le sommeil et n'osant se confier à sa femme qui repose près de lui, est bien conforme au type dont Sénèque a fixé les traits. Ce qui est moins banal, c'est l'idée d'infliger aux tyrans, comme châtiment suprême, la vue même de cette vertu à laquelle ils ne peuvent plus revenir s'ils ne déposent la tyrannie. Mais on avait déjà dit que le pire malheur est, connaissant le bien, de ne pas s'attacher à lui (1); et je veux citer aussi ce passage où Cicéron déclare que l'homme indocile à la loi éternelle cessera d'être un homme et, par là, subira la plus terrible des peines, même s'il échappe à tous les supplices : « Est quidem uera lex recta ratio, naturae congruens... cui qui non parebit, ipse se fugiet ac naturam hominis aspernatus hoc ipso luet maximas poenas, etiamsi cetera supplicia, quae putantur, effugerit ». (De re publ., 3, 22, 33). Encore faut-il, pour que la souffrance morale reste possible, que le sentiment du bien subsiste en lui et qu'il ne soit pas abruti par le vice, comme Natta. Mais cette souffrance s'exaspèrera surtout s'il a une fois, grâce à la philosophie, contemplé la vertu dans toute sa beauté radieuse. On n'a pas tort de rappeler ici le Phèdre de Platon : (ἡ φρόνησις) δεινοὺς... ἂν παρεῖχεν ἔρωτας εἴ τι τοιοῦτον ἑαυτῆς ἐναργὲς εἴδωλον παρείχετο εἰς ὄψιν ἰόν (Plat.: Phèdre, p. 250 D.). D'un seul mot, Perse indique le regret désespéré que cette vision laisse au coupable (v. 38) :

Virtutem uideant *intabescantque* relicta.

Ainsi la philosophie a d'effroyables vengeances contre ceux qui se sont refusés à elle. Et il est peut-être aussi dans la pensée du poète de faire entendre que tout homme abandonné aux passions est semblable à un tyran déchaîné. Musonius ne disait-il pas (Hense, p. 119, 5) : « Pourquoi accusons-nous les tyrans ? Nous valons beaucoup moins qu'eux : car nous avons les mêmes impulsions dans une fortune différente » (Τί προβαλλόμεθα τοὺς τυράννους μακρῷ χείρονες αὐτῶν καθεστῶτες; τὰς γὰρ ὁρμὰς αὐτοῖς ἔχομεν ὁρμὰς ἐν ταῖς οὐχ ὁμοίαις τυχαῖς ?

Pour prêter au morceau plus de solennité encore, peut-être aussi

---

(1) Plutarque : *Sur la lecture des poètes*, 12, p. 33 E (vers d'Euripide modifiés par les stoïciens) :

Αἰ αἰ, τόδ' ἤδη θεῖον ἀνθρώπους κακόν,
ὅταν τις εἰδῇ τἀγαθόν, χρῆται δὲ μή.

pour en rendre le pathétique plus acceptable dans une satire, Perse lui a donné la forme d'une prière. A la manière des stoïciens (1), il s'adresse à Jupiter, comme il l'avait déjà fait dans la satire précédente (2, 39-40).

Perse ne s'écarte pas le moins du monde de l'esprit de la doctrine en raillant le maître peu sage, *non sanus magister* (v. 46) qui donne à ses élèves, comme exercice oratoire, un discours à Caton près de mourir. Les stoïciens ne condamnaient pas la rhétorique : bien au contraire ils y voyaient la science de bien dire, par conséquent une vertu (2); mais, à ce titre, le sage seul pouvait la posséder ; c'est donc le sage seul ou, à défaut de lui, l'homme déjà avancé vers la sagesse, qui avait qualité pour l'enseigner. Aussi bien la philosophie devait-elle diriger l'éducation tout entière. De ce point de vue, le mépris de notre poète pour l'instruction toute formelle donnée par les simples rhéteurs, aussi fous que le commun des hommes, est parfaitement justifié. L'enfant est excusable de préférer à ces vaines leçons des jeux tout aussi vains sans doute, mais mieux faits pour plaire à son âge. Celui qui a reçu les premières notions du stoïcisme ne saurait prétendre à la même indulgence.

Les traits dont Perse se sert pour définir le Portique (v. 52 et suiv.) ont une couleur bien stoïcienne. L'expression *curuos mores* (v. 52), qui est à rapprocher d'une métaphore équivalente de la sat. 5 (v. 38 : *intortos mores*) s'oppose bien aux termes usités dans l'école pour désigner la rectitude de conduite et l'action droite : κατόρθωσις et κατόρθωμα (Cf. Cic. : De fin., 3, 14, 45). Les disciples nous sont peints la tête rasée selon une habitude chère aux stoïciens comme aux cyniques : nous avons de Musonius un entretien περὶ κουρᾶς (p. 114, 11 et suiv. dans l'éd. de Hense), où ce philosophe prescrit de raser les cheveux et de porter la barbe longue ; il fait remonter le principe à Zénon (p. 115, 4 et suiv.); une chevelure longue, surtout chez un adolescent, semblait trahir des mœurs efféminées (p. 115, 16 et suiv. et p. 116) (3).

---

(1) Je puis me borner à rappeler l'hymne à Zeus de Cléanthe et, de Cléanthe aussi, la prière citée par Épictète : *Manuel*, 53 (cf. *supr.*, p. 254).

(2) C'était une des espèces dont la φρόνησις était le genre : v. Arnim, III, p. 65, n° 267. Cf. *supr.*, p. 99.

(3) Sur cette question, v. Gerhard : *Phoinix*, p. 192 et suiv.

Les jeunes stoïciens prolongent leur travail au delà du jour, dans ces veillées studieuses célébrées par le maître de Perse et par Perse lui-même (Cf. supr., p. 89); ils se soumettent à ces exercices d'ascétisme que nous connaissons bien par Sénèque (v. 55 : ... siliquis et grandi pasta polenta : cf. Sén.: Epist., 18, 5 et suiv., en particulier § 10 : Non enim iucunda res est aqua et polenta aut frustum hordeaci panis).

Quant au symbole pythagoricien de l'η (v. 56-57), dont les deux branches figurent, l'une, la branche perpendiculaire, le dur sentier de la vertu, l'autre, celle qui s'arrondit mollement, la route facile du vice, il était, je pense, d'un emploi courant dans l'enseignement moral d'une secte qui faisait de la vertu conquise par l'effort le souverain bien. Au surplus, il ne faut y voir qu'une sorte de notation graphique, trouvée après coup, de l'allégorie même des deux chemins (1). Perse résume ensuite, en un vers (v. 60), un autre lieu commun de la philosophie: une fois que nous connaissons la fin morale de la vie, le souverain bien, nous devons y tendre de tout notre effort, sans nous écarter de la ligne droite, semblables à un piéton qui sait où il va et y va par la voie la plus courte, ou à un archer qui s'est choisi un but: *Est aliquid quo tendis et in quod derigis arcum?* Nous trouvons les mêmes comparaisons chez Sénèque : il écrit dans le *De uita beata* (1, 2) : « Quamdiu quidem passim uagamur, non ducem secuti, sed fremitum et clamorem dissonum in diuersa uocantium, conteritur uita inter errores, breuis, etiamsi dies noctesque bonae menti laboremus. Decernatur itaque et *quo tendamus et qua* ». Et nous lisons dans une lettre à Lucilius (71, 3) : « Scire debet quid petat, ille *qui sagittam uult mittere*, et tunc dirigere ac moderari manu telum. Errant consilia nostra, quia non habent quo dirigantur ».

Vivre selon l'impulsion du moment (*ex tempore uiuere* : v. 62), c'est violer le principe fondamental de l'éthique stoïcienne qui demandait à l'homme de vivre *avec conformité* (ὁμολογουμένως, *conuenienter*).

Perse parle encore le langage du Portique lorsqu'il recommande de prendre les maladies de l'âme à leur début: *uenienti occurrite morbo* (v. 64). J'ai rappelé tout à l'heure que les stoïciens tenaient pour fort

---

(1) On retrouve cette allégorie dans la prédication chrétienne : Cf. E. Norden : *Die antike Kunstprosa*, II, p. 467 et 477 ; P. Wendland : *Hell. röm. Kultur*[3], p. 85.

difficile la guérison des passions invétérées. On sait d'autre part combien ils aimaient à multiplier les comparaisons entre les affections de l'âme et celles du corps (1).

Lorsque Perse dresse ensuite, en quelques vers, le programme d'un cours d'études stoïciennes (v. 66-72), il ne faut pas s'attendre à lui voir épuiser la matière. Les points qu'il en a retenus se rapportent les uns à la partie de l'enseignement qui exposait les principes généraux de la doctrine et qu'on appelait la dogmatique, les autres à la partie qui formulait des préceptes particuliers, autrement dit à la parénétique. Sénèque a consacré deux longues lettres (Epist., 94 et 95) aux rapports de l'une et de l'autre, et il s'est proposé de démontrer que, malgré l'opinion contraire de certains philosophes, elles ont toutes deux leur utilité. On voit que Perse est, sur cette question, du même avis et n'admet pas, avec Ariston, que la dogmatique suffise. Mais il ne s'est pas toujours exprimé ici avec une rigoureuse précision. Lorsqu'il s'écrie (v. 66) : *Discite o miseri et causas cognoscite rerum*, songe-t-il aux premiers principes des choses ? En ce cas il voudrait dire : « Étudiez la physique » ; et, de fait, c'est bien de la physique qu'il est question dans le vers célèbre de Virgile (Géorg., 2, 490) : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*. Seulement, pour le stoïcien Perse, les premiers principes, c'est le principe actif et le principe passif, autrement dit Dieu, la cause par excellence, et la matière (2) ; pour l'épicurien Lucrèce, il n'y a rien en dehors de la matière et du vide. Mais il semble que l'expression *causas rerum* soit, chez notre poète, développée par les interrogations qui suivent : il s'agirait alors des

---

(1) V. P. Lejay : *Satires d'Horace*, p. 364 et 365 : « L'assimilation (entre les maladies du corps et celles de l'âme) poursuivie dans toute la satire (la *Sat.* 2, 3 d'Horace) est certainement une formule stoïcienne (voy. ... Cic.: *Tusc.*, 3, 10, 23 ; 4, 10, 23 ; cf. Arnim : *Stoic. uet. fragm.*, III, p. 102 et suiv., n° 421 et suiv. ; mais, par delà les stoïciens, elle remonte à Antisthène (Bernays : *Lucian und die Kyniker*, Berlin, 1879, p. 92 ; Diog. Laërce, 6, 6), à l'ancêtre des cyniques. Elle passera, avec d'autre thèmes, de la propagande philosophique dans la prédication chrétienne. » V. aussi P. Wendland : *Quaest. Musonianae* (Berlin, 1886), p. 12 et, du même : *Hell. röm. Kultur* [3], p. 86. — La comparaison du philosophe avec un médecin est développée par Musonius, p. 1, 9 et suiv. (Hense).

(2) V. Diog. L., 7, 139 (= Arnim, II, p. 111, n° 300) et Sénèque : *Epist.*, 65, 2.

causes finales de la vie. C'est possible, mais, en ce cas, l'expression est étrangère à la terminologie stoïcienne qui ne connaît que les causes efficientes (1). J'aime mieux croire que Perse songe ici à la divinité comme cause du monde et à ses desseins, puisque, pour les stoïciens, Dieu est une cause intelligente, une providence. Et, comme c'est lui qui nous a faits ce que nous sommes et qui a fixé la loi de notre vie, l'expression sert à introduire les vers suivants. Perse, dans ces vers, énumère un certain nombre de questions que traite la philosophie stoïcienne, il n'en indique pas la solution. Je remarque que toutes, même celles qui se rattachent à la dogmatique, sont d'une grande importance pour la conduite de la vie : cette préoccupation pratique est bien celle d'un Romain soucieux d'encourager des Romains à l'étude du stoïcisme.

Le stoïcisme donc nous dira ce que nous sommes (v. 67 : *quid sumus*) : c'est le thème σκέψαι τίς εἶ, traité par Épictète dans un de ses entretiens (2, 10 ; cf. 1, 6, 25 ; 3, 1, 22, 23) et, plus sommairement, par Sénèque (Epist., 41, 8 : Lauda in ipso... quod proprium hominis est : quaeris quid sit ? animus et ratio in animo perfecta. Rationale enim animal est homo) (2). Le stoïcisme nous apprendra pour quelle vie nous venons au monde (v. 67 : *quidnam uicturi gignimur*) : cette question était étroitement liée à la précédente : « Οὐκ αἰσθήσεσθε τοίνυν, s'écrie Épictète (1, 6, 25) οὔτε τίνες ἐστὲ οὔτ' ἐπὶ τί γεγόνατε; » (3). Le stoïcisme encore nous montrera (mais ici l'expression manque de netteté) « quel ordre a été assigné ou bien par où (4) il est facile de faire le tour de la borne et de quel point on doit partir » (v. 67-68 : ordo Quis datus aut metae qua mollis flexus et unde). Les écrivains philosophiques de Rome, en particulier Cicéron et Sénèque,

---

1 Sénèque : *Epist.*, 65, 4 : Stoicis placet unam causam esse id quod facit.

(2 Cf. aussi Cic. : *De fin.*, 4, 10, 25 : Sequitur illud, ut animaduertamus *qui simus ipsi* ... Sumus igitur homines ; ex animo constamus et corpore.

3) Cf. encore Sénèque : *Epist.*, 41, 8 : après avoir défini l'homme *rationale animal*, il ajoute : « consummatur itaque eius bonum si id impleuit cui nascitur ». Voy. aussi Marc-Aurèle, 8, 52 ; et cf. P. Wendland : *Hell. röm Kultur* [3], p. 85, n. 3.

4 Plusieurs mss donnent : « metae *quam* mollis flexus » c'est-à-dire combien est facile le tour de la borne) : cf. p. 272, n. 3.

se sont servis des expressions *ordo causarum* ou *fati ordo* comme équivalents de εἱμαρμένη, termes qui désignaient chez les maîtres du Portique l'ordre des événements réglé par le destin (1). Le mot *ordo*, seul, peut rendre aussi le grec τάξις ou χώρα indiquant le poste où Dieu nous a mis (2). Mais c'est également le terme consacré quand on veut parler de la place que le sort assigne à chaque cocher dans le cirque. Nous pouvons donc admettre que Perse se contente ici de reprendre la comparaison banale de la vie avec une course de chars : la philosophie nous apprendra sur quel point de la carrière l'homme a été placé, dans le plan général du monde, et comment il doit faire pour en bien prendre les tournants, c'est-à-dire pour se bien conduire. Je ne vois aucun motif de revenir à l'interprétation de Casaubon qui applique *ordo* au destin et le reste à la mort, borne de la vie. On a tenté récemment de la rajeunir : tandis que Casaubon pensait qu'il s'agit ici de la brièveté de la vie et des causes de toute espèce qui peuvent, si aisément, nous faire mourir, M. Houck (De ratione stoica in Persii sat. conspicua, p. 58), se fondant sur plusieurs passages de Sénèque (3), dont aucun n'offre avec le vers de Perse une analogie très frappante, prête à notre poète une intention toute différente : il voudrait dire que la mort n'est pas chose pénible, que nous pouvons la mépriser, qu'il est même facile de se la donner volontairement et que les moyens ne manquent pas pour cela. C'est ingénieux, sans doute, mais forcé.

Les lois de la vie humaine une fois connues, nous saurons par là-même ce que nous avons le droit de souhaiter, *quid fas optare*, c'est-à-dire quels sont les vrais biens : car il est vraisemblable que Perse emploie *optare* comme équivalent de αἱρεῖν (4). On sait que les stoï-

---

1 Cic. *De divin.*, 1, 55, 125 dit *ordo causarum* Fatum id appello quod Graeci εἱμαρμένην, i. e. *ordinem* seriemque *causarum*) ; *ordo fati* et chez Sénèque : *Nat. quaest.*, 2, 35, 2 ; 38, 3, etc. Pour εἱμαρμὸς αἰτιῶν, cf. Aetius ; *Placit. phil.*, 1, 28, 4 (= Arnim, II, p. 265, n° 917 ; cf. n°s 918 et 920.

2 V. par ex. Epict, 1, 9, 24 (τάξις), et 1, 9, 16 χώρα.

(3) Sén.: *De prouid.*, 6, 7 ; *Epist.*, 30, 4, 82, 15 ; 101, 7, etc. L'explication de M. Houck pourrait se défendre si la supériorité de la leçon *quam mollis* (cf. *supr.*, p. 271, n. 4) était établie.

(4) Cf. Cic. parlant des προηγμένα (*De fin.* 4, 26, 72) : illa non dico me *expetere*, sed legere, nec *optare*, sed sumere.

ciens réservaient au bien moral l'épithète d'αἱρετόν (1). Les avantages qui n'avaient pas le caractère de biens véritables étaient simplement *bons à prendre* (λῆπτά). Cicéron traduit le premier de ces deux mots par *expetendum* (De fin., 3, 6, 21, etc.), le second par *eligendum* (ibid., 4, 25, 71). Il n'est pas sûr cependant que Perse ait donné à *optare* la valeur de *expetere* puisqu'il encadre la question générale entre deux questions particulières qui ne portent pas sur le bien moral, mais sur le bon usage des richesses. Peut-être veut-il faire entendre que la richesse n'est pas parmi les choses *souhaitables*, mais qu'on ne doit pas non plus la repousser, à condition de la maintenir dans de justes limites et de se rendre compte de son utilité véritable qui est le contentement de nos besoins naturels. Ceci nous conduit à la philosophie des préceptes (2). Elle nous enseigne quels sont nos devoirs (καθήκοντα) (3) particuliers, ce que nous devons donner à la patrie, à nos proches (4). Sans doute les stoïciens disaient que le sage se suffit à lui-même et ils se proclamaient citoyens du monde, mais ils ne détruisaient ni la société ni la famille ni la patrie ; l'amour des parents pour les enfants étaient à leurs yeux un sentiment naturel, et de cet amour naissait, par un élargissement naturel aussi, l'amour de l'homme

---

(1) V. Sextus : *Adu. math.*, 11, 99 (αἱρετόν, cf. Diog. L., 7, 89 et 127 : v. Arnim, III, p. 11, n° 38 et suiv.) ; Stobée : *Ecl.*, 2, 82, 20 Wachs. (λῆπτά : v. Arn., *ibid.*, p. 34, n° 142).

(2) Hiéroclès avait énuméré les devoirs envers la patrie, les parents, les proches, et ceux du mariage : v. P. Wendland (*Hell. röm. Kultur* [3], p. 86), qui renvoie en outre à Plutarque : *De lib. ed.*, 10, Épict., 2, 10 (Diog. L., 7, 108, 109, 119, 120). Musonius avait donné des préceptes sur l'alimentation, le mobilier, le vêtement, le mariage.

(3) Cf. *infr.*, p. 296.

(4) Au v. 71, faut-il donner à *quantum elargiri* un sens général ou bien entendre, comme fait M. Burnier (*Le rôle de Perse dans le développement du néo-stoïc.*, p. 28) : « Quel usage faut-il faire de l'argent, *quelle est la part que tu en dois réserver* à la patrie, à tes parents bien-aimés ? » Je crois avec lui que *elargiri* exprime ici l'idée de faire une dépense : cela est tout à fait conforme aux maximes stoïciennes : v. Cic. : *De off.*, 3, 15, 63 (d'après Hécaton de Rhodes, disciple de Panétius) : « Neque enim solum nobis *diuites* esse uolumus, sed liberis, *propinquis*, amicis maximeque *rei publicae* » ; cf. Musonius, p. 109, 2, 3 et 8 Hense ; cf. aussi Horace : *Sat.*, 2, 104-105 : « Cur, improbe, carae Non aliquid *patriae* tanto emetiris aceruo. »

pour l'homme, le sentiment social. L'homme fuit naturellement la solitude, il a naturellement le désir d'être utile aux autres, et, si la vraie cité est celle que forment, avec les dieux, les sages du monde entier, la constitution des cités particulières, pourvu qu'elle soit régie par des lois justes c'est-à-dire conformes au droit naturel, à la loi éternelle, mérite l'obéissance et le respect des hommes (1). Mais lorsque Perse ajoute (v. 71-72) : *quem te deus esse Jussit et humana qua parte locatus es in re*, il veut rappeler, je pense, que, au-dessus de la famille et de la patrie, il y a le genre humain, collectivité dont chacun de nous n'est qu'un membre (2) et dans laquelle l'ordre de Dieu lui a fixé un rôle à jouer, lui a marqué un poste. Ceci n'est pas une redite : tout à l'heure (v. 67-68) Perse, dans la comparaison tirée d'une course de chars songeait aux principes généraux de la morale qui guident l'homme dans sa marche à travers la vie ; ici, il n'a en vue que certains devoirs, les devoirs de l'homme à l'égard des autres hommes et du tout dont il fait partie. Sa pensée peut trouver, il me semble, son commentaire dans ces mots de Marc-Aurèle : « Ceci doit être établi d'abord : je suis une partie du tout que gouverne la nature, et, ensuite, je suis lié par un rapport de parenté avec les parties de même espèce que moi. Me rappelant en effet que je ne suis qu'une partie, je ne verrai d'un mauvais œil rien de ce qui m'est attribué par le tout, car rien de ce qui est utile au tout ne peut être nuisible à la partie. Le tout ne contient rien qui ne lui soit utile » (10,6). L'emploi que Perse fait du verbe *locare* (v. 72 : qua parte *locatus es*) répond à celui du verbe τάσσω chez Épictète (Entr., 1, 9, 16 : ἀνάσχεσθε ἐνοικοῦντες ταύτην τὴν χώραν, εἰς ἣν ἐκεῖνος (ὁ θεός) ὑμᾶς ἔταξεν) (3).

Ce passage est le seul où Perse se serve du singulier *deus* (v. 71) en parlant de la raison souveraine de l'univers. Ailleurs il l'invoque ou la désigne sous le nom de Jupiter. Ni dans un cas ni dans les autres, il ne s'écarte de l'usage des philosophes stoïciens (4).

---

(1) V. dans Arnim, III, les rubriques *De ciuitate, De coniunctione deorum et hominum, De coniunctione hominum* (p. 80 et suiv., n° 327 et suiv.).

(2) Cf. Épictète : 2, 5, 26 : Τί γάρ ἐστιν ἄνθρωπος; Μέρος πόλεως πρῶτον μὲν τῆς ἐκ θεῶν καὶ ἀνθρώπων · μετὰ ταῦτα δὲ τῆς ὡς ἐγγύτατα λεγομένης, ἥτις ἐστὶ μικρὸν τῆς ὅλης μίμημα.

(3) Dans Marc Aurèle, 11, 13, la leçon ἄνθρωπος τεταγμένος n'est pas certaine.

(4) Cic. : *Academ. pr.*, 2, 41, 126 : « Zenoni et reliquis fere Stoicis aether

En somme, dans cette manière de programme, Perse n'a pas fait de place à la philosophie purement spéculative, et le morceau est à rapprocher, pour son caractère bien romain autant que pour certaines ressemblances directes, du fragment célèbre de Lucilius sur la vertu (1).

La conclusion de notre poète, sur ce point, est qu'il faut étudier le stoïcisme, sans porter envie à ceux qu'une profession lucrative enrichit de biens extérieurs : l'envie est condamnable, puisque c'est une passion (2), et les biens extérieurs ne sont pas de vrais biens. Ou peut-être veut-il dire, ce qui ne serait pas moins conforme aux idées de la secte, qu'il ne faut pas se refuser à apprendre, sous prétexte qu'on peut, par un travail lucratif, s'assurer une certaine aisance.

Je relève dans les propos du centurion contre la philosophie (v. 77-85) la formule *gigni De nihilo nihilum, in nihilum nil posse reuerti* (v. 83-84), en faisant remarquer que, si elle se rapproche de certaines expressions de Lucrèce, le principe qu'elle exprime était commun aux stoïciens et aux épicuriens ou, pour mieux dire, à tous les philosophes de l'antiquité (3).

Perse marque une fois de plus un mépris bien stoïcien pour les jugements de la foule, lorsqu'il la montre saluant d'un rire approbateur les

---

uidetur summus deus, mente praeditus, qua omnia regantur. » — Or, ils donnaient à l'éther le nom de Zeus ou Jupiter : cf. Cic. : *De natura deor.*, 2, 24, 63.

(1) Lucilius : 1326-1338 (Marx). M. Marx a d'ailleurs reconnu dans les deux derniers vers de ce morceau (Commoda praeterea *patriai* prima putare, Deinde *parentum*, tertia iam postremaque nostra) l'influence de Panétius : il rapproche Cic. : *De off.* 1, 17, 58 : « Sed si contentio quaedam et comparatio fiat, ... principes sint *patria et parentes*, quorum beneficiis maximis obligati sumus, proximi liberi, totaque domus ... deinceps bene conuenientes *propinqui*. » Il n'est donc pas sûr que Perse se soit inspiré de Lucilius en écrivant (v. 70-71) : *patriae carisque propinquis* quantum elargiri deceat. (Cf. d'ailleurs Cic. : *De fin.*, 2, 14, 45 : (Homo), ut ad Archytam scripsit Plato (v. Plat. : *Epist.*, 9, p. 158 A) non sibi se soli natum meminerit, sed *patriae*, sed suis ...). La ressemblance la plus frappante est entre Lucil., 1331 : Virtus *quaerendae finem re* scire *modumque*, et Perse, v. 69 : quis *modus argento*.

(2) Pour la définition stoïcienne de l'envie (φθόνος : *inuidentia*, et ζῆλος : *aemulatio*), v. Cic.: *Tuscul.*, 4, 8, 17, et Diog. L., 7, 111.

(3) V. Marc-Aurèle, 4, 4 : οὐδὲν ἐκ τοῦ μηδενὸς ἔρχεται, ὥσπερ μηδὲ εἰς τὸ οὐκ ὄν ἀπέρχεται.

épaisses railleries du militaire, et, s'il a peu d'admiration pour les muscles saillants des soldats (v. 86 : *torosa iuuentus*), on doit se rappeler que les cyniques et les stoïciens raillaient volontiers la stupidité des athlètes (1) : on connaît le mot de Diogène (Diog. L., 6, 49): ἐρωτηθεὶς διά τί οἱ ἀθληταὶ ἀναίσθητοί εἰσιν ἔφη · « ὅτι κρέασιν ὑείοις καὶ βοείοις ἀνῳκοδόμηνται » : Sénèque n'est pas moins dur : *Cogito mecum*, dit-il, (Epist., 80, 2)... *quam imbecilli animo sint quorum lacertos humerosque miramur;* ou encore (Epist., 88, 18-19) : *Luctatores et totam oleo ac luto constantem scientiam expello ex his studiis liberalibus... Quid enim, oro te, liberale habent isti ieiuni uomitores, quorum corpora in sagina, animi in macie et ueterno sunt ?*

La comparaison déjà rencontrée plus haut (v. 64) et familière aux stoïciens (2) des maladies de l'âme avec celles du corps sert de thème aux deux petites scènes parallèles qui terminent la satire. On trouve à la fin de la première une peinture satirique du convoi funèbre d'un grand : les stoïciens raillaient d'autant plus volontiers la pompe des funérailles qu'ils se plaisaient à marquer une parfaite indifférence à l'égard des divers modes de sépulture (3). Les derniers vers illustrent par la peinture très concrète de quelques passions, avarice, luxure, gourmandise, crainte, colère, le paradoxe bien connu de l'universelle folie dont Perse donne, en terminant, une formule empruntée au lieu commun de la folie d'Oreste :

---

(1) V. Gerhard : *Phoinix*, p. 134-135 ; p. 152.

(2) Sur ce passage, voy. Fiske : *Lucil. and Pers.*, p. 137 et suiv. Pour l'origine du lieu commun, M. Fiske renvoie à Joël : *Der echte und der Xenophontische Sokrates*, II, 454 et n. 2. Le sommaire que donne Joël de la théorie cynique de la diète est pour ainsi dire un commentaire des vers 88-106 de la présente satire : « Wie die Einfachheit der Speisen natürlicher ist, so ist auch gesünder ; die πολυτέλεια aber bewirkt beschwerliche Corpulenz, geistige Stumpfheit, Krankheit, früher Tod ». Aussi un des τόποι de la philosophie cynique était-il le portrait satirique du riche glouton (Cf. Hor.: *Sat.* 2, 2, 70 et 2, 7, 107; Gerhard : *Phoinix*, p. 73, n. 4) ; ἐμετικός comme synonyme d'homme riche était mis en opposition avec πεινατικός. M. Fiske, se fondant sur divers fragments de Lucil. (l. 26, 2, v. 638, 640, 643, 641, 645, 647, 648, 642), estime que le vieux poète avait traité ce thème cynique ; mais la plupart des rapprochements par lesquels il prétend établir que Perse, ici, imite directement Lucilius, me semblent un peu forcés.

(3) V. *infr.*, p. 309 et suiv.

facisque quod ipse
Non sani esse hominis non sanus iuret Orestes.

On l'a dit, « grâce au théâtre, la folie d'Oreste est devenue proverbiale avec celle d'Athamas, un autre héros des pièces d'Accius et d'Ennius ». Cicéron peut citer ces deux exemples dans un discours public : « Ego te non uecordem, non furiosum, non mente captum, non tragico illo Oreste aut Athamante dementiorem putem...? (in Pisonem, 20, 47) » (P. Lejay, Sat. d'Hor., p. 367). Le nom d'Oreste devait donc avoir sa place marquée dans le développement du thème πᾶς ἄφρων μαίνεται, et, de fait, nous le trouvons dans le sermon du Sertinius d'Horace (Sat., 2, 3, 133 et suiv.)

Pas plus pour cette satire que pour la précédente, l'étude des idées ne nous a conduits à une détermination précise des sources. Mais le fond est tout entier stoïcien, d'un stoïcisme parfaitement orthodoxe.

IV

La satire 4 a pour thème le vieil adage γνῶθι σεαυτόν. Les stoïciens l'avaient trouvé dans l'héritage de Socrate ; aussi bien était-il devenu pour toute la littérature morale, en prose ou en vers, un véritable lieu commun (1). Perse, le combinant avec un autre, fort ancien aussi puisqu'on le trouve dans une fable d'Ésope (337 ; cf. Phèdre, 4, 10), a résumé en deux vers (23-24) toute la matière de son amplification :

Ut nemo in sese temptat descendere, nemo,
Sed praecedenti spectatur mantica tergo !

Mais, auparavant, il nous avait montré Socrate lui-même invitant Alcibiade à s'examiner avant de se faire le conducteur du peuple et

(1) C'était d'ailleurs un des préceptes fondamentaux de la philosophie des cyniques : cf. E. Weber : *De Dione Chrys. cynic. sect.*, p. 101 et suiv., et, sur le discours 10 de Dion, qui développe ce précepte, p. 141 et suiv. Sur la nécessité, aux yeux des stoïciens, de s'étudier et de s'éprouver soi-même, cf. P. Wendland : *Hell. röm. Kultur*[3], p. 86 et n. 3.

à reconnaître qu'il ne sait rien de ce qu'il faudrait savoir pour cela. Ici nous remontons sans effort à la source : c'est le *Premier Alcibiade*, dialogue attribué à Platon et dont on trouve l'idée générale dans la phrase suivante du *Banquet* (p. 216 A) : « Socrate me force à reconnaître (c'est Alcibiade qui parle) que, manquant moi-même de bien des choses, je néglige mes propres affaires pour mener celles des Athéniens » (ἀναγκάζει... με ὁμολογεῖν ὅτι πολλοῦ ἐνδεής ὢν αὐτὸς ἔτι ἐμαυτοῦ μὲν ἀμελῶ, τὰ δ' Ἀθηναίων πράττω). Perse a resserré en quelques vers l'argumentation lente de ce dialogue et il l'a modifiée légèrement.

Dans le dialogue, Socrate, s'adressant à Alcibiade, nous le présente fier de sa beauté et de sa noblesse, pupille de Périclès, riche, se disposant à aborder la tribune et persuadé que les Athéniens, dès sa première harangue, l'estimeront supérieur à tous les hommes qui ont illustré la république. Mais que dira-t-il à ses concitoyens ? ne devra-il pas les engager à faire ce qui est juste ? Il sait donc ce que c'est que la justice ? Pressé de questions par Socrate, il est contraint d'avouer que, ayant toujours cru posséder la notion du juste, il ne l'a jamais cherchée ; que, par conséquent, il n'a pu la trouver, et que personne, d'ailleurs, ne la lui a donnée : certes, ce n'est pas du peuple qu'il peut la tenir. A défaut de ce qui est juste, sera-t-il capable de conseiller aux Athéniens ce qui est utile ? Mais le juste et l'utile se confondent, car tout ce qui est juste est moralement beau, tout ce qui est moralement beau est bon, tout ce qui est bon est utile. Alcibiade, ne connaissant pas le juste, ignore par là-même l'utile. Il ne sait donc rien de ce qu'il faudrait savoir pour guider le peuple. Mais comment acquerra-t-il la science du bien ? en s'étudiant lui-même, en se rendant compte que ce qui fait l'homme, ce n'est pas le corps mais l'âme, en cherchant dans cette âme la lumière divine ; et Socrate en vient à établir une fois de plus la valeur du précepte γνῶθι σεαυτόν.

Au dialogue Perse a substitué le discours. Les questions réelles de la maïeutique, il les a remplacées par des interrogations oratoires auxquelles Socrate répond lui-même. Le ton a perdu sa bonhomie souriante et son ironie douce : il est devenu âpre. Bref le poète a fait de Socrate une sorte de prédicateur cynico-stoïcien auquel convient parfaitement ce nom de *barbatus magister* qu'il lui donne (v. 1). L'argumentation, très abrégée, est fondée tout entière sur cette idée

qu'on ne saurait s'occuper de politique si l'on n'a pas la notion du souverain bien. « Tu prétends conduire les affaires publiques, dit Socrate à Alcibiade ; qu'est-ce qui te donne assez de confiance pour cela ? La sagesse t'est-elle venue avant l'âge ? Vas-tu dire aux citoyens : ceci n'est pas juste, cela est mal ; voici qui serait mieux ? Tu sais donc distinguer le juste de l'injuste et le bien du mal ? Mais alors comment se fait-il qu'on te voie, uniquement fier de tes avantages extérieurs, beauté et noblesse, faire la roue devant le peuple ? Où mets-tu le souverain bien ? dans le bien-être physique ? Tu en juges donc comme la populace ? »

Ce raisonnement est tout à fait conforme aux principes du stoïcisme. Les stoïciens n'interdisaient nullement au sage d'aborder la politique : bien au contraire, Zénon et Chrysippe déclaraient qu'il doit s'occuper des affaires publiques ; il suffit que rien ne l'en empêche (1); en effet des circonstances indépendantes de sa volonté peuvent l'en tenir éloigné : l'état de sa santé (2), le triomphe des méchants et d'une forme de gouvernement mauvaise qui rendrait vains tous ses efforts (3). Mais quand les lois de la cité sont vraiment fondées sur le droit naturel, c'est-à-dire sur la loi divine, qui donc pourrait en diriger l'application sinon le sage ou, à défaut de lui, l'homme en progrès vers la sagesse ? La politique est une vertu, « la capacité théorique et pratique de ce qui est utile à l'Etat », elle est une des espèces de la *sagesse,* au sens étroit du mot (φρόνησις, *prudentia*) (4). Or, toute vertu n'appartient qu'au sage. Le Socrate stoïcien de Perse a donc le droit de demander tout d'abord à Alcibiade s'il a la sagesse pratique (v. 4 : *rerum prudentia*) et l'expérience de ce qu'il faut dire et de ce qu'il ne faut pas dire. En revanche, on peut trouver étrange qu'il enveloppe dans sa question l'esprit naturel (v. 4 : *ingenium*),

---

(1) Sénèque : *De Otio*, 3, 2 : Zenon ait : accedit ad rempublicam sapiens nisi si quid impedierit — Diog. L., 7, 121 : πολιτεύσεσθαι φασὶ τὸν σοφὸν ἂν μή τι κωλύῃ, ὥς φησι Χρύσιππος ἐν πρώτῳ περὶ βίων.

(2) Sén.: *De Otio*, 3, 3.

(3) *Ibid.*, 8, 1 : Negant nostri sapientem ad quamlibet rempublicam accessurum.

(4) Andronicus : Περὶ παθῶν, p. 20, 21 ; Schuchardt (= Arnim, III, p. 65, n° 267) : πολιτικὴ δὲ ἕξις θεωρητικὴ <καὶ> πρακτικὴ > τῶν πόλει συμφερόντων.

chose innée. Mais les stoïciens se représentaient l'esprit de l'enfant qui vient de naître comme une feuille blanche (χάρτης εὔεργος εἰς ἀπογραφήν) où s'inscrivent peu à peu les notions (αἱ ἔννοιαι); celles-ci peuvent se former d'une manière naturelle (φυσικῶς) et sans l'intermédiaire de l'art (ἀνεπιτεχνήτως) par les sensations, plusieurs sensations semblables constituant une expérience (ἐμπειρία) et les idées ainsi acquises recevant le nom de *présomptions* (προλήψεις); ou bien elles pénètrent en nous par l'instruction et l'exercice (δι' ἡμετέρας διδασκαλίας καὶ ἐπιμελείας) (1). Perse ne s'est donc pas éloigné du point de vue stoïcien en ôtant au mot *ingenium* sa valeur première : l'intelligence est, pour le stoïcisme, le produit d'une double éducation, éducation naturelle, éducation artificielle.

Notre poète n'est pas moins fidèle aux traditions de la secte lorsqu'il nous montre d'un air de mépris la populace agitée par le bouillonnement de la colère (v. 6 : commota feruet plebecula bile). En revanche, quand il nous parle d'une droite surgissant entre des courbes (v. 11-12 : rectum discernis ubi inter *curua* subit), ne songe-t-il pas à la théorie péripatéticienne qui présentait la vertu comme un milieu entre deux vices? Je crois qu'il a simplement en vue les cas où il pouvait être difficile de distinguer le bien du mal, ces cas où, comme il l'indique, la règle même risque de nous induire en erreur et se trouve pour ainsi dire faussée (v. 12 : cum fallit pede regula uaro) : on peut voir dans le *De officiis* que certains stoïciens s'étaient exercés à la casuistique, qu'ils s'étaient appliqués à résoudre des conflits comme ceux qui s'élèvent assez fréquemment entre la justice et l'équité, et que la lettre de la loi ou du principe moral pouvait leur apparaître dans certaines circonstances comme une règle trompeuse. Par exemple, c'est un principe qu'il faut tenir une promesse faite, mais si l'accomplissement de cette promesse doit nuire à celui-là même qui l'a reçue, le devoir est de ne pas la tenir (Cic. : De off., 3, 25, 94 et suiv.; cf., 1, 10, 31 et suiv.).

La dernière partie de ce petit discours (v. 14-22) repose sur des idées stoïciennes fort connues : la vanité des biens extérieurs, la folie de ceux qui s'en font un titre auprès de la foule, qui mettent le

---

(1) V. Aetius : *Placit. phil.*, 4, 11 = Arnim, II, p. 28, n° 83.

souverain bien dans le plaisir physique, ou qui se figurent qu'il peut y avoir noblesse et beauté en dehors de la sagesse. Perse ne formule pas le paradoxe μόνος ὁ σοφὸς ἐστι καλός (Arnim, III, p. 156, nº 598), mais il y songe très probablement lorsqu'il accuse Alcibiade de penser et de parler comme le vulgaire en se glorifiant d'être beau (v. 20 : *sum candidus*).

La seconde moitié de la satire 4 (v. 23-52) doit encore quelque chose au *Premier Alcibiade* puisqu'elle roule en somme sur le célèbre γνῶθι σεαυτόν ; mais ni dans les idées accessoires, ni dans la mise en scène, ni dans l'expression, nous ne reconnaissons plus ici aucune imitation directe de ce dialogue. Perse fait voir par un exemple que nous sommes sévères pour les vices d'autrui, alors que les autres hommes ne sont pas moins sévères pour nous. Cela lui donne l'occasion d'introduire deux portraits, celui d'un avare, celui d'un efféminé. La peinture de l'avarice était un des lieux communs favoris de la littérature morale ; quant aux efféminés, aux *cinaedi,* les cyniques ne les ménageaient ni dans leurs écrits ni dans leurs propos (1). Nous savons par Lucien qu'ils leur reprochaient notamment de se faire épiler (2), et l'inconnu qui chez Perse (4, 35-41) décrit avec un si grand luxe de métaphores pittoresques les détails les plus intimes de cette opération est peut-être un cynique.

Perse développe en terminant l'idée bien stoïcienne qu'il ne sert à rien de dissimuler ses vices sous des dehors brillants, qu'on peut bien arriver à tromper la foule, mais qu'on n'y gagne rien, car ce n'est pas ainsi qu'on parvient à guérir les maladies morales dont on souffre ; il faut habiter avec soi, c'est-à-dire ne pas se chercher soi-même hors de soi. Sénèque a exprimé les mêmes pensées en termes analogues

---

(1) Cf. *supr.*, p. 246 et n. 2 ; p. 268 et n. 3.

(2) Lucien : *Démonax*, 50 : « Ce qu'il (c. à d. Démonax) dit à un proconsul est à la fois spirituel et mordant. C'était un de ces hommes qui se font épiler avec de la poix les jambes et le reste du corps (Ἦν... τῶν πιττουμένων τὰ σκέλη καὶ τὸ σῶμα ὅλον). Un cynique, monté sur une pierre, déclamait contre lui et lui reprochait son infâme complaisance (κιναιδίαν ». Le proconsul fait arrêter le cynique, dont Démonax demande et obtient la grâce : « Mais s'il recommence, dit le proconsul, quelle peine méritera-t-il ? — Fais-le épiler », répond Démonax (καὶ ὁ Δημώναξ · Δρωπακισθῆναι τότε αὐτὸν κέλευσον ». — Cf., contre ceux qui se faisaient épiler, Épictète, 3, 1, 27 et suiv.

(Epist., 80. 10) : « Vides illum Scythiae Sarmatiaeue regem, insigni capitis decorum ? Si uis illum aestimare totumque scire qualis sit, *fasciam solue, multum mali sub illa latet.* Quid de aliis loquor ? Si perpendere te uoles, sepone pecuniam, domum, dignitatem : intus te ipse considera. Nunc qualis sis, aliis credis » (1).

Perse, entre temps, caractérise d'un trait quelques passions : l'avarice, la luxure, la cupidité. Le rapprochement de la luxure et de la cupidité était consacré, mais on y joignait d'ordinaire l'ambition : c'étaient trois espèces de la concupiscence (ἐπιθυμία) : φιληδονία δὲ ἐπιθυμία ἡδονῶν · φιλοπλουτία δὲ πλούτου · φιλοδοξία δὲ δόξης (Stobée : Ecl., 2, 91 Wachs. = Arnim, III, p. 96, n° 395). Elles se présentent ensemble dans l'hymne à Zeus de Cléanthe (v. 26 et suiv.), où elles sont désignées par des périphrases ; chez Chrysippe cité par Plutarque (De Stoïc. repugn., 33, p. 1049 D : τὸν μὲν φιληδονία, τὸν δὲ πλεονεξία, τὸν δὲ φιλοδοξία τις ἢ φιλαρχία συρρήγνυσιν) ; chez Musonius (p. 28, 7 et suiv., Hense : πόσα μὲν πονοῦσιν ἔνιοι δι' ἐπιθυμίας κακάς, ὥσπερ οἱ ἐρῶντες ἀκολάστως, πόσα δ' ὑπομένουσιν ἄλλοι τοῦ κερδαίνειν χάριν, πόσα δ' αὖ κακοπαθοῦσιν ἔνιοι θηρώμενοι δόξαν) (2).

En lisant la conclusion de la satire 4, on songe aux derniers vers de la satire précédente, avec laquelle celle-ci offre plus d'une analogie. C'est encore une exhortation à l'étude de la philosophie : car s'étudier soi-même, est-ce autre chose que philosopher ? Dans l'une et dans l'autre le début nous montre un maître gourmandant un jeune homme : mais, ici, les personnages ont une étiquette historique. On peut se demander pourquoi Perse a mis à contribution le *Premier Alcibiade.* C'est peut-être parce qu'Alcibiade était demeuré dans l'école le type de l'ambitieux funeste à lui-même et à son pays (3). D'autre part l'introduction du personnage de Socrate était traditionnelle dans le sermon

---

(1) La comparaison du vice avec une maladie qu'on n'avoue pas (ἀπόρρητον νόσημα) se retrouve chez Plutarque : *De la curiosité*, 7, p. 518 D.

(2) V. E. Norden : In Varronis Saturas Menippeas obseruationes selectae, *Jahrb. f. class. Philol. Suppl.* 18 (1892), p. 338 et suiv.

(3) V. Valère-Maxime : 3, 1, extern. 1 :... Alcibiades ille, cuius nescio utrum bona an uitia patriae perniciosiora fuerint (illis enim ciues suos decepit, his afflixit)...

moral et les œuvres analogues (1). En tout cas Perse a voulu montrer, par un exemple d'ailleurs connu, combien il lui semblait ridicule de s'occuper des affaires de l'État avant de s'être perfectionné soi-même. Sans doute, ainsi que je l'ai rappelé, les stoïciens voyaient dans l'activité politique véritable l'exercice d'une vertu. Mais, comme la plupart des hommes n'ont pas trop de toute leur vie pour arriver à se connaître et pour avancer un peu vers le bien, cette activité ne peut être le fait que d'un tout petit nombre.

Ce morceau, de fond assez banal et de forme particulièrement tourmentée, est intéressant malgré tout par ce qu'on y devine de dédain sincère pour la popularité et les honneurs. Et c'est là peut-être ce qu'il offre de plus stoïcien.

V

La satire 5 comprend deux parties que je vais, pour plus de commodité, étudier l'une après l'autre : aussi bien la seconde pourrait-elle exister sans la première. Celle-ci est une sorte d'épître à Cornutus. Devons-nous y voir un discours protreptique analogue à la satire 3, mais où Perse, ne se bornant plus à conseiller d'une manière générale l'étude de la philosophie stoïcienne, dirait à ses lecteurs : c'est chez Cornutus qu'il faut venir apprendre les principes de la doctrine ? Je ne crois pas : l'exhortation, ici, ne sert qu'à introduire la deuxième partie de la satire ; l'objet principal du développement, c'est l'éloge de Cornutus comme ami et comme maître. Seulement cet éloge a la valeur d'une leçon par l'exemple : Cornutus est le modèle de l'ami et du maître stoïciens. Posidonius, nous le savons par Sénèque (Epist., 95, 65), déclarait qu'un portrait (*χαρακτηριστικός*, *descriptio*) de chaque vertu était utile (2). Il n'exigeait pas, je pense, que le portrait fût anonyme. On sait, en tout cas, que les exemples tirés de la vie des grands hommes

(1) V. Sénèque : *De uita beata*, 25, 4 ; Épictète, 1, 9, 23 ; 3, 1, 42 (Courte exhortation de Socrate à Alcibiade, d'après Platon) ; 3, 22, 26.

(2) Cf. *supr.*, p. 152.

et présentés d'ordinaire sous forme de *chries* jouaient un rôle considérable dans l'enseignement moral des cyniques et des stoïciens : ceux-ci ne professaient pas l'empirisme radical de ceux-là, mais ils mettaient l'expérience à la base de toute connnaissance et l'appel au concret était autre chose pour eux qu'un procédé d'exposition (1). Perse pouvait donc proposer à ses contemporains l'exemple de Cornutus sans se montrer infidèle à l'esprit de la doctrine.

Je laisse de côté les vingt premiers vers, où Perse, après avoir raillé l'emphase ordinaire de la poésie épique et de la tragédie, lui oppose le langage familier de la satire : j'ai déjà eu l'occasion de m'en occuper et j'y reviendrai encore. Perse nous dit ensuite son amitié profonde pour Cornutus, et il la soumet sans crainte à l'habile auscultation de son maître : il s'inspire ici d'un lieu commun déjà mis à profit dans la satire 3 (v. 21-22), et dont le thème est nettement posé dans un mot de Diogène (Diog. L., 6, 30): celui-ci s'étonnait qu'on n'achetât point une marmite ou un plat sans les examiner avec soin et que, pour l'homme, on se contentât de la vue (θαυμάζειν τε ἔφη εἰ χύτραν μὲν καὶ λοπάδα ὠνούμενοι σκοποῦμεν · ἄνθρωπον δὲ μόνῃ τῇ ὄψει ἀρκεῖσθαι. Cf. 2, 78 (Aristippe). La métaphore, dans le présent passage, est un peu différente. De plus Perse veut indiquer surtout que Cornutus n'est pas dupe, dans le jugement qu'il porte sur les hommes, de fausses apparences, Or, c'était une idée stoïcienne que le sage ne se trompe jamais, parce qu'il fait avec une infaillible sûreté la différence entre les simples opinions et les certitudes et ne donne son adhésion qu'à celles-ci (2). Au demeurant, comme l'expression *dinoscere cautus quid solidum crepet et pictae tectoria linguae* (v. 24-25) n'a pas un caractère très général, je n'ose affirmer qu'elle se rapporte directement à ce principe : elle n'est peut-être qu'un hommage à la clairvoyance et à la finesse personnelles de Cornutus (3) et un tour ingénieux trouvé par Perse pour faire encore l'éloge de son ami à l'instant même où il célèbre la sincérité de ses propres sentiments.

---

(1) Cf. *supr.*, p. 137.

2 Diog. L., 7, 121 : ἔτι τε μὴ δοξάσειν τὸν σοφόν, τουτέστι ψευδεῖ μὴ συγκαταθήσεσθαι μηδενί (V. Arnim, III, p. 147, n° 549; cf. n° 548 = Stobée: *Ecl*, 2, 111, 18 Wachs.).

3 Sur le talent de distinguer les bons et les méchants, cf. Épictète, 2, 3.

Tout en proclamant que le sage se suffit à lui-même, les stoïciens ne lui interdisaient pas l'amitié; ils affirmaient au contraire qu'il a besoin d'amis. Nous savons par Sénèque (Epist., 9, 14) quel était sur ce point le raisonnement de Chrysippe : le sage, disait-il, ne manque de rien, et pourtant il a besoin de beaucoup de choses; au contraire, celui qui n'a pas la sagesse n'a besoin de rien, car il ne sait se servir de rien, mais il manque de tout (ait sapientem nulla re egere, et tamen multis illi rebus opus esse. Contra stulto nulla re opus est, nulla enim re uti scit, sed omnibus eget). Le sage a besoin de mains, d'yeux et de beaucoup de choses indispensables à la vie de chaque jour; mais il ne manque de rien : manque suppose contrainte, et il n'est point de contrainte pour le sage. Il a besoin d'amis, mais ce n'est pas pour être heureux : il le serait sans amis : c'est simplement pour vivre, car il ne saurait vivre s'il lui fallait vivre seul. L'amitié sort naturellement de l'instinct social. Les stoïciens la mettaient au nombre des *profits moraux* (ὠφελήματα) : c'est dire qu'elle était pour eux chose vertueuse (1). Mais ils n'attribuaient ce rang qu'à l'amitié du sage pour le sage, la seule qui mérität vraiment le nom d'amitié (φιλία) ; ils la concevaient comme une affection née de la raison (ἡ ἐκ λόγου ἀγάπη) et absolument désintéressée puisque, étant un bien, elle était souhaitable pour elle-même. Mais une affection fondée sur un échange de bons offices (κατ' ἀμοιβήν), comptant seulement parmi les choses préférables (προηγμένα), pouvait lier le sage avec les gens d'une moralité encore incertaine ou unir ceux-ci entre eux : celle enfin qui naissait simplement de l'habitude (ἐκ συνηθείας) n'avait pour règle que le plaisir (ἡδονή) ; elle était donc changeante et sans aucune valeur (2). Perse n'avait pas à entrer en de pareilles distinctions. Admettons que son amitié pour Cornutus était du second degré :

---

1 Cic.: *De fin.*, 3, 21, 70 : Amicitiam autem adhibendam esse censent quia sit ex eo genere quae prosunt i. e. ὠφελήματα : cf. *ibid.*, 69 ... Minime... probatur huic disciplinae de qua loquor aut iustitiam aut amicitiam propter utilitates adsciscí aut probari. Eaedem enim utilitates poterunt eas labefactare atque peruertere. Etenim nec iustitia nec amicitia esse omnino poterunt, nisi ipsae per se expetuntur.

2 V. Clément d'Alex.: *Stromates*, II, p. 483, Pott. = Arnim, III, p. 181, n° 723. Il n'est pas sûr que cette théorie appartienne à l'ancien Portique : v. la note de M. d'Arnim.

car, s'il accordait peut-être la sagesse à son maître, il se la refusait certainement à lui-même. Du moins reconnaît-il implicitement qu'il existe entre eux le lien le plus solide qui puisse unir deux âmes, en dehors de l'amitié idéale : la volonté commune du bien et du progrès moral. « Multos tibi dabo, dit Sénèque, non qui amico sed amicitia carueruut. Hoc non potest accidere cum animos in societatem honesta cupiendi par uoluntas trahit » (Epist., 6, 3). Perse cherchait le bien lorsqu'il était venu se mettre sous la direction de Cornutus, et c'est vers le bien que Cornutus le guidait. Sans une collaboration de ce genre, point d'affection durable, puisque, hors du bien, la volonté ne peut avoir que des objets changeants. Mais, tout comme Sénèque, Perse était sensible au charme purement humain de l'amitié. C'est le sentiment et non je ne sais quelle théorie d'école qui lui a dicté ces vers d'un accent aussi simple que profond (v. 22-24) :

> Executienda damus praecordia quantaque nostrae
> Pars tua sit, Cornute, animae, tibi, dulcis amice,
> Ostendisse iuuat.

Et peu importe que l'expression, ensuite, se contourne : ceci est venu du cœur.

L'idée que l'adolescent à qui on n'a pas appris l'art de vivre s'arrête hésitant au carrefour de la vie est bien stoïcienne. Sans doute, pour l'expression, Perse ne fait que s'inspirer une fois de plus du vieux lieu commun moral qui avait trouvé son symbole dans l'*y* cher aux pythagoriciens (cf. supr., p. 269). Mais nous savons que, pour le Portique, la sagesse était à la fois une science et un art (cf. supr., p. 263 et n. 1) et qu'il fallait l'apprendre, nul ne la possédant de naissance (cf. ibid.). Néanmoins l'homme, tant qu'il n'est pas perverti par une mauvaise éducation ou un mauvais milieu, se porte d'instinct vers une vie conforme à la nature (cf. ibid., p. 265) (1). Perse nous laisse entendre que son âme n'avait pas été faussée par ses premières études puisqu'il alla se jeter pour ainsi dire dans les bras de la sagesse et du sage (v. 36-37) :

> Me tibi supposui : teneros tu suscipis annos
> Socratico, Cornute, sinu.

---

(1) Cf. les textes relatifs à l'ὁρμή dans Arnim, III, p. 40 et suiv.

Il est vrai que les stoïciens admettaient des degrés dans les dispositions naturelles des hommes sinon pour la vertu, du moins pour l'apprentissage de la vertu : « A une nature bien née, dit Zénon, il suffit d'un peu d'exercice et d'un enseignement largement dispensé pour arriver aisément à l'acquisition parfaite de la vertu » (Diog. L., 7, 8: φύσις δὲ εὐγενὴς μετρίαν ἄσκησιν προσλαβοῦσα ἐπί τε τὸν ἀρθόνως διδάξαντα ῥᾳδίως ἔρχεται πρὸς τὴν τελείαν ἀνάληψιν τῆς ἀρετῆς). Musonius (p. 3, 1 et suiv. Hense) dit que, parmi les hommes, les uns ont plus de pénétration tandis que les autres sont plus obtus, que l'éducation a donné de bonnes habitudes aux uns, de mauvaises habitudes aux autres : dès lors les uns, ceux qui sont inférieurs par les dispositions acquises ou naturelles, auraient besoin de démonstrations répétées et d'un travail considérable, là où les autres, ceux qui ont une heureuse nature ou qui ont reçu le bienfait d'une meilleure direction, saisiraient vite et sans un grand nombre de preuves les idées justes (τῶν ἀνθρώπων οἱ μὲν ὀξύτεροι, οἱ δ' ἀμβλύτεροι εἰσι καὶ οἱ μὲν ἐν ἕθεσι κρείττοσιν, οἱ δὲ ἐν χείροσι τεθραμμένοι, οἱ μὲν ἤθους ἢ φύσεως ὄντες χείρονος, πλειόνων δέονται ἂν ἀποδείξεων καὶ παραγματείας μείζονος, ὥστε δέξασθαι ταυτὶ τὰ δόγματα... ὅσοι δὲ τῶν νέων εὐφυέστεροι καὶ ἀγωγῆς μετεσχηκότες κρείττονος, οὗτοι ῥᾷόν τε καὶ θᾶττον καὶ δι' ὀλίγων ἀποδείξεων συναινοῖεν ἂν τοῖς λεγομένοις ὀρθῶς). Épictète nous a conservé, dans cet ordre d'idées, une comparaison du même Musonius : « Il n'est pas facile, dit-il, d'amener à la philosophie les jeunes gens d'une trempe molle (τῶν νέων τοὺς μαλακοὺς), pas plus qu'il ne l'est de prendre du fromage mou avec un hameçon (1). Quant à ceux qui ont une heureuse nature (οἱ δ' εὐφυεῖς), vous avez beau les détourner de la philosophie, ils ne s'y attachent qu'avec plus de force Aussi Rufus en détournait-il le plus souvent parce que c'était là sa pierre de touche des bonnes et des mauvaises natures (τούτῳ δοκιμαστηρίῳ χρώμενος τῶν εὐφυῶν καὶ ἀφυῶν) : « Jetez une pierre en l'air, disait-il, et elle redescendra vers la terre en vertu même de ce qu'elle est ; de même, plus vous écarterez un heureux naturel de ce pour quoi il est fait, plus il y tendra avec force » (Épictète, 3, 6, 9). Malgré le vers 39 (*Et premitur ratione animus uincique laborat*), Perse nous laisse entendre, il me semble, que sa nature même le portait vers la

---

(1) C'est un mot de Bion (Diog. L., 4, 47 : Βίων ὁ Βορυσθενίτης οὐ οἷόν τε, εἶπεν, ἁπαλὸν τυρὸν ἀγκίστρῳ λαβεῖν.

philosophie : aussi bien l'expression *uincique laborat* indique-t-elle que la volonté de l'élève collabore avec la direction du maître ; et Perse pourrait-il dire qu'il est né sous le même astre que Cornutus s'il n'avait reconnu en lui-même un goût naturel pour l'étude de la sagesse ?

Lorsque Perse parle du *giron socratique* de Cornutus (v. 36-37 : teneros tu suscipis annos *Socratico*, Cornute, *sinu*), il se rappelle que le stoïcisme descendait de Socrate par l'intermédiaire du cynisme ; mais, surtout, il veut honorer son maître en le rapprochant du philosophe qui seul peut-être avait représenté la vraie sagesse sur la terre, et indiquer en même temps de quelle pure amitié Cornutus s'attachait aux jeunes gens (Cf. supr., p. 90-91). En lui mettant dans les mains la règle qui redresse les déviations morales (v. 38 : Adposita *intortos* extendit *regula mores*), il ne fait que paraphraser le mot *rectum*, traduction consacrée de l'ὀρθόν stoïcien. On voit moins nettement à quoi répond l'expression *fallere sollers* (v. 37) qu'il applique à cette règle ; ce n'est peut-être qu'un compliment pour l'habileté pédagogique de Cornutus : le maître avait, dans cette orthopédie, la main si légère que le patient se trouvait guéri sans avoir rien senti de l'opération. On pourrait songer aussi aux pièges de l'ironie socratique ; mais rien ne nous autorise à croire que Cornutus en fît usage : l'emploi systématique de ce procédé était étranger à la dialectique stoïcienne.

L'expression *artificemque tuo ducit sub pollice uultum* (v. 40) rappelle que la philosophie est un art. Nous retrouverons cette idée plus bas (v. 105).

Grâce aux leçons de Cornutus, l'âme de Perse devient docile à la raison. Par ce nom d'âme (v. 39 : *animus*), Perse désigne certainement ici ce que les stoïciens appelaient la partie maîtresse (τὸ ἡγεμονικόν), recevant les impressions bonnes ou mauvaises, siège des sensations et représentations, des passions et affections de toute sorte aussi bien que des concepts et des raisonnements (1). Mais l'enfant et même l'adolescent, d'après eux, ne savent pas raisonner (2). Or, la raison, le

---

1 V. Aetius, *Placita phil.*, 4, 21 = Arnim, II, p. 227, n° 836.

2 L'ancien Portique plaçait l'âge de raison à quatorze ans, estimant que l'homme n'avait jusque-là que des sensations αἰσθήσεις et des représentations

λόγος, est, dans l'ἡγεμονικόν, la faculté qui, faisant de nous des animaux raisonnables (λογικὰ ζῶα), nous apparente à Dieu. Seule elle peut nous élever jusqu'à la science et jusqu'à la sagesse. Mais, d'ailleurs, une heureuse nature s'applique à être vaincue par elle (*uinci laborat*).

Lorsque Perse rappelle ses entretiens avec son maître, prolongés durant des journées entières et continués le soir, avec moins de gravité, autour d'une table frugale, il nous montre de quelle manière Cornutus entendait cette vertu du convive dont nous parle son abrégé théologique (1) : *uerecunda laxamus seria mensa* (v. 44). Perse a célébré ailleurs les jeunes stoïciens nourris de légumes secs et de bouillie d'orge : *iuuentus... siliquis et grandi pasta polenta* (3, 54-55). Faut-il entendre que les deux amis se contentaient de ce menu et que volontiers ils se fussent écriés avec Chrysippe : « Une purée d'oignons et de lentilles vaut l'ambroisie quand le froid est glacial » (Athénée : Banquet des sophistes, 4, p. 158 a (= Arnim, III, p. 178, n° 709 a) : Βολβοφακῆ δ' ἴσον ἀμβροσίῃ ψύχους κρυόεντος)? Je ne sais : nous verrons, dans la satire 6, que Perse ne faisait pas, de l'ascétisme, une règle. Mais certainement il n'était pas non plus de ces stoïciens qui cherchaient des arguments pour défendre l'ivrognerie (2).

En plaçant sa naissance et celle de son ami sous un même astre, Perse développe un thème banal ; il ne faut pas oublier cependant que les stoïciens accordaient volontiers une valeur à l'astrologie (3) : elle n'était autre chose que la divination par les signes célestes, et on sait qu'ils admettaient la divination ; du moment que les événements futurs sont arrêtés d'avance par le destin, que la divinité les connaît, qu'elle aime les hommes et sait qu'il leur est utile de prévoir l'avenir, elle

---

φαντασίαι : V. Jamblique, dans Stobée : *Ecl.*, I, 48, 8, p. 317, 21 Wachs. (Cf. Arnim, I, p. 40, n° 149 ; Aetius, 4, 11, 4 (Cf. *ibid.*) indique l'âge de sept ans.

(1) συμποτικὴ ἀρετή (Corn. : *Comp. theol.*, p. 16, 4, Lang) : Cf. Arnim, III, p. 180, n° 717 (Stobée : *Ecl.*, 2, 6, 15 Wachs.).

(2) V. Pearson : *Journal of philology*, 30 (1907), p. 219 et suiv. — Cf. dans Arnim, III, p. 179, n° 712, un texte de Philon : *De Plantatione Noë*, 142 (vol. 2, p. 161, 18 Wendland) sur la question εἰ μεθυσθήσεται ὁ σοφός.

(3) V. A. Bouché-Leclercq : *L'Astrologie grecque* (Paris, 1899), p. 28 et suiv. ; p. 544 et suiv. M. Bouché-Leclercq (p. 545) pense que, si l'astrologie est devenue, vers l'époque d'Auguste, fort à la mode auprès de la haute société romaine, l'influence de Posidonius y fut pour beaucoup.

n'a pu juger au-dessous d'elle, dans sa bienfaisance, de leur donner quelques signes de cet avenir (1). On sait d'ailleurs que Manilius, qui a donné dans ses *Astronomiques* le poème didactique de l'astrologie, est tout pénétré d'idées stoïciennes. Donc il y a peut-être ici autre chose qu'un thème poétique, d'autant plus que Perse insiste sur l'idée de destin : il donne au destin le nom de *Parque* (v. 48), que son maître admet dans son abrégé (p. 12, 11 Lang. : Μοῖρα) comme équivalent du mot propre (εἱμαρμένη) ; il fait suivre ce nom de l'épithète *tenax ueri* qui n'est, à vrai dire, que la combinaison d'un souvenir d'Horace (Carm. saec., 25 : *ueraces cecinisse Parcae* ; cf. Odes, 2, 16, 39 : *Parca non mendax*) avec un souvenir de Virgile (Én., 4, 188 : (fama) *tenax* nuntia *ueri*), mais peut faire songer à une définition stoïcienne donnée par Cicéron (De diuin., 1, 55, 125) : « Fatum... id appello quod Graeci εἱμαρμένην i. e. ordinem seriemque causarum, cum causae causa nexa rem ex se gignat. Ea est ex omni aeternitate fluens *ueritas* sempiterna ». Reconnaissons toutefois que Perse ne s'est pas mis en frais d'érudition astrologique ; et le dernier vers du morceau montre qu'il n'avait pas fait tirer son horoscope ni celle de son ami (v. 51 : *Nescio quod*, certe est quod me tibi temperat astrum).

Voulant ensuite opposer l'activité noble et utile de son maître aux occupations immorales et vaines de la plupart des hommes, Perse rencontrait tout naturellement un lieu commun développé par Horace, avec beaucoup d'éclat, dans sa première ode (Odes, 1, 1, 2 et suiv.) et repris, plus brièvement, en deux ou trois passages des satires (2) : les goûts et les penchants diffèrent avec les individus (3). Mais il a soin de prendre des exemples qui aient le caractère de traits satiriques contre telle ou telle passion : cupidité, ivrognerie, amour du jeu, des jeux d'adresse comme des jeux de hasard, luxure. C'est un moyen de faire ressortir la beauté d'une vie consacrée comme celle de Cornutus

---

(1) Je résume l'argumentation reproduite par Cicéron : *De diuin.*, 1, 38, 82.

(2) V. Hor.: *Sat.*, 1, 4, 25 et suiv.; 2, 1, 24 et suiv. Dans le premier de ces deux passages, l'intention satirique est, comme chez Perse, bien marquée.

(3) C'est l'antique adage *Quot homines, tot sententiae* (Térence : *Phorm.*, 454; Cic.: *De fin.*, 1, 5, 15), qu'Horace (*Sat.* 2, 1, 27) a formulé ainsi « Quot capitum uiuunt, totidem studiorum Milia » (Cf. Otto : *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer*, p. 166).

à l'étude et à l'enseignement de la sagesse. Est-ce pour de simples raisons métriques que le poète évoque à ce propos le nom de Cléanthe (v. 63-64 ; iuuenum purgatas inseris aures Fruge *Cleanthea*) ? Peut-être son maître avait-il une admiration particulière pour ce philosophe ; peut-être encore Perse a-t-il jugé le rapprochement plus honorable qu'aucun autre, se souvenant que le Portique n'avait pas eu de travailleur plus énergique et plus patient que Cléanthe (Cf. supr., p. 89).

Le conseil, adressé aux vieillards comme aux enfants, d'étudier la philosophie du Portique est bien d'un stoïcien. Les stoïciens estimaient qu'il n'est jamais ni trop tôt ni trop tard pour entreprendre l'étude de la philosophie. L'éducation morale devait, selon Chrysippe, commencer dès le berceau (1), et, d'autre part, il n'était pas de vieillard si livré aux passions qu'une thérapeutique habile ne pût guérir s'il voulait bien s'y prêter. A plus forte raison, celui qui poursuivait la sagesse depuis longtemps avait-il le devoir de n'en jamais abandonner l'étude (2) : « Philosophum audio, dit Sénèque (Epist., 76, 1), et quidem quintum iam diem habeo ex quo in scholam eo et ab octaua disputantem audio. « Bona, inquis, aetate ». Quidni bona ? Quid autem stultius est quam, quia diu non didiceris, non discere ?... (§3) Tamdiu discendum est, quamdiu nescias : si prouerbio credimus, « quamdiu uiuis ». Nec ulli hoc rei magis conuenit quam huic : tamdiu discendum est, quemadmodum uiuas, quamdiu uiuis. Ego tamen illic aliquid et doceo. Quaeris quid doceam ? *etiam seni esse discendum* ».

Perse rappelle en deux mots le caractère pratique de la philosophie stoïcienne, dirigée tout entière vers la morale : elle nous dira quel est le but, la fin dernière de la vie, elle nous munira d'un viatique qui nous accompagnera au milieu même des incommodités de l'âge (v. 64-65). Cette dernière image était traditionnelle : elle remontait, dit-on, à Bias. Nous lisons dans Diogène Laërce (1, 86), sous

---

(1) V. Quint., 1, 1, 15-16 ; 1, 1, 4 ; 1, 10, 32.

(2) Cette idée n'était point particulière aux stoïciens : V. [Platon] : *Les Rivaux* (Ἀντερασταί), p. 133 C : Τί οὖν ἐστιν φιλοσοφεῖν ;... τί δ' ἄλλο γε ἢ κατὰ τὸ Σόλωνος ; Σόλων γάρ που εἶπε · « Γηράσκω δ' ἀεὶ πολλὰ διδασκόμενος · » καὶ ἐμοὶ δοκεῖ οὕτως ἀεὶ χρῆναι ἔν γέ τι μανθάνειν τὸν μέλλοντα φιλοσοφήσειν, καὶ νεώτερον ὄντα καὶ πρεσβύτερον.

le nom de ce philosophe, la sentence suivante : Ἐφόδιον ἀπὸ νεότητος εἰς γήρας ἀναλάμβανε σοφίαν· βεβαιότερον γὰρ τοῦτο τῶν ἄλλων κτημάτων (cf. 5, 11, 21 (Aristote) : κάλλιστον ἐφόδιον τῷ γήρᾳ ἡ παιδεία). Musonius l'avait prise, en la modifiant un peu, pour thème d'un de ses entretiens (Stobée : Flor., 117.8 Mein. = Musonius, p. 88, 14 et suiv. Hense : Λῦθις δέ, ἐπεὶ πρεσβύτης τις ἐπύθετο, τί ἂν εἴη γήρως ἐφόδιον ἄριστον, ταὐτόν, εἶπεν, ὅπερ καὶ νεότητος, τὸ ζῆν ὁδῷ καὶ κατὰ φύσιν). Ce viatique, la plupart des hommes sont peu pressés de se l'assurer (v. 66-72) : c'était un lieu commun dans l'école stoïcienne de déplorer la funeste manie qu'ils ont de toujours renvoyer au lendemain une affaire aussi sérieuse, alors qu'on n'a jamais trop de temps pour apprendre l'art difficile de la vertu. Zénon, reprenant le mot d'Hippocrate, l'avait déjà dit : la vie est courte, l'art est long, surtout celui qui soigne les maladies de l'âme (1). De là le précepte plus d'une fois cité et développé par Sénèque : *tempori parce* (2).

Seule l'étude de la sagesse fera de nous des hommes libres. Perse arrive ici à la deuxième partie de son développement qui est un sermon sur le paradoxe célèbre : Μόνος ὁ σοφὸς ἐλεύθερος καὶ ἄφρων δοῦλος, déjà formulée par Zénon (3), qui sans doute l'avait pris au cynisme. On attribuait à Diogène cet apophtegme que les esclaves sont les esclaves de leurs maîtres, ceux qui n'ont pas la sagesse, les esclaves de leurs passions (Diog. L., 6,66 : Τοὺς μὲν οἰκέτας ἔφη τοῖς δεσπόταις, τοὺς δὲ φαύλους ταῖς ἐπιθυμίαις δουλεύειν) : et, de fait, la littérature cynique paraît

---

1 Stobée; *Floril.*, 98, 68 Mein.: Ζήνων ἔλεγεν οὐδενὸς ἡμᾶς οὕτω πένεσθαι ὡς χρόνου. Cf. Diog. L., 7, 23 : μηδενός τε ἡμᾶς οὕτως εἶναι ἐνδεεῖς ὡς χρόνου. Βραχὺς γὰρ ὄντως ὁ βίος, ἡ δὲ τέχνη μακρή, καὶ μᾶλλον ἡ τὰς τῆς ψυχῆς νόσους ἰᾶσθαι δυναμένη. Cf. Sén.: *De breu. uit.*, 1, 1.

2 V. Sén.: *Epist.*, 88, 39; 94, 28. Horace avait développé le thème (*Epist.*, 1, 2, 37) :

Nam cur,
Quae laedunt oculum, festinas demere, siquid
Est animum, differs curandi tempus in annum?
Dimidium facti qui coepit habet; sapere aude,
Incipe. Viuendi qui recte prorogat horam
Rusticus exspectat dum defluat amnis; at ille
Labitur et labetur in omne uolubilis aeuum.

(3) Il ne lui avait peut-être pas donné sa forme définitive : v. Arnim, 1, p. 53-54, nos 219, 222, 226.

avoir volontiers développé ce thème. On a dit avec raison que le paradoxe stoïcien est à deux faces : « S'il s'agit de liberté, on peut montrer que l'esclave est libre ou que l'homme libre est esclave suivant que l'un est sage et l'autre non. Le motif de l'esclave libre est le plus rare. Celui de l'homme libre esclave se prêtait mieux à cette espèce d'invective continue qu'est la prédication morale » (1). C'est ce dernier motif qu'avait développé Cicéron (Paradoxe, 33-34). Horace (Sat., 2, 7, 46-115) y avait associé un motif cynique : la comparaison du maître et de l'esclave au bénéfice de l'esclave. Pour les stoïciens, un esclave et un maître qui n'avaient pas la sagesse n'étaient pas moins fous l'un que l'autre.

C'est le deuxième motif encore qui a fourni à Perse la matière de son discours moral. Mais il l'a présenté d'abord sous une forme particulière dont nous trouvons l'indication chez Sénèque : c'est que la vraie liberté n'est pas affaire de droit civil. Nous lisons dans les lettres à Lucilius : « In tabellas uanum conicitur nomen libertatis ; quam nec qui emerunt habent nec qui uendiderunt » (Epist., 80, 4-5), et ailleurs (Nat. quaest., 3, praef. 16) : « Haec res efficit non e iure Quiritium liberum sed e iure naturae ». Cette idée reparaît chez Épictète (2, 1, 26) : « Serait-ce donc ne rien faire que de faire faire à notre esclave un tour sur lui-même devant le préteur ? — C'est faire quelque chose — Mais quoi ? — C'est lui faire faire un tour sur lui-même devant le préteur. — Pas autre chose ? — Si, c'est encore s'obliger à payer le vingtième de sa valeur — Mais quoi ! celui à qui on a fait faire cela n'est-il pas devenu libre ? — Pas plus libre qu'exempt de trouble moral » (2) Ceci, on le voit, rappelle d'une manière frappante les vers 75 à 78, ainsi que les vers 124 à 125 de notre satire. Faut-il croire qu'Épictète a connu ces vers ou admettre une communauté de sources ? Perse a tellement l'habitude de prendre son bien où il le trouve que j'hésite à affirmer ici ses droits de propriété. En tout cas on peut le féliciter d'avoir, par le choix de ce thème, donné à une partie de son développement une couleur bien romaine. Mais la couleur stoïcienne n'y fait pas défaut puisque le poète a placé ici une

(1) P. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. 540. Voy. d'ailleurs tout le développement (p. 539 et suiv.). On y trouvera de nombreuses références.

(2) Cf. Épictète, 4, 1, 33.

discusssion de logique sur le syllogisme *Quisquam est alius liber, nisi ducere uitam cui licet ut uoluit ? licet ut uolo uiuere ; non sum liberior Bruto ?* (v. 83-85). La liberté y est définie comme elle l'est dans les *Paradoxes* de Cicéron (34 : quid est libertas ? potestas uiuendi ut uelis) (1) et chez Épictète (4, 1, 1 (cf. 2, 1, 23): Ἐλεύθερός ἐστιν ὁ ζῶν ὡς βούλεται). Ce n'est pas ce qui choque l'oreille « lavée au vinaigre » du stoïcien de Perse : il accorde la majeure, mais il repousse la mineure (*licet uti uolo uiuere*) (2). En effet celui qui n'a pas la sagesse, le *stultus*, ne sait pas vivre; et, s'il est esclave, ce n'est pas l'affranchissement dans les formes légales qui pourra lui donner ce savoir qu'il n'a point, le préteur ne le possédant pas davantage (88-94). Il serait plus aisé de faire d'un goujat un bon joueur de harpe. Or, la raison indique qu'il n'est licite de faire que les choses dont on est capable : on n'administrera pas de l'hellébore si on ne sait pas la doser ; un laboureur n'aurait pas le droit de dire : « Il m'est permis de conduire un navire comme je veux », puisqu'il ignore l'art de naviguer. De même l'homme qui ignore l'art de vivre n'a pas le droit de dire : « Il m'est permis de vivre comme je veux », puisqu'il ignore l'art de vivre.

Un raisonnement semblable se trouve chez Épictète (4, 1, 62-64) : « Qu'est-ce donc qui fait de l'homme un être sans entraves et maître de lui ? Ce n'est pas la richesse, ce n'est pas le consulat, ce n'est pas le gouvernement d'une province, ce n'est pas même la royauté. Il nous faut trouver autre chose. Or, qu'est-ce qui fait que, lorsque nous écrivons, il n'y a pour nous ni empêchements ni obstacles ? — La science de l'écriture. — Et quand nous jouons de la cithare ? — La science de la cithare. — Donc, quand il s'agira de vivre, ce sera la science de la vie ». Cicéron avait déjà dit (Parad., 34) : « Quis igitur uiuit, ut uolt, nisi qui recte uiuit ? qui gaudet officio, cui uiuendi uia considerata atque prouisa est, etc. » Du reste, au fond des raisonnements de ce genre, on peut reconnaître le vieux proverbe : « Quam quisque norit artem, in hac se exerceat » (Cic.: Tusc., 1, 18, 41) (3).

---

(1) Cf. Cic.: *De off.*, 1, 20, 70 : His... propositum fuit... ut... libertate uterentur, cuius proprium est sic uiuere ut uelis.

(2) V. une discussion analogue dans Épictète, 4, 1, 61.

(3) Cf. Aristophane: *Guêpes*, 1431 : ἔρδοι τις ἣν ἕκαστος εἰδείη τέχνην ; Horace :

Quant aux exemples qui servent de termes de comparaison, la musique (v. 95 : *sambucam* citius caloni aptaueris alto), la médecine (v. 100 : *diluis elleborum* certo compescere puncto nescius examen), le métier de pilote (v. 102 : *Nauem* si *poscat* sibi peronatus arator Luciferi rudis...), ils reparaissent souvent dans la prédication stoïcienne et ils sont plus d'une fois rapprochés (1) ; le fait qu'on les trouve ici chez Perse me confirme dans l'impression que ce passage vient directement d'une source philosophique.

Le nom de Masurius (v. 90) pour désigner un jurisconsulte quelconque est peut-être un souvenir d'école, car il se rencontre aussi chez Épictète (4, 3, 12) : « Voilà les lois et les injonctions qui nous sont envoyées d'en haut. Ce sont elles qu'il nous faut expliquer, elles qu'il nous faut respecter, et non pas celles de Masurius et de Cassius ».

Épictète nous apprend encore que le paradoxe sur la vraie liberté n'était pas du goût de tout le monde : « Si, à un homme qui a été deux fois consul, tu dis la vérité, qu'au point de vue de la servitude il n'y a aucune différence entre lui et ceux qui ont été vendus trois fois, devras-tu en attendre autre chose que des coups ? » (4. 1, 7). Le chevalier Perse n'avait pas à redouter les coups, mais il demande à son lecteur de ne pas se mettre en colère (v. 91) : Disce sed ira cadat naso...

Les expressions stoïciennes ou de sens stoïcien ne manquent point dans la dernière partie de ce passage (v. 91-131). Le mot *officia* (v. 94)

Epist., 1, 14, 44 : quam scit uterque, libens censebo exerceat artem. V. Otto : *Sprichwörter*, p. 37 (*ars* 1).

(1) V. Cic.: *De off.*, 1, 24, 83 (exemples du médecin et du pilote) ; Musonius : p. 7, 1, et suiv. Hense (exemples du médecin, du joueur du lyre, du pilote : le thème développé est d'ailleurs différent) ; p. 20, 6 et suiv. (médecins, pilotes, musiciens) ; p. 22, 9 et suiv. (médecine et musique) ; p. 39, 18 (médecin et musicien ; le pilote est remplacé par un écuyer) ; p. 82, 9 (médecine) ; p. 85, 7 et suiv. (musique et pilotage) ; — Sénèque : *Epist.*, 75, 6 (médecin et pilote) ; 109, 14. — On trouve le joueur de cithare chez Épictète dans un passage que j'ai cité ci-dessus (4, 1, 63) et ailleurs (par ex.: 4, 8, 16) ; il joue un rôle chez Horace (dans la parabole de l'acheteur de cithares résumée par Varron (*R. R.*, 2, 1, 3 : Non omnes qui habent citharam sunt citharoedi) et que nous retrouvons chez Épictète, 4, 8, 16 : et il se présente avec le cordonnier et le navigateur *Sat.*, 2, 3, 104-108. Cf. Lejay : p. 371-372.

traduit le grec καθήκοντα. Le καθῆκον est un acte dont la raison demande et approuve l'accomplissement. Mais, — et c'était là une première distinction entre les devoirs, — l'intention de se conformer à la loi morale donnait seule aux actes de ce genre un caractère vertueux : ils prenaient alors le nom de κατορθώματα (1). D'autre part la parénétique avait multiplié les divisions de toute sorte : de là l'expression *tenuia officia* qui trouve son commentaire dans une phrase de Sénèque (Epist., 94, 35) : « *Tenues* autem differentias habent (praecepta) quas exigunt tempora, loca, personae ». Au vers 93, le mot *stulti* a son sens philosophique. Un peu plus loin (v. 98) la formule *publica lex hominum* ne désigne pas la loi civile ; il ne faut pas la séparer du mot *natura* qui vient après : il s'agit de la loi par excellence, de la loi naturelle que Chrysippe appelait la reine des choses divines et humaines (Marcien : Instit., 1 (Vol. I, p. 11, 25 Mommsen = Arnim, III, p. 77, n° 314) : ὁ νόμος πάντων ἐστὶ βασιλεὺς θείων τε καὶ ἀνθρωπίνων πραγμάτων).

La vertu étant pour les stoïciens à la fois la science et l'art de vivre (cf. supr., p. 263), on comprend bien l'expression *tibi recto uiuere talo* Ars *dedit* (v. 104-105), « Ἡ ἀρετή, lisons-nous encore chez Musonius (p. 22, 7 et suiv.), ἐπιστήμη ἐστὶν οὐ θεωρητικὴ μόνον, ἀλλὰ καὶ πρακτικὴ καθάπερ ἥ τε ἰατρικὴ καὶ ἡ μουσική ». Il y a plus : dès le Ier siècle avant J.-C., les stoïciens définissaient couramment la philosophie comme l'art de la vie : « *Ars est enim philosophia uitae* », dit Cicéron (De fin., 3, 2, 4 : cf. Tuscul., 2, 4, 12); de même Sénèque (Epist., 95, 7) : « Si aliae, inquit, artes contentae sunt praeceptis, contenta erit et sapientia : nam *et haec ars uitae est* » (2) (cf. fragm. cité par Lactance : Instit., 3, 15, 1 (= Haase : Fragm., 9, 17) : « Philosophia, inquit, nihil

---

(1) Voir les textes dans Arnim, III, p. 134 et suiv., n° 491 et suiv. Je signale particulièrement le n° 494 (Stobée : *Ecl.*, 2, 85, 13) et 498 (Cic.: *De finib.*, 3, 17, 58).

(2) La suite offre encore l'occasion de deux rapprochements avec Perse : « Atqui *gubernatorem* facit ille qui praecepit : « Sic moue gubernaculum, sic uela submitte, sic secundo uento utere, sic aduerso resiste, sic dubium communemque tibi uindica ». Alios quoque *artifices* praecepta confirmant : ergo in hoc idem poterunt artifices uiuendi ».

aliud est quam recta uiuendi ratio uel honeste uiuendi scientia uel *ars rectae uitae agendae* ») (1).

La comparaison du philosophe avec un essayeur d'argent (ἀργυρογνώμων) indiquée par Perse au vers 106 (v. 105-106 : ueris speciem dinoscere calles *Nequa subaerato mendosum tinniat auro*) était un lieu commun de la prédication cynico-stoïcienne. Nous la trouvons au moins deux fois chez Épictète : « Le premier et le plus important devoir du philosophe, dit-il (1, 20, 7), est d'examiner ses idées, de les juger et de n'adhérer à aucune qu'après examen. Voyez comme nous avons su trouver un art pour la monnaie, qui nous semble une chose de conséquence pour nous, et de combien de moyens se sert l'essayeur d'argent pour la vérifier. Il se sert de la vue, du toucher, de l'odorat et finalement de l'ouïe. Il frappe sur une pièce, écoute le son, et ne se contente pas de la faire sonner une fois : c'est à force de s'y reprendre que son oreille arrive à juger (ῥήξας τὸ δηνάριον τῷ ψόφῳ προσέχει καὶ οὐχ ἅπαξ ἀρκεῖται ψοφήσαντος, ἀλλ' ὑπὸ τῆς πολλῆς προσοχῆς μουσικὸς γίνεται) » (2), et ailleurs (2, 3, 3) : « Nous devrions avoir dans les choses de la vie un moyen d'apprécier les gens, à l'instar de la monnaie ; nous pourrions alors dire comme l'essayeur d'argent : « Apporte-moi telle drachme que tu voudras, et je jugerai ce qu'elle vaut » (3).

Les mots *sequenda* et *euitanda* (v. 107) forment l'un avec l'autre une antithèse consacrée. Je me borne à citer Horace (Sat., 1, 4, 115) : *Sapiens uitatu quidque petitu sit melius, causas reddet tibi,* et Sénèque (Epist., 71, 2) : *quotiens quid fugiendum sit aut quid petendum* (4). Mais, chez Perse comme chez Sénèque, les deux mots ainsi opposés répondent aux termes techniques αἱρετά et φευκτά appliqués aux vertus et aux vices (5). Cela est ici en parfait accord avec la pensée :

---

(1) Cf. P. Wendland : *Quæst. Musonianae*, p. 12.

(2) Rapprochement indiqué par M. Eichenberg : *De Pers. sat. nat.*, p. 20.

(3) Ce chapitre commence par une chrie tirée de la vie ou de la légende de Diogène. L'image venait peut-être de la littérature cynique.

(4) Cf. Eichenberg : *De Persii sat. nat.*, p. 27. Mais M. Eichenberg a tort de citer Lucilius 609 Marx : « Quid *cauendum* tibi censerem, quid *uitandum* maxume » : là il n'y a pas antithèse, mais redoublement d'expression.

(5) Cic.: *De fin.*, 3, 11, 36 : Omne autem quod honestum sit, id esse *propter se expetendum* (sc. αἱρετόν : cf. *supr.* p. 273)... § 38 : Nihil est enim de quo

Perse veut dire que celui-là seul sait vivre qui a la science des vrais biens et des vrais maux. De ces biens et de ces maux, il nous donne ensuite (v. 109-112) quelques exemples, choisis, je pense, pour leur valeur satirique : en effet la modération dans les vœux, un train de maison modeste, l'amitié véritable ne passaient point pour être les qualités dominantes de l'aristocratie romaine, tandis que l'avarice (v. 111-112) était fort répandue.

Si on est vertueux, on a la liberté, non pas seulement celle que donne le préteur, mais celle que reconnaît Jupiter lui-même (1) : car nous retrouvons ici le nom de Jupiter pour désigner l'âme et la raison souveraine du monde (v. 114). Cette liberté est inséparable de la sagesse. Mais, s'il demeure en nous la moindre parcelle du vieil homme, nous sommes incapables d'aucune action libre et vertueuse. Perse adhère ici nettement au dogme stoïcien sur le caractère absolu du bien et du mal moral : chez ceux qui n'ont pas la sagesse, il ne saurait y avoir le plus petit grain de vertu (v. 119-121) :

> Digitum exsere, peccas,
> Et quid tam paruum est ? sed nullo ture litabis
> Haereat in stultis breuis ut semuncia recti.
> Haec miscere nefas.

Plutarque rapporte ainsi le paradoxe (De aud. poet., 25 c) : μήτε τι φαῦλον ἀρετῇ προσεῖναι μήτε κακίᾳ χρηστὸν (ἀξιοῦσιν), ἀλλὰ πάντως μὲν ἐν πᾶσιν ἁμαρτωλὸν εἶναι τὸν ἀμαθῆ, περὶ πάντα δ' αὖ κατορθοῦν τὸν ἀστεῖον. Ainsi tout ce que l'homme fait est bien fait s'il a la sagesse (2), mal fait s'il ne l'a point, même l'acte le plus indifférent en lui-même comme de tendre le doigt. On lit chez Épictète (Fragm. 53 Schweighäuser = 15, Schenkl ; cf. Entret., 2, 11, 17) : Φιλοσοφία φησὶν ὅτι οὐδὲ τὸν δάκτυλον ἐκτείνειν εἰκῇ προσήκει. En effet toute action est coupable qu'on n'accomplit pas en vue de se conformer à la loi morale. Les choses indifférentes ne sont

---

minus dubitari possit quam et honesta *expetenda* per se et eodem modo turpia per se esse *fugienda*.

(1) Cf. Épict., 2, 1, 25 : οἱ φιλόσοφοι λέγουσιν ὅτι οὐκ ἐπιτρέπομεν ἐλευθέροις εἶναι εἰ μὴ τοῖς πεπαιδευμένοις · τοῦτό ἐστιν ὁ θεὸς οὐκ ἐπιτρέπει.

(2) Le sage, disait Zénon, fera tout sagement, même d'accommoder des lentilles (Athénée : 4, 158 B = Arnim : I, p. 53, n° 217).

telles que prises en elles-mêmes : elles sont une matière dont on peut faire un bon ou un mauvais usage, mais, au point de vue moral, il n'y a pas de milieu entre le bien et le mal : Ἀρέσκει δὲ αὐτοῖς, dit Diogène Laërce (7, 127), μηδὲν μέσον εἶναι ἀρετῆς καὶ κακίας.

La comparaison de l'homme vicieux avec un renard (v. 117) se retrouve chez Épictète (1, 3, 7) ; Οἱ πλείους δ' ἡμῶν ἀλώπεκες καὶ ὅσα ἐν ζῴοις ἀτυχήματα. Τί γάρ ἐστιν ἄλλο λοίδορος καὶ κακοήθης ἄνθρωπος ἢ ἀλώπηξ ; mais elle était traditionnelle, et Perse l'a prise dans Horace (Ars poet., 437): *Nunquam te fallent animi sub uolpe latentes*. L'image de la laisse ou de la chaîne comme symbole de la servitude n'était pas moins courante (v. 118) (1). L'exemple de Bathylle comme type de danseur célèbre (v. 123) était peut-être déjà répandu dans les écoles de rhétorique : on le trouve chez Phèdre (5, 7, 5) et chez Sénèque (Nat. quaest., 7, 3, 2) ; on le retrouvera chez Juvénal (6, 63).

L'opposition entre les vrais maîtres, qui sont nos passions, et le maître selon la loi, qui exerce sur son esclave une autorité purement extérieure (v. 124-131), était consacrée dans le développement du paradoxe sur la vraie liberté. Elle n'est, au surplus, qu'une variante de l'apophtegme de Diogène sur les serviteurs esclaves d'un maître et les hommes qui n'ont pas la sagesse esclaves de leurs passions. Cicéron dit (Parad., 33) : « Hic imperator... tum incipiat aliis imperare cum ipse improbissimis dominis, dedecori ac turpitudini, parere desierit », et un peu plus loin : « Non enim ita dicunt (stoici) eos esse seruos, ut mancipia, quae sunt dominorum facta nexo aut aliquo iure ciuili, sed, si seruitus sit, sicut sit, oboedientia fracti animi et abiecti et arbitrio carentis suo, quin neget omnes leues, omnes cupidos, omnes denique improbos esse seruos ? » Horace, dans la satire 7 du livre 2, applique deux fois (v. 66 et 93) le nom de *dominus* à la passion ; enfin Épictète dit (2, 1, 28 : « Toi même qui peux conduire les autres devant le préteur, n'as-tu point de maîtres (οὐδένα ἔχεις κύριον :) ? N'as-tu point pour maîtres l'argent, une jeune fille, un beau jeune homme,

---

(1) V. par ex. Horace : *Sat.*, 2, 7, 70-71, et Sén.: *De uita beata*, 16, 3 ; on rapproche aussi (v. Eichenberg : *De Persii sat. nat.*, p. 16) Hor.: *Sat.*, 2, 7, 20 : mais là, aussi bien que dans l'épître 1, 10 (v. 48), le poète songe aux usages multiples d'une corde, longe, hâlage, voltige, etc.: cf. Lejay, p. 565 (note sur *Sat.* 2, 7, 20) et 546.

le prince, un ami du prince? S'ils ne sont pas tes maîtres, pourquoi trembles-tu lorsque tu vas vers l'un d'entre eux? » (cf. 4, 1, 86).

La métaphore *nec quicquam extrinsecus intrat quod neruos agitet* (v. 128-129) vient d'Horace (sat. 2, 7, 82), mais cette comparaison de l'homme avec une marionnette est déjà chez Platon (Lois, p. 664 E), et on la retrouve chez Marc-Aurèle (7, 3 ; 10, 38 et ailleurs) (1) : elle était passée à l'état de lieu commun.

La désignation du foie comme siège des passions (v. 129) n'est pas stoïcienne. Les stoïciens faisaient du cœur le siège de la partie maîtresse (τὸ ἡγεμονικόν), qui était elle-même le siège des passions (2). Le mot est pris tout simplement comme équivalent poétique de *cor*.

Perse institue ensuite (v. 132-153) un dialogue auquel prennent part deux abstractions personnifiées. Le procédé n'était pas étranger aux maîtres du Portique : Cléanthe en avait usé dans des vers que Galien nous a conservés (De Hippocr. et Plat. pl., 5, 6 = Galien, vol. 5, p. 476 Kühn, p. 456 Iv. Müller = Arnim I, p. 129, n° 570). Mais, tandis que Cléanthe met aux prises la réflexion (λογισμός) et la colère (θυμός), c'est-à-dire une qualité et un défaut, Perse nous fait assister au conflit de deux passions. « Intus et in iecore aegro nascuntur *domini* », disait-il tout à l'heure ; il va montrer par des exemples que l'homme qui n'a pas la sagesse est livré, en effet, à une foule de maîtres souvent en désaccord les uns avec les autres. On lit chez Sénèque (Epist., 56, 5) : « Omnia licet foris resonent, dum intus nihil tumultus sit, dum *inter se non rixentur* cupiditas et timor, dum *auaritia luxuriaque non dissideant* nec altera alteram uexet ». La cupidité (φιλοπλουτία, *auaritia*) et le goût du plaisir (φιλήδονία, *luxuria*) sont deux formes d'une même passion générique, la concupiscence (ἐπιθυμία, *libido* : cf. supr., p. 282), ne différant que par l'objet : mais cette différence suffit à les dresser l'une contre l'autre. Je ne crois pas que Perse ait voulu faire entendre

---

(1) Cf. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. 546 : il signale l'emploi de cette comparaison dans le Περὶ κόσμου du Pseudo-Aristote, 6, d'où elle est passée dans le *De Mundo* d'Apulée, 27, p. 164, 2 Thomas : *Ligneolis hominum figuris*. Pour M. Aur. v. l'index de l'éd. Stich, s. u. νευροσπαστεῖν.

(2) Sur le cœur considéré par Chrysippe comme siège de l'ἡγεμονικόν, v. en particulier Chalcidius : *Ad Timaeum*, cp. 220 = Arnim, II, p. 235, n° 879. Sur l'ἡγεμονικόν comme siège des passions, cf. *supr.*, p. 288.

que l'amour des richesses a, malgré tout, une sorte de supériorité sur l'amour du plaisir parce qu'il est moins énervé : l'expression *calido sub pectore* mascula *bilis intumuit quam non extinxerit urna cicutae* (v. 144-145) signifie simplement : « Es-tu fou ? » et le mot *mascula* n'est qu'un synonyme de *robusta*. Il n'y a donc pas lieu, selon moi, de s'appuyer ici, comme le fait M. Houck (De ratione stoica in Pers. sat. conspicua, p. 90), sur un passage du *De breuitate uitae* (7, 1) où Sénèque, sans excuser aucune passion, déclare cependant la luxure plus déshonorante que celles où survit quelque virilité et, notamment, que l'amour du gain. (Licet *auaros* mihi, licet iracundos enumeres uel odia exercentes iniusta uel bella : omnes isti *uirilius* peccant : in Venerem ac *libidinem* proiectorum inhonesta tabes est).

Le Goût du plaisir ou, si on veut, la Mollesse parle tout naturellement (v. 143-153) le langage d'un épicurisme facile et développe le lieu commun bien connu sur la fuite des heures. Mais, même ici, on peut se demander si Perse ne s'est pas rappelé les idées du Portique : l'expression *hoc quod loquor inde est* (v. 153) s'accorde bien avec la théorie stoïcienne qui définissait le temps l'*extension du mouvement* (κινήσεως διάστημα) (1) et niait l'existence du présent (2) : admettre cette existence, c'était supposer une série de points fixes dans un déroulement en réalité continu ; il ne fallait donc parler que du passé et du futur. Or, c'est bien à cette idée que nous conduisent les mots *hoc quod loquor inde est* si nous les prenons à la lettre.

Le personnage ainsi tiraillé entre la Cupidité et la Mollesse semble avoir reçu quelque principe de philosophie stoïcienne : il admet en tout cas que le dieu suprême n'est pas indifférent à ce qui se passe sur la terre et qu'il s'inquiète de la valeur morale de nos actes : « Sed Jupiter audiet », répond-il (v. 137) à la Cupidité qui l'encourage au parjure.

L'homme, dit Perse, résiste parfois à l'ordre impérieux de la passion (v. 157-158 : ...cum obstiteris semel instantique negaris parere *imperio* ; cf. Hor. : Sat., 2, 7, 75-76 : Tunc mihi dominus,

---

1 V. Stobée : *Ecl.*, 1, p. 106, 5 Wachs. (fragm. d'Arius Didym., 26 Diels = Arnim, II, p. 164, n° 509.

2 V. Plutarque : *De comm. notitiis*, 41, p. 1081 C.

rerum *imperiis* hominumque Tot tantisque minor...) ; mais il ne doit pas, pour autant, chanter victoire. Il a pu rompre une fois sa chaîne, mais il l'a encore au cou, il en traîne derrière lui un long morceau qu'il sera facile au maître de ressaisir (v. 157-160). Je veux bien qu'on cite à ce propos Sénèque (De uita beata, 16, 5) : « Sed ei qui ad uirtutem tendit, etiam si multum processit, opus est tamen aliqua fortunae indulgentia, adhuc inter humana luctanti, dum nodum illum exsoluit et omne uinculum mortale. Quid ergo interest ? Quod alii alligati sunt, alii adstricti, alii districti quoque. Hic qui ad superiora progressus est et se altius extulit, *laxam catenam trahit,* nondum liber, iam tamen pro libero ». Mais, si l'image est du même ordre, elle n'est pas identique, et l'intention est fort différente : la chaîne dont il s'agit ici est celle de la fortune (1), et Sénèque parle de l'homme déjà en progrès vers la vertu (προκόπτων, *proficiens*), ce qui suppose une série de victoires sur les faux biens : Perse, au contraire, veut nous faire entendre que, dans les luttes intérieures, ce n'est rien qu'un succès ou deux et qu'il faut attaquer la passion dans sa racine. Sa pensée se précise bien dans l'exemple de l'amant de comédie maltraité par sa maîtresse et résolu à ne plus mettre les pieds chez elle, mais qui cèdera au premier appel. Horace s'était servi du même exemple (Sat., 2, 3, 258-271) pour illustrer une idée différente : les caprices des amants sont aussi déraisonnables que ceux des enfants. Quant au morceau imité par les deux satiriques, il a lui-même une autre signification : on perd son temps si l'on se flatte d'introduire la raison dans l'amour ; c'est proprement se mettre en devoir de délirer avec méthode (Térence : Eun., v. 62-63 : nihilo plus agas quam si des operam ut cum ratione insanias). Mais d'ailleurs l'esclavage de l'amour était un thème classique dans le développement du paradoxe sur la vraie liberté : nous le trouvons chez Cicéron (Parad., 36), chez Horace (Sat., 2, 7, 46-94), chez Épictète (4, 1, 17 et suiv.).

Pour terminer, le poète s'en prend encore à deux passions particulièrement impérieuses, auxquelles les stoïciens faisaient souvent la guerre : l'ambition (v. 176-179) et la superstition. La première (φιλοτιμία)

---

(1) Cf. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. 546.

était, comme la cupidité et le goût du plaisir, une forme de la concupiscence (1), la seconde (δεισιδαιμονία), une forme de la crainte (2).

Nous reconnaissons une fois de plus, dans les derniers vers (189-191) le mépris du Portique pour les jugements du vulgaire.

En somme, le stoïcisme apparaît partout dans cette cinquième satire : le thème principal est un des paradoxes de la secte ; les thèmes accessoires, si le Portique n'en peut toujours revendiquer la propriété exclusive, sont au moins de ceux qu'il avait adoptés ; toutes les idées sont en accord avec ses dogmes. Nulle part cependant on ne peut remonter avec certitude à la source philosophique où Perse aurait puisé directement. Nous avons noté des rencontres entre lui et Épictète. Notre poète avait dû entendre plus d'une fois Musonius, et on peut se demander s'il ne s'était pas souvenu ici de quelque diatribe du maître sur la vraie liberté. Mais, comme le sujet n'est traité dans aucun des fragments qui nous restent de Musonius, l'hypothèse manque d'un point d'appui solide.

VI

Dans la satire 6, telle que nous l'avons, Perse s'en prend aux hommes qui, uniquement soucieux d'augmenter leur avoir, se refusent tout bien-être sans jamais parvenir à satisfaire leur cupidité ; par conséquent, c'est encore une des formes de l'esclavage moral qu'il attaque ici. Au demeurant, il n'a guère fait que mettre en œuvre un thème tiré d'Horace (Epist., 2, 2, 190 192) :

> *Utar* et ex modico *quantum res poscet* aceruo
> Tollam, *nec metuam quid de me iudicet heres,*
> *Quod non plura datis inuenerit.*

Le préambule est adressé à Caesius Bassus et, après des éloges contournés et quelques jolis vers descriptifs, il nous amène d'un peu

---

(1) Elle vient ici compléter le groupe signalé plus haut (p. 282) et que l'on formait du rapprochement de l'avarice, de la luxure et de l'ambition.

(2) Cf. *supr.*, p. 252.

loin au sujet de la pièce. Perse, après plusieurs autres écrivains (1), y raille en passant le rêve pythagoricien du vieil Ennius. Un stoïcien pouvait se permettre cela : bien que l'école n'eût pas de dogme très arrêté sur le sort des âmes après la mort, il ne semble pas qu'un seul des maîtres du Portique ait admis la métempsycose. En revanche, il ne faut pas prendre l'expression *cor iubet hoc Enni* (v. 10) pour une formule stoïcienne. Sans doute les stoïciens faisaient du cœur le siège de l'âme ; mais il est visible que Perse s'est proposé tout simplement de donner à son vers, par l'emploi de la périphrase *cor Enni*, une solennité épique.

Dans sa retraite de Luna, Perse ne s'inquiète pas de la foule (v. 12 : *securus uulgi*). L'expression est un peu vague : le poète songe-t-il aux propos et à l'opinion du vulgaire ? ou bien, d'une manière plus générale, à toute la vaine agitation des hommes, dont il n'a plus le spectacle ? J'entends, en tout cas, qu'il se félicite d'être loin de la foule. Sans doute le sage peut être seul partout s'il le veut (2) ; mais lui-même, si les circonstances lui permettent de choisir, préfèrera vivre à l'écart du bruit, des rumeurs et de l'activité stérile des grandes villes ; seul le devoir de prendre part aux affaires publiques pourrait l'obliger à vaincre, sur ce point, ses répugnances. Mais à mesure que Néron, s'éloignant de ses débuts, révélait de mieux en mieux sa vraie nature, on voyait bien qu'il n'y avait pas de place au Sénat pour un philosophe. Thrasea devait bientôt cesser d'y paraître. A plus forte raison, un jeune homme qui ne pouvait se flatter d'être encore très avancé sur le chemin de la sagesse, avait-il le droit de chercher la retraite et de fuir, comme dit Sénèque « la vue et le voisinage du forum », se souvenant que, « si les lieux insalubres éprouvent même la santé la plus robuste, il en est également de malsains pour une âme bien portante, mais qui n'est pas encore accomplie et n'a pas toute sa

---

(1) Par exemple Cic.: *Acad. pr.*, 2, 16, 51 ; Hor.: *Epist.*, 2, 1, 50 et suiv.; Prop., 3, 3, 6.

(2) V. Sén.: *Epist.*, 56, 11 et suiv.: Si bona fide sumus, si receptui cecinimus, si speciosa contemnimus : ut paulo ante dicebam, nulla res nos auocabit, nullus hominum auiumque concentus interrumpet cogitationes bonas solidasque iam et certas. Leue illud ingenium est nec sese adhuc reduxit introrsus quod ad uocem et accidentia erigitur.

force » (Sénèque : Epist., 28, 6 : Si liceat disponere se. conspectum quoque et uiciniam fori procul fugiam. Nam ut loca grauia etiam firmissimam ualetudinem temptant, ita bonae quoque menti *necdum adhuc perfectae et conualescenti* sunt aliqua parum salubria).

L'endroit où se trouvait Perse était bon pour la santé du corps comme pour celle de l'âme; on y était à l'abri du souffle dangereux de l'Auster (v. 12-13 : quid praeparet Auster Infelix pecori, securus). C'était un avantage qu'il était permis de rechercher pourvu qu'on ne le mît pas au nombre des vrais biens.

En ajoutant qu'il ne s'inquiète pas non plus de voir le domaine du voisin plus fertile que le sien, Perse ne songe pas à l'envie mais à l'avarice (v. 13-14) : et il se rappelle un lieu commun de la morale populaire ainsi formulé par Publilius Syrus (28) : *Aliena nobis, nostra plus aliis placent* (1). « Non, dit-il ensuite (v. 15-17), quand tous ceux qui sont au-dessous de moi par la naissance s'enrichiraient, je ne me rongerais pas pour cela et je ne tomberais pas dans la lésine.» Et il en vient ainsi à définir le bon usage des richesses.

Les stoïciens ne jugeaient pas la richesse incompatible avec la vertu. Sans doute ils niaient énergiquement qu'elle fût un bien ; elle peut, disaient-ils, être acquise par le vice, et il arrive que, pour l'atteindre, nous tombions dans le mal (2). Mais, dans la classe des choses indifférentes (ἀδιάφορα), elle prenait rang parmi celles qui étaient *préférables* (προηγμένα). A côté des avantages intéressant l'âme (περὶ ψυχήν) tels qu'un bon naturel, tels que le progrès moral, la mémoire, l'intelligence, et des avantages intéressant le corps, tels que la santé et l'intégrité des sens, on plaçait les avantages du dehors (ἐκτός) : les parents, les enfants, la faveur publique, la richesse, tout au moins la richesse mesurée (3). Hécaton de Rhodes, disciple de Panétius, disait expressément,

---

(1) V. Otto : *Sprichwörter*, p. 13 s. u. *alienus*, 1 : parmi les textes qu'il cite, je retiens Sénèque : *De ira*, 3, 31, 1 : Nulli ad aliena respicienti sua placent. Cf. Hor.: *Sat.*, 1, 1, 108 et suiv.

(2) Sén.: *Epist.*, 87, 22 : Bonum ex malo non fit : diuitiae fiunt : fiunt autem ex auaritia : diuitiae ergo non sunt bonum. — 28 : Quod dum consequi uolumus, in multa mala incidimus, id bonum non est : dum diuitias autem consequi uolumus, in multa mala incidimus : ergo diuitiae bonum non sunt.

(3) V. Stobée : *Eclog.*, 2, 82, 20 Wachs. = Arnim, III, p. 34, n° 142.

au témoignage de Cicéron, que le sage, à condition de ne rien faire contre la morale et les lois, pouvait tenir compte de ses intérêts domestiques : car ce n'est pas pour soi seulement qu'on souhaite d'être riche, mais pour ses parents, ses proches, ses amis et, par dessus tout, pour la république : les fortunes particulières sont la richesse de la cité (De off., 3, 15, 63). L'idée remontait peut-être à Socrate ; nous lisons sous son nom, dans Stobée, l'apophtegme suivant : « Il faut accueillir la richesse comme une amie serviable et prête pour les belles actions » (Floril., 94, 34 Meineke : Τὸν πλοῦτον ὥσπερ φίλον ἐκτενῆ καὶ ἀπροφάσιστον εἰς τὰς καλὰς δεῖ παραλαμβάνειν πράξεις). Cela conduisait à dire que le premier devoir du riche était d'être bienfaisant : « Cur eget indignus quisquam te diuite ? » demande Horace (Sat., 2, 2, 103). Et un passage de Musonius prouve que ce thème avait sa place dans la prédication cynico-stoïcienne : « Combien, s'écrie-t-il, n'est-il pas plus glorieux de faire du bien à un grand nombre que d'habiter une maison somptueuse ! Combien il est plus digne de l'homme vertueux de dépenser pour des hommes plutôt que pour du bois et de la pierre ! » (p. 108, 14 et suiv. Hense ; πόσῳ μὲν εὐκλεέστερον τοῦ πολυτελῶς οἰκεῖν τὸ πολλοὺς εὐεργετεῖν ; πόσῳ δὲ καλοκἀγαθικώτερον τοῦ ἀναλίσκειν εἰς ξύλα καὶ λίθους τὸ εἰς ἀνθρώπους ἀναλίσκειν ;) Bien entendu, il n'était pas interdit au riche d'appliquer à ses besoins personnels une partie de ses richesses. C'était une question de mesure ; mais, en pareil cas, la limite est difficile à tracer une fois pour toutes. Cependant on pouvait prendre comme type de la vie conforme à la nature la vie du pauvre : pour lui, la nourriture et le logement sont toujours simples, le vêtement est léger, et malgré cela, il est d'ordinaire robuste et bien portant, mieux portant que le riche (1). Ne fallait-il donc pas faire au riche un devoir de s'astreindre au même régime que s'il avait été pauvre, et proscrire le luxe à tous les degrés ? Les maîtres de l'ancien Portique semblent s'être tenus sur ce point tout près du cynisme.

---

1 Épictète, 3, 26, 23 : Τοῦτο φοβῆ, μὴ οὐ δύνῃ ζῆν ἀρρώστου βίον, ἐπεί τοι τὸν τῶν ὑγιαινόντων μάθε πῶς οἱ δοῦλοι ζῶσιν, πῶς οἱ ἐργάται, πῶς οἱ γνησίως φιλοσοφοῦντες, πῶς Σωκράτης ἔζησεν..., πῶς Διογένης, πῶς Κλεάνθης ἅμα σχολάζων καὶ ἀντλῶν. Mais Épictète ne fait que répéter ici les leçons de son maître Musonius (v. p. 104, 5 ; Hense : οἱ ταῖς εὐτελεστάταις χρώμενοι τροφαῖς ἰσχυρότατοί εἰσι (et la suite).

Zénon se contentait d'aliments crus et n'avait pour vêtement qu'un manteau léger ; Chrysippe aimait à répéter après Euripide : « Que faut-il aux mortels sinon deux choses seulement, la semence de Déméter et l'eau versée comme boisson, objets tout prêts et propres à nous alimenter? » (V. Arnim, III, p. 177, n° 706); les olives lui semblaient un luxe quand on avait de l'ortie (μὴ < μοί > ποτ' ἐλαίαν ἔσθι· ἀκαλήφην ἔχων), et nous savons combien il vantait pour l'hiver la purée d'oignons et de lentilles (Arnim, III, p. 178, n° 709 a ; cf. supr., p. 289). Il s'établit ainsi dans la secte une tradition d'ascétisme qui était encore très vivante à l'époque de Perse : elle était représentée, dans l'entourage même de Thrasea, par Musonius : on nous a conservé de celui-ci deux entretiens sur la nourriture (Περὶ τροφῆς : v. p. 94 et 99 Hense) : aux aliments cuits, il préfère les aliments crus, fruits, salades, lait, fromage, miel (p. 95, 4 et suiv.); les viandes, dit-il, obscurcissent la pensée, et il recommande de ne pas en manger (p. 95, 11 et suiv.). Deux autres entretiens (p. 105 et 109) nous apprennent qu'il ne condamnait pas moins le luxe dans le vêtement et dans le mobilier (1).

Mais, de bonne heure, la casuistique stoïcienne avait cherché des accommodements avec la rigueur de ces principes. Certains stoïciens allaient jusqu'à permettre l'ivresse au sage sous prétexte qu'il ne laissera jamais sa raison dans le vin (2). L'interdiction de la viande n'eut jamais, semble-t-il, même pour les plus orthodoxes, la force d'un dogme : pour la prononcer, Sextius ne s'était pas réclamé de Zénon mais de Pythagore (v. Sén.: Epist., 108, 17). Cicéron suit peut-être Panétius lorsque, tout en maintenant le principe que la nourriture doit tirer sa règle des lois de la santé et non du plaisir, il permet d'accorder quelque chose au plaisir à condition qu'on ne dépasse point la mesure (3). Sénèque (Epist., 108, 16), après avoir rappelé la

---

(1) Je dois beaucoup pour tout ce paragraphe à l'étude de M. Lejay sur la satire 2, 2, d'Horace (P. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. 311 et suiv.).

(2) V. dans Stobée : *Eclog.*, 2, 7, p. 109, 5 W. = Arnim, III, p. 163, n° 643), le raisonnement qui était la source de ce sophisme.

(3) Cic.: *De off.*, 1, 30, 106 : Ex quo intellegitur corporis uoluptatem non satis esse dignam hominis praestantia, eamque contemni et reici oportere ; *sin sit quispiam qui aliquid tribuat uoluptati, diligenter ei tenendum esse eius fruendae modum.* Itaque uictus cultusque corporis ad ualetudinem referatur

règle ascétique qu'il avait adoptée quelque temps dans sa jeunesse, indique qu'il s'était toujours abstenu depuis de certaines délicatesses, mais il ajoute : « Cetera proiecta redierunt, ita tamen ut quorum abstinentiam interrupi modum seruem et quidem abstinentiae proximiorem, nescio an difficiliorem quoniam quidem abscinduntur facilius animo quam temperantur ».

Cette frugalité mitigée, dont l'Ofellus d'Horace donne les règles (Sat., 2, 2), semble avoir été la loi de Perse dans l'usage d'une fortune assez considérable. Il nous le dit nettement (v. 15-24) : il entend se tenir à égale distance de la lésine et de la prodigalité (1). Il ne sera pas de ceux dont tout le luxe est, dans les grands jours, d'arroser leurs légumes secs d'un peu de saumure achetée pour la circonstance ; mais il n'entend pas non plus rivaliser avec les viveurs : il ne sert pas de turbots à ses affranchis, et son palais ne sait pas distinguer une grive femelle d'une grive mâle. Il était, pour suivre cette voie moyenne, d'autant plus à l'aise qu'il n'oppose pas sa manière de vivre aux pratiques de l'ascétisme, mais aux habitudes sordides de l'avarice. Or, les stoïciens condamnaient l'avarice : elle était pour eux une des espèces de la concupiscence (ἐπιθυμία) et procédait d'un jugement faux sur la valeur véritable de la richesse : l'avare met cette valeur dans l'acquisition et la possession alors qu'elle est uniquement dans l'usage. Nous lisons chez Télès (Hense : Teletis reliq.[2], p. 37, 6) : οἱ ἀρχαῖοι ἔλεγον οὐκ ἀηδῶς· ἔφασαν γὰρ τῶν ἀνθρώπων οὓς μὲν χρήματα ἔχειν, οὓς δὲ κτήματα· οὓς μὲν γὰρ χρᾶσθαι τοῖς ὑπάρχουσιν, οὓς δὲ μόνον κεκτῆσθαι οὔτε ἑαυτοῖς προϊεμένους οὔτε ἄλλοις μεταδιδόντας. Cette opposition entre la possession et l'usage est d'ailleurs antérieure au stoïcisme ou même au cynisme. On la trouve chez Platon (Euthyd., p. 280 D) et chez Aristote (Eth., p. 1120 a 8) (2). Elle a été reprise par Plutarque, qui, comme Télès, l'applique directement à l'avarice (De cupid. diu., p. 525 B) : « L'amour des richesses, dit-il, est un despote exigeant et impitoyable : il force d'acquérir et il défend d'user »

---

et ad uires, non ad uoluptatem. Cf. Musonius, p. 105, 4 : φημὶ δεῖν σκοπὸν μὲν αὐτῆς, sc. τῆς τροφῆς, ποιεῖσθαι ὑγίειάν τε καὶ ἰσχύν.

(1) Sur les vers 18-19 (Discrepet his alius : geminos, *horoscope*, uaro Producis genio), je renvoie à ce que j'ai dit ci-dessus, p. 289 et n. 3).

(2) V. O. Hense : *Teletis rel.*[2], p. XLIX et p. 37 n. 6.

(ἀλλ' ὥσπερ βαρεῖα καὶ πικρὰ δέσποινα, κτᾶσθαι μὲν ἀναγκάζει (sc. ἡ φιλοπλουτία), (χρῆσθαι δὲ κωλύει) (1). User, voilà précisément ce que Perse veut faire : *Utar* ego, *utar* (v. 22) (2). Ce n'est nullement un devoir que d'amasser ; il ne faut pas aller au delà de ses ressources, mais on peut dépenser entièrement la récolte de l'année, puisqu'il suffit de travailler le sol pour lui faire produire une moisson nouvelle. Le devoir pour le riche, c'est de venir en aide à autrui, dût-il pour cela entamer son capital (v. 31-32 : de caespite uiuo frange aliquid, largire inopi). Perse parle ici le même langage qu'Hécaton ou que Musonius ; seulement, par souci d'art et pour faire un petit tableau, il a pris un exemple particulier, celui de l'ami naufragé (v. 27 et suiv.) :

> Ast uocat officium : trabe rupta Bruttia saxa
> Prendit amicus inops.....
> .....Nunc et de caespite uiuo
> Frange aliquid, largire inopi, ne pictus oberret
> Caerulea in tabula.

En réalité, l'avare ne travaille que pour son héritier : et l'héritier peut être un personnage des moins intéressants, uniquement soucieux de jouir. Sans doute, s'il est mal satisfait, il ne rendra au mort que des honneurs médiocres. Mais ces honneurs, il est visible que Perse ne s'en soucie guère, et cela est bien d'un stoïcien. Le Portique avait suivi sur ce point la doctrine cynique, telle qu'on la trouve nettement formulée chez Télès (Hense², p. 31, 1) : « Si tu n'es pas enseveli, dit ce dernier, mais jeté sans sépulture, où est l'inconvénient ? où est la différence si on est consumé par le feu ou dévoré par les chiens ou bien par les corbeaux, étant au-dessus de terre, ou par les vers, étant sous terre ? » (3). Nous pouvons inférer d'un passage de Cicéron (Tusc., 1, 45, 108) que Chrysippe avait longuement développé cette thèse (4). On

---

(1) Musonius avait dit (p. 27, 14, Hense) : ἐπὶ χρημάτων μὴ προτιμᾶν τοῦ προΐεσθαι τὸ λαμβάνειν.

(2) Le mot est pris à Horace (*Epist.*, 2, 2, 190) ; pour l'idée, on peut rapprocher aussi Hor.: *Sat.*, 1, 1, 73 : Nescis quo ualeat nummus ? quem praebeat *usum ?* et Perse : *Sat.*, 3, 69-70 (discite) quid asper *utile* nummus habet.

(3) Cf. Hense : *Tel. rel.*², p. CII et suiv.

(4) Cf. Lactance : *Inst. diu.*, 6, 12 = Arnim, III, p. 186, n° 751 (Cf. le n° suivant = Sextus Emp.: *Adu. math.*, 11, 194).

la retrouve chez Sénèque (Epist., 92, 34-35) : « Ille diuinus animus egressurus hominem, quo receptaculum suum conferatur, ignis illud exurat an terra contegat, an ferae distrahant, non magis ad se iudicat pertinere quam secundas ad editum infantem. Utrum proiectum aues differant an consumatur *canibus data praeda marinis*, qui ad illum, qui nullus ?... Neminem de supremo officio rego ; nulli reliquias meas commendo. Ne quis insepultus esset, rerum natura prospexit ». Et Lucain, condisciple de Perse chez Cornutus, a dit (Phars., 7, v. 810 et suiv.) :

Tabesne cadauera soluat
An rogus, haud refert ; placido natura receptat
Cuncta sinu, finemque sui sibi corpora debent.

D'autre part, Perse se montre peu préoccupé des propos qu'on pourra tenir sur son compte après sa mort. Le philosophe, durant sa vie, n'attache aucune importance à l'opinion du vulgaire : comment pourrait-il, au delà du tombeau, accorder une valeur à celle d'un Bestius qui méprise la philosophie ?

Faut-il admettre avec Nisard (Poètes latins, I, p. 243-244) que le poète, dans la longue sortie où il menace son héritier de dissiper son bien (v. 41-74), « brûle en cachette un grain d'encens idolâtre sur les autels d'Épicure » ? Je ne crois pas ; je ne vois ici qu'un artifice de composition, un moyen ingénieux de railler les héritiers avides en dénonçant du même coup la folie de l'avarice, dont l'effort n'aboutit qu'à les enrichir (1) : toutes ces privations, c'était donc pour qu'un viveur pût un jour se gorger de foie gras et faire l'amour avec des femmes de haut rang (v. 69-74) ? Pour sa part, Perse ne veut pas jouer ce rôle de dupe. Mais s'il refuse de se contenter de l'ortie chère à Chrysippe (2), sa débauche demeure frugale : il mettra simplement un peu plus d'huile sur ses légumes : *nunc, nunc impensius unge, unge, puer caules !* (v. 68-69). Tout le morceau est ironique : ce n'est pas la gaminerie d'un écolier qui s'émancipe. Il me semble que l'allusion au triomphe truqué de Caligula (v. 43-49) rend l'ironie plus sensible encore : l'héritier n'aurait rien à dire (v. 49 : *quis uetat ?*) s'il

1) Perse a pu prendre cette idée chez Horace ; *Sat.*, 2, 3, 123 : Filius aut etiam haec libertus ut ebibat heres, Dis inimice senex, custodis ?

2) Cf. *supr.*, p. 307. V. Arnim, III, p. 178, n° 709 a.

plaisait à Perse de dépenser beaucoup d'argent pour s'associer aux extravagances d'un fou.

Perse a peu demandé à la philosophie pour étoffer ce développement satirique. On peut noter comme stoïciens les vers (57-60) où il marque son dédain pour la noblesse de naissance : pour peu que nous remontions dans le passé, nous épuisons bien vite la liste de nos aïeux et nous rencontrons, au point de départ de notre généalogie, quelque *fils de la terre* (v. 57 : Progenies terrae). Nous lisons aussi chez Sénèque (Epist., 44, 4) : « Omnibus nobis totidem ante nos sunt. Nullius non origo ultra memorian. Plato ait : « Neminem regem non ex seruis esse oriundum, neminem non seruum ex regibus ». Omnia ista longa uarietas miscuit et sursum deorsum fortuna uersauit ». Mais c'est là un thème qui, des écoles de philosophie, était passé dans les écoles de rhétorique, comme en témoigne ce trait de Julius Bassus, rapporté par Sénèque le Père (Contr., 1, 6, 4): « Quemcumque uolueris reuolue nobilem : ad humilitatem peruenies ». On peut en dire autant de la course du flambeau (v. 61) : on trouve cette allégorie pour la première fois dans Platon (Lois, 6, p. 776 B : γεννῶντάς τε καὶ ἐκτρέφοντας παῖδας καθάπερ λαμπάδα τὸν βίον παραδιδόντας ἄλλοις ἐξ ἄλλων), et l'auteur de la rhétorique à Hérennius (4, 46, 59) la cite comme un exemple des comparaisons dont les orateurs ornaient leurs discours (1). Mais une autre comparaison qu'on relève dans les derniers vers de la satire doit bien un de ses termes au stoïcisme. Perse veut faire sentir ce qu'il y a d'insatiable dans l'avarice, et il dit : « Un homme cupide n'est pas plus capable de se déclarer satisfait du gain déjà acquis qu'il n'est possible de mener le sorite à sa fin ». Horace avait déjà fait allusion à ce raisonnement célèbre (Epist., 2, 1, 45-47) :

> Utor permisso caudaeque pilos ut equinae
> Paulatim uello et demo unum, demo etiam unum
> Dum cadat elusus ratione ruentis acerui,
> Qui redit ad fastos.

Seulement Perse, par piété stoïcienne peut-être, a voulu rappeler le nom de l'inventeur, et il interpelle Chrysippe (v. 80) :

> Inuentus, Chrysippe, tui finitor acerui.

---

(1) Cf. O. Jahn : *Sat. de Perse*, p. 226.

Tout compte fait, bien que cette sixième satire ne contienne rien qui soit contraire aux principes du Portique, elle n'a pas au même degré que les quatre autres morceaux philosophiques le caractère d'une leçon de stoïcisme.

Si maintenant, laissant de côté la première satire, où l'actualité tient une si large place, nous cherchons s'il existe un lien entre les autres, nous voyons tout de suite que les satires 3, 4 et 5 forment une sorte de longue exhortation à l'étude de la sagesse, qui seule peut nous donner la santé morale, nous apprendre à nous connaître nous-mêmes et faire de nous des hommes vraiment libres. Les satires 2 et 6 traitent deux points de morale pratique particulièrement intéressants pour les Romains, peuple religieux et riche : la prière et le bon usage des richesses. On ne saurait donc, comme a fait Nisard (Poètes latins, I, p. 245), accuser Perse d'avoir « pris un à un les principaux axiomes de sa secte » et de les avoir « mis en vers, à peu près comme ce fanatique de nos cinq codes qui s'était mis à rimer quatre ou cinq mille articles de législation ». Une seule fois, dans la deuxième partie de la satire 5, le thème est un des dogmes du Portique, et un de ceux qui heurtaient le moins le sens commun ; partout ailleurs nous avons affaire à des sujets très généraux, et le stoïcisme apparaît seulement dans la manière dont ils sont traités (1). On a même pu soutenir ce paradoxe que Perse n'est stoïcien que par moment et d'une manière pour ainsi dire inconsciente (2). Cette affirmation audacieuse ne résiste pas à l'examen, mais il est bien vrai que notre poète a fait tout autre chose que versifier un cours de philosophie stoïcienne. Il n'est pas sorti de l'éthique, et, dans l'éthique même, il n'a retenu que quelques questions essentielles pour la conduite de la vie, en évitant

(1) D'ailleurs, comme le fait remarquer M. Wendland (*Die hell. röm. Kultur*[3], p. 84), « Was wir von stoischen, kynischen, neupythagorischen Moraltraktaten haben, ist in der Wahl der Themata, Tendenz, Haltung gleichartig, nur in Ton und Nuance verschieden ».

(2) A. Bucciarelli (*Utrum A. Persius Flaccus doctrinae stoicae sit sectator idem et interpres*, Rome, 1888, p. 10), cité par Burnier : *Perse et le néo-stoïcisme*, p. 40.

presque toujours les discussions d'un caractère technique. A ce point de vue on ne peut pas dire qu'il ait fait violence aux traditions du genre, puisque, depuis Lucilius (1), la causerie en vers aimait à prendre la morale pratique pour objet. Déjà même, Horace y avait, par deux fois, enveloppé un sermon stoïcien. Mais il s'amusait, tandis que Perse s'est proposé très sérieusement de mettre la satire au service d'une doctrine ; seulement, comme il écrivait pour le grand public, il a évité tout ce qui était controverse d'école et il a laissé dans l'ombre les paradoxes trop audacieux. Les dogmes stoïciens que nous avons relevés chez lui sont pour une bonne part de ceux où la diatribe et l'homélie cherchaient leur matière : on se rappelle les nombreux rapprochements que nous avons pu faire entre Perse d'un côté, Musonius et Épictète de l'autre. Plusieurs de ces dogmes figuraient déjà dans les satires ou les épîtres d'Horace ; d'autres avaient pénétré dans les écoles de rhétorique. Ainsi, malgré le ton volontiers tranchant de ses vers, Perse a été, comme poète philosophe, un peu timide ; il n'est à aucun degré le Lucrèce du stoïcisme. A-t-il redouté de n'être point suivi s'il montait résolument jusqu'aux hauteurs métaphysiques de la doctrine ? ou bien n'avait-il pas assez de force d'esprit pour tenter de s'y élever ? Il faut noter, pour être juste, que les philosophes, lorsqu'ils s'adressaient aux gens du monde, n'avaient pas l'habitude de faire beaucoup de métaphysique : en pareil cas ils s'enfermaient de préférence dans la morale. Aussi bien se préoccupaient-ils surtout, lorsqu'ils ne recherchaient pas les applaudissements, d'émouvoir les âmes et de les amener à l'étude de la philosophie. Perse, qui n'était pas un dialecticien et qui écrivait pour tout le public cultivé, dut naturellement borner son ambition à mettre en œuvre d'une manière intéressante et à revêtir d'une forme neuve, ou renouvelée, des idées dont les prédicateurs stoïciens nourrissaient depuis longtemps leur éloquence. Il nous reste à chercher s'il y est parvenu.

---

(1) Il semble même que Lucilius eût consacré un livre entier (le 15e) à célébrer les bienfaits de la philosophie : cf. Marx : *Lucil. reliq.*, II, p. 192.

QUATRIÈME PARTIE

LA COMPOSITION ET LE STYLE DANS LES SATIRES DE PERSE

CHAPITRE PREMIER

La composition et les procédés de développement

Parentes par le fond des diatribes stoïciennes, les satires de Perse s'en rapprochent-elles encore par la disposition ? La lecture la plus rapide et la plus superficielle suffit à montrer qu'on y retrouve un grand nombre des procédés de composition et de développement déjà employés par Horace. Mais on sait qu'Horace était, à ce point de vue, le continuateur de Lucilius et que tous deux ont fréquemment donné à leurs causeries en vers une allure assez voisine de celle de la diatribe. Comme l'imitation directe d'Horace est partout visible dans l'œuvre de Perse, il faut prendre garde en bien des cas d'attribuer à l'influence du sermon stoïcien ce qui relève uniquement des traditions de la satire.

I

La composition dans les diatribes

Je veux rappeler ici que la diatribe cynico-stoïcienne est une leçon de morale sur un sujet simple, soit qu'elle se propose de rectifier les préjugés du vulgaire sur l'homme, sur le bien et le mal, sur la divinité, et traite, par exemple, de l'indépendance, de la richesse et de la

pauvreté, de l'exil, de la Providence, soit qu'elle développe quelque dogme ou quelque paradoxe philosophique, soit qu'elle s'attache à donner des préceptes pratiques et nous dise comment nous devons nous alimenter, nous vêtir, nous loger, nous conduire avec notre femme, nos enfants, nos amis (1). En général le sujet est posé dès le début, directement ou sous forme de question ; parfois le préjugé que le philosophe se propose de réfuter est formulé tout d'abord. Le développement est, presque toujours, une discussion, présentée en grande partie sous la forme d'un dialogue ou d'une série de dialogues fictifs. Mais cette discussion est conduite avec plus ou moins de méthode.

Dans les diatribes de Télès, qui, peut-être, suivaient d'assez près celles de Bion, elle est peu serrée. Je prends, par exemple, la diatribe qui traite de l'exil (Περὶ φυγῆς, p. 21 et suiv. Hense²). L'auteur indique d'abord que l'exil ne saurait altérer en nous la raison : un acteur perd-il son talent lorsqu'il joue sur une terre étrangère? Il montre ensuite que l'exil ne nous prive d'aucun bien : ni des biens de l'âme — et Télès nomme ici différentes vertus — ; ni des biens du corps — et il fait remarquer que rien n'empêche un exilé de se bien porter, que même il se porte mieux parfois que dans son pays natal — ; ni des biens de la fortune — on a vu des hommes que l'exil a faits plus riches qu'ils n'étaient, et Télès cite des exemples tirés de la mythologie et de l'histoire. On dira : « L'exilé ne peut exercer de magistrature, on ne se fie pas à lui, il n'a pas la liberté de parler ». Télès répond par l'exemple d'un certain nombre d'exilés devenus les lieutenants, les confidents, les conseillers des rois. — « Sans doute, mais les exilés n'exercent pas le pouvoir chez eux » —. Les femmes non plus, réplique Télès, ni les enfants, ni les adolescents, ni les vieillards trop âgés. Peu importe d'ailleurs le nombre de ceux à qui on commande ; et, partout, on a un homme à gouverner : soi-même. Télès poursuit en examinant une à une d'autres plaintes contre l'exil : que l'exilé n'a pas la faculté d'aller dans sa patrie ; que c'est un affront d'être banni par des gens qui valent moins que nous ; qu'il est pénible de découvrir l'ingratitude de sa patrie, de ne pas achever sa vie là où l'on est né, d'être traité de métèque, de ne pas être enterré dans le sol natal. Et,

(1) Cf. Wendland : *Hell. röm. Kult.*³, p. 86-87, et les notes.

chaque fois, il s'attache à montrer, par des raisonnements, des comparaisons, des exemples, que la plainte est sans fondement.

La composition, on le voit, n'est guère compliquée. Mais il n'est pas toujours facile de voir si l'ordre des parties est l'effet d'une construction logique ou si elles se succèdent un peu au hasard.

Il y a plus de méthode dans le sermon du Stertinius d'Horace (Sat., 2, 3). Le sujet en est le paradoxe stoïcien sur l'universelle folie : πᾶς ἄφρων μαίνεται. L'orateur définit d'abord la folie ; puis il montre, dans une première partie que, si Damasippe est fou, ses créanciers le sont au moins autant que lui (v. 41-81). Dans une deuxième partie qui « s'adresse à toute l'humanité », il prétend prouver que « tous les hommes sont fous parce qu'ils sont possédés d'un des quatre vices suivants : *auaritia* (82-157), *ambitio* (158-223), *luxuria* (224-280), *superstitio* (281-295). Le sermon proprement dit est donc en quatre points. Le deuxième et le troisième sont eux-mêmes subdivisés en deux parties. Stertinius peint successivement l'ambitieux bourgeois et l'ambitieux cruel (158-186 et 187-223), la folie du luxe et la folie de l'amour (224-246 et 247-280) » (Lejay : Sat. d'Hor., p. 356). Il ne faut pas s'exagérer, d'ailleurs, le caractère méthodique de ce plan : on pourrait sans inconvénient changer l'ordre des parties. D'un autre côté « les développements sur l'avarice et sur l'ambition ont leur annonce et leur conclusion particulières (82-83, 158-159, 159-167, 220-223). Le troisième développement est annoncé (v. 224). Mais il n'a pas de conclusion ; et le quatrième point, sur la superstition, n'a ni annonce ni conclusion ». On voit que la symétrie est loin d'être parfaite, d'autant plus qu'il y a disproportion entre les quatre développements : « Nous tombons de 76 vers à 66, puis à 37, puis à 15... Le prédicateur populaire n'a ni prévu son discours ni calculé son effort. Il s'essouffle en parlant et finit court ». (Lejay, p. 357).

Les diatribes de Musonius se distinguent par leur disposition claire, l'ordonnance systématique des pensées, la largeur de l'exposition qui use souvent de la période, l'absence d'effets violents, la rareté des citations et des traits, le rôle restreint du dialogue fictif (1). Musonius

---

(1) Nous avons vu (cf. *supr.*, p. 135) que chez Bion, la diatribe s'apparentait à l'éloquence asiatique. Musonius avait subi peut-être l'influence de l'atticisme. V. Wendland : *Hell röm. Kultur*[3], p. 80 : « Wie die alte Diatribe die

commence toujours par délimiter nettement la question qu'il se propose de traiter, et il s'interdit ensuite toute digression. Comme Télès, il a démontré que l'exil n'est pas un mal, et un certain nombre de thèmes sont communs aux deux diatribes. Mais la disposition n'est pas la même dans l'une et dans l'autre, et, bien que l'ordre suivi par Musonius puisse sembler assez arbitraire parfois, on sent chez lui le souci de terminer sa démonstration par les arguments les plus forts : la dernière partie montre, en effet, que l'exil ne nous enlève aucun des vrais biens, puisqu'il nous laisse toutes nos vertus, si nous en avons. Si notre exil est juste, nous devons le supporter comme tel ; s'il ne l'est pas, le malheur est pour ceux qui ont été injustes.

Bien qu'Épictète fût le disciple de Musonius, on trouve dans ses diatribes (1), telles qu'Arrien nous les a conservées, plus de brusquerie et aussi un ordre moins régulier. Perse n'a pu ni les entendre ni les lire. Je veux pourtant en dire quelques mots parce que c'est la collection de diatribes stoïciennes la plus riche qui soit parvenue jusqu'à nous.

Je prends d'abord à titre d'exemple le chapitre 16 du liv. 2. Épictète y développe cette idée que nous devons nous exercer à ne pas chercher le bonheur hors de nous. Il commence par rappeler les principes : le bien et le mal sont dans notre libre arbitre ; tout ce qui ne relève pas de notre libre arbitre est indifférent. Dans une série de questions pressantes (2), le philosophe demande à un personnage indéterminé s'il s'est préparé à appliquer ces principes hors de l'école, quand il sera en face des choses. L'orateur, le joueur de harpe, même habiles, sont inquiets au moment de se faire entendre, parce qu'ils n'estiment pas la louange et le blâme de la foule à leur juste valeur. Il en est de même de nous tous : nous ne nous attachons qu'aux choses extérieu-

---

lebhaft bewegte, temperamentvolle, prickelnde. Beredsamkeit der hellenistischen Zeit, so zeigt die junge den gleichmässigen Fluss der attizistischen Rhetorik ».

(1) Je n'oublie pas qu'il y a dans le recueil d'Arrien, à côté des diatribes proprement dites, quelques conversations véritables.

(2) Sur le caractère passionné de l'éloquence d'Épictète, cf. R. Hirzel : *Der Dialog.*, II, p. 247.

res. Comment, dès lors, ne pas nous tourmenter ? Et nous irons, après cela, demander à Dieu : « Fais que je n'aie point de tourment » ? « Insensé ! s'écrie Épictète dans une brusque apostrophe, tu as besoin de te moucher, et tu iras demander à Dieu, qui t'a donné des doigts, d'empêcher tes narines de couler ? Ne t'a-t-il pas donné aussi, contre les épreuves, la patience et le courage ? » Mais c'est le succès de nos actes qui nous préoccupe, non point notre conduite même qui seule, pourtant, dépend de nous. Épictète développe alors longuement, en multipliant les comparaisons et les exemples, l'idée que nous ne savons pas voir les choses et que nous nous attachons follement à ce qui n'est pas à nous. Et pourtant on n'est pas philosophe, eût-on étudié la philosophie pendant des années, si on ne s'est pas incliné, par un acte de libre soumission, devant la volonté divine. Prenons pour modèle Hercule : c'est pour obéir à Dieu qu'il s'en est allé partout, redressant les iniquités et les injustices. Soumis à Dieu, chassons les passions de notre cœur ; le bonheur n'est qu'en nous.

En somme nous avons là une série de développements autour d'une idée plutôt qu'une dissertation composée avec méthode. C'est l'impression que laissent presque toujours les diatribes d'Épictète : il se propose pour thème un principe stoïcien, puis il insiste de toutes les manières sur ce principe, plutôt qu'il n'en fournit une démonstration. Mais, d'ailleurs, il pose presque toujours de façon fort nette, et dès le début, le sujet de sa conférence et il nous y ramène ordinairement dans sa conclusion. Il lui arrive cependant de partir d'un cas particulier pour arriver à l'idée générale : c'est ainsi que, dans le chapitre 7 du livre 4, il se demande ce qui nous fait redouter un tyran, et, quand il a répondu à la question, nous voyons que, là encore, il s'agit pour lui de montrer que rien ne doit nous émouvoir de ce qui est extérieur à nous.

De ces quelques exemples (1) nous pouvons conclure que la diatribe cynico-stoïcienne, à ne la considérer que dans sa disposition générale, se caractérise d'ordinaire par l'unité du sujet, mais n'offre pas toujours un progrès véritable dans la marche du développement ; souvent le

---

(1) On pourrait en chercher aussi chez Plutarque : des traités comme le Περὶ φιλοπλουτίας imitaient peut-être de près la manière de Bion : cf. R. Heinze : *De Horatio Bionis imitatore*, p. 18-19.

lien des parties est assuré par l'idée centrale plutôt que par un enchaînement logique rigoureux. Cela revient à dire que, par la composition aussi bien que par le style, la diatribe est une sorte de déclamation philosophique plutôt qu'une variété de l'exposition dialectique.

II

La composition dans les satires d'Horace

Les satires d'Horace, y compris les satires morales, se laissent beaucoup moins aisément ramener à l'unité. La diatribe est un discours, même lorsqu'elle emprunte les procédés du dialogue ou affecte le ton de la causerie ; la satire d'Horace est véritablement une causerie. Le poète, à force d'art, réussit à nous donner l'illusion qu'il n'a pas arrêté son plan, que nous assistons au travail même de sa pensée, que l'ensemble s'organise peu à peu par l'association spontanée des idées (1). Non seulement il est rare chez lui que le sujet soit posé nettement dès le début comme un thème à développer, mais il arrive que nous ayons à le chercher à travers les digressions, les parenthèses, les confidences ; et parfois, après cette recherche, la réduction à l'unité apparait impossible. Il y a entre la diatribe cynico-stoïcienne et la satire d'Horace toute la différence qui peut séparer une leçon dogmatique et volontiers pédantesque d'une des formes les plus souples et les plus aimables qu'ait jamais revêtue la littérature personnelle. Et qu'Horace lui-même en ait eu conscience, c'est ce que prouvent les trois satires du second livre (2, 3, 7) où il s'est donné le plaisir d'imiter, avec une fidélité qui est une ironie, le sermon philosophique.

Après cela, je ne fais pas difficulté de convenir qu'on retrouve chez Horace un bon nombre des procédés de développement les plus employés par les prédicateurs cyniques ou stoïciens : la prosopopée sous toutes ses formes ; le dialogue fictif, soit entre l'auteur et un interlocuteur, anonyme ou non, soit entre deux personnages qui peuvent être pris dans la fable ou dans l'histoire, ou demeurer à l'état

---

1 Cf. Cartault : *Etude sur les satires d'Horace*, p. 64.

de types généraux ; les interrogations qui ne sont que des artifices oratoires et celles qui, par la figure appelée διαλογισμός, sont suivies d'une réponse donnée par l'auteur lui-même ; les exemples et les anecdotes tirés de la mythologie, de l'histoire, de la réalité contemporaine ; les fables et les courtes scènes traitées à la façon de petits mimes. Ces procédés, il se peut qu'Horace et, avant lui, Lucilius les aient empruntés à la littérature morale de la Grèce, mais cela n'empêche point que la satire d'Horace ne soit tout autre chose qu'une diatribe en vers.

Cela dit, il nous sera facile de voir si Perse est vraiment le continuateur d'Horace ou s'il n'a fait que déguiser, sous un vêtement horatien, de véritables diatribes. J'examinerai d'abord les cinq dernières satires, c'est-à-dire les satires morales : la première, littéraire avant tout et dirigée contre la poésie à la mode, n'a pas de pendant chez les philosophes.

III

La composition et les procédés de développement chez Perse (1)

1. — La satire 2 débute comme une épître. On sait que le procédé n'est pas étranger à Horace : dans deux de ses satires (1, 1 et 6), il s'adresse à Mécène, et, une fois (Sat., 1, 1), le nom de Mécène, mis en tête du développement, n'a guère que la valeur d'une dédicace. Ici Perse donne un rôle à son ami Macrinus, mais ce n'est, comme on dit, qu'un bout de rôle : il se sert de lui pour introduire l'idée générale du morceau, puis semble l'oublier tout à fait. Il a voulu, je pense, poser son sujet d'une manière qui ne sentît pas trop l'homme d'école. « Tu vas, dit-il à son ami, célébrer ton jour de naissance, mais à cette occasion, tu n'adresseras pas aux dieux une prière mercantile ». Le caractère mercantile de la prière et du culte chez la plupart des hommes, tel est bien le thème qu'il va traiter.

---

1 Les analyses qui, dans la grande édition de Jahn, précèdent chaque satire m'ont été très utiles pour cette partie de mon étude.

Si nous laissons de côté le préambule, nous pouvons distinguer dans cette satire quatre parties que Perse s'est contenté de juxtaposer sans ménager entre elles aucune transition : dans la première (v. 5-30), il s'en prend aux grands personnages qui adressent à la divinité des vœux qu'ils auraient honte de formuler à haute voix, des prières qu'un homme, même de moralité faible, repousserait avec horreur, et il leur demande quelle idée, enfin, ils se font de Dieu. Dans la seconde partie (v. 31-40), il raille les femmes, bien intentionnées mais ignorantes, qui souhaitent le malheur de l'enfant qu'elles aiment en croyant souhaiter son bien. Dans la troisième (v. 41-51), il montre que certains hommes détruisent eux-mêmes l'effet de leurs vœux, soit en se gorgeant de nourriture au moment où ils demandent la santé, soit en massacrant tous leurs bestiaux pour obtenir de Mercure qu'il en accroisse le nombre. Enfin, dans la quatrième partie (v. 52-75), il accuse les hommes de prêter aux dieux leur propre cupidité et de se les représenter sensibles au luxe des temples et à la richesse des offrandes : le seul hommage qui leur soit agréable, c'est celui d'une conscience pure.

Il est facile de démêler un lien entre ces quatre parties. Une idée commune domine les deux premières : c'est qu'on s'imagine pouvoir adresser aux dieux toute espèce de vœux pourvu qu'on ait exactement accompli certains rites. La troisième partie indique que, parfois, l'accomplissement des rites mêmes suffit à détruire l'effet du vœu. Enfin, dans la dernière partie, le poète établit que toutes ces erreurs viennent d'un faux jugement sur la divinité. L'unité est parfaite, et on sent qu'elle repose sur un plan très arrêté. Mais il est visible que l'auteur a voulu éviter le pédantisme des divisions annoncées d'avance et d'un enchaînement logique trop marqué.

Dans le détail, il s'est appliqué à varier les procédés et à donner l'illusion du mouvement. Il nous montre d'abord, dans trois vers descriptifs, les grands chuchotant des prières qu'ils se garderaient bien de faire entendre aux personnes présentes. Puis il leur donne la parole au style direct dans une série de monologues comme on en trouve plusieurs fois chez Horace et chez les moralistes stoïciens (1) :

---

1 Cf. Eichenberg : *De Persii sat. natura atque indole*, p. 29-30 ; M. Eichenberg cite Hor. : *Sat.*, 2, 6, 34 et suiv. (cf. Lejay, p. 521) ; puis *Sat.*, 2, 6, 59 et

mais c'est d'Horace, évidemment, qu'il s'est souvenu ; il avait présents à la mémoire deux morceaux qu'il a combinés : 1° Sat., 2, 6, 8 et suiv. : *O si angulus ille proximus accedat . .o si urnam argenti fors quae mihi monstret...* 2° Epist., 1, 16, 59 et suiv. « *Jane pater* » *clare, cum dixit* « *Apollo* », *Labra mouet metuens audiri :* « Pulchra Lauerna, Da mihi fallere... » Il cite cinq exemples : d'abord un exemple de prière avouable, puis quatre exemples de prières honteuses. Il interpelle alors un de ces grands qu'il vient de mettre en scène, et lui adresse une sorte de discours de quinze vers (15-30), d'allure véhémente et presque tout entier composé d'interrogations, purement oratoires puisqu'elles équivalent à des affirmations ou ont un caractère ironique (1). Il y introduit un moment le personnage de Staius auquel il fait prononcer quelques mots dans un mouvement imité d'Horace (Sat., 1, 2, 17 : « Maxime » quis non « Juppiter » exclamat simul atque audiuit); et il y a, au v. 19, une ébauche de dialogue si nous donnons le premier *cuinam* à l'homme que le poète interroge.

La seconde partie débute par quelques vers descriptifs. Perse nous fait voir les gestes superstitieux des femmes qui s'imaginent préserver l'enfant contre le mauvais œil. Puis il en vient aux souhaits qu'elles forment pour lui ; il les fait parler. Enfin, prenant la parole à son tour, il prie Jupiter (2) de ne tenir aucun compte de ces vœux inconsidérés.

Tout de suite après cette prière, il s'adresse brusquement à un personnage indéterminé (v. 41-43), puis, semble-t-il, à un second personnage : car celui qui supplie Mercure d'augmenter son bien et ses troupeaux n'est pas nécessairement le même qui vient de demander la santé. La prière à Mercure est formulée au style direct (v. 45-46), et il est difficile de savoir si la réponse (v. 46 47 : *quo, pessime, pacto, Tot tibi cum in flammis iunicum omenta liquescant*) est mise par le

---

suiv.; 1, 1, 66; 1, 4, 134; 1, 9, 11 ; Sén.: *De ira*, 2, 28, 6 cf. Perse, 3, 41 et 3, 24, 1 ; Épictète, 3, 22, 32; 4, 6, 34 ; 2, 21, 9 ; cf. 2, 21, 13 ; 2, 18, 15 ; 3, 13, 13 (et aussi 3, 14, 4 ; Plut.: *De superstit.*, p. 168 F.

(1) J'entends sous le nom d'interrogations ironiques celles qui appellent comme réponse : « Évidemment non ». Sur l'interrogation chez Horace, cf. Cartault, *op. cit.*, p. 181 et suiv.

(2) Cf. *infr.*, p. 349 et 361.

poète dans la bouche de Mercure ou s'il la fait en son propre nom. La substitution brusque, dans les vers suivants, de la troisième personne à la seconde peut faire supposer que la réponse doit être attribuée à Mercure. Mais peut-être Perse, par ce changement de personne, n'a-t-il voulu marquer qu'un changement de ton. En effet les quatre derniers vers du développement n'ont pas l'allure oratoire. Ils offrent d'ailleurs une difficulté nouvelle. Le personnage mis en scène s'écrie (v. 49-50) :

Iam crescit ager, iam crescit ouile,
Iam dabitur, iam iam.

Et le poète ajoute (v. 50-51) :

donec deceptus et exspes
Nequiquam fundo suspiret nummus in imo.

Plusieurs interprètes font de *nummus* le sujet de *suspiret*. Le sens est alors : « Jusqu'à ce qu'un écu (le dernier), désappointé (d'avoir vu partir sans retour ses frères qui devaient lui revenir avec des richesses nouvelles), et à bout d'espoir, gémisse en vain au fond de la bourse », c'est-à-dire « jusqu'à ce que écu et à bout d'espoir, le suppliant n'ait plus qu'un écu au fond de sa bourse ». D'autres lisent :

donec deceptus et exspes
« Nequiquam fundo » suspiret « nummus in imo ».

En ce cas Perse fait encore parler son personnage qui, trompé dans ses espérances, soupire : « C'est en vain que j'ai épuisé ma bourse où il ne reste plus qu'un écu ». On peut encore rattacher *nequiquam* à *suspiret :* « Notre homme soupire vainement (car il est trop tard) : « Je touche au fond de ma bourse ». Je préfère pour ma part la première interprétation, parce que la personnification de l'écu est bien dans le goût de Perse.

Dans la quatrième partie, le poète adresse d'abord la parole à un personnage non moins indéterminé que les précédents (v. 52 : *Si tibi crateras argenti incusaque pingui auro dona feram, sudes*) pour lui reprocher de se faire des dieux à son image, cupides comme lui, et de se figurer qu'une couche d'or sur le visage d'une statue peut lui être agréable. Est-ce ce personnage, est-ce le public ou quelqu'un

parlant au nom du public comme un coryphée de tragédie (1), est-ce le poète qui prononce ensuite ces paroles énigmatiques (v. 56-58) :

Nam fratres inter aenos
Somnia pituita qui purgatissima mittunt
Praecipui sunto sitque illis aurea barba.

Si c'est le poète, la tournure impérative est une ironie.

Changeant encore de ton, Perse termine par une sorte de déclamation contre le luxe, qui a banni la simplicité du culte primitif. Le thème de cette déclamation est posé en deux vers (59-60) :

Aurum uasa Numae Saturniaque impulit aera
Vestalesque urnas et Tuscum fictile mutat.

Puis le poète s'écrie, comme un prédicateur gourmandant la foule (v. 61) (2) :

O curuae in terris animae et caelestium inanes !

Les vers qui suivent (62-67) ne sont pas moins oratoires : on pourrait les citer pour prouver que le sobre Perse ne redoute pas toujours l'amplification. Puis le poète, ayant posé aux pontifes une question à laquelle il fournit lui-même la réponse (v. 68-70), finit, sur un ton plus modeste, par une exhortation qui s'adresse à lui-même comme aux autres puisqu'il y emploie la première personne, d'abord au pluriel, puis au singulier.

En somme, le dialogue ne tient aucune place dans cette satire. Le grand nombre des apostrophes et des interrogations donne à l'allure générale du morceau un caractère nettement oratoire. Mais le ton, après tout, n'est pas très différent de celui qu'a pris Horace dans la première satire de son recueil (3). Il est seulement moins familier, plus dogmatique, plus véhément aussi, parfois. Surtout, bien que le poète ait évité de marquer le lien des idées et que ses

(1) Cf. Eichenberg, *op. cit.*, p. 30 : « Altera ratio huius inductionis personae fictae ea est qua uulgus siue unus e uulgo sententiam profert oratione recta », et il cite, entre autres exemples, le présent passage.

(2) Cf. *infr.*, p. 361.

(3) V. surtout v. 41-61 ; 69-100 ; cf. *Sat.*, 1, 2, 53-63 et 109-119 ; je ne dis rien, bien entendu, des *Sat.* 2, 3 et 2, 7, où Horace ne parle pas en son nom et a indiqué lui-même qu'il reproduisait les procédés de la prédication stoïcienne.

apostrophes s'adressent à une série de personnages différents sans que le passage soit ménagé de l'un à l'autre, la disposition apparaît beaucoup plus arrêtée, beaucoup plus raide.

2. — La disposition de la satire 3 semble d'abord très irrégulière. Le thème n'est formulé nulle part d'une manière nette. Les titres différents qui se lisent dans les divers manuscrits font tous de ce morceau une attaque contre la paresse. Mais l'analyse des idées nous a déjà conduits à admettre que nous avons ici une exhortation à l'étude de la philosophie : la paresse que Perse combat, c'est celle qui nous détourne de nous consacrer à notre perfectionnement moral.

Pour entrer en matière, le poète s'est inspiré d'un procédé qu'il trouvait deux fois chez Horace (Sat., 1, 2 et 3) : au lieu de partir d'une idée générale, il pose d'abord un exemple particulier. Dans une scène dialoguée, il nous montre un jeune homme noble et riche qui préfère le plaisir à l'étude. C'est pour lui l'occasion d'un long sermon qui s'adresse d'abord au jeune homme, mais devient ensuite de plus en plus général, et s'achève par le conseil donné à tous d'étudier la philosophie (v. 1-76).

Dans une seconde partie, beaucoup plus courte (v. 77-87), Perse met en scène un centurion détracteur des philosophes.

Enfin, dans une troisième partie (v. 107-118), Perse montre que l'homme qui s'abandonne aux passions et refuse d'écouter les leçons de la sagesse est comme un malade qui ne veut pas se conformer aux ordonnances de son médecin.

La première partie semble, tout d'abord, formée, après la petite scène du début, de trois développements sans lien logique : 1° une réprimande au jeune homme qui vit comme Natta, débauché noyé dans le vice, sans avoir comme lui l'excuse de ne pas connaître le bien (v. 15-34) ; 2° la prière faite à Jupiter de punir les tyrans en leur donnant le spectacle de la vertu qu'ils ont abandonnée (v. 35-43) ; 3° l'opposition établie entre l'enfant qui a le droit de préférer le jeu à de vaines études et le jeune homme déjà initié à la philosophie, dont le devoir est de renoncer au plaisir pour se pénétrer des principes de la sagesse. En réalité, il n'est pas difficile d'enchaîner ces trois développements : le jeune homme qui connaît le bien et qui se conduit mal n'a pas pour lui les mêmes circonstances atténuantes que

les inconscients comme Natta ; il se prépare le plus terrible des supplices, un supplice tel qu'on n'en souhaiterait pas de pire à un tyran : voir la vertu et se dire qu'on l'a abandonnée. En effet, si l'enfant a une double excuse lorsqu'il se soustrait à l'étude, son âge, qui lui fait voir le souverain bien dans le jeu, et le peu d'intérêt des exercices qu'on lui impose, le jeune homme à qui s'est révélée la philosophie stoïcienne est impardonnable s'il cède à la paresse : car cette philosophie porte en elle le secret de bien vivre. Ce dernier développement est, dans une certaine mesure, une reprise du premier, mais la marche est inverse : le poète part de l'enfant, qui ne sait pas, pour arriver au jeune homme qui sait, tandis qu'il passait tout à l'heure du jeune homme qui sait à Natta, qui ne sait pas.

On voit dès lors comment la seconde et la troisième partie tiennent à la première et se rattachent l'une à l'autre. Nous ne devons pas, dit Perse, nous laisser détourner de la philosophie par les railleries des esprits superficiels et grossiers, mais plutôt craindre, en ne suivant pas ses leçons, d'être envahis par les maladies de l'âme, par les passions, de même que le malade qui dédaigne les conseils du médecin, voit son mal s'aggraver et y succombe.

Donc, dans cette satire pas plus que dans la précédente, l'absence de transitions ne doit nous tromper : l'ensemble est bâti sur un véritable plan de dissertation. Mais, ici, le poète a masqué ce plan d'une manière plus complète. De plus, il a varié davantage, dans le détail, les procédés de développement.

Le début est dialogué (v. 1-9). Nous entendons parler un premier personnage avant de le voir : il ne nous est présenté qu'au septième vers. C'est un précepteur qui réveille son élève encore plongé dans les fumées du vin. Celui-ci sort du lit, de fort méchante humeur, comme en témoigne son emportement contre les esclaves trop lents à venir. Au dialogue succèdent cinq vers descriptifs. L'emploi de la première personne du pluriel (v. 12 et 14 : *querimur*) rappelle le *stertimus* du vers 3 et pourrait faire croire que Perse a voulu placer cette description dans la bouche du précepteur : celui-ci parlerait un moment pour le public. Quoi qu'il en soit, au vers 15, c'est bien le précepteur qui s'adresse de nouveau à son élève. Il lui fait un discours, interrompu une seule fois, au v. 19, par une question hargneuse. La difficulté est de savoir où se termine ce discours : va-t-il jusqu'au bout de

la satire ? est-il coupé par les propos du centurion (v. 76) ou par la prière à Jupiter contre les tyrans (v. 34) ? Nous avons vu que la prière à Jupiter, qu'on prend trop souvent pour une parenthèse, est une partie essentielle du développement : elle est amenée par les mots *nescit quid perdat* du v. 33 : Natta ne sait pas ce qu'il perd, mais toi, qui le sais, tu t'exposes, en abandonnant la vertu, au plus terrible des supplices. Je crois donc qu'elle fait partie du discours commencé au vers 15. Ce n'est pas Perse qui, dans les vers 44 à 51, évoque des souvenirs d'enfance : il avait perdu son père à l'âge de six ans, bien avant de fréquenter l'école de Verginius Flavus. D'autre part les vers 58-59,

> Stertis adhuc laxumque caput compage soluta
> Oscitat hesternum dissutis undique malis

rappellent nettement l'apostrophe par laquelle débute la satire. Et cet homme qui est déjà exercé à reconnaître les déviations morales (v, 52 : haud tibi inexpertum curuos deprendere mores) ne nous apparaît pas comme différent du jeune noble qui n'a point à l'égard du bien l'ignorance d'un Natta. Il n'est donc pas nécessaire d'arrêter le discours du précepteur avant le vers 76 ou même avant la fin de la satire, tout en reconnaissant que le maître oublie de plus en plus la personnalité de son élève et même, un moment, le laisse là tout à fait pour s'adresser à la foule, dans une de ces exhortations dont il trouvait chez Horace des exemples touchant à la parodie (1) et qui étaient familières aux prédicateurs stoïciens (2) : *Discite et, o miseri, causas cognoscite rerum* (v. 66). Mais, cela dit, on pourrait voir dans les vers 15-118 une véritable diatribe, de ton d'abord oratoire (v, 15-76), puis d'allure dramatique avec une succession de petites scènes (v. 77-118).

Dans la partie oratoire, il est fait un usage assez fréquent de l'interrogation, surtout au début (v. 16, 18, 19, 20, 26, 27, 29, 44, 62, 65): mais partout, en dehors du dialogue proprement dit, elle n'est qu'une

---

(1) Hor.: *Sat.*, 2, 2, 1-4 : Quae uirtus et quanta, boni, sit uiuere paruo... *discite* ; cf. 2, 3, 80-81 : Huc propius me, Dum doceo insanire omnis, uos ordine *adite*, et 1, 2, 37 : Audirest operae pretium, etc.

(2) Ce sont ces exhortations qu'on appelait plus particulièrement des *homélies*. V. E. Weber : *De Dione Chrysostomo Cynicorum imitatore*, p. 201 et suiv. ; p. 212 et suiv.

figure et tient lieu d'une tournure affirmative ou négative. Au vers 24, le maître formule lui-même une objection que pourrait lui faire son élève, et il y répond (v. 27 et suiv.). La prière à Jupiter (v. 35-43), que rien, au premier abord, ne semble préparer, vient interrompre le cours direct du développement. Elle vise au sublime et y atteint un instant, mais elle tombe ensuite dans l'amplification déclamatoire.

Ce sont ensuite, sans transition, des souvenirs d'enfance qui rappelleraient la manière d'Horace si on pouvait leur attribuer un caractère personnel. Mais il n'y a là qu'un artifice de développement : nous voyons bientôt (v. 52) que le sermon n'est pas fini ; les vers 52-62 s'adressent encore au jeune homme paresseux, puis la seconde personne du pluriel apparaît (v. 64), dans un conseil de caractère général (uenienti *occurrite* morbo) qui prépare jusqu'à un certain point l'apostrophe à la foule du vers 66 (*Discite* et, o miseri, causas *cognoscite* rerum); puis nous retrouvons la seconde personne du singulier, mais il semble qu'on doive la considérer, cette fois, comme indéterminée (v. 71-73 : quem *te* deus esse iussit et humana qua parte locatus es in re ; *disce*...).

Rien n'empêche que ce soit encore le maître stoïcien, et non le poète, qui mette ici en scène un épais centurion et le fasse parler ; que ce soit lui qui introduise brusquement (v. 88) la petite fable, en partie dialoguée, en partie narrative, du malade victime de sa désobéissance aux prescriptions du médecin. Et alors, ce serait lui, naturellement, qui, dans un morceau parallèle à cette fable, reviendrait au ton du prédicateur et interpellerait un homme pris au hasard dans la foule des insensés (v. 107 : Tange, miser, uenas...). Je ne crois pas qu'il y ait dans les vers suivants un véritable dialogue : l'orateur peut fort bien fournir lui-même les répliques *nil calet hic* (v. 108) et *non frigent* (v. 109).

Si acceptable que me paraisse la division que je viens de justifier, j'aime mieux rendre la parole au poète après le vers 62. Toute la première partie de la satire n'est alors qu'un exemple longuement développé. De ce cas particulier, Perse s'élève à ce principe général qu'il faut pratiquer dans les choses de l'âme une thérapeutique préventive, c'est-à-dire se munir des préceptes de la philosophie. Ce serait ainsi la satire tout entière qui formerait une diatribe ; seulement il y aurait quatre parties au lieu de trois : la scène entre le maître et

l'élève, avec le discours du maître (1-62), une exhortation générale du poète où se trouve exprimée l'idée centrale de la satire (63-76), les railleries du centurion (77-87), et, pour terminer, les deux morceaux parallèles de la fin (88-118). Nous allons trouver une disposition analogue dans la satire 4.

On peut conclure que cette troisième satire, en apparence si capricieuse dans sa marche et si heurtée, est en somme construite sur un plan fort simple : ce n'est qu'un long discours moral où les idées se tiennent par un lien logique dont la rupture, en divers endroits, n'est qu'un artifice ; l'élément dramatique y a sa place, sous une forme qui est la propriété commune de la satire horatienne et de la diatribe.

3. — La satire 4, comme la précédente, débute brusquement par un exemple particulier : nous entendons Socrate gourmander Alcibiade qui prétend conduire les Athéniens avant de connaître la vraie nature du bien et du mal. Le poète formule ensuite l'idée générale du morceau (v. 23-24) :

> Ut nemo in sese temptat descendere, nemo,
> Sed praecedenti spectatur mantica tergo !

L'exemple d'Alcibiade a illustré par avance le premier de ces deux vers ; le second va trouver son commentaire dans un nouvel exemple : celui de l'homme qui voit très bien les défauts de Vettidius (v. 25), mais qui est lui-même vicieux, comme le lui reproche un inconnu auquel le poète donne la parole.

Dans une troisième partie (v. 42-52), Perse, après avoir résumé la leçon qui se dégage de l'exemple précédent (*caedimus inque uicem praebemus crura sagittis*), montre qu'on peut bien chercher à faire illusion aux autres, mais que c'est se tromper soi-même.

On le voit, l'enchaînement des idées est simple et net : Alcibiade voulait se faire admirer du peuple avant même d'avoir appris à distinguer le bien du mal. Il tombait dans le défaut commun qui est de ne pas se connaître : nous ne sommes clairvoyants que lorsqu'il s'agit des défauts d'autrui. Ainsi nous allons, prenant le voisin pour cible et cible à notre tour, et nous berçant des louanges que nous donnent les naïfs. Mais nous ferions mieux de nous étudier nous-mêmes.

La première partie est un petit discours de Socrate qui, par deux

fois (8-9 ; 20) fait parler Alcibiade. Le ton est tour à tour rude et ironique ; il y a de fréquentes interrogations (v. 3, 8, 16, 17, 18).

Après les deux vers exclamatifs où Perse formule son thème (v. 23-24), nous trouvons une sorte de petit mime. Nous entendons d'abord la conversation de deux personnages qui s'entretiennent d'un certain Vettidius, avare ridicule. L'un d'eux le drape dans un portrait pittoresque. Mais à son tour, au moment où il prend un bain de soleil après s'être fait parfumer, il exerce la verve d'un inconnu, qui, dans un langage dont j'ai noté ailleurs la crudité toute cynique (cf. supr., p. 281), lui reproche ses mœurs efféminées.

Dans la dernière partie, le ton est oratoire. Le poète y parle en son propre nom. Il emploie d'abord la première personne du pluriel (v. 42 : *caedimus* ; v. 43 : *nouimus*). Puis il passe à la seconde personne du singulier, mais, en réalité, il s'adresse à tous les hommes. Il prête une objection à un interlocuteur fictif (v. 46-47 : *Egregium cum me uicinia dicat, Non credam* ?) et réplique avec véhémence. Les deux derniers vers ramènent, sous une forme colorée, l'idée générale et sont une conclusion.

Il me paraît inadmissible de s'autoriser de l'emploi de *Quirites* dans le discours de Socrate (v. 8) pour prétendre que la satire tout entière est mise dans la bouche du philosophe. *Quirites* était devenu synonyme de *ciues*. Virgile a dit (Géorg., 4, 201-202) : *ipsae regem paruosque* Quirites *sufficiunt aulasque et cerea regna refigunt*. Et on trouve dans le *Thyeste* de Sénèque (v. 395-396) : *Nullis nota* Quiritibus *Aetas per tacitum fluat*. Il n'y a donc rien, dans l'emploi que Perse fait ici de ce mot, qui offense gravement la couleur locale. Mais que dire si Socrate prononçait le nom purement latin de Vettidius, s'il parlait de la ville sabine de Cures ou du *puteal* romain ? Seuls peuvent l'admettre les interprètes pour qui le nom d'Alcibiade déguise ici Néron. Mais rien, je l'ai dit, ne justifie cette hypothèse ; tout semble prouver que cette satire n'est qu'un sermon moral sur le célèbre adage γνῶθι σεαυτόν. En réalité, c'est le poète qui a la parole dans tout le morceau. Seulement, il met d'abord en scène divers personnages : Socrate parlant à un Alcibiade muet, les deux Romains qui raillent Vettidius, le rude mentor au langage cynique. Ce sont procédés usuels de la satire horatienne et de la diatribe. Nous devons noter que Perse ne s'est pas attaché, cette fois, à supprimer les transitions : les vers 23 et 24

en font une très nette, entre l'exemple d'Alcibiade et le suivant. Le vers 42 et le commencement du vers 43 en sont une autre, entre le second exemple et le discours final : celle-ci résume bien ce qui précède, mais n'annonce pas clairement ce qui suit.

Cette quatrième satire, souvent obscure dans le détail et d'une forme pénible, est composée, en somme, avec une régularité très scolaire.

4. — Le début de la satire 5 semble annoncer une satire dialoguée à deux personnages, comparable à celles qui composent en majeure partie le second livre d'Horace. Mais, en réalité, le dialogue tourne court. La réplique de Perse à Cornutus qui l'avait interrompu est une sorte d'épître, et la pièce se termine par un long discours moral sur la vraie liberté. Au demeurant, il n'y a pas, dans toute l'œuvre de Perse, de satire où l'on puisse suivre avec moins d'effort l'enchaînement des idées ; et il n'y en a pas cependant où le poète arrive de plus loin à son sujet.

La première partie (v. 1-51) célèbre l'amitié de Perse et de Cornutus. Dans quatre vers d'une emphase voulue, Perse rappelle que les poètes tragiques ou épiques ont l'habitude de souhaiter cent voix, cent bouches et cent langues. Un personnage qui n'est pas nommé lui coupe brusquement la parole et lui demande ce que signifie ce début pompeux : un pareil style peut convenir, en effet, à la tragédie, mais il faut, dans la satire, plus de simplicité (v. 5-18). Le poète accorde (v. 19-29) que cela est vrai. Mais il veut chanter aujourd'hui un sujet qui exigerait la voix la plus puissante : son affection pour Cornutus. Il s'adresse directement à son maître : c'était donc Cornutus qui parlait tout à l'heure. Le poète lui a voué l'amitié la plus sincère, et le philosophe, qui connaît les cœurs, saura bien entendre l'accent de cette sincérité.

On peut dire que le dialogue finit là. Le morceau suivant (v. 30-51) où Perse, s'adressant toujours à Cornutus, nous donne les raisons de son attachement pour lui, est dans la manière des épîtres d'Horace ou des deux satires (1, 6 et 2, 6) où le même Horace s'entretient avec Mécène. Perse y montre son adolescence encore incertaine entre le vice et la vertu, et la direction qu'il a trouvée auprès de Cornutus. Il évoque les longues journées qu'ils ont passées

ensemble, les repas pris en commun à une table frugale. L'harmonie est si parfaite entre leurs âmes qu'elles sont, à n'en point douter, nées sous le même astre.

Le ton change brusquement au v. 52 : des confidences personnelles, nous passons à un lieu commun moral : diverses formes d'activité séduisent les hommes, mais tous, quand ils approchent du terme de leur existence, s'aperçoivent qu'ils ont vécu en vain. Ceci nous ramène par contraste à Cornutus, qui, bien éloigné de toute agitation stérile, consacre son temps à enseigner la philosophie. Perse va-t-il donc recommencer l'éloge de son maître ? Non ; nous n'avons ici qu'une transition, une transition un peu laborieuse. Le poète ne veut plus voir dans l'exemple de Cornutus instruisant les jeunes gens qu'un cas particulier d'où il s'élève à une exhortation générale Il abandonne, pour ne plus y revenir, le ton de l'épître, et, s'adressant aux hommes de tout âge, enfants et vieillards, il leur conseille de chercher dans la philosophie stoïcienne le secret de bien vivre (v. 64-65) :

Petite hinc puerique senesque
Finem animo certum miserisque uiatica canis.

Il imagine un bref dialogue avec un auditeur indéterminé qui réclame un délai d'un jour. Ceci nous vaut une petite leçon sur le danger de remettre à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui. Dans ce passage, Perse a employé tour à tour la première personne du pluriel (v. 68 : *consumpsimus*) et la seconde du singulier (v. 70 : *prope te...*; v. 71 : *sectabere...* ; v. 72 : *curras...*)

C'est alors, au vers 73, que commence, sans transition, la diatribe qui forme la partie principale de cette cinquième satire. Mais le lien est facile à trouver : nous ne vivrons pas bien tant que nous n'aurons pas conquis la vraie liberté ; or, cette liberté, la philosophie stoïcienne seule peut nous la donner.

Si nous isolons le morceau, nous voyons que le thème est posé dès le début, selon l'habitude des prédicateurs cyniques ou stoïciens : *Libertate opus est. Non hac ut quisque Velina Publius* (v. 73-74). Le développement qui suit (v. 74-131) n'est qu'une longue définition de la vraie liberté. Dans une seconde partie (v. 132-188), le poète décrit, au moyen d'une série d'exemples, l'esclavage des passions.

Perse a multiplié dans cette diatribe les petites scènes et les petits dialogues. Nous voyons d'abord l'esclave Dama, palefrenier menteur, transformé par l'affranchissement en Marcus Dama. Perse, interrogeant brusquement un interlocuteur fictif, lui demande avec ironie s'il n'aura pas désormais pleine confiance en Marcus Dama, s'il hésiterait à le prendre pour caution ou tremblerait de l'avoir pour juge. Pourquoi se méfier de lui ? C'est un homme libre puisqu'il a été coiffé du bonnet (v. 82 : Haec mera *libertas*, hoc nobis pillea donant). Sans vouloir s'arrêter à l'ironie de ce vers et des précédents, l'interlocuteur, peut-être Dama en personne, formule un syllogisme (v. 83-85) : on est libre du moment qu'on peut vivre à sa guise ; or il peut vivre à sa guise ; donc il est parfaitement libre. Ici un nouveau personnage, un stoïcien, apparaît pour refuser à l'autre le droit de prétendre qu'il peut vivre à sa guise. Après une protestation de l'interlocuteur fictif, Perse reprend la parole et expose, sur un ton fort didactique, préparé par le mot qui sert à introduire le développement (v. 91 : *disce*), qu'il n'est pas permis de faire ce qu'on ne sait pas faire : or, pour savoir vivre, il faut avoir appris l'art de vivre, comme pour être médecin ou pilote, il faut avoir appris l'art médical ou l'art de conduire une embarcation. L'homme sur lequel le vice a encore la moindre prise n'est pas libre, et on peut dire qu'aucun acte, même le plus insignifiant en apparence, ne lui est permis par la raison. Sans doute ceux qui n'ont pas la sagesse s'imaginent être libres lorsqu'ils n'ont pas à exécuter les volontés d'un maître. Mais, en réalité, ils ont en eux-mêmes des maîtres impérieux : leurs propres passions. Dans tout ce passage (v. 73-131), le poète a construit son développement en véritable dialecticien.

Il y a dans les vers 96-97 une ébauche de prosopopée (1) :

> Stat contra ratio et secretam garrit in aurem
> Ne liceat facere id quod quis uitiabit agendo.

Mais le poète se substitue tout de suite à la raison. Il cherche à animer son discours non seulement par l'emploi d'exemples concrets et par

---

(1) On peut comparer (cf. Eichenberg, *op. cit.*, p. 28) Sénèque : *Epist.*, 84, 11 : Hanc (i. e. rationem) si audire uolueris, dicet tibi : « Relinque ista iamdudum, ad quae discurritur ; relinque diuitias, etc. ».

une nouvelle ébauche de prosopopée (v. 103 : exclamat Melicerta perisse frontem de rebus), mais aussi en usant du style direct pour formuler une réponse éventuelle fournie à l'interlocuteur fictif (v. 113 : « haec mea sunt, teneo » cum uere dixeris). Un peu plus loin (v. 124) on peut se demander si l'affirmation *liber ego* est prononcée par ce personnage ou s'il faut entendre : « Tu dis : je suis libre ». En tout cas le ton devient ici plus pressant : « Où prends-tu cela, dit Perse, toi, soumis à tant de choses ? Tu ne connais donc pas d'autre esclavage que celui dont la baguette du préteur peut affranchir ? » Et il met en scène un maître donnant un ordre dont nul ne se soucie qui n'est pas ou qui n'est plus son esclave. On hésite sur l'attribution des mots *cessas nugator* (v. 127) : est-ce une question impatiente du maître (1) ? ou bien le poète dit-il à l'interlocuteur fictif : « Tu peux faire le paresseux, car de tels ordres ne te touchent pas ou ne te touchent plus ? » La première interprétation me paraît la plus naturelle : elle ajoute un trait à la physionomie du maître, et l'expression *seruitium acre* vient très bien tout de suite après cette apostrophe un peu rude (2). Le morceau finit sur une question : « Si au dedans de toi, dit Perse, il naît des maîtres tyranniques, en est-il de toi autrement que de l'esclave docile à la crainte du fouet ? » Ceci est une transition : Perse va montrer par une série d'exemples que l'homme livré aux passions est véritablement un esclave.

Cette seconde partie de la diatribe se distingue par son caractère dramatique. Un premier dialogue met aux prises un personnage anonyme avec la Cupidité d'abord, avec la Mollesse ensuite. La première partie de ce dialogue est très vive et coupée ; la seconde, séparée de la première par quelques vers descriptifs, se réduit à un discours de la Mollesse qui accumule les interrogations. Le poète reprend ensuite la parole pour dégager en quelques vers la moralité de cette espèce de fable. Mais il le fait sous une forme oratoire ; il s'adresse directement à son personnage, il lui pose des questions (v. 154 et 155), il lui recommande de ne pas se croire trop aisément affranchi de cet esclavage.

---

(1) Cf. Térence : *Eun.*, 753 : *Odiosa cessas ?*

(2) V. cependant, dans la IVe partie (ch. 2, § 6), où est étudié le style du présent passage, un vers de Lucilius, qui pourrait servir d'argument en faveur de l'autre ponctuation.

Je rappelle ici que la mise en scène et les conflits d'abstractions personnifiées étaient, dans la philosophie et le théâtre grecs, un héritage de la sophistique (1). Bion, qu'on peut, nous le savons, considérer comme un sophiste, faisait parler la Pauvreté (2). Après Perse, Plutarque, dans un petit traité qui est une véritable diatribe (3) (Εἰ αὐτάρκης ἡ κακία πρὸς κακοδαιμονίαν, 3, p. 498 F) a mis aux prises la Fortune et le Vice (4). En revanche « le génie d'Horace est trop concret pour allégoriser » (Lejay : Sat. d'Horace, p. LXV). Tout au plus a-t-il personnifié, d'une manière comique, des parties du corps (Sat., 1, 2, 68-69 : Huic si *muttonis* uerbis mala tanta uidenti Diceret haec animus : « Quid uis tibi ?... » ; Sat., 2, 2, 39-40 : « Porrectum magno magnum spectare catino Vellem » ait Harpyis *gula* digna rapacibus). Cependant, si on doit considérer Ennius comme le père de la satire latine, Perse restait ici dans la tradition du genre puisque le vieux poète avait rapporté dans une de ses satires la dispute de la Mort et de la Vie : « Mortem et Vitam quas contendentes in satura tradit Ennius » dit Quintilien (9, 2, 36).

On ne voit pas très nettement, au vers 141, à qui appartiennent les mots *ocius ad nauem* ? à la Cupidité qui s'impatiente ? au maître excitant ses esclaves ? au poète ? et, dans ce dernier cas, faut-il les prendre pour une exhortation ironique ou entendre : « Tu vas vite au navire » ? Je crois que Perse a donné la parole à son personnage : nous avons ici un ordre adressé aux esclaves qui portent le sac et l'œnophore.

Le second exemple de la tyrannie des passions est simplement juxtaposé au précédent. Mais le petit discours des vers 154 à 160 sert de transition. L'exemple de Chaerestrate illustre cette vérité qu'on n'a pas brisé la chaîne des passions pour leur avoir résisté une fois (v. 157-160). Il fait une sorte de mime : c'est d'ailleurs une scène de comédie empruntée au théâtre de Ménandre. Chaerestrate, qui parle le premier, nous est présenté par Perse, mais les répliques se suc-

---

(1) Cf. *supr.*, p. 127.

(2) V. O. Hense : *Teletis reliq.*, p. 7, 1 et suiv.

(3) V. Hense, *ibid.*, p. CVI et n. 1.

(4) Sur les abstractions personnifiées dans la diatribe, v. E. Weber : *De Dione Chrysostomo, etc.*, p. 170 ; H. Weber : *De Senecae phil. genere dicendi bioneo*, p. 22 ; Eichenberg : *De Persii sat. natura*, p. 28.

cèdent ensuite sans que le poète intervienne. La scène finie, il en dégage la moralité en termes qui peuvent servir de conclusion à toute la diatribe (v. 174-175) :

Hic, hic quod quaerimus, hic est,
Non in festuca, lictor quam iactat ineptus.

Perse a-t-il craint de paraître avoir composé cette satire avec la rigueur d'une dissertation ? Le fait est que le développement repart alors qu'on pouvait le croire fini : deux nouveaux exemples sont donnés, celui de l'ambitieux et celui du superstitieux. L'ambitieux nous est présenté à la troisième personne, dans une interrogation (v. 176-177) :

Ius habet ille sui, palpo quem ducit hiantem
Cretata ambitio ?

L'ambition, ainsi personnifiée, prend la parole et donne des ordres à son esclave (v. 177-179) :

« Vigila et cicer ingere large
Rixanti populo, nostra ut Floralia possint
Aprici meminisse senes. »

Quant à l'autre exemple, il est développé dans une sorte de portrait satirique fait d'une série de détails sur les superstitions du temps. Il n'y a d'oratoire ici que l'emploi de la seconde personne du singulier.

Le poète se sert de *At* pour introduire le second exemple. Cela fait une difficulté : Perse semble dire que l'ambition peut au moins faire valoir de belles apparences, tandis que la superstition est abjecte. Or, cette idée n'a rien à faire dans ce développement. Mais *quid pulchrius ?* n'est qu'une concession feinte : « Je veux bien t'accorder, dit le poète, qu'il n'y a rien de plus beau, mais tu n'y gagneras rien : je vais te prouver que tu es esclave de la superstition, et celle-ci te fait tomber dans les pratiques les plus grotesques ». Si on admet que la question *quid pulchrius ?* fait encore partie du discours de l'ambition, il faut donner à *At* le sens de *d'autre part* et les mots *Labra moues tacitus*, etc. (v. 184) peuvent s'adresser à un second personnage. Pour moi, je crois que le superstitieux ne doit pas être distingué de l'ambitieux : il s'agit d'un individu qui est tour à tour l'esclave de l'une et de l'autre passion. Je donne la question *quid pulchrius ?* au poète : l'ambitieux est ébloui en se disant qu'on parlera de lui plus

tard (1) ; mais lorsqu'il cède ensuite à la superstition, il ne lui est plus possible de se tromper lui-même sur la misère de son esclavage.

Les trois derniers vers ne sont qu'une épigramme contre les centurions et le gigantesque Pulfenius. Perse a voulu terminer ce sermon par un trait de satire.

Si nous revenons sur l'ensemble, nous constatons que, dans la composition de cette pièce, Perse ne s'est pas éloigné essentiellement de la formule appliquée dans les deux précédentes : un cas particulier sert à poser une question de morale qui est ensuite traitée sous son aspect le plus général. Seulement il a tiré le cas particulier de sa propre existence : le maître de philosophie qu'il a célébré pour en venir à célébrer la philosophie elle-même, c'est ce Cornutus à qui il devait d'avoir pris, au carrefour de la vie, la bonne voie.

5. — La satire 6 a, comme la seconde, un début d'épître et, comme la cinquième, trouve son point de départ dans des détails personnels. Perse demande à son ami Bassus si l'hiver l'a ramené dans la Sabine. C'est naturellement un artifice du poète pour arriver à nous dire où il se trouve lui-même. Et de fait, après avoir consacré quelques vers à l'éloge du talent lyrique de son ami (v. 2-6), il nous peint le charme de Luna, sa résidence actuelle, sur la côte de Ligurie (v. 6-11). Il y goûte un contentement parfait, peu soucieux de savoir si son voisin est plus riche que lui ou si des gens d'une naissance inférieure à la sienne le dépassent en opulence. Quand cela serait, il n'y verrait pas une raison de se refuser un bien-être sagement mesuré (v. 11-17). Et ceci nous amène au sujet de la satire. On peut dire que l'épître finit là, bien que la poète, pour rendre son exposition plus vivante, continue à se mettre en scène.

Un autre, dit-il, peut avoir d'autres idées que moi sur le bon usage des richesses. Et il ajoute (v. 18-19) :

> Geminos, horoscope, uaro
> Producis genio.

---

1 On pourrait même, sans modifier l'interprétation, donner *Quid pulchrius?* à l'ambitieux : « Quoi de plus beau? » demanderait-il ; « Oui, répondrait le poète, mais ... ».

Les apostrophes adressées à des abstractions, surtout à la Fortune, ne sont pas rares dans la littérature morale. Mais celle-ci n'est qu'un artifice de style pour varier l'expression.

Perse ébauche ensuite, en trois ou quatre vers (19-22), deux portraits, celui de l'avare et celui du prodigue. Quant à lui, il saura dépenser, sans tomber pour cela dans le faste ou la gourmandise. De son propre exemple il tire une leçon pour tous, ainsi que l'indique le passage de la première personne du singulier à la seconde (v. 25 : messe tenus propria uiue). Bassus est oublié : c'est à un homme pris au hasard dans la foule que Perse conseille d'employer tout son revenu et même, s'il faut secourir un ami malheureux, d'entamer son capital.

Là-dessus, il introduit une objection : *Sed cenam funeris heres negleget iratus quod rem curtaueris* (v. 33 et suiv.). Est-ce un interlocuteur fictif qui s'adresse au poète, et faut-il entendre : « Mais, si tu entames ton capital, ton héritier mécontent négligera le repas funèbre » ? Ou bien Perse, parlant encore en son propre nom, dit-il à son auditeur anonyme : « Mais on va objecter que ton héritier, mécontent si tu as entamé ton capital, négligera le repas funèbre » ? D'autre part, le membre de phrase *Tune bona incolumis minuas* (v. 37) est-il compris dans l'objection et signifie-t-il « Iras-tu, par tes dépenses, t'exposer à ce risque si tu es dans ton bon sens ? » ou bien : « Iras-tu, par tes dépenses t'exposer de ton vivant à ce risque posthume ? » ou bien, nous ramenant à l'ami naufragé dont il a été question tout à l'heure : « Iras-tu t'exposer à ce risque en entamant ton capital, alors que tu es demeuré, toi, à l'abri du naufrage, alors que tu n'as éprouvé aucun malheur personnel ? ». Faut-il voir un développement de la même objection dans les propos de Bestius et interpréter ce passage de la manière suivante : « Sans compter que Bestius se met là-dessus à attaquer les philosophes grecs, les accusant d'avoir introduit à Rome le luxe et les folles dépenses » ? Alors le membre de phrase *haec cinere ulterior metuas* pourrait être une conclusion et signifier : « Voilà ce que tu aurais à craindre par delà la tombe : la négligence de ton héritier et les propos de Bestius ». Mais on peut le détacher et le donner au poète : ce serait alors une réponse sous forme de question : « Doit-on concevoir de tout cela la moindre crainte par delà la tombe ? » Il n'est, en aucun cas, nécessaire de considérer les propos de Bestius comme une parenthèse et de faire, des mots

haec cinere ulterior metuas une réplique directe à *tune bona incolumis minuas* : on peut admettre que la sortie de Bestius contre les philosophes grecs et le luxe fait déjà partie de la réplique et que *haec* désigne à la fois le risque d'avoir des funérailles médiocres et celui d'être attaqué par les censeurs de la philosophie.

On pourrait encore attribuer la question *Tune bona incolumis minuas* à Bestius qui s'écrierait : « Un homme raisonnable entamer son capital ! » — ou bien : « Entamer son capital sans avoir subi aucun malheur personnel ! » — et qui se mettrait là-dessus à attaquer la philosophie grecque. En ce cas les mots *haec cinere ulterior metuas* appartiendraient nécessairement à Perse et formeraient une interrogation. *Haec* ne se rapporterait peut-être qu'aux propos de Bestius, et le *At tu, meus heres* indiquerait que, avec l'héritier, il faut discuter plus longuement.

Toutes ces interprétations ont ceci de commun qu'elles laissent l'héritier en dehors du dialogue. Mais on peut parfaitement lui attribuer les mots *Tune bona incolumis minuas* en leur donnant ce sens : « Pourrais-tu impunément toucher à ton capital », c'est-à-dire : « Tu as touché à ton capital ? tu me le paieras ! » Il demeurerait, en ce cas, possible de rendre tout de suite la parole au poète qui introduirait Bestius, puis, après l'avoir fait parler, demanderait à son auditeur anonyme : « Haec cinere ulterior metuas ? » Et peut-être, dans l'expression *Bestius urget*, faudrait-il faire de Bestius un attribut : « Et, là-dessus, l'héritier, comme un second Bestius, s'en prend aux philosophes grecs ». Mais ne serait-il pas plus simple de donner tout le passage à l'héritier, qui demanderait à Perse, ou à l'anonyme docile à ses conseils : « Toucheras-tu impunément à ton capital (ou bien : toucheras-tu à ton capital si tu es dans ton bon sens) ? Et, d'ailleurs, n'entends-tu pas Bestius malmener les philosophes grecs ? Voilà les propos que tu aurais à redouter après ta mort ». Alors l'apostrophe de Perse à son propre héritier (v. 41 : At tu, meus heres) arriverait d'une manière toute naturelle.

Cette dernière interprétation est assez séduisante. J'aime mieux retenir cependant celle qui donne les mots *Tune bona incolumis minuas* à l'interlocuteur fictif comme suite de son objection, et j'oppose *incolumis* au malheur de l'ami naufragé : « Quoi ! entamer son bien sans avoir éprouvé de malheur personnel ! » Perse répond ironiquement : « Bestius aussi voit dans cette conduite généreuse un luxe

dangereux importé à Rome avec la philosophie grecque (1). Mais doit-on craindre, par delà le bûcher, et des funérailles modestes et les propos de Bestius ? » Le poète continue en s'adressant à un autre personnage, son propre héritier : « Mais, dit-il, pour en venir à toi, mon héritier, qui que tu puisses être, écarte-toi de la foule et écoute-moi. » La formule *quisquis eris* nous avertit que le morceau qui va suivre n'a pas un caractère personnel. L'expression *paulum a turba seductior audi* rappelle les habitudes de la diatribe : nous lisons chez Épictète (4, 1, 47) : Ἔλθὲ εἰς τὸ μέσον καὶ εἰπὲ ἡμῖν (2).

La fin de la satire, telle que nous l'avons, est une sorte de dialogue entre Perse et son héritier : mais le rôle de ce dernier y est si effacé, qu'on peut se demander si nous n'avons pas ici un monologue où Perse fournit de temps en temps des répliques. « Je vais, dit le poète, faire de grandes dépenses pour fêter la victoire de Caligula ; t'y opposes-tu ? réponds nettement ». Il s'en faut de beaucoup que la réponse soit nette : c'est au contraire un véritable rébus sur lequel s'est exercée depuis plus de trois siècles la sagacité des interprètes. Voici, en effet, ce que nous lisons après les mots *die clare* (v. 51) : « Non adeo, inquis, exossatus ager iuxta est ». Le mot *adeo* est-il verbe, et faut-il entendre : « Non adeo hereditatem ? » Est-il adverbe ? que signifie *exossatus* ? que signifie *iuxta* ? et sommes-nous sûrs d'avoir la leçon véritable ? La plupart des manuscrits donnent *non audeo*, métriquement impossible, ou *haud audeo* qui nous obligerait à admettre un hiatus comparable à celui que nous trouvons chez Virgile (Én., 5, 261) : *Victor apud rapidum Simoenta sub Ilio | alto*. Mais *Ilio* est un nom propre d'origine grecque, ce qui atténue la licence ; et, d'ailleurs, on ne trouverait pas un seul autre hiatus dans l'œuvre entière de Perse. Il faut donc accepter, faute de mieux, la leçon *non adeo* qui est celle du *Montepessulanus* 212 et de deux ou trois autres manuscrits. Une seule chose semble certaine : c'est que l'héritier affecte de renoncer à l'héritage ou de le déprécier, puisque Perse déclare qu'il

---

1 Cette interprétation a l'avantage d'expliquer l'attaque de Bestius contre les philosophes grecs : il leur reproche d'avoir rendu les hommes pitoyables et généreux. Elle appartient, si je ne me trompe, à G. Albini, qui l'a développée p. 137-138 de sa 2e édition.

(2) Cf. Eichenberg, *op. cit.*, p. 31.

trouvera sans peine un autre héritier, même s'il ne lui reste aucun parent (v. 52 et suiv.). Mais, cela dit, on doit reconnaître qu'aucune des solutions proposées n'a le caractère de l'évidence. J'en signalerai seulement trois qui me semblent plus simples que les autres : 1° « Le domaine que tu as près d'ici, dit l'héritier, n'est pas si bien cultivé (litt. si bien débarrassé de pierres) que tu puisses te permettre ces dépenses ». Et Perse répond : « Eh bien ! puisque tu fais fi de mon domaine, je saurai trouver un autre héritier ». 2° L'héritier déclare qu'il ne veut pas de la succession ; que Perse n'a qu'une terre épuisée, près de la ville. Et le poète, le prenant au mot, dit que Manius sera toujours là pour hériter de lui. 3° Perse après avoir invité son héritier à répondre clairement, fait lui-même la réponse sous forme interrogative : « Tu dis : je ne veux pas de la succession ? » Et il continue : « Soit ! J'ai près d'ici un domaine bien cultivé : je ne serai pas embarrassé pour trouver quelqu'un qui l'accepte ». Nous savons par la *Vita* que Perse possédait, en effet, un domaine près de Rome sur la voie Appienne.

Au nom de Manius, l'héritier s'écrie avec dédain (v. 57) : *Progenies terrae !* C'est pour Perse l'occasion d'ouvrir une parenthèse sur le caractère relatif de toute noblesse de naissance. Puis, laissant là les détours, le poète demande à son héritier comment il peut avoir la prétention de passer avant lui et de réclamer le flambeau à un homme qui n'a pas fini sa course : un héritier doit considérer comme un gain tombé du ciel tout ce qui peut lui revenir. Comme l'héritier, mécontent, garde le silence, le poète le presse : « Tu refuses ce que je laisse ? lui dit-il ; ou bien veux-tu te contenter de ce qui reste ? » — « Le capital n'est pas intact », répond l'autre. « La perte a été pour moi, réplique Perse. Pour toi l'héritage, si petit qu'il soit, est tout gain. Ce que je fais des biens qu'un autre m'a transmis ne te regarde pas : tu n'as pas à me dire de placer mon argent et de n'en dépenser que le revenu ». — « C'est bon, dit l'héritier, mais il ne me restera rien ». Et Perse s'indigne : « Ah ! il ne te restera rien ? Eh bien ! je vais tout dépenser ». Et il ordonne à son esclave de mettre beaucoup d'huile sur les légumes, ajoutant qu'il n'entend pas faire maigre chère pour qu'un jour le petit-fils de son héritier, un débauché, puisse mener joyeuse vie.

Jusque là, malgré des difficultés de détail presque insurmontables,

on peut arriver à suivre le mouvement général de la satire. Mais, brusquement, le poète entasse les impératifs sans qu'on puisse comprendre si le dialogue continue entre lui et son héritier ou si nous avons affaire à un nouveau développement (v. 75 et suiv.).

> Vende animam lucro, mercare, atque excute sollers
> Omne latus mundi.

On est d'abord tenté d'admettre que nous avons là une conclusion qui dégage le sens véritable de la satire : Perse est parti (v. 15 et suiv.) d'un trait contre les avares ; il a ensuite affirmé qu'il fallait savoir dépenser son revenu et même, dans certains cas, entamer son capital ; il a longuement développé cette idée qu'une économie sordide ne va qu'à enrichir un héritier, cupide souvent et débauché, et qui, d'ailleurs, n'a pas de comptes à nous demander. Après ce morceau, auquel il a donné, par l'emploi du dialogue, un caractère dramatique, il se retourne vers l'avare et lui dit : « Non seulement tu travailles pour les autres, mais tu n'arriveras jamais à satisfaire ton désir d'amasser ». A l'expression directe de cette idée, il a substitué un tour imprévu et ironique : il conseille à l'avare de faire tous les métiers qui peuvent enrichir, même les moins honorables : l'autre, docile, se met au travail : il décuple son capital et vient demander à Perse de lui marquer le point où il faut s'arrêter : « Ce serait, réplique le poète, trouver une fin au sorite », autrement dit : l'avarice est insatiable. Il y a pourtant une difficulté : Perse, au début, opposait entre eux le ladre et le prodigue. Ici, il fait surgir brusquement un aspect nouveau de l'avarice : la cupidité insatiable αἰσχροκερδεία. Il faudrait donc convenir, si nous avons ici une conclusion, qu'elle répond assez mal au développement dont elle devrait dégager l'idée générale.

On pourrait encore supposer que ce petit discours s'adresse à l'héritier cupide : « J'aurais beau te laisser une fortune énorme, lui disait Perse, tu ne serais jamais satisfait, car l'avarice est insatiable ». Mais, en ce cas, il faudrait admettre que la satire est dirigée contre l'avidité des héritiers : or, le début annonçait tout autre chose. Et je sais bien que Perse a, dans cette satire, fait effort pour imiter vraiment Horace non plus dans les procédés extérieurs de son art, mais dans les caprices de sa fantaisie. Seulement il est peut-être trop facile de se tirer d'affaire en invoquant les droits de la fantaisie.

Toute difficulté disparaît si on se rappelle un renseignement donné par le biographe. Celui-ci nous dit que Perse n'avait pas achevé son livre de satires et il ajoute (Vita, 8) : « Versus aliqui dempti sunt ultimo libro ut quasi finitus esset. ». La plupart des commentateurs ont admis que les vers ainsi retranchés étaient le début d'une pièce nouvelle. Mais il s'agit peut-être d'un morceau simplement ébauché à la fin d'une satire inachevée : rien, dans le texte de la *Vita*, ne s'oppose à cette interprétation, et tout, si on examine la satire elle-même, semble la favoriser. Perse commence par opposer l'un à l'autre deux défauts : l'avarice sordide et la prodigalité. Cela le conduit à faire le portrait de l'homme vraiment libéral qui dépense son revenu et n'hésite pas, si un devoir le demande, à entamer son capital, en dépit des protestations de son héritier. En face de ce portrait, il se proposait de dessiner, dans la seconde partie de la satire, celui de l'homme cupide. Et, selon son habitude, il commençait par mettre son personnage en scène, d'abord en s'adressant à lui, puis en le faisant parler. Au conseil ironique de doubler son bien, le cupide répond que c'est déjà fait, qu'il l'a même décuplé, mais que lui marquer un point où il pourrait s'arrêter, ce serait aussi fort que de trouver un homme capable de terminer le sorite. Là dessus le poète reprenait sans doute la parole ; on peut supposer en effet que les vers supprimés formaient le début de sa réplique. En tout cas, la coupure a été faite adroitement, et les éditeurs ont bien obtenu l'apparence d'une fin, puisque les meilleurs interprètes s'y sont laissé prendre (1).

De toute façon, cette satire n'est pas du même type que les précédentes. On n'y trouve nulle part le ton didactique de la diatribe. Perse s'est appliqué plus que jamais à rompre les entraves de la composition scolaire, et cette fois, il a réussi dans une certaine mesure, à nous dérober son plan. Sur ce point, pourtant, l'état d'inachèvement où cette pièce est restée peut nous faire illusion. En tout cas nous avons bien ici une causerie, et non plus un sermon au sens moderne du mot. On peut se plaindre seulement que la verve en soit, trop souvent, laborieuse.

---

(1) Pour toute cette démonstration, cf. Leo : Zum Text des Persius und Juvenal, *Hermes*, 45 (1910), p. 46 et suiv.

6. — Comme la satire 6, la satire 1 veut être une causerie. Mais elle présente un dialogue plus coupé et de plus nombreux changements d'interlocuteurs.

Après un préambule où il déclare qu'un satirique ne doit pas s'attendre à être goûté du public romain, mais qu'on ne peut s'empêcher de rire en voyant la manière dont les hommes emploient leur temps (v. 1-12), Perse raille ceux qui mettent leur bonheur dans les applaudissements d'un auditoire (v. 13-40). Comment se faire illusion sur le prix d'un pareil succès ou même sur la gloire posthume de laisser des élégies acclamées dans les banquets par des convives qui n'ont plus leur sang-froid? Une objection (v. 40-43) nous conduit à la seconde partie (v. 44-62) : est-il donc un écrivain qui ne souhaite d'être loué et de se survivre dans son œuvre? Assurément non, réplique Perse : mais que valent les louanges qu'un riche amateur s'assure par ses libéralités? Il s'en rendrait compte lui-même s'il pouvait voir de quels gestes ceux qui l'applaudissent par devant le saluent par derrière. Dans une troisième partie (v. 63-106), Perse montre que la poésie à la mode ne cherche qu'à flatter l'oreille par des harmonies molles et de petites habiletés de facture. Enfin, dans une dernière partie (v. 107-134), revenant à son point de départ, il réclame le droit de composer des satires, mais il n'attend et ne souhaite que l'approbation des hommes de goût. En somme la disposition générale est très simple, et toutes les parties de la pièce tournent autour de cette idée centrale qu'il ne faut pas prendre pour criterium de la valeur d'une œuvre les applaudissements d'un public mélangé, mais l'approbation des connaisseurs.

Cette satire est, en majeure partie, dialoguée. Le plus souvent Perse s'entretient avec un interlocuteur fictif dont lui-même a pris soin de nous indiquer, de la manière la plus nette, le caractère artificiel. En effet il lui arrive quelque part (v. 44) de l'interpeller en ces termes : *Quisquis es, o modo quem ex aduerso dicere feci.* Mais il lui avait, sans nous avertir, donné la parole dès le second vers; et, d'un bout à l'autre, ce personnage cherche à détourner Perse de composer des satires : par son attitude, parfois même par son langage, il rappelle le Trébatius d'Horace (Sat., 2, 1); et Lucilius aussi, dans la première

satire de son livre 26, discutait avec un interlocuteur qui lui conseillait d'écrire autre chose que des satires (1).

Perse s'écrie en commençant : *O curas hominum ! o quantum est in rebus inane !* Ce début, fait d'un vers emprunté à Lucilius, et le ton railleur qui en souligne l'intention (2) annoncent une satire. La plupart des éditions récentes marquent ici un changement d'interlocuteur : « Une satire ? qui lira cela ? » demande quelqu'un. « C'est à moi que tu parles ? réplique Perse. Personne, par Hercule ! » L'autre, malgré tout, s'étonne : « Personne, vraiment ? » Et Perse alors : « Presque personne, en tout cas ». Et, comme l'interlocuteur anonyme déclare que cela est lamentable, le poète proteste : doit-il s'effrayer d'être mis par le public au-dessous de Labéon ? Ce n'est pas hors de soi, dans la balance faussée de la foule romaine, qu'il faut peser sa propre valeur.

Cette manière de distribuer les répliques est acceptable. On peut s'étonner, toutefois, que l'interlocuteur fictif, après avoir dit *quis leget haec ?* et indiqué par là que cette satire ne trouvera pas de lecteurs, feigne la surprise et l'indignation en entendant Perse déclarer que personne ne la lira.

J'estime donc qu'il vaut mieux donner au poète la question *quis leget haec ?* « O légèreté des hommes ! » s'écrie Perse, se parlant à lui-même ; « Y en a-t-il un qui soit capable de lire des œuvres comme celle-ci ? ». Quelqu'un l'entend et prend — ou feint de prendre — la question au sérieux : « La belle question ! personne ! » — « Personne, en vérité ? » réplique le poète, affectant la surprise. L'autre, qui n'a pas senti — ou n'a pas voulu sentir — le ton ironique de la réponse, reprend alors : « Presque personne en tout cas : c'est vraiment déplorable ! » Là-dessus, Perse, en bon stoïcien, lui enseigne que nous devons mépriser l'opinion de la foule (3).

---

(1) V. l'éd. de Marx, v. 588-634, et, dans le second volume, les notes correspondantes ; Cichorius : *Untersuch. z. Lucil.*, p. 101 et suiv.; Fiske : *Lucil. and Pers.*, p. 124 ; Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. 294.

(2) Cf. *supr.*, p. 243.

(3) M. Albini (v. 2e éd. de son *Perse*, p. 11 et suiv.) propose une division et une interprétation intéressantes : le poète songeant, par avance peut-être, au recueil complet de ses satires, s'écrie : « A quoi bon tant de peine ? A quoi bon nous agiter ainsi, pauvres mortels que nous sommes ? qui lira ces satires ? » Quelqu'un répond : « C'est à moi que tu parles ? personne ! »

L'accord n'est pas mieux fait sur la distribution du dialogue et la ponctuation dans les cinq derniers vers du préambule. Le vers 8 n'offrirait pas de difficulté si le texte *Nam Romae quis non... ? a, si fas dicere...* avait quelque autorité. Le poète vient de dire qu'il ne faut pas attacher d'importance au jugement des Romains ; il a déjà dans la tête le *auriculas asini quis non habet* qui se lit au vers 121 ; mais il se demande s'il lui est permis de parler, et il s'arrête. Tout à l'heure, il sera plus hardi « Me muttire nefas ? » dira-t-il au vers 119, et, cette fois, la question ne sera qu'une figure. Malheureusement, les bons manuscrits donnent tous un autre texte : « Nam Romae *est* quis non... *ac* si fas dicere... sed fas ». Dès lors il faut entendre : « Car qui n'y a-t-il pas à Rome, quelle société mélangée n'y trouve-t-on pas ? (1) Et, si l'on a le droit de parler (c'est-à-dire, s'il est permis de dire la vérité)... mais assurément on en a le droit. » Certains éditeurs préfèrent, il est vrai, la leçon *quis non* (2) combinée avec *ac si fas dicere* et admettent une réticence : « Car, à Rome qui ne... (vous m'entendez : il n'y a à Rome que des sots) ». On peut, d'autre part

---

« Vraiment ? personne », demande Perse. C'est déplorable ! Et pourquoi ? Sans doute (M. Albini voit dans *ne* la particule affirmative), les grands personnages du temps me préféreraient un mauvais poète quelconque, un Labéon. » — « Tu n'y es pas (nugae !) », réplique la voix qui s'est déjà fait entendre ; et elle déclare à Perse qu'il ne doit pas se soucier du goût des autres. Mais elle s'arrête (ah si fas dicere !) au moment où elle allait lui fournir un bon argument en faveur de la satire ; cet argument, le poète s'en empare aussitôt, et il s'écrie : « *Sed fas...* ». L'autre conseille l'indulgence : le pluriel *Ignoscite* s'adresse à tous les stoïciens. — Non, répond Perse. — Son contradicteur est découragé : « Que faire ? » dit-il. A la page 12, c'est à lui que M. Albini donne les derniers mots : ce personnage prendrait alors le parti de rire en écoutant les vers satiriques de Perse. Dans le texte, au contraire (p. 18), les mots *sed sum petulanti splene cachinno* sont séparés de *quid faciam*. Tout cela est ingénieux ; mais c'est peut-être, même pour Perse, trop compliqué. J'ajoute que le premier vers est lancé sur un ton de persiflage bien plutôt qu'avec un accent de tristesse. — M. Ramorino (p. 4 de son éd.) divise ainsi le second vers : « Quis leget haec ? » — « Min' tu istud ais. » « Nemo hercule. » « Nemo ? » Mais la question *Min tu istud ais*, ainsi isolée, est bien gauche.

(1) Cf. Bücheler : *Rhein. Mus.*, 41 (1886) p. 458.

(2) Moins faiblement attestée que « *a* si fas dicere ».

considérer *sed fas* comme une interrogation : le poète allait parler, il s'arrête, se demandant si on lui en accorde le droit : ceci préparerait alors le vers 119 : *me mutire nefas ?* On peut enfin supprimer tout signe de ponctuation après ces deux mots et entendre : « Mais j'en ai le droit en voyant la manière lamentable dont nous vivons ».

Pour ma part, je maintiens la leçon *Romae est quis non* et j'admets l'interrogation après *sed fas :* Perse laisse entendre que ce qu'il allait dire est vraiment trop violent. Mais c'est en vain qu'il s'efforce, au spectacle des folies contemporaines, de retenir ses éclats de rire (v. 9 et suiv.) :

> Tunc cum ad canitiem et nostrum istud uiuere triste
> Aspexi ac nucibus facimus quaecumque relictis,
> Cum sapimus patruos, tunc tunc — ignoscite — nolo —
> Quid faciam ? Sed sum petulanti splene — cachinno.

Avec M. Leo, je vois dans *cachinno* la première personne du verbe *cachinnare* : « Quand je regarde nos vieillards, dit Perse, et notre lamentable manière de vivre, et ce que nous faisons lorsque nous sommes sortis de l'enfance et que nous affectons une sévérité d'oncles, alors, alors... pardonnez-moi : je voudrais bien retenir mes éclats de rire. Comment faire ? Mais ma rate aime à s'épanouir : j'éclate ».

Abandonnant un instant le dialogue, le poète dénonce la manie d'écrire et la prétention au sublime comme le défaut général du temps. Et il feint d'abord de ne pas se distinguer des autres à ce point de vue (1) : *Scribimus inclusi* (v. 13). Il disait de même tout à l'heure (v. 9 et suiv.) : « *nostrum* istud uiuere triste... ac nucibus *facimus* quaecumque relictis, cum *sapimus* patruos ». Mais presque aussitôt il revient à la deuxième personne du singulier et le personnage auquel il s'adresse n'est plus l'interlocuteur absolument indéterminé que nous avons entendu dans les premiers vers : c'est un poète, et Perse

---

(1) Est-ce à cette affectation de modestie que s'applique l'indication contenue dans la *Vita* (p. 10) : Cuius libri (i. e. Lucilii, l. X) principium imitatus est, *sibi primo, mox omnibus detrectaturus* » ? Mais n'a-t-il pas déjà, en un certain sens, affecté de déprécier son œuvre en répondant *nemo hercule* à la question *Quis leget haec ?*

nous le montre vêtu de ses plus beaux habits et lisant ses vers d'une voix onctueuse à des auditeurs qui se pâment. Le nom de *uetule* qu'il lui donne (v. 22) évoque l'image de quelque riche amateur précocement vieilli par l'abus des plaisirs. C'est à lui qu'on peut attribuer les répliques contenues dans les vers 24-25 (*quo didicisse* nisi hoc fermentum et quae semel intus Innata est rupto iecore exierit capricus ?) et les vers 29-30 (At pulchrum est digito monstrari et dicier : « Hic est ! » Ten cirratorum centum dictata fuisse Pro nihilo pendes ?) A la première question, le poète fait une réponse de ton très oratoire : *En pallor seniumque ! O mores ! usque adeone Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ?* Au lieu de répondre directement à la seconde, il montre, dans une description parée de toutes les couleurs de la rhétorique, combien la gloire littéraire est vaine même quand elle survit au poète.

Le dialogue reprend, mais Perse ne rend pas la parole au *uetulus :* il introduit par la formule *ait* (v. 40), déjà employée par Horace (1), un interlocuteur fictif aussi indéterminé que celui du préambule, mais qui n'est pas nécessairement le même. Il lui répond et l'interroge d'une manière vive et pressée sur la valeur des exclamations admiratives qui étaient monnaie courante dans les lectures publiques. Mais bientôt, il s'adresse de nouveau à un riche amateur (v. 53 : Calidum scis ponere sumen); il le fait parler (v. 55 : « Verum, inquis, amo, uerum mihi dicite de me »); il le raille âprement en lui donnant l'épithète de *calue* (v. 56) qui rappelle *uetule*. Puis, tout à coup, il s'écrie ironiquement (v. 58) :

> O Iane a tergo quem nulla ciconia pinsit ·
> Nec manus auriculas imitari mobilis albas
> Nec linguae quantum sitiat canis Apula tantae !

Je relève un mouvement analogue dans Horace (Sat., 1, 9. 11) : *O te, Bolane, cerebri felicem.* Perse laisse là l'amateur ridicule pour

---

(1) Horace (*Sat.*, 1, 3, 22) se sert de la formule *quidam ait. Inquit*, sans sujet exprimé, se rencontre au v. 126 de la même satire : ce n'est que dans les *Épîtres* qu'on trouve *ait*, dans un vers que Perse imite ici (*Epist.*, 1, 19, 43... «Rides» ait...).

s'adresser avec une emphase voulue à tous les nobles, moins bien partagés que Janus :

> Vos, o patricius sanguis, quos uiuere fas est
> Occipiti caeco, posticae occurrite sannae.

Ici encore, il y a un souvenir d'Horace (Art poét., 282 : Vos, o Pompilius sanguis).

Le poète passe à la critique du goût public et de la poésie à la mode. Une question brusque fait la transition : « Quis populi sermo est ? » Mais à qui faut-il attribuer ces mots ? On peut admettre qu'ils sont prononcés par le riche amateur, curieux de savoir ce que le public dit de lui. Ils apparaissent alors comme la suite du vers 55 (Verum, inquis, amo, uerum mihi dicite de me). Un flatteur répond : « Que peut dire le public sinon qu'on a enfin trouvé le secret d'une versification parfaitement coulante » ; et il rapporte des propos entendus : « Ce poète sait aligner les vers au fil à plomb ; et, s'il s'agit de parler contre les mœurs, le luxe, les festins des grands, la Muse lui inspire des choses sublimes ». Et Perse, passant, selon son habitude, d'un exemple particulier à des considérations générales, reprend la parole pour railler d'abord le sublime des poètes à la mode (v. 69-91), puis cette versification qu'on dit parfaite. C'est très satisfaisant. Mais il n'est pas inadmissible non plus que Perse réponde lui-même au mauvais poète : « Le public ? Que peut-il dire, ce public dont le goût est gâté, sinon qu'on sait enfin faire des vers parfaitement coulants ? » On pourrait même donner tout le passage à Perse : le poète se ferait à lui-même une objection : « Amis, clients, parasites se moquent par derrière de ces riches amateurs qu'ils applaudissent ostensiblement. Mais le public, que dit-il de leurs œuvres ? » Et il répondrait lui-même par une attaque contre le mauvais goût régnant. Je préfère, malgré tout, la première solution, bien conforme à l'allure générale de cette satire où le poète a multiplié les colloques.

Sans transition, Perse s'en prend au faux sublime : je crois, en effet, que les vers 69-91 répondent à *res grandes nostro dat Musa poetae*, et j'entends (1) : « Oui, nous aimons tellement le sublime que nous encourageons des enfants à s'exercer dans les genres héroïques, et,

(1) Cf. *supr.*, p. 203 et suiv.

alors qu'ils sont incapables de traiter convenablement les lieux communs les plus rebattus, nous acclamons leurs tragédies d'écolier; nous leur crions : « Bravo, poète ! Y aura-t-il maintenant des lecteurs pour le livre desséché de ce vieux barbon d'Accius et pour l'Antiope verruqueuse de Pacuvius ? »

Des deux questions qui suivent, formulées directement par le poète (v. 79-84), la première suppose un auditeur fictif capable de condamner le mauvais goût du temps :

> Hos pueris monitus patres infundere lippos
> Cum uideas, quaerisne unde haec sartago loquendi
> Venerit in linguas, unde istud dedecus in quo
> Trossulus exultat tibi per subsellia leuis ?

La seconde, au contraire, s'adresse à un homme déjà âgé qui, dans une affaire capitale, songe moins à défendre sa vie qu'à enlever les acclamations :

> Nilne pudet capiti non posse pericula cano
> Pellere, quin tepidum hoc optes audire « decenter » ?

Il n'y a là qu'un moyen d'introduire le personnage de Pedius. On l'accuse d'être un voleur : Perse fait formuler l'accusation au style direct en l'accompagnant du verbe *ait* qu'il a déjà, au vers 40, employé sans sujet : « *Fur es* », *ait Pedio* (v. 85). Que fait Pedius ? Il équilibre savamment des antithèses, et on le loue : on crie : « Cela est beau ! » Perse se retourne alors vers les auditeurs, et il les invective, en usant, il est vrai, de la deuxième personne du singulier : « Hoc bellum ? an, Romule, ceues ? » (v. 87). Le procédé n'est pas étranger à Horace, chez qui nous lisons, par exemple (Sat., 1, 4, 85) : Hunc tu, *Romane*, caueto ». Comment cette rhétorique artificielle, demande le poète, serait-elle touchante ? « Je pourrais tout aussi bien, dit-il, donner un as au naufragé qui me chanterait une chanson ». Et, brusquement, il s'adresse à un naufragé imaginaire : « Cantas, cum fracta te in trabe pictum ex umero portes » (v. 89-90). Puis, s'élevant une fois de plus du cas particulier à une formule générale, il ajoute (v. 90-91) : « Verum nec nocte paratum plorabit qui me uolet incuruasse querella ».

Perse a laissé jusqu'ici sans réponse directe les éloges prodigués à l'élégance coulante des vers contemporains. Il revient maintenant sur ce sujet. « Mais, dit-il, on alléguera que la facture du vers est devenue parfaite », et il nous fait entendre le public vantant la technique d'un poète contemporain qui devient le type du versificateur à la mode, comme le *noster poeta* du vers 68 : « Claudere sic uersum didicit : « Berecyntius Attis » (v. 93), etc. Et, là-dessus, on demande triomphalement si les vers de Virgile, auprès de ces chefs-d'œuvre d'harmonie, ne sont pas raboteux : « Arma uirum... », nonne hoc spumosum est et cortice pingui Vt ramale uetus uegrandi subere coctum (v. 96-97) ? » Quels sont les vers vraiment délicats, demande Perse, ceux qu'il faut lire en rejetant la tête en arrière ? Il cite quatre vers conformes à la technique des poètes à la mode et, laissant là pour un moment le dialogue et l'ironie, il lance ces rudes paroles : « Haec fierent si testiculi uena ulla paterni Viueret in nobis ? » (v. 103-104). On sent que l'interrogation n'est ici qu'une figure oratoire. Dans la phrase suivante, où l'expression se fait directe, les métaphores se pressent pour rendre sensible la mollesse de cette poésie sans nerf.

Ici reparaît un interlocuteur fictif, le même, si l'on veut, que Perse avait introduit au début de la pièce. Il demande à Perse quel besoin il a d'écorcher par des vérités trop rudes les oreilles délicates des grands ; qu'il prenne garde : leurs portes pourraient bien se fermer devant lui. Il n'y a là qu'une transition : Perse veut établir qu'il a le droit de composer des satires. Il répond d'abord sur le mode ironique : « Soit, s'il ne tient qu'à moi, tout sera blanc comme neige ; je n'aurai pour tous que des cris d'approbation, *euge bene* ; vous serez tous de petites merveilles. ». Et il ajoute, parlant à l'interlocuteur fictif (v. 112) : « Hoc iuuat ? « Hic, inquis, ueto quisquam faxit oletum ». Pinge duos anguis : « Pueri, sacer est locus, extra Meite ». Soit : si le lieu est sacré, Perse s'écartera (*discedo*). Là-dessus, il garde la parole jusqu'à la fin de la pièce, en s'adressant une fois encore à l'interlocuteur fictif (v. 122 : nulla *tibi* uendo Iliade) ; au vers 115, il interpelle les victimes de Lucilius (te, Lupe, te, Muci), mais ce n'est qu'un artifice de style. Au contraire, les questions qui se pressent dans le vers 119 (me mutire nefas ? nec clam ? nec cum scrobe ? nusquam ?) sont bien du même ton que le dialogue animé du début. Il introduit, pour finir, un nouveau personnage : l'homme de goût

qui lit assidûment les tragiques grecs ; il le prie de jeter les yeux sur son œuvre. Et il termine par un morceau d'allure oratoire, sorte de portrait satirique des hommes dont il méprise les louanges.

On le voit, cette première satire s'écarte sensiblement dans sa marche des satires philosophiques, surtout de celles qu'on peut appeler les quatre sermons stoïciens (Sat., 2, 3, 4, 5) ; elle est presque entièrement dialoguée. A côté de l'interlocuteur fictif, elle met en scène divers personnages de traits mieux déterminés. Elle évite les longs morceaux de ton didactique ou oratoire. Bref, elle a moins l'allure d'une leçon que d'une satire véritable. Mais, aussi bien que les satires philosophiques, elle est bâtie sur un plan aux lignes très arrêtées.

7. — Outre les satires, le recueil de Perse contient, on le sait, 14 vers hipponactiques (1). Ils se partagent en deux morceaux d'égale longueur qui empruntent l'un et l'autre leur matière à Horace. Le premier traite ce thème que le satirique ne mérite pas le nom de poète (Hor.: Sat., 1, 4, 39 : Primum ego me illorum, dederim quibus esse poetis, Excerpam numero) ; le second fait du besoin le grand maître de la poésie (Hor. : Epist., 2, 2, 51 : Paupertas impulit audax Vt uersus facerem). Il n'est pas impossible, si on se rappelle que Perse se plaît à supprimer les transitions, d'établir un lien entre ces deux idées : « Je ne suis pas, dit Perse, un poète inspiré ; mais, après tout, il n'est pas si difficile que cela d'être un poète inspiré et de se répandre en doux accents : la faim y amène le moindre écrivailleur de l'un ou de l'autre sexe ». En ce cas ce sont les deux derniers vers qui font l'unité des deux parties : *Coruos poetas et poetridas picas Cantare credas Pegaseium nectar.* Le tout n'est qu'une épigramme contre les poètes faméliques du temps : Perse a d'abord joué la modestie pour mieux les atteindre ensuite (2). Cette pièce a pu être composée pour

---

1) Cf. *supr.*, p. 155.

2) D'après M. Gaar (Persius u. Lucilius, *Wiener Studien*, 31 (1910), p. 244-249), le témoignage de la *Vita* rappelé plus haut (p. 348, n. 1 : cuius libri (i. e. Lucili, l. X) principium imitatus est, sibi primo, mox omnibus detrectaturus) ne s'appliquerait pas à la satire 1 mais au prologue. L'*insectatio recentium poetarum et oratorum* dont il est question ensuite, ce serait la satire 1. Mais

servir de prologue, puisque Perse nous dit expressément qu'il apporte son œuvre dans le temple de la poésie (v. 7 : ad sacra uatum *carmen* adfero *nostrum* (1) ; et il veut faire entendre que cette œuvre, bien qu'elle n'appartienne pas au genre héroïque, est très supérieure à une foule de poèmes dont les auteurs se glorifient d'avoir bu à la source d'Hippocrène : la faim donne à tant de perroquets, de corbeaux et de pies une voix que leur avait refusée la nature !

Nous aurions affaire en ce cas à une pièce liminaire analogue à celles que nous trouvons chez Stace et chez Martial. Car il n'est pas vraisemblable que nous ayons ici, comme on l'a parfois prétendu, un prologue à la première satire. Sans doute les livres 28 et 29 de Lucilius offraient une succession de morceaux en septénaires trochaïques, en sénaires iambiques et en hexamètres. D'autre part, nous trouvons chez Pétrone (Sat., 5), une pièce formée de huit vers hipponactiques et de quinze hexamètres et mise sous l'invocation de Lucilius (2). Mais on ne comprendrait pas, si l'exclamation *O curas hominum, o quantum est in rebus inane!* était arrachée à Perse par le spectacle des

---

il n'y a là qu'une induction sans preuve positive. Cf. Fiske : *Lucil. and Persius*, p. 150, et G.-A. Gerhard : der Prolog des Persius, *Philologus*, 72 (1913), p. 487. Il y a plus à tirer d'un autre article de M. Gaar : Persiusprobleme (*ibid.*, p. 128-135 et 233-243) ; cf. *supr.* p. 175.

(1) Quoi qu'on en ait dit, *carmen adfero nostrum* peut parfaitement signifier *carmen adfero meum*. M. Leo (*Hermes*, 45 (1910), p. 48, n. 2), écrit avec beaucoup de raison : « Die Meinung, dass der Singular *adfero* diese einzig mögliche Bedeutung verbiete, zeugt von geringer Belesenheit ». Je me borne à citer Catulle (68, 37-38) : Quod cum ita sit, *nolim* statuas *nos* mente maligna id facere. Cf. Hand : *De Persii satira* I (Iena, 1850), p. 7.

(2) Cf. Pétrone : *Satir.*, 4, 5 : *Sed ne me putes improbasse schedium Lucilianae humilitatis, quod sentio et ipse carmine effingam* (suit la pièce dont il est question ci-dessus). L'expression *Schedium Lucilianae humilitatis* trouve son commentaire dans une phrase d'Apulée : *De deo Socrat*, 1 : « Sed ut me omnifariam noueritis, etiam in isto, ut ait Lucilius, *schedio*, <subitario> et incondito experimini ». Ces deux textes rapprochés permettent de deviner le sens du passage d'où provient la citation incomplète qui se lit chez Festus, p. 334. 13 (Paul, 335) : qui schedium fa... (= v. 1279, Marx) : je suis un improvisateur, disait Lucilius, non un poète véritable. Cf. Marx, II, p. 404. J'ajoute que le *schedium* du rhéteur Agamemnon, dans Pétrone, est une sorte de courte satire littéraire.

poètes faméliques, qu'il ne fût ensuite question dans sa première satire que d'amateurs nobles et riches. Si l'on donne ce premier vers à l'interlocuteur fictif, disant à Perse qu'il perd son temps, et si l'on applique la question *quis leget haec?* au prologue, la difficulté subsiste ; le poète aurait annoncé encore un sujet différent de celui qu'il va traiter. Admettons même que ce prologue n'eût, par rapport à la première satire, que la valeur d'une pièce liminaire : Perse annoncerait qu'il va composer un poème du genre romain par excellence, *carmen nostrum*, une satire, et laisserait entendre qu'on ne peut se taire lorsqu'on voit l'état lamentable de la littérature : ce qui fait les poètes, maintenant, ce n'est pas l'inspiration, ce sont les besoins matériels, c'est le désir de gagner de l'argent. Aurait-il donc voulu indiquer, par un premier exemple qui ne jouerait pas de rôle dans le corps de la satire, que la poésie se mourait à Rome? C'est bien peu satisfaisant.

Je m'en tiens, pour ma part, à la première solution (1), mais je ne nie pas que M. Leo (2) ne puisse avoir raison en reconnaissant dans ces quatorze vers deux épigrammes distinctes (3) où Perse s'était exercé à traiter d'une manière personnelle deux thèmes empruntés à Horace. Les trouvant dans ses papiers et les jugeant dignes de survivre, ses éditeurs les ont mises en tête du recueil (4). Cette place leur

---

(1) Elle a été tout récemment défendue par M. Gerhard (Der Prolog des Persius, *Philologus*, 72 (1913), p. 484 et suiv.), qui juge la démonstration de M. Gaar (cf. *supra*, p. 354, n. 1 de la page 353) concluante sur ce point. Il signale comme argument accessoire l'égalité des deux parties (7+7 vers) et dégage ainsi la suite des idées : 1° Je renonce à l'inspiration divine des poètes à la mode ; 2° leur vrai mobile, c'est la faim et la cupidité.

(2) V. F. Leo : Zum Text des Persius und Juvenal, *Hermes*, 45 (1910), p. 48 et les notes.

(3) Hand (*De Persii Satira* I, p. 7) supposait que nous avons là deux fragments d'une pièce inachevée.

(4) M. Gerhard (art. cité) estime, lui aussi, que les choliambes de Perse sont des vers de jeunesse. Assurément, on y reconnaît déjà la manière de notre auteur ; mais, tandis que la satire 1 offre la peinture bien observée du poète amateur, le poète famélique du prologue, avec la généralisation hyperbolique de son type, porte la marque de l'écolier sans expérience sortant du Portique, dont la morale populaire donnait tant de place à la satire de la cupidité et de l'avarice. D'autre part, il y a loin de l'humilité réelle qu'on sent sous l'ironie des choliambes au ton des passages où Perse,

convenait d'autant mieux que les vers 6 et 7 (ipse semipaganus Ad sacra uatum carmen adfero nostrum) constituent une véritable dédicace. Comme elles avaient l'une et l'autre la poésie pour objet, elles pouvaient prendre par le simple rapprochement l'apparence d'un morceau complet. En tout cas les éditeurs de l'antiquité n'avaient pas l'habitude de publier, dans un recueil de vers, des œuvres dont la forme n'était pas en harmonie avec le reste de l'ouvrage. Il n'est donc pas vraisemblable que Cornutus et Bassus aient placé ces deux morceaux à la suite des satires à titre de pièces particulières ou de fragments, ni qu'ils en aient fait un épilogue, puisque le premier thème est un thème d'introduction. Il faut donc rejeter la tradition qui les place à la fin du recueil (1).

IV

Les satires de Perse sont des diatribes déguisées en satires horatiennes

On a souvent prétendu que les satires de Perse ne sont pas composées et qu'elles juxtaposent d'une manière tout arbitraire des

---

dans les satires 1 et 5, parle de lui-même en homme désormais sûr de sa valeur. Il est vraisemblable que Perse, avant de se consacrer avec succès à la satire, avait composé des choliambes à la grecque, et de cette timide poésie de jeunesse, datant de ses débuts dans le stoïcisme, il nous est parvenu ces vers d'introduction dont on a fait le prologue des satires en hexamètres. Il est impossible aujourd'hui de savoir si Cornutus n'a pas supprimé d'autres choliambes laissés par Perse (M. Gerhard ne serait pas éloigné d'admettre que les *uersus dempti* de la *Vita* étaient des choliambes : l'expression *ultimo libro* s'expliquerait parce qu'une, au moins, des recensions plaçait les choliambes à la fin).

(1) Ils sont à la fin du recueil dans les manuscrits qui représentent la recension de Sabinus (Montepessulanus 212, et Vaticanus tabularii basilicae H 36 = A et B de Jahn-Bücheler). Comme pièce liminaire, ils pouvaient être écrits, dans des manuscrits anciens, sur une feuille attachée au bord extérieur du rouleau : je me demande si l'erreur commise par Sabinus ou avant lui n'est pas venue de là. — Je ne cite que pour mémoire l'hypothèse de Dryden (Cf. Satires de Perse, trad. Sélis, nouvelle éd. par Achaintre (Paris, 1822),

morceaux incohérents. L'étude qui précède nous conduit à une conclusion bien différente. Il en ressort que toutes ces satires, même la première et la sixième, sont bâties sur un thème simple que Perse s'est donné d'avance et qui sert d'armature au développement entier. A ce point de vue, ce sont bien des *déclamations* au sens technique du mot : les rhéteurs (cf. Quintilien, 2, 6) donnaient à leurs élèves une matière, les uns se bornant à leur indiquer les points qu'ils auraient à traiter, les autres y ajoutant quelque développement : mais toujours le cadre était tracé d'avance. La diatribe, issue de la sophistique, était construite suivant les mêmes règles : l'unité du sujet en était, je l'ai dit, un des caractères essentiels. D'autre part Perse n'écrit jamais dans l'unique intention de se peindre lui-même ou de noter des ridicules : aussi bien que les prédicateurs stoïciens, il a constamment en vue certaines conclusions morales conformes aux dogmes de la secte. Mais si, par la conception première et par l'esprit, ses œuvres sont toutes voisines de la diatribe, peut-on dire que, dans les procédés de développement, elles en reproduisent vraiment la technique ? Ce serait oublier que le sermon stoïcien, si la disposition n'en est pas toujours très régulière et s'il présente un mélange, à doses variables, d'éléments oratoires et d'éléments dramatiques, porte d'ordinaire sur un sujet préalablement défini, et que par là l'unité du discours demeure toujours sensible, alors même que les parties ne sont pas rattachées les unes aux autres par un lien logique très fort. Perse a craint de paraître homme d'école s'il jetait toutes ses satires dans ce moule. Il s'est souvenu qu'Horace avait fait jouer au prédicateur stoïcien Stertinius un rôle assez ridicule, et il s'est efforcé de renouveler la diatribe en imitant la marche de la satire horatienne.

Comme Horace, il se plaît à engager le débat par un exemple, avant de nous avoir donné aucune indication sur le sujet, ou à jeter brusquement, au cours même de la discussion, une petite scène qui ne semble préparée par rien. Mais il faut ici se garder d'être dupe des apparences : même quand le poète part d'un exemple particulier

---

p. 8), reprise récemment par Pretor (A few notes on the Satires of Persius, *Class. Review* 21 (1907), p. 72), que Perse, dans ce prologue, a voulu nous tromper sur sa véritable personnalité.

pour s'élever au général, ce passage du concret à l'abstrait ne reproduit pas la marche véritable de sa pensée : le travail mental n'a pas été mis en mouvement par le spectacle de la réalité ; il a porté tout d'abord sur une formule philosophique. Cette formule, Perse, fidèle à la méthode de développement qui, depuis longtemps, régnait aussi bien chez les philosophes que chez les rhéteurs, s'est proposé de l'illustrer par des exemples. Ceux-ci une fois imaginés ou tirés du fonds commun de la littérature morale, il pouvait, s'il lui plaisait, renverser les termes de l'opération, piquer la curiosité par la peinture du concret et ouvrir ainsi la voie aux vérités morales qu'il voulait faire entendre : c'est, en somme, le procédé des fabulistes, et la satire en usait couramment. Mais Horace, en pareil cas, nous donne l'impression que sa pensée s'est éveillée au contact même des choses : c'est un observateur. Sénèque suit assez souvent la même marche dans ses lettres morales, et non sans succès, surtout lorsqu'il prend de petits événements de sa vie pour texte de ses causeries avec Lucilius. Perse est moins heureux, même quand il part d'un exemple tiré de sa propre existence : ou bien il n'arrive pas à dissimuler la soudure, et nous avons, comme dans la satire 5, deux parties formant chacune un tout ; ou bien il laisse trop voir, comme dans la satire 6, que le début est postiche. A plus forte raison l'artifice est-il très apparent là où l'élément personnel ne tient aucune place : qu'on se rappelle la structure des satires 3 et 4. Cependant Perse doit à Horace d'avoir toujours évité un des procédés les plus fatigants de l'école, le développement par énumération d'exemples historiques, si fréquent chez Sénèque et qui triomphera plus tard dans la satire avec Juvénal. Ici encore nous le sentons soucieux de se garder du pédantisme. Mais, s'il a une préférence pour les exemples pris dans la réalité familière, il les demande moins à l'observation qu'à ses lectures ou à ses souvenirs d'école : il lui en est venu plusieurs d'Horace ; et la prédication stoïcienne, à côté des anecdotes et des chries dont il a dédaigné l'usage, lui offrait un grand nombre de petites scènes et de portraits fournis par l'expérience de chaque jour.

Faut-il reconnaître encore l'influence d'Horace dans l'allure sautillante que Perse donne volontiers à son développement ? Je le crois. Mais ce qui est, chez l'un, souplesse intellectuelle, fantaisie d'une pensée riche en associations imprévues, est devenu, chez l'autre,

artifice laborieux. Nous trouvons, d'une part, une libre causerie où la discussion est coupée fréquemment de parenthèses, de digressions, de confidences personnelles, de l'autre, une dissertation dont les paragraphes ont été simplement juxtaposés au lieu d'être liés, mais dont la division très scolaire se laisse découvrir : il s'agit seulement de retrouver les transitions que Perse n'a presque jamais indiquées. On enseignait dans les écoles à les masquer : Quintilien signale et condamne cette affectation (4, 1, 77) : « Illa uero frigida et puerilis est in scholis affectatio, ut ipse transitus efficiat aliquam utique sententiam, et huius uelut praestigiae plausum petat, ut Ouidius lasciuire in Metamorphosin solet, quem tamen excusare necessitas potest res diuersissimas in speciem unius corporis colligentem. Oratori uero quid est necesse *surripere hanc trangressionem* et iudicem fallere, qui ut ordini rerum animum intendat, etiam commonendus est ? »

Les transitions une fois rétablies, on s'aperçoit que, dans toutes les satires de Perse, les diverses parties du développement, si elles n'offrent pas toujours une suite logique très rigoureuse, tournent au moins autour d'une idée centrale. Épictète, comme nous l'avons vu, compose fréquemment de la sorte. Mais il y a autre chose chez Perse : il met souvent une sorte de coquetterie à dissimuler l'idée centrale elle-même ou à la formuler là où on ne songe pas tout d'abord à la chercher. Ou bien il jette sous forme de parenthèse ou de digression un développement qui est en réalité une partie essentielle de son discours moral : par exemple la prière où il demande à Jupiter un supplice d'un nouveau genre pour les tyrans (3, 35-43). On sent là le désir de reproduire l'imprévu de la disposition horatienne.

C'est encore un emprunt à Horace que le mélange de l'épître et de la satire, dans les pièces 2, 5 et 6. Mais Perse ne sait pas fondre les deux formes, comme l'a fait Horace dans la satire 6 de son premier livre : il est, pour cela, trop inhabile à tirer de sa personnalité ou de celle des autres les éléments de son œuvre. Sans doute il sait communiquer quelque vie à de petites scènes et dessiner d'un crayon assez vigoureux de courts portraits. Mais il n'a jamais essayé de donner à une satire entière la forme dramatique. Le début de la cinquième semble annoncer un dialogue comparable à ceux dont est fait presque entièrement le second livre d'Horace : Cornutus y prend la parole pour interrompre son élève ; mais, on le sent tout de suite, c'est Perse

qui parle par sa bouche ; du reste, le philosophe rentre presque aussitôt dans la coulisse, ou, du moins, il s'écarte, laissant le poète lui écrire une épître ou lui adresser un discours. Ailleurs (Sat. 3 et 4), nous pouvons croire d'abord que Perse va nous donner un dialogue encadré dans une narration : mais, dans la satire 3, le personnage du jeune homme s'efface peu à peu, et il n'est même pas sûr que celui du maître occupe la scène jusqu'au bout : en tout cas, ce que nous lisons dans le quinzième vers n'est plus qu'une diatribe. Dans la satire 4, Socrate n'a pas avec Alcibiade un entretien véritable : il lui fait un sermon, et les deux personnages disparaissent brusquement : il ne s'agissait que d'un exemple. Je sais bien qu'il arrive à Horace, dans ses satires dialoguées, de faire prononcer à certains personnages, à Offellus, à Damasippe, à Dave, de longues diatribes : mais, en ce cas, l'orateur a sa physionomie propre, bien distincte de celle d'Horace. Prenons au contraire le précepteur que Perse fait parler dans sa troisième satire : il n'est que le porte parole du poète, à tel point qu'il est impossible de fixer avec certitude le terme de son discours.

Le procédé constant de Perse, procédé commun à la diatribe et à la satire horatienne, c'est le dialogue fictif, soit que le poète s'entretienne avec un interlocuteur plus ou moins déterminé, soit qu'il jette au milieu de son développement une petite scène où il ne joue pas lui-même de rôle. Mais ce genre de dialogue n'est en somme qu'un artifice d'exposition créé par les orateurs et perfectionné par la rhétorique. Il ne donne au développement qu'une vie factice si l'auteur ne sait pas lui faire rendre, dans les différents rôles, un accent particulier. Nous ne saurions nier que Perse n'ait montré parfois, dans les petites scènes surtout, une réelle agilité : il me suffira de rappeler la fable du malade et du médecin, dans la satire 3, et, dans la satire 5, l'apologue de l'homme entre la Cupidité et la Mollesse. Mais il est moins heureux dans l'emploi de l'interlocuteur fictif. Je ne lui reprocherai pas d'avoir donné à ce personnage des traits trop vagues : il y a dans le premier livre d'Horace plusieurs satires où la physionomie de l'interlocuteur est si peu nette qu'elle se laisse malaisément ramener à l'unité et qu'il faut supposer une succession d'interlocuteurs, à moins de voir, dans l'emploi de la seconde personne du singulier et dans les objections formulées au style direct, de simples figures. Perse entend bien donner un minimum d'existence à ses contradicteurs,

puisqu'il en interpelle un en ces termes : *Quisquis es, o modo quem ex aduerso dicere feci* (Sat., 1, 44). Et ceci est tout à fait conforme aux habitudes de l'école : on sait le rôle de l'*adversaire* dans l'exposition philosophique. Mais devait-il, afin de sembler plus alerte, couper ses dialogues d'une manière si heurtée qu'il est souvent difficile d'en voir les divisions ? Ce défaut est rare chez Horace ; il a pu s'exagérer chez Perse sous l'influence de la rhétorique. Le dialogue fictif ou *sermocinatio* (cf. Quintil., 9, 2, 31) avait sa place dans les déclamations : mais un repos ou un simple changement d'intonation suffisait alors pour avertir l'auditoire du changement d'interlocuteur. Il en était de même dans la diatribe qui, on le sait, était une sorte de conférence. Aussi bien Perse avait-il composé ses satires pour en donner lecture, et tel passage qui nous embarrasse aujourd'hui devait être, dans sa bouche, parfaitement clair. Seulement il aurait dû songer à ceux qui, n'ayant pu l'entendre, devraient se contenter de le lire.

L'introduction de personnages qui se parlent à eux-mêmes est un procédé voisin du dialogue fictif : Perse s'en est servi plusieurs fois (2, 8 et suiv.; 2, 48 et suiv.; 3, 39 et suiv.; 4, 30 et suiv.; 5, 60 et suiv.), à l'exemple d'Horace et des moralistes stoïciens (cf. supr., p. 322). Mais il faut chercher dans la diatribe plutôt que chez Horace (1) l'origine des petits discours destinés à introduire une leçon (5, 91 et suiv.), ou à développer les conclusions pratiques auxquelles le poète nous a conduits (3,66 et suiv. ; 5, 64 et suiv.). Perse ne craint pas alors d'être dogmatique, dût-il en résulter quelque disparate. Mais le mélange de tous les tons était bien, chez Horace lui-même, un des caractères de la satire. Quant aux apostrophes brusques qui, interrompent ou semblent interrompre le développement (1,38 et suiv. ; 87 ; 115; 2, 39 et suiv. ; 68-69 ; 3, 35 et suiv. ; 5, 81 (adsigna, Marce, tabellas ; 6, 18 et 80), Horace n'en ignore pas l'usage, qu'elles s'adressent aux hommes ou aux dieux (2).

L'interrogation est fréquente chez les deux poètes comme chez les prédicateurs stoïciens. Elle n'est d'ordinaire, pour Perse comme pour

---

(1) V. *supr.*, p. 328 : Horace n'emploie guère le procédé que lorsqu'il imite avec ironie les prédicateurs stoïciens.

(2) V. Cartault : *Étude sur les sat. d'Horace*, p. 193 et suiv. Cf. aussi *supr.*, p. 349.

Horace, qu'un moyen d'affirmer ou de nier plus énergiquement : la réponse s'impose et n'a pas besoin d'être formulée (1). Mais une fois au moins, Perse use d'un tour qui appartient à l'argumentation stoïcienne (5, 129 et suiv.) :

> Sed si intus et in iecore aegro
> Nascuntur domini, *qui* tu impunitior exis
> Atque hic quem ad strigiles scutica et metus egit erilis ?

Cet emploi de l'adverbe interrogatif *qui* apparaît plusieurs fois dans les satires où Horace a imité la diatribe (2). Je ne dis rien, pour le moment, des phrases où une proposition interrogative tient la place d'une proposition conditionnelle (3).

On peut dire, il me semble, que Perse n'a su prendre à Horace, au point de vue de la disposition, que les procédés extérieurs ; il a conçu ses satires comme des déclamations ou des diatribes ; puis, craignant de paraître homme d'école et de ressembler à Stertinius, il a voulu les déguiser en satires horatiennes. Mais le vêtement n'était pas fait pour des œuvres dont la composition première relève de la rhétorique, et il ne pouvait guère s'adapter à la démarche intellectuelle d'un dogmatique et d'un stoïcien. Toujours raide et tendu, en disciple fidèle du Portique, Perse n'aurait pas dû choisir comme moyen d'expression une forme qui exigeait une souplesse parfaite. Sans doute Horace a des idées très arrêtées sur l'homme et sur la conduite de la vie : mais il se méfie des théories et des affirmations absolues : il pense que l'observation personnelle et l'expérience sont les meilleurs maîtres. Il ne proclame pas du haut d'une chaire les décrets d'une secte ; c'est un homme qui, dans une libre causerie, invite des hommes

---

(1) V. Cartault, *op. cit.*, p. 181 et suiv.

(2) V. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. 359. Je retiens *Sat.*, 2, 3, 241 ; 275 ; 311 ; 7, 105 (Qui tu impunitior ?).

(3) V. par ex., 5, 104 et suiv.

à écouter avec lui les leçons de la réalité. Perse, au contraire, a reçu et accepté d'un maître une vérité toute faite. Il aurait dû l'exposer, comme un prédicateur, sous une forme franchement oratoire. Sa défiance à l'égard de la rhétorique dont il était, malgré tout, pénétré, l'a mal servi. Plus encore, je pense, il a été prisonnier des lois du genre telles qu'elles se dégageaient des œuvres de Lucilius et d'Horace, telles que Palaemon et Cornutus avaient pu les lui enseigner. La transformation de la diatribe en satire horatienne était une vraie gageure, et nul n'oserait dire que, dans la disposition de ses œuvres, notre poète l'ait gagnée. A-t-il mieux réussi dans le détail de l'expression ?

CHAPITRE II

Le style

Le style de Perse frappe tout de suite le lecteur par deux caractères qui semblent d'abord peu conciliables : il est singulier et, d'autre part, on y reconnaît à chaque instant l'imitation d'Horace. Notre poète est-il donc, comme l'a cru Nisard, un écrivain sans originalité qui se donne beaucoup de mal « pour dissimuler par des altérations de toutes sortes les larcins que son impuissance l'obligeait à faire à ses devanciers (1) » ? Je ne le pense pas. S'exerçant dans un genre que deux maîtres avant lui avaient illustré et qui lui offrait, chez le second tout au moins, de parfaits modèles, il était autorisé par les habitudes des Romains à imiter sans scrupule des œuvres connues de tout le monde. On ne s'expliquerait pas qu'il eût voulu s'en cacher comme d'une honte ; et il faut convenir qu'il aurait, en ce cas, singulièrement perdu sa peine, puisque la plupart des emprunts faits par lui à Horace se découvrent au premier coup d'œil. En réalité, on lui avait montré, chez le grammairien et chez le rhéteur, comment les bons écrivains ont su s'approprier les trouvailles d'autrui et avec quel art Virgile, par exemple, avait embelli des expressions d'Ennius, de Lucrèce, de Varron d'Atax (2). C'était, d'ailleurs, une habitude dans les écoles, lorsqu'un trait vigoureux ou piquant avait été lancé par quelque rhéteur, de chercher à le renouveler et à renchérir (3). Sénèque le Père raille ceux qui, en pareil cas, se flattent de réussir en enlevant, en changeant ou en ajoutant un mot : « Multi sunt qui detracto uerbo aut mutato aut adiecto putent se alienas sententias lucri fecisse » (Contr., 10, 5, 20) ; ailleurs (Contr., 1, 1, 25 ; 1, 3, 11 ; 1, 5, 9) il nous rapporte

(1) D. Nisard : *Poètes latins de la décadence*, I, p. 252 ; cf. p. 223.
(2) V. Sénèque le Père : *Contr.*, 7, 1, 27 ; *Suas.*, 2, 19.
(3) Cf. *supr.*, p. 16 et suiv.

des assauts d'esprit (1) livrés autour de certains traits célèbres devenus de véritables lieux communs. Ce qu'on poursuivait dans ces luttes, c'était une concision de plus en plus grande. On félicitait Salluste d'avoir parfois dépassé en brièveté ses modèles grecs. Arellius Fuscus avait pris un trait au rhéteur grec Adaeus; on le lui fit remarquer; il répondit qu'il s'appliquait à lutter contre les meilleurs traits et tâchait de ne pas les affaiblir, mais plutôt de les surpasser; et il cita, en l'attribuant à Thucydide, la phrase suivante, qui est de Démosthène: δειναὶ γὰρ αἱ εὐπραξίαι συγκρύψαι καὶ συσκιάσαι τὰ ἑκάστων ἁμαρτήματα, avec l'imitation que Salluste en a faite: *res secundae mire sunt uitiis obtentui*. Sénèque le Père, qui rapporte cette anecdote (Contr., 9, 1, 13) ajoute: « Cum sit praecipua in Thucydide uirtus breuitas, hac eum Sallustius uicit et in suis illum castris cecidit: nam, in sententia Graeca tam breui, habes quae saluo sensu detrahas: deme uel συγκρύψαι uel συσκιάσαι, deme ἑκάστων: constabit sensus, etiamsi non aeque comptus, aeque tamen integer. At ex Sallusti sententia nihil demi sine detrimento sensus potest ». Il est donc possible que Perse se fût déjà exercé chez Verginius Flavus à rivaliser de concision et de nerf avec les grands écrivains.

Mais il y a autre chose qu'un effort de ce genre dans la manière dont il imite. Il s'attache à rapprocher des mots qui ne vont pas d'ordinaire ensemble. Au demeurant, il ne fait ici que mettre en pratique deux préceptes d'Horace : 1° *Art poét.*, v. 46-47 :

> Dixeris egregie, notum si callida uerbum
> Reddiderit iunctura nouum

2° ibid., v. 242-243 :

> Tantum series iuncturaque pollet,
> Tantum de medio sumptis accedit honoris.

Le Cornutus de Perse se souvient certainement de ces vers lorsqu'il dit à son élève, dans la sat. 5 (v. 14) :

> Verba togae sequeris iunctura callidus acri.

Mais le terme *uerba togae* est peut-être plus net encore que les termes correspondants d'Horace, *notum uerbum* et *de medio sumptis* : il

(1) Le mot est de G. Boissier : *Tacite*, p. 218.

désigne, à n'en pas douter, les mots qui sont d'un emploi courant dans la vie de tous les jours, par opposition au vocabulaire pompeux de la tragédie. La satire comme la comédie tirait volontiers du *sermo cotidianus* les éléments de son langage. Nous n'avons aucune raison d'admettre *a priori* (1) que Perse ait subi sur ce point l'influence de la diatribe : il demeure dans la tradition du genre satirique, soit qu'il emprunte aux poètes comiques, à Lucilius, à Horace l'expression familière qu'il se propose de renouveler, soit qu'il la prenne directement dans le latin populaire.

C'est encore un précepte d'Horace (Art poét., 48 et suiv.) que les écrivains latins ont le droit de créer des mots en les dérivant discrètement de la source grecque :

> Si forte necesse est
> Indiciis monstrare recentibus abdita rerum, et
> Fingere cinctutis non exaudita Cethegis,
> Continget dabiturque licentia sumpta pudenter,
> Et noua fictaque nuper habebunt uerba fidem, si
> Graeco fonte cadent parce detorta.

S'agit-il de mots « empruntés tels quels par le latin (*philosophia*, *historia*, etc.) » ou de «mots latins calqués sur des mots grecs ou revêtus d'une nouvelle signification d'après le correspondant grec (*beluosus*, *inaudax*, etc.) (2) » ? La question ne me semble pas tranchée. En tout cas Perse a suivi le conseil dans les deux sens qu'il peut avoir. Et il lui est arrivé aussi, à l'exemple d'Horace, d'imiter certains tours de la syntaxe grecque.

Il ne s'écartait pas non plus des habitudes de la satire en multipliant les termes concrets et les figures de toute espèce. La vie, la couleur, la variété étaient des lois essentielles du genre. Mais on peut dire que l'éducation littéraire de notre poète le préparait bien à les accepter. On sait la place que la description avait prise dans les déclamations, et dans les controverses aussi bien que dans les suasoires (cf. supr., p. 15). D'autre part, les controverses permettaient, par la nature même de leurs sujets, de traiter avec une précision souvent très crue, des scènes de mœurs de toute espèce. Elles ont contribué à développer dans la

---

(1) Comme semble le faire M. Eichenberg : *De Persii sat. natura, etc.*, p. 6.
(2) F. Plessis et P. Lejay : *Œuvres d'Horace*, p. 590.

littérature de ce temps une tendance au réalisme qu'on y a bien souvent signalée. Élève d'un rhéteur et poète satirique, Perse avait une double raison d'être réaliste dans ses peintures.

Le goût du concret conduit à faire un fréquent usage de la comparaison et de la métaphore. Aussi bien ces deux figures sont-elles à leur place dans la littérature morale, puisqu'elles permettent de saisir plus aisément des idées parfois peu accessibles sous leur forme abstraite. Encore faut-il qu'elles soient simples et naturelles : sinon, au lieu de rendre la pensée plus claire, elles deviennent une cause d'obscurité. Par une évolution fâcheuse que l'on retrouve dans toutes les littératures, la métaphore avait trop souvent perdu, chez les écrivains du Ier siècle après J.-C., les qualités de justesse et de couleur expressive qui sont, surtout dans les ouvrages d'inspiration philosophique, sa première raison d'être : elle était devenue, en bien des cas, un pur ornement. Dès lors elle semblait d'autant meilleure qu'elle était moins attendue, et, comme la périphrase chez nos poètes du XVIIIe siècle, elle tournait à la devinette. Il s'en faut de beaucoup que Perse ait toujours évité l'écueil.

Je voudrais maintenant, sans prétendre épuiser la matière, suivre de plus près le poète dans son curieux travail d'expression. Je commencerai cette étude par le prologue, où je trouve, en dépit de la différence du mètre, les mêmes procédés de style que dans les satires (1).

---

(1) Les principaux commentaires sur les satires de Perse, notamment ceux de Casaubon, Jahn, Conington-Nettleship, Némethy et van Wageningen, ainsi que la thèse de M. Schönbach : *De Persii in saturis sermone et arte*, m'ont rendu les plus grands services pour toute cette étude. J'ai utilisé aussi (sans parler d'un certain nombre de grammaires latines, celle de Kühner en particulier, de la thèse de M. Brenous sur *Les hellénismes dans la langue latine* et du livre de M. A. Otto : *Die Sprichwörter der Römer*) les dissertations et articles suivants : A. Heckmanns : *Persiana ;* H. Küster : *De A. Persii Flacci elocutione ;* V. Gérard : *Le latin vulgaire et le latin familier dans les satires de Perse ;* A. Eichenberg : *De Persii sat. natura atque indole ;* A. Gustarelli : *De Graeci sermonis apud Persium uestigiis.*

I

Les sept premiers vers du prologue sont caractérisés par un mélange d'expressions épiques et d'expressions familières.

V. 2. — *Nec fonte labra prolui caballino.* Virgile a dit (Én., 1, 739) : *pleno se proluit auro.* Mais la métaphore n'appartient pas exclusivement au style noble. On lit chez Horace (Sat., 1, 3, 16) : *multa prolutus uappa nauta*, et (Sat., 2, 4, 26-27) : *leni praecordia mulso Prolueris melius.* C'est de l'eau qu'on boit à la source d'Hippocrène : *praecordia proluere* n'eût donc pas convenu ici, et la substitution de *labra* à *praecordia* est heureuse. La périphrase *fons caballinus* est une traduction plaisante de Ἵππου κρήνη : le mot *caballus* est un mot populaire qui, de tout temps, a fait partie du vocabulaire de la satire : on le rencontre chez Lucilius, Horace, Pétrone, Martial, Juvénal (cf. Lejay : Sat. d'Horace, 1, 6, 59). L'adjectif *caballinus* que l'on retrouve chez Pline l'Ancien (N. H., 28,265 et ailleurs) est formé d'après *equinus.*

V. 2 et 3. — *Nec in bicipiti somniasse Parnaso Memini ut repente sic poeta prodirem.* L'expression épique *biceps Parnasus* est un souvenir d'Ovide (Mét., 2, 221) : *Parnasusque biceps.* D'autre part, Perse qui raille ici le songe d'Ennius avait présent à la mémoire le texte même du vieux poète : *Memini me fieri pauum* (fragm. XIV Vahlen). La locution *poeta prodire*, si concrète et si expressive, est tirée d'Horace (Sat., 2, 7, 54 : prodis ex iudice Dama turpis).

V. 4-6. — *Heliconidasque pallidamque Pirenen Illis remitto, quorum imagines lambunt Hederae sequaces.* L'adjectif Ἑλικωνίς, ίδος appartenait au vocabulaire des tragiques (v. Sophocle : Œd. roi, 1109) ; seulement, pour désigner les Muses, on se servait d'ordinaire de la forme Ἑλικωνιάδες (Hésiode : Trav. et J., 656 ; Théog., 1 ; — Pindare : Isthm., 1, 2, 50, etc.) que Lucrèce avait transportée en latin (3, 1035 : *Heliconiadum comites*). Mais Perse trouvait aussi chez les Grecs la forme Ἑλικωνιδες (Anthol., 7, 612). S'il a innové ici, sans doute par

nécessité métrique, c'est en puisant à la source grecque (1). Cependant les meilleurs manuscrits donnent *Heliconiadas* que l'on peut conserver si on admet ici l'emploi sans exemple (2) d'un anapeste au second pied du choliambe ou la synizèse très dure *Heliconiades*.

Pallida Pirene est une expression insolite dont le scoliaste a bien vu la signification : « Pirene fons in Helicone Musis consecratus. Pallidam autem ideo quod poetae palleant scribendi lassitudine ». L'adjectif *pallida* est donc pris au sens actif : *qui fait pâlir*. Properce et Horace avaient dit de même : *pallida uina* (Prop., 4, 7, 36), *pallida mors* (Hor. : Od., 1, 4, 13). C'est, je pense, *pallida uina* qui a suggéré *pallidam Pirenen*, puisque, de part et d'autre, il s'agit d'une boisson.

L'adjectif *sequax* appartient au vocabulaire de Virgile, mais on ne le trouve appliqué au lierre ni chez lui (Bucol., 4, 19 : *errantes* hederas) ni chez Ovide (Mét., 10, 99 : *flexipedes* hederas). Il y a donc peut-être ici une création. En tout cas, la métaphore *lambunt*, au lieu de *cingunt*, est inattendue. Je me demande si Perse l'a employée pour sa valeur expressive ou pour outrer plaisamment le ton épique : car la métaphore *lambere* était consacrée dans l'épopée pour parler de la flamme (Lucr. : 5, 386 : *ignis lambens*. — Virg. : Én., 2, 684 : tactuque innoxia molles *Lambere flamma* comas. — Horace (Sat., 1, 5, 73-74), parodiant un vieux poète, peut-être Ennius : « Nam uaga per ueterem dilapso *flamma* culinam Volcano summum properabat *lambere* tectum »). Horace, il est vrai, en avait fait un emploi neuf et heureux dans les Odes en l'appliquant à un fleuve (Od., 1, 22, 8) : *uel quae loca fabulosus Lambit Hydaspes*. Comme tant d'autres métaphores usées, celle-ci était-elle passée, avec une nuance de ridicule, dans le langage familier ? Nous n'en savons rien. Macrobe se souvient visiblement de Perse lorsqu'il écrit (Saturn., 1, 19, 2) : « Sed cum thyrsum tenet, quid aliud quam latens telum gerit cuius mucro *hedera lambente* protegitur? »

V. 6-7. — *Ipse semipaganus Ad sacra uatum carmen adfero nostrum*. Le mot *semipaganus* paraît être une création de Perse. Il y

---

1. On retrouve *Heliconis* chez Stace : *Silves*, 4, 4, 90, mais comme adjectif (Parnasique iugis siluaque *Heliconide*).

(2) V. F. Plessis : *Métrique grecque et latine*, § 194 p. 179).

a ici une métaphore ingénieuse, trop ingénieuse même, puisqu'elle ne peut s'interpréter sans effort. Je pense qu'elle a été suggérée au poète par l'expression *communia poetarum sacra* que l'on trouve plus d'une fois chez Ovide (Pont., 2, 16, 17; 3, 4, 67; 4, 8, 81). Il a assimilé ce culte commun à celui qui unissait pour les *Paganalia* les habitants d'un même bourg, et il déclare qu'il n'est du bourg qu'à moitié : *semipaganus*. C'est le rapprochement de ce mot avec *sacra uatum* qui éclaire le sens, mais la suppression de *communia* rend l'image peu nette. Du moins est-elle pittoresque et bien dans le ton de l'épigramme.

Le mot *uates* appartenait à la vieille langue épique. Tout à fait démodé au temps de Perse, il donne à l'expression une emphase ironique.

La tournure *carmen adfero nostrum* qui met le singulier *adfero* à côté du possessif pluriel *nostrum* pris dans le sens de *meum* (1) est assez hardie. Mais on lit déjà chez Catulle (68, 37-38): « *nolim* statuas *nos* mente maligna id facere ». Chez Tibulle (Lygdamus), 3, 6, 52 et suiv., le rapprochement est moins immédiat :

Ite a me, seria uerba, precor.
Quam *uellem* tecum longas requiescere noctes
Et tecum longos peruigilare dies,
Perfida nec merito *nobis* inimica merenti.

Je ne crois pas que Perse ait voulu produire ici un effet de style par l'emploi d'une construction rare : il a obéi à une nécessité métrique, puisque *meum* ne lui donnait pas le spondée dont il avait besoin.

V. 8-9. — *Quis expediuit psittaco suum chaere Picasque docuit uerba nostra conari.* L'expression *expediuit suum chaere* est insolite : c'est, je pense, une métaphore qui signifie : *a fait articuler nettement*, etc. (litt. *a débrouillé*) et *psittaco* est un datif. Perse a pu s'inspirer de la locution courante *expedire aliquid alicui*, « débrouiller quelque chose pour quelqu'un », c'est-à-dire « expliquer quelque chose à quelqu'un ». On peut aussi faire de *psittaco* un ablatif de la question *unde*, d'après ces vers de Virgile (Én., 1, 701-702) : « Dant manibus famuli lymphas Cereremque *canistris Expediunt* ».

(1) Cf. *supr.*, p. 354, n. 1.

Chaere est chez Lucilius (v. 93-94 Marx) et ne se trouve pas chez Horace. Perse a peut-être voulu railler la grécomanie de ses contemporains, comme Lucilius, dans les vers indiqués, avait raillé celle d'Albucius.

Verba nostra conari me paraît être une de ces combinaisons de mots nouvelles où Perse cherche la principale originalité de son style. *Conari* se trouve construit chez Cicéron avec un complément direct tout voisin de l'idée verbale (Orat., 10, 33 : *Magnum opus omnino et arduum, Brute, conamur* ; cf. ibid., 30, 105: Vides illum (sc. Demosthenem) multa perficere, nos *multa conari) :* mais *uerba conari* est une hardiesse.

V. 10-11. — *Magister artis ingenique largitor Venter negatas artifex sequi uoces.* C'est peut-être pour donner plus de solennité oratoire à sa réponse que Perse introduit ici le chiasme *magister* artis ingenique *largitor. Venter* est employé, je pense, à dessein, comme plus concret que *fames* (1). Nous retrouverons plus loin (1,70) la construction de *artifex* avec l'infinitif.

V. 12. — Je vois dans le vers *Quod si dolosi spes refulserit nummi* un assez bon exemple de la manière dont Perse rajeunit des métaphores usées. On lit chez Velleius Paterculus (2,103) : « Tum *refulsit certa spes* liberorum parentibus » et chez Sénèque (Consol. ad Helv., 16,3) : « Non tibi *diuitiae* uelut maximum generis humani bonum *refulserunt.* » Mais il y a chez Perse autre chose que la combinaison de ces deux métaphores connues : en substituant à *diuitiae* le mot concret *nummus,* il rend au verbe *refulgere* toute sa force première et nous fait voir l'éclat de l'or. *Dolosus* appliqué à *nummus* est peut-être un souvenir d'Horace (Od., 2, 1, 8 : suppositas cineri *doloso*) ; mais le sens, ici, est différent : qui séduit, qui corrompt.

Nous retrouverons dans les satires (1, 69 : *heroas sensus ;* 6, 74 : *popa uenter*) le tour hardi *coruos poetas* et *poetridas picas.*

Cantare Pegaseium nectar est une expression très cherchée qui est bien dans la manière de Perse. La locution *Pegaseium nectar* a pu

---

(1) C'est *fames* qu'on emploie d'ordinaire dans l'expression de cette idée courante : V. Sén.: *Epist.*, 15, 9 : admitte istos quos noua artificia docuit *fames*. Cf. Phèdre : *Append.*, 20, 7 : Ergo etiam stultis acuit ingenium fames.

lui être suggérée par Lucrèce (1, 947: et quasi *Musaeo* dulci contingere *melle*) et par Horace (Epist., 1, 19, 44: *poetica mella*); et il trouvait chez les poètes grecs le mot *nectar* appliqué à des poèmes harmonieux (Pind.: Olymp., 7, 7: καὶ ἐγὼ νέκταρ χυτόν, Μοισᾶν δόσιν, ἀθλοφόροις ἀνδράσιν πέμπων; — Théocr., 7, 82: Οὔνεκά οἱ γλυκὺ Μοῖσα κατὰ στόματος χέε νέκταρ); ce qui lui appartient, c'est l'expression *cantare nectar*, qui combine le mot propre *cantare* avec la métaphore *nectar*.

II

Le préambule de la satire 1 (v. 1-12) est écrit dans un style désarticulé qui cherche, un peu laborieusement, à reproduire le tour vif et libre d'une conversation animée. Quelques expressions appartiennent au latin familier: *min* (v. 2: cf. *men* chez Plaute: Bacch., 783, et aill.). L'emploi redondant du pronom personnel (*tu* ... ais; cf. même satire, vers 22, 43, 121; 2, 21; 3, 78 et 94; 4, 14; 5, 26, 36, 80, 115, 157; 6, 22, 37, 63) est une particularité bien connue de la langue populaire. — Chez Plaute aussi (Most., 1088; Pers., 718; Trinumm., 396) on trouve l'exclamation *nugas* dont Perse nous donne l'équivalent sous la forme *nugae* (v. 5). — *Tunc tunc* (v. 11) est un exemple de ce genre de redoublement, appelé en langage technique *geminatio* (ἀναδίπλωσις), qui reparaît plusieurs fois chez Perse (même satire, 120; 2, 49; 3, 23 et 41; 5, 174; 6, 68): cette figure est assez fréquente dans le *Satiricon* de Pétrone (*quid? quid?* 49, 4; *uoca, uoca,* ibid.; *uero, uero* 72, 4; *modo, modo* 37, 3; 42, 3; 46, 8, etc) (1): le langage de la conversation en usait volontiers (2). *Quid faciam* (v. 12) est une

(1) V. dans l'éd. de Bücheler l'*Index sermonis*, p. 139, s. u. *geminatio*. Sur la *geminatio* en général, cf. Wölfflin: Die Gemination in Lateinischen, *Sitzungsber. d. kön. Ak. d. Wiss. zu München*, 1882, p. 432-440.

(2) Une figure voisine, mais plus oratoire, est celle que les Grecs appelaient κύκλος: le mot est répété au commencement et à la fin de la phrase (2, 68: *peccat et haec, peccat*. Cf. 3, 85; 3, 88-89; 5, 2, 143, 174. V. Eichenberg: *De Pers. sat. nat.*, p. 25.

formule souvent employée par les comiques (Plaute : Epid., 98 ; Tér. : Andr., 383 ; Phorm., 534, 540, etc.), mais qui est ici un souvenir d'Horace (Sat., 2, 1, 24) (1).

On reconnaît encore le langage de la conversation dans le tour très elliptique *ne mihi Polydamas et Troiades Labeonem praetulerint.* On peut suppléer devant *ne* une interrogation comme *an putas me timere, num putas me uereri.* On rapproche Cicéron (De fin., 5, 3, 8) : « *Sed ne, dum huic obsequor, uobis molestus sim* » (2). Mais la ressemblance est lointaine.

L'emploi de *non* pour *ne*, autrement dit l'emploi de la tournure potentielle au lieu de la tournure prohibitive (v. 5-6 : *non . . . accedas*) est familier ; mais il était courant en poésie. Nous lisons dans les odes d'Horace (1, 13, 13) : *non, si me satis audias, speres . . .* C'est le tour même que nous avons ici (cf. Ovide : Pont., 1, 6 (ou 7), 24 : *non agites, si qua coire uelis*). Il faut relever la juxtaposition des subjonctifs présents *accedas* et *castiges* (v. 6 et 7) et du subjonctif parfait *quaesiueris :* on attendrait le présent dans les trois membres de phrase puisque nous avons affaire à une maxime générale (3).

La tournure *aspicere ad* (v. 9-10 : *ad* canitiem . . . *aspexi*) se trouve plusieurs fois chez Plaute (Capt., 570 ; Cist., 693 ; Merc., 879). Elle s'était peut-être conservée dans le latin vulgaire.

Je ne sais si Perse a trouvé dans la langue familière de son temps ou s'il a créé, par l'imitation directe du grec, l'expression *uel duo uel nemo* (v. 3), équivalent de ἤ τις ἤ οὐδείς (Hérodote, 3, 140 ; Xénophon : Cyr., 7, 5, 45 ; Platon : Républ., 6, p. 496 B) ou de ἢ ὀλίγοι ἢ οὐδείς (Hippocr. : De morbo sacro, 13). Quant à l'emploi de l'infinitif comme substantif (v. 9 : *nostrum istud uiuere triste*) il semble qu'il se fût introduit de bonne heure dans le langage de la conversation. Plaute dit (Curculio, 28) : *tuom amare ;* on lit dans les ouvrages philosophiques de Cicéron : *beate uiuere uestrum* (De fin., 2, 27, 86) ; *totum hoc beate uiuere* (Tusc., 5, 11, 33 ; cf. De fin., 3, 13, 44 ; Tusc., 3, 6, 12 ; 2, 13,

---

(1) M. Eichenberg (*ibid.*, p. 12) a tort de renvoyer aussi à Hor. : *Sat.*, 1, 3, 94 ; 2, 1, 5, vers où *quid faciam* a un autre sens.

(2) V. la note de Madvig sur ce passage, dans son édition du *De Finibus* ; cf. Riemann : *Synt. lat.*, § 187, rem. IV.

(3) V. Riemann : *Synt. lat.*, § 165, rem. II.

41): *hoc ipsum uelle* (Ad. Att., 1, 11, 2). Mais on ne peut affirmer que l'existence de tours de ce genre fût un phénomène primitif dans la langue populaire : ce sont peut-être de véritables hellénismes vulgarisés par la philosophie (1). Quoi qu'il en soit, il semble que personne avant Perse n'eût employé l'infinitif joint à un adjectif qualificatif. Cette construction se retrouve chez Pline le Jeune (Epist., 8, 9, 1) : « nescio quid sit otium, quid quies, quid denique *illud iners quidem, iucundum tamen nihil agere* ».

Le caractère familier du morceau s'affirme encore par la présence d'un certain nombre de locutions proverbiales. Il ne faut pas voir un emprunt direct à Homère dans l'expression *Polydamas et Troiades* (v. 4). Ou, du moins, il semble probable que les deux vers de l'Iliade dont elle est tirée (10, 100 : Πουλυδάμας μοι πρῶτον ἐλεγχείην ἀναθήσει et 103 : Αἰδέομαι Τρῶας καὶ Τρῳάδας ἑλκεσιπέπλους) étaient passés en proverbe : on les trouve cités trois fois, plus ou moins complètement, dans les lettres de Cicéron à Atticus (2, 5, 1 ; 7, 1, 4 ; 8, 16, 2). Mais on peut se demander si Perse s'est proposé simplement de désigner le public par une périphrase plaisante, ou s'il n'a pas enveloppé une pointe sous ces mots d'apparence inoffensive. En effet, il ne parle pas des Troyens, mais seulement des Troyennes : il s'est peut-être rappelé un autre passage d'Homère (Il., 2, 235 : Ἀχαιΐδες, οὐκέτ' Ἀχαιοί), déjà imité par Virgile (Én., 9, 617 : O uere *Phrygiae* neque enim Phryges). « Il n'y a plus de Romains, il n'y a que des Romaines » : ce sarcasme préparerait deux autres traits sanglants de la même satire : « An, Romule, *ceues?* » (v. 87) et « Haec fierent, *si testiculi uena ulla paterni uiueret* in nobis? » (v. 103-104). Perse aurait, de la sorte, renouvelé une expression banale ; et ce serait bien dans sa manière.

Les noix (v. 10), avec lesquelles les enfants jouaient de diverses façons, étaient devenues comme le symbole des jeux de l'enfance. Nous lisons chez Sénèque (De ira, 1, 12, 4) : « Non pietas illam iram, sed infirmitas mouet, sicut pueris qui tam parentibus amissis flebunt quam *nucibus* ». Martial, après Perse, dira (5, 84, 1) : « Iam tristis *nucibus* puer *relictis* clamoso reuocatur a magistro ». Et on connaît les vers de Catulle (61, 131) :

---

1 V. Brenous : *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 341 et suiv.

Da nuces pueris, iners
Concubine: satis diu
Lusisti nucibus: lubet
Iam servire Talassio.

On peut donc admettre que Perse, en écrivant *nucibus relictis*, se sert d'une locution toute faite. Mais il ne me paraît pas vraisemblable qu'il ait expressément songé aux vers de Catulle et se soit proposé (1) d'assimiler ici ses contemporains à des mignons qui n'auraient pas, en renonçant aux noix, renoncé à leurs débauches. Évitons de prêter à un riche.

L'oncle paternel, le *patruus* (v. 11) était depuis longtemps le type de la sévérité (v. Horace : Sat., 2, 3, 88 : ne sis patruus mihi : cf. Cic.: Pro Caelio, 11, 25 ;— Hor.: Odes, 3, 12, 2 ; Sat., 2, 2, 97 ; — Manilius, 5, 452). Nous avons ici un bon échantillon de la manière dont Perse crée des locutions nouvelles en rapprochant des mots empruntés à l'usage courant, mais qui ne vont pas d'ordinaire ensemble: l'expression *sapimus patruos* est insolite, alors qu'on dit fort bien *sapere hircum* (Plaute : Pseud., 737), *mare* (Sén.: Nat. Quaest., 3, 18, 2), *herbam* (Plin.: N. H., 11, 18). Il semble d'ailleurs que le verbe *sapere* se construisit fort librement dans le latin populaire. On trouvait dans une comédie d'Ennius (ap. Cic.: De Divin., 1, 58, 132 = Scen. 321 Vahlen) le proverbe suivant : *Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant uiam*. Et il est, en tout cas, facile d'expliquer *sapimus patruos:* c'est l'équivalent de *sapimus sapientiam patruorum* comme *sapere hircum* est l'équivalent de *sapere hirci saporem* et comme, dans Juvénal (12, 128) *uiuat . . . Nestora totum* est l'équivalent de *uiuat totam Nestoris uitam*.

C'était une métaphore courante que de prendre l'opération de la pesée comme image des jugements humains. Cicéron avait dit (De orat., 2, 38, 159) : *ad ea probanda quae non aurificis statera, sed quadam populari trutina examinantur*. Perse pouvait se rappeler cette phrase, mais, plus sûrement encore, il avait dans la mémoire et sous les yeux deux passages d'Horace, qui a écrit dans les *Satires* (1, 3, 69 et suiv.):

---

(1) Comme le veut Némethy, p. 61 de son édition des sat. de Perse.

Amicus dulcis, ut aequum est,
Cum mea compenset uitiis bona ; pluribus hisce,
Si modo plura mihi bona sunt, inclinet, amari
Si uolet ; hac lege in *trutina* ponetur eadem.

et dans les *Épîtres* (2, 1, 28-30) :

Si, quia Graiorum sunt antiquissima quaeque
Scripta uel optima, Romani pensantur eadem
Scriptores *trutina*.

Sur ce thème connu, notre poète a brodé un curieux travail de style. Il a renchéri. Sans doute les expressions *si quid* ... *Roma eleuet* (v. 5-6) et *examen improbum* (v. 6) n'ont rien de rare : *improbus* s'employait aussi bien que *iniquus* pour qualifier les falsifications de toute espèce (Plaute : Rudens, 374 : si quae *improbae* sunt merces, iactat omnes) ; le mot *examen,* qui désigne la languette de la balance, était reçu même dans la grande poésie (Virg. : Én., 12, 725 : Iuppiter ipse duas aequato *examine* lances), et le verbe *eleuare,* dans le sens de « déprécier », appartient à l'usage courant. Mais ce dernier mot, rapproché de l'image *Non* ... *examen* ... *improbum in illa castiges trutina,* reprend, il me semble, une valeur métaphorique : il nous montre l'œuvre jugée inférieure remontant avec le plateau où elle a été placée. Et, surtout, on ne trouve que chez Perse la locution *examen castigare* (1) : il faut entendre, comme fait le scoliaste : *frapper la languette avec le doigt.* Perse veut dire que c'est peine perdue de chercher, en frappant la languette avec le doigt, à corriger une balance faussée : mais il indique cela d'un seul mot.

Le sens de *canities* (v. 9) est précisé plus loin par les mots *uetule* (v. 22) et *calue* (v. 56). Il s'agit de la vieillesse précoce des débauchés : leurs cheveux blanchissent avant le temps ; car Perse, je pense, rend sa valeur concrète à ce mot qui, dans le vocabulaire lyrique d'Horace, est un simple synonyme de *senectus* (Hor. : Od., 1, 9, 17 ; 2, 11, 8).

Perse se plaît à désigner les phénomènes moraux par le siège

---

(1) Elle a été reprise par Cassien, 23, 5, (*Corpus* des écrivains eccl., éd. de Vienne, XIII, p. 647, 2 Petschenig), p. 646, 25 et suiv.) : *diu examine pectoris sui quodam modo castigato. Quodam modo* indique que la métaphore n'était pas entrée dans l'usage courant). Cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 14-15.

physique qu'on leur attribuait. Voulant dire qu'il est d'une gaieté débordante, il écrira donc (v. 12) : « sed sum petulanti *splene* ». Comme le remarque justement le scoliaste, « Secundum physicos dicit qui dicunt homines splene ridere ».

Immédiatement après le préambule vient un morceau descriptif (v. 13-23) particulièrement soigné et brillant. J'y relève des élégances oratoires : d'abord des effets d'asymétrie dont le premier s'accompagne d'un chiasme : *Scribimus inclusi, numeros ille, hic pede liber* (v. 13), et le second d'un polysyndeton : *pexusque togaque recenti et . . . albus* (v. 15-16) ; puis une anaphore : « *auriculis* alienis colligis escas, *auriculis* . . . » (v. 22-23) ; enfin des allitérations : *quod* p*ulmo* an*imae* p*raelargus* an*helet* (v. 14) ; *ingentis* t*repidare* T*itos* (v. 20). Mais je remarque surtout que toutes les expressions ont un caractère concret. Quelques-unes sont fort recherchées.

Quand Perse écrit (v. 14) *quod pulmo animae praelargus anhelet,* il a certainement dans l'esprit la comparaison bien connue du poumon avec un soufflet de forge. Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler le début de la satire 5, morceau dirigé également contre l'emphase et où nous lisons (v. 10-11) : *tu neque* anhelanti *coquitur dum massa camino* folle *premis uentos*. Il doit y avoir, ici et là, un souvenir d'Horace (Sat., 1, 4, 19-21) : *At tu conclusas hirquinis follibus auras Vsque laborantis dum ferrum molliat ignis, Vt mauis, imitare.* Mais Perse emploie, d'un côté et de l'autre, le verbe *anhelare* qui s'applique proprement au poumon, et il crée ici l'expression *anĭmae praelargus,* c. à d. *uento abundans* (v. la scolie), autrement dit *magnum spiritum admittens et emittens* (Albini), comme un soufflet puissant. Le mot *anima* appliqué au vent appartient au vocabulaire de la haute poésie (cf. Virg. : Én., 8, 403 ; 1, 153 ; Hor. : Od., 4, 12, 2) et accentue encore l'emphase voulue de l'expression.

Le membre de phrase *liquido cum plasmate guttur mobile collueris* (v. 17-18) est fort travaillé. Le mot grec *plasma* appartenait, nous le savons par Quintilien (1, 8, 2), au langage technique des rhéteurs et désignait une modulation trop musicale. D'autre part l'épithète *liquidus* avait déjà été appliquée par les poètes aux sons vocaux (v. Virg. : Géorg., 1, 410 : tum *liquidas* corui presso ter gutture *uoces* Aut quater ingeminant). Mais elle suggérait tout naturellement la comparaison de ce qu'on appelle, en langage musical, les vocalises avec un gargarisme :

d'où l'emploi du verbe *colluere*. Il est possible que la métaphore existât dans le langage courant ; elle se retrouve aujourd'hui dans l'argot des musiciens, et on dit familièrement *se gargariser avec de belles phrases*. Mais les preuves font défaut. Quant à l'adjectif *mobile*, il précise encore l'image en nous montrant pour ainsi dire les mouvements du gosier pendant l'opération.

La locution *patranti fractus ocello* (v. 18) se rattache au latin vulgaire par l'emploi du verbe *patrare*. Nous lisons chez Quintilien (8, 3, 44) : « Sed quoniam uitia prius demonstrare aggressi sumus, uel hoc uitium, quod κακέμφατον uocatur, siue mala consuetudine in obscenum intellectum sermo detortus est, ut *ductare exercitus* et *patrare bella*, apud Sallustium dicta sancte et antique, ridentibus etc. », et dans les scolies sur Perse : « *Patratio* est rei ueneriae consummatio ». Le diminutif *ocellus* ne se trouve pas dans la haute poésie. Perse a-t-il créé l'expression *patrantes ocelli* à l'imitation de Catulle (45, 11 : dulcis pueri *ebrios ocellos*) ou d'Horace (Od., 1, 36, 17 : *oculi putres*) ou bien l'a-t-il trouvée toute faite dans le langage familier ? Il est difficile de répondre, car, dans l'Anthologie latine (1, 902, 3), les mots *sunt lusci oculi atque patrantes* peuvent être un souvenir de notre poète. En tout cas la combinaison de *fractus* avec ce complément doit lui appartenir : *fractus* se disait d'un corps énervé par la débauche (Prop., 3, 21, 33 : non turpi *fractus* amore ; Pétrone, 119, v. 25 : *fractique* enerui corpore gressus) ; mais c'était une hardiesse de l'appliquer à un regard qui se voile de langueur au moment même du plaisir.

Les mots *ingentis Titos* (v. 20) semblent au premier abord un souvenir d'Horace (Art poét., 342 : *Celsi* . . . *Ramnes*). Mais la substitution de *Titos* à *Tities* ou à *Titienses*, qu'on attendrait, n'est peut-être pas une simple licence poétique, justifiée d'ailleurs par la légende de Titus Tatius et peut-être par le souvenir d'un vers de Properce (2, 32, 47 : qui quaerit *Tatios* (1) ueteres durosque Sabinos) : on peut conclure d'une scolie (a membri uirilis magnitudine dicti Titi) que le mot *Titus* avait pris dans le langage populaire la valeur d'une espèce de sobriquet

1 Texte contesté : le *Neapolitanus* donne *tacitos*, mais les diverses corrections qu'on a proposées semblent inutiles, puisque *tatios* donné par plusieurs manuscrits s'explique bien.

dont le sens s'accorderait bien avec la crudité du présent passage (1).

L'emploi que Perse fait au vers suivant (v. 21) du verbe *scalpere* semble lui être particulier. On se servait ordinairement, en pareil cas, des mots *mulcere, demulcere, palpare, sollicitare,* ou, au sens passif, de *uri,* de *titillare,* surtout de *prurire* (2). *Tremulo uersu* est un souvenir d'Horace (Od., 4, 13, 5 : cantu *tremulo*).

Pour la métaphore *auriculis alienis colligis escas* (v. 22), Perse ne manquait pas de modèles. On trouve chez Plaute (Poen., 1175) *oculis epulas dare* et (Most., 1063) *gustare ego eius sermonem uolo.* Mais la langue littéraire admettait aussi cette image. Cicéron dit (Topiques, 5, 25) : « Quoniam auidum hominem ad *has discendi epulas* recepi, sic accipiam ut reliquiarum sit potius aliquid quam te hinc patiar non *satiatum* discedere ». D'autre part, l'emploi métaphorique des mots ἑστιᾶν, εὐωχεῖσθαι, ἑστιάσις, θοινή est fréquent chez Platon, qui dit, par exemple (Républ., 9, 571 D) : ἑστιάσας λόγων καλῶν καὶ σκέψεων (cf. Cic.: De diuin., 1, 29, 61 : Saturataque bonarum cogitationum *epulis*). Quant au mot *esca* lui-même, Perse a pu le tirer de Cicéron (De Senect., 13, 44 : diuine enim Plato *escam* malorum appellat uoluptatem quod ea uidelicet homines capiantur ut pisces). Mais, d'ailleurs, on l'employait couramment au sens figuré. Nous en trouvons la preuve chez Pétrone (3, 4 : Sic eloquentiae magister, nisi tanquam piscator eam imposuerit hamis *escam,* quam scierit appetituros esse pisciculos, etc.). Il ne faut pas conclure de ces deux exemples que le mot *esca* soit, à lui seul, l'équivalent de δέλεαρ : il se rattache à la même racine que *edere* et désigne toute espèce de nourriture (3). C'est bien en ce sens que nous devons l'interpréter ici. Quant à la locution même *auriculis colligis escas*, elle paraît bien être une création de Perse, qui dira ailleurs, d'une manière plus hardie encore : *inseris aures fruge Cleanthea* (5, 63-64). On sent que l'image, dans les deux cas, est purement intellectuelle.

L'expression *cute perditus* (v. 23) est peu nette. Il me semble

---

(1) Cf. Bücheler : *Archiv. f. lat. Lexik. und Gramm.*, II, 120 et Heraeus, *ibid.*, XII, 266. V. Schönbach, *op. cit.*, p. 20.

(2) Cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 20-21.

(3) Cf. *ibid.*, p. 21-24.

qu'elle devient claire si on lit jusqu'au bout le passage d'Horace que Perse imite ici (Sat., 2, 5, 96 et suiv.):

> Importunus amat laudari : donec « ohe iam »
> Ad caelum manibus sublatis dixerit, urge :
> Crescentem tumidis infla sermonibus utrem.

Cute perditus équivaut à *cute perdita* (Cf. 1, 13 *pede liber,* et 5, 116 *fronte politus*). Le personnage mis en scène est tellement gonflé des éloges de l'auditoire que sa peau est tout près d'éclater comme celle d'un hydropique (cf. 3, 63 : cum iam *cutis aegra tumebit*): n'en pouvant plus, il impose lui-même silence au public. Ici Perse est obscur pour avoir voulu vaincre en concision son modèle.

L'interjection *ohe* est fréquente chez les comiques (Plaute : Aul., 55; Tér. : Ad., 723; 769, etc.), et Donat (in Ter. Heaut., 879) en indique bien le sens ; « Interiectio est satietatem usque ad fastidium designans ».

Le développement suivant (v. 24-43) commence par un dialogue où s'accumulent interrogations et exclamations donnant au style quelque chose d'oratoire. Le tour *quo didicisse,* qui serait sous sa forme complète *quo tibi didicisse,* a été employé par Horace (Sat., 1, 6, 24 : *quo tibi*, Tilli, *Sumere* depositum clauum ?) et on le retrouve chez Ovide (Ars amat., 1, 303 : *quo tibi,* Pasiphae, pretiosas *sumere* uestes ; Am. 3, 8, 47 : *quo tibi* turritis incingere moenibus urbes). *En* (v. 26) avec le nominatif est chez Cicéron (Pro Deiot., 6, 17 : *En crimen, en causa* . . .), et il est à peine besoin de rappeler, à propos de l'exclamation *o mores* (v. 26), le célèbre *o tempora ! o mores !* des *Catilinaires* (1, 1, 2) (1). La locution *usque adeone* était reçue dans la haute poésie (Virg. : Én., 12, 646 : *usque adeone* mori miserum est ?) Il y a donc, dans tout ce passage, une solennité voulue. Cependant le vers 27 relève tout à fait du style satirique ou comique :

> Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ? (2)

---

(1) Le mot était perpétuellement cité : cf. Sén. le Père : *Suas.*, 6, 3 : « Tuis uerbis, Cicero, utendum est : o tempora, o mores ! » Voy. Otto : *Sprichwörter*, p. 343 (tempus 6).

(2) Le vers est cité par Quintil., 9, 3, 42, comme un exemple de la figure appelée πλοκή.

Les scolies citent ici un fragment de Lucilius, en l'altérant de telle manière que personne jusqu'à présent n'a pu en donner une restitution satisfaisante. Mais on trouve plus d'une fois chez les comiques des jeux de mots analogues, par exemple, chez Plaute (Most., 1156) : *quia fecit quae te scire scit* (1). L'emploi de la forme archaïque *dicier* peut s'autoriser de l'exemple d'Horace qui se sert de l'infinitif passif en *ier* 5 fois dans les *Satires* (1, 2, 35, 78, 104 ; 2, 3, 24 ; 8, 67), 3 fois dans les *Épîtres* (2, 1, 94; 2, 148, 151), et une fois seulement dans les *Odes*. Perse dira de même ailleurs (3, 50) *fallier*. Je relève aussi le mot *senium* (v. 26) comme appartenant au vocabulaire traditionnel de la satire (Cf. Lucilius, 494 Marx et 1117 ; Horace : Epist., 1, 18, 47). La double métaphore contenue dans les vers 24 et 25 (Quo didicisse nisi *hoc fermentum* et quae semel intus Innata est rupto iecore exierit *caprificus*) est bien dans le ton de la poésie familière. Plaute applique *fermentum* à la colère (Casin., 325 : Nunc *in fermento* totast; Mercat., 959: tota *in fermento* iacet). Quant au figuier sauvage, la puissance de ses racines était proverbiale (Cf. schol. ad Hor.: Epod., 5, 17 ; Martial, 10, 2, 9 ; Juv., 10, 146). Perse a voulu marquer avec quelle force un savoir impatient de se produire travaille pour ainsi dire l'âme. Mais il faut avouer que si la métaphore *hoc fermentum* se comprend sans peine, l'autre est bien peu naturelle ; l'image qu'elle offre à l'esprit du lecteur est tout à fait bizarre et créée par un effort de l'intelligence plutôt qu'elle n'a été vue par le poète.

En revanche l'expression *cirrati* (v. 29) pour désigner les écoliers est vraiment pittoresque. Est-ce un emprunt à la langue familière? on retrouve le mot chez Martial, 9, 30, 7: *Matutini* cirrata *caterua magistri*. Le tour *te . . . dictata fuisse* est d'une heureuse concision. Cette fois Perse a lutté sans désavantage avec Horace (Sat., 1, 10, 74) :

An tua demens
Vilibus in ludis *dictari* carmina malis ?

Les locutions *digito monstrari* et *hic est* appartenaient-elles au langage

---

(1) Cf. Lucil., 33 M. : « Si me nescire hoc nescis quod quaerere dico, quare diuinas quicquam? » et les autres exemples cités par Marx : *Lucil. rel.*, II, p. 429. Cf. aussi Calvus ap. Quint., 6, 1, 12 : Factum ambitum scitis omnes et hoc uos scire omnes sciunt.

courant, ou faut-il y voir des traductions de δείκνυσθαι τῷ δακτύλῳ et de οὗτος ἐκεῖνός ἐστι (1) (Cf. Lucien : Harmonides, 1)? La première est chez Horace (Od., 4, 3, 2 : quod monstror digito praetereuntium); Cicéron s'est servi de la seconde pour raconter une anecdote célèbre (2) que, précisément, le scoliaste de Perse rappelle ici : « Leuiculus sane noster Demosthenes, qui illo susurro delectari se dicebat aquam ferentis mulierculae, ut mos in Graecia est, insusurrantisque alteri : « *Hic est* ille Demosthenes » (Tusc., 5, 36, 104; cf. Pline le J.: Epist., 9, 23, 4). Comme l'habitude de désigner du doigt, en les nommant, les hommes connus existait à Rome, au moins à l'époque impériale (3), je suppose que Perse se sert ici d'expressions devenues usuelles (4).

Les dix vers qui suivent (30-40) sont écrits sur un ton d'ironie que souligne l'interlocuteur fictif : « *Rides*, ait, et nimis uncis naribus indulges ». De là un mélange d'expressions solennelles : *Romulidae, dia* (5) *poemata, uatum* (6) et de locutions familières : *inter pocula, saturi, narrent* dans le sens de *dicant*. L'amplification qui commence au vers 36 (*Adsensere uiri*, etc.) est un badinage, une sorte de parodie dont j'ai eu ailleurs l'occasion de définir le caractère (7). Mais nous reconnaissons la manière personnelle de Perse dans les vers où il peint l'homme au manteau violet qui récite des vers larmoyants. Notre poète s'est rappelé, ici encore, un passage d'Horace (Sat., 2, 3, 274) : *cum balba feris annoso uerba palato*. Mais, par une alliance de mots inattendue, il a donné *balbus* pour épithète à *naris : balba de nare locutus* (v. 33), et, pour caractériser le ton affecté du personnage, il a forgé ou pris dans la langue familière le diminutif *rancidulus*, qui est à peu près l'équivalent de *putidus* et qu'on retrouve chez Martial (7, 34, 7 : qui sic *rancidulo* loquatur ore. Cf. Aulu-G., 18, 11, 2 :

---

(1) Ou οὗτος ἐκεῖνος (Lucien : *Somn.*, 11).

(2) Cf. Diog. L., 6, 34.

(3) Voy. *Dial. des orat.*, 7 : quos ... hic populus transeuntes nomine uocat et digito demonstrat. Cf. Mart., 9, 97, 3.

(4) La locution *Hic est* se retrouve chez Martial (5, 13, 3) et chez Juvénal (1, 161).

(5) Lucilius (1316 M) et Horace (*Sat.*, 2, 32) avaient dit, parodiant le style de l'épopée : *Valeri sententia dia, sententia dia Catonis.*

(6) Cf. *supr.*, p. 370.

(7) Cf. *supr.*, p. 226.

rancide ficta uerba). Il n'a pas fait un effort moins sensible pour renouveler l'expression *feris . . . uerba palato.* L'image *feris* lui a semblé trop naturelle, et il s'est efforcé, d'autre part, de trouver un verbe qui indiquât, à lui seul, un défaut de prononciation : il a donc écrit : *subplantat uerba palato.* Le verbe *subplantare* appartient au vocabulaire de Lucilius (915 Marx) et Nonius (p. 36, 5) l'explique ainsi : *pedem subponere* cf. ὑποσκελίζειν. C'était peut-être une création du vieux satirique : en tout cas il avait pénétré après lui dans la langue littéraire (V. Cic.: De off., 3, 10, 42 et Sén.: Epist., 13, 2). Il signifie proprement « mettre son pied devant quelqu'un pour le faire trébucher ». On comprend dès lors la métaphore hardie de Perse : le personnage dont il se moque affecte une prononciation palatale ; il articule comme un vieillard qui a perdu ses dents ; par suite les mots sont mal articulés, ils n'ont pas leur aplomb, ils ont reçu pour ainsi dire un croc en jambe. La métaphore *eliquat,* toute différente, est du même ordre que l'expression *liquido cum plasmate guttur mobile collueris :* notre homme filtre pour ainsi dire à travers sa bouche le poème qu'il déclame : nous dirions qu'il le distille. L'adjectif *plorabilis* (v. 34) apparaît pour la première fois chez Perse : il peut avoir été formé par lui sur le modèle de *flebilis.* Mais peut-être faut-il y voir un emprunt au latin vulgaire qui employait volontiers le verbe *plorare* (1).

On peut voir au vers 40 à quel point Perse s'était assimilé les œuvres d'Horace dont deux passages fort éloignés l'un de l'autre se sont, là, présentés simultanément à sa mémoire. Les mots *Rides, ait* viennent de l'Épître 19 du livre 1 (v. 43); et, pour forger la locution *nimis uncis naribus indulges,* le poète s'est rappelé à la fois les deux expressions suivantes, l'une de la même Épître, l'autre des *Satires* : *naribus uti* (Epist., 1, 19, 45) et *naso suspendis adunco* (Sat., 1, 6, 5) : mais, ici, il est resté au-dessous de son modèle : les mots *suspendere* et *aduncus* vont très bien ensemble ; si, ailleurs, Horace a écrit *uti naribus,* c'est que *naribus* n'était pas accompagné d'une épithète. Perse aurait pu dire *naribus indulges,* mais *nimis* uncis *naribus indulges* n'est pas très heureux.

Les vers 41-43 combinent des souvenirs d'Ennius, de Catulle, de

(1) Par exemple, dans la locution *iubeo te plorare :* cf. Hor.: *Sat.*, 1, 10, 91.

Virgile et d'Horace. Le *uolito uiuos per ora uirum* d'Ennius (ap. Cic.: Tusc., 1, 15, 34) avait été repris par Virgile (Géorg., 3, 8-9 : Temptanda uia est, qua me quoque possim Tollere humo uictorque *uirum uolitare per ora*). Perse s'en inspire pour créer l'expression concise et hardie *os populi meruisse:* on disait, d'ailleurs, couramment *in ore esse* (Cic.: Lael., 1, 2; Sén.: De ira, 3, 23), *in ora venire* (Hor.: Epist., 1, 3, 9; Prop. 3, 9, 32). La collaboration d'Horace (Art poét., 332 : carmina . . . linenda *cedro*) et de Virgile (Én., 6, 662: Phoebo *digna locuti*) a donné le membre de phrase *cedro digna locutus,* celle de Catulle et d'Horace le membre de phrase suivant : *Linquere nec scombros metuentia carmina nec tus* (Cf. Cat., 95, 7-8: Volusi Annales . . . laxas *scombris* saepe dabunt tunicas; Hor.: Epist., 2, 1, 269: Deferar in uicum uendentem *tus* et odores Et piper et quidquid chartis amicitur ineptis). Mais peut-être y a-t-il là des expressions qui appartenaient à l'usage courant ou que cet usage s'était appropriées (1).

Dans la réplique du poète à l'interlocuteur fictif (44-62), le ton est d'abord familier. La phrase a un laisser-aller voulu, avec des reprises qui l'alourdissent: « Non ego cum scribo, *si forte quid aptius exit,* quando haec rara auis est. *si quid* tamen aptius *exit* (2). . . . Sed recti finemque extremumque esse recuso euge tuum et *belle*. Nam *belle hoc* excute totum : . . . » Il y avait peut-être dans tout ce morceau une imitation assez directe de Lucilius : on lit en effet, parmi les fragments du livre 26, 1 (3): *ego ubi quem ex praecordiis Eefero uersum* (590-591 Marx) et *euadat saltem aliquid aliqua, quod conatus sum* (532 M.) : ce dernier vers surtout est à rapprocher de *si forte quid aptius exit:* Nonius, qui nous l'a conservé, explique précisément *euadere* par *exire* (4).

---

(1) Cf. Martial, 3, 2, 5 ; 3, 50, 9 ; 4, 86 (ou 87), 8 ; cf. 6, 60, 8 ; 13, 1, 1, 1 et suiv.

(2) Cette reprise très prosaïque se retrouve chez Quintilien, dans une phrase qui est peut-être un souvenir de notre poète (12, 10, 26) : « Si quid exierit numeris aptius (fortasse non possit, sed tamen si quid exierit), non erit Atticum ? »

(3) Nous avons vu que la satire 26, 1, de Lucilius a été, sans doute, une des sources de Perse pour sa première satire : cf. *supr.*, p. 247, n. 4.

(4) Cf. Fiske : *Lucilius and Persius,* p. 127.

Rara auis est une expression proverbiale (1). Je n'ose en dire autant de *cornea fibra* (v. 47). Nous trouvons chez Pétrone (43, 7): *Corneolus fuit, aetatem bene ferebat* (2) et chez Pline (N. H., 7, 19): *Vulgo* corneos *uocabant* τοὺς ἀπαθεῖς *et humanis affectibus carentes et quibus natura concreta essent ossa.* Perse a pu avoir l'idée de transporter l'image du physique au moral pour éviter les expressions banales *ferreus, durus* (Cf. Tibulle, 1, 2, 67 ; 2, 3, 2).

L'emploi de *recusare* suivi d'une proposition infinitive, dans le sens de *negare* (v. 48), appartenait peut-être au latin vulgaire. On le trouve dans le Digeste, 17, 1, 48 : « Si quis sub usuris creditam pecuniam fideiussisset et reus in iudicio conuentus cum *recusare* uellet sub usuris creditam esse pecuniam » etc. Il ne faut pas confondre cette construction avec celle dont Tacite fait usage dans les *Annales* (1, 79) : « Nec Reatini siiebant, *Velinum lacum*, qua in Narem effunditur, *obstrui recusantes* » : dans cette phrase, le verbe *recusare* conserve sa valeur propre et il est traité, au point de vue de la syntaxe, comme *prohibere* (Cés. : B. G., 6, 29, 5 : monet ut *ignes in castris fieri prohibeat*).

L'image *belle hoc* (3) *excute totum : quid non intus habet?* est assez heureuse. Le verbe *excutere*, dans le sens de *scruter, examiner* est fréquent chez Sénèque (Epist., 13, 8 ; 16, 7 ; 22, 10 ; 26, 3 ; 110, 5 ; De ira, 3, 36, 2). Peut-être appartenait-il alors au vocabulaire du stoïcisme romain. En le développant par la question *quid non intus habet*, Perse lui rend sa valeur première qui apparaît bien dans l'expression *excute pallium* (Plaute : Aul., 646) (4) : l'équivalent français serait *fouiller*, lorsque nous disons *fouiller un voleur*. Ainsi le poète montre plaisamment les exclamations admiratives du public abritant, pour ainsi dire, sous leur manteau et laissant tomber, si on les secoue, les œuvres les plus ridicules et les plus insignifiantes.

Le mot *ueratrum*, qui est chez Lucrèce (4, 638 ou 640), est le nom

---

(1) Voy. Otto : *Sprichwörter*, p. 51 (*auis*, 2).

(2) Otto (p. 93, *cornu*, 1) cite également Pétrone, 134, 11 : nisi illud tam *rigidum* reddidero quam *cornu*.

(3) L'adverbe *belle*, comme l'adjectif *bellus* (cf. *infr.*, v. 87) est un mot du latin familier. Pour le tour *euge tuum, belle hoc*, cf. *infr.*, *Sat.*, 5, v. 87 : *licet illud*.

(4) Cf. Phèdre, 5, 5.

latin de l'hellébore. Le nom d'origine grecque, *elleborum,* avait prévalu. On peut se demander s'il y a ici un archaïsme ou si le latin vulgaire avait conservé *ueratrum* (1).

Dans les vers 51-55, Perse a combiné trois passages d'Horace (Epist., 2, 1, 109-110; Ars poet., 422 et suiv.; Epist., 1, 19, 35-38, avec un souvenir de l'Épître 1, 18, 30); il s'est appliqué à remplacer les mots d'une valeur générale par d'autres plus particuliers : au lieu de *carmina,* il dira *elegidia* (2); au lieu de *unctum, calidum sumen;* au lieu de *uestis, lacerna.* Il reprend le verbe *dictare,* mais il ne le trouve pas suffisant pour nous montrer les amateurs riches dans leur facile travail de composition : il nous fait voir leurs lits de repos : *quidquid denique lectis Scribitur in citreis.* Nous reconnaissons ici le goût du temps pour la description curieuse du détail.

Le diminutif *horridulus* (v. 54) est déjà chez Lucilius (524 Marx).

Le caractère oratoire des questions qui se pressent dans les vers 50-53 est atténué par le manque de symétrie voulu dans l'expression : à *Ilias Atti* répond la proposition *siqua elegidia . . . dictarunt proceres* et, à celle-ci, la proposition *quidquid . . . lectis scribitur in citreis ;* de même, aux vers 53-54, *scis* est répété, mais sans qu'il y ait, à proprement parler, anaphore (calidum *scis* . . ., *scis* . . .). Au contraire, il y a de l'emphase dans la reprise de *uerum,* au vers 55 : . . . « *Verum* » inquis « amo, *uerum* mihi dicite de me ». Le riche amateur se remplit la bouche du mot *uerum.*

Pour lui faire entendre cette vérité qu'il réclame, Perse l'apostrophe brutalement. Et ici l'expression a bien une saveur populaire (v. 56-57) (3) :

Nugaris, cum tibi, calue,
Pinguis aqualiculus propenso sesquipede exstet.

Perse est le premier écrivain, semble-t-il, qui ait introduit dans la langue littéraire le mot *aqualiculus.* L'accord n'est pas fait sur la valeur exacte du mot. On s'est fondé sur un passage de Sénèque

---

(1) On trouve aussi *ueratrum* chez Celse, 2, 12, 1 (p. 56, Daremberg).

(2) Ce diminutif d'origine grecque ne se trouve que chez Perse. Pour le sens du mot, cf. *supr.,* p. 197.

(3) Sur ce qu'il peut y avoir de cynique dans ce passage, cf. *supr.,* p. 246.

(Epist., 90, 22) pour prétendre qu'il désignait une partie de l'estomac : « Cibus cum peruenit in uentrem aquaticuli feruore coquitur ». Mais les derniers éditeurs lisent *aequali feruore*. Il n'est donc pas certain qu'il faille écarter la définition qu'Isidore de Séville (Etym., 11, 1, 136) donne de ce mot : « Proprie uenter porci est, hinc ad uentrem translatio » (1). Végèce (Mulomedicina, 40) l'applique au cheval. Ce diminutif a bien l'apparence d'un mot populaire, mais il ne semble pas avoir été jamais très usité (2). C'était, au demeurant, une opinion courante (3) que les gens obèses étaient peu intelligents : Perse se rappelle peut-être ici, comme l'indique le scoliaste, le proverbe grec Γαστὴρ παχεῖα λεπτὸν οὐ τίκτει νόον (4) (ex uentre crasso tenuem sensum non nasci). Il a pu songer également à un mot de Caton l'Ancien dont nous lisons chez Plutarque (Cato mai., 9) la traduction en grec : Τὸν δὲ ὑπέρπαχυν κακίζων · « Πεῦ δ' ἂν, ἔφη, σῶμα τοιοῦτον τῇ πόλει γένοιτο χρήσιμον, οὗ τὸ μεταξὺ καιροῦ καὶ βουτώνων πᾶν ὑπὸ τῆς γαστρὸς κατέχεται. » Je me demande enfin s'il ne s'est pas souvenu du Furius d'Horace « pingui tentus *omaso* » (Sat., 2, 5, 40).

Au vers 58, Janus est introduit par un tour qui n'est pas sans exemple dans la comédie et la satire, mais que Perse a abrégé. Plaute dit (Rudens, 523-524) :

> *O* scirpe, scirpe, *laudo fortunas tuas*
> Qui semper seruas gloriam aritudinis.

et Horace (Sat., 1, 9, 11) : « *O* te, Bolane, cerebri *felicem* ». Notre poète n'exprime pas l'idée du bonheur de Janus. Il se contente d'une exclamation dont le sens est suffisamment net. D'autre part, une invocation à Janus n'a rien qui puisse surprendre dans un morceau de ton familier et plaisant : Janus était peut-être le plus populaire des dieux romains, à cause de l'ancienneté de son culte, et à cause de son double visage : *Ede... causam*, dit Ovide (Fastes, 1, 100-101), *cur de caelestibus unus Sitque quod a tergo sitque quod ante uides*. On ne craignait pas de parler de lui avec irrévérence. Nous lisons dans l'*Apokolokyntose*

---

1 Voy. O. Jahn, p. 261 de l'éd. de 1843.

2 Cf. Bücheler : *Rhein. Mus.*, 37 (1882), p. 523.

3 Adoptée par les cyniques : cf. *supr.*, p. 386, n. 3.

(4) V. Nauck : *Frag. gr. fragm.*, p. xv² = *Paroem. gr.*, II, p. 337.

(9, 2) : « Primus interrogatus sententiam Janus pater : is designatus erat in kal. Julias postmeridianus cos., *homo quantumuis uafer, qui semper uidet* ἔμπροσθω καὶ ὀπίσσω ».

Perse a trouvé, pour décrire les gestes moqueurs qui poursuivent par derrière le poète ridicule, des expressions vraiment pittoresques. Le verbe *pinsere* signifie proprement *broyer avec un pilon* (*pistor*, c'était primitivement celui qui pilait le grain), tandis que *molere* signifie *broyer avec une meule*. Diverses locutions populaires employaient *molere* d'une manière métaphorique, quelquefois dans un sens obscène (cf. Lucil., 278 Marx; Hor., Sat., 1, 2, 35; Pétrone, 23, 5), ou bien pour peindre le travail des mâchoires (Pomponius, 187-188 Ribbeck : C. R. fragm.[3], p. 306). Faut-il croire que Perse, substituant ici *pinsere* à *molere*, songe au bruit que la cigogne fait avec son bec lorsqu'elle claquette ? Mais, en ce cas, comment expliquer l'accusatif *quem* (*quem* pinsit) ? Pour éclairer le présent passage, il vaut mieux se rappeler l'emploi métaphorique que Plaute et Ennius ont fait du verbe *pinsere* : le premier dit (Merc., 416) *flagro pinsetur* (i. e. uerberibus castigabitur), le second (Ann., 351 Vahlen[2]), *pinsunt terram genibus* et (Scen., 411) *cubitis pinsibant humum* : Perse, à son tour, nous montre les railleurs faisant, avec la main, le bec de cigogne derrière le poète ridicule et agitant leur bras comme pour le frapper (1), à moins que l'idée de coup ne s'applique, d'une manière purement figurée, à la raillerie elle-même : cette seconde interprétation rendrait moins dur, dans les deux vers suivants, le double zeugma *nec* (*pinsit*) *manus* ..., *nec* (*pinsit*) *linguae quantum* ..., mais le pittoresque y perdrait. Perse est-il allé chercher la métaphore *pinsit* chez Plaute ou la trouvait-il, vivante encore, dans le latin populaire ? Nous n'en savons rien. En tout cas, la tournure très concise *quem nulla ciconia pinsit* répond bien à ses habitudes de style.

Auriculas albas (v. 59) est un équivalent descriptif de *aures asini*. Il y a peut-être ici un souvenir d'Ovide (Mét., 1, 176) : « Trahit in spatium *uillisque albentibus* implet ». Le tour *imitari mobilis* (2) est un des emplois les plus hardis que Perse ait fait de l'infinitif construit avec un adjectif. Mais, si les constructions de ce genre sont des

1 Pour tout ceci, cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 26-27.

2 Sur la variante *imitata est*, cf. mon édition des Satires de Perse.

hellénismes, on sait que déjà Horace en avait usé fréquemment (1). Il y a plus de concision encore dans le tour *linguae quantum sitiat tantae* (2): on peut rapprocher Lucain (1, 259) : *quantum... Rura silent... tanta quies*. *Apula* n'est pas une épithète de pur ornement, à la manière alexandrine, comme *Epidaurius*, dans le *serpens Epidaurius* d'Horace (Sat., 1, 3, 27): il y avait très peu d'eau en Apulie.

L'apostrophe *uos o patricius sanguis quos uiuere fas est occipiti caeco* (v. 61-62) est d'une emphase comique: j'y vois comme une parodie d'Horace (Ars poet., 29) : «Vos o Pompilius sanguis. » *Occipiti caeco* est vraiment joli. Le mot *sanna* se rencontre pour la première fois chez Perse, mais *sannio* qui est chez Cicéron (De orat., 2, 61, 251) ne suppose-t-il pas l'existence de *sanna?* Ce n'est pas sûr: *sannio* est tiré du grec (σάννας: Cratin., n° 337, dans les *Comic. att. fr.* de Kock, t. I; σαννίων: Épict., 3, 22, 83), qui ne nous fournit pas le modèle de *sanna:* Perse a pu, d'après *sannio*, créer *sanna* comme équivalent de *os distortum;* mais peut-être trouvait-il ce mot dans le langage de la conversation.

L'adjectif *posticus* (v. 62) appartient au vocabulaire de Lucilius qui dit (119 Marx) *postica parte*. Mais on le trouve déjà chez Plaute (Stichus, 450ᵃ ; cf. Varr.: L. l., 7, 2; Liv., 23, 8, 8).

Le souci de donner perpétuellement à l'expression un caractère concret et particulier est très sensible dans le morceau suivant (v. 63-91). Mais les réminiscences et les imitations n'y manquent pas non plus. L'expression *molli numero fluere* (v. 64) rappelle un vers du *Culex* (35 : *mollia* sed *tenui pede currere carmina, uersu*...: Var.: Molli sed tenuis decurrens carmine versus). Pour rendre sensible l'habileté trop mécanique des versificateurs contemporains, Perse s'inspire des arts manuels. Mais, d'ailleurs, dans la métaphore *ut per leue seueros effundat iunctura ungues*, on retrouve le souvenir de deux expressions d'Horace: « Totus teres atque rotundus Externi nequid ualeat *per leue* morari » (Sat., 2, 7, 86-87) et « *ad unguem* factus homo » (Sat., 1, 5, 32-33: cf. Ars poet., 292-294: Carmen reprehendite quod non multa dies et multa litura ... castigauit *ad unguem*). L'origine même de ces deux images fournissait immédiatement à Perse

(1) Voy. Brenous, *op. cit.*, 321.

(2) Sur la variante *tantum*, cf. mon édition.

le mot *iunctura*. Porphyrion nous dit en effet, pour expliquer la locution *ad unguem* (Hor.: Sat., 1, 3, 32) : « Translatio a marmorariis ducta qui *iuncturas* marmorum tum demum perfectas dicunt si *unguis* superductus non offendat. Unde iam, quaecumque perfectissima esse uolumus significare, *ad unguem* facta dicimus ». Ce joint, notre poète lui donne la vie : en réalité, c'est l'ongle que l'on promène sur la pierre et qui n'y rencontre aucun obstacle, aucune aspérité (*unguis superductus non offendit*) ; Perse, retournant le point de vue, nous montre le joint rejetant les ongles (*ut effundat iunctura ungues*). « Quelle expression lourde et excessive ! s'écrie Nisard (Poètes latins, I, p. 250). Que dirait-on de plus pour un abîme qui revomit sa proie, pour un volcan qui rejette la lave de ses entrailles ? » Il y a du vrai dans cette remarque : tout au moins *effundere* se dit-il bien d'un cheval qui jette son cavalier à terre (Cf. Liv., 21, 3, 11 : Equus repente corruit consulemque lapsum super caput *effudit* »). Mais nous voyons une fois de plus que Perse s'efforce de rendre aux métaphores usées leur valeur première : la locution *ad unguem* (ou *in unguem* : Virg.: Géorg., 2, 277) n'était plus qu'une sorte d'adverbe ; notre poète s'est représenté les ongles en mouvement ; il les a même personnifiés en leur donnant l'épithète de *seueros*.

La comparaison qui suit est à rapprocher de la locution *ad amussim* (κατὰ στάθμην : Varron : R. r., 2, 1, 26 ; — Sat. Menipp., 555 Bücheler) et de l'adverbe *examussim* (ἀπὸ στάθμης : Plaute : Amphitr., 843 ; Men., 50 ; Most., 102). L'expression *oculo rubricam derigat uno* (v. 66) est concise et hardie : en réalité, l'œil ne dirige pas le cordeau, il en constate la rectitude. Le nom ordinaire du cordeau de charpentier n'est pas *rubrica*, mais *linea*. La *linea* était généralement frottée de craie rouge (cf. φοίνιξ κανών Eurip. : Herc. fur., 945) : Perse a cherché, une fois de plus, le mot qui peint.

Le tour *heroas sensus* (cf. Prol., 13 : *coruos poetas*, etc., et 6, 74 : *popa uenter*) se rencontre chez Properce (2, 1, 18 : *heroas manus*) (1).

Les vers 70-75, sont une sorte de périphrase pour désigner de

---

1 Mais chez Properce, *heroas* peut être le féminin de *herous*. Pour l'emploi du substantif comme adjectif, cf. Kühner : *Ausf. gramm. d. lat. Sprache*, II², 1, p. 232 (§ 62, 6).

simples écoliers (1). Perse y ébauche ironiquement un lieu commun sur la vie rurale. Quelques expressions rappellent pourtant sa manière propre. La fin de vers *Palilia faeno* est prise à Properce (4, 1, 19), mais le tour ramassé *fumosa faeno* est bien de notre poète (2). En revanche les mots *sulcoque terens dentalia* sont empruntés presque littéralement à Virgile (Géorg., 1, 46) : *sulcoque attritus splendescere uomer*. Mais l'expression est moins juste ici puisque *dentale* désigne proprement la pièce de bois à laquelle le soc (*uomer*) était fixé (3).

Dans le vers où Perse parodie Pacuvius (v. 78), il n'est pas sûr que l'adjectif *luctificabile* soit un emprunt direct au vieux tragique : notre poète a pu le fabriquer comme, sans doute, Lucilius avait forgé *monstrificabile* (v. 608 Marx).

La métaphore *hos pueris monitus infundere* (v. 79) a pu être obtenue par le rapprochement d'expressions comme *infundere alicui uenenum* et *infundere orationem in aures* (Cic. : Phil., 11, 6, 13 : De orat., 2, 87, 355). On a soupçonné (4) ici, avec quelque témérité peut-être, un souvenir de Lucilius (610 Marx : Haec tu si uoles per auris pectus *inrigarier*). *Lippos* semble avoir un double sens : ils ont les yeux abîmés par la débauche (cf. 2, 72 et 5, 77) et cela entraîne chez eux une sorte de cécité mentale. En somme, Perse joue sur le mot.

L'expression *sartago loquendi* (v. 80) doit être rangée parmi celles que Perse s'est plu à créer en combinant d'une manière nouvelle et inattendue des mots empruntés à l'usage courant. *Sartago*, c'est la poêle à frire (cf. Plin. : N. H., 16, 22; Juv., 10, 64). Le scoliaste dit fort justement : « *Sartago* metaphora pro garrulitatis ardore (stridore ?) et argutiae sine sensu, qualis est *strepitus sartaginis* ». (Cf. G. L., 4, p. 582, 48 Keil; Isidore : Etym., 20, 8, 5; Gloss., 5, 513, 24) (5). *Venerit in linguas* (v. 81) est un tour, peut-être nouveau, analogue à *venire in mentem* (cf. 4, 48 : *in penem uenit*).

---

(1) Pour la construction *ponere artifices*, cf. prol., v. 11, et voy. ce qui est dit plus loin de *opifex intendisse* (6, 3-4).

(2) L'allitération, cependant, laisse soupçonner, ici encore, la parodie : cf. v. 39, *fortunataque familia*.

(3) Pour la construction, dans les vers 73-75, voy. mon édition des satires de Perse.

(4) Fiske : *Lucil. and Pers.*, p. 130.

(5) Cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 28.

D'après une scolie, le mot *trossulus* est un vieux nom des chevaliers romains (v. 82). L'indication semble confirmée par un fragment d'une Ménippée de Varron (Sesquiulixes : fragm. 480 Bücheler) : *Nunc emunt trossuli nardo nitidi uulgo Attico talento eum.* Ce texte montre en même temps que, dès l'époque de Varron, le mot avait pris une signification défavorable et désignait ce que nous appellerions la jeunesse dorée. Sénèque l'emploie deux fois en ce sens (Epist., 76, 1 et 87, 9). On peut supposer, — mais ce n'est qu'une hypothèse, — qu'il appartenait au langage familier de la société élégante. Perse y joint l'adjectif *leuis* comme une sorte d'épithète de nature, mais je ne sais s'il donne à cet adjectif la valeur de *imberbis* (cf. Hor. : Od., 4, 6, 28 ; Juv., 3, 111) ou, ce qui s'accorderait mieux encore avec le ton du morceau, celle de *leuigatus* (Juv., 9, 95 ; cf. Perse, 4, 33 et suiv.) Ce vers n'est, au demeurant, qu'une reprise affaiblie des vers 19 et 20 : *Tunc... uideas... ingentis trepidare Titos.*

Ce n'est pas seulement la recherche du concret qui explique la présence de l'épithète *cano* après *capiti* (v. 83-84 : nilne pudet *capiti* non posse pericula *cano* Pellere). La vieillesse de Pedius est donnée ici comme une circonstance aggravante. De même l'adjectif *tepidum* est très expressif : il n'y a aucun enthousiasme dans ces acclamations de complaisance, elles sont *tièdes*.

La comparaison de l'antithèse avec l'équilibre d'une balance (v. 85-86) est si naturelle qu'il est difficile d'en attribuer à Perse l'invention première. Mais le tour hardi *librare crimina in antithetis* pour indiquer que les accusations ne sont pour l'accusé que matière à antithèses porte tout à fait sa marque. La métaphore *rasis* (*rasis*... in antithetis) est sans doute une abréviation de *lima rasis*. Perse lisait, en effet, chez Ovide (Pont., 2, 4, 17-18) :

> Vtque meus *lima rasus* liber esset amici,
> Non semel admonitu facta litura tuo est,

et l'expression *lima rasus* elle-même est un équivalent de *limatus* que Cicéron emploie couramment au sens figuré.

On a dit (1) que la construction *posuisse figuras laudatur* (= *lau-*

(1) Van Wageningen, 2e partie, p. 20 de son édition : « *laudatur* c. inf...

datur quod posuit figuras ou *quod posuerit figuras*) est particulière à Perse. J'en connais un autre exemple, mais on ne peut affirmer qu'il soit plus ancien, puisqu'il se trouve dans un passage de l'*Énéide* que les meilleurs manuscrits n'ont pas et qui est peut-être une interpolation tardive (1) : je veux parler de la rencontre d'Énée et d'Hélène (Én., 2, après le vers 566). Nous lisons aux vers 19 et 20 de ce morceau :

> *Extinxisse* nefas tamen et sumpsisse merentis
> *Laudabor* poenas.

On sait l'extension qu'a prise, chez certains écrivains de l'époque impériale, l'emploi du passif personnel suivi d'un infinitif. Tacite écrit (Ann., 16, 17) : *Additur* (Mela) codicillis... *ita scripsisse* (cf. Ann., 13, 35 : *Annotatusque* miles... ita *praeriguisse* manus ; Ann., 3, 8 : neque *dubitabantur praescripta* ei a Tiberio ; Hist., 2, 74 : legiones *secuturae sperabantur*). Ovide avait déjà dit (Am., 2, 6, 61) : *colligor... placuisse*. Mais l'analogie la plus directe, peut-être, est fournie par les verbes signifiant *accuser* ou *excuser : arguitur patrem occidisse* est une construction classique ; *accusor*, *insimulor*, *deferor* suivis d'un infinitif se rencontrent chez Valère Maxime, Justin, Ammien, Tacite (2) ; et ne trouve-t-on pas chez Cicéron les deux phrases suivantes : « *Liberatur* Milo non eo consilio *profectus esse* ut insidiaretur Claudio » (Pro Mil., 18, 47) et « Si Lysiades citatus iudex non responderit *excuseturque* Areopagites esse, etc. (Phil., 5, 5, 14) » ? Ce tour, par sa concision, devait plaire à Perse, qui a pu se souvenir aussi de certaines constructions grecques comme κατεγνώσθην λέγειν (Xén. : Hellén., 1, 7, 20).

« *Bellum hoc* ». *Hoc bellum* ? (v. 87) pourrait bien être une imitation de Lucilius (805 Marx) (3) : *Aetatem istuc tibi laturam et bellum,*

---

alibi non inuenitur ». Je ne comprends pas le rapprochement avec *doleo uinci* (Hor. : *Od.*, 4, 4, 62).

(1) Nous savons par Servius que Tucca et Varius avaient omis ici un passage qui se trouvait dans la rédaction de Virgile : mais rien ne garantit l'authenticité du morceau que nous transmettent les manuscrits inférieurs.

(2) Voy. Riemann et Goelzer : *Gramm. comp. du grec et du latin*, Syntaxe, § 565, e, et la note (p. 630-631).

(3) Cf. Fiske, *op. cit.*, p. 133.

si hoc bellum putas. Mais Perse, ici, imite en rhéteur : il n'exprime aucun verbe et il reprend les mots *bellum hoc* dans un ordre inverse, ce qui fait une élégance.

Le verbe *ceuere* est un mot obscène : c'est donc un emprunt au langage vulgaire. On le trouve chez Plaute (Pseudol., 864) : on le retrouvera chez Martial (3, 95, 13) et chez Juvénal (2, 21 ; 9, 40). Les scolies et les glossaires nous en donnent le sens de la manière la plus précise : « *Clunes agito* » (Gloss., 5, 616, 40); « *Crisare* mulierum, *ceuere* uirorum est » (scol. Juv., 6, 322). Sur un mur de Pompéi, on voit *ceuentinabiliter* écrit au-dessous de *inclinabiliter* (Carm. lat. epigr., II[1], 356). Perse s'est souvenu de Catulle (29,5) : *Cinaede Romule, haec uidebis et feres ?* Il a voulu établir une antithèse entre ce nom de Romulus, qui symbolise les qualités viriles du Romain, et les mœurs de mignon que révèle la perversion de son goût. Mais, pour marquer plus fortement son indignation, il n'a pas craint de risquer un mot des plus grossiers (1).

Les vers 88-91 sont tout pleins de réminiscences ou de souvenirs d'Horace. *Men moueat* est un emprunt littéral (Hor. : Sat., 1, 10, 78 : *Men moueat* cimex Pantilius) ; l'intention seule est changée. *Fracta te in trabe pictum* rappelle un passage de l'*Art poétique* (19-21) : « Et fortasse cupressum Scis simulare : quid hoc, si *fractis* enatat exspes *Nauibus*, aere dato qui *pingitur* » ; mais *trabs* comme synonyme de *nauis* appartient à la langue des *Odes* (1, 1, 13-14 : ut *trabe* Cypria Myrtoum pauidus nauta secet mare) : Perse l'emploie deux fois encore (5, 141 ; 6, 27-28) dans des passages où le style de la satire s'élève un peu. *Verum nec nocte paratum plorabit qui me uolet incuruasse querella* (v. 90-91) est un exercice de style sur la pensée exprimée aux vers 102 et 103 de l'*Art poétique : Si uis me flere, dolendum est Primum ipsi tibi* (2). L'image *incuruasse querella* paraît forcée, mais l'emploi de *incuruare* au lieu de *mouere* était peut-être

---

1 Ajoutons que *ceues* particularise ce que *cinaedus es* exprimerait sous une forme générale. Pour tout ce membre de phrase, cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 28.

(2) Fiske, *op. cit.*, p. 129, soupçonne que le vers 590 (Marx) de Lucilius *ego ubi quem ex praecordiis exfero uersum*, se rapportait au développement de la même idée : mais ce n'est qu'une hypothèse.

une mode du moment, car nous lisons chez Sénèque (De ira, 3, 5) : « Non est magnus animus quem *incuruat* iniuria » et (Epist., 71, 26) « Succidere mentem et *incuruari* et succumbere ». Horace avait écrit dans les *Odes* (3, 10, 13-16) : « O quamuis neque te munera nec preces Nec tinctus uiola pallor amantium Nec uir Pieria paelice saucius *Curuat* ».

J'ai longuement étudié ailleurs (1) la facture et le style des vers « à la mode » — citations ou pastiches — que Perse a insérés ici. Je ne sais s'il a eu un modèle pour la comparaison établie dans les vers 96-97 entre un style raboteux et l'écorce du chêne-liège qui étouffe les branches si on la laisse se développer à l'excès : *cortice pingui ut ramale uetus uegrandi subere coctum*. Dans une de ses Ménippées (Prometheus liber), Varron avait introduit cette même écorce dans une comparaison dont l'objet ne nous est pas connu : « Tum ut si *subernus cortex* aut cacumina Morientum in querqueto arborum aritudine... » (Fragm., 424 Büch.). En tout cas le vers 97 a une réelle valeur descriptive : le mot *ramale* (cf. Ov.: Mét., 8, 644 : Multifidasque faces *ramaliaque* arida tecto Detulit : — Tacite : Ann., 13, 58 : Mortuis *ramalibus* et arescente trunco deminutam) indique à lui seul un rameau qui a perdu sa sève, et l'expression *uegrandi subere coctum* peint avec une concision nette le liège dont la couche trop épaisse a desséché la branche : « Arbores, cortice in orbem detracto, dit Pline (N. H., 17, 234) necantur, excepto *subere* qui sic etiam iuuatur : *crassescens enim praestringit et strangulat* ». L'adjectif *uegrandis* (2) appartient au langage des paysans : « *Vegrandia* farra coloni, dit Ovide (Fast., 3, 445) quae male creuerunt... uocant ». *Quae male creuerunt* semble signifier *chétifs*, *malvenus* ; cette interprétation est confirmée par Festus (Paul. Fest., p. 372, 13 Müller) (3) : « Alii paruum, minutum, ut cum dicimus *uegrande* frumentum » (cf. Paul. Fest., p. 379, 5 Müller : *uegrandem* fabam minutam dicebant). Mais chez Varron (R. r., 2, 2, 13), *oues uegrandes et imbecillae*, ce ne sont peut-être pas « des brebis

(1) Voy. *supr.*, p. 208 et suiv.

(2) La leçon *uegrandi* nous a été conservée par Porphyrion (Hor.: *Sat.*, 1, 2, 129) : les manuscrits ont *praegrandi*.

(3) P. 512, 8, Lindsay ; les deux passages cités ensuite se trouvent p. 519, 23 et 512, 7 de l'éd. Lindsay.

qui n'atteignent pas leur croissance, comme on traduit depuis Bentley »: *uegrandis*, en effet, pouvait être pris dans le sens de *male grandis* : c'est encore Festus qui nous l'apprend (p. 372 M) : « *Vegrande* significare alii aiunt *male grande*, ut *uecors*, *uesanus* mali cordis maleque sanus ». *Oues uegrandes*, ce seraient alors « des brebis qui sont efflanquées et allongées », des brebis « que la maigreur fait paraître grandes » (1). En tout cas, c'est bien ainsi qu'il faut entendre une expression employée ou citée par Cicéron (De leg. agr., 2, 34, 93) : *hominem* uegrandi *macie torridum*. La discussion est encore ouverte sur un vers de Lucilius conservé par Nonius (p. 183, 30) : « Non idcirco extollitur nec uitae *uegrandi* datur » (v. 631 Marx) (2). Quant à Perse, il est évident qu'il a pris *uegrandi* dans le sens de *male grandi*.

Nous avons aux vers 103-104 un nouvel exemple de la manière dont Perse, comme avant lui Horace, retravaille certaines locutions populaires pour leur donner une valeur d'art, tout en leur laissant, autant que possible, leur saveur et leur énergie. Pétrone (44, 14), nous a conservé la locution *si coleos haberemus* (cf. Aristoph. : Lysist., 661 : ἔστις γ' ἐνάρχης ἔστ' ἀνήρ). Horace (Epod., 15, 12) avait usé d'une forme adoucie : « Nam si quid in Flacco uiri est » (Cf. Cic.: Ad Att., 10, 7, 2 : Si uir esse uolet) (3). Perse remplace le mot grossier *coleus* par le mot savant *testiculus*, et il imagine le tour *si testiculi uena ulla paterni uiueret in nobis* qui oppose la virilité des vieux Romains à la langueur de leur postérité énervée (4).

Les expressions *in labris* (Quint., 10, 3, 2 : uerba *in labris* nascentia), *a summis labris* (Sén. : Epist., 10, 3 : non *a summis labris* ista uenerunt) étaient d'usage courant ; et, si nous en croyons une scolie, la locution *esse in udo* était proverbiale : elle correspond au grec ἐν ὑγρῷ (Théoph.: Caract., 8 : ἐν ὑγρῷ ἐστιν ἡ γλῶττα). Le rapprochement de *a summis labris*, de *in labris* et de *in udo* a pu suggérer à Perse l'expression « *summa*... saliua hoc *natat in labris* » ; mais il

---

(1) P. Lejay, *Sat. d'Hor.*, p. 58 (note sur *Sat.*, 1, 2, 129).

(2) M. Marx II, p. 232 croit que Nonius a fait un contresens en expliquant, à propos du passage de Lucilius, *uegrande* par *ualde grande*. Pour lui *uitae uegrandi* signifie *uitae breui*.

(3) Cf. Otto : *Sprichwörter*, s. u. *coleus*, p. 87 et *uir*, p. 373.

(4) Cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 29.

n'a pas voulu laisser tomber *in udo* qui, sans doute, lui semblait pittoresque, et il en résulte quelque surcharge.

Le vers 106 a eu pour point de départ un vers d'Horace (Sat., 1, 10, 71) : « Saepe caput scaberet, uiuos et roderet ungues ». L'expression *pluteum caedit* qui nous montre le poète frappant le rebord intérieur de son lit de repos, est pittoresque. On trouve chez Lucilius (843 Marx) : *Caede ostium, Gnato, urgue*, et chez Cicéron (Verr., II, 1, 27, 69) : *Caedere ianuam saxis*. Le mot n'est donc pas un simple synonyme de *pulsare* : Nonius (p. 272, 11) lui donne pour équivalent *frangere* : c'est *briser à force de frapper*. Mais *demorsos sapit ungues* fait regretter *uiuos et roderet ungues* ; et il y a, de *caedit* à *sapit*, quelque incohérence : les deux verbes ont pour sujet *Maenas et Attis* ; seulement, d'un côté, c'est l'auteur de ces œuvres qui ne frappe pas son lit de repos, et, de l'autre, ce sont les œuvres elles-mêmes qui n'ont pas une saveur d'ongles rongés.

Le morceau final offre un assez grand nombre d'expressions empruntées plus ou moins littéralement au langage familier ; et c'est naturel, car le ton, ici, est tout à fait celui du *sermo*. Je relève les suivants :

Vidé sis (v. 108) est une formule fréquente chez les comiques (v. par ex. Plaute : Amph., 787 ; Most., 966 : uide sis ne forte... ; Tér. : Heaut., 212 : uide sis ne...).

Nil moror (v. 111) : cette locution se rencontre chez Plaute (Most., 746 ; Trin., 297 ; 337, etc.), chez Térence (Eun., 184, etc.), chez Horace (Sat., 1, 4, 13 ; Epist., 1, 15, 16 ; 2, 1, 264). C'était, semble-t-il, une formule passée de la langue officielle dans l'usage courant (1) : Perse paraît bien se souvenir ici que l'accusateur s'en servait lorsqu'il abandonnait la poursuite (cf. T. Live, 4, 42, 8 : C. Sempronium nihil moror) ; on peut dire que, en la rapprochant de *sint omnia protinus alba*, il lui rend sa valeur première. En effet, bien que l'emploi des mots *albus* et *candidus* d'une part, *niger et ater* de l'autre fût devenu proverbial (2) pour distinguer l'innocent et le coupable, l'honnête homme et le criminel, on pouvait y voir encore une allusion au ψῆφος λευκή et au ψῆφος μέλαινα des tribunaux

---

1 Cf. Lejay, *Sat. d'Hor.*, p. 112 (note sur *Sat.*, 1, 4, 13).

2 Cf. Otto, *op. cit.*, p. 11 (albus, 1) et 243 (niger).

athéniens (1), et, de fait, on songe bien ici à un acquittement accordé par le poète aux justiciables de la satire.

Mirae res, dont, à vrai dire, je ne puis citer d'autre exemple (2), a toute l'apparence d'une locution familière. En revanche le tour lui-même (*euge omnes, omnes bene*, mirae eritis res), imité sans doute de Lucilius (Marx 1026 : omnes formonsi, fortes tibi, ego improbus, Esto), est plus oratoire chez Perse, à cause du chiasme (3) *euge omnes, omnes bene*, qu'il ne l'est chez le vieux poète.

Hoc iuuat (v. 112) est chez Horace (Sat., 1, 1, 78 ; 2, 6, 32).

La locution *facere oletum* (même vers) est faite d'après *stercus facere, urinam facere* (cf. Diehl : Altlatein. Inschr. 184 «... si is *stercus* in eis loceis *fecerit* ; Fabretti, IX, p. 604, 43 : Dis manibus ne quis hic *urina. faciat*). Le mot *oletum* (*stercus humanum*) n'appartient pas à la langue littéraire ; il est expliqué par Festus (Paul. Fest., s. u., p. 203, 1 Müller, 221, 8 Lindsay). Il y a un contraste plaisant entre la solennité de la formule, soulignée par l'emploi de la forme archaïque *faxit* (4), et l'objet de la défense.

Le verbe *meiere* (v. 114) était d'un emploi courant dans les prohibitions de ce genre (Orelli : Inscr. Rom. Ant., II, 4781 : « hospes, ad hunc tumulum ne *meias* ossa precantur » : — Diehl : Pomp. Wandinschr., 696 (C. I. L., VI, 29848 b; il y a deux serpents peints sous l'inscription) : « Duodecim deos et Deanam et Iovem optumum maximum habeat iratos quisquis hic *mixerit* et cacarit »).

La métaphore *secuit* (v. 114) par laquelle Perse a remplacé le *arripuit* d'Horace (Sat., 2, 1, 69 : Primores populi *arripuit*), en même temps qu'il rendait l'expression *primores populi* plus concrète en lui substituant deux noms propres (5), est tirée, je pense, de la flagellation (Horace : Epod. 4, 11 : *sectus* flagellis hic triumuiralibus : cf.

---

(1) Cf. Lejay, *ibid.*, p. 431 (note sur *Sat.*, 2, 3, 246).

(2) Virg. (*Géorg.*, 4, 441) a dit : omnia transformat sese *in miracula rerum.*

(3) Il n'y a pas chiasme, mais *geminatio* (cf. *supr.*, p. 372) si on lit *Euge! omnes, omnes bene mirae eritis res.*

(4) *Faxit* est d'ailleurs chez Horace (ou, du moins, *faxis*, Sat., 2, 3, 38 et 6, 5).

(5) Il est vrai qu'Horace vient d'énumérer quelques-unes des victimes de Lucilius, en particulier Lupus.

Tibulle, 1, 9, 22 : intorto uerbere terga *seca*) (1). Mais *secare* s'employait aussi lorsqu'on parlait des bêtes qui rongent le bois (Plaute : Most., 823 : quia edepol ambo (sc. postes) ab infumo tarmes *secat)* : ainsi interprétée, l'image préparerait la suivante (*genuinum fregit* in illis). Nous connaissons par Pétrone (58, 6) la locution populaire *uenies sub dentem*. On trouve chez Lucrèce (4, 1072) *Dentes illidunt saepe labellis*, et, chez Horace (Sat., 2, 1, 77), *fragili quaerens illidere dentem*. On disait peut-être aussi *frangere dentem in aliqua re*. En tout cas l'emploi du mot particulier *genuinus* au lieu du terme général *dens* est bien dans la manière de Perse. Mais *fregit*, suggéré par le *fragili* d'Horace, n'est pas heureux : chez Horace, il s'agit de l'envie impuissante qui brisera ses dents sur le poète ; or, Perse ne veut pas dire que Lucilius a eu le dessous dans sa lutte contre Lupus et Mucius, mais seulement qu'il les a mordus violemment : c'est une hyperbole de rhéteur.

Nous rencontrons au vers 119 le verbe *muttire* : Perse n'a pas employé les expressions cicéroniennes *non tacere, hiscere* ; il n'a pas reproduit non plus la locution populaire *mu facere* (Plaute, chez Charisius, p. 240, 3 Keil : *mu* Plautus in Caeco uel in praedonibus ; — Ennius chez Varron : Ling. lat., 7, 101 : *neque*, ut aiunt, *mu facere* audent ; — Lucilius, 426 Marx : non laudare hominem quemquam, neque *mu facere*, inquam). Le verbe *muttire* qu'on trouve non seulement chez Plaute (Amphitr., 381), mais chez Térence (Andr., 303) (2) appartenait peut-être au langage familier de la bonne société (3). *Mussitare* (Plaute : Miles gl., 714 ; Rud., 1029, etc.) était plus lourd.

Au vers 121, Perse modifie, par un genre de plaisanterie fréquent chez Aristophane et connu sous le nom de plaisanterie παρὰ προσδοκίαν, l'expression proverbiale *auriculas asini Mida rex habet*. Au lieu de *Mida rex habet* qu'on attendait et que préparaient les mots *cum scrobe*, *infodiam* et *uidi uidi ipse*, il a écrit *quis non habet*. Je crois

---

(1) Cf. Hor. : *Epist.*, 1, 19, 46 : « luctantis acuto ne *secer* ungi ». Mais, *Sat.*, 1, 10, 15 Ridiculum acri Fortius et melius magnas plerumque *secat* res », *secare* a le sens de trancher.

(2) Donat *In Ter. Andr.*, 3, 2, 25 explique *muttire* par *nec dico nec facis mu*.

(3) Phèdre l'emploie aussi (3, *Epil.* 34), mais dans une citation d'Ennius. Pour tout ceci, cf. Otto, *op. cit.*, p. 230 (mu, mut, muttire).

que *nulla tibi uendo Iliade* (v. 122) fait une plaisanterie du même genre. Nous trouvons en effet chez Pétrone, 52, 3 : meum enim intellegere *nulla pecunia uendo* : l'expression toute faite, c'était *nulla pecunia uendere.*

Je relève encore, dans les vers 120-121, les deux diminutifs *libelle* (cf. Hor., 1, 10, 92) et *auriculas* (cf. supr. v. 22 et 108) : on sait que le latin familier aimait beaucoup les diminutifs.

Le tour *se aliquem credens* (v. 129) est, à peu de chose près, dans une lettre de Cicéron à Atticus (3, 15, 8 : neque uelis *esse aliquem*).

Je ne sais si l'emploi de *per me*, au vers 110, dans le sens de *per me licet* est une création de Perse. J'en dirai autant de celui de *nil* comme adjectif modifié par *tam* (v. 122 : hoc ridere meum, *tam nil*).

Ce passage offre plusieurs expressions métaphoriques dont il n'est pas impossible de faire, pour ainsi dire, la genèse.

V. 107-108 : *Teneras mordaci radere uero auriculas* : on lit dans la Satire 5 (v. 86) : *Stoicus... aurem mordaci lautus aceto*, image empruntée à la médecine (cf. Celse, 6, 7, 2-3) et qui appartenait peut-être, comme beaucoup d'autres métaphores du même ordre, au langage traditionnel du Portique. La vérité, ici, remplace le vinaigre : τὸ ἀληθὲς πικρόν était chez les Grecs une sorte de proverbe (1). L'épithète *mordax* appelait un verbe marquant une action corrosive : Perse a pris *radere*, mot pour lequel il semble avoir un faible (cf. 2, 66 ; 3, 50 et 114 : 5, 15) et qu'il a employé ailleurs, à l'exemple, peut-être, de Lucrèce, d'une manière plus juste (3, 114 : *uleus... radere... beta* : cf. Lucr., 4, 526 : *radit* uox *fauces*). A *mollis*, qu'il trouvait chez Horace (Sat., 2, 5, 32-33 : gaudent praenomine *molles* Auriculae) et qu'on employait avec un sens différent dans le proverbe *oricula infima mollior* (Cic. : Ad Quint. fr., 2, 15, 4 ; cf. Catull., 25, 2) (2), Perse a substitué *tener* (3). *Teneras* n'est pas, à côté de *auriculas* une épithète de nature, mais indique que la vérité blesse aisément les oreilles des grands. Le mot est rapproché de *mordaci* et les deux adjectifs se font valoir l'un par l'autre : c'est une sorte d'antithèse. On remar-

(1) Cf. *supr.*, p. 247, n. 3.

(2) Cf. Otto, *op. cit.*, p. 46 (auricula, 1).

(3) Perse aime beaucoup cet adjectif : voy. Küster : *De Pers. elocutione*, II, p. 3 et 4.

quera que *uerum*, traité comme un véritable adjectif, reçoit une épithète (cf. 2, 74 : generosum honestum ; 3, 32 : opimum pingue) (1).

Dans la phrase suivante (108-109), Perse n'a guère fait que combiner deux passages d'Horace (Sat., 2, 1, 60-62 : O puer, ut sis Vitalis metuo et *maiorum* nequis amicus *Frigore* te feriat ; — Epod., 2, 8 : Forumque uitat et superba ciuium Potentiorum *limina*). Mais, en s'efforçant d'être plus concis que son modèle, il a rencontré l'expression *limina frigescant* que l'on doit classer, il me semble, parmi ces images purement intellectuelles dont nous avons signalé déjà quelques échantillons.

L'expression *canina littera* (v. 109-110) peut sembler énigmatique au lecteur moderne. Mais, en admettant, ce qui n'est pas prouvé, qu'elle n'appartînt pas dès lors à l'usage courant, l'existence du verbe *hirrire* la rendait claire pour les Latins (Scol. : canes lacessiti sic *hirriunt* ut uideantur r litteram minitabundi exprimere). Peut-être aussi Perse s'est-il souvenu de deux passages de Lucilius sur la lettre r : *Irritata canes quam homo quam planius dicit* (2 Marx) et [*a*] *r* [*e*] : *non multum* [*ab*] *est, hoc cacosyntheton atque* canina *Si* lingua *dico* (v. 377 Marx). « Irritari proprie canes dicuntur » nous dit Donat (ad Adelph. Ter., 2, 4, 18 ; cf. Nonius, p. 31, 23), en citant le premier de ces vers de Lucilius. Et on racontait que Démosthène avait appris à prononcer la lettre ρ en écoutant le grondement des chiens (Hieronym : adu. Ruf., 1, vol. 2, p. 473 Vallars : Quod ille in una littera fecit exprimenda ut a cane rho disceret, tu in me criminaris). L'expression *sonat de nare* s'explique bien si on se rappelle le vers 91 de la Satire 5 : *disce*, sed ira *cadat* naso *rugosaque sanna* (2). Une chose, malgré tout, reste peu claire : Perse a-t-il voulu dire que, la maison des grands se fermant pour le poète, le chien de garde lui montrera les dents avec un grondement de menace, ou parle-t-il, d'une manière métaphorique, de la colère des grands eux-mêmes ? La première interprétation est plus naturelle et plus pittoresque.

Perse fait (v. 116-118) « le portrait d'Horace avec l'aide d'Horace ». (Nisard, 1, p. 247). Celui-ci n'a-t-il pas écrit *quamquam ridentem*

---

(1) Cf. Kühner, II², 1, p. 229 § 61, 3.

(2) Cf. la note de Marx : *Lucil. reliq.*, II, p. 213, v. 573.

dicere uerum Quid uetat (Sat., 1, 1, 24) et *Ridiculum acri Fortius et melius magnas plerumque secat res* (Sat., 1, 10, 14 et suiv.)? Et l'idée que, par là, il peut faire entendre la vérité à ses amis sans les blesser ne se dégage-t-elle point de ce passage de la quatrième satire du livre I où, après avoir montré un ami perfide déchirant Capitolinus sous prétexte de le défendre, il ajoute (v. 100 et suiv.) :

> Hic nigrae sucus lolliginis, haec est
> Aerugo mera ; quod uitium procul afore chartis
> Atque animo prius, ut siquid promittere de me
> Possum aliud, uere promitto. *Liberius* si
> Dixero quid, si forte *iocosius*, hoc mihi iuris
> Cum uenia dabis.

D'autant plus que la franchise d'un ami peut, il l'indique plus loin, nous corriger de nos défauts (v. 131 et suiv.) :

> Fortassis et istinc
> Largiter abstulerit longa aetas, *liber amicus*,
> Consilium proprium.

D'autre part, la métaphore *excusso populum suspendere naso* (v. 118) rappelle directement l'expression *naso suspendis adunco Ignotos* (Hor.: Sat., 1, 6, 5 ; cf. 2, 8, 64 : Balatro *suspendens* omnia *naso*) qui n'a pas porté bonheur à Perse, car, pour la seconde fois (1), il la gâte en l'imitant. *Adunco* à côté de *suspendere* vaut beaucoup mieux que *excusso*. Ce dernier mot, en lui-même, est assez pittoresque : il indique les soubresauts, pour ainsi dire, du nez secoué et dilaté par des mouvements railleurs (cf. Quint., 11, 3, 8 : nam et corrugare nares, ut Horatius ait, et inflare et mouere et digito inquietare et *pulso subito spiritu excutere* et diducere, etc.) (2) : mais il fait avec *suspendere* une image assez incohérente : Perse avait certainement moins

---

1 Cf. *supr.*, v. 40-41 : nimis uncis Naribus indulges.

(2) Nettleship (dans la 3e édit. de Perse de Conington, p. 28) voit dans *excussus nasus* un équivalent de *emuncta naris* (cf. Hor.: *Sat.*, 1, 4, 8 : *emunctae naris* que Porphyrion explique par « *tersus* atque elegantur dicens et ridens ») et il cite la scolie « *excusso* naso : *emuncto*, unde intellegitur prudenti, ut e contrario qui stulti sunt, *mucosi* dicuntur ». Mais, en ce cas, l'incohérence n'est pas moins grande.

qu'Horace l'habitude de projeter, pour ainsi dire, ses métaphores devant ses yeux.

L'adjectif *uafer* (v. 116) revient plusieurs fois dans les Satires d'Horace (1), mais avec un sens nettement défavorable qu'il n'a pas ici. Il nous arrive de même d'adoucir la force propre des adjectifs *malicieux*, *sournois* et des adverbes *malicieusement*, *sournoisement*. Cet emploi de *uafer* fait songer à celui de *improbus* chez Horace (Sat., 1, 9, 73) : « fugit *improbus* ac me Sub cultro linquit ». Vient-il du latin familier ? Cela n'est pas impossible : je trouve, dans l'*Apokolokyntose*, *minime uafer* (6, 1) et *uafer* (9, 2), au sens où nous disons : « Il n'est pas malin » ou « C'est un malin ».

Omne uitium tangit (v. 116-117) est une de ces métaphores médicales dont les stoïciens usaient volontiers. On en trouvera la forme première dans la Satire 3 (v. 107) : *tange, miser, uenas*. Je ne serais pas étonné qu'elle eût suggéré à Perse l'expression *circum praecordia ludit* par l'intermédiaire d'un vers de Lucilius (642 Marx) : « Neque prius quam *uenas* hominis *tetigit* ac *praecordia* ».

L'expression *audaci quicumque afflate Cratino* est doublement remarquable : d'abord Perse emploie ici ce qu'on peut appeler le vocatif par attraction. Cette tournure se rencontre deux autres fois chez lui (3, 28-29 et 5, 124). Virgile (Én., 4, 268 ; 10, 327 ; 12, 947 ; 2, 283 ; 10, 811), Ovide (Héroid., 5, 59 ; Mét., 12, 531), Horace (Od., 1, 2, 35-37 ; Sat., 2, 6, 20) en fournissent des exemples. C'est sans doute un hellénisme dont l'introduction dans la langue latine était préparée par la formule consacrée *macte uirtute esto* « où l'on voyait, à tort ou à raison, un vocatif » (2). Il y a bien, dans les trois emplois qu'en fait Perse, une véritable attraction avec le pronom *tu* renfermé dans le verbe, tandis que, chez Horace (Sat., 2, 6, 20) : « Matutine pater seu *Iane* libentius audis », on peut penser qu'il y a un mélange des tournures *uel Iane si hoc libentius audis* et *seu Ianus libentius audis*. D'autre part, *afflatus Cratino* « touché du souffle de Cratinus » est une manière de parler nouvelle calquée sur des expressions telles que *afflatus numine* (Virg. : Én., 6, 50 : Afflata est numine quando

---

(1) Voy. l'*Index uerborum* de l'éd.[3] d'Orelli, p. 822.

(2) Brenous, *op. cit.*, p. 91 : la question est étudiée p. 89-92. Cf. Gustarelli, *op. cit.*, p. 46-47.

Iam propiore dei ou *fulminum ignibus afflari* (Ov. : Trist., 1, 9, 21 : fulmina quorum Ignibus afflari proxima quaeque solent).

Le tour *iratum Eupolidem... palles* (v. 124) n'a rien de particulièrement hardi si Perse a voulu dire « qui t'effraies des colères d'Eupolis, qui pâlis lorsque tu entends les colères d'Eupolis se déchaîner ». Horace avait écrit (Od., 3, 27, 25 et suiv.) : « Europe... scatentem Beluis pontum mediasque fraudes Palluit audax (cf. Epist., 1, 3, 10 : Pindarici fontis qui non expalluit haustus) » (1), et nous trouverons ailleurs, chez Perse lui-même (5, 184) *recutitaque sabbata palles*. Mais on peut aussi considérer *Eupolidem* comme un accusatif qualifiant l'action verbale : un rapprochement avec la Satire 3, 85 (*hoc est quod palles*) pourrait nous suggérer alors l'interprétation suivante : « qui pâlis de fatigue dans ton ardeur à lire Eupolis et Aristophane » ; mais *iratum* perdrait ainsi toute valeur. Je préfère entendre : « qui pâlis de colère avec Eupolis et Aristophane » (litt. qui prends la pâleur d'Eupolis en colère : cf. Properce, 1, 15, 39 : Quis te cogebat multos pallere colores). La métaphore, en ce cas, fait suite à *afflate Cratino*.

Pour l'emploi figuré de *decoctus* (v. 125), Perse trouvait des modèles dans la prose la plus classique (Cic. : De orat., 3, 26, 103 : Ita sit nobis igitur ornatus et suauis orator... ut suauitatem habeat austeram et solidam, non dulcem atque *decoctam*). Seulement le point de vue n'est pas le même : la métaphore de Cicéron est tirée, je pense, des fruits auxquels une maturité excessive a donné trop de douceur ; Perse songe plutôt à un liquide, à un vin, par exemple, qu'on a fait réduire par la cuisson. Il s'est peut-être souvenu de Virgile (Géorg., 1, 295-296) :

> Aut dulcis musti Vulcano decoquit umorem,
> Et foliis undam trepidi despumat aeni.

Vaporata aure (v. 126) est encore une métaphore empruntée à l'art médical. On faisait chauffer les liquides qui servaient à laver l'oreille. Celse nous dit (6, 7, 33) : « In aurem uero infundere aliquod medicamentum oportet, quod semper ante *tepefieri* conuenit ». Il est possible que l'image continue la précédente : *inde* représenterait alors

---

1. Cf. Kühner, II², 1, p. 262 (§ 70, 2).

les vers mêmes de Perse, encore chauds de la cuisson qu'ils ont subie et qui, versés dans l'oreille du lecteur, lui communiquent leur chaleur. Le mauvais goût de cette allégorie n'est peut-être pas une raison suffisante d'en écarter l'idée.

Je note le caractère descriptif des derniers vers où abondent les détails précis (*crepidas* — *luscus* — *heminas* — *Arreti aedilis* — *abaco* — *numeros* — *secto in puluere* — *metas*). Le vers 133 : *Si cynico barbam petulans nonaria uellat* renchérit sur un trait d'Horace (Sat., 1, 3, 133) : *Vellunt tibi barbam Lasciui pueri.* Le mot *nonaria* ne se retrouve que dans une scolie sur Juvénal (6, 116). Rien ne permet d'affirmer qu'il soit pris au latin vulgaire. On peut en rapprocher cependant *quadrantaria* (Cic. : Pro Cael., 26, 62 ; cf. Quint., 8, 6, 53) et *lupatria* (Pétrone, 37, 6).

Le dernier vers a une structure antithétique : à *mane* s'oppose *post prandia,* à *edictum, Callirhoen.*

II

La seconde satire, comparée à la première, offre plus d'unité de ton, plus de simplicité aussi. Et, si le style s'élève dans le morceau d'allure oratoire qui termine la pièce (v. 61-75), c'est par une adaptation toute naturelle à la pensée. Cependant, à côté de mots et de locutions pris tels quels au latin familier, nous relevons sans peine un certain nombre de ces combinaisons nouvelles d'éléments connus où Perse cherche la principale originalité de sa forme.

Dans la première partie, qui est presque toute en monologues, dialogues, ou questions ironiques, le latin familier me paraît avoir fourni les expressions suivantes, qui, pour une part, se trouvent déjà chez Horace :

Bona pars procerum (v. 5) : on peut comparer Horace (Sat., 1, 1, 61) : *bona pars* hominum (Cf. Tér. : Eun., 123 : *bonam* magnamque *partem*). D'ailleurs, cette locution très latine avait reçu le droit de cité dans tous les genres littéraires (voy. Lucrèce, 5, 1023 : *bona* magnaque *pars ;* Cic. : De orat., 2, 3, 14 : *bonam partem* sermonis, etc.).

Comme il est naturel, les tours et les mots vulgaires ne manquent pas dans les prières secrètes du personnage ou des personnages mis en scène dans les vers 8-14 : c'est un trait de réalisme. Je note d'abord l'asyndète *mens bona, fama, fides*. Le mouvement *o si..., o si...* (v. 9 et suiv.) est emprunté à Horace (Sat., 2, 6, 8 et 10). Le renforcement d'une proposition exclamative par *o* est fréquent chez les poètes (cf. Horace : Od., 1, 35, 38 ; Virg. : Éa., 8, 579 ; 12, 314) ; mais il n'était pas étranger au langage familier : on se rappelle le vers de Lucilius qui sert de début à la première satire de Perse : « *O* curas hominum, *o* quantum est in rebus inane ! ». Quoi qu'il en soit, le tour *o si* était reçu dans la haute poésie (Virg. : Én., 11, 415 ; Ov. : Mét., 14, 192). Mais l'emploi métaphorique de *ebullire* (v. 10) appartenait certainement au langage populaire ou, du moins, au langage de la conversation : « C'est une mauvaise métaphore » dit Nisard (Poètes latins, etc., I, p. 211). Mauvaise ou non, elle n'est pas une création de Perse et il ne la prend pas à son compte. Nous lisons dans l'*Apokolokyntose* (4, 2) : *ille quidem* (sc. Claudius) *animam ebulliit* ; chez Pétrone (62, 10) : *paene animam ebulliui ;* chez Apulée (Mét., 1, 13) : *rebullire spiritum*. L'expression *homo est bulla* était proverbiale (Varron : R. r., 1, 1, 1 : *ut dicitur*, si *est homo bulla*. Cf. Pétrone, 42, 4 : nos non pluris sumus quam *bullae*) (1). Notons cependant que Perse abrège la locution ordinaire *animam ebullire :* il la réduit au verbe.

Le verbe *expungere* (v. 13), qui peut se traduire par *biffer*, se rencontre plus d'une fois chez Plaute (Cistell., 189 : *ut expungatur nomen :* Curcul., 585 : *expuncto in manipulo*. Cf. Sén. : De benef., 4, 40 4 : *munus munere expungere*).

Seria (v. 14) est aussi un mot du vocabulaire de Plaute (Capt., 917 ; cf. Tér. : Heaut., 460 et Varron : R. r., 3, 2, 8) ; on ne le trouve pas chez Horace. L'adjectif *scabiosus* (v. 12), qui signifie *galeux*, était, d'ordinaire, appliqué aux animaux (v. Colum., 11, 2, 89 : il s'agit du bœuf) : appliqué à l'homme, il a quelque chose de grossier. Mais, ici, il n'est pas impossible que Perse se soit souvenu d'Horace (Ars poet., 453) : « *Vt mala quem* scabies et morbus regius urget ».

La construction de *laborare* avec l'infinitif (v. 17) est fréquente

---

(1) Cf. Otto, *op. cit.*, p. 59, et Schönbach, *op. cit.*, p. 31.

chez Horace (1), dont Perse, ici, reproduit littéralement une fin de vers (Epist., 1, 3, 2 : *scire laboro* ; cf. Sat., 2, 8, 19 : *nosse laboro*). On peut supposer que cette construction n'était pas étrangère au latin vulgaire. Lucilius avait dit (v. 349-350 Marx) : *Labora discere* ; on ne trouve chez Cicéron que le tour négatif *non laboro*, analogue à *non curo*, et seulement dans les premiers discours (Verr., 3, 55, 127 ; cf. Nep., 16, 3, 1) et dans la correspondance (ad Att., 5, 2, 2) (2). Au vers 18, Perse dit *praeponere cures* (cf. 3, 78).

Heus age, responde (v. 17) rappelle Plaute (Pseud., 967) : *Heus tu... responde.*

Agedum (v. 22 ; cf. Hor. : Sat., 1, 4, 38 ; 2, 3, 155), évité par Cicéron, qui dit *age nunc*, ainsi que par Virgile, Ovide et Tibulle, était un vestige, demeuré dans le langage courant, de l'emploi archaïque de *dum* après toute espèce d'impératif. Mais la locution *dic agedum* paraît insolite. Horace (Sat., 2, 7, 92) se sert de *dic age* ; chez lui (Sat., 2, 3, 155), chez Lucrèce (3, 962) et chez Properce (1, 1, 21), *agedum* précède l'impératif. En revanche, c'est bien une construction propre au latin familier de remplacer la proposition conditionnelle par une proposition impérative : *dic..., clamet.*

Le mot prosaïque *idcirco* (v. 28) appartient au vocabulaire de Lucilius (v. 625 ; 631 ; 640 Marx) et d'Horace, dans les *Satires* (1, 4, 45) et les *Épîtres* (1, 1, 29 ; 11, 16 ; Ars poet., 265).

Au vers 30, Perse, d'un ton de méprisante raillerie, remplace le terme général et consacré *exta* par deux termes particuliers, dont le second, au moins, appartenait à la langue vulgaire : *pulmone et lactibus unctis*. Nous dirions : avec du poumon et des tripes grasses. On trouve chez Plaute *lassae lactes* (Curcul., 319) et le proverbe *alligare fugitiuam canem agninis lactibus* (Pseud., 318). Je ne sais si l'emploi de *unctis* au lieu de *pinguibus* est familier : Horace se sert fréquemment de *unctus*, mais, chez lui, ce mot signifie toujours *enduit de graisse* ou *gluant de*.

---

(1) Voy. Hor.: *Od.*, 2, 3, 12 ; *Sat.*, 1, 1, 112 ; 2, 3, 269 ; 2, 8, 19 ; *Epist.*, 1, 3, 2 ; 1, 20, 16 ; *Ars poet.*, 25 et 168. *Epist.*, 2, 2, 196, laborare est accompagné de de la négation.

(2) Cf. Brenous, *op. cit.*, p. 309, et Kühner, II², 1, p. 667 (§ 124 a).

Dans les vers où le poète parle pour son propre compte, il lui arrive d'exprimer deux fois la même idée sous deux formes différentes, à la manière des orateurs : mais, en ce cas, la seconde expression précise la première. Je signale *murmurque humilesque* (1) *susurros* (v. 6) ; *introrsum et sub lingua* (v. 9) ; *triste cuilandumque bidental* (v. 27). Et, naturellement, dans les questions que Perse accumule du vers 19 au vers 30, il use parfois de l'anaphore : *quis* potior iudex puerisue *quis* aptior orbis ? (v. 20) *quia*, cum tonat... ? an *quia*... (v. 24-26). La diatribe, comme les déclamations et les discours de toute espèce, aimait cette figure (2) ; mais celle-ci n'est pas rare non plus dans les *Satires* d'Horace (3).

Comme combinaisons nouvelles, ou du moins insolites, de mots connus, je relève dans les trente premiers vers les exemples suivants :

Diem numera meliore lapillo (v. 1) : au lieu de *numerare* on attendrait *notare* ou *signare*, comme chez Catulle (68, 148 ; cf. 107, 6) : « quem lapide illa diem candidiore *notat* ». Mais Perse s'est rappelé ici Horace (Epist., 2, 2, 210) : « Natalis grate *numeras* ». D'autre part, il semble avoir créé l'expression *meliore lapillo* : mais il en trouvait les éléments dans la locution bien connue *meliore nota* ou *de meliore nota* rapprochée du *lapide candidiore* de Catulle, cité ci-dessus, et de *lucem candidiore nota*, qui se lit chez le même poète (107, 6). Aussi bien l'expression ordinaire, *albo* ou *candido calculo*, n'aurait-elle pu entrer dans le vers. En outre, l'emploi de *meliore* avec *lapillo* permet à Perse d'appliquer, comme avaient fait Tibulle (1, 7, 63-64) et Ovide (Trist., 5, 5, 13-14), l'épithète de *candidus* au jour natal lui-même.

Tibi labentis apponit candidus annos (v. 2) est une combinaison malheureuse de trois passages des *Odes* d'Horace : 1° (2, 14, 2) « Eheu fugaces, Postume, Postume *labuntur* anni » ; 2° (4, 11, 18-20) : « quod ex hac Luce Maecenas meus *adfluentes* Ordinat *annos* » ; 3° (2, 5, 13-15) : « Currit enim ferox Aetas et illi quos tibi dempserit *Adponet* annos ». Autant l'emploi de *apponere*, dans ces derniers vers, est simple et naturel, autant le tour *dies qui tibi... apponit... annos* me semble forcé.

---

(1) Je note aussi le polysyndeton *que* ... *que*. Cf. Eichenberg, *op. cit.*, p. 22.

(2) Cf. Eichenberg, p. 23 et suiv.

(3) Cf. Cartault : *Étude sur les Satires d'Horace*, p. 213 et suiv.

En revanche, la recherche de l'épithète rare et de l'alliance de mots inattendue a bien servi Perse lorsqu'il a écrit, au vers 3, *prece poscis emaci* et, au vers 5, *tacita libauit acerra*. La métaphore *quae nisi seductis nequeas committere diuis* est amusante et jolie. Aussi bien suffisait-il, pour la trouver, de remonter au sens premier du mot *secretum* qui a été, je pense, générateur de l'image. L'expression *aperto uiuere uoto* a-t-elle été calquée sur celle que nous trouvons chez Sénèque, Epist., 43, 4 « Vix quemquam inuenies qui possit *aperto ostio uiuere* », et qui a la physionomie d'une locution toute faite ? Elle donnerait alors une sorte de jeu de mots fort acceptable.

Il est intéressant de comparer les vers 10-12 au passage d'Horace dont Perse s'est inspiré. Le premier avait écrit (Sat., 2, 6, 10-13) :

> O si urnam argenti fors quae mihi monstret, ut illi
> Thesauro inuento qui mercenarius agrum
> Illum ipsum mercatus arauit, dines amico
> Hercule !

En lisant ces vers, Perse s'est représenté le paysan de la fable creusant la terre où l'urne est enfouie ; il y a eu chez lui, cette fois-là, un effort réel de l'imagination d'où est sorti ce trait, simple et pittoresque tout ensemble : « O si *sub rastro crepet argenti mihi seria* dextro Hercule ». C'est encore par souci du concret que, au *ualidus male* d'Horace (Sat., 2, 5, 45 et suiv. : « Si cui praeterea *ualidus male* filius in re Praeclara sublatus aletur »), il a substitué *est scabiosus et acri bile tumet* : mais ici il n'avait qu'à s'inspirer d'un autre passage de son modèle (Ars poet., 453 : cité ci-dessus, p. 406).

On sent une emphase voulue dans l'expression *Tiberino in gurgite mergis... caput* (v. 15-16) : *Tiberinus gurges* renchérit sur le *Tiberinum flumen* de Virgile (Én., 10, 833 ; 11, 449).

L'expression *noctem flumine purgas* (v. 16), d'une concision hardie, trouve son commentaire dans ces mots de Servius (Én., 8, 69) : « Nox dicitur etiam solo somno polluere ». Il était impossible de traduire cette idée avec moins de mots.

Perse a pris à Virgile la locution *aurem impellere* (v. 21), peut-être pour donner plus de solennité à son vers (Én., 12, 618-619 : arrectasque *impulit aures* Confusae sonus urbis ; cf. Géorg., 4, 348-349 : maternas *impulit aures* Luctus Aristaei).

Sese clamet (v. 23) est un développement original du tour *clamare furem* (Hor. : Epist., 1, 16, 36 : Si clamet furem).

La substitution de *sulpure* à *fulmine* (v. 25) est un nouveau témoignage du goût de l'époque pour l'expression particulière. Selon les physiciens, les éclairs avaient une odeur de soufre et la lumière en était sulfureuse (Pline : N. H., 35, 177). Lucain (7, 160) dit de même : « Aetherioque nocens fumauit *sulphure* ferrum ». Mais son vers est supérieur à celui de Perse, car, avec *discutitur, sulpure* n'est qu'un équivalent de *fulmine*, tandis que, avec *fumauit*, le mot a une valeur descriptive réelle.

En écrivant *triste iaces lucis euitandumque bidental* (v. 25), Perse fait entrer un souvenir d'Horace (Ars poet., 471 : *triste bidental* Mouerit incestus) dans un vers qui est bien à lui par la concision du tour *iaces bidental* (cf. 5, 72 : cum *rota posterior curras*).

Stolidam... barbam (v. 28) n'est qu'une expression d'Horace retournée : « *sapientem pascere barbam* » (Sat., 2, 3, 35). Mais, tandis que *sapiens barba* est d'un comique excellent, l'adjectif *stolida*, chez Perse, n'a guère que la valeur de l'adverbe *stolide*.

Le tour *praebet tibi uellere barbam* est imité d'une construction fréquente chez Virgile et dont on peut, avec Quintilien, donner pour type le passage suivant de l'*Énéide* (5, 248) : *argenti magnum dat ferre talentum*. On y voit d'ordinaire un hellénisme (1). Stace dira de même (Thébaïde, 8, 527 et suiv.) : « Mortemque inuenerat hasta, Sed prohibet, paulumque humeri *libare* sinistri *Praebuit*, et merito parcit Tritonia fratri ». Dans Ovide, au contraire (Hér., 5, 132), le vers *Quae toties rapta est, praebuit ipsa rapi* s'explique plutôt par une autre construction de *dare*, celle dont on peut donner pour type *da mihi posse mori* (Ovide : Ars amat., 2, 28).

L'expression *emere auriculas* (v. 30) a pu être forgée d'après l'analogie de *praebere, dare, dedere aures*.

Les mots et les tours du latin familier, les expressions proverbiales sont bien à leur place dans les petites scènes de la seconde et de la troisième partie (v. 31-40 ; 41-51). Le diminutif *labellum* (v. 32 ; cf. 3, 82) est déjà chez Plaute (Poen., 366 ; Asin., 668). — *Tuccetum* (v. 42), c'était un saucisson de viande de bœuf fabriqué en Gaule. Le mot se

(1) Voy. Brenous, *op. cit.*, p. 277 et suiv.

retrouve chez Apulée (Mét., 2, 7, et 5, 15). — La locution *rem struere* (v. 44) est, à peu de chose près, dans le *Satiricon* de Pétrone (120, 85 : quas struxit opes). — L'apostrophe *pessime* (v. 46) se lit chez Horace (Sat., 2, 7, 22). *Iunix* (v. 47) est une autre forme de *iuuenix* mot du vocabulaire de Plaute (Miles, 304 : Quam mox horsum ad stabulum *iuuenix* recipiat se a pabulo). — *Omentum* (v. 47 : *omenta*) est dans une épigramme de Catulle (90, 6) : *Omentum in flamma pingue liquefaciens*. Perse avait ce vers dans la mémoire. Les anaphores et les répétitions oratoires qu'offre ce passage sont toutes dans les prières et les monologues des personnages, et nous devons y voir des imitations du style familier plutôt que des artifices de rhétorique (v. 37 et suiv. : hunc..., ...hunc..., ...hic ; v. 45-46 : da..., da... ; v. 49-50 : iam..., iam..., iam..., iam iam...) (1). Comme expressions proverbiales ou consacrées, je relève : *rex et regina* (v. 37 : cf. Apulée : Mét., 4, 18 : Erant in quadam ciuitate *rex et regina* ; — « nunc *Licini* in campos, nunc *Crassi* mittit in aedis » (cf. Sén. : Epist., 119, 9 : ex his quorum nomina cum *Crasso Licinoque numerantur*) (2) ; *puellae hunc rapiant* (3) (v. 37-38). De même le souhait *quidquid calcauerit, rosa fiat* fait allusion à une croyance populaire (cf. Claudien, 29 : Laus Serenae, v. 89 et suiv. : Quacumque per herbam Reptares, fluxere rosae ; candentia nasci Lilia).

En fait d'expressions neuves ou renouvelées, le butin n'est pas très considérable dans ce passage. Il y a doute sur *infami digito* : d'après une scolie, les cinq doigts étaient appelés *pollex, salutaris, infamis, medicinalis, ultimus*. Mais chez Martial (6, 70, 5) et dans les Priapées (56, 1) nous trouvons *impudicus digitus*. On peut se demander laquelle des deux épithètes est empruntée à l'usage courant. — L'expression *lustralibus salinis* (v. 33) est faite sur le modèle de *aqua lustralis* (cf. Ov. : Pont., 3, 2, 73 : Spargit *aqua* captos *lustrali* Gaia sacerdos). — Le pluriel *salinae* se trouve chez Lucrèce (4, 639 et 1101), Columelle (6, 9 ad fin.) et Properce (4, 7, 37) : *At Nomas arcanas tollat uersuta salinas*. Perse a pu se souvenir de ce dernier

(1) Ce *iam iam* fait une *geminatio* : cf. *supr.*, p. 372.

(2) Cf. Otto : *Sprichw.*, p. 96 (Crassus).

(3) Mais le mot consacré était, en pareil cas, *diripiant* : cf. Sén. : *De ira*, 3, 23, 5 ; *De breuit. uit.*, 7, 8 ; Martial, 7, 76, 1 ; Juvénal, 6, 404.

vers qui, comme le sien, se rapporte à des conjurations magiques.

En écrivant *urentes oculos* (v. 34) Perse, je crois, s'est d'abord rappelé Horace (Epist., 1, 14, 37-38) : « Non istic *obliquo oculo* mea commoda quisquam Limat, non odio obscuro *morsuque uenenat* ». L'image de la morsure est passée, dans son esprit, de la haine au mauvais œil ; se souvenant alors d'une expression de Virgile (Géorg., 2, 196 : *urentes culta capellas* ; cf. Varron : R. r., 1, 2, 19 : eius (i. e. caprini generis) *saliuam* esse fructuis *uenenum*), il a imaginé l'expression *urentes oculos*.

Le mot *spes* appliqué à un enfant (v. 35 *spem macram*) n'a rien de surprenant (cf. Virg.: Én., 1, 556 : nec *spes* iam restat Iuli ; — Pétrone, 4, 2 : *spes* quoque suas (i. e. liberos suos) ambitioni donant). Mais ce qui, je pense, est bien à Perse, c'est l'alliance de ce mot avec l'épithète *macer* : « L'expression est hardie parce que *spes* exprime *l'objet* de l'espérance, tandis que *macra* se rapporte au sens *subjectif* du mot : l'enfant peut être dodu, mais, exposé comme il est à tant de hasards, l'espérance qui repose sur lui est *macra* et peut tromper » (Ramorino).

« Tu demandes pour ta vieillesse un corps qui ne la trahisse pas » (*Poscis... corpus... fidele senectae*), dit Perse au vers 41. L'expression est jolie et peut-être neuve. Mais la poésie antérieure, sans doute aussi le langage courant offraient à Perse des modèles pour l'emploi métaphorique de *fidelis* : *fidelis lorica* (Virg.: Én., 9, 707) ; *fidelis structura* (Frontin : Aqueducs, 123), *fidele glutinum* et *fidelior pice* (Plin. : N. H., 28, 236 et 16, 158).

Fundo nummus in imo (v. 51) est une expression d'allure proverbiale, forgée sans doute sur le modèle de l'adage *sera parsimonia in fundo est* (Sén. : Epist., 1, 5).

La dernière partie de la satire (v. 52 et suiv.) est de ton plus oratoire, surtout à partir du vers 59. En dehors des lieux communs, des questions pressantes, des apostrophes, la rhétorique peut réclamer la répétition « en cercle » *peccat et haec, peccat* (v. 68) (1), la reprise de l'adjectif *magnus* dans les vers 71-72 (de *magna*... lance... *magni* Messalae... propago), les antithèses « curuae in *terris* animae et *cae-*

---

(1) Cf. *supr.*, p. 372, n. 2.

lestium inanes » (v. 61) et « *bona* dis ex hac scelerata ducere pulpa » (v. 63) : *lippa propago* fait aussi une antithèse avec *magni Messalae*, mais celle-ci est dans la pensée plutôt que dans l'expression.

Je ne sais s'il faut voir un vulgarisme dans la construction *curuae in terris animae* (1) : elle fait songer à des tours comme *in studio deditus* (Lucr., 3, 645 ; cf. 4, 812 et Catulle, 61, 101). Peut-être Perse a-t-il voulu montrer que ces âmes, toujours courbées vers la terre, y sont pour ainsi dire attachées (cf. 4, 33 : *figas in cute solem*.

On peut relever comme pris au latin familier les mots *pulpa* (v. 63), au lieu de *caro* (2), *baca* (v. 66), dans le sens de *perle* (cf. Hor. : Sat., 2, 3, 241 ; Epod., 8, 14), *pupa* (v. 70. Cf. Varron ap. Non., p. 156, 19), *cedo* (v. 75), très fréquent chez les comiques et employé par Cicéron dans sa correspondance. Je signale aussi le tour *cedo..., et farre litabo* : ce qui appartient au langage de la conversation, c'est moins l'emploi de l'impératif dans le sens concessif que celui de *et* pour introduire la seconde proposition (3).

Les expressions originales sont plus nombreuses que dans le morceau précédent. *Crateras argenti* (v. 52) au lieu de *crateras argenteas* ou *ex argento* est peut-être un hellénisme (4). — *Pectore laeuo excutiat guttas laetari praetrepidum cor* est l'explication de *sudes*. Faut-il entendre *cor in pectore laeuo* ? En ce cas il y a redondance. Je vois plutôt dans *pectore laeuo* un ablatif d'éloignement et je paraphrase avec Bentley (ad Hor. c., 2, 19, 5) : « Cor... excutiat guttas sudoris pectore laeuo siue sinistra parte ubi cor salit ». Il semble toutefois que Juvénal ait compris ce passage de la première manière : car il l'avait, je pense, dans la mémoire quand il a écrit (1, 167) : *tacita sudant praecordia culpa*. — L'expression *laetari praetrepidum* dérive, je pense, de Catulle (46, 7) : « Iam mens *praetrepidans* auet uagari,

---

(1) Cf. van Wageningen : *Persi sat.*, I, p. XXVII, qui renvoie à Ludwig : *De Petronis sermone plebeio*, p. 33. Cf. *infr.*, p. 328.

(2) Comme si nous disions la *viande* pour dire la *chair*.

(3) Cicéron, en pareil cas, ne lie point les deux propositions (Voy. par ex. *Tuscul.*, 1, 13, 30 : Tolle hanc opinionem : luctum sustuleris ; cf. *ibid.*, 4, 24, 53 et 54).

(4) Sur le génitif de matière en grec et en latin, cf. Riemann-Gœlzer : *Gramm. comp. du grec et du latin*, Syntaxe, § 109 (p. 120-121).

Iam *laeti* studio pedes uigescunt ». A *praetrepidus* il joint l'infinitif *laetari* par un tour dont, à l'exemple d'Horace, il fait un fréquent usage (cf. supr., p. 388). Et il n'y a aucune surcharge, car le mot *praetrepidus*, dont il est le premier à se servir (1), pourrait indiquer le trouble de l'angoisse aussi bien que celui de la joie.

L'expression *auro ouato* (v. 55) est insolite. Nous lisons dans les scolies : « Ouato siue quod ouo perfunduntur statuae, ut brattea melius inhaerescat, siue quod brattea talis est qualis oui membrana, uel quod medium oui simile est auri ». Cette interprétation confond *ŏuatus* et *ōuatus* : l'erreur s'explique aisément, parce que le latin populaire disait *ŏuum* (qui a donné *œuf, uouo,* etc.) et non *ōuum* (2). D'autre part, le plus grand nombre de commentateurs, depuis Jahn, citent ici Ovide (Pont., 2, 1, 41-42) :

> Deque *triumphato* quod sol incenderit auro
> Aurea Romani tecta fuisse fori.

Mais la leçon *triumphato* est sans autorité. Les bons manuscrits donnent *tropaeorum*. Toutefois Casaubon n'a peut-être pas tort de penser que l'expression *tropaeorum aurum* a pu suggérer à Perse son *aurum ouatum* ; d'autant plus que, si le participe *triumphatus* n'est pas chez Ovide, Horace l'a employé (Od., 3, 3, 43 : *triumphatisque possit Roma ferox dare iura Medis*) ; on connaît aussi l'expression *terra regnata* (Virg. : Én., 3, 14 ; cf. 6, 793 et Hor. : Od., 2, 6, 11). *Aurum ouatum*, ce serait donc l'or de l'ovation (*aurum uictoriis acquisitum*) ou encore l'or promené par celui qui entre dans la ville avec l'ovation, *ouans* (3). A. Plautius avait eu les honneurs de cette cérémonie en 47 avant J.-C. (Dion, 60, 30). Il n'est pas nécessaire, au demeurant, de supposer que Perse songe ici à un fait déterminé. Mais on peut trouver bizarre que, malgré son goût pour le trait précis, il ait envisagé, dans une pensée générale, un cas alors

---

1 On le retrouve chez Suétone : *Tibère*, 63, et *Néron*, 61.

2 Voy. Gröber : *Archiv. f. lat. Lex.* IV, p. 425, et II, p. 415. Cf. Leo : *Hermes* 45 (1910), p. 320.

(3) V. la note de M. Leo, dans la 4e éd. des satiriques latins de Jahn-Bücheler, p. 23.

si rare et si particulier. Il n'est donc pas impossible, hors l'hypothèse d'une allusion mystérieuse pour nous (1), que *auro ouato* soit l'équivalent de *auro quo ouasti* au sens bien connu de *quo uelut ouans ganisus es*. Le mot résumerait alors la pensée précédente : cet or qui te donne de tels transports de joie. Mais les deux autres interprétations me semblent acceptables, et je dirais qu'elles ont l'avantage d'être plus simples si c'était là un argument valable quand il s'agit de Perse.

Somnia pituita purgatissima (v. 57) est une expression amusante pour dire *somnia maxime clara et ueridica*. Le rhume brouille les idées. On connaît le vers d'Horace (Epist., 1, 1, 108) : « Praecipue *sanus*, nisi cum *pituita* molesta est » (Cf. Épictète : μυξα : 3, 22, 90; 4, 11, 32, etc.).

C'est, je pense, par simple nécessité métrique et non pour produire un effet d'asymétrie que Perse a rapproché, au vers 58, l'impératif futur et le subjonctif marquant la volonté : « Praecipui *sunto sitque* illis aurea barba » (2).

Lorsqu'il écrit, au vers 61, *o curuae in terris et caelestium inanes*, il s'inspire d'Horace (Sat., 2, 2, 77 et suiv.) : « Quin corpus onustum Hesternis uitiis animum quoque praegrauat una Atque *adfigit humo diuinae particulam aurae* ». L'antithèse marquée par le rapprochement de *humo* et de *diuinae* est reprise par Perse et lui fournit tout son vers : on reconnaît bien là l'élève des rhéteurs. *Curuae in terris* exprime la même idée que *adfigit humo*, et c'est à mes yeux une raison de plus pour maintenir, contre le témoignage des manuscrits de Lactance qui donnent *in terras*, la leçon *in terris*, c'est-à-dire celle de presque tous les manuscrits de Perse. « Non solum terram spectant, dit Casaubon, sed in illa tota haerent ».

L'adjectif *sceleratus* est employé couramment dans la haute poésie. Rapproché du mot vulgaire *pulpa* (v. 68 : *scelerata pulpa*), il fait une sorte de disparate voulue qui donne plus de relief encore à l'expression.

Perse a refait ensuite (v. 64-65 : Haec sibi corrupto casiam dis-

---

(1) Cf. *supr.*, p. 233.

(2) Cf. Kühner : II², p. 198-199.

seluit oliuo Et Calabrum coxit uitiato murice uellus) deux vers de Virgile (Géorg., 2, 465 : Alba nec Assyrio fucatur lana ueneno Nec casia liquidi corrumpitur usus oliui). On sent qu'il s'est appliqué à alléger le second du mot *liquidi*, qui lui a semblé inutile. Mais le tour proleptique *corrupto oliuo* est moins clair que l'élégante expression *corrumpitur usus oliui*. *Alba lana* a sans doute paru trop simple à notre poète, et *Assyrio ueneno* un peu banal : il a mieux aimé indiquer l'origine de la laine et dire *Calabrum uellus*, remplaçant *Assyrio ueneno* par l'expression peu nette *uitiato murice*. Perse veut-il faire entendre, parlant ici en stoïcien, que la nature n'avait pas destiné le murex à cet usage et que l'y employer, c'est, pour ainsi dire, lui faire violence ? on connaît l'expression *uitiare uirginem*. Ou devons-nous comprendre que la couleur naturelle du murex s'altère dans l'opération (cf. Virg. : Én., 12, 67-68 : Indum sanguineo ueluti *uiolauerit* ostro Si quis ebur) ? En tout cas, il y a une sorte de parallélisme entre *corrupto... oliuo* et *uitiato murice* : c'est un artifice de rhétorique.

Nous avons vu, dans la Satire 1 (v. 85), *rasis* employé au figuré dans le sens de *rasis lima* ; de même ici (v. 66), il faut entendre *rasisse lima*, mais au propre (Pline : N. H., 9, 109 : Crassescunt (margaritae) etiam in senectu conchisque adhaerescunt nec his auelli queunt nisi *lima*).

La courte description qui suit (v. 66-67 : stringere uenas Feruentis massae crudo de puluere iussit) manque de clarté par excès de concision et aussi parce que Perse nous laisse à deviner de quel métal il s'agit. Nous savons par Pline qu'après avoir extrait l'or du filon on le concassait, on le lavait, on le faisait fondre (N. H., 33, 69 : (aurum canalicium) quod effossum est, tunditur, lauatur, uritur, molitur). *Crudus puluis*, c'est donc l'or brut concassé ; *feruens massa*, c'est le métal en fusion d'où l'on extrait (stringere) les particules d'or pur (uenae). Il ne semble pas que *crudus puluis* fût une expression technique et, d'autre part, les mots *uenas feruentis massae* sont peu nets, puisque la masse de métal en fusion présente encore les scories mêlées à l'or.

Dans le membre de phrase « de *magna* quod dare lance non possit *magni* Messalae lippa propago », la répétition ironique de *magnus* est assez jolie : c'est un souvenir d'Horace (Sat., 1, 6, 72 : *magni* Quo

pueri *magnis* e centurionibus orti) (1). Mais Perse a renchéri encore par l'antithèse que *lippa propago* fait avec *magni Messalae*. D'autre part, le mot *propago* appartient à la langue épique, et son alliance avec *lippa* détache encore mieux le trait.

L'expression *incoctum generoso pectus honesto* (v. 74) est doublement remarquable. Nous avons rencontré dans la première satire (v. 107) *uerum* accompagné d'une épithète ; ici, c'est *honestum* qui en reçoit une. Mais je ne sais si Perse est le premier écrivain qui ait traité ce mot comme un véritable substantif. On trouvera chez Lucain (2, 389) : *rigidi seruator honesti*. En second lieu, la métaphore *incoctum pectus honesto,* qui est pittoresque, paraît avoir pour origine une de ces comparaisons prises dans la vie de tous les jours dont les traités stoïciens offraient un grand nombre. Nous lisons, en effet, chez Sénèque (Epist., 71, 31) : « Quemadmodum lana quosdam colores semel ducit, quosdam nisi saepius macerata et *recocta* non perbibit, sic alias disciplinas ingenia, cum accepere, protinus praestant, haec, nisi alte descendit et diu sedit et *animum non colorauit sed infecit,* nihil ex his, quae promiserat, praestat ». Et c'est peut-être d'après quelque stoïcien grec que Marc-Aurèle a écrit (3, 4) : δικαιοσύνῃ βεβαμμένον εἰς βάθος.

En tout cas, c'est bien une expression calquée sur le grec que le *metuens diuum* du vers 31. Mais Perse n'est pas le premier auteur de cette traduction de δεισιδαίμων. Il pouvait lire chez Ovide (Mét., 1, 323) : *Aut illa* metuentior (2) *ulla diuorum* (cf. Fast., 6, 259-260 : quo non *metuentius* ullum Numinis ingenium terra Sabina tulit). Au vers 52, le verbe *incudere* (*incusaque* pingui auro dona) est employé comme équivalent du grec ἐμπαίειν, ἐμπαιστικὴ τέχνη, tandis que Virgile (Géorg., 1, 275) s'en sert dans un sens un peu différent : « *lapidemque* reuertens *Incusum.* »

---

(1) Ovide ne fournissait à Perse que *grandi lance* (*Pont.*: 4, 8, 39 : Nec quae de parua dis pauper libat acerra Tura minus *grandi* quam data *lance* ualent).

(2) Var. *reuerentior*.

IV

La Satire 3 offre une alternance assez régulière du ton familier et du ton oratoire. Dans la première partie (v. 1-34) — dialogue et vers descriptifs — l'expression est presque continuellement concrète, la phrase courte et rapide, ou bien hachée. Il y a cependant de la solennité dans l'apostrophe *O miser inque dies ultra miser* (v. 15) et, un peu partout, de la rhétorique. Je note d'abord quelques tours qui appartiennent au langage de la conversation : *Han* (v. 7 : cf. Plaute : Truc., 292 ; Rudens, 971 ; Curc., 725) ; — nemon (v. 8 : cf. Hor. : Sat., 2, 7, 34 : — *ocius*, pour rendre un ordre plus pressant (Hor., ibid. : « nemon oleum feret ocius ? ». Perse avait ici dans la mémoire toute l'expression ; cf. Tér. : Andr., 724 : Accipe a me hunc *ocius*) ; — *ad populum phaleras* (v. 30 : cf. Plaute : Amph., 320 : *Vltro istunc qui* exossat homines). — Au vers 15, *ultra miser* a la valeur de *miserior*. *Vltra*, pour *plus*, était, semble-t-il, d'un emploi courant dans la locution *ultra quam satis est* (cf. Cic. : De inuent., 1, 49, 91 et Hor. : Epist., 1, 6, 16), et, au même vers, l'expression *hucine rerum* est à rapprocher de *quid rerum*, fréquent chez les comiques (Plaute : Aul., 54, 117 ; Rud., 1068 ; Capt., 376, etc. ; — Tér. : Eun., 923). Je m'arrêterai plus longuement aux locutions nouvelles ou rares et aux effets de style.

La brusquerie du début (*Nempe haec assidue*) est une imitation d'Horace (Sat., 1, 10, 1) : *Nempe incompositos dixi pede currere uersus Lucili*. L'ellipse de *facis* ou de *fiunt* à côté de *haec* est tout à fait conforme aux habitudes du style familier qui sous-entend volontiers *dico*, *facio* et d'autres verbes encore, lorsqu'un complément ou un adverbe permet de rétablir sans peine le mot sous-entendu (cf. Cic. : Ad Att., 7, 8, 5 : Sed *haec* et multa alia *coram* (s. ent. tractabimus).

On trouve, chez Plaute et dans les lettres de Cicéron, *a mane*, et l'expression *primo mane* était courante (cf. Varron, L. l., 9, 73 ; — Bell.

Afr., 62, 5 : cf. *multo mane* Cic. : Ad Att., 5, 4, 1 [1]. Horace a dit (Sat., 1, 3, 17) : *ad ipsum mane*. Mais il semble que *clarum mane* (v. 1) soit une expression savante imitée de Virgile (Géorg., 3, 325) : *diuum mane nouum*. Cependant nous lisons dans les lettres à Lucilius (122, 9), où Sénèque parle assez souvent le langage de la conversation : *Dies publicus relinquatur ; proprium nobis ac peculiare mane fiat.*

L'expression *angustas extendit lumine rimas* (v. 2) a une valeur descriptive véritable et n'est pas, comme il arrive trop souvent chez notre poète, un simple travail de mots : elle nous fait voir réellement l'image lumineuse et élargie des fentes par où pénètre le soleil du matin.

Stertere (v. 3), dans le sens de dormir profondément, est familier (cf. Hor. : Sat., 1, 3, 18). On connaît, d'autre part, l'emploi ironique de la première personne du pluriel dans les phrases de reproche. Le tour *stertimus quod sufficiat* est très concis : c'est l'équivalent de *stertimus tantum temporis quantum sufficiat*. *Sufficere* est suivi de l'infinitif (v. 3-4 : quod *despumare* Falernum *sufficiat* d'après l'analogie de *ualere*, qu'Horace construit plus d'une fois de la sorte (par ex. Sat., 1, 1, 13-14 : loquacem *Delassare ualent* Fabium).

L'emploi métaphorique de *coquere* au sens de *digérer* était passé dans l'usage courant. Perse veut rajeunir cette image usée, et il écrit (v. 3) : *indomitum despumare Falernum*. Sans doute s'est-il rappelé ici deux vers de Virgile (Géorg., 1, 295-296) dont nous avons déjà relevé la trace dans la première satire (v. 125) :

> Aut dulcis musti Vulcano decoquit umorem
> Et foliis undam trepidi *despumat* aeni.

Mais ces vers mêmes nous suggèrent l'idée que le latin vulgaire ou familier pouvait employer *despumare* comme nous employons *cuver* en parlant de l'ivresse. *Indomitum* renchérit sur l'épithète *forte* qu'Horace donne au Falerne (Sat., 2, 4, 24). Et le mot est d'autant plus heureux ici que, rapproché de *despumare*, il peint pour ainsi dire le combat que l'estomac livre aux fumées du vin.

---

[1] Colum. 11, 1, 14 : a primo mane ; 7, 12 : sub obscuro mane ; 9, 15 : postero mane.

Au lieu de *quintā dum lineā tangitur umbrā* (v. 4), le sens réclamerait *quintā dum lineā tangitur umbrā*. Je ne pense pas qu'il faille chercher un véritable effet de style dans cette hypallage imposée sans doute pour les exigences de la mesure.

L'épithète *insana* donnée à *canicula* (v. 5) a pu être suggérée à Perse par le *rabiem Canis* d'Horace (Epist., 1, 10, 16-17) : *Leniat et rabiem Canis...*

Je relève la prolepse *siccas... coquit* (v. 5-6), parce que Perse aime ce tour qui a de la brièveté (cf. 2, 64-65).

Patula pecus omne sub ulmo est (v. 6) combine trois réminiscences de Virgile : 1° Buc., 1, 1 : Tityre tu *patulae* recubans sub tegmine fagi ; 2° ibid., 1, 59 : Nec gemere aeria cessabit turtur ab *ulmo ;* 3° ibid., 2, 8 : *pecudes* umbras et frigora captant.

Horace avait dit (Sat., 2, 3, 141) : *iussit quod splendida bilis*. Perse a modifié l'épithète et il a écrit *uitrea bilis* (v. 8), se rappelant sans doute une autre fin de vers de la même satire (v. 222 : *uitrea fama*). D'autre part, *turgescit bilis* est assez inattendu : ce n'est pas la bile qui se gonfle, mais le foie, et Perse lui-même avait dit (Sat., 2, 14) : *acri bile tumet* (cf. Hor. : Od., 1, 13, 3-4 : uae meum Feruens *difficili bile tumet iecur*) : on sent qu'il a voulu ici être neuf. Le verbe *turgescit* est peut-être un souvenir de Cicéron, qui, traduisant Homère, (Il., 9, 646: ἀλλά μοι οἰδάνεται κραδίη χόλῳ avait écrit (Tusc., 3, 9, 18) : « Corque meum penitus *turgescit* tristibus iris ».

Le *findor* du vers 9 rappelle Plaute (Bacch., 251-252) : « Heu, cor meum et cerebrum, Nicobule, *finditur*, Istius hominis ubi fit quomque mentio ». Le verbe le plus usité en pareil cas est *rumpor ;* c'est celui dont se sert Horace dans le passage que Perse avait ici sous les yeux ou dans la mémoire (Sat., 1, 3, 136) : « *Rumperis* et latras ». A *rumpor* il a préféré un verbe plus rare, qui, par sa rareté même, lui a semblé plus vigoureux (1). D'autre part, comme il ne s'agit pas ici d'un philosophe cynique, mais d'un jeune homme ignorant, la substitution de *rudere* à *latrare* est toute naturelle ; mais l'hyperbole *ut Arcadiae pecuaria rudere credas* est digne d'un rhéteur. En revanche, le tour *findor... ut... credas* a de la vivacité : le jeune

1 Cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 31.

homme s'écrie : « Je crève ! » et le poète continue : « Si bien qu'on croirait entendre braire un troupeau d'Arcadie ». *Rudere* se trouvait déjà appliqué à l'homme chez Lucilius (261 Marx) : « Haec, inquam, *rudet* ex rostris ». L'adjectif *pecuarius* se rencontre plusieurs fois chez Varron et dans les inscriptions. Mais Virgile (Géorg., 3, 64) l'a employé au pluriel neutre dans le sens de *pecora*, et c'est à lui, je pense, que Perse l'a emprunté.

Les vers 10 à 14 sont une description très soignée, dont le thème est pris à Horace (Sat., 2, 3, 7 : *Culpantur frustra calami*). On sent beaucoup de recherche dans l'expression *positis bicolor membrana capillis : bicolor* est un mot de Virgile (Én., 5, 566) : cet adjectif est développé par l'ablatif absolu *positis capillis*, et *capillis* est mis pour *pilis* (1). Perse dit *ponere capillos* dans le sens de *deponere capillos* et non, comme fait Ovide, dans celui de *componere capillos* (Ov. : Mét., 1, 477 ; Hér., 4, 77 ; Ars amat., 1, 306 ; 3, 434 ; cf. Madvig : In Cic., De fin., 2, 20, 64) : comme on trouve chez Suétone (Calig., 5) *ponere barbam* dans le sens de *deponere barbam*, il y a peut-être ici un emprunt au latin familier. L'épithète *nodosa* (v. 11) relève *harundo*. Voulant éviter toute répétition désagréable, le poète se sert ensuite, pour désigner la plume, de deux autres mots : d'abord du mot grec *calamus* (v. 12), depuis longtemps devenu latin (Cic. : Ad Att., 6, 8, 1 ; Hor. : Ars poet., 447), puis (v. 14) de *fistula* : « *Fistula*, dit le scoliaste, pro cannali calamo posuit *exquisite* ». Et, de fait, les glossaires ignorent ce sens (voy. σῦριγξ in Corp. glossar. lat., ed. Loewe et Goetz, III, 79, 25 ; 171, 16 ; 204, 6, etc.). Si Perse a risqué le mot dans une acception nouvelle, c'est que le voisinage de *harundo* et de *calamus* rendait toute équivoque impossible. Enfin, il n'a pas voulu désigner l'encre par son nom ordinaire qu'Horace, pourtant, avait placé en tête d'un hexamètre (Epist., 2, 1, 236 : sed ueluti tractata notam labemque remittunt *Atramenta* : il s'est servi d'abord, contre son habitude, d'un terme vague, *umor* (v. 12), puis du mot *sepia* (v. 13), inusité en ce sens. Les seiches n'étaient pas employées, du moins en Italie, à la fabrication de l'encre (v. Pline : N. H., 35, 41, 43 ; cf. schol. in Pers., 3, 13), et, pour l'encre elle-même,

---

(1) Cf. Tibulle (Lygdamus) : 3, 1, 10 : Pumex et canas tondeat ante *comas*.

les écrivains (cf. Cic. : Ad Quint. fr., 2, 14, 1) et les inscriptions (cf. C. I. L., 1, 198, 14, p. 58) ne connaissent pas d'autre nom qu'*atramentum :* car chez Ausone (Epist., 4, 74 ou 7, 54 : Cadmi nigellas filias, Melonis albam paginam notasque *furuae sepiae* Gnidiosque nodos prodidit), dans l'expression *notas furuae sepiae*, il faut entendre que la seiche produit ces signes, comme Cadmus est le père des lettres, etc. Il est fort possible que Perse ait voulu désigner métaphoriquement la couleur noire de l'encre : le mot *sepia*, renforcé encore par l'épithète *nigra*, convenait dès lors très bien : Horace n'avait-il pas dit, parlant de la noirceur des propos médisants : « hic *nigrae* sucus *lolliginis* » (Sat., 1, 4, 100) ? Le jeune homme s'était plaint que l'encre fût trop épaisse, on l'a étendue d'eau ; maintenant il se plaint qu'elle ait perdu sa couleur noire et que la plume laisse échapper deux à deux les gouttes de ce liquide trop dilué. L'expression *dilutas geminet guttas* (v. 14) est d'une brièveté pittoresque (1).

Je ne sais si, au vers 15, le tour *ultra miser* pour *miserior*, que j'ai signalé tout à l'heure, est un vulgarisme ou, au contraire, une élégance.

Le morceau suivant (v. 15-34) n'est pas moins imprégné de rhétorique : l'amplification y triomphe : chaque idée est exprimée au moins sous deux formes et par deux images différentes : v. 16-18 : *tenero columbo* et similis *regum pueris : pappare minutum poscis* et iratus *mammae lallare recusas :* — v. 19-20 : *Cui uerba ? Quid istas* succinis *ambages ?* — v. 20 : *tibi luditur, effluis* amens, *contemnere :* — v. 21-22 : *Sonat uitium*, percussa *maligne respondet*... fidelia ; — v. 22-23 : ...*uiridi non cocta* fidelia *limo. Vdum et molle lutum* es ; — v. 23-24 : *properandus* et aeri *fingendus sine fine* rota ; — v. 24-26 : sed rure paterno est tibi *far modicum, purum et sine labe salinum* cultrixque foci *secura patella :* — v. 27-28 : an deceat pulmonem rumpere uentis *stemmate quod Tusco ramum millesime ducis censoremue tuum uel quod trabeate salutas ;* — v. 32-33 : *Stupet hic uitio et fibris increuit opimum pingue.* Les redondances proprement dites ne sont pas rares : v. 23 : *uitium* et *molle ;* — v. 25 : *purum* et *sine labe ;* — v. 30 : *intus* et *in cute.* Je note au vers 15 le genre de

(1) Sur tout ce passage, cf. Schönbach, p. 31-34.

redoublement oratoire appelé κύκλον : o *miser* inque dies ultra *miser*, et un chiasme au vers 25 : *far* modicum, purum... *salinum*. Au vers 18, *poscis* et *recusas* font une antithèse que rend plus sensible encore l'encadrement du vers entre les deux mots opposés.

Les vers 16-17 ne sont qu'une périphrase pour dire : « tu te conduis comme un tout petit enfant » (1). Je ne sais si Perse a pris *columbus* au sens propre ou s'il faut admettre de préférence l'interprétation du scoliaste : « Columbos melius *pueros* intellegere est, quos quae nutriunt blandientes *columbos* et pullos et passeres uocant » (cf. Plaute : Asin., 693 : dic igitur med aniticulam, *columbam*, etc. ; Casin., 138 : mea *columba*. Nous disons en français : mon petit pigeon) (2). Dans le second cas, *columbus* serait un emprunt au latin familier. Il est pourtant naturel que le poète ait indiqué expressément l'idée qu'on donne la becquée aux enfants gâtés, comme les oiseaux font pour leurs petits. L'emploi de *puer* dans le sens de *filius* n'est pas un vulgarisme, mais, au contraire, un trait d'emphase voulue : c'est un emprunt à la haute poésie (cf. Hor. : Od., 2, 18, 34 : *regumque pueris* ; 1, 19, 2 : *Semelae puer* ; 4, 6, 37 : *Latonae puerum* ; 3, 12, 3 : *Cythereae puer* ; 4, 8, 23 : *Mauortisque puer*).

Pappare est bien un verbe du latin vulgaire. Il dérive du mot *papa* ou *pappa* qui, dans le langage des enfants, désignait la nourriture (Non., p. 81, 1 : « Varro, Cato uel de liberis educandis (14) : « Cum cibum ac potionem buas ac *pappas uocent* et matrem mammam, patrem tatam » ». Plaute s'en est servi une fois (Epid., 727) : « Nouo liberto opus est quod *pappet*. — Dabitur, praebebo cibum ». On le trouve défini dans les glossaires (Loewe et Goetz, II, 141, 53 : παππα ; 5, 525, 15). Mais nous ne pouvons affirmer que la locution *pappare minutum*, où l'infinitif paraît jouer le rôle d'un substantif et qui équivaut, en ce cas, à *pappam minutam*, existât, telle que nous l'avons ici, dans le langage des enfants ou des nourrices. L'adjectif *minutum* répond au mot *mansum* : il s'agit des aliments préalablement mâchés par la nourrice. Nous lisons chez Lucilius (1045-1046 Marx) : « *Sperans*... mansum *ex ore daturum* », et chez Cicéron

(1) Sur l'origine de la comparaison, cf. *supr.*, p. 264, n. 1.

(2) V. Schönbach, *op. cit.*, p. 34-35.

(De orat., 2, 39, 162) : « ...qui... omnia minima *mansa* ut nutrices infantibus pueris in os inserant » (cf. ψώμισμα et ψωμίζειν : Gloss., II, 481, 41 et 42 Loewe et Goetz). En tout cas, les adjectifs *minutus* et *minutulus* appartenaient au latin familier (cf. Plaute : Cistell., 522 ; Poen., 28 ; — Tér. : Andr., 369).

Lallare paraît mis pour *Lalla, mammae* étant alors un génitif. *Lalla* était le mot que chantaient les nourrices lorsqu'elles voulaient endormir les enfants. Nous avons encore le refrain d'une vieille berceuse (Bährens : Fragm. poet. rom., p. 34) : « Lalla ! lalla ! lalla ! I aut dormi aut lacta ». Il n'est pas impossible que Perse ait créé ce verbe par analogie avec *pappare*. On ne le trouve que chez saint Jérôme (Epist., 14, 3) dans un passage imité de celui-ci. *Mamma* est le nom enfantin de la nourrice aussi bien que de la mère. Avec ces mots vulgaires (1), Perse a composé une expression savante : « Iratus mammae lallare recusas », c'est-à-dire : « En colère, tu repousses la berceuse de ta nourrice, tu refuses de t'endormir quand la nourrice te berce ». Il avait peut-être dans la mémoire le *iussa recusas* de Virgile (Én., 5, 749) (2).

Cui uerba (v. 19) est une abréviation insolite de l'expression familière *cui uerba das ?*

Le verbe *succinere* (v. 19-20 : quid istas *Succinis* ambages) se rencontre chez Varron et chez Horace (Varron : R. r., 1, 2, 16 : Ea (i. e. agricultura) *succinit* pastorali uitae, quod est inferior, ut tibia sinistra a dextrae foraminibus ; — Hor. : Epist., 1, 17, 48 : Succinit alter : « Et mihi ! » . Il appartenait au langage de la musique et signifiait *accompagner*, au sens technique du mot ou (cf. Calpurnius : Ecl., 4, 79) *répondre à un chant par un autre chant*. Perse veut dire : « Pourquoi me chanter, en guise de réponse, de mauvaises raisons ? » Il est inutile de supposer que, par un emprunt au latin vulgaire ou en s'inspirant de l'analogie, il a donné au verbe *succinere* le sens de *submurmurare*.

Après une métaphore tirée du jeu (v. 20 : tibi luditur), Perse fond

---

1 *Mamma*, pourtant, est chez Lucrèce (5, 882 Vbera *mammarum*), mais avec le sens de *mamelle*.

(2) Cf., sur ce passage, Schönbach, p. 35-36.

dans une courte allégorie deux comparaisons connues : celle qui assimilait l'homme vicieux à un vase dont la cuisson a été manquée et celle qui représentait le jeune homme comme une argile que la main du potier n'a pas encore façonnée. Il introduit cette allégorie par une expression pittoresque : *effluis amens* (v. 20). Le verbe *effluere* se dit d'ordinaire d'un liquide qui s'écoule ; mais le latin familier l'employait aussi transitivement dans le sens de laisser fuir (Pétrone, 71, 11 : et (ponas) amphoras copiosas gypsatas, ne effluant uinum). Térence, imitant peut-être quelque locution proverbiale, avait pris *perfluo* au figuré, dans une intention, il est vrai, différente (Eun., 105) : « Plenus rimarum sum, huc atque illuc perfluo ».

Le verbe *sonare* se construisait couramment avec un adjectif neutre à l'accusatif adverbial (Lucr., 3, 871 : sincerum sonere ; — Cic. : Pro Arch., 10, 26 : pingue sonantibus ; — Ov. : Ars amat., 3, 289 : raucum sonare). Virgile, développant cette construction, avait dit (Én., 1, 328) : « Nec uox *hominem sonat* ». De là le tour *sonat uitium* (v. 21).

Viridis, dans le sens de *recens*, appartient peut-être à l'usage du temps. Nous trouvons chez Columelle (7, 8) : *Viridis caseus*. Le mot *fidelia* (v. 21) n'est pas dans Horace : on le trouve chez Plaute (Aul., 622) et chez Cicéron (Ad famil., 7, 29, 2 : le mot figure là dans l'expression proverbiale « duo parietes de eadem *fidelia* dealbare »).

Maligne, à côté de *respondet* (v. 21-22), a la même valeur que chez Horace, à côté de *laudare* (Epist., 2, 1, 209) : parcimonieusement, de mauvaise grâce.

Il y a dans *udum lutum* (v. 23) un souvenir d'Horace (Epist., 2, 2, 8) : *Argilla* quiduis imitaberis *uda*. Inversement, dans *acri rota*, le substantif de l'expression correspondante d'Horace est conservé, tandis que l'épithète est nouvelle (Ars poet., 22 : currente *rota*).

Contemnere, qui vient au début du vers 21 interrompre de façon malheureuse le développement de l'allégorie indiquée par *effluis*, est un exemple de la tyrannie que les souvenirs d'Horace exercent parfois sur l'esprit de Perse : il avait dans la mémoire le début de la troisième satire du livre 2 qui lui a fourni le thème des vers 10 à 20, et il s'est rappelé mal à propos le *contemnere miser* du vers 14.

Les vers 24 à 29 ne sont autre chose que deux périphrases pour dire : « Tu as l'aisance et la noblesse ».

Purum et sine labe salinum (v. 25) est peut-être une combinaison

de deux passages d'Horace : Od. 2, 16, 13 : « Paternum splendet in mensa tenui *salinum* » et Sat., 1, 3, 14 : « concha salis *puri* ».

L'expression *secura patella* (v. 26) est faite sur le modèle du *securum olus* d'Horace (Sat., 2, 7, 30) ; mais l'adjectif n'a pas exactement la même valeur dans les deux cas. Horace a pu fournir également le diminutif *patella* (Epist., 1, 5, 2).

La métaphore comique *pulmonem rumpere uentis* est peut-être une sorte de parodie de *pectora rumpere* que Lucrèce applique au lion (3, 297) (1). Perse a dû se rappeler en même temps la fable de la grenouille et du bœuf (cf. Hor. : Sat., 2, 3, 314 et suiv.), et aussi l'emploi du mot *spiritus* appliqué à la vanité et à l'arrogance.

Nous avons rencontré dans la première satire (v. 123) et étudié alors le tour « millesi*me* ducis » et « trabea*te* salutas » (v. 28). L'expression *ramum ducere* a eu sans doute pour modèle la locution courante *lineam ducere*.

Je ne sais si Perse a traduit *in cute* (v. 30) de ἐν χρῷ ou s'il l'a pris dans le latin vulgaire. Nous voyons au vers suivant comment il se plaît à modifier les manières de parler les plus usuelles : on disait *more* ou *ex more* ou *in morem* ; il dira, lui, *ad morem*. On trouve, il est vrai, chez Cicéron (Tusc., 2, 4, 10) *ad hunc modum* au lieu de *hoc modo*.

L'emploi du mot *phalerae* dans le sens figuré qu'il a ici (v. 30) était peut-être familier aux philosophes (Cf. Plut. : De cupiditate diuit., 528 a : Τὰ τοῦ πλούτου φάλαρα).

Opimum pingue (v. 32) est un souvenir de Virgile : *denso distendere pingui* (Géorg., 3, 124). Nous savons d'ailleurs que Perse a, plus d'une fois, joint une épithète à l'adjectif neutre pris substantivement (Cf. 1, 107 et 2, 74).

Le verbe *bullire* (v. 34) appartient au latin vulgaire, aussi bien que *ebullire*, que nous avons rencontré dans la Satire 2 (v. 10). C'est un terme de cuisine : il s'applique aux bulles qui se forment lorsqu'un liquide bout. On le trouve chez Vitruve, chez Celse, chez Apicius (2, 50 Schuch : facias ut ferueat, cum bene *bullierit*, amolo obligas

---

(1) Cf. Schönbach, p. 36.

spisso : 4, 119, 145 ; 8, 364). C'est une métaphore amusante pour dire : il ne remonte pas à la surface (non resurgit) (1).

Le morceau sur les tyrans (v. 35-43) est tout à fait oratoire, par le mouvement des phrases, par le grand nombre des épithètes et leur caractère généralement prévu (*magne* pater diuum ; *saeuos*... tyrannos ; *dira* libido ; *auratis* laquearibus). Il faut pourtant remarquer que la première période est formée de deux membres juxtaposés : *haud alia ratione uelis... : uirtutem uideant*... Le second se détache dans un seul vers (2), et cela lui donne un relief particulier ; mais la construction, dans son ensemble, est plus conforme à la syntaxe de la poésie satirique qu'à celle de la grande éloquence. Comme expressions neuves ou rares, on peut relever :

feruenti tincta ueneno (v. 37), suggéré peut-être par Virgile (Én., 1, 688 : « Occultum inspires *ignem* fallasque *ueneno* » et 7, 354-355 : « dum prima lues udo sublapsa *ueneno* Pertentat sensus atque ossibus implicat *ignem* » ; cf. Lucain, 9, 742) ;

gemuerunt pour *mugierunt* (cf. Lucrèce, 3, 297 : *gementes*, appliqué aux lions) : mais le verbe *gemere* est employé ici à dessein pour faire entendre les gémissements humains qui s'échappaient de l'instrument de torture, et « *gemuerunt* aera *iuuenci* » fait une sorte de jeu de mots ; le mouvement même du vers rappelle Horace (Epist., 1, 2, 57) : « Inuidia Siculi non inuenere tyranni Maius tormentum ».

purpureas ceruices (v. 41) combine deux souvenirs d'Horace : *purpurei tyranni* (Od., 1, 35, 12) et *impia ceruix* (Od., 3, 1, 16-17 : destrictus ensis cui super *impia Ceruice* pendet). *Palleat quod nesciat uxor* est à rapprocher de l'expression *Eupolidem pallet* (1, 124), que nous avons déjà étudiée, mais ici il ne paraît guère douteux qu'il faille donner au mot le sens que *pallescere* a chez Horace (Od., 3, 27, 28).

Le développement qui suit (v. 44-76) est d'un ton plus simple, mais

---

(1) Cf. Schönbach, p. 36.

(2) Ce vers rappelle pour l'expression Ovide (*Mét.*, 2, 780 : « *intabescitque* (il s'agit de l'Envie) uidendo Successus hominum » ; cf. Hor.: *Epist.*, 1, 2, 56 : Inuidus alterius *macrescit* rebus opimis), et, pour le mouvement, Virgile (*Én.*, 4, 692) : « Quaesiuit caelo lucem ingemuitque *reperta* ».

toute rhétorique n'en est pas absente. Il y a peut-être, aux vers 44-45, une antithèse entre *paruus* et *grandia* : ce ne serait pas, d'ailleurs, une figure de pur ornement : le poète aurait voulu indiquer qu'il est ridicule de demander aux enfants des morceaux du genre sublime. La disposition des mots est particulièrement élégante, peut-être avec une intention de parodie, dans les vers 45-47. *Damnosa canicula* (v. 49) est une modification de *damnosi canes* (Prop., 4, 8, 46 ; Ov. : Ars am., 2, 205-206, et Trist., 2, 473-474), modification qui est bien dans le goût de la satire, puisque le diminutif *canicula* est pris ici, par métaphore, dans le sens de *mauvaise chienne*, comme chez Plaute (Curc., 598). *Buxum* (v. 51) paraît être, plutôt que *turbo* (1), le mot vulgaire pour désigner le jouet que nous appelons *sabot* (Cf. Prop., 3, 23, 8). Les deux mots se trouvent dans un passage de l'*Énéide,* 7, 378-383 :

> Ceu quondam torto uolitans sub uerbere *turbo*,
> Quem pueri magno in gyro uacua atria circum
> Intenti ludo exercent ; ille actus habena
> Curuatis fertur spatiis ; stupet inscia supra
> Impubesque manus, mirata uolubile buxum ;
> Dant animos plagae.

M. Schönbach (2) ne croit pas que Virgile eût donné tant de détails si *turbo* avait été un mot d'usage courant, évoquant une image bien nette. Je ne sais : Virgile a développé sa comparaison à la manière alexandrine : il a profité de l'occasion qu'elle lui offrait de faire une jolie description. Il est vrai que Callimaque s'était contenté de dire (Épigr., 1, 9) :

> οὔ δ'ἄρ' ὑπὸ πληγῇσι θοὰς βέμβικας ἔχοντες
> ἔστρεφον εὐρείῃ παῖδες ἐνὶ τριόδῳ.

et il n'est pas douteux que βέμβιξ ne fût le terme vulgaire (cf. Aristoph. : Ois., 1460 : πάντ' ἔχεις· βέμβικος οὐδὲν διαφέρειν δεῖ, avec la scolie : ὁ δὲ βέμβιξ ἐργαλεῖόν ἐστιν ὃ μάστιγι στρέφουσιν (3) οἱ παῖδες). Le mot

(1) Cf. Tibulle, 1, 5, 309 : *turben.*
(2) *Op. cit.*, p. 38.
(3) Cf. Perse : *torquere flagello* (v. 51).

poétique était στρόμβος, qui se trouve une fois dans Homère (Il., 14, 413 : στρόμβον δ' ὤς ἔσσευε βαλών). Il est possible que *turbo* soit un équivalent, également poétique, de στρόμβος. Ceci, en tout cas, semble trouver une confirmation dans ce que dit Charisius (G. L., I, p. 145, 11) : « Et ita putant dici debere, hic *turbo*, quia et homo et tempestas et *buxum* eodem possint nominatiuo perhiberi ». Il se peut donc que *buxum* fût le terme couramment employé pour désigner le sabot, et qu'il n'y ait pas lieu de voir, ici ou dans l'*Énéide*, 7, 382, une figure de style.

Radere (v. 50) fait une métaphore peut-être familière. Nous dirions : *rafler*. *Senio* (v. 48) est le premier exemple qu'on ait du mot dans la langue littéraire ; *orca* (v. 50 ; cf. v. 76) est chez Horace (Sat., 2, 4, 66). Le tour *saepe oculos, memini, tangebam* (v. 44), c'est-à-dire la coordination au lieu de la subordination, est bien dans les habitudes de la satire. Je ne dis rien de l'emploi de l'adjectif verbal en *urus* comme participe futur (v. 45 ; cf. v. 67 et 93) : rare dans l'ancienne prose, il s'était développé de bonne heure dans la poésie, peut-être sous l'influence du grec (1).

Curui mores (v. 52) remplace l'expression ordinaire *praui mores*. Mais Horace avait déjà dit (Epist., 2, 2, 44) : « Scilicet ut possem *curuo* dinoscere rectum » (2).

Perse développe d'une manière assez pittoresque, par l'expression *bracatis illita Medis Porticus* (v. 53-54), le grec ποικίλη στοά. Mais en même temps il donne à *porticus* l'épithète de *sapiens* : il unit donc, dans le mot, le sens propre et le sens figuré.

Au vers suivant, il se souvient d'Horace (3) (Epist., 2, 1, 123 : uiuit *siliquis* et pane secundo). S'il a substitué *grandi polenta* à *pane secundo*, c'est peut-être que la farine d'orge figurait d'ordinaire dans les lieux communs sur l'ascétisme (Cf. Sén. : Epist., 110, 18 : habemus aquam, habemus *polentam*...). Il a rendu l'expression plus particulière par l'épithète jointe à *polenta* : il s'agit, semble-t-il,

---

(1) Cf. Brenous, *op. cit.*, p. 349.

(2) Cf. *supr.*, p. 268.

(3) Qui peut-être se souvenait lui-même de Lucilius (501-502 Marx) : quae gallam bibere ac rugas conducere uentris *Farre aceroso*, oleis, *decumano pane* coegit.

d'une farine grossière faite, à la mode grecque, avec des grains simplement broyés (voy. Pline : N. H., 18, 72 ; cf. 18, 112) (1). On lit déjà chez Caton (De agr., 108) : « Vinum si uoles experiri duraturum sit necne, *potentam grandem* dimidium acetabuli in caliculum nouum indito ».

L'expression *quae Samios diduxit littera ramos surgentem dextro monstrauit limite callem* (v. 55-56) est passablement tourmentée. Il y a d'abord une hypallage : *Samios diduxit littera ramos* équivaut à *littera Samia diduxit ramos*. Mais l'expression *Samia littera* elle-même serait une manière savante de dire *Pythagorea littera*. *Dextro limite* est plus expressif que ne le serait *dextra parte*. *Surgentem callem* est l'équivalent de *arduum callem* et indique ce que nous appelons une montée. Le vers entier fait une courte allégorie.

Dans les vers 58-59 (Stertis adhuc laxumque caput compage soluta Oscitat hesternum dissutis undique malis), Perse imite Horace (Sat., 2, 2, 77-78) : « Quin corpus onustum *Hesternis* uitiis animum quoque praegrauat una », et Virgile (Én., 122-123) : « *Laxis* laterum *compagibus* omnes Accipiunt inimicum imbrem ». Mais, autant l'expression *laxis compagibus* est naturelle chez Virgile, autant ici elle paraît forcée. Perse a voulu renchérir sur le *corpus onustum* d'Horace, qui lui a semblé sans doute trop simple, et montrer l'assemblage de la tête et du corps se défaisant pour ainsi dire. Il n'a réussi qu'à gâter l'expression *dissutis undique malis*, qui, prise en elle-même, est pittoresque. *Compage soluta* (2) est une de ces métaphores purement littéraires que l'on trouve trop souvent chez Perse à côté des images véritables.

Le tour *oscitat hesternum* est à rapprocher de *uerum plorabit* (1, 90). *Oscitare* pour *oscitari* est peut-être une forme vulgaire ; on la trouve chez Columelle (10, 260). Sénèque (De tranq. animi, 2, 6) dit : « illi qui marcent et *oscitantur* ».

L'exhortation qui remplit les vers 60 à 76 présente ce mélange du ton oratoire et de l'expression familière où se plaisaient les prédicateurs stoïciens. Nous trouvons là :

---

(1) Voy. la note de Némethy, p. 179 de son édition des Satires de Perse.

(2) L'expression se retrouve chez Lucain, 1, 72-73 : Sic, cum *compage soluta* Saecula tot mundi suprema coegerit hora.

1° des locutions toutes faites reproduites littéralement ou plus ou moins modifiées : *quo pes ferat* (v. 62 ; cf. Hor. : Epod., 16, 21 : ire *pedes quo*cumque *ferent*) ; — *ex tempore uiuere* (ordinairement *in diem uiuere*), expression analogue à *ex tempore dicere :* le *stultus* improvise, peut-on dire, sa vie ; — *asper nummus* (v. 69-70 ; cf. Suét. : Nér., 44 : exegitque... *nummum asperum*) ;

2° des expressions proverbiales : *sequeris coruos* (v. 61, cf. Esch. : Agam., 394 : ἐπεὶ διώκει παῖς ποτανὸν ὄρνιν ; — Platon : Euthyd., 4 A : τί δέ ; πετόμενόν τινα διώκεις ;) ; — *uenienti occurrite morbo* (v. 64 : c'est une variante de la sentence *principiis obsta* (Ov. : Rem. am., 91 : *Principiis obsta ;* sero medicina paratur) (1) ; — *magnos promittere montes* (cf. Plaute : Aul., 701 : *aureos montes ;* — Tér. : Phorm., 68 : modo non *montes auri pollicens* ; — Sall. : Cat., 23 : maria *montesque polliceri* coepit) (2) ; — peut-être *pinguibus Vmbris* (Catulle, 39, 10-11 : Si urbanus esses aut Sabinus aut Tiburs Aut *fartus Vmber* aut obesus Etruscus) ;

3° des métaphores consacrées : *in quod derigis arcum* (v. 60 ; cf. Arist. : Eth. Nic., 1, 1 : ἆρ' οὖν καὶ πρὸς τὸν βίον ἡ γνῶσις τοῦ τέλους μεγάλην ἔχει ῥοπὴν καὶ καθάπερ τοξόται σκοπὸν ἔχοντες μᾶλλον ἂν τυγχανοίμην τοῦ δέοντος) ; — *metae flexus* (v. 68 ; cf. Cic. : Pro Cael., 31,75 : In hoc *flexu* quasi aetatis... haesit ad *metas* ; — Ov. : Trist., 1, 9, 1 : Detur inoffenso uitae tibi tangere *metam ;* ibid. 4, 8, 35-36 : Nec procul a *metis*, quas paene tenere uidebar, Curriculo grauis est facta ruina meo).

Par une recherche savante plutôt que par l'imitation du langage familier, Perse a mélangé l'indicatif et le subjonctif dans la série d'interrogations indirectes qui commence au vers 66 : son modèle, en effet, a pu être Properce (2, 16, 29-30 : Aspice quid donis Eriphyla *inuenit* amaris, *Arserit* et quantis nupta Creusa malis).

L'expression *humana res* (v. 72) rappelle *res Romana*.

La description plaisante contenue dans les vers 73-76 doit quelques traits à Horace (Sat., 2, 3, 119 : Blattarum ac tinearum epulae putrescat in arca ; 2, 4, 66 : Non alia quam qua Byzantia *putuit orca*). *Perna*

---

(1) Cf. Otto : *Sprichw.*, p. 287 principium 1).

(2) Cf. *ibid.*, p. 227 (mons).

est chez Horace (Sat., 2, 2, 117), mais non *maena*, qui appartient au vocabulaire de Lucilius (v. 1077 Marx : *ius maenarum*).

Les plaisanteries que Perse prête au centurion ennemi des philosophes (v. 78-85) nous offrent un certain nombre d'expressions pittoresques ou métaphoriques très voisines de celles dont notre poète aime à relever son style lorsqu'il prend pour son propre compte le ton franchement satirique : n'est-ce pas la preuve qu'il se propose, en pareil cas, de donner à ce style une saveur populaire ? Je relève le vers *obstipo capite et figentes lumine terram* (v. 80), qui dessine avec précision l'attitude des personnages : on peut en rapprocher les passages suivants de notre poète : Sat., 1, 15-18 ; 32-33 ; 58-60 ; 129-130 ; 6, 16-17. *Obstipo capite* est un souvenir d'Horace (Sat., 2, 3, 91-92) : « Dauus sis comicus atque Stes *capite obstipo* multum similis metuenti ». Le centurion veut indiquer que l'attitude du philosophe a quelque chose de servile ; il nous la fait voir plus nettement encore en ajoutant *figentes lumine terram*, déformation plaisante du tour *in terra lumen figere* (Ov. : Mét., 13, 541 : figit lumina terra ; Trist., 4, 2, 29 : qui nunc in humo lumen miserabile fixit) : le philosophe transperce pour ainsi dire la terre de son regard (cf. Virg. : Én., 6, 802 : *Fixerit* aeripedem *ceruam* licet).

On voit bien l'origine de la métaphore *murmura... secum et rabiosa silentia rodunt* (v. 81) : les chiens enragés n'aboient pas (Cf. Paul d'Égine, 5, 3 : ἄφωνοι τουπίπαν εἰσί ... χωρὶς ὑλαγμοῦ). Tous les mots employés ici sont empruntés au langage courant, mais ils sont combinés d'une manière inattendue. *Murmura... et silentia rodere* est une expression sans exemple : le verbe peint le mouvement des lèvres qui semblent ronger quelque chose ; mais en réalité le philosophe n'a sous la dent que des murmures ou du silence. Peut-être aussi Perse a-t-il simplement voulu, par ces deux accusatifs, qualifier l'action verbale. Pour l'alliance de mots *rabiosa silentia*, il avait, jusqu'à un certain point, un modèle dans le vers célèbre de Virgile (Én., 2, 255 : per *amica silentia* lunae).

Exporrecto labello (v. 82) continue l'image introduite par *rodunt* : les rongeurs, lorsqu'ils font jouer leur mâchoire, allongent les lèvres. *Trutinantur* est une métaphore d'un autre ordre, dont il faut, je pense, chercher l'origine dans des expressions proverbiales comme *unumquodque uerbum statera auraria pendere* (Varron : Menipp. fragm., 419

Büch.): ce sont des gens qui pèsent longuement leurs mots. Le verbe *trutinari* est peut-être un emprunt au latin vulgaire ; on ne le trouve chez aucun écrivain avant Perse. L'image, dans son ensemble, est bien forcée : c'est une de celles dont le poète ne s'est pas donné la vision.

Aegroti ueteris... somnia (v. 83) renchérit sur l'expression d'Horace (Ars poet., 7) : *aegri somnia*. Perse s'est rappelé en même temps un trait de satire, devenu proverbial, contre les rêveries des philosophes : « Postremo nemo *aegrotus* quicquam *somniat* Tam infandum, quod non aliquis dicat philosophus » (Varr.: Menipp. fragm. 122 Büch. ; cf. Cic.: De diuin., 2, 58, 119 : Nescio quo modo nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum). L'adjectif *aegrotus*, qui appartient à la vieille langue (Plaute, Térence, Lucilius), s'était peut-être conservé dans l'usage vulgaire. Nous avons ici (cf. 1, 107 ; 2, 74 ; 3, 32) deux adjectifs se qualifiant l'un l'autre (1) ; et, d'un autre côté, l'analogie semble frappante entre les locutions *aegrotus uetus, uetus amicus* (Hor. : Sat., 2, 6, 81), *uetus hostis* (Hor. : Od., 3, 8, 21) : d'autant plus que nous trouvons chez Juvénal *uetus aeger* (9, 16 : Quid macies *aegri ueteris*, quem *tempore longo* Torret quarta dies *olim*que domestica febris), dans le sens de *qui diu aegrotauit* : ce que rumine notre homme, ce sont les visions d'un malade que la fièvre tient depuis de longs jours. Mais peut-être le poète a-t-il voulu indiquer que la philosophie, aux yeux du centurion, unit le radotage et le délire, *ueteris* étant alors synonyme de *senis*. Ce double trait serait bien dans la manière de Perse.

L'accumulation *de nihilo nihilum, in nihilum nil* (v. 84) est voulue et destinée à faire rire la galerie. La caricature s'achève sur le trait *cur quis non prandeat, hoc est* (v. 85). Une telle sobriété est bien faite pour surprendre les centurions : car le *prandium* jouait dans la vie militaire un rôle important. Mais c'était une sorte de proverbe que les philosophes se passent de déjeuner (cf. Aristophane : Nuées, 416 : μητ' ἀριστᾶν ἐπιθυμεῖς ; — Antig. Caryst. apud Diog. L., 9, 114 : ἀλλὰ καὶ εὕρους (sc. ἦν Τίμων) ὡς μηδὲ ἀριστᾶν συγχωρεῖν (2) ; — Hor.: Sat., 2, 3, 255-257 : Potus ut ille Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas, Postquam

(1) Cf. Hor.: *auidos aegros* (*Sat.*, 1, 4, 126).

(2) Cf. Wachsmuth : *Sillogr.*², p. 14.

est *impransi* correptus uoce magistri ; 2, 2, 7 : Verum hic *impransi* mecum disquirite).

Ridet (v. 86), pour *arridet*, est insolite. *Ingeminat* (v. 87) est un verbe du style épique (cf. 1, 102 : Euhion *ingeminat*), fréquent chez Virgile (Géorg., 1, 410-411 : *uoces... ingeminant;* Én., 5, 457 : *ing. ictus;* Én., 7, 578 : *terrorem ing.*). L'adjectif *tremulus* n'est pas rare non plus dans la haute poésie (Virg. : Én., 7, 395 : *tremulis ululatibus ;* Prop., 1, 5, 15 : *tremulus horror*), et on le trouve chez Lucrèce comme épithète de *risus* (1, 919 : Fiet uti *risu tremulo* concussa cachinnent. Cf., 2, 976). Quant au verbe *crispare,* Virgile l'avait fait entrer dans la poésie comme synonyme de *uibrare* (Én., 1, 313 : Bina manu lato *crispans* hastilia ferro. Cf. 12, 165). Or, il est bien, chez Perse, synonyme de *uibrare,* qu'on lui donne un sens intransitif (cf. 5, 91 : *rugosa* sanna) ou un sens transitif (Carm. pasc., 1, 332 : alter amat fletus, alter *crispare cachinnum*). Le vers tout entier, dans son emphase voulue, est un hommage ironique au grand exploit de ces guerriers musculeux. Et il a quelque chose de claironnant qui produit un heureux effet d'harmonie imitative (1).

Je note, aussi bien dans les vers où Perse garde la parole que dans le discours du centurion, un certain nombre d'adjectifs en *osus*, tous employés avec une nuance de dédain : seulement ce dédain, de la part du poète, atteint le militaire et ses admirateurs (aliquis de gente *hircosa* centurionum ; multum *torosa* iuuentus), tandis que le centurion en accable les philosophes (*aerumnosi* Solones ; *rabiosa* silentia). Le latin familier usait volontiers des adjectifs en *osus* (2). Il a pu fournir aussi le tour *quod sapio, satis est mihi* (v. 78), où l'adverbe *satis* joue le rôle d'adjectif et qui est fréquent, on le sait, chez les comiques (3). Perse lisait, d'ailleurs, chez Horace (Sat., 1, 5, 68-69) : *cui satis una Fabris libra foret.* De même, le renforcement du positif

---

(1) Cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 39-40.

(2) Ils sont nombreux chez Perse : vingt au moins, dont quatre sont employés deux fois. Mais, de ceux-là, il en est qui étaient reçus couramment dans le style soutenu ; je citerai : fumosus, spumosus, generosus, sinuosus ramosus, lapidosus, mendosus, morosus. Sur les adjectifs en *osus*, cf. Schönwerth-Weyman : *Archiv f. lat. Lexicogr.*, V, p. 199.

(3) Cf. Holtze : *Syntaxis prisc. script. latin.*, II, p. 6-8.

par *multum* (v. 86 : *multum torosa ;* cf. v. 46 : *multum laudanda*), fréquent chez Plaute, est exceptionnel dans la prose classique et dans la haute poésie (1).

Dans les deux petites scènes parallèles qui terminent la satire, on relève, comme il est naturel, un assez grand nombre d'expressions appartenant au latin familier : *Inspice* (v. 88) : c'est bien le terme propre (Plaute : Perse, 316 : *Inspicere* morbum tuom lubet); — *Nescio quid trepidat mihi pectus;* — *Sodes* (v. 89 : Tér. : Andr. : 85, etc. ; dans Plaute, *si audes :* Poen., 757; Trin., 244; — Hor.: Sat., 1, 9, 41 ; Epist., 1, 1, 62; 7, 15 ; 16, 31 : Ars poet., 438. Cf. Cic.: Orat., 45, 154); — *de maiore domo... rogare* (v. 92-93 : cf. Plaute : Rud., 404 : *aquam ... de proxumo rogabo ;* — *Heus bone* (v. 94 ; cf. 2, 17 (heus), et 6, 43 (bone); *o bone* ou *bone* chez Horace (Sat., 2, 3, 31; 6, 51, 95; Epist., 2, 2, 37) ; *bone* est généralement ironique chez Plaute et Térence (*bone uir :* Pl.: Capt., 954 ; Cas., 725 ; Ps., 1145 ; — Ter.: Ad., 536; And., 616 ; Eun., 850 ; *o bone uir*, Pl.: Pers., 788 ; — Tér.: And., 846). Le mot paraît être, chez Horace et Perse, l'équivalent de ὦ ἄνθρωπε); — *tu palles* (v. 94; cf. 1, 2 : *tu* ais) ; — *nihil est* (même vers : cf. Hor. : Sat., 2, 3, 116) (2) ; — *uideas* (même vers ; cf. 1, 5-6 *non... accedas) ;* — *sepeli* (v. 97), forme anormale, qu'il faut peut-être attribuer à une prononciation populaire ; on connaît les formes *īt, obīt, exīt* qui apparaissent chez les poètes latins à partir d'Ovide (cf. encore Ovide : Fast., 1, 109 : Flamma *petīt* altum : propior locus aera *cepit*) (3); — *perge* (v. 97, au sens de *perge facere*); — *pulmentaria* (v. 102 ; cf. Lucilius, 1076 (4) et Hor.: Sat., 2, 2, 20); — *candela* (v. 103 ; cf. Varron : L. l., 5, 119), premier exemple qu'on trouve de ce mot dans la langue littéraire, et *beatulus* (même vers), diminutif de l'adjectif *beatus*, formé sans doute par Perse sur le type de *paruulus* (cf. 1, 33 *rancidulum) ;* — *porta*

---

(1) On cite pourtant Hor.: *Od.*, 1, 25, 5 : Ianua... Quae prius *multum facilis* mouebat Cardines (Porphyrion joint *multum* à *mouebat* ; Tib. (Sulpicia), 4, 10, 1 ; Ov.: *Mét.*, 4, 155 ; et, dans la prose, Cic.: *De off.*, 1, 30, 109; *De leg. agr.*, 3, 3, 13 (uir *multum bonus*).

(2) Mais, chez Horace, *nihil est* introduit ce qu'on appelle une *correction*.

(3) Cf. Kühner, I² p. 783 (§ 191, 2 d, a).

(4) *Maenarum* se trouve dans la même phrase, au vers 1077 (Cf. *supr.*, p. 432).

(v. 105), pris peut-être dans le sens de *ianua* (on pourrait alors comparer Plaute : Pers., 436 : *citius extemplo foro Fugiunt quam ex* porta *ludis quom emissust lepus*) ; — *tange* (v. 107) qui, comme tout à l'heure, *inspice*, est bien le terme propre (cf. 1, 117) (1); — *uicini puella* (v. 110); — *positum est* (v. 111 ; cf. 1, 53).

Je note deux expressions proverbiales : 1° v. 96 : *ne sis mihi tutor* (Isidor.: Orig., 10, 5, 264 : Tutor qui pupillum tuetur h. e. intuetur. De quo *in consuetudine uulgari* dicitur : *Quid me mones? et tutorem et paedagogum olim obrui;* schol. in Pers., 3, 96 : *ut dici solet* : quid me mones? *ego iam pridem tutorem meum extuli.* Cf. Plaut.: Aulul., 430 : nisi tu mihi es tutor) (2). Perse s'est rappelé la forme qu'Horace (Sat, 2, 3, 88) avait donnée à cette locution : *ne sis patruus mihi.* La seconde partie du proverbe lui a remis en mémoire un autre passage d'Horace (Sat., 1, 9, 28) : *Omnes composui — Felices! nunc ego resto.* Il en a tiré *tu restas*, mais la plaisanterie est différente : le malade veut dire : « Je suis si bien portant que je t'enterrerai à ton tour ». C'est le développement de *At tu deterius palles.* — 2° *Non sani esse hominis non sanus iuret Orestes* (v. 118): le nom d'Oreste symbolisait la folie (cf. Platon : Alcibiade II, p. 143 D ; — Varron : Orestes uel de insania (Logistoricus ; v. Gell., 13, 4, 1) ; — Cic. : In Pis., 20, 47; — Hor. : Sat., 2, 3, 133 et suiv.) (3).

Quelques constructions sont tout à fait conformes à la syntaxe de la satire horatienne : le tour « Inspice..., inspice sodes » *qui dicit...* (v. 88-90) se trouve chez Horace (Epist., 1, 17, 46-48 : « Indotata mihi soror est... pascere firmus » *qui dicit...*) ; dans les vers 111-114, la coordination est substituée à la subordination : *Positum est..., temptemus fauces : tenero latet,* etc. On pourrait signaler encore les vers 107-108 : *Tange miser... nil calet*, s'il était sûr que *calet* n'appartînt pas à l'interlocuteur. En tout cas, c'est une habitude du style familier d'unir les impératifs par *et* (Tange... *et* pone) (4).

Mais le travail du style n'a pas été moins poussé dans ce morceau

---

(1) Lucilius s'en était déjà servi (v. 642 Marx : Neque prius quam *uenas* hominis *tetigit* ac praecordia).

(2) Cf. Otto : *Sprichw.*, p. 352 (tutor).

(3) Cf. *ibid.*, p. 258 (Orestes 2).

(4) Cf. Schmalz : *Synt.*, 163 ; Dräger : *Hist. Syntax*², II, p. 27 (§ 311, 17).

que dans le reste de la satire. D'abord, le poète s'est appliqué à relever, en plusieurs passages, le réalisme de la peinture par l'élégance de l'expression : v. 88-89 : « aegris faucibus *exsuperat* grauis halitus » : Virgile avait dit (Én., 2, 759) : « *exsuperant* flammae »; — v. 91 : la nuit est personnifiée *(uidit nox)*; de même, aux vers 100-101, le frisson (*tremor... excutit*) ; — v. 99 : « gutture sulpureas lente *exhalante mefites* » : le détail, en lui-même, est répugnant, mais l'expression ne serait pas déplacée dans l'épopée (cf. Virg. : Én., 7, 84 : saeuamque *exhalat* opaca *mefitim*) : la simplicité nue du vieux Lucilius fait, par contraste, mieux sentir encore l'élégance voulue de notre satirique : *exhalas tum acidos ex pectore ructus* (v. 136 Marx) (1); — les vers 100-102 sont une amplification très soignée d'un passage d'Horace (Epist., 1, 16, 21-23 : Neu, si te populus sanum recteque ualentem Dictitet, occultam febrem sub tempus edendi Dissimules *donec manibus tremor incidat unctis*), combiné avec un distique de Properce (4, 8, 53-54 : Pocula mi digitos inter *cecidere* remissos, Pallueruntque ipso *labra soluta mero*). Le vers 102, en particulier, avec la double disjonction *uncta... pulmentaria, laxis... labris*, rappelle les procédés de la poésie à la mode (cf. Sat., 1, 99 : *Torua* Mimalloneis implerunt *cornua* bombis); — aux vers 103-105, Perse use par deux fois de la figure appelée ὕστερον πρότερον : il nous fait voir le cortège (*hinc tuba, candelae*) avant de nous avoir montré le mort étendu sur le lit funèbre ; puis il parle du lit funèbre avant d'avoir parlé de l'embaumement (2). Mais, tandis que tout à l'heure il prenait le ton épique pour décrire une réalité répugnante, il use, pour nous peindre ces funérailles somptueuses, de tours familiers et d'expressions comiques : *hinc* tuba, *candelae ; beatulus*... crassis... *lutatus* amomis (au lieu de *illitus* amomis : le mot *lutatus* signifie proprement *souillé*) ; *hesterni... Quirites*, expression d'une solennité amusante, qui va bien avec *subiere*, verbe employé par Virgile (Én., 4, 599 : *subiisse* umeris confectum

(1) Il est possible que Perse ait songé ici à une peinture plus réaliste encore de Lucilius (l. 26, 2, v. 638, 640 ; 643, 641, 645, 647, 648, 642) ; cf. *supr.*, p. 276, n. 2, sur les rapports de fond qui peuvent exister entre Lucilius (l. 26, 2), et la conclusion de la Satire 3 de Perse ; mais, dans la forme, le vers 642 mis à part (cf. *supr.*, p. 436, n. 1), les ressemblances ne sont pas frappantes.

(2) Cf., sur ce passage, mon édition de Perse.

aetate parentem ; 6, 222 : Pars ingenti *subiere* feretro). Le vers 110 est très élégant : *Candida uicini subrisit molle puella :* mais il y a, ici, harmonie entre le fond et la forme (cf. Homère : Odys., 14, 465 : ἁπαλὸν γελάσας : Hor.: Od., 1, 22, 23 : *Dulce ridentem* Lalagen). La colère est décrite (v. 116-117) en termes qui rappellent à la fois Lucrèce (3, 303 et suiv. : « Nec nimis irai *fax* unquam *subdita* percit Fumida, suffundens caecae caliginis umbram » ; cf. 3, 288 : Est etenim calor ille animo, quem sumit, in ira Cum *feruescit*) et Virgile (Én., 7, 461 et suiv.: Saeuit... Ira super : magno ueluti cum flamma sonore Virgea *suggeritur* costis *undantis* aeni *Exsultantque aestu* latices). Il y a plus de simplicité dans l'expression *scintillant oculi :* elle se lit déjà chez Plaute (Men., 829 : ut *oculi scintillant*, uide). Ovide aurait dit : *lumina micant* (Ars amat., 3, 504). Le dernier vers est un *trait* dans le goût de la rhétorique à la mode : « *Non sani* esse hominis *non sanus* iuret Orestes ».

Le morceau entier forme une comparaison à deux membres. Mais il y a, dans le détail, plus d'une métaphore : *compositas... currere uenas* (v. 91) est assez bizarre ; le mot *currere* s'appliquerait plus justement à un pouls précipité (cf. Celse, 3, 6, p. 85, 30 Daremb. : uenis enim maxime credimus, fallacissimae rei : quia saepe istae leniores *celerioresue* sunt); — l'expression *modice sitiente lagoena* (v. 92) transporte plaisamment à la bouteille la soif du buveur ; — l'emploi de *pellis* au lieu de *cutis* (v. 95) implique une comparaison entre la peau du malade, dont l'aspect ordinaire est altéré par l'hydropisie, et celle d'un animal ; mais cet emploi était, semble-t-il, consacré quand on décrivait les ravages de la maladie ou de la vieillesse (cf. Plaute : Capt., 134-135 : Macesco, consenesco et tabesco miser : Ossa atque *pellis* sum ; — Hor.: Epod., 17, 21-22 : Fugit iuuentas, et uerecundus color Reliquit ossa *pelle* amicta lurida) : — *luteus* est peut-être un souvenir des *Épodes* (Hor.: Epod., 10, 16 : *pallor luteus*) ; — l'expression *cor tibi rite salit* (v. 111) est faite sur une métaphore qui appartenait au langage courant : *Cor salit* (Plaute : Cas., 414) ; — *algente catino* (v. 111) est dit, par une sorte de personnification du plat (1), pour *frigido* ou *gelido catino;*

---

1 Suggérée peut-être par la jolie expression de Properce : *algenti foco* (4, 5, 70 : Horruit algenti pergula curta foco).

— *populi cribro decussa farina* (v. 112) n'est pas une métaphore, mais une synecdoque, *farina* étant mis pour *panis*, et l'expression entière équivaut à *panis secundus* (cf. Hor.: Epist., 2, 1, 123: uiuit siliquis et *pane secundo*) ou plutôt à *panis plebeius* (Sén.: Epist., 119, 3 : Vtrum hic panis sit *plebeius* an siligineus, ad naturam nihil pertinet). Mais l'emploi du mot *farina* a permis à Perse d'introduire ici une description en quatre mots.

Il y a dans les vers 113-114, une allégorie directement dérivée de cette comparaison entre les maladies de l'âme et les maladies du corps qui fait l'unité du morceau : la gourmandise est comparée à un ulcère donnant au gosier une délicatesse excessive. Perse se souvient ici d'un passage d'Horace auquel il a fait plus d'un emprunt dans cette dernière partie de sa troisième Satire : nous lisons, en effet, au vers 24 de l'Épître 16 du livre 1er : « Stultorum incurata pudor malus *ulcera celat* ». Ces mots ont rencontré dans sa mémoire deux vers pittoresques des *Satires* (2, 2, 23-24) : « Vix tamen eripiam, posito pauone uelis quin Hoc potius quam gallina *tergere palatum* ». *Tergere* a suggéré *radere* par contraste : et le mot convenait d'autant mieux à côté d'*ulcus* qu'il avait pris dans le langage des médecins un sens spécial : « Medici, dit le scoliaste (5, 15), *radere* dicuntur *carnem* de uulneribus *putrem*, dum ad uiuum perueniant, quo facilius curent ». D'autre part *plebeia beta* (v. 114) est une des espèces dont *durum olus* (v. 112) est le genre ; mais il y a là sans doute une ironie : car, si les feuilles de la bette font un mets assez rude au palais, les côtes, une fois cuites, sont fort tendres.

On ne peut affirmer que le mot *aristae* (v. 115) fût couramment employé en latin vulgaire comme équivalent de *pili*. Mais la comparaison était, semble-t-il, devenue banale : on lit chez Varron (L. l., 6, 45) : « *Tremor* dictum a similitudine uocis, quae tunc cum ualde tremunt, apparet, cum etiam in corpore *pili*, ut *arista* in spica hordei, horrent » et chez Pline (N. H., 27, 90) : « Holcus in saxis nascitur siccis. *Aristas* habet in cacumine.. Haec circa caput alligata uel circa lacertum educit e corpore *aristas*. Quidam ob id aristida uocant ». Mais je croirais volontiers que Perse s'est proposé de remplacer par une périphrase d'allure épique l'expression vulgaire *tibi pili inhorruerunt* (cf. Pétrone, 63, 1) : seulement, au lieu de développer la comparaison entre les poils et les épis, qui était bien connue, il

a fabriqué l'expression métaphorique *excussit... timor aristas :* c'est tout à fait dans sa manière. Il y a ainsi unité de ton entre le vers 115 et le suivant (1). Je note encore que Perse a dit *timor albus* comme Horace (Od., 1, 4, 13) avait dit *pallida mors*, comme lui-même a écrit ailleurs (Prol., 4) *pallidam Pirenen.*

V

Plus qu'aucune autre, la Satire 4 peut être considérée comme un exercice de style. L'imitation des poètes antérieurs y est presque continuelle.

Il semble que Perse ait voulu donner au discours que Socrate adresse à Alcibiade (v. 1-22) les caractères du sermon populaire : ton véhément, brusque, parfois emphatique, expression presque toujours concrète. Je ne dis rien de la bigarrure du style, qui est un trait commun à la satire et à la diatribe.

Parmi les emprunts faits au latin familier, je relève les suivants : *Crede* (v. 1), qui n'est pas rare ; mais, en pareil cas, le terme ordinaire est *putato* (cf. Hor.: Sat., 2, 3, 161 et la note de M. Lejay) ; — *Barbatus* (même vers) : Plaute dit en parlant des philosophes (Casin., 466) : « Solet hic *barbatos* sane sectari senex » (cf. Varron : Ménipp., 419 : Itaque uideas *barbato* rostro illum commentari) ; — *dic hoc* (v. 3), moins usité, d'ailleurs, que *dic* ou *dic age* ou *dic sodes* ; — *plebecula* (cf. Hor. : Epist., 2, 1, 186) , à rapprocher de deux autres diminutifs : *popello* (v. 15 : cf. Hor. : Epist., 1, 7, 65) et *cuticula* (v. 18) : ce dernier, qui ne se rencontre pas avant Perse, est formé à l'imitation de *pellicula* (Hor. : Sat., 2, 5, 38) ; — *puta* (v. 9 : cf. Hor. : Sat., 2, 5, 32 : « Quinte » *puta* aut « Publi » (2) ; — *illud male, rectius illud* (même vers) : c'est l'emploi de l'adverbe comme attribut, déjà rencontré (3, 78) et que nous retrouverons ailleurs (4, 30; 5, 69;

(1) Cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 40 et 41.

(2) Cf. Kühner, II², 1, p. 199, rem. 2 (§ 50, 3 e, rem. 2).

5, 153; 6, 56); — *popello* (cf. 6, 50 et Hor : Epist., 1, 7, 65); — *exspecta* (v. 19 : cf. Sén. : De benef., 5, 12, 1 : Exspecta : etiam hoc uerius dicas ; — *i nunc* (même vers ; cf. Hor. : Epist., 1, 6, 17 et 2, 2, 76) ; — *suffla* (v. 20 : cf. Plaute : Stich., 723-724 : « Age tibicen... *Suffla* celeriter tibi buccas » : mais ici le verbe est employé absolument, ce qui est insolite et doit peut-être s'expliquer par l'influence de φυσᾶν) ; — *Esto* (v. 20) ; — *pannucia* (v. 21) : « Pannucia, dit le scoliaste, *uulgariter* pro pannosa dixit » ; et, de fait, le mot est chez Pétrone (14, 7) : « Pro illa parte uindicabant pretiosissimam uestem, pro hac *pannuciam* ne centonibus quidem bonis dignam ».

D'autres expressions s'éloignent de l'usage vulgaire, même quand on peut leur assigner pour original un proverbe ou une locution toute faite ; mais plusieurs se lisaient déjà chez Horace :

Rem populi (v. 1) remplace *rem publicam,* peut-être par nécessité métrique ; mais, d'ailleurs, Cicéron avait écrit (De republ., 1, 25, 39) : « Est ... res publica *res populi* » ;

Le mot *sorbitio* (v. 2) est chez Plaute (Pseudolus, 868), mais avec le sens de *breuvage :* « Quia *sorbitione* faciam ego hodie te mea Item ut Medea Peliam concoxit senem ». Perse est, semble-t-il, le seul écrivain qui lui donne le sens actif. Il a voulu, je suppose, parler de Socrate sans raillerie mais sur le ton badin qui lui semblait convenir à la satire ; en effet le verbe *sorbere*, que l'on rencontre chez Plaute (voy. par ex. (Mostell., 791) l'expression proverbiale « simul flare *sorbere*que haud factu facile est ») et chez Lucrèce (6, 1128) avec sa signification première d'*avaler,* était ensuite sorti de l'usage littéraire courant ; Horace ne l'emploie pas ; l'épopée l'avait recueilli, mais comme métaphore (voy. Virgile : Én., 3, 421-422 : ter gurgite uastos *Sorbet* in abruptum fluctus). Nous le trouvons trois fois chez Perse, et chaque fois dans un vers dont le caractère satirique est indéniable (4, 16 et 32 ; 5, 112) ; — *Tollit quem dira cicutae* rappelle Horace (Sat., 2, 1, 56) : « *mala tollet* anum uitiato melle *cicuta* » ; mais le présent historique *tollit* est hardi ; plutôt que la formule *quem dat* (Virg. : Én., 9, 266 : Cratera antiquum *quem dat* Sidonia Dido), il faudrait citer ici : « Quantum mutatus ab illo Hectore qui *redit* exuuias indutus Achilli » (Én., 2, 275) ou : « Tu nubigenas... tu Cresia *mactas* Prodigia » (Én., 8, 293 et suiv.). Peut-être aussi y a-t-il une sorte d'attraction de temps entre *dicere* (Crede... dicere) et *tollit ;*

On ne peut affirmer que la locution *rerum prudentia uelox ante pilos uenit* (v. 4-5) fût un proverbe, bien qu'elle en ait toute l'apparence. On lit dans les *Actes des apôtres* (14, 94) : πρὸ τῆς γενειάδος διδάσκεις τοὺς γέροντας (1). En tout cas, si la sagesse populaire a fourni à Perse la pensée, il a utilisé pour lui donner une forme nouvelle un passage de Virgile et un passage d'Horace. Nous trouvons, en effet, dans les *Géorgiques* (1, 416) : « Haud equidem credo, quia sit diuinitus illis *Ingenium* aut *rerum* fato *prudentia* maior », et dans une ode d'Horace (4, 9, 34-36) : « Est animus tibi *Rerumque prudens* et secundis Temporibus dubiisque rectus » ;

Horace avait dit (Epist., 1, 7, 72) : *dicenda tacenda locutus* (cf. Catull., 64, 405 : omnia *fanda nefanda*). Perse modifie un peu l'expression (v. 5 : *dicenda tacendaue calles*), mais en faisant à Horace un nouvel emprunt : on lit dans l'*Art poétique* (274) : « Legitimumque sonum digitis *callemus* et aure ».

L'emploi métaphorique de *feruere* (v. 6) en parlant de l'agitation d'une foule n'est pas rare chez les poètes. Je ne citerai ici que Lucrèce (2, 41) : « tuas legiones... *Feruere* cum uideas belli simulacra cientis ». Mais le mot *feruere* a fait venir dans la mémoire de Perse un vers des *Odes* d'Horace (1, 13, 4) : « *Feruens* difficili *bile* tumet iecur ».

Facere silentium, dans le latin familier, voulait dire *faire silence, se taire* (cf. Plaute : Amphitr., 15 : Huic *facietis* fabulae *silentium*). L'emploi, peut-être nouveau, que Perse fait ici de l'expression se retrouve chez Tacite (Hist., 3, 20) : « Vbi adspectu et auctoritate *silentium fecerat* ». Il est relevé encore par le pluriel *silentia*, et par les mots *maiestate manus* substitués à la locution habituelle *manu :* toute cette emphase est ironique (2). L'infinitif parfait est employé après *fert animus* comme après les verbes exprimant la volonté ou le pouvoir (3). Le tour est d'ailleurs imité du début des *Métamorphoses* d'Ovide (1, 1 : In noua *fert animus* mutatas *dicere* formas Corpora) et ajoute à la solennité voulue du passage ;

En écrivant *illud male, rectius illud* (v. 9), Perse a tiré un *trait,*

---

1. Cf. Otto : *Sprichw*, p. 279 (pilus 2).

2. Au vers 3, l'apostrophe solennelle *magni pupille Pericli* est également ironique.

3. V. Dräger : *Histor. Syntax*², I, p. 254 et suiv. (§ 128).

arrangé selon toutes les règles de la rhétorique, des paroles très simples d'Horace (Sat., 1, 4, 134 et suiv.): « *Rectius* hoc est ; Hoc faciens uiuam melius...; hoc quidam *non belle*, etc » :

Dans les vers 10 et 11 (Scis etenim iustum gemina suspendere lance *Ancipitis* librae), Perse développe, en usant d'une allégorie connue dont lui-même s'est servi ailleurs (1, 6), l'expression *ius anceps,* que l'on trouve chez Horace (Sat., 2, 5, 34). Le tour *gemina lance,* pour *geminis lancibus,* est une élégance imitée peut-être d'Ovide (Ars amat., 2, 644 ; Mobilis in *gemino* cui *pede* prima fuit);

Horace avait dit (Epist., 2, 2, 44), de la manière la plus simple : « Scilicet ut uellem *curuo dinoscere rectum* ». Opposé à *curuum*, le mot *rectum* reprenait une valeur concrète que Perse a voulu accentuer encore : d'où l'expression *rectum... inter curua subit* (v. 11-12). On retrouve une opération intellectuelle analogue sous l'image *cum fallit pede regula uaro* (v. 12). *Pes* désigne ici l'unité de mesure : Perse, remontant au sens premier du mot, lui donne l'épithète de *uarus*. L'emploi de *pede* a pu être suggéré à notre poète par Horace (Epist., 1, 7, 98) : « Metiri se quemque suo modulo ac *pede* uerum est » ;

Pour composer le vers *Et potis es nigrum uitio praefigere theta* (v. 13), Perse s'est inspiré d'Horace ; mais, selon son habitude, il a rendu l'expression plus particulière qu'elle ne l'était chez son modèle. Voici en effet ce que nous lisons dans l'*Art poétique,* 445-447 : « Vir bonus et prudens uersus reprehendet inertis : Culpabit duros, incomptis adlinet *atrum* Transuorso calamo *signum* ». Il est possible, d'ailleurs, que le mot *theta* fût, dès cette époque, usité dans le latin familier pour désigner le signe de la mort. Plus tard Martial dira (7, 37, 1-2) : « Nosti mortiferum quaestoris, Castrice, *signum ?* Est operae pretium discere *theta* nouum » ;

Summa nequiquam pelle decorus (v. 14) fait immédiatement songer à Horace (Epist., 1, 16, 45) : « Introrsum turpem, speciosum pelle decora » (cf. Sat. 2, 1,64) : l'imitation saute aux yeux. Il y a chez Horace une allusion à la fable de l'âne revêtu de la peau du lion ; Perse renchérit en ajoutant *summa;*

Au lieu de *caudam iactare* (v. 15), la suite des idées ferait attendre une expression comme *se iactare* (cf. Juv.: 1, 62 : cum *se iactaret* amicae). Mais Perse, une fois de plus, a voulu modifier la locution courante : il a écrit *caudam iactare*, qui n'est pas clair : car, si l'on donne à

iactare le sens d'agiter, comme dans les locutions *iactare brachia, iactare pennas,* on est conduit à l'interprétation du scoliaste qui me paraît contraire au sens général du passage. « Translatio est a canibus qui, cum blandiuntur dominis, caudam mouent.» J'admets que *blando* soit proleptique (*blando* caudam iactare popello) et qu'il s'agisse pour Alcibiade de se faire bien venir du peuple : ce n'est pas en le flattant qu'il compte y arriver, mais en se faisant valoir devant lui. Il est vrai que le chien répond aussi par des mouvements de queue aux caresses qu'on lui donne. Mais dira-t-on, en pareil cas, qu'il « fait le beau » ? Je ne sais. Faut-il songer à un cheval qui agite fièrement sa queue? Il serait tout naturel de voir ici une allusion au paon, si *iactare* se trouvait jamais employé comme synonyme de *pandere* : « Quia ueneat auro, dit Horace (Sat., 2, 2, 25-26), Rara auis et picta *pandat* spectacula *cauda* ». Peut-être Perse a-t-il plus ou moins mélangé ici le sens propre du verbe *iactare* et l'emploi figuré qui en est fait dans des locutions telles que *iactare genus et nomen;*

Le nom d'Anticyre était passé en proverbe (Hor : Sat., 2, 3, 166 : Nauiget *Anticyram :* 2, 3, 83 : Nescio an *Anticyram* ratio illis destinet omnem ; — Ov.: Pont., 4, 3, 53 : *Bibe...* Quidquid et in tota nascitur *Anticyra*). Perse a voulu le faire entrer dans une expression originale, mais il est facile de reconnaître, sous la hardiesse de l'alliance de mots *Anticyras meracas,* la combinaison de deux passages d'Horace : « *tribus Anticyris* caput insanabile » (Ars poet., 300) et « Expulit elleboro morbum bilemque *meraco* » (Epist., 2, 2, 137). Une fois trouvée, cette métaphore attirait tout naturellement un verbe comme *sorbere* (cf. Ov.: Pont., cité ci-dessus). Nous avons rencontré plus d'une fois des tours semblables à *melior sorbere* (par ex. 1, 70): mais *bonus* suivi de l'infinitif était, depuis Virgile, une construction classique en poésie (Buc., 5, 1-2 : Cur non, Mopse, *boni* quoniam conuenimus ambo, *Tu* calamos *inflare* leues, ego *dicere* uersus);

Perse, au vers 17 (*summa boni*), se rappelle qu'Horace a dit *summum boni* (Sat., 2, 6, 76: quae sit natura *boni summum*que quid *eius*). Mais il modifie son modèle en s'inspirant de locutions telles que *summa rerum, belli, imperii.* Au même vers, l'infinitif *uixisse* est traité comme un substantif et coordonné à *cuticula.* Le parfait *uixisse* semble avoir la valeur d'un aoriste grec. Cependant, comme la phrase complète serait : *estne summa boni uncta uixisse patella* ? on peut

admettre que Perse construit la locution *est summa boni* comme il construirait un verbe signifiant volonté ;

On disait couramment *curare cutem* (cf. Hor.: Epist., 1, 2, 29 : In *cute curanda* plus aequo operata iuuentus; cf. 4, 15); d'autre part, Perse lisait chez Horace (Sat., 2, 5, 38) *Pelliculam curare iube,* phrase où le verbe *curare* a un sens très général. Perse s'est appliqué une fois de plus à rendre l'expression tout à fait particulière. Il retient, sous une autre forme, *pellicula.* Mais, chez lui, le mot *cuticula* doit être entendu à la fois dans son sens propre, car c'est bien par la peau que l'on buvait pour ainsi dire le soleil (cf. Martial, 10, 12, 7; Juv., 11, 203), et dans le sens figuré : *ta petite personne.* La locution insolite *curare sole* a pu lui être suggérée par l'emploi qu'on faisait de *curare* dans le langage culinaire (Donat: Andr., 1, 1, 3, note sur *curentur recte,* qu'il explique par *diligenter coquantur ;* Apicius, 4, 143 : pisces curati ; cf. 125, 151). Nous trouvons en effet chez Sénèque (De breuit. uit., 13, 1) *excoquendi in sole corporis cura* (1). Mais Perse n'a-t-il pas eu plutôt pour modèle des expressions telles que *uictu morbos curare* (Celse, 1, prooem., p. 2, 33 Daremb.: ea quoque, quae *uictu curat,* medicina) ?

Il y a, dans les vers 21-22, une comparaison ingénieuse entre Alcibiade faisant son propre éloge devant la foule et une vieille marchande qui vante ses herbes à un polisson d'esclave. *Bene cantare* (2) rappelle *bene laudare* (Ov.: Am., 3, 8, 7) et *discinctus* est, à côté de *uerna,* une sorte d'épithète de nature, comme *procax* chez Horace (Sat., 2, 6, 66 : *uernasque procaces*).

Le ton est beaucoup plus simple dans la seconde partie (v. 23-41), qui est faite, en quelque sorte, de deux petits mimes. Seuls les deux premiers vers ont encore l'allure oratoire, avec leur tour exclamatif et la reprise « en cercle » de *nemo* (cf. 2, 68). D'ailleurs, le mouvement *ut nemo... temptat* se rencontre chez Horace (Sat., 2, 8, 62 : *ut semper gaudes* illudere rebus Humanis), aussi bien que chez Cicéron (Pro Mil., 24, 64 : ut sustinuit, di immortales ! sustinuit ? immo uero *ut* contempsit ac *pro nihilo putauit*).

---

(1) V. Schönbach, *op. cit.*, p. 42.

(2) D'autres font porter *bene* sur *discincto* ; d'autres encore, ici et chez Ovide (l. l. et *Am.*, 2, 2, 33), le rattachent à *cum.*

Comme il est naturel, le vocabulaire est fourni presque tout entier par le langage courant. On trouve déjà chez Horace *mantica* (Sat., 1, 6, 106), *compita* (Sat., 2, 3, 26, etc.), *metuens* dans un sens, voisin de celui de *nolens* (Sat., 2, 5, 65 ; cf. Plaute : Pseud., 304), *tunicatus* (mais au sens propre : Epist., 1, 7, 65), *caepe* (Epist., 1, 12, 21), *penis* (Epod., 12, 8), *uulua* (Epist., 1, 15, 41), *gausape* (Sat., 2, 8, 11), *nates* (Epod., 8, 5 ; Sat., 1, 8, 47). Le diminutif *seriola* ne se rencontre pas avant Perse : les comiques n'ont que *seria* (Plaute : Capt., 917 ; Tér. : Heaut., 460) ; *olla* est dans les lettres de Cicéron (Ad fam., 9, 18, 4) et chez Columelle (8, 8, 7) ; *pannosus* apparait ici pour la première fois dans un vers et *palaestritae* également : *despuere* est chez Plaute (Asin., 39), *maxillae* chez Pétrone (44, 3 : *maiores maxillae*). J'aurai à revenir sur *balanatus* et *gurgulio*. *Bene sit* est l'exclamation consacrée des buveurs (Plaute : Pers., 773 : Bene mihi, bene uobis, etc. ; Ov. : Ars amat., 1, 601-602 : Et « Bene » dic « dominae »... Sed « Male sit... uiro ») et *hoc* est un ablatif (cf. Plaute : Cas., 255 : *Vbi illi bene sit ligno, aqua calida,* etc. ; Hor. : Sat., 2, 2, 120 : *bene erat non piscibus... Sed pullo...*). Le tour « *quaesieris... « cuius ?* » (ait) », qui substitue la coordination à la subordination, est bien connu, et nous l'avons déjà rencontré plusieurs fois.

L'effort verbal de Perse continue ici à s'exercer sur des locutions proverbiales ou sur les créations des poètes antérieurs. Je dois noter pourtant comme sans exemple, direct ou indirect, l'expression *in sese descendere* (v. 23) ; le tour *descendere in pectus*, ou *in animos*, a un tout autre sens : il s'emploie en parlant d'une impression faite sur l'âme. Il faudrait songer plutôt à *descendere in corpus* (Liv., 1, 41, 5 : Ferrum haud alte *in corpus descendisse*).

La fable des deux besaces, ou de la besace à deux poches, était souvent rappelée (Catull., 22, 21 : Sed non uidemus *manticae* quod *in tergo* est ; — Sén. : De ira, 2, 28, 8 : Aliena uitia in oculis habemus, *a tergo* nostra sunt) (1). Perse semble modifier l'apologue : chacun de nous porte ses défauts derrière son dos ; ainsi nous voyons les vices d'autrui et non pas les nôtres. D'autre part, il me paraît probable qu'il s'est rappelé ici un vers d'Horace dont le sens est douteux (Sat., 2, 3,

---

1 Cf. Otto : *Sprichw.*, p. 209 (*mantica*).

299) : « Respicere *ignoto* discet pendentia *tergo* » : *ignoto tergo* a suggéré, je pense, *praecedenti tergo*. Mais, chez Horace, il s'agit de notre propre dos, et l'expression *ignoto tergo* est moins hardie que *praecedenti tergo* employé dans le sens de *praecedentis tergo*.

« *Diues arat Curibus quantum non miluus errat* (v. 26) : « secundum *prouerbium*, dit le scoliaste, *quantum milui uolant* », et nous lisons, en effet, chez Pétrone (37, 8) : « Ipse Trimalchio fundos habet *qua milui uolant* ». En bon élève de rhéteurs, Perse donne à l'expression un tour hyperbolique : « Quantum *non* miluus errat ». Juvénal renchérira encore (9, 54) : « Dic, passer, cui tot montes, tot praedia seruas Apula, *tot miluos intra tua pascua lassos* ? » La construction *quantum errat* (1) est calquée sur *quantum uolant* : mais *errare* a ici le même sens que dans les expressions *littora errata* (Virg : Én., 3, 690-691 (2) ; cf. Géorg., 3, 260 : *natat... freta*) et *terrae erratae* (Ov. : Fast., 4, 573) (3).

Au vers 27, Perse abrège hardiment, par l'emploi de l'ablatif de qualité, la locution consacrée *dis iratis (inimicis, aduersis) natus* (genitus) (cf. Plaute : Miles gl., 314 ; Mostell., 563 ; — Phèdre, 4, 20, 15 ; — Sénèque : Apok., 11, 3 ; — Hor. : Sat., 2, 3, 8). Mais il ajoute *genio sinistro* par allusion à la fable des deux frères racontée par Horace (Epist., 2, 2, 183-189 : Cur alter fratrum cessare... Praeferat,... alter *diues*... ferro mitiget agrum, Scit *Genius*, natale comes qui temperat astrum, Naturae deus humanae, mortalis in unum Quodque caput, uultu mutabilis, albus et *ater*) : dans les expressions de ce genre, *ater* et *sinister* sont synonymes.

L'emploi de *compitum* (v. 28) dans le sens de *aedicula Larum compitalium in compito exstructa* paraît être un emprunt au latin vulgaire : on le trouve dans les inscriptions (v. Gruter, 107, 1 ; Fabretti, 232, 610) ; il se rencontre chez Pline (N. H., 3, 66 : compita Larum), et chez Festus (s. u. *pilae* et *effigies*, p. 239 Müller, 273 Lindsay). *Pertusa* est bien expliqué par le scoliaste : « Merito *pertusa*, quia per omnes quattuor partes pateant ». Perse a voulu éviter le mot *peruia*, qui lui a semblé, je pense, banal et usé (cf. Calpurn., 4, 125-126 : Vtque bono plaudat paganica turba magistro, Qui facit egregios ad *peruia* compita

(1) Pour les variantes, cf. mon édition de Perse.

(2) Plusieurs critiques considèrent ces deux vers comme une interpolation.

(3) Cf. Brenous, *op. cit.*, p. 214.

ludos). Mais le mot a une valeur métaphorique, puisque, au sens propre, il signifie *perforé, troué* (Lucrèce, 3, 934 : Et non omnia *pertusum* congesta quasi in *uas*). Le désir d'être neuf touche ici à la puérilité. Sénèque le Père a raillé plus d'une fois les artifices de ce genre (voy. par ex. Contr., 10, 5, 20 et suiv.).

On reconnaît sous le vers *seriolae ueterem metuens deradere limum* (v. 29) une réminiscence d'Horace (Sat., 2, 4, 80 : Siue grauis *ueteri creterrae limus* adhaesit). Mais Perse a fait passer l'épithète de *creterra* à *limus :* il ne s'agit pas ici de l'âge du vase, mais du long séjour qu'il a fait dans le cellier. *Deradere* renforce *ueterem* et répond bien, d'ailleurs, au *limus adhaesit* d'Horace : la poussière a formé sur la jarre une sorte d'enduit qu'il faut gratter.

Ingemit (v. 30) fait avec *Hoc bene sit* une sorte d'antithèse, de celles qu'il faut louer comme étant dans le sens plutôt que dans les mots : ce vœu traditionnel que les buveurs lancent joyeusement, notre avare le prononce en soupirant : si misérable que soit son repas, il le trouve encore trop somptueux.

L'emploi de *tunica* pour *siliqua* n'était pas étranger au langage courant : on le rencontre chez Pline (N. H., 22, 93). Il n'en fallait pas davantage pour suggérer à Perse l'idée de donner à l'oignon l'épithète de *tunicatus* (v. 30), appliquée d'ordinaire au menu peuple (cf. Hor.: Epist., 1, 7, 65: *tunicato... popello*).

Il y a dans l'expression *pueris plaudentibus* (v. 31) une emphase voulue : les esclaves de Vettidius n'ont pas tous les jours une pareille aubaine ; et, en même temps, les mots *farrata* et *plaudentibus* forment l'un avec l'autre une sorte d'antithèse, comme, tout à l'heure, *ingemit* et *hoc bene sit :* la joie des esclaves fait un contraste amusant avec la médiocrité du repas. L'expression *farrata... plaudentibus olla* est très ramassée : *farrata... olla* est un ablatif de cause. On n'a aucun exemple plus ancien de *farratus* : mais le latin formait, avec la plus grande facilité, des adjectifs de ce type (cf. *auratus, calceatus*, etc.).

On sent que Perse s'est appliqué à terminer cette description soignée sur un *trait* brillant : *Pannosam faecem inorientis... aceti* (v. 32) est une expression fort recherchée et hyperbolique. Perse ne se contente pas de dire que l'avare, dont le cellier, pourtant, est bien garni, ne boit que du vin éventé (Hor. : Sat., 2, 3, 115-117 : Si positis intus Chii ueterisque Falerni Mille cadis, nihil est, ter centum millibus, *acre*

Potet *acetum*) ; c'est la lie qu'il avale : car le vin lui-même achève de s'évaporer. Cet emploi métaphorique de *mori* se retrouve chez Pline (N. H., 13, 20 : Vnguenta ilico exspirant ac suis *moriuntur* in horis). Cette lie forme une croûte que Perse compare à une peau rugueuse : car telle est bien ici la valeur de la métaphore *pannosa* ; Sénèque a dit (De clem:, 2, 6, 3) : « ob ... *pannosam* maciem ».

En écrivant le vers 33, le poète avait encore dans la mémoire les deux frères dont parle Horace, l'un prodigue, l'autre avare, que leur génie a fait naître sous des astres différents (Epist., 2, 2, 183-189 ; cf. supr., p. 447). Nous reconnaissons ici deux mots tirés du premier vers de ce passage : « Cur alter fratrum *cessare* et ludere et *ungui* Praeferat ». Mais Perse a changé en description précise ce qui était chez Horace simple indication : « Si *unctus cesses* et figas in cute solem ». La métaphore *figere solem* est assez naturelle (1) : les rayons du soleil étaient couramment comparés à des traits, à des flèches ; on disait : *figere aliquem telis,* mais aussi *figere tela in aliqua re :* on trouve chez Sénèque (De uit. beata, 27, 3) : « Quaerite aliquam mollem cedentemque materiam *in qua* tela uestra *figantur* ».

C'est Horace encore qui a fourni presque tous les éléments du vers 34 (voy. Sat., 2, 5, 42 : « Nonne uides ». aliquis *cubito* stantem *prope tangens* Inquiet).

Despuere, qui appartient à la langue des comiques (Plaute : Asin., 38), se trouve aussi chez Catulle (50, 19 : precesque nostras, Oramus, caue *despuas).* Mais *despuere aliquem* est hardi (2).

Dans les vers 35 à 41, plus encore que dans les vers 25 à 32, Perse s'est attaché à rendre toute la verdeur du langage familier. Mais, fidèle à ses habitudes, il modifie ou transforme à chaque instant les expressions vulgaires. *Penis* (v. 35) est plus relevé que ne le serait *cauda :* — la périphrase *arcana lumbi* est une sorte de parodie du style épique, où l'on trouve des expressions comme *arcana fatorum :* — le verbe *runcari* (v. 36) signifie proprement *sarcler* ou *faucher* (Caton ;

---

(1) Juv., 11, 203, et Mart., 10, 12, 7, disent *bibere solem, combibere soles :* c'était sans doute la métaphore courante. Ici encore Perse veut être neuf.

(2) Il est vrai qu'on peut prendre *despuat* absolument, soit au sens propre (l'inconnu crachant en signe de dégoût et comme s'il allait prononcer des paroles de mauvais augure), soit au sens figuré (exhalant son dégoût).

Varron ; Columelle ; Schol. Isid., 17, 2, 5) : Perse est le seul écrivain qui l'emploie au figuré pour dire *pilos euellere ;* mais nous avons vu, dans l'expression « excussit... timor *aristas* » (3, 115), une métaphore du même ordre ; — *Vuluae* (v. 36) est mis pour *podex :* ce mot est à lui seul un trait contre les mœurs du personnage ; — *Gausape* (v. 37) est un mot vulgaire qui se rencontre chez Lucilius (568 Marx : Purpureo tersit tunc latas *gausape* mensas), Horace (Sat., 2, 8, 10-11 : puer alte cinctus acernam *Gausape* purpureo mensam pertersit), Pétrone (21, 2 ; 28, 4), Martial (14, 152 ; cf. 143 et 147) : il désignait une étoffe de laine d'un tissu particulier, ayant d'un côté de longs poils, et qui servait à faire des nappes, des serviettes, des couvertures de lit et certains vêtements. Il est fort possible que l'emploi métaphorique du mot soit une invention de Perse ; c'est *maxillis*, opposé fort élégamment à *inguinibus*, qui éclaire le sens ; — *Balanatus*, formé comme *farratus*, ne paraît pas se trouver ailleurs, mais *balanus*, au sens de *noix de ben*, est chez Horace (Od., 3, 29, 4 : Pressa tuis *balanus* capillis) ; — c'est sans doute le latin vulgaire qui a fourni *gurgulio* pris au sens de *penis* ; mais il n'est pas sûr que le scoliaste n'ait pas commis une confusion lorsqu'il a écrit : « Gurgulionem nunc penem dicit, cum proprie in gutture sit gurgulio ». Cette interprétation peut tirer cependant une autorité réelle d'une phrase du *Pro Caelio*, où nous trouvons *gurges* employé dans le sens de *penis* (19, 44 : Quod quidem uitium uentris et *gurgitis* non modo non minuit aetas hominibus, sed etiam auget). Mais, comme *gurgulio* et *curculio* (1) ne sont que deux orthographes d'un même mot, il est possible que nous ayons affaire ici à une de ces nombreuses métaphores qui assimilaient le membre viril à tel ou tel animal : *turtur* (Bücheler : Archiv. f. latein. Lexik., II, 117), *natrix* (Lucilius, 72 Marx), *anguis* (Priap., 83, 33), *sira* (Gloss., II, 185, 9 ; G. L., VI, 462, 3), *strutheus* (Festus, p. 312 Müller, 411, 4 Lindsay ; cf. Heraeus, Archiv, XII, 265 note) et surtout *uermiculus* (Gloss., II, 552, 13 : βάλανος, ἀνδρείας φύσεως ; cf. βρίλος). Le présent passage offrirait ainsi un ensemble de métaphores touchant plus ou moins directement à la vie rustique : *runcantem,*

---

1 Jahn, p. 176 de l'éd. de 1843, cite : Cum *curculio* in uuluam semen infundit (epp. de priap. Cleopatrae).

gurgulio, plantaria (cf. Virg.: Géorg., 2, 27 : Exspectant... uiua sua *plantaria* terra), *labefactent* (Virg.: Géorg., 2, 264 : Et *labefacta* mouens robustus iugera fossor), *non tamen ista filix ullo mansuescit aratro*. Cette dernière expression mérite qu'on s'y arrête : Perse paraît ici s'être souvenu à la fois de Virgile et d'Horace. On lit chez le premier (Géorg., 2, 238-239) : « Salsa autem tellus et quae perhibetur amara, Frugibus infelix, ea nec *mansuescit arando* », et chez le second (Sat., 1, 3, 37) : « Neglectis urenda *filix* innascitur agris ». Notre poète a créé l'expression *filix ullo mansuescit aratro*, qui est hardie, car *filix* doit y être entendu au sens de *ager filice obsitus*. Ce dernier vers, très soigné, fait, à la fin de ce petit discours, l'office de *trait*. La rhétorique n'est pas moins sensible dans l'hyperbole « *quinque palaestritae* licet haec plantaria uellant », et dans l'exagération emphatique du reste de la phrase (1). *Forceps* était peut-être le mot propre (voy. Lucil. 401 Marx (2), et cf. Cichorius : Untersuchungen zu Lucilius, p. 303-304, et la note).

La conclusion de la satire (v. 42-52) est plus simple de ton. Sauf dans les vers 47-50, où Perse accumule les propositions conditionnelles, la phrase est hachée. La formule *ut mauis* (v. 45 : cf. Hor.: Sat., 1, 4, 21) appartient au langage familier, ainsi que le tour *tecum habita : noris...* (v. 52) (3).

Perse s'inspire d'abord d'un vers d'Horace (Epist., 2, 2, 97) : « *Caedimur* et totidem plagis consumimus hostem », et, pour une fois, il est plus pittoresque que son modèle : « *Caedimus* inque uicem praebemus crura sagittis ». Mais d'ailleurs *iacere aliquid in aliquem*, qui a pu suggérer *sagittae*, était une métaphore courante (Hor.: Sat., 1, 4, 79-80 : Vnde petitum Hoc in me *iacis?*) Il est possible que *crura praebere* soit une imitation de *suram praebere*, terme du jeu de balle (cf. Isid.: Orig., 18, 69). Quoi qu'il en soit, ce vers fait une sentence bien frappée comme en ont souvent les comiques et Publilius Syrus.

---

(1) Sur tout ce passage, cf. Schönbach, *op. cit.* p. 42-44.

(2) L'épithète *adunca* rappelle un autre fragm. de Lucilius (403-404 Marx) : et *uncis Forcipibus* dentes *euelleret*.

(3) Tour d'ailleurs classique, du moment que Perse n'a pas dit « *et* noris ». Cf. *supra*, p. 413 et note 3.

L'expression *Viuitur hoc pacto* (v. 43) est moins solennelle que la formule *haec est condicio uiuendi* par laquelle le Balatro d'Horace commence un sermon ironique (Sat., 2, 8, 65) : le tour est pris au langage familier (cf. Hor.: Sat., 1, 9, 48 : *Non isto uiuitur* (1) illic, quo tu rere, *modo ;* 2, 3, 148 : Excitat *hoc pacto*, etc.).

La métaphore *caecum habere uulnus* (v. 44) était couramment employée par les poètes (Lucr., 4, 1112 : Vsque adeo incerti tabescunt *uulnere caeco ;* — Virg.: Én., 10, 733 : Nec iacta *caecum* dare cuspide *uulnus* (2) ; — Ov.: Hér., 4, 20 : et *caecum* pectora *uulnus habent*). Perse fait, de cette image usée, le point de départ d'une petite description allégorique qui continue la précédente (praebemus crura *sagittis*) et où il utilise deux vers de Virgile (Én., 5, 312-313) : « ... *lato* quam (i. e. pharetram) circum plectitur *auro Balteus...* ». *Praetegere* est chez Ovide (Mét., 3, 393) : « Spreta latet siluis pudibundaque frondibus ora *Praetegit* » (3).

Dans les vers 46-47, Perse imite directement un passage d'Horace sur l'erreur de ceux qui sont dupes des éloges de l'opinion, passage dont la pensée lui est partout présente dans ce morceau :

> Tu recte uiuis, si curas esse quod audis.
> Iactamus iampridem omnes te Roma beatum ;
> Sed uereor ne cui de te plus quam tibi *credas*,
> Neue putes alium sapiente bonoque beatum,
> Neu, si te populus *sanum recteque ualentem*
> *Dictitet, occultam febrem* sub tempus edendi
> *Dissimules.*
>
> (Epist., 1, 16, 17-23).

Aussi bien, selon le scoliaste de Perse, un vieil adage disait : « Ne aliis de se quisquam plus quam sibi credat ». De fait, nous lisons dans les distiques dits de Caton (1, 14) :

> Cum te aliquis laudat, iudex tuus esse memento ;
> *Plus aliis de te quam tu tibi credere noli,*

et chez Sénèque (Epist., 80, 10) : « Intus te ipse considera : nunc

---

(1) Je n'ignore pas que la leçon est douteuse : les meilleurs manuscrits ont *uiuimus*.

(2) Mais *caecus* a, là, un sens différent : qu'on ne voit pas venir.

(3) Autre leçon : *protegit*.

qualis sis, *aliis credis* » (1). La formule *ne cui de te plus quam tibi credas* a rencontré dans la mémoire de Perse une autre expression d'Horace (Sat., 2, 5, 105-106) : « Funus *Egregie* factum laudet *uicinia* » et, de cette rencontre, il est sorti : « *Egregium* cum me *uicinia* dicat, non *credam ?* »

Palles (v. 47) est, aussi bien que *improbe* (2), un souvenir d'Horace (Sat., 2, 3, 78 : Ambitione mala aut argenti *pallet* amore). Quant au tour *uiso nummo*, ce n'est qu'une légère variante de *uisa est si forte pecunia* (Perse : 3, 109).

La locution *in penem uenit* (v. 48) est faite sur le type de *in mentem uenit* ou de *in buccam uenit* (cf. Cic. : Ad Att., 1, 12, 4 : Quod *in buccam uenerit*, scribito ; 7, 10 : Ad me scribe, uel quod *in buccam uenerit ;* 12, 1 : Garrimus quidquid *in buccam ?* — 14, 7, 2 : quod *in buccam uenerit* scribes ; — Sén. : Apokol., 1, 2 : Dicam quod mihi *in buccam uenerit*). C'est du bon style satirique.

Amarum si puteal multa cautus uibice flagellas (v. 48-49) est une périphrase étrange pour dire « Si tu te livres à l'usure ». Cette périphrase a pour origine l'emploi métaphorique que le langage courant faisait de *flagellare* dans des locutions telles que *opes flagellare, annonam flagellare* (Pline : N. H., 33, 164 : Pretia rerum quae usquam posuimus, non ignoramus alia aliis locis esse et omnibus paene annis mutari, prout nauigatione constiterint aut ut quisque mercatus sit aut aliquis praeualens manceps *annonam flagellet*) : détenir des richesses, accaparer l'annone (cf. Martial, 2, 30, 4 ; 3, 13, 6 : arca *flagellat opes*). On disait, par des métaphores analogues, *pecuniam uexare* (Sall. : Cat., 20, 12), *opes uexare* (Martial, 9, 59, 2), *pecuniam agitare* (Sén. : Epist., 101, 4). D'autre part, les jurisconsultes usaient de la locution *infligere alicui usuras* (Paul. : Dig., 22, 1, 11 ; Julian. : Dig., 3, 5, 30) : or *infligere* s'applique proprement à un coup, à une blessure. Cicéron a écrit, appliquant la même figure à une perte d'argent : « Etiam haec leuior est *plaga* ab amico quam a debitore ». (Ad fam., 9, 16, 7). Mais nous n'avons là qu'un des deux éléments de l'expression de Perse. L'autre lui est fourni de même par le langage de

---

1) Cf. Otto : *Sprichw.*, p. 15 (alius 1).

(2) Horace : *Sat.*, 2, 2, 104.

la conversation, qui mentionnait fréquemment le *puteal* de Libon (cf. Hor.: Sat., 2, 6, 34-35; Epist., 1, 19, 8). Le préteur tenait son tribunal près de là ; près de là aussi, les usuriers exerçaient leur industrie. Perse, par une métonymie inattendue, a substitué *puteal* à *usuras*. Mais, comme le *puteal*, qui était un mur circulaire, pouvait réellement recevoir des coups, Perse rend au verbe *flagellare* toute sa valeur propre, et il le renforce par le complément *multa uibice*. *Vibices*, ce sont les meurtrissures, les stries que les coups de fouet et de verges laissent sur le corps. Il semble que le mot fût depuis longtemps sorti de l'usage : on le trouvait chez Plaute (voy. Varron : L. l., 7, 63: ex *Fugitiuis* : ... Vide *uiuices* quantas = Goetz et Schoell, Plaut., VII, fragm. p. 144, v. 90) ; les grammairiens et les lexicographes l'expliquent (Paul Fest., p. 369 Müller, 507, 26 Lindsay; Nonius, 187, 24) ; Cassiodore (G. L., VII, 193, 2) le donne comme équivalent du grec ῥόλωψ. Perse a-t-il voulu railler par l'emploi de ce mot suranné l'archaïsme du langage qui se parlait au forum? ou bien, en substituant *uibice* à *plagis*, laisse-t-il entendre que le *puteal* garde la trace de la violence des coups? En tout cas, je ne crois pas qu'il y ait lieu de louer ici l'imagination de Perse (1) : il me semble que l'image est sortie tout entière de la métonymie *puteal* combinée avec la métaphore connue *flagellare* : il y a là une création tout intellectuelle qui aboutit à une véritable énigme. *Cautus* est, pour l'usure, une épithète consacrée (Hor.: Epist., 2, 1, 105 : *Cautos* nominibus rectis expendere nummos). Quant à l'adjectif *amarum*, il s'explique parfaitement si on le rapporte à *puteal*, puis que ce dernier mot est l'équivalent de *usuras*. Cette ponctuation fait, il est vrai, disparaître l'anaphore *si... si...* Mais l'expression *penem amarum* serait des plus étranges, bien qu'on ait proposé d'y voir l'équivalent de *penem irritabilem* en citant des textes tels que Térence (Hécyre, 710) : « *Amarae* mulieres sunt, non facile haec ferunt », Cicéron (Ad. Att., 14, 21, 3) : « *Amariorem* enim me senectus facit. Stomachor omnia », Sénèque (De ira ; 1, 4, 2) : « *Amarum* nos acerbumque dicimus, nec minus stomachosum, rabiosum, clamosum, difficilem, asperum, *quae omnia irarum differentiae sunt* ».

---

(1) Comme fait M. Schönbach *op. cit.*, p. 44-45, dans une note, intéressante et utile d'ailleurs, sur ce passage.

Bibulus (v. 50), au sens propre, est chez Horace (Epist., 1, 14, 34) ; mais Virgile et Ovide disent *bibula arena* (Géorg., 1, 114), *bibulus lapis* (Géorg., 2, 348), *bibula fauilla* (Én., 6, 227), *bibulae lanae* (Ov., Mét., 6, 9). Comme, d'autre part, Perse pouvait lire dans les *Odes* d'Horace (2, 13, 30-32): « exactos tyrannos Densum umeris *bibit aure* uulgus », il n'avait pas grand effort à faire pour créer l'expression *bibulae aures*. *Donare* renchérit sur *praebere* ou *commodare*.

Respue quod non es (v. 51) est un de ces tours concis que recherchaient les rhéteurs du temps. Mais la brièveté, comme il n'est pas rare chez Perse, est poussée ici jusqu'à l'obscurité. Veut-il dire: « Dédaigne les louanges du peuple, parce que ce qu'il loue en toi, ce n'est pas toi, mais des avantages extérieurs »? ou bien : « Repousse des éloges que tu ne mérites pas »? Cette dernière interprétation s'accorde mieux avec les mots *Egregium cum me uicinia dicat, non credam?* (v. 46-47).

Perse, lorsqu'il a écrit *tollat sua munera cerdo* (v. 51), se rappelait peut-être Horace (Epist., 1, 16, 33): « Qui dedit hoc (i. e. praeclarum nomen) hodie, cras, si uolet, *auferet* ». *Cerdo* paraît être un nom propre. Le nom de Κέρδων (κέρδος gain), à Athènes, se donnait à des artisans (ἐργάσται) et aussi à des esclaves (Démosth.: πρὸς Νικόστρ: 19; cf. *Cerdo* comme nom d'esclave, *Dig.*, 38, 1, 42). Comme nom propre d'homme libre, on le rencontre chez Euphron (Kock : Com. attic., 3, p. 322 : Δρόμωνα καὶ Κέρδωνα καὶ Σωτηρίδην) et chez Hérondas, qui le donne à un savetier. A Rome on le trouvait chez Novius, au moins dans un titre (*Bubulco Cerdone* : Nonius, p. 89, 25). Le second exemple en est fourni par le présent passage où le scoliaste met en note : « Per cerdonem plebeiam turbam significat. Ita cerdo dictus ἀπὸ τοῦ κέρδους, i. e. a lucro ». On lit chez Juvénal : « Periit postquam *cerdonibus* esse timendus Coeperat » (4, 153) et « quae turpia *cerdoni*, Volesos Brutumque decebunt » (8, 182), avec les scolies suivantes : « *Ignobilibus:* Cerdo est propie turpis lucri cupidus » et « Graece dixit turpem uulgarem lucri cupidum ». Martial écrit (3, 59, 1) *sutor Cerdo*, et, ailleurs, par le mot *Cerdo* seul (3, 16, 1 ; 3, 99, 1), il semble désigner un savetier. On peut conclure que *Cerdo*, nom propre grec, était devenu, au moins dans la langue des gens cultivés, une sorte de désignation symbolique du menu peuple.

Tecum habita (v. 52) renchérit sur le *tecum esse* d'Horace (Sat., 2, 7, 112). Les deux métaphores *habita* et *supellex* forment une petite

allégorie. La seconde a été probablement attirée par la première, mais Perse les trouvait sans doute l'une et l'autre chez les Grecs : συνδιάγειν ... ἑαυτῷ βούλεται est une expression d'Aristote (Éth. à Nicomaque, 9, 4), et Épictète dira (1, 6, 15): ἡ ἑκάστου φύσις καὶ κατασκευή. D'ailleurs l'emploi figuré de *supellex* n'est pas étranger aux écrivains latins antérieurs à Perse : on trouve chez Cicéron *supellex oratoria* (Orat., 24, 80 ; cf. De orat. : 1, 36, 165; — Sénèque: Epist., 88, 36). L'épithète de *curta* donnée à *supellex* est peut-être un souvenir de Lucilius (445 Marx : Et non, pauper uti, Samio *curtoque* catino); mais le vers de Lucilius a pu rejoindre dans la mémoire de Perse celui-ci, qui est d'Horace (Sat., 1, 6, 118): ... Vilis, cum patera gutus, *Campana supellex*.

VI

La Satire 5 se distingue des autres par une forme plus aisée, un style, pour ainsi dire, plus fondu. L'allure générale, dans la première partie (v. 1-72) est oratoire. Les phrases y sont plus longues et parfois plus complexes qu'il n'est ordinaire chez notre poète.

Le début est volontairement solennel. Le mot *Vatibus* élève au ton épique une formule empruntée d'ailleurs à Horace (Sat., 1, 2, 86 : *Regibus hic mos est*). La suite reproduit dans toute sa pompe une phrase toute faite que l'épopée latine avait prise à Homère, en forçant l'hyperbole. On lit en effet dans l'*Iliade* (2, 489): Οὐδ' εἴ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν, tandis qu'Hostius, contemporain de César, parle déjà de cent langues et de cent voix (1). Perse s'est souvenu de Virgile (Géorg., 2, 43-44, et Én., 6, 625-626) : « Non, mihi si linguae *centum* sint oraque *centum*, Ferrea uox »: et il a ajouté une élégance à son modèle, je veux dire la conversion *linguas... centum* après *centum uoces* et *centum ora*. L'expression *fabula... hianda* (v. 3) est pittoresque : complétée par *maesto tragoedo,* elle met sous nos yeux

---

1 Non si mihi *linguae centum* atque *ora* sient totidem *uocesque* liquatae (ap. Macrob.: *Saturn.*, 6, 3, 6).

le masque tragique (1) ; chez Properce, au contraire (2, 31, 5-6 : Visus... tacita carmen *hiare* lyra), l'expression *carmen hiare* n'est qu'une périphrase d'assez mauvais goût (2). Au vers suivant Perse a été moins heureux. Il lisait chez Horace (Sat., 2, 1, 15) : « ... labentis equo describit *uulnera Parthi* ». Le trait *labentis equo* s'applique fort bien aux Parthes, qui étaient avant tout des cavaliers, tandis que *ducentis ab inguine ferrum* est banal.

Cornutus (v. 5-18) multiplie les métaphores pour railler l'emphase des poètes tragiques. Il commence, lui aussi, par une locution imitée d'Horace (Sat., 2, 7, 21 : « Non dices hodie *quorsum haec* tam putida tendant ? » Cf. 2, 3, 11) (3). Il y a peut-être une ironie dans l'emploi du mot *offa,* qui appartenait à la vieille langue et dont Ennius s'était servi (4); nous dirions : « quelles tartines ! » L'épithète *robustus*, attribuée plaisamment à *carmen,* s'appliquait à une nourriture substantielle (Celse, 2, 18, p. 65, 18 Dar.: nous disons familièrement : une nourriture *solide*). Cornutus modifie d'une manière burlesque le sens de l'expression *centum ora... optare in carmina* : il feint que ces cent bouches s'ouvrent pour manger. Mais l'expression *Fabula... ponatur hianda tragoedo* préparait cette allégorie plaisante, puisque *ponere,* qui s'applique bien à la création littéraire (cf. 1, 70), se dit aussi, comme *apponere,* d'un plat servi sur la table (cf. 1, 53). Le tour *centeno gutture* est imité de Virgile (Én., 10, 207 : *centena ... arbore*).

---

(1) Voy. pourtant Schönbach, p. 45.

(2) Cf. Prop., 3, 3, 3-4 : « Reges... tuos... *hiscere* posse ». Perse n'avait donc pas besoin de se rappeler ici la construction grecque de χάινειν avec l'accusatif. (Esch.: *Agam.*, 920 : χαμαιπετὲς βόαμα προσχάνῃς ἐμοί. — Sophocle : *Ajax*, 1227: σὲ δὴ τὰ δεινὰ ῥήματ' ἀγγέλλουσί μοι τλῆναι καθ' ἡμῶν ὧδ' ἀνοιμώκτεὶ χανεῖν. — Callim.: *Hym. à Ap.*, 24 : ὀιζυρόν τι χανεῖν . On trouve d'ailleurs chez Horace (*Od.*, 1, 18, 5) : *militiam aut pauperiem crepat;* chez Ovide (*Mét.*, 10, 205 : *te carmina nostra sonabunt*, etc. Cf. Brenous, p. 214-215.

(3) Cf. Schmalz : *Antibarbarus*, II, 5°.

(4) On le trouve chez Plaute (*Miles gl.*, 760): *Aufer illam* offam *porcinam ;* chez Ennius (Plin., N. H., 18, 84 : Ennius ... offam *eripuisse plorantibus liberis patres commemorat*) et même chez Virgile *Én.*, 6, 420-421) : *Melle soporatam et medicatis frugibus* offam *Obicit*. Mais ces poètes prenaient le mot dans son sens propre, ainsi défini par Festus (s. u. *Penitam*, p. 242 Müller, 282, 13 Lindsay) : Antiqui... *offam* uocabant abscisum globi forma, ut manu glomeratam pultem.

Le mot *nebula* (v. 7) entrait dans diverses locutions plus ou moins proverbiales (Plaute : Pseud., 463 : quae quasi *Per nebulam* nosmet scimus atque audiuimus ; cf. Capt., 1023 ; Poen., 274 : Quoius ego *nebulai cyatho* septem noctes non emam ; Cas., 847 : *Nebula haud est mollis aeque atque* huius est pectus). Horace s'était souvenu de cet emploi métaphorique de *nebula* lorsqu'il avait écrit (Ars poet., 230) : « dum uitat humum, *nubes et inania captet* » (1). Perse a remplacé l'expression générale *dum uitat humum* par l'indication précise *Helicone:* cette mythologie est bien dans le ton du morceau puisqu'il va être question de Progné et de Thyeste.

Aux vers 8 et 9, Perse a renchéri sur Horace, qui avait dit (Ars poet., 186): « Aut humana palam *coquat* exta nefarius *Atreus* ». L'expression consacrée *cena Thyestae* (cf. Ars poet., 91), rapprochée de ce vers, a inspiré *olla Thyestae*, et *olla* a suggéré *feruebit*. Aussi bien cette allégorie culinaire, complétée par *cenanda Glyconi*, est-elle du même ordre que la métaphore *offas ingeris*. Le tour *olla cenanda* n'est sans doute qu'un développement du tour *cenam cenare* (Plaute : Rudens, 508 : *scelestiorem cenam cenaui*), mais Perse trouvait chez Plaute *cenabis magnum malum* (Asin., 936), *odorem cenat* (Pseud., 844) et, chez Horace, *ut aprum Cenem ego* (Sat., 2, 3, 234-235), *cenamus aues, conchylia, pisces* (Sat., 2, 8, 27), enfin, ce qui se rapproche plus encore de *ollam cenare*, l'expression *patinas cenabat omasi* (Epist., 1, 15, 34). *Insulsus* appartient au vocabulaire de Plaute (Rud., 517 : te ex *insulso* salsum feci opera mea) et de Lucilius (1117 Marx : « es, ait quidam, senium atque, *insulse*, sophista. » Cf. Catulle, dans une épigramme, 10, 33 : Sed tu *insulsa* male ac molesta uiuis).

On connaît les vers d'Horace (Sat., 1, 4, 19 et suiv.) :

> At tu conclusas hircinis follibus auras,
> Vsque laborantis, dum ferrum molliat ignis,
> Vt mauis, imitare.

Nisard critique l'imitation de Perse (v. 10-11), qui aurait, selon lui, affaibli son modèle : « Ressembler au vent, combien n'est-ce pas plus ridicule que de ressembler à celui qui le fait sortir du soufflet ? »

---

(1) Cf. Otto : *Sprichw.*, p. 240 (nebula).

(Poètes latins, etc., I, p. 252). En réalité le reproche qu'on doit faire à Perse, c'est d'avoir forcé l'image : car, la suite le montre, il entend appliquer les mots *anhelanti folle* (1) au poumon, tout en rappelant le sens premier de *folle* par la proposition *coquitur dum massa camino*. Il a combiné, en quelque sorte, les vers d'Horace avec une de ses propres expressions (1, 14) : *Grande aliquid quod pulmo animae praelargus anhelet.*

Je relève ensuite (v. 11-12) une expression étrangement surchargée : *Nec clauso murmure raucus nescio quid tecum graue cornicaris inepte.* Le mot nouveau (2) *cornicaris*, qui indique le cri de la corneille, semble en contradiction avec *clauso murmure* et avec *tecum :* mais c'est peut-être cette contradiction apparente qui a tenté Perse. L'adjectif *raucus* a pu lui suggérer l'idée de remplacer *tecum loqueris* par *tecum cornicaris :* c'était, en effet, l'épithète consacrée lorsqu'on parlait des corneilles (Lucr., 6, 751 : *raucae* Cornices; Ov.: Mét., 5, 678 — il s'agit de la corneille — : *Raucaque* garrulitas studiumque immane loquendi). D'autre part, son *clauso murmure* s'inspire du *conclusas auras* de son prédécesseur (cf. supr., p. 458); mais l'adverbe *inepte* m'empêche de croire que Perse ait voulu établir une suite entre les deux images : il parle ici, avec une exagération qui veut être plaisante, du murmure déjà plein d'emphase que les poètes tragiques font entendre en se récitant à eux-mêmes ce qu'ils viennent de composer.

En écrivant *nec scloppo tumidas intendis rumpere buccas* (v. 13), Perse combine deux expressions d'Horace : 1° « *tumido* ore » (Ars poet., 94) et « Quid causae est, merito quin illis Iuppiter ambas Iratus *buccas* inflet » (Sat., 1, 1, 20-21). Seulement il leur donne une application nouvelle : il songe ici aux enfants qui laissent échapper avec un grand bruit l'air dont ils ont, au préalable, gonflé leurs joues ; ce bruit, il le désigne par l'onomatopée *scloppus* dont nous avons ici l'unique exemple (cf. Gloss. V, 624, 12), mais qui, à peine modifié, a donné les mots italiens *schioppo* (fusil : cf. escopette) et *scoppio* (détonation).

---

(1) Cf. l'imitation de Juvénal (7, 111) : Tunc immensa cani spirant mendacia olles.

(2) *Nouum a poeta uerbum compositum*, dit le scoliaste; cf. Priscien (*Gr. L.*, II, p. 433, 10 Keil). Voy. Schönbach, p. 46. Perse n'a-t-il pu s'inspirer du grec κρώζειν ? On trouve chez Plaute (*Aul.*, 625) *croccire* ou *groccire*.

La forme *scloppus*, au lieu de *stloppus*, atteste, d'ailleurs, une origine populaire : on trouve chez Plaute *exanclare* (Stich., 273); les vieux Romains disaient *sclataris* pour *stlataris*, *uclus* pour *uetulus*, *mencla* pour *mentula* (1). *Bucca* est également un mot vulgaire (cf. Pétrone, 44, 2 ; 64, 12 ; 43, 3 ; 70, 3 ; Sén.: Apokol. 1, 2), et *rumpere* était, dans les expressions de ce genre, le verbe couramment employé (cf. Cic.: De diuinat., 2, 14, 33 : inflatas *rumpi* uesiculas). Mais notre poète relève *buccas* d'une épithète inattendue : à *inflatas*, qu'on attendait, il substitue l'adjectif plus poétique *tumidas*, qui se joignait à *os*.

Le vers 14 (Verba togae sequeris iunctura callidus acri) est encore une imitation d'Horace (Ars poet., 47-48) : *notum si* callida uerbum *Reddiderit* iunctura *nouum*. Au lieu de *notum uerbum*, Perse écrit *uerba togae* en s'inspirant peut-être de la locution *fabula togata*. Il change le rôle de *callidus* dans la phrase et, comme épithète de *iunctura*, il introduit *acer*, qu'il faut entendre moins de la force que de l'ingéniosité.

Ore modico (v. 15) est le contraire d'*ore rotundo* qui est chez Horace (Ars poet., 323). Le mot *rotundo*, que Perse avait dans l'esprit, lui a remis en mémoire un autre passage d'Horace (Sat., 2, 7, 86: Fortis et in se ipso totus, *teres atque rotundus*). Mais, chez lui, l'épithète de *teres*, si elle se rapporte grammaticalement à l'écrivain, s'applique logiquement au style (cf. Cic.: De orat., 3, 52, 199: Est (oratio) et plena quaedam, sed tamen *teres*). Une fois de plus notre poète imite son modèle sans le copier.

S'il faut en croire le scoliaste, la métaphore *radere* (v. 15) est d'origine médicale : « ut medici *radere* dicuntur carnem de uulneribus putrem, dum ad uiuum perueniant, quo facilius curent ». *Pallentes* s'explique alors fort bien : les mauvaises mœurs sont comparées à des malades ou bien à des chairs livides. Le mot peut avoir, il est vrai, le sens actif, comme au vers 55 : « *pallentis* grana cumini ».

Nonius (p. 320, 22; 366, 8) nous a conservé de Lucilius le fragment suivant (v. 1039-1040 Marx): « Cuius uultu ac facie, *ludo ac sermonibus* nostris Virginis hoc pretium atque hunc reddebamus honorem ». Si

---

(1) Cf. Heraeus : *Archiv f. lat. Lexik.*, XI, 67. Pour toute l'expression, cf. Schonbach, p. 46-47.

c'est le poète qui parle, on ne peut guère douter que, par les mots *ludo ac sermonibus,* il ne désigne ses satires (1). En ce sens, Horace n'emploie pas le substantif *ludus,* mais seulement le verbe *ludere* (Sat., 1, 10, 37: *haec ego ludo*). Il est possible que Perse (v. 16) ait voulu faire revivre l'expression de Lucilius; mais, de plus, il joue sur le double sens du mot *ludus,* « jeu » quelconque et « plaisanterie ». *Defigere* est peut-être synonyme de *figere :* le poète songerait alors aux combats que les gladiateurs appelés *uenatores* livraient aux bêtes dans l'amphithéâtre et leur opposerait, par l'épithète *ingenuo,* la satire, qui est un jeu, une chasse d'homme libre. Mais il serait difficile de citer un autre exemple d'un pareil emploi de *defigere* (2). Il faut plutôt songer à la lutte ou au pugilat : nous lisons en effet chez Plaute (Pers., 294): « nisi te hodie, si prehendero, *defigam* in terra colaphis ».

Cornutus termine son discours sur un trait où il reprend l'allégorie tirée des festins tragiques, mais en la relevant d'une antithèse suggérée par l'expression *uerba togae* : à la table des rois de Mycènes, chargée de membres humains, il oppose les humbles repas de la plèbe, *plebeia prandia.*

Perse répond (v. 19-29) dans un style qui n'est guère moins imagé.

Pullati (v. 19) s'applique proprement soit aux gens vêtus de deuil (cf. Juv., 3, 213, avec la scolie ; Gloss., IV, 152, 36 ; V, 237, 37 ; 326, etc.), soit au menu peuple habillé d'étoffes brunes (Quint., 6, 4, 6 ; — Pline le Jeune : Ep., 7, 17, 9 : sordidi *pullati*que ; — Suétone : Aug., 44). Mais, si *pullatis* est la bonne leçon, Perse est le seul écrivain qui ait donné à ce mot le sens de *tragicus.* « *Pullatas* nugas tragoediarum ait » dit le scoliaste, « propter tristes fabulas, et quod maxime pulla ueste, id est lugubri, tragoedi utebantur ». Si on préfère la leçon *bullatis,* on ne peut guère donner au mot sa signification usuelle de *bulla ornatus.* Il faut admettre plutôt que le poète l'emploie, d'une

---

(1) Cf. Marx : *Lucil. reliq.*, II, p. 332, n. 1039.

(2) Certains dictionnaires attribuent à Tibulle l'expression *defigere ceruos :* « transpercer des cerfs ». Il n'y a là qu'un amusant contresens : les cerfs dont il est question dans le *Panégyrique de Messala* (Tibulle, 4, 1, 84), c'est ce que nous appelons des *chevaux de frise* (Qualiter deceat) aduersos hosti *defigere ceruos*).

manière insolite, pour dire « faits comme des bulles, creux comme des bulles » (1). Ici encore, on pourrait invoquer l'analogie : *falcatus* ne se trouve-t-il pas avec le sens de « armé d'une faux » et avec le sens de « en forme de faux » (Ov. : Mét., 1, 717 : falcato ... ensé)?

Le mot *nugis* et le vers suivant (v. 19-20 : *nugis* Pagina turgescat *dare pondus* idonea fumo) dérivent d'Horace (Epist., 1, 19, 41-42) : « Spissis indigna theatris Scripta pudet recitare et *nugis addere pondus* » (2). Mais, pour renouveler son modèle, Perse s'est inspiré de l'expression proverbiale *uendere fumum* (3) ou de quelque locution analogue, comme il devait en exister en latin ou en grec. On trouve chez Aristophane (Nuées, 320) : περὶ καπνοῦ στενολεσχεῖν, et chez Eupolis, (fragm. 51, I, p. 270 Kock) : καπνοὺς ἀποφαίνει καὶ σκιάς.

Nous avons déjà rencontré (1, 49) et expliqué l'emploi métaphorique de *excutere* (v. 22 : *Excutienda* damus praecordia).

L'expression *pars animae* (v. 23) était couramment employée par les poètes (Hor. : Od., 2, 17, 5 : Te *meae*... partem *animae;* — Ov. : Mét., 8, 406 : Pars *animae... meae;* — Pont., 3, 4, 69 : *Magnaque pars animae* mecum uixistis, amici). Par l'emploi de *quanta,* Perse ne veut-il pas faire entendre que Cornutus est plus que la moitié de son âme ? Il renchérirait alors sur l'expression d'Horace disant au vaisseau qui portait Virgile (Od., 1, 3, 8) : « Et serues *animae* dimidium *meae.* »

La métaphore *pulsa dinoscere cautus quid solidum crepet et pictae tectoria linguae* (v. 24-25) rappelle celle que nous avons rencontrée aux vers 21 et 22 de la Satire 3 : *Sonat uitium, percussa maligne respondet uiridi non cocta fidelia limo.* Il s'agit ici des revêtements de stuc (4) qui donnaient à des cloisons de briques l'apparence de la pierre. On opposait les murs ainsi faits aux murs *pleins* (*solidi.* Cf. Frontin (ou Balbus) : Expositio formarum, p. 31 des *Rei agrariae auctores legesque* de Goes, Amsterdam 1674 : Planum est... in quo

---

(1) Quoi qu'on en ait dit (cf., par exemple, Schönbach, *op. cit.*, p. 47-48).

(2) Cf. aussi *Epist.*, 1, 16, 12 : Fons... riuo *dare* nomen *idoneus.*

(3) V. Martial, 4, 5, 7 : *Vendere* nec uanos circum Palatia *fumos* (cf. Lamprid. : *Alex. Sévère*, 23, 8 ; 36, 2 ; *Heliog.*, 10, 3 ; Capitol. : *Anton. Pius*, 11, 1) ; Apulée : *Apol.*, 60, p. 69, 5 Helm : crassum ... Aemiliano, homini rustico, fumum uendidit. Cf. Otto, *Sprichw.*, p. 149 (fumus 1).

(4) Cf. Varron : *R. r.*, 3, 8, 1, et Cicéron : *De diuin.*, 2, 27, 58.

longitudinem et latitudinem habeamus, per quae etiam... opera *tectoria*, inauraturas, tabulas et his similia. *Solidum* est... cuius longitudinem et latitudinem et crassitudinem metimur, ut parietum structuras). L'épithète *pictus* est transportée hardiment de *tectoria* à *lingua*.

Nous avons vu ailleurs *recessus mentis* (2, 73). L'épithète *sinuosum*, à côté de *pectus* (v. 27 : *sinuoso in pectore*), répond à cette métaphore, puisqu'elle signifie *quod multos habet recessus*.

« *Voce* traham *pura* » (v. 28) équivaut à « *Voce* protraham *pura* ». Perse se souvient peut-être de Virgile (Én., 1, 371): *imoque* trahens *a pectore uocem*.

En écrivant ce qui suit (v. 28-29 : totumque hoc uerba *resignent* quod latet *arcana* non enarrabile fibra), Perse n'avait-il pas dans la mémoire les expressions *testamenta resignat* (Hor.: Epist., 1, 7, 9) et *ut arcanas possim signare tabellas* (Ov.: Am., 2, 15, 15)? En tout cas, *arcana fibra* semble bien être une création. Le rapprochement de *latet* et de *arcana* est voulu. Le mot rare *enarrabile* est pris à Virgile (Én., 8, 625: clipei non *enarrabile* textum). Il accentue encore la solennité de ce vers, qui est le prélude d'un morceau du ton le plus grave.

La première partie de ce morceau (v. 30-51) a une ampleur rare chez Perse. A vrai dire, la structure en est très simple : trois propositions ou groupes de propositions introduits par trois *cum* faisant anaphore de deux vers en deux vers ; puis, au commencement du septième, la proposition principale réduite à trois mots : *me tibi supposui*. Mais la proposition suivante fait encore partie de la période, comme l'indique bien la correspondance entre *me* et *tu* (v. 36 : *Me* tibi supposui : teneros *tu* suscipis annos). Les phrases qui viennent ensuite sont courtes ou, du moins, peu compliquées, mais, plus d'une fois, des particules les unissent (v. 37 : tunc ; v. 41 : etenim ; v. 45 : non equidem). Il faut noter l'effet de symétrie « *tecum* etenim longos memini *consumere soles* Et *tecum* primas epulis *decerpere noctes* » (v. 41-42), qui paraît être une imitation de Lygdamus (Tibulle, 3, 6, 53-54 : Quam uellem *tecum* longas *requiescere noctes* Et *tecum* longos *peruigilare dies*), combinée avec un souvenir de Virgile (Bucol., 9, 51-52 : saepe ego *longos* Cantando puerum *memini* me condere(1) *soles*).

---

(1) Cicéron avait dit *consumere diem* (*De re publ.*, 6, 9, 9 : Multisque uerbis ultro citroque habitis ille nobis *consumptus est dies*.

Le caractère oratoire du développement apparaît encore dans le nombre des épithètes et des circonlocutions. Les six premiers vers sont une longue périphrase, chargée d'expressions concrètes et descriptives, pour dire : « Lorsque je fus sorti de l'enfance ». Mais il faut y voir autre chose qu'une pure amplification : le poète insiste à dessein sur les dangers qui menacent l'adolescence. Il accumule ensuite les traits destinés à louer l'influence morale de Cornutus et, enfin, ceux qui peuvent rendre sensible l'étroite union existant entre le maître et l'élève.

Custos (v. 30) sert d'épithète à *purpura* : il y a là, semble-t-il, une création de Perse. Ce n'est pas sans intention qu'il a rapproché ce mot de *pauido*.

Sparsisse oculos (v. 33) est une expression recherchée, calquée sans doute sur la métaphore *spargere radios*. On trouve chez Valerius Flaccus (Argon., 5, 247-248): « *tua* nunc terris, *tua lumina* toto *Sparge* mari ».

Perse dit (v. 33) *candidus umbo* au lieu de *toga candida* ou de *pura uestis* (Catulle, 68, 15) : je vois encore là le souci de renouveler l'expression en la rendant aussi particulière que possible. Aucun poète, à ma connaissance, n'avait employé le mot en ce sens.

Les vers 34 et 35 sont une amplification sur le lieu commun du carrefour de la vie. *Vitae nescius error* rappelle Lucrèce (2, 9-10) : « Despicere unde queas alios passimque uidere *Errare* atque uiam palantis quaerere *uitae* » et Horace (Sat., 2, 3, 48-51): « uelut siluis, ubi passim Palantis *error* certo de tramite pellit, Ille sinistrorsum, hic dextrorsum abit, unus utrique *Error* ».

L'adjectif *ramosus* prend assez souvent chez les poètes un sens métaphorique, mais on ne cite avant Perse aucun exemple de *ramosa compita* (v. 35).

Le vers 36 (me tibi supposui : teneros tu suscipis annos) constitue une sorte d'allégorie. Perse s'est fait lui-même le fils supposé de Cornutus, et Cornutus l'a reconnu. Pour le sens de *suscipio,* on peut comparer Cicéron (Ad Att., 11, 9, 3): « Haec ad te die natali meo scripsi ; quo utinam *susceptus non essem* ». Le mot *supponere* a pu se présenter le premier à Perse. Isolé, il n'eût été qu'un synonyme de *subicere;* mais le poète s'est rappelé qu'il avait dans la langue du droit une valeur spéciale (cf. Plaute : Cistell., 553 : memini... eam... me *mihi supponere;* Trucul. 804: Supposuit — Quoi ? — Sibi), et l'image entière lui est apparue.

Intortos mores (v. 38) est à rapprocher de *curuos mores* (3, 52). Les deux mots *intortos* et *extendit* s'éclairent l'un par l'autre.

Vinci laborat (v. 39) me paraît être une alliance de mots du genre de celle qu'on nomme *oxymoron* (1). Les deux métaphores *premitur* et *ducit sub pollice uultum* vont ensemble. *Artifex*, dans le sens d'*artificiosus*, est rare, mais non sans exemple (cf. Prop., 2, 31, 8: Quattuor *artifices*, uiuida signa, boues) (2). *Ducit uultum* est peut-être un souvenir d'Ovide (Mét., 1, 402: Saxa .. coepere... *ducere formam*) mêlé à un souvenir de Virgile (Én., 6, 848: Viuos *ducent* de marmore *uultus*).

L'expression *unum opus et requiem disponimus* (v. 43) paraît calquée sur la locution courante *disponere diem* (Suét.: Tib., 11: Forte quondam *in disponendo die* mane praedixerat quidquid aegrorum ciuitate esset uisitare se uelle. — Plin.: Epist., 9, 36, 1: Quaeris quemadmodum in Tuscis *diem* aestate *disponam*).

Foedere certo (v. 45) est une fin de vers de Virgile (Én., 1, 62). Perse développe ici un thème traité par Horace dans un passage des *Odes* (2, 17, 17-24). Il y a, en deux endroits, imitation directe: 1° Vtrumque nostrum incredibili modo *Consentit* astrum (Horace): — Amborum foedere certo *consentire* dies (Perse); — 2° Te *Iouis* impio Tutela *Saturno* refulgens Eripuit (Horace): — *Saturnum*que grauem nostro *Ioue* frangimus una (Perse). L'épithète de *grauis* donnée à Saturne rappelle aussi Properce (4, 1, 84): *graue* Saturni *sidus*. *Tenax ueri* remplace l'épithète *ueridicus*, consacrée lorsqu'il s'agit des divinités prophétiques (Catulle, 64, 306: *Veridicos Parcae* coeperunt edere cantus; — Cic.: De diuinat., 1, 45, 101: *Veridicae* uoces ex occulto missae esse dicuntur). Perse trouvait chez Horace (Carm. saecul., 25) « *ueraces* cecinisse *Parcae* » et (Od., 2, 16, 39) *Parca non mendax*. D'autre part, Ovide lui offrait l'épithète *tenacia* appliquée à *fata* (Pont., 1, 2, 63) (3). Notre poète a

(1) Jahn (p. 188 de l'éd. de 1843) estime que *uinci laborat* continue la métaphore *premitur*, et il interprète: *cum studio et labore uincitur*. Mais c'est l'âme qui travaille elle-même à être vaincue.

(2) Chez Cicéron (*Brutus*, 25, 96: *artifex stilus*), et Ovide (*Ars amat.*, 3, 556: *equum... artificem*), le sens de *artifex* est un peu différent.

(3) Cf. C. I. L. VI, 29426 (= Carm. epigr. 1164, 4, Büch.: « ... quem *Parca tenax* rapuit ».

combiné en quelque sorte les deux épithètes *uerax* et *tenax*, sans doute sous l'influence d'un souvenir de Virgile (Én., 4, 188) : « (fama) Tam ficti prauique *tenax* quam nuntia *ueri* ». Le vers 51 commence par une imitation de Virgile (Buc., 8, 107 : *Nescio quid certe est*) et s'achève par une fin de vers d'Horace (Epist., 2, 2, 187 : *temperat astrum*), dont Perse fait une expression nouvelle en changeant le rapport des mots : *astrum* devient sujet, et *me tibi temperat* se présente comme une métaphore hardie, qui marque le mélange, pour ainsi dire, des deux âmes. Ceci semble appartenir à Perse. Un trait aussi qui est bien dans sa manière, c'est le jeu de mots par lequel il rend au nom d'une constellation, la Balance, son sens premier, pour avoir l'occasion d'écrire ce membre de phrase descriptif (v. 47-48) : « Nostra uel *aequali suspendit* tempora *Libra* Parca tenax ueri. »

Le morceau suivant (v. 52-72) traite deux lieux communs. Le premier (v. 52-64) est développé dans le mode oratoire, avec une énumération *(... hic..., hic..., hic..., hunc..., ille...)*, une opposition (v. 52 : *hominum..., rerum...*), la reprise de la même idée sous deux formes différentes (v. 53 : uelle suum *cuique* est *nec* uoto uiuitur *uno ;* v. 60 : *crassos...* transisse *dies lucemque palustrem*), des allitérations (v. 53 : *u*elle.. *u*oto *uiu*itur... ; v. 55 .. *pip*er et *p*allentis...).

Les vers 52-53 sont un exercice de style sur l'adage *quot homines, tot sententiae* (1) (Tér.: Phorm., 454 ; — Cic.: De fin., 1, 5, 15). *Mille* a été suggéré par Horace (Sat., 2, 1, 27-28 : Quot capitum uiuunt, totidem studiorum *Milia*) ; l'épithète *discolor* vient également de lui (Epist., 1, 18, 3-4 : Vt matrona meretrici dispar erit atque *Discolor*). *Velle suum cuique est* n'est qu'un équivalent du *suus cuique mos* de Térence (Phormion 454 : quot homines, tot sententiae : *suos quoique mos) : mos* conduisait à *uelle* par l'intermédiaire de la locution *morem gerere alicui*, et l'emploi de l'infinitif comme substantif est un des tours favoris de Perse (cf. 1, 9, 27, 122 ; 3, 17, 18 ; 6, 39). *Nec uoto uiuitur uno* rappelle *aperto uiuere uoto* (Perse, 2, 7). En somme nous avons là, en deux vers, deux sentences frappées comme celles de Publilius Syrus (cf. 3, 38 ; 4, 42).

Les vers *Mercibus hic Italis mutat sub sole recenti Rugosum piper et*

---

(1) Voy. Otto : *Sprichw.*, p. 166 (homines 9).

pallentis grana cumini (54-55) ont leur thème chez Horace (Sat., 1, 4, 29-30) : *Hic mutat merces surgente a sole ad eum quo Vespertina tepet regio.* Perse ne parle que de l'Orient, qu'il désigne par l'expression recherchée de *sub sole recenti,* imitation du *sole nouo* de Virgile (Géorg., 1, 288), et, fidèle à son procédé constant, qui est de multiplier les termes descriptifs et concrets, il donne, en les relevant d'épithètes pittoresques, deux échantillons des denrées que le commerce apportait de l'Asie. Mais, pour caractériser la seconde, il se souvient encore d'Horace (Epist., 1, 19, 17-18) : « Quod si *Pallerem* casu, biberent *exsangue cuminum* ». Au vers 56, Perse s'est amusé à décrire la sieste avec une solennité épique. L'expression *irriguo somno* semble nouvelle, mais Lucrèce et Virgile avaient dit, l'un (4, 904-905) : « Nunc quibus ille modis *somnus* per membra quietem *irriget* », l'autre (Én., 1, 691-692) : « At Venus Ascanio placidam per membra quietem *Irrigat* ». Aux vers 57-58 (Hic campo indulget, hunc alea decoquit, ille In Venerem putris), notre poète s'est visiblement appliqué à être concis. Et il l'est, en effet, plus qu'Horace disant (Epist., 1, 18, 21) : *quem damnosa Venus, quem praeceps alea nudat.* Il a supprimé les épithètes et créé le tour hardi *in Venerem putris*. Le sens est, de toute évidence : « Celui-là est entièrement abandonné aux plaisirs de l'amour ». Mais d'où l'image est-elle tirée ? Rien ne nous autorise à croire (1) qu'elle soit née d'un contresens sur une phrase d'Horace (Od., 1, 36, 17) : « Omnes *in Damalin putres* Deponent oculos ». Perse a pu se rendre compte que *in Damalin* dépend de *deponent,* mais ramasser toute l'expression *putres deponent oculos* dans le seul mot *putris* appliqué à un homme qui se fond, pour ainsi dire, dans la volupté. L'expression équivaut alors à *ad libidinem pronus ;* elle fait songer au *corpora in Venerem soluunt* de Virgile (Géorg., 4, 198-199 : nec *corpora* segnes *In Venerem soluunt*), d'autant plus que *putrescere* signifie souvent *s'en aller en poussière* (2).

---

(1) Comme fait M. van Wageningen, dans son éd. des Satires de Perse, I, proleg., p. XXVII (cf. II, p. 75).

(2) M. Fiske (Lucil. and Pers., p. 142) ne tient pas un compte suffisant de la suite des idées lorsqu'il applique l'expression à la perte de la virilité. Il ne s'agit pas encore des conséquences de la débauche, mais de la débauche elle-même : sinon l'opposition marquée par *sed* (v. 58 : *sed* cum lapidosa cheragra)

Hunc alea decoquit (v. 57) est un tour insolite. On attendrait *Hic aleā decoquit* (cf. Cic.: Phil., 2, 18, 44: Tenesne memoria praetextatum *te decoxisse*) : Perse a-t-il été entraîné par des nécessités métriques à modifier une locution toute faite ? ou bien cet emploi de *decoquere* existait-il aussi dans le latin familier ou vulgaire (1) ?

Les vers 58-59 offrent un curieux travail de marqueterie. *Lapidosa cheragra* renchérit sur le *nodosa cheragra* d'Horace (Epist., 1, 1, 31: *Nodosa* corpus nolis prohibere *cheragra*) (2); *articulos* est encore un souvenir d'Horace (3) (Sat., 2, 7, 15-16: postquam illi iusta cheragra Contudit *articulos*). *Nodosa,* remplacé par *lapidosa,* reparaît sous une autre forme : ce mot évoque l'image d'une branche noueuse (cf. Perse, 3, 11: *nodosa harundo*) ; Perse développe et précise l'indication: *ueteris ramalia fagi* (cf. 1, 97). On reconnaît ici un souvenir de Virgile (Buc., 9, 9 : *Veteres,* iam fracta cacumina, *fagos*).

Le vers 60 (Tunc crassos transisse dies lucemque palustrem) fait allusion à la lourdeur proverbiale des Béotiens, causée, disait-on, par l'atmosphère de leur pays (Cic.: De fato, 4, 7 : « Athenis tenue caelum, ex quo etiam acutiores putantur Attici, *crassum* Thebis, itaque pingues Thebani; — Hor.: Epist., 2, 1, 244: Boeotum in *crasso* iurares aere natum »). *Crassos transisse dies* rappelle Tibulle (1, 4, 34): *Stul-*

---

ne se comprend plus. Aux yeux de M. Fiske, le modèle de Perse pour les vers 56-59 serait Lucilius (331-332 Marx) : « Quod deformis, senex *arthriticus* ac *podagrosus* Est, quod mancus miserque, exilis, *ramice magno* ». De *arthriticus* viendrait l'*articulos* de Perse ; *podagrosus* aurait été changé à dessein en *lapidosa cheragra; ramice magno* aurait suggéré in *Venerem putris,* les deux expressions s'appliquant à la hernie (cf. Juv., 10, 204-205 : nam coitus iam longa obliuio, uel si Coneris, iacet exiguus cum *ramice* neruus). Mais *ramex* vient de *ramus* — employé au sens de *membrum uirile* dans l'*Exodium* de Nonius (cf. Nonius, 116, 28) : par suggestion mentale, Perse serait revenu au sens originel du mot, ce qui l'aurait conduit à la métaphore *ramalia,* précisée par *ueteris fagi.* En réalité *articulos* ne vient pas de Lucilius, mais d'Horace (Sat., 2, 7, 16) ; le rapprochement entre *ramice magno* et *in Venerem putris* altère le sens de cette dernière expression, et *ramalia* a dû être suggéré par *nodosa cheragra* (Hor.: Epist., 1, 1, 31).

(1) Sur tout le passage, cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 48 et suiv.

(2) Cf. Ov.: Pont., 1, 3, 23: *nodosam ... podagram.*

(3) *Fregerit,* si c'est la bonne leçon, a pu être suggéré par *contudit,* rapproché du « ueteres, iam *fracta* cacumina, fagos » de Virgile.

tos praeteriisse dies. Lucem palustrem est hardi : l'adjectif *palustris* est ordinairement appliqué au sol (v. Sén. : Epist., 73, 16 : humus sterilis ac *palustris*).

Cultor enim iuuenum purgatas inseris aures fruge Cleanthea (v. 63-64) fait une courte allégorie. Perse ramène le mot *cultor* à son sens premier, ce qui le conduit à créer l'expression *fruge Cleanthea* pour désigner la philosophie stoïcienne. Dès lors le participe *purgatas*, au lieu de signifier simplement « bien nettoyées » (1), reprend la valeur qu'il a dans des locutions comme *purgare locum filice,* et le verbe *inserere* évoque nettement l'idée d'ensemencer ou de planter. Perse construit ce verbe d'une manière qui n'est pas courante (2). Les allégories de ce genre étaient ordinaires dans la philosophie morale. On lit chez Cicéron (Tusc., 2, 5, 13) : « *Cultura* autem animi philosophia est ; haec *extrahit* uitia *radicitus* et praeparat animos *ad satus accipiendos* eaque mandat iis et, ut ita dicam, *serit,* quae *adulta fructus uberrimos ferant* ». Mais Perse n'avait pas à remonter plus haut qu'Horace : celui-ci dit, en effet (Epist., 1, 1, 39-40) : « Nemo adeo ferus est ut non mitescere possit, Si modo *culturae* patientem commodet *aurem* » et (Epist., 1, 1, 7) : « Est mihi *purgatam* crebro qui personet *aurem* ». Seulement, l'ambition d'embellir son modèle l'a jeté dans une faute de goût : l'allégorie *purgatas inseris aures fruge Cleanthea* est une pure création de l'esprit ; transportée dans le domaine de la vision, elle ne donnerait qu'une image ridicule. On peut comparer (Sat., 1, 22) *auriculis alienis colligis escas.*

L'expression est plus simple dans le lieu commun par lequel se termine cette première partie de la satire (v. 64-72). J'y relève des mots et des tours empruntés au latin familier (3) : *uiatica* (v. 65 ; cf. Plaute : Capt., 449 ; — Horace : Epist., 1, 17, 54 ; 2, 2, 26) ; — *canthus* (v. 71), mot dont on usait couramment pour désigner la bande

---

1) Comme chez Horace (*Epist.*, 1, 1, 7) : « *purgatam* qui personet *aurem* ».

2) Perse a pu confondre, volontairement ou non, deux sens de *inserere* : d'une part *semer dans, planter dans*, et, de l'autre, *greffer sur* (cf. Virg. : *Georg.*, 2, 69 : Inseritur uero et nucis arbutus horrida fetu).

3) Il faut noter un peu plus haut (v. 62) le verbe *impallescere* : le latin familier multiplie les verbes inchoatifs ; celui-ci ne se rencontre pas avant Perse.

d'une roue, mais qui n'était pas considéré comme latin (Quint., 1, 5, 8: «... barbarismum pluribus modis accipimus. Vnum gente, quale fit si quis Afrum uel Hispanum Latinae orationi nomen inserat, ut ferrum, quo rotae uinciuntur, dici solet *canthus;* quanquam eo tanquam recepto utitur Persius») (1); — *quasi magnum* (v. 66), qui rappelle, bien que le sens soit un peu différent, le *ut magnum* d'Horace (Sat., 1, 4, 9-10 : in hora saepe ducentos, *Vt magnum*, uersus dictabat); — *cras* (v. 68) employé comme substantif (Atta, 9, Com. Rom. fragm.[3] Ribbeck, p. 190: cras est communis dies ; — Martial, 5, 58, 2 : Dic mihi, *cras istud*, Postume, quando uenit ?); — *paulum erit ultra* (v. 69: cf. 3, 78 : satis est ; 4, 9 : illud male (est) ; 5, 81 : ita est). Le tour *cum rota posterior curras* (v. 72) est à rapprocher de *quia non... iaces... bidental* (2, 27): il y a, de part et d'autre, ellipse de *ut* comparatif.

La métaphore *egerit hos annos* (v. 69) a peut-être sa source dans des expressions comme *egerere sentinam*, *egerere fluctus* (e naui) (Ovide : Mét., 11, 488), qui conduisent au sens de *paulatim exhaurire* (2). L'alliance de mots *cras hesternum,* de celles qu'on nomme *oxymora*, est assez pittoresque.

La comparaison de l'homme qui remet au lendemain ce qu'il pourrait faire aujourd'hui avec une roue de derrière qui ne rattrapera jamais la roue de devant (v. 70-72) remplace une autre comparaison familière dont Horace se sert pour exprimer une idée semblable (Epist., 1, 2, 41-42 : qui recte uiuendi prorogat horam Rusticus exspectat dum defluat amnis). Je n'en connais pas la source. L'image, en elle-même, est heureuse ; Perse aurait pu l'indiquer plus sobrement. Mais nous savons qu'il aime, dans les vers descriptifs, à multiplier les détails.

Le sermon philosophique qui forme la seconde partie de cette cinquième satire (v. 73-191) est écrit, en général, dans une langue

---

1. Selon Gustarelli *De Graeci sermonis ap. Pers. uestigiis*, p. 27 ; cf. Casaubon[3], *canthus* ne serait pas autre chose que le mot grec κανθός « quae orbem oculorum significat » : Perse et Martial l'ont appliqué par synecdoque à une roue. Mais auraient-ils été compris si le mot, quelle qu'en soit l'origine, n'était pas appliqué couramment au cercle de la roue ?

2. Valerius Flaccus dira de même (Argon., 8, 453-454) : tota querelis *Egerit*ur questuque *dies;* 5, 297-298 : nunquam tanto pauentibus ulla Nox Minyis *egesta* metu.

moins oratoire que l'épître initiale. Il se présente comme une série de dialogues, presque tous vivement menés. On peut considérer le premier comme s'étendant du vers 73 au vers 131 ; mais il n'y a pas, dans ce long morceau, unité parfaite de ton. Jusqu'au vers 90, le mouvement est rapide, le style presque simple. Comme mots et tours du langage familier, je signale : *scabiosus* (cf. 2, 13) ; — *tesserula* (le mot est chez Lucilius (84 Marx), mais dans un autre sens, celui de *tessella ;* cf. Varron (R. r., 3, 5, 18), qui l'emploie comme synonyme de *tabella) ;* — *agaso* (v. 76 ; cf. Plaute : Mercat., 852 ; Hor.: Sat., 2, 8, 72) ; — *uappa* (v. 77 : Hor.: Sat., 1, 5, 16 et 2, 3, 144) ; — *farrago* (au sens propre chez Virgile : Géorg., 3, 205) ; — *papae* (v. 79 ; cf. Plaute, Bacch., 207, etc.; Tér.: Eun., 317) ; — *adsigna* (v. 81 ; synonyme de *obsigna* qu'on trouve chez Plaute : Pers., 267; Epid., 308, etc.; — *pillea* (v. 82; cf. Plaut.: Amph., 462: Vt ego hodie raso capite caluos capiam *pilleum;* Horace a *pilleolus* ou *pilleolum:* Epist., 1, 13, 15); — *mendose* (v. 85 ; cf. Hor.: Sat., 2, 4, 25), adverbe qui appartenait peut-être au langage courant de l'exposition philosophique (cf. Lucr., 4, 501 ; Cic.: De inuent., 1, 6, 8) ; — « *licet* » *illud et* « *ut uolo* » *tolle* (v. 87 ; cf., 1, 49 : recti finem... recuso « *euge* » *tuum et* « *belle* ») : on peut comparer l'emploi de l'article grec dans des tours comme Ἰσχόμαχος γελάσας ἐπὶ τῷ « Τί ποιῶν καλὸς κἀγαθὸς κέκλησαι ; » (Xénoph.: Écon., 7, 3) (1) ; — *uindicta* (v. 88 et 125 ; cf. Hor.: Sat., 2, 7, 76) ; — *meus* (v. 88 = *mei iuris ;* cf. Tér.: Phorm., 587 : nam ego meorum solus sum *meus ;* même emploi de *suus* chez Plaute : Pers., 472 : « Ancilla mea quae fuit hodie *sua* nunc est », et de *tuus* chez Sénèque : Epist., 20, 1 : Si... te dignum putas qui aliquando fias *tuus*) (2) ; — *excepto si quid* (v. 90 ; cf. Hor.: Epist., 1, 10, 50 : *Excepto quod* non simul esses, cetera laetus) (3) ; — *rubrica,* mot que nous avons déjà rencontré (1, 66), mais dans un autre sens : c'est la première fois qu'on le trouve employé en poésie avec la signification qu'il avait prise dans la langue des jurisconsultes. Si *uetauit,* à la fin du vers 90, est la bonne leçon, il faut

---

1) Cf. Koch : *Gramm. grecque*, § 72, 7 (p. 243 de la traduction française).

(2) Cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 51.

3 Cf. Riemann et Goelzer : *Synt. comp. du grec et du latin*, § 624, rem. 2 (p. 702).

peut-être y voir un trait de réalisme : le poète met, dans la bouche de l'affranchi qu'il fait parler, une forme vulgaire (1).

Il y a, malgré tout, dans ces dix-huit vers, des expressions figurées :

Tresis (v. 76), formé comme *semissis* (Cic.: Epist. ad famil., 5, 10, 1) et *centussis* (Lucilius, 1172 Marx ; Perse, 5, 191), ne se trouve que chez Perse ; mais, si le poète a créé ce mot, c'est en s'inspirant d'une locution proverbiale bien connue (cf. Phoinix de Colophon (Gerhard, p. 137) : ἀξίους τριῶν χαλκῶν : Nicophon : fr. 12, 3 Kock (1, p. 777) : οὐκ ἄξιος τριωβόλου : Plaute: Poen., 463 : non homo *trioboli :* cf. 381 ; Cic.: l. l.: non semissis homo). De *tresis agaso* on peut rapprocher diverses expressions de Pétrone (45, 8 : sestertiarius homo ; 58, 5 : dominus dupondiarius ; 74, 15 : homo dupondiarius).

Le tour *momento turbinis exit Marcus Dama* (v. 78) est d'une heureuse concision et l'image est amusante : Perse avait présents à l'esprit ces mots d'Horace (Ars poet., 21) : « Amphora coepit Institui : currente rota, cur urceus *exit ?* », mais aussi l'expression *prodis ex iudice Dama Turpis* (Sat., 2, 7, 54-55), où *Dama* joue, au point de vue grammatical, un rôle un peu différent. *Momento turbinis* est calqué sur *horae momento* (Hor.: Sat., 1, 1, 7-8). Tout le passage n'est d'ailleurs qu'une amplification pittoresque de la phrase *heu steriles ueri quibus una Quiritem uertigo facit* (v. 75-76).

Les vers 79 à 81 sont ironiques : la répétition emphatique du nom de Marcus (*Marcus..., Marco..., Marco. ., Marcus..., Marce...*) souligne l'ironie.

Mera libertas (v. 82) est chez Horace (Epist., 1, 18, 8 : uult *libertas* dici *mera*) avec un tout autre sens : celui de *pure franchise.*

L'image *Stoicus hic aurem mordaci lotus aceto* (v. 86) est à rapprocher de celle que nous avons étudiée plus haut (Sat., 1, 126). L'expression doit quelque chose à deux passages d'Horace (Epist., 1, 17, 18 : *Mordacem* Cynicum sic eludebat ; Sat., 1, 7, 32 : Italo perfusus *aceto*) : mais elle rappelle en même temps une phrase de la première satire de Perse lui-même (1, 107-108) : *sed quid opus teneras mordaci radere uero auriculas* (2) ?

---

(1) On ne la retrouve que dans le *Pasteur* d'Hermas et chez Servius.

(2) Il faut encore signaler, au vers 89, une réminiscence d'Horace : « iussit quodcumque » Hor.: *Sat.*, 2, 3, 141 : « *iussit quod* splendida bilis ».

Du vers 91 au vers 131, le mouvement général est oratoire, mais le vocabulaire est encore celui de la causerie familière. *Sambucam* (v. 95) est le seul exemple que nous ayons de ce mot en poésie (cf. Scipion l'Afr., chez Macrobe : Saturn., 3, 14, 7 : docentur praestigias inhonestas, cum cinaedulis et *sambuca* psalterioque eunt in ludum histrionum). Je signalerai en outre : *Calo* (v. 95 : cf. Hor.: Sat., 1, 2, 44; 6, 103; Epist., 1, 14, 42); — *citius aptaueris*, tour usuel dont le type est *citius direrim* (Cic.: Phil., 2, 11, 25) ; — *garrit* (cf. Cic. : Ad Att., 12, 1, 2 : Cum coram sumus et *garrimus* quicquid in buccam : Hor. : Sat., 1, 9, 13; 10, 41; 2, 6, 77); — *inscitia* (v. 99 : cf. Hor.: Sat., 2, 1, 81 ; 2, 131 ; 3, 43 ; Epist., 1, 3, 33) : — *de rebus* (v. 104 : cf. Hor.: Sat., 1, 9, 4: dulcissime *rerum)* ; — *granaria* (v. 110; Hor.: Sat., 1, 1, 53; cf. Varr.: R. r., 1, 57, 1 : Triticum condi oportet in *granaria* sublimia quae perflentur uento); — *pelliculam* (v. 116 : cf. Hor.: Sat., 2, 5, 38); — *astutam* (v. 117 ; cf. Hor.: Sat., 1, 3, 62; 2, 3, 186; 5, 23); — *uapidus* (v. 117 et 148, la première fois au figuré, la seconde fois au propre ; cf. le double emploi de *uappa* chez Horace, au propre : Sat., 1, 5, 16 et 2, 3, 144, au figuré : Sat., 1, 1, 104 et 1, 2, 12; l'adjectif *uapidus* est aussi chez Columelle, 12, 5, 1); — *et quid tam paruum est* (v. 120), emploi elliptique de *tam* : — *nullo ture* (même vers : cf. 1, 58; 1, 122) ; — *semuncia* (v. 121 : cf. Asconius Pedianus, p. 48, 15 Kiessling et Schoell : bona eius propter aeris alieni magnitudinem *semuncia* uenierunt) ; — *strigiles* (v. 126 : cf. Plaute : Stich., 230 ; — Lucil. : 1283 Marx ; Hor.: Sat., 2, 7, 110) : — *nugator* (v. 127 ; cf. Plaute : Mil. gl., 1078 ; Capt., 275 ; — Lucil., 577 ; 1002 Marx).

L'allure des vers 91-92, volontairement solennelle, est en contraste avec l'expression, qui est ou veut être plaisante. Pour bien comprendre *ira cadat naso,* il faut se rappeler une phrase de la Satire 1 (v. 109-110) : « Sonat hic *de nare* canina littera ». *Rugosa sanna* a été suggéré par Horace (Epist., 1, 5, 22) : « ne sordida mappa *corruget nares* ». Mais *sanna* n'est que chez Perse, ici et dans la Satire 1, v. 62.

Le vers 92 présente une image qui semble à première vue tout à fait bizarre : *dum ueteres anias tibi de pulmone reuello.* On disait couramment, en parlant de ce que nous appelons « des contes de bonnes femmes », *fabellae aniles* (Cic. : De nat. deor., 3, 5, 12) ou *aniles fabulae* (Apulée : Apol., 25 ; — Minuc. Felix : Octau., 11, 2). L'ex-

pression est chez Horace, mais prise en bonne part (Sat., 2, 6, 77-78 : Ceruius haec inter uicinus garrit aniles Ex re fabellas). Chez Cicéron, elle est synonyme de la locution *superstitiones aniles,* dont il se sert aussi (ibid., 2, 28, 70). Perse a déjà nommé une grand'mère parmi les femmes dont les superstitions guettent l'enfant à son berceau (2, 31 : *ecce auia,* etc.). Mais ici il nous fait voir les aïeules elles-mêmes présentes, pour ainsi dire, dans l'homme sous la forme des erreurs qu'elles ont déposées en lui. Il leur donne l'épithète de *ueteres,* que le mot *auias* appelle naturellement, mais qui marque aussi la force de ces erreurs invétérées. Le poumon est peut-être indiqué à titre d'agent de la parole : les préjugés y sont, pour ainsi dire, en réserve, jusqu'au moment où ils s'expriment. Mais on peut admettre également l'explication du scoliaste : « De tuis praecordiis extrahere ». *Pulmonibus,* dit Ovide (Mét., 9, 201-202), *errat Ignis edax imis.* Perse a été mal inspiré dans ce vers, comme il l'est trop souvent lorsqu'il veut renchérir sur une expression d'Horace : car il s'est rappelé ici deux vers des *Épîtres* (1, 14, 4-5) : « Certemus, spinas animone ego fortius an tu *Euellas* agro et melior sit Horatius an res ». La métaphore, là, est très naturelle : chez Perse, nous n'avons que le tour de force d'un rhéteur, une métonymie qui, prise à la lettre, ne donnerait qu'une image ridicule (1).

L'expression *sambucam citius caloni aptaueris alto* (v. 95) fait songer au proverbe grec ὄνος λύρας ἀκούων ; cf. Diog. L., 7, 33 : « ἐπὶ τῶν ἀπαιδεύτων », dit-il ; cf. Ménand : fragm. 527 Kock, III, p. 151 ; — Lucien : Adu. indoct., 4) ou ὄνος λυρίζων (Macar., 6, 39) (2).

Altus, pour dire de *haute taille* (v. 95 : *caloni alto*), appartient au langage de l'épopée (Virg. : Én., 10, 737 : Pars belli haud temnenda, uiri, iacet *altus* Orodes).

Pour écrire le vers suivant, *Stat contra ratio et secretam garrit in aurem,* Perse s'est d'abord souvenu d'un vers des *Épîtres* d'Horace (Epist., 1, 1, 7) dont il avait, un instant avant (v. 63), utilisé une expression : *Est mihi purgatam crebro qui personet aurem.* Mais l'expression *purgatam aurem* lui a remis en mémoire un passage des *Satires* (2, 8, 77-78) : « In lecto quoque uideres Stridere *secreta*

(1) Cf. Schönbach, *op. cit.,* p. 51-52.

(2) Cf. Otto, p. 41 (asinus 5).

diuisos *aure* susurros ». Le verbe *garrit* ne convient guère à la majesté de la raison. Mais Perse s'est visiblement préoccupé de conserver à tout ce passage, malgré le ton didactique, la couleur d'une conversation familière (1).

Le thème des vers 100-104 est chez Horace (Epist., 2, 1, 114-116):

> Nauem agere ignarus nauis timet; habrotonum aegro
> Non audet nisi qui didicit dare; quod me licorum est
> Promittunt medici; tractant fabrilia fabri.

Perse retient les deux premiers traits, mais il les amplifie. Il enrichit le second de quelques détails pittoresques (Diluis elleborum; certo compescere puncto... examen), et il tire du premier la matière d'une petite scène à deux personnages, un laboureur et le dieu Mélicerte. Je ne vois pas bien quel peut être l'intérêt de l'épithète *peronatus* : faut-il entendre que ce genre de chaussure gênera le laboureur sur le navire? Le mot, qu'on ne trouve pas ailleurs, est une imitation de l'*ocreatus* d'Horace (Sat., 2, 3, 234). *Luciferi rudis* est une hyperbole : cet homme n'est même pas capable de distinguer Lucifer, la plus connue des étoiles. Le membre de phrase *exclamet Melicerta perisse frontem de rebus* est un souvenir d'Horace (Epist., 2, 1, 80) : *Clament perisse pudorem Cuncti paene patres.* Perse remplace *pudor* par *frons*, ce qui n'a rien d'extraordinaire (cf. Martial, 11, 27, 7 ; — Juv., 13, 242 : 8, 189 ; 11, 205), mais il donne à l'expression quelque chose d'inattendu et de plaisant en ajoutant *de rebus* (2). D'autre part, Mélicerte joue ici un rôle un peu ridicule, comme le Jupiter de la première satire d'Horace, les joues enflées par la colère (Sat., 1, 1, 20-22).

Natura medendi (v. 101) est un tour du langage philosophique (cf. Lucr., 1, 320 ; natura uidendi).

Tibi recto uiuere talo ars dedit (v. 104-105) est une imitation directe d'Horace (Epist., 2, 1, 176) : « Securus cadat an *recto* stet fabula *talo* ». L'expression était peut-être proverbiale, au moins chez les Grecs (Pind.: Isthm., 6, 12 (7, 17 Schroeder) : σύνεκεν ὀρθῷ ἕστασας ἐπὶ σφυρῷ : — Eurip.: Hel., 1449 : Ὀρθῷ δὲ βῆναι ποδὶ (3). Le tour *recto*

(1) Cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 52.
(2) Cf. *ibid.*
(3) Cf. Otto, p. 340 (talus).

uiuere talo rappelle *aperto uiuere uoto* (Perse, 2, 7) et *nec uoto uiuitur uno* (5, 53). Pour la construction de *dare* avec l'infinitif, on peut comparer Horace (Sat., 2, 3, 191) : « Di tibi *dent* capta classem *reddúcere* Troia) : ce n'est pas l'infinitif de but, mais un véritable complément direct (1).

Ne qua subaerato mendosum tinniat auro (v. 106) est une sorte de locution proverbiale analogue à *Nec tamen ignorat quid distent aera lupinis* (Horace : Epist., 1, 7, 23). On lit chez Pétrone (56, 3) : *Nummularius qui per argentum aes uidet.* L'adjectif *subaeratus* est un ἅπαξ εἰρημένον. On trouve chez Pétrone (32, 3) *subauratus,* mais dans le sens de *légèrement doré.* Il est probable que Perse traduit ici le grec ὑπόχαλκος (Platon : Républ., 415 B : ἐάν τε σφέτερος ἔκγονος ὑπόχαλκος ἢ ὑποσίδηρος γένηται, μηδενὶ τρόπῳ καταλεήσουσιν. Cf. Plut. : De educ., 2, p. 1 B ; Themist. : Or., 21, p. 247 B). *Tinnitus* est chez Virgile (Géorg., 4, 64, et Én., 9, 809), mais *tinnire* semble appartenir au latin archaïque (Enn. ap. Macr., 6, 3, 3) ou familier (Plaute : Trin. 1004 et ailleurs ; — Cic. : Ad Att., 14, 21, 4 : Exspecto ... ecquid Dolabella *tinniat*).

Au vers 108 (Illa prius *creta,* mox haec *carbone notasti*), Perse se tient très près d'Horace (Sat., 2, 3, 246) : « Quorsum abeant ? Sani ut *creta an carbone notati ?* » (cf. aussi Perse, 1, 110). Et il semble que, chez lui comme chez Horace, il y ait une allusion aux habitudes judiciaires des Grecs : les juges, à Athènes, rendaient leurs sentences avec des cailloux blancs pour l'acquittement, noirs pour la condamnation. On peut comparer Pline le Jeune (Epist., 1, 2, 5) : « Si modo tu fortasse errori nostro *album* calculum adieceris ».

Modicus uoti (v. 109) ne paraît pas se rencontrer avant Perse ; mais Velleius Paterculus (1, 12, 4) avait dit *modicus uirium* et Columelle (7, 6, 3), *immodicus libidinis.* Je citerai aussi Salluste (Hist., 1, 150 Maurenbr.) : *immodicus animi :* car l'emploi du génitif *animi* dans cette locution n'est pas du type *incertus animi* (2).

L'épithète *dulcis* (v. 109 : *dulcis* amicis) était consacrée lorsqu'on parlait des amis (v. Cic. : Lael., 24, 90 (citation de Caton) : « ... eos

---

(1) Voy. Brenous, *op. cit.*, p. 279 et suiv.

(2) Cf. Riemann, *Synt. lat.*[6], p. 123 § 60, 3°, rem. 3).

amicos, qui *dulces* uideantur » ; — Hor. : Sat., 1, 3, 69 : *amicus dulcis...* : ibid., 139-140 : *dulces ... amici;* mais le tour *dulcis amicis* (« bon pour tes amis ») était peut-être nouveau ; il aura été, je pense, suggéré par le rapprochement de la locution *dulcis amicus* et de la fin de vers « *ignoscis amicis ?* » (Hor. : Epist., 2, 2, 210).

Horace avait dit (Epist., 1, 16, 63) : « Qui melior seruo, qui liberior sit auarus *In triuiis fixum* cum se demittit ob *assem ?* » Perse a voulu rendre l'acte de l'avare plus répugnant encore : *Inque luto fixum,* dit-il (v. 111). Il accentue du même coup la couleur populaire de l'expression. Il lisait d'ailleurs chez Lucilius (659 Marx) : « Mordicus petere aurum e flamma expediat, *e caeno* cibum ». Pétrone dit de même (43, 1) : « Paratus fuit quadrantem *de stercore* mordicus tollere ».

Transcendere est encore un souvenir d'Horace (Sat., 2, 7, 72-73) : « uasa *Praetereo* sapiens argentea ».

Mouere saliuam alicui était une locution courante (voy. par ex. Sén. : Epist., 79, 7 : Aut ego te non noui aut Aetna *tibi saliuam mouet*). Perse lui substitue une manière de parler hyperbolique : la convoitise de l'avare lui fait si bien venir l'eau à la bouche qu'il est obligé d'avaler sa salive. A cette salive Perse attribue plaisamment l'épithète de *Mercurialem*. Il se souvient peut-être du surnom que les carrefours avaient donné au spéculateur Damasippe (Hor. : Sat., 2, 3, 24 et suiv. : Hortos egregiasque domos mercarier unus Cum lucro noram : unde frequentia *Mercuriale* Imposuere mihi cognomen compita). Les négociants de Rome étaient réunis en corporation sous le nom de *Mercuriales* (voy. T.-Liv., 2, 27, 5 ; — Cic. : Ad Quint. frat., 2, 5, 2) (1) : on peut se demander si Perse ne s'est pas proposé de lancer contre eux un trait de satire.

Faut-il lire, au vers 112, *glutto* ou *gluttu ? Gluttu,* qui est la leçon du *Pithoeanus*, ne se trouve pas ailleurs : le mot serait un équivalent du substantif verbal inusité *glutitus.* En revanche, on rencontre dans l'Anthologie latine (II, p. 406 ; ibid., 466 : cf. Festus s. u.

---

1 Cf. Waltzing : *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains* (Louvain 1895 : I, p. 35 et 41 ; II, p. 250. Cf. aussi Schönbach, *op. cit.*, p. 53.

Ingluuies, p. 80, 5 Müller, 99, 21 Lindsay) *glutto, onis* (Credit *glutonem* se rusticus inde uocari). On sait que les substantifs de ce type sont fréquents dans le latin familier : les satires de Lucilius en contenaient un grand nombre (par exemple *furco, comedo, combibo, mando*). D'autre part le glossaire Philoxénien (Gl. L., II, 34, 36 L. et G.) contient le mot *gluttus* donné pour un équivalent de Βρογχός (1) (cf. Theodorus Priscianus, IV (p. 313 a) ; Dynam., 2, 94).

Dans les vers 115 et suivants, les métaphores, au premier abord, paraissent tout à fait incohérentes. Passe encore pour *nostrae farinae :* il semble que l'emploi figuré du mot *farina,* dans le sens de *genus,* fût une manière de parler populaire : d'où cette plaisanterie de Cassius de Parme contre Auguste (Suét.: Aug., 4) : « Materna tibi *farina* ex crudissimo Ariciae pistrino ». Mais comment Perse peut-il reprocher à son interlocuteur tout à la fois de ne pas changer de peau et de revêtir un extérieur brillant sous lequel se dissimulent ses vices ? En réalité, le mot *pellicula* désigne ici ce qui est le propre de l'individu : on connaît la locution proverbiale *continere se intra pelliculam suam* (Porphyrion : in Hor. Sat., 1, 6, 22 ; cf. Mart., 3, 16, 6). L'expression étant prise ici en mauvaise part, on ne saurait condamner, en l'absence de tout témoignage contraire, l'explication du scoliaste : « Tractum est ab anthiope quae (Aethiope qui *Jahn*) non mutat pellem suam (2), nec pardus uarietatem suam, sed in qua pelle natus est in ea moritur ». Quoi qu'il en soit, Perse, dans ce vers, n'attache pas au mot *pellicula* l'idée d'apparence extérieure, et on pourrait rendre le mot par *le vieil homme.* Au contraire, *frons* ne peut signifier que *le dehors* (cf. Cic.: Epist. ad famil., 1, 9, 17 : *fronte* atque uultu ; — Phèdre, 4, 2, 5-6 ; — Sén.: Consol. à Helvia, 5, 6). L'expression *astuta uolpes* est empruntée à Horace (Sat., 2, 3, 186), mais sans que Perse ait rien retenu du contexte (imitata leonem) : car il n'y a ici aucune allusion à la fable du lion et du renard (3) ; l'antithèse entre *fronte politus* et *uapido in pectore* ne permet pas de s'y tromper, et il faut

---

(1) Cf. Walde : *Latein. etymol. Wörterb.* s. u. *gluttus.*

(2) Otto, p. 7 (Aethiops) rapproche Αἰθίοπα σμάχεις (Zenob., I, 46 ; Diog. L., 1, 45.

(3) Voy. *Fabul. Aesop.*, ed. Halm. (Leipzig, 1860), p. 20, n° 41 (cf. Némethy, p. 278 de son éd. des Satires de Perse, note).

entendre : « Tu restes au dedans le renard que tu étais précédemment ». La comparaison de l'homme fourbe et vicieux avec un renard était passée en proverbe (Aristophane : La Paix, 1067 : κέπφοι τρήρωνες ἀλωπεκιδεῦσι πέπεισθε ; Cheval., 1069 : Φιλόστρατος ἡ κυναλώπηξ : — Themistius : Or. 22, p. 279 A : φύονται δέ τινες καὶ ἐν ἀνθρώποις ἀλώπεκες. Cf. aussi Archiloque : fragm. 89 Bergk : κερδαλέη ἀλώπηξ) (1). Enfin Horace n'a-t-il pas dit (Ars poet., 437) : « Nunquam te fallent animi *sub uolpe* latentes » ? Il est vrai que *sub uolpe,* chez lui, signifie *sub pelle uolpina* (2).

La métaphore *funem reduco* (v. 118) est préparée par *relego :* car on dit bien *relegere filum* (Ov. : Mét., 8, 173 : *filo est inuenta relecto*). De quelle corde s'agit-il ici ? Perse a pu songer à deux passages d'Horace : 1° Sat., 2, 7, 20 : « Qui iam contento, iam laxo *fune* laborat » ; — 2° Epist., 1, 10, 48 : « Tortum digna sequi potius quam ducere *funem* ». Mais pour comprendre ces vers d'Horace, il n'est pas nécessaire d'assigner à la corde un usage déterminé, tandis que, chez Perse, il est question, je pense, d'une longe ou d'une laisse.

L'emploi de *exsere* (v. 119) avec *digitum* est métaphorique : les Grecs disaient προτείνειν ou ἐκτείνειν (voy. Diog. L., 7, 1, 104 ; — Épict. : fragm. 53 Schweigh. ; — Plut. : De Stoic. repugn., 26 p. 1046 C) ; Cicéron dit *proferre* (Pro Caecina, 25, 71) ou *porrigere* (De fin., 3, 17, 57). On trouve chez Tite-Live (7, 10, 5) *exserere linguam,* image beaucoup plus juste que *exserere digitum*.

Les onze vers qui viennent ensuite (120-131) sont remplis d'imitations et de réminiscences d'Horace :

1° *Haereat in stultis* (v. 121) a été suggéré par *stultis haerentia* (Hor. : Sat., 1, 3, 77).

2° *Haec miscere nefas* (v. 122) fait songer à *miscebis sacra profanis* (Epist., 1, 16, 54).

3° Le trait *cum sis cetera fossor, tris tantum ad numeros satyrum* (3) *mouearc Bathylli* (v. 122-123) est sorti du rapprochement d'un passage des *Odes* avec un vers des *Épîtres* (Od., 3, 18, 15-16 : Gaudet inuisam pepulisse *fossor Ter* pede terram ; — Epist., 2, 2, 125 : Nunc *satyrum,* nunc agrestem Cyclopa *mouetur*). Mais le nom de Bathylle

(1) Cf. Otto, p. 379 (uulpes 1).

(2) Cf. le passage d'Épictète cité *supr.*, p. 299.

(3) Pour la leçon *satyri,* v. mon édition.

donne à l'expression de Perse un air de proverbe : Bathylle, en effet, pantomime célèbre du temps d'Auguste, était resté le type du danseur excellent (Phèdre, 5, 7, 5 ; — Juv., 6, 63 ; — cf. Sén. le Père : Contr., 3, praef. 10).

4° Le vers 124 est fait presque tout entier de lambeaux d'Horace : *Liber, liber sum* (Sat., 2, 7, 92) ; — *unde datum sentis* (Sat., 2, 2, 31) ; — *rerum* imperiis hominumque *Tot* tantisque minor (Sat., 2, 7, 75-76); — Et mihi res, non me *rebus subiungere* conor (Epist., 1, 1, 19). Perse, évidemment, savait son Horace par cœur, et il est difficile, ici, de faire la part de la réminiscense et celle de l'imitation directe.

5° Le vers 125 (*An dominum ignoras nisi quem uindicta relaxat*) a sa source dans la Satire 7 du livre 2 : « Tune mihi *dominus*... quem ter *uindicta* quaterque Imposita haud unquam misera formidine priuet ? » (v. 75-77). Mais Perse a voulu être plus concis que son modèle : son vers est frappé comme une sentence (cf. 3, 38 ; 4, 42 ; 5, 52-53).

6° *I puer* (v. 126) est un emprunt littéral (Sat., 1, 10, 92).

7° Il faut mettre en regard les vers 127-129 et deux vers d'Horace (Sat., 2, 7, 81-82) : « Seruitium acre, dit Perse, Te nihil impellit nec quicquam *extrinsecus* intrat Quod *neruos* agitet » ; et Horace : « Tu mihi qui imperitas, alii seruis miser atque Duceris ut *neruis alienis* mobile lignum ». Mais *extrinsecus intrat* est une sorte de jeu de mots lourd et pédantesque : pour bien comprendre de quoi Perse veut parler, nous devons nous rappeler l'expression d'Horace, si simple et si nette.

8° *Qui tu impunitior* (v. 130) vient encore de cette Satire 7 du livre 2 qui a tant fourni à Perse dans tout ce morceau (Sat., 2, 7, 105 : *Qui tu impunitior* illa . . . captas). *Atque* pour *quam* (v. 131) est dans les *Épodes* (15, 5) : « *Artius atque* hedera procera adstringitur ilex ».

Les vers 126-127 laissent voir, en outre, l'imitation de Lucilius (1002 Marx : quom (1) me hoc tempore, *nugator,* cognoscere non uis).

Dans l'apologue de l'homme entre la Cupidité et la Mollesse, les ordres précipités, l'accent impérieux de la première font un amusant contraste avec la couleur poétique du discours de la Mollesse. Mais

(1) Conjecture pour *quam*, suggérée par le présent passage de Perse. Il s'agissait, semble-t-il, d'un affranchi qui feint de ne pas reconnaître son maître.

l'art n'est pas moins raffiné d'un côté que de l'autre. Je note la répétition de *surge,* l'anthithèse *negas : instat,* les asyndètes *castoreum, stuppas, hebenum, tus, lubrica Coa ; tolle..., uerte..., iura.* Remarquons aussi ce qu'il y a de plaisamment hétéroclite dans l'énumération des vers 134-135. On s'est demandé si l'expression *lubrica Coa* (v. 135) n'était pas née d'une erreur de mémoire de Perse : Horace a dit, en effet (Sat., 2, 4, 29-30) : « ... albo non sine *Coo. Lubrica* nascentes implent conchylia lunae ». On ajoute qu'avec le mot *Coa,* qui désigne des tissus de Cos (cf. Hor.: Sat., 1, 2, 101), *lubrica* n'a pas de sens. Mais *Coa,* ce sont ici, je pense, les vins de Cos, comme *Surrentina,* chez Horace (Sat., 2, 4, 55), ce sont les vins de Sorrente. Dès lors Perse a pu relever ce mot de l'épithète qu'Horace applique à *conchylia.* Sur les qualités laxatives du vin de Cos mêlé d'eau de mer, on peut lire Pline (N. H., 14, 73 ; cf. Priap., 51, 10 Büch.: Sorbumque uentres *lubricos* moraturum). Le vers 136 (Tolle recens primus piper ex sitiente camelo), avec l'allitération *primus piper* et la disposition savante des mots, est fort élégant. Il est librement imité de Lucilius (198-199 Marx) : « Sicuti cum *primos* ficos propola *recentis* Protulit et pretio ingenti dat primitus paucos ». Lucilius a fourni également le mot grec *saperdas* (54 Marx : Occidunt, Lupe, *Saperdae* te et iura siluri). L'exclamation *Eheu,* fréquente chez les comiques (Plaute : Capt., 152; Pseudol., 81, 259; Rud., 512, etc.; — Tér.: Heaut., 83, etc.; cf. Hor.: Sat., 1, 3, 66; 2, 3, 156), se trouve aussi dans la haute poésie. Mais, ici, le mouvement seul est pathétique ; la langue est faite d'expressions familières : *Verte* (Plaute : Curcul., 484 ; cf. Tér.: Phorm., 780); — *baro,* écrit quelquefois *uaro,* mot du vocabulaire de Lucilius (1121 Marx), qui n'est pas chez Horace, mais se rencontre plusieurs fois chez Cicéron, dans la correspondance (Epist. ad famil., 9, 26, 3 : ille *baro* te putabat quaesiturum : Ad Att., 5, 11, 6) et dans les traités philosophiques (De fin., 2, 23, 77 : *nos* barones *stupemus;* De diuin., 2, 70, 144 : *baro!*); on le retrouve chez Pétrone (53, 11; 63, 7 et 10); — *regustatum* (cf. Cic., Ad Att., 13, 13, 3 et 48, 2, passages où le verbe *regustare* est pris au figuré) ; — *digito terebrare* (Suét.: Tib., 68) (1). J'ajoute à cette énumération deux mots du vers 140, *pellis* au sens de *sac* (cf. Pétrone, 102,

1 La construction absolue de *peraqes* (v. 139) est peut-être un hellénisme = διάγειν.

8, et *œnophorum* (cf. Lucil., 139 Marx ; Hor.: Sat., 1, 6, 109), ainsi que le tour *ocius ad nauem* (cf. Tér.: Andr., 724: « accipe a me hunc *ocius !* » et Perse, 3, 7-8 : *ocius* adsit huc aliquis).

La Mollesse prend d'abord un ton à demi oratoire, à demi épique pour railler une ardeur qu'elle juge insensée, puis le ton de l'ode bachique pour chanter une morale facile. Le poète marque lui-même la transition par l'expression *nihil obstat quin trabe uasta Aegaeum rapias* (v. 141-142). Pour ne rien dire de *trabs,* qui se trouve deux fois encore chez Perse comme synonyme de *nauis* (1, 89 et 6, 27), l'expression *Aegaeum rapias* est une imitation de Virgile, qui dit volontiers *corripere campum, spatia, spatium* (Én., 5, 145, 316; 6, 634; cf. 11, 531: *arripuitque locum;* cf. aussi Catulle, 35, 77: *uiam uorabit*) (1).

Quo deinde, insane, ruis ? quo ? Quid tibi uis ? (v. 143-144): ce début véhément rappelle Virgile (Én., 5, 741): *Quo deinde ruis ?* et deux passages d'Horace: *Quo, quo scelesti ruitis ?* (Epod., 7, 1) et *Quid uis, insane ?* (Sat., 2, 6, 29; cf. Cic.: De orat., 2, 67, 269: *Quid tibi uis, inquit, insane ?*). La phrase suivante est pleine d'une emphase voulue : Perse relève de l'hyperbole *urna cicutae* le vers d'Horace dont il se souvient ici (Epist., 2, 2, 53 : Quae poterunt unquam satis expurgare cicutae). L'expression *mare transilias* (v. 146) est tout à fait poétique (Hor.: Od., 1, 3, 23-24 : non tangenda rates *transiliunt* uada). La description contenue dans les vers 146-148 est des plus élégantes : on y trouve, combinés, des souvenirs d'Ovide (Fast., 3, 587: Dumque parant *torto* subducere carbasa lino; — Trist., 5, 12, 21: ingenium longa robigine *laesum*) et de Virgile (Én., 4, 573 : Vigilate, uiri, et considite *transtris*). L'emploi métaphorique de *laedere* appartient à la haute poésie ; mais, d'autre part, les mots *cannabis*, *rubellum*, *uapida, obba* (2) sont empruntés au langage familier : il y a donc ici

---

(1) M. Fiske (*Lucil. and Pers.*, p. 143) pense que Perse a pris quelques-uns des traits de cette scène au livre 8 de Lucilius. Mais les rapprochements qu'il fait, entre Lucil. 317 (Marx) et Perse 132, Lucil. 318 et Perse 149-150, semblent peu concluants.

(2) *Cannabis* ne se trouve chez aucun autre poète : on peut cependant rapprocher, si la restitution est exacte, Lucilius (1324-1325 Marx): « uidimus < *uinctum thomice cann* > *abina* »; le diminutif *rubellus* est chez Pline l'Ancien (*N. H.*,

une sorte de parodie. Les vers 149 et 150 offrent une antithèse entre *quincunce modesto* et *auidos deunces*, et la phrase tout entière est très recherchée, qu'on lise, au vers 150, *pergant sudare* ou *peragant sudore*. Il ne semble pas que *fenore pecuniam nutrire* fût une métaphore courante. On ne trouve que *fenore pecuniam occupare* (Cic.: Pro Flacc., 21, 51 ; — Donat : Ter. in Phorm., 5, 2, 15), *fenus exercere* (Dig., 12, 1, 33 ; Tac.: Ann., 6, 16 ; Suét.: Vesp., 1, 3). Sans doute avons-nous ici une création de Perse, qui s'est inspiré du *nummos alienos pascet* d'Horace (Epist., 1, 18, 35). L'épithète *auidus* est transportée de l'usure elle-même (Lucain : Phars., 1, 181 : *usura uorax* ; Stace : Silu., 2, 2, 151 : *auidum fenus*) au taux de l'usure ; elle a suggéré le *modesto* qui accompagne *quincunce*. *Peragere* peut être pris pour un synonyme de *exercere* (cf. Ov.: Fast., 4, 693 : ille suam *peragebat* humum); nous disons : *faire travailler* ; seulement, comme le sujet est *nummi*, il est plus simple d'entendre le mot au sens d'*achever, réaliser* (1).

Les trois derniers vers du discours (151-153) sont coulants et faciles : c'est une amplification du *carpe diem* d'Horace (Od., 1, 11, 8) où entrent des éléments empruntés à Horace lui-même (Od., 3, 29, 48 : *fugiens... hora* ; — 4, 7, 16 : *Puluis* et umbra sumus, — 1, 4, 16 : Iam te premet nox fabulaeque *Manes* ; — Epist., 1, 13, 9 : *fabula fias* ; — Sat., 2, 6, 97 : *Viue memor* quam sis aeui breuis ; — Epist., 2, 1, 144 : *Genium* memorem breuis aeui ; — Od. 1, 11, 7-8 : Dum *loquimur*, fugerit inuida Aetas).

Le verbe *oberrare* (v. 156) (2) est là sans doute pour rappeler l'*erro*

14, 23 : « Proxima dignitas Nomentanis (uitibus) rubente materia quapropter quidam *rubellas* appellauere uineas ». Le mot *obba* est chez Varron (ap. Non., p. 545). On lit chez Aulu-Gelle, 16, 7 : « Laberius in mimis quos scriptitauit... (4)... obsoleta quoque et maculantia ex sordidiore uulgi usu ponit ... 9 ... in mimo qui inscribitur Natal *cippum* dicit et *obbam* ». Le latin vulgaire avait sans doute conservé le mot : Tertullien s'en sert (Apol., 13).

(1) Ou peut-être de *dévorer* : cf. *Sat.*, 6, 22 : « bona dente grandia *peragit* puer » ; la métaphore continuerait alors *nutrieras* ; cf., d'ailleurs, mon édition de Perse.

(2) Pour la construction de *oberrare* pris absolument, cf. Plin. : *N. H.*, 29, 60 : Haec (sc. mustela) autem quae in domibus nostris oberrat.

d'Horace (Sat., 2, 7, 113 : teque ipsum uitas fugitiuus et *erro*) : la liberté de l'homme en proie aux passions, c'est tout au plus celle de l'esclave qui flâne et s'attarde loin de la maison (cf. Digest., 21, 1, 17, 14). Le mouvement, dans les derniers vers du passage, est emprunté à Horace (Sat., 2, 7, 91 et suiv.: Eripe turpi *Colla* iugo : « Liber, liber sum », dic age ! Non quis ; Vrget enim dominus mentem non lenis et acres Subiectat lasso stimulos uersatque *negantem*). Quant à l'image du chien qui traîne après lui un long bout de sa chaîne, elle ne doit à Horace que des détails (Sat., 2, 7, 70-71 : Quae belua ruptis, *Cum* semel *effugit,* reddit se praua *catenis* ?)

Les vers 161-174, où Perse a refait après Horace une scène de l'*Eunuque,* font regretter l'élégante simplicité de Térence. Horace avait eu le bon goût de respecter presque toujours, autant que la différence des rythmes le lui permettait, le texte de son modèle. Sans doute Perse, qui a modifié la portée morale du morceau et qui peut-être a pris à Ménandre des traits négligés ou retouchés par Térence, devait en user plus librement, mais il aurait pu conserver le ton.

Siccis cognatis (v. 163-164) est une expression peu naturelle : l'emploi de *siccis* pour dire *seueris* ou *sobriis* a quelque chose de légèrement plaisant (cf. Plaute : Asin. 857 ; — Lucilius, 239 Marx ; — Hor.: Od., 1, 18, 3 ; Epist., 1, 19, 9) qui est ici une fausse note. La phrase *an rem patriam rumore sinistro limen ad obscaenum frangam, dum Chrysidis udas ebrius ante fores extincta cum face canto,* avec ses allitérations et les épithètes dont elle est chargée, a de l'emphase. Perse semble combiner ici deux passages, l'un d'Horace, l'autre d'Ovide (Hor.: Sat., 2, 3, 18-19 : Postquam omnis *res* mea *Ianum Ad medium fracta est :* — Ov.: Fast., 5, 339 : *Ebrius ad* durum formosae *limen* amicae *Cantat*). Il y a ajouté une énigme : *udas... ante fores extincta cum face :* en cherchant bien, on peut arriver à deviner que si la torche est éteinte, c'est qu'il pleut, et on comprend alors que la porte est mouillée par l'eau du ciel. Mais s'en aviserait-on si on ne pouvait s'aider de quelques rapprochements (Hor.: Od., 3, 10, 19-20 : Non hoc semper erit *liminis* aut *aquae Caelestis* patiens latus : — Tib., 1, 2, 29-30 : Non mihi pigra nocent hibernae frigora noctis, Non mihi, cum multa decidit *imber* aqua : — Ov.: Ars amat., 2, 237 : Saepe feres *imbrem* caelesti nube solutum) ? — *Sapias* (v. 167) est sans doute un souvenir d'Horace (Od., 1, 11, 6 : *sapias,* uina liques), mais l'impératif

percute me porte à admettre, en même temps, l'influence d'un vers d'Ovide où *sapias* est l'équivalent de *si sapies* (Am., 1, 4, 29: Quod tibi miscuerit, *sapias,* bibat ipse iubeto).

Fidèle au procédé qu'il applique si souvent à Horace, Perse a embelli Térence avec Térence lui-même : le trait *solea... obiurgabere rubra* est pris d'une autre scène de l'*Eunuque* (1026-1028 : Egone? ut Thaidi me dedam et faciam quod iubeat. — Quid est? — Qui minus, quam Hercules seruiuit Omphalae? — Exemplum placet. Vtinam tibi commitigari uideam *sandalio* caput). Quant au tour, il appartenait peut-être au langage familier (cf. Pétr., 34, 2 : *colaphis... obiurgari* puerum... iussit; — Suét.: Gaius, 20 : *ferulis obiurgari :* cf. Oth., 2).

La dernière partie est, presque tout entière, descriptive. Le vocabulaire offre quelques mots remarquables. *Festuca* (v. 175) est chez Plaute (Mil. gl., 961 : Quid ea ? ingenua an *festuca* facta e serua liberast? — Cf. Gaius : Instit., 4, 16 : *Festuca* autem utebantur quasi hastae loco, signo quodam iusti domini) ; — *palpus* ou *palpum* (v. 176) est également un mot de Plaute (1) : Amph., 526 : « timidam *palpo* percutit » ; cf. Mercat., 153 ; Pseud., 945 : « mihi optrudere non potes palpum » ; — *apricus* (vers 179) est chez Virgile (Én., 5, 128 : *apricis* statio gratissima mergis), mais c'est probablement le mot *apricatio* et la chose elle-même qui ont suggéré à Perse l'expression *aprici senes* (cf. Cic.: De Senect., 16, 57 : « Vbi enim potest illa aetas (senectus) aut calescere uel *apricatione* melius uel igni aut uicissim umbris aquisue refrigerari salubrius? ») ; — le mot grec *thymus* (v. 183) est déjà chez Horace (Sat., 2, 5, 44) ; — on trouve *recutitus* (v. 184) chez Pétrone (68, 8 : duo tamen uitia habet, quae si non haberet, esset omnium numerum : *recutitus* est et sterlit) ; — *uaricosus* (v. 189) fait partie du vocabulaire de Lucilius (801 Marx ; cf. Pomponius, ap. Non., 143, 26 = Ribbeck : Com. rom. fragm.[3], p. 287, 16 : Nupsit posterius dotatae uetulae, *uaricosae*), de même que *centussis* (1172 Marx : Fanni *centussis* misellus).

Ducit hiantem (v. 176) rappelle une fin de vers d'Horace (Sat., 1, 2, 88 : emptorem *inducat hiantem* ; — *cretata ambitio* est une combi-

(1) En effet, il n'y a pas lieu de voir dans le mot *palpo* un nominatif, comme on l'a fait longtemps sur la foi de Priscien (*G. L.*, II, p. 121, 18 Keil).

naison assez heureuse du concret et de l'abstrait ; — *cicer ingere large... populo* me semble d'un bon comique : Horace avait dit seulement (Sat., 2, 3, 182-183) : « In *cicere* atque faba bona tu perdasque lupinis, Latus ut in circo spatiere et aeneus ut stes ».

Les vers 179-184 sont intéressants parce qu'ils paraissent offrir des détails dessinés d'après nature. Mais tout n'y est pas clair. Il semble que *Herodis dies* soit une périphrase pour désigner le sabbat ; peut-être est-elle d'origine vulgaire, car « le nom d'Hérode, resté populaire à Rome, servit à personnifier la religion juive » (1) ; — on reconnaît dans l'expression *rubrumque amplexa catinum cauda natat thynni* le souvenir d'un vers d'Horace (Sat., 2, 4, 77) : « Angustoque *uagos* pisces urgere *catino* ». Mais la plaisanterie est moins jolie puisqu'elle se réduit à un jeu de mots sur *natat* ; — *tumet* fait avec *fidelia* (v. 183) une métaphore forcée, tandis que Phèdre avait pu dire très bien (2, 7, 3) : « *Tumentes* multo saccos hordeo ». En revanche, il faut louer le choix des épithètes *rubrum* et *alba* : elles suffisent à indiquer qu'il s'agit d'une vaisselle très ordinaire ; et, en effet, la plupart des Juifs de Rome étaient pauvres ou vivaient pauvrement ; — *recutita sabbata* (v. 184) est une figure hardie pour *sabbata recutitorum*, et Perse préfère *palles* à *metuis* comme plus concret ; — l'expression très concise *incussere deos*, qui équivaut à *incussere deorum timorem*, est, je pense, imitée de Virgile (Én., 5, 679) : « *Excussa*que pectore Iuno est ».

Le vers final est bien dans le goût des plaisanteries populaires. On peut comparer Plaute (Capt., 274) : « Eugepae, Thalem talento non emam Milesium ».

J'indique, en terminant, que cette satire est une de celles où la coordination se trouve le plus fréquemment substituée à la subordination, dans la seconde partie tout au moins : 74-75 *emeruit... possidet* ; 78 *uerterit...* dominus,... *exit* Marcus Dama ; 81 *Marcus dixit, ita est* ; 84-85 : *licet...: non sum...?* 93-95 : non praetoris *erat... aptaueris* alto ; 100-101 *Diluis* elleborum... : *uetat* hoc... ; 119 digitum *exsere, peccas* ; 132 Mane... *stertis* : « Surge, *inquit* Auaritia... ; 153 huncine... *sequeris ?... oportet* ; 168 *censen, plorabit...* ; 189 *dixeris* haec..., continuo... *ridet*.

---

(1) Th. Reinach : *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au Judaïsme* Paris, 1895, p. 265, 1.

VII

Le début de la Satire 6 est une courte épître, écrite dans le ton de la haute poésie ou de la haute éloquence. Puis, avec une certaine adresse, Perse nous conduit, par une parodie d'Ennius, à la satire proprement dite.

Le redoublement de *iam* était un des procédés les plus fatigants de la poésie à la mode. Sénèque l'a imité plaisamment dans l'*Apokolokyntose* (2, 1 : *Iam* Phœbus... *iam*que... Cynthia...) ; mais Perse en use ici de bonne foi ; — les substantifs *bruma*, *pecten*, *chordae*, *fides*, *strepitus*, *ioci*, les adjectifs *tetricus*, *mas*, *honestus*, *egregius* appartiennent au vocabulaire du lyrisme, de l'élégie, de l'épopée ; — l'expression *strepitum intendisse* est imitée de Virgile (Én., 9, 775-776) : « ...cui *carmina* semper Et citharae cordi *numeros*que *intendere* neruis » (cf. 7, 513-514 : cornuque recuruo Tartaream *intendit uocem*), et le vers 3 (Mire opifex *numeris* ueterum primordia *uocum*) n'est pas sans rapport avec un vers de l'*Énéide* (6, 646 : Obloquitur *numeris* septem discrimina *uocum*). Horace a dit (Od., 4, 3, 17-18) : « ...testudinis aureae dulcem... *strepitum* », et employé *fides* au singulier (Od., 1, 17, 18 : *fide* Teia) ; — le tour *iuuenes iocos* est calqué sur le *iuuenes annos* d'Ovide (Mét., 7, 295) ; et c'est Ovide encore qui a dit (Mét., 3, 319-320) : « *agitasse* remissos Cum Iunone *iocos* » ; — *ludus* et *ludere* étaient des mots consacrés pour parler de la poésie lyrique (Hor. : Epist., 2, 2, 142 ; Ov., Trist., 1, 9, 61, etc.).

La description contenue dans les vers 6 à 8 est fort élégante et relevée de mots rares ou employés d'une manière nouvelle : *Ligus* jouant le rôle d'adjectif (cf. Catulle, 17, 19) : *intepet* (cf. Prop., 4, 1, 124 : Et lacus aestiuis *intepet* Vmber aquis) ; *hibernat* mare (Horace avait dit (Sat. 2, 2, 17), mais dans un autre sens : *hiemat* mare) : — *latus ingens dant scopuli* est un souvenir de Virgile (Én., 1, 104-105) : « Tum prora auertit et *undis Dat latus* » ; Perse renouvelle l'expression en lui donnant un sens métaphorique suggéré sans doute par un autre passage de l'*Énéide* (1, 159-160) : « Insula *portum* Efficit obiectu

laterum »; — *sese receptare* est chez Virgile (Géorg., 1, 336 : Frigida Saturni *sese* quo stella *receptet*); — en revanche *uallis*, dans le sens de *recessus*, est insolite; — pour l'emploi de *multa*, on peut comparer 3, 73 et 4, 49; — le tour *Cor Enni* est imité du style épique : Suétone (De gramm., 11) cite, de Furius Bibaculus, le fragment que voici : « *En cor* Zenodoti, en iecur Cratetis » (cf. Hor.: Od., 3, 21, 11-12 : prisci Catonis... *uirtus* ; Sat., 2, 1, 72 : *Virtus* Scipiadae et mitis *sapientia* Laeli). Mais, ici, Perse parodie Ennius et l'adjectif *cordatus* dont le vieil écrivain se servait (Cf. Cic.: Tusc., 1, 9, 18).

Je note dans ce préambule quelques expressions qui portent bien la marque de notre poète :

Tetrico uiuunt tibi pectine chordae (v. 2): je laisse de côté l'emploi métaphorique de *uiuere*, qui n'a rien de rare et qui est heureux; mais *tetrico* est, pour *pectine*, une épithète inattendue : elle a été, sans doute, attirée par *Sabino*, car on l'appliquait parfois à l'austérité des Sabins (Ov.: Am., 3, 8, 61 : exaequet *tetricas* licet illa *Sabinas*; T.-Liv., 1, 18, 4 : disciplina *tetrica* ac tristi ueterum Sabinorum);

Opifex est traité comme un adjectif, par analogie avec *artifex* (cf. Prol., 11; Sat., 1, 71), et construit avec l'infinitif : ce tour semble nouveau. *Intendisse* est au parfait, peut-être parce qu'il y a dans *opifex* l'idée de pouvoir;

La locution *primordia uocum* (v. 3) appartient à Lucrèce (4, 529 ou 531) : elle a chez lui la valeur de *atomi sonitus, atomi quibus uox humana constat*. Perse, en joignant à *uocum* l'épithète *ueterum*, change ou du moins modifie le sens de l'expression. Le vers, d'ailleurs, est très obscur, à cause de l'ignorance où nous sommes de la nature exacte des œuvres de Bassus. Mais *primordia*, qui dépend de *intendisse*, conserve, je pense, chez Perse, la même signification que chez Lucrèce. Il faudrait donc entendre : « les éléments sonores de la vieille poésie », c'est-à-dire « les mots ou les rythmes des vieux poètes », et la pensée se préciserait par *marem strepitum* : Bassus ne se plaît pas aux harmonies molles des contemporains;

Egregius (v. 6) est construit avec l'infinitif par analogie avec *bonus* : en effet, *egregius* n'est qu'un synonyme d'*optimus*. Perse, ici, emploie parallèlement le présent et le parfait de l'infinitif (1);

---

(1) Cf. Brenous, *op. cit.*, p. 340.

Il y a, au vers 10, un contraste voulu entre la solennité épique des mots *cor iubet hoc Ennius* et l'expression burlesque *destertuit esse Maeonides :* on ne trouve pas ailleurs le verbe *destertere*, composé comme *despero, desino, desisto, dedisco,* etc. Perse le construit avec une proposition infinitive, comme *somniare,* et, dans cette proposition, il met l'attribut au nominatif : c'est le tour *sensit delapsus* (1).

Le morceau suivant est d'allure assez oratoire (v. 12-33). J'y relève : 1° une répétition : « hic ego *securus..., securus et...* »; on obtient même la figure appelée κόκλον si l'on ponctue après le second *securus;* mais le rythme semble exiger un repos après *pecori*. Il est vrai que l'anastrophe de *et* est exceptionnelle chez Perse. J'en connais pourtant un autre exemple (1, 34 : uatum *et* plorabile si quid...); — 2° une répétition « en cercle », celle-ci incontestable : *Vtar* ego, *utar* (v. 22) ; — 3° un polysyndète : *nec* rhombos, *nec* tenuis... (v. 23-24) ; — 4° une apostrophe : *horoscope* (v. 18). Mais on remarque aussi des mots, des tours, des expressions qui appartiennent au langage familier ou au vocabulaire d'Horace dans ses *Satires* et ses *Épîtres : ditescant* (Hor.: Sat., 2, 5, 10); — *senium* (cf. Perse, 1, 26); — *cenare sine uncto* (cf. Ars poet., 422 : *unctum* qui recte ponere possit) ; — *uapida* (cf. Perse : 5, 117 et 148) ; — *lagoena* (cf. Perse, 3, 92) ; — *discrepare* construit avec le datif (Hor.: Sat., 1, 6, 92; Epist., 2, 2, 194) ; — *producis* (cf. Plaute : Rud., 1173 : Ego is sum qui te *produxi* pater ; Lucil., 679 Marx : *producunt... liberos ;* mais cf. aussi Properce, 4, 1, 89 : « cum *geminos produceret* Arria natos » : là est le modèle de Perse. Le mot était devenu courant : cf. Sén.: Epist., 104, 23 : magnanimos nos natura *produxit*); — *natalibus* (Hor. : Sat., 2, 2, 60); — *muria* (Hor.: Sat., 2, 4, 65 ; 8, 53) ; — *utar* (Hor.: Epist., 2, 2, 190) ; — *fas est* jeté comme une parenthèse au milieu de la proposition ; — *quid metuas* (cf. 3, 26). — Le verbe *occare* (v. 26) est chez Plaute (Mercat., 71 : tibi aras, tibi *occas,* tibi seris) et chez Horace (Epist., 2, 2, 161 : « cum segetes *occat,* tibi mox frumenta daturas » : il est évident que Perse s'est souvenu ici de ce dernier vers). — D'autres expressions, au contraire, sont d'un style relevé : *infelix pecori* rappelle Virgile (Géorg., 1, 444 : « Arboribusque satisque Notus

(1) Cf. Brenous, p. 333 et suiv.

pecorique sinister » et *ibid.*, 2, 238-239 : « tellus... Frugibus infelix »), et toute la description du naufrage (v. 27-31) est dans le ton de la haute poésie.

Mais nous reconnaissons surtout les habitudes de notre poète dans les passages et traits suivants :

Quid praeparet auster (v. 12) : Virgile (Géorg., 1, 462) a écrit : *Quid cogitet umidus auster*. Perse a peut-être trouvé la métaphore trop hardie, car il ne voulait pas donner à ce morceau une pompe excessive ; peut-être aussi s'est-il proposé de rappeler l'expression de Virgile sans la reproduire littéralement ;

Angulus ille uicini nostro quia pinguior, et si adeo omnes ditescant orti peioribus, usque recusem curuus ob id minui senio (v. 13-16) : Perse a combiné ici plusieurs passages d'Horace : 1° Sat., 2, 6, 8-9 : « O si *angulus ille* Proximus accedat qui nunc denormat agellum ». Mais le mot *angulus* est très expressif chez Horace : chez Perse, joint à *pinguior* et sans doute synonyme de *ager*, il a toute l'apparence d'une impropriété ; — 2° Epist, 1, 6, 20-23 : « Nauus mane forum et uespertinus pete tectum, Ne plus frumenti dotalibus emetat agris Mutus et (indignum quod sit *peioribus ortus*) Hic tibi sit potius quam tu mirabilis illi » : Perse a retenu *peioribus ortus*, mais il a fait entrer ces mots dans le tour hyperbolique *si adeo omnes ditescant orti peioribus* ; — 3° Sat., 2, 7, 24 : « Si quis ad illa deus subito te agat, usque *recuses* » ; — 4° Epist., 1, 2, 37 : « Inuidus alternis *macrescit* rebus opimis » — 5° Od., 2, 16, 30 : « Longa Tithonum *minuit* senectus » ;

Signum in uapida naso tetigisse lagoena (v. 17) : Perse trouvait chez Horace (Epist., 2, 2, 134) : « Et *signo* laeso non insanire *lagoenae* » ; il renchérit : l'avare a cacheté une bouteille de mauvais vin ou même une bouteille entamée qui ne contient plus qu'un vin éventé. *Naso tangere* est peut-être une locution toute faite. Le scoliaste en indique bien le sens : « Sic diligenter aspicere ut oculos propius admouendo ea (sc. uasa uinaria) naso tangant ». *Vapida* est appliqué au contenant *lagoena* pour qualifier le contenu ;

Geminos (v. 18) renchérit sur Horace (Epist., 2, 2, 183-189) qui parle de deux frères, non de deux jumeaux. Il est vrai que, dans un autre passage (Sat., 2, 1, 26), Horace rappelle que Castor et Pollux, sortis du même œuf, ont des goûts différents ;

Varo genio (v. 18-19) semble bizarre. Mais Horace avait déjà

employé *uarus* dans le sens de *diuersus* Sat., 2, 3, 56) : « Alterum et huic *uarum* et nihilo sapientius » (*Varum :* diuersum, dit Porphyrion, distortum ac per hoc a re diuersum). Il y a opposition entre les deux caractères comme entre les deux jambes d'un cagneux ;

L'antithèse entre *tingere* et *siccum* (v. 20) rend à *tingere* toute sa force première : *mouiller, humecter;*

L'expression *ipse sacrum irrorans patinae piper* (v. 21) est jolie, mais tout le mérite en revient à Horace (Sat., 2, 2, 62) : « cornu *ipse* bilibri Caulibus *instillat*, ueteris non parcus aceti », et (Sat., 2, 3, 109-110) (1) : « Qui nummos aurumque recondit, nescius uti Compositis metuensque uelut contingere *sacrum* » (cf. Sat., 1, 1, 71 : tanquam parcere *sacris*) ;

De même *magnanimus puer* (v. 22) est heureux, mais c'est encore de l'Horace (Epist., 1, 15, 26-27) : « rebus maternis atque paternis *fortiter* absumptis ». *Bona dente peragere* est dit pour *comedere bona* (Hor., Epist., 1, 15, 40 : si qui comedunt bona). *Peragere* dans le sens de *concoquere, consumere* appartenait peut-être au langage familier. On lit chez Pline l'Ancien (N. H., 9, 183) : « Huic (sc. *stellae*, sorte de poisson) tam igneum feruorem esse tradunt ut omnia in mari contacta adurat, omnem cibum statim *peragat* (= concoquat) » ;

Ponere lautus est peut-être, avec *imitari mobilis* (Sat., 1, 59), l'exemple le plus curieux que nous offre Perse de l'infinitif construit avec un adjectif : le tour équivaut, en somme, à *ponens laute*, de même que *celerem sequi* (Hor.: Od., 1, 15, 18) a la valeur de *celeriter sequentem* et *ludere pertinax* (ibid., 3, 29, 50), celle de *pertinaciter ludens* (2).

Le sel de la plaisanterie *nec tenuis sollers turdarum nosse saliuas* (v. 24) est dans l'emploi du féminin *turdarum*, créé, semble-t-il, par Perse : le palais du gourmand le renseigne sur le sexe des oiseaux. *Tenuis* paraît être un souvenir d'Horace (Sat., 2, 4, 36) : « Exacta *tenui* ratione saporum ». *Saliua* a été employé par Properce (4, 8, 38) dans le sens de *sapor* (Et Methymnaei Graeca *saliua* meri) et par Pline l'Ancien, qui, comme Properce, l'applique au vin (N. H., 14, 61 ; 23, 40) : c'était peut-être une manière de parler peu courante que de l'appliquer à des oiseaux ;

---

(1) Le vers 108 a fourni *discrepet his alius (Qui discrepat istis...*.

(2) Cf. Brenous, *op. cit.*, p. 324.

L'expression *messe tenus* (v. 25) est faite d'après le type *uerbo tenus*. *Emole* (v. 26) est, paraît-il, un ἅπαξ εἰρημένον ;

Segetem depascere in herba était peut-être une locution proverbiale (cf. Virg., Géorg., 1, 112 ; Ov.: Mét., 8, 290). En tout cas Perse s'est ici rappelé les termes de cette expression toute faite et aussi une fin de vers d'Ovide (Hér., 17, 263 : Sed nimium properas et adhuc tua *messis in herba est*), et il a écrit (v. 26) : *seges* altera *in herba est;*

Il y a du désordre, et quelque banalité, dans la description du naufrage (v. 27-31). *Remque omnem surdaque uota condidit* sent la rhétorique. Le trait *obuia mergis* est comme le résumé de deux vers d'Horace (Epod., 10, 21-22 : Opima quodsi praeda curuo littore Porrecta *mergos* iuueris). La métaphore *costa ratis* peut s'autoriser de l'exemple de Virgile (Én., 2, 15-16 : Equum diuina Palladis arte Aedificant sectaque intexunt abiete *costas ;* 7, 463 : Virgea suggeritur *costis* undantis *aeni*) ;

En écrivant *de caespite uiuo frange aliquid* (v. 31), Perse a combiné la locution courante et familière *de uiuo resecare* ou *detrahere* (Cic.: Verr., 3, 50, 118 ; Pro Flacc., 37, 91) avec l'expression *caespes uiuus*, qu'il trouvait chez Horace (Od., 1, 19, 13-14) et chez Ovide (Mét., 4, 300-301) ;

Le trait *pictus oberret caerulea in tabula* (v. 32-33) est joli ;

La seconde partie de la satire est presque tout entière en dialogue ; et, si le style n'en est pas toujours simple, du moins conserve-t-il presque toujours quelque chose de populaire et de familier. Le vocabulaire est riche. Je relève, entre autres, les mots qu'aucun poète, à notre connaissance, n'avait employés avant Perse : *inodora* (v. 35 : premier exemple du mot dans la langue latine); — *faenisecae* (v. 40 : Columelle, 2, 17, 4); — *puls* (v. 40 : le mot est chez Varron, Cicéron, etc.); — *artocreas* (v. 50 : le mot ne se retrouve que dans les inscriptions) ; — *coniuere* (même vers : le mot est fréquent en ce sens chez Cicéron : voy. par ex. : De leg. agr., 2, 28, 77 ; Pro Caelio, 24, 59 ; Phil., 1, 7, 18 ; Plaute (Most., 830) et Lucrèce (5, 775 ou 776) l'emploient également, mais le premier dans le sens de *se fermer*, en parlant d'une porte, et le second dans le sens de *s'éclipser*, en parlant du soleil) ; — *exossare* (Plaute, Tér.) ; — *proneptis* (v. 53 : premier exemple connu de ce mot) ; — *sinciput* (v. 70 : Plaute : Mén., 505-506 : non tibi Sanum est... *sinciput*).

Parmi les tours pris au langage de la conversation, on peut signaler :

tunc (v. 37 ; cf. *tu* meus heres (v. 41) et uis *tu* (v. 63) ; — *ita fit* (v. 38 : Cic.: De nat. deor., 3, 14, 36); — *o bone* (v. 43 : Hor.: Sat. 2, 6, 51) ; — *Quis uetat ? aude* (*uetare*) (v. 49); — *uae* (v. 50 : le tour *uae nisi* ne se rencontre pas avant Perse); — *dic clare* (v. 51) ; — *age si...* (v. 52 : Hor. : Sat., 2, 3, 117); — *nunc nunc* (v. 68 : sur cette *geminatio*, cf. supr. p. 372) ; — *ungue ungue* (v. 68-69). Je trouve encore à noter *ponere* (v. 66), dans le sens de « placer des fonds » (cf. Hor.: Epod., 2, 70 ; Sat., 1, 2, 13 : 2, 3, 23), et *merces* (v. 67) comme équivalent de *usurae* (cf. Hor.: Sat., 1. 2, 14 ; 1, 3, 88). Nous avons déjà rencontré (3, 95) *quidquid id est* (v. 65) : mais, d'ailleurs, l'expression n'est pas étrangère à la haute poésie (Virg.: Én., 2, 49), non plus que *fuge quaerere* (même vers ; cf. Hor.: Od., 1, 9, 13 : Quid sit futurum cras, *fuge quaerere*.

Les phrases sont courtes, souvent même hachées. Je relève cependant deux passages volontairement emphatiques : d'abord celui où Perse décrit ironiquement les préparatifs du triomphe de Caligula ; puis la phrase où, affirmant que, s'il ne lui reste aucun parent, il ne manquera pas pour cela d'héritier, il fait cette énumération solennelle (v. 52-55) : « Si mihi *nulla* iam reliqua ex *amitis, patruelis nulla, proneptis nulla* manet *patrui*, sterilis *matertera* uixit deque *auia* nihilum superest, etc. ».

Le détail de l'expression est moins laborieusement travaillé que dans le reste de la satire et même de l'œuvre entière de Perse. Il doit moins aussi à l'imitation des poètes antérieurs. Perse lisait chez Horace (Epist., 2, 2, 191-192) : « ... Nec metuam quid de me iudicet heres, Quod non plura datis inuenerit ». Il a tiré de cette indication une petite scène. Je relève ce trait amusant (v. 35 et suiv.) : « Seu spirent cinnama surdum, seu ceraso peccent casiae, *nescire paratus* » : l'héritier mécontent est décidé à fermer les yeux sur les fraudes des fournisseurs.

Le membre de phrase *postquam sapere urbi cum pipere et palmis uenit nostrum hoc maris expers* (v. 38-39) est une devinette. Il serait peut-être moins obscur si le sens du passage d'Horace d'où est tirée la locution *maris expers* était lui-même mieux éclairci (Sat., 2, 8, 15: Chium *maris expers*). Je note en faveur de la ponctuation de Turnèbe, reprise par M. Leo, qui détache *nostrum hoc maris expers* (= *nostrum hoc sapere fuit maris expers*), que partout ailleurs, lorsque Perse

emploie l'infinitif comme substantif en l'accompagnant de possessifs et de démonstratifs (1, 9 nostrum istud uiuere triste ; 1, 27 scire tuum : 1, 122 hoc ridere meum ; 5, 53 uelle suum), il n'en sépare jamais ces possessifs et ces démonstratifs. On pourrait répondre, il est vrai, que la chose, ici, n'aurait rien de choquant, parce que *nostrum hoc* suit immédiatement le verbe dont *sapere* est sujet.

Vitiarunt unguine (v. 40) fait ce qu'on appelle un oxymoron ; — *laurus* (v. 43) est une métonymie pour *litterae laureatae* (cf. Plin.: N. H., 15, 133 : Romanis praecipue laetitiae uictoriarumque nuntia additur (laurus) *litteris*) ; — *frigidus excutitur cinis* (v. 45) est une manière un peu énigmatique d'indiquer qu'il n'y avait pas eu de triomphe depuis longtemps. Perse aura été séduit par le caractère descriptif de la périphrase : — dans les vers 45 et 46, l'emphase voulue de l'énumération est relevée encore par l'anaphore de *iam ;* — *iam postibus arma* est un souvenir de Virgile (Én., 7, 183 : sacris in *postibus arma ;* — *locat* (v. 47) fait un trait de bon comique ; — *genioque ducis* (v. 48) vient d'Ovide (Fast., 5, 145 ; *geniumque ducis*) : le mot *ducis* est peut-être destiné à souligner l'ironie ; — les cent paires de gladiateurs sont une réminiscence d'Horace, sans cesse présente à la mémoire de Perse : « Ni sic fecissent, gladiatorum dare *centum* Damnati populo *paria* » (Sat., 2, 3, 85-86). L'ellipse de *gladiatorum* est d'autant plus naturelle qu'*inducere* était, en pareil cas, le mot consacré (Cic.: Optim. gen. orat., 6, 17 : A me autem..... gladiatorum par nobilissimum *inducitur*) (1).

Non adeo, inquis, exossatus ager iuxta est (v. 51-52) : la locution *exossatus ager* est insolite, et l'expression dans son ensemble constitue une véritable devinette (cf. supr., p. 341). Le verbe *exossare* est chez Plaute (Amph., 320) et chez Térence (Ad., 378). Ils l'appliquent particulièrement à des poissons dont on enlève les arêtes. Lucrèce a *exos* (3, 719 ou 722 : *Exos* et exsanguis tumidos perfluctuat artus) et *exossatus* au sens de « flexible » (4, 1263 ou 1265 : Atque *exossato* ciet omni pectore fluctus). L'explication proposée par le scoliaste est donc

---

1. On a rapproché ce passage des vers 474-475 de Lucilius (éd. Marx), où il paraît être question d'une *uisceratio :* en effet, de vieux glossaires (Gloss. H. Steph., p. 116 ; Gloss. Philox.) expliquent *uisceratio* par ἀρτόκρεας. Cf. Marx, II, p. 177, et Fiske : mém. cité, p. 145.

inadmissible : « Exossatus ager, dit-il, est plenus lapidibus secundum eos qui definiunt lapides ossa esse terrae, ut Ouidius in Metamorphoseon ait (1, 393) : Lapides in corpore terrae *ossa* reor dici ». Si on retient le rapprochement avec Ovide, on en conclura que *exossatus ager* est un champ dont on a enlevé les os, c'est-à-dire les pierres. L'image n'est pas contraire au goût de Perse.

C'est la mention du *clinus Virbi* ou *clinus Aricinus* (1) qui attire le nom de Manius (v. 56) : nous connaissons, en effet, par Festus (p. 145 Müller, p. 128, 15 Lindsay), l'existence du proverbe : *multi Mani Ariciae* (2). Mais les grammairiens n'étaient pas d'accord sur l'origine de la locution : « Manius Egeri<us lucum> Nemorensem, dit Festus, Dianae consecrauit a quo multi et clari uiri orti sunt et per multos annos fuerunt. Vnde et prouerbium : *multi Mani Ariciae*. Sinnius Capito longe aliter sentit ; ait enim turpes et deformes significari, quia *Maniae* dicuntur deformes personae (cf. schol. in Pers., 6, 56) et Ariciae genus panni fieri quod † manici appelletur ». Nous savons, d'autre part, grâce à Martial (2, 19, 3) et à Juvénal (4, 117-118), que des mendiants guettaient les voyageurs sur le *clinus Virbi*. Cette indication, rapprochée de *progenies terrae*, laisse supposer que Perse fait de Manius le nom générique de ces mendiants. L'obscurité n'existe ici que pour nous : elle est causée par le caractère proverbial et populaire de l'expression.

Nous lisons, au vers 57, *progenies terrae* : l'expression consacrée, dont Perse se sert un peu plus bas (v. 59), était *filius terrae* (Serv. : in Verg. Georg., 1, 9 : Achelous *terrae filius* fuisse dicitur, *ut solet* de his *dici* quorum per antiquitatem latent parentes ; et Minuc. Felix : Oct., 21, 7 : ut in hodiernum inopinate uisos caelo missos, ignobiles et ignotos *terrae filios* nominamus (cf. Tert. : Ad nat., 2, 12). On trouve chez Pétrone (43, 5) : « nescio cui *terrae filio* » (3).

L'expression insolite *ritu ... generis* (v. 59-60) est calquée sur *ritu naturae* (Pline : N. H., 7, 46).

Perse fait, au vers 61, une application inattendue, et par là même

---

(1) Cf. Martial, 2, 19, 3 ; 12, 32, 10.

(2) Cf. Otto : *Sprichw.*, p. 208-209 (Manius).

(3) Cf. *ibid.*, p. 344 (Terra 2).

plaisante, d'une allégorie passée dans le langage courant (Varron : R. r., 3, 16, 9 : quod de fructu nihil dixi, *nunc cursu lampada tibi trado.* Cf. Lucr., 2, 79) (1). Il y a peut-être une intention dans l'emploi du mot *decursus :* il s'applique bien à une carrière qu'il faut parcourir jusqu'au bout (cf. Cic. : De orat., 1, 1, 1 : *decursu* (2) *honorum*) et, par conséquent, à la carrière de la vie (cf. encore Cic. : Epist., 3, 2, 2 : Facilior erit mihi quasi *decursus mei temporis* (dans sa province).

L'expression *Venio deus huc ego ut ille pingitur* (v. 62-63) n'a rien d'énigmatique : elle évoquait immédiatement aux yeux des Romains l'image du dieu portant une bourse pleine.

Nous retrouvons dans les vers 68 à 71 le souvenir de plusieurs passages d'Horace : Sat., 2, 3, 125-126 : *Vngere* si *caules* oleo meliore caputque Coeperis impexa foedum porrigine ; — 2, 2, 116-117 : Non ego ... temere edi *luce profesta* Quicquam praeter holus *fumosae* cum pede pernae ; — 2, 3, 143 : Veientanum *festis* potare *diebus ;* — 2, 3, 122-123 : Filius aut etiam haec libertus *ut* ebibat heres, Dis inimice senex, custodis ? — 1, 4, 48-50 : At pater ardens Saeuit quod meretrice *nepos* insanus amica *Filius* uxorem grandi cum dote recuset ; — 2, 8, 88 : ficis pastum iecur *anseris* albae (cf. Lucil., 268 Marx : *anseris collus*). Le jeu de mot *tuus iste nepos* renchérit sur le *nepos filius* d'Horace puisque le mot est à double sens : « ton petit-fils » et « ton polisson ».

Les vers 72 et 73 unissent la recherche à la crudité. L'épithète *morosa* est synonyme de *fastidiosa.* Horace a dit (Sat., 2, 5, 90) : « Difficilem et *morosum* offendet garrulus ». On comprend dès lors la métaphore *singultiet : singultire,* comme λύζω, a le double sens de *sangloter* et *d'avoir le hoquet* (cf. Celse, 5, 26, 19 Daremberg : stomachus afficitur ; itaque aut bilem uomunt aut *singultiunt ;* cf. aussi Pline, 23, 48). Le débauché dont parle Perse a fini par se blaser sur les plaisirs trop faciles de la Vénus vulgaire : il lui faut maintenant les faveurs des patriciennes (3). L'emploi de *uena* appelle un rapprochement avec le *testiculi uena ulla paterni* de la Satire 1 (v. 103) (4).

---

(1) Cf. Otto : *Sprichw.*, p. 185 (lampas).

(2) Var. : *cursu.*

(3) Cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 57.

(4) Cf. *Priap.*, 33, 1-2, Büchel. : Tanta dei *uena.*

Et, d'autre part, Horace (Sat., 2, 7, 52) a employé *meiere* dans le sens où Perse prend *immeiere* (1).

Mihi trama figurae sit reliqua, ast illi tremat omento popa uenter (v. 73-74) est vraiment pittoresque. L'équivalent français de *trama figurae* serait « un squelette ». Properce a exprimé la même idée en disant (4, 5, 64) : « Ossa inter tenues sunt numerata cutes ». *Trama,* dont le sens s'est plus tard altéré, c'est proprement la chaîne, lorsque les fils en sont séparés par les lisses pour livrer passage à la navette. Pline applique le mot aux parties à jour d'une toile d'araignée (N. H., 11, 81), et il est fort possible qu'il eût fourni au langage familier une métaphore usuelle pour indiquer une maigreur extrême : mais la combinaison *trama figurae* est une sorte d'hyperbole qui porte bien la marque de Perse. « Saepe *figuras* Contuimur miras simulacraque luce carentum », lisons-nous chez Lucrèce (4, 34), et, chez Virgile (Én., 10, 641) : « Morte obita quales fama est uolitare *figuras* ». Nous dirions : « l'ombre d'un fantôme » (2).

Popa uenter (v. 74) fait une antithèse amusante à *trama figurae* et nous offre un exemple très hardi de l'emploi du substantif comme adjectif (cf. Prol., 13 : *coruos poetas ;* 1, 69 : *heroas sensus*).

Vende animam lucro (v. 75) est peut-être traduit d'un proverbe grec (Περὶ ὕψους, 44, 9 : τὸ δ' ἐκ τοῦ παντὸς κερδαίνειν ὠνούμεθα τῆς ψυχῆς. — Plut. : De cohib. ira, 9, p. 457 D : ὅτι γὰρ ἂν θέλῃ (ὁ θυμὸς) ψυχῆς ὠνεῖται).

Excute (p. 75 : *excute* ... omne latus mundi) est pris dans le sens métaphorique que nous avons rencontré 1, 49 et 5, 22. Dans le premier de ces passages, le mot retrouvait sa valeur propre ; ici, où il n'est, en somme, qu'un équivalent de *explora*, il fait, malgré tout, une hyperbole plaisante : l'expression *omne latus mundi* a quelque chose de pompeux qui souligne l'effet (Hor. : Od., 1, 22, 19 : quod *latus mundi* nebulae malusque Iuppiter urget ; cf. 3, 24, 38 : *Mundi* nec Boreae finitimum *latus*). Le ton se soutient dans la dernière partie du vers 76 : *ne sit praestantior alter* a été suggéré par Virgile (Én., 6,

---

(1) M. Fiske (mém. cité, p. 146) rapproche Lucil., 1195 Marx : *Inguen ne existat, papulae, tama, ne boa noxit*, vers où *inguen* signifie, comme chez Perse, *membrum uirile* et qui a pu suggérer *trama* par la ressemblance de son entre ce mot et *tama*.

(2) Cf. Schönbach, *op. cit.*, p. 58-59.

164 : Misenum Aeoliden, quo non *praestantior alter*). *Ne sit* vient d'Horace (Sat., 1, 1, 40 : dum *ne sit* te ditior alter).

Le vers 77 offre une distribution tout à fait élégante des substantifs et des épithètes. *Rigidus* a le même sens que chez Ovide (Fast., 3, 529) : « Pars sibi pro *rigidis* calamos statuere columnis ». L'emploi de l'infinitif parfait n'a rien qui puisse nous surprendre chez Perse, surtout après *praestantior*, qui est l'équivalent de *melior* et, par conséquent, d'un verbe marquant le pouvoir. *Plaudere* fait songer à deux passages de Virgile où il est question de chevaux (Géorg., 3, 186 : *plausae* sonitum ceruicis amare ; — Én., 12, 85-86 : Circumstant properi aurigae manibusque lacessunt Pectora *plausa* cauis). Le mot est bien choisi pour nous montrer le marchand d'esclaves palpant le bétail humain. On sent que Perse a soigné tout particulièrement ce vers descriptif.

Les trois derniers vers dérivent d'Horace (Epist., 1, 6, 34-35) : « Mille talenta rotundentur, totidem altera, porro et *Tertia* succedant et quae pars *quadrat aceruum*». Il est possible que le dernier mot ait rappelé à Perse le sorite (cf. Epist., 2, 1, 46-47 : demo unum, demo etiam unum, Dum cadat elusus ratione ruentis *acerui*). *Ruga,* c'est ici le pli d'un vêtement (cf. Plaute : Casin., 246 : uide palliolum ut *rugat ;* — Pétrone : 102, 12 : Vestes quoque diutius uinctas *ruga* consumit). Mais que signifie l'expression *res redit in rugam?* « Allegoricos dixit a uestibus, quod ad *rugam* plicentur », dit le scoliaste, ce qui suggère à Casaubon l'interprétation suivante : « *redire in rugam* pro multiplicari et πολλαπλασιάζεσθαι ». Mais il est plus simple de croire que Perse, qui aime à modifier la signification courante des mots, a pris *ruga* dans le sens de *sinus* (1) : or on sait que les Romains mettaient volontiers leur bourse dans le *sinus* de leur toge, d'où des expressions comme (Sén. : Epist., 74, 6) *ad haec, quae a fortuna sparguntur,* sinum *expandit* et (Tac. : Hist., 2, 92) *abditis pecuniis per occultos aut ambitiosos* sinus.

Le vers 80 (Inuentus, Chrysippe, tui finitor acerui) fait un *trait,* et je dirais qu'il termine bien si, d'ailleurs, nous n'avions de sérieuses raisons de tenir cette satire pour inachevée (cf. supr., p. 344).

---

(1) Pline : *N. H.*, 35, 56 : « Articulis membra distinxit, uenas protulit, praeterque in ueste *rugas et sinus* inuenit ».

VIII

On a pu étudier chez Horace l'« arbitraire dans la place des mots » (1). Au contraire, les seules libertés que Perse s'accorde dans la construction sont celles que l'on relève chez tous les poètes. Et même, si la disjonction du substantif et de l'épithète était chez lui moins fréquente, ses vers, à ce point de vue, ne s'éloigneraient pas beaucoup de la prose oratoire. Il n'est pas rare pourtant que les pronoms et les adverbes démonstratifs, relatifs ou interrogatifs, ainsi que les conjonctions subordinatives, soient rejetés après un ou plusieurs mots :

1° Pronoms et adverbes démonstratifs : *tepidum hoc* (1, 84 ; cf. 1, 9, 36, 38, 49, 87, 105 ; 2, 38, 62 ; 3, 98 ; 5, 1, 28, 54, 64, 66, 85-86, 87 ; 6, 10, 13, 39, 60, 62, 71) ;

2° Pronoms et adverbes relatifs : *facimus quaecumque* (1, 10 ; cf. 1, 44, 58, 76, 123 ; 2, 57, 71 ; 3, 3, 54 ; 4, 2, 34, 48 ; 5, 89, 175, 176 (2);

3° Pronoms et adverbes interrogatifs : *de Ioue quid sentis ?* (2, 18 ; cf. 1, 8, 85, 121 ; 2, 20, 69 ; 3, 49, 67-68, 68, 70-71, 72 ; 4, 38);

4° Conjonctions de subordination : *si* (1, 34, 88 ; 3, 45, 109 ; 4, 47 ; 5, 3-4, 102); *quod* (1, 129 ; 2, 55 ; 3, 12, 14, 28-29, 76) ; *quia* (6, 14); *ut* (2, 15 ; 5, 19, 121, 178); *cum* (1, 17, 80 ; 2, 47 ; 3, 81 ; 4, 46); *ubi* (1, 21); *dum* (3, 4 ; 5, 10); *postquam* (5, 88); *licet* (4, 39).

Signalons encore : « pupillumue *utinam* » (2, 12) ; « Marco spondente recusas credere *tu* nummos » (5, 79-80 ; cf. 6, 63 : « uis *tu* »); « nostra *uel* aequali suspendit tempora Libra Parca » (5, 47-48); « uenio deus huc *ego* » (6, 62). Je ne dis rien de *etenim*, que Perse place systématiquement après le premier mot (3, 48 ; 4, 10 ; 5, 41).

L'anastrophe de *et*, si fréquente chez Horace, est exceptionnelle chez Perse : « uatum *et* plorabile si quid » (1, 34) en est le seul exemple incontestable ; mais je crois que dans la Satire 6 (v. 13) il faut lire *infelix pecori, securus et...*

---

(1) V. Cartault : *Ét. sur les Satires d'Horace*, p. 268-282.

(2) Si on ne fait pas de *palpo* un nominatif.

La place des prépositions appelle quelques remarques : lorsque la préposition est entre l'adjectif et le substantif, il arrive que l'adjectif ne soit pas en contact immédiat avec elle, par exemple 3, 34 : « Demersus *summa* rursus non bullit *in* unda » (cf. 1, 16, 89 ; 3, 6, 34, 72, 113 ; 5, 40, 96, 117, 165-166). Plus rarement, c'est le substantif qui est ainsi détaché, et, alors, la préposition est en contact immédiat avec l'adjectif : « *fundo* suspiret nummus *in imo* » (2, 51 ; cf. 1, 52-53 ; dans d'autres passages — 2, 56 ; 5, 70, 165 ; 6, 11, 25 — la préposition est en contact avec le substantif, qui la précède, et l'adjectif, qui la suit).

L'anastrophe des prépositions dissyllabiques est assez fréquente chez Horace (1) : on n'en trouve qu'un exemple chez Perse (4, 43 : *ilia subter* caecum uulnus habet).

Je note quelques membres de phrases où l'ordre des mots s'écarte tout à fait des usages de la prose :

1, 43 : Nec scombros metuentia carmina nec tus.
— 92 : Sed numeris decor est et iunctura addita crudis = sed numeris crudis additus est decor et iunctura.
3, 10-11 : Iam liber et positis bicolor membrana capillis
Inque manus chartae nodosaque uenit harundo
(la place donnée à *in manus* est tout à fait arbitraire).
— 48 et suiv. Iure etenim id summum, quid dexter senio ferret,
Scire erat in uoto, damnosa canicula quantum
Raderet.
— 81 : Murmura cum secum et rabiosa silentia rodunt.
5, 8-9 : Si quibus aut Prognes aut si quibus olla Thyestae Feruebit.
6, 62-63 : Venio deus huc ego ut ille
Pingitur. (La disposition est ingénieuse mais peu nette, car *uenio deus* peut s'entendre de deux manières).

Comme exemples d'asymétrie, je signalerai :

1, 13 : *numeros* ille, hic *pede liber*.
— 15 : pexusque togaque recenti.
— 20-21 : *cum*... intrant et tremulo scalpuntur *ubi*.
— 34 : *Phyllidas*, *Hypsipylas*, uatum et *plorabile* si *quid*.

---

(1) Voy. Lejay : *Sat. d'Horace*, p. 169, note sur *Sat.*, 1, 5, 99.

1, 50-52 : Non hic est...? non si qua...? non quidquid...?
— 119 : nec *clam ?* nec *cum scrobe ?*
— 127-129 : non *hic qui...* et lusco *qui...* seque aliquem *credens.*
2, 26 : fibris ouium Ergennaque (un nom de chose et un nom de personne présentés parallèlement).
— 58 : sunto sitque.
— 69 : uasa Num*ae* Saturni*a*que aera.
3, 25 : purum et sine labe.
— 48-51 : id summum *quid* dexter..., scire.... damnosa... *quantum...*, angustae collo *non fallier...*, *neu quis...*
— 52 : Haud tibi inexpertum curuos deprendere *mores quae*que docet...
— 60 : Est aliquid *quo* tendis et *in quod...*
— 80 : obstipo capite et figentes...
— 100-101 : ... *subit* calidumque... *excutit,* dentes *crepuere.*
4, 17-18 : uncta *uixisse* patella... et... *curatā cuticulā.*
5, 24-25 : dinoscere cautus *quid...* et *tectoria.*
— 32-33 : cum blandi comites totaque... Subura permisit... candidus umbo *(permisit = permiserunt*, et *comites,* nom de personne, est parallèle à *umbo,* nom de chose).
— 47-48 : uel... seu...
— 54-57 : hic..., hic..., hic..., hunc..., *ille.*
— 68-69 : iam... consumpsimus, ecce... egerit... et semper... erit (mais, ici, il y a moins asymétrie que succession savante des temps).
— 72 : cum *rota posterior* curras et *in axe secundo.*
— 109 : es *modicus ...*, *presso lare, dulcis.*
— 131 : scutica et metus (mot concret et mot abstrait mis sur le même plan).
— 152 : *cinis* et *manes* et *fabula* fies.
— 180-183 : *uenere* dies unctaque... *uomuere* lucernae... rubrumque ... cauda *natat ...*, *tumet...* fidelia.
6, 5-6 : *agitare...* et... *lusisse.*
— 12 : securus *uolgi* et *quid* praeparet...
— 15-17 : usque recusem... *minui... cenare... tetigisse.*
— 19-21 : Est qui...; hic...
— 28 : remque omnem surdaque uota.

IX

Quelles conclusions tirerons-nous de cette analyse ?

M. Eichenberg (1) a prétendu démontrer que le style de Perse était « bionéen ». Il a découpé son sujet selon la formule. Dans un premier chapitre, il traite *de sermone cotidiano a Persio adhibito* : il énumère les diminutifs, les substantifs en *sor* et *tor*, en *rix*, en *o*, *onis*, etc.; les adjectifs en *osus* et en *idus*, les verbes inchoatifs, les verbes fréquentatifs et quelques autres qui paraissent appartenir au latin vulgaire ; les expressions obscènes ; les mots qui se rapportent aux choses de la vie quotidienne ; les locutions familières ; les mots grecs ; les proverbes ; les comparaisons : comparaison de l'homme avec les animaux, avec les enfants ; comparaisons prises à l'art médical ; comparaison du vice avec la maladie ; comparaisons tirées des métiers. Un second chapitre signale les artifices oratoires qui se trouvent à la fois dans les diatribes et chez Perse : asyndètes ; substitution de la parataxe à l'hypotaxe et de la proposition impérative à la proposition conditionnelle ; polysyndète ; emploi des synonymes ; anaphores ; ἀναδίπλωσις, κύκλον, πολύπτωτον : paronomases ; antithèses ; allitération. Enfin un dernier chapitre traite de la prosopopée, de l'invective, du « dialogisme », de l'homélie.

Pour arriver à fonder solidement sa thèse, M. Eichenberg aurait dû prouver que les particularités de style dont il nous présente l'énumération, — ou, tout au moins, certaines d'entre elles, — appartiennent exclusivement à la diatribe. Si on les trouve déjà toutes dans les *Satires* d'Horace, la démonstration est caduque : car, même s'il était prouvé que ces satires ne sont que des diatribes en vers, il resterait à établir que Perse a imité Bion et ses disciples directs plutôt qu'Horace. Or, que voyons-nous ? la plupart des diminutifs employés par Perse sont déjà chez Horace ou chez Lucilius. On signale comme

---

1 August Eichenberg : *De Persii Satirarum natura atque indole.*

propres à Perse *cuticula*, mot fait à l'image de *pellicula, seriola, aqualiculus, elegidia,* qui est un mot grec, *beatulus* et *rancidulus*, adjectifs du même type que *uetulus:* ce n'est pas suffisant pour affirmer que notre poète ait, dans l'emploi des diminutifs, donné à la satire une saveur bionéenne. Les autres mots que l'on peut relever comme des emprunts au latin vulgaire se trouvent d'ordinaire chez les comiques, chez Lucilius, chez Horace : ils appartiennent donc au vocabulaire traditionnel de la poésie familière. Ceux qui apparaissent pour la première fois chez Perse (1) n'ont rien qui les caractérise comme une imitation directe du vocabulaire des diatribes. L'obscénité, le réalisme des détails, l'emploi du langage de la conversation, des mots tirés du grec, des proverbes, des comparaisons empruntées aux formes les plus ordinaires de la vie, autant de traits qui sont la propriété commune de la satire et de la diatribe. Et, de fait, M. Eichenberg, avec une loyauté parfaite, apporte ici, dans presque tous ses paragraphes, des exemples tirés d'Horace. Je n'en trouve point cependant sous les rubriques suivantes : 1° *Loci quibus homines comparantur cum pueris stultis;* — 2° *Comparationes... uitiorum cum morbis;* — 3° *Comparationes ex artificiis haustae.* Mais il est facile de compléter, sur ces trois points, sa documentation. Je me bornerai à citer : 1° Hor.: Sat., 2, 3, 258 : « Porrigis *irato puero* cum poma, recusat. « Sume, catelle ! » negat. Si non des, optet. *Amator* Exclusus qui distat ? » (2) (cf. Sat., 1, 1, 25 et suiv.); — 2° Sat., 1, 4, 127-129 : « Auidos uicinum funus *ut aegros* Exanimat mortisque metu sibi parcere cogit. *Sic* teneros animos aliena opprobria saepe Absterrent *uitiis* »; — Sat., 2, 3, 158 et suiv.: « Quisnam igitur sanus ? » Qui non stultus. « Quid auarus ? » Stultus et insanus. « Quid, si quis non sit auarus, Continuo sanus ? » Minime. « Cur, Stoice ? » Dicam. » Non est cardiacus (Craterum dixisse putato) Hic aeger ». Recte est igitur surgetque ? Negabit. Quod latus aut renes morbo temptentur acuto »; — 3° Sat., 1, 4, 19 et suiv. : « At tu conclusas hircinis follibus auras Vsque laborantis dum ferrum molliat

(1) Je rappelle, en dehors des diminutifs énumérés ci-dessus : *semipagatus, cirratus, sanna, nonaria, iunix, sorbitio, scloppus, canthus, glutto* ou *gluttus, artocreas*, peut-être *cachinno* et *palpo; caballinus, plorabilis, tresis, balanatus, peronatus, subaeratus; impallescere, pappare, lallare, elargiri, cornicari.*

(2) Cf. Lejay : *Sat. d'Hor.*, p. 370 (cf. aussi p. 247-253).

ignis, ut mauis, imitare (cf. Perse, 5, 10, passage auquel renvoie M. Eichenberg); — Sat., 2, 3, 104 et suiv. : « Si quis emat citharas, emptas comportet in unum, Nec studio citharae nec Musae deditus ulli, Si scalpra et formas non sutor, nautica uela Auersus mercaturis : delirus et amens Vndique dicatur merito. »

Pareillement Horace fournit des exemples de presque tous les artifices oratoires et de presque toutes les figures qu'on relève chez Perse comme dénonçant l'influence de Bion. Il faut compléter ici les indications de M. Eichenberg par celles de M. Cartault (1) sur l'asyndeton, le polysyndeton, la répétition oratoire dans les *Satires* d'Horace. Et j'ai moi-même montré, lorsque j'ai étudié la composition des *Satires* de Perse, qu'aucune des formes de la prosopopée ou du dialogue fictif employées par notre poète n'est étrangère à son prédécesseur.

Si la prétendue manière bionéenne de Perse n'offre à peu près rien qui ne soit chez Horace, en revanche quelques-uns des traits les plus caractéristiques de la diatribe font ici défaut. De Perse comme d'Horace on peut dire qu'on ne rencontre point ou qu'on ne rencontre guère dans son œuvre « ces accumulations de synonymes qui accusent l'influence de l'école sur les conférences d'un Dion Chrysostome..., ces jeux de mots également recherchés par les premiers sophistes, les poètes comiques et les cyniques » (P. Lejay : Sat. d'Hor., p. cxi). La parodie, chère à Diogène et à Bion, est, chez lui comme chez Horace, rare et, le plus souvent, enveloppée. Surtout il évite, plus que ne le fait Horace lui-même, les chries et les anecdotes dont le rôle est à peine moins grand dans la diatribe que celui du dialogue fictif. On ne peut même citer en ce genre le début de la Satire 4 : cette petite scène entre Socrate et Alcibiade est présentée comme une fiction, non comme une chrie. Et, en fait d'anecdote, je ne vois guère que le morceau satirique sur le triomphe truqué de Caligula.

En pareille matière il ne sert à rien de cataloguer des mots et des figures si on n'a pas discerné tout d'abord, en étudiant l'expression dans sa complexité, la physionomie propre du style. C'est un travail de ce genre que M. Schönbach (2) a essayé sur un certain nombre de

---

(1) Voy. Cartault : *Étude sur les Satires d'Horace*, p. 195-213; 213-219.

(2) Martin Schönbach : *De Persii in Saturis sermone et arte*. Pour ce qui suit, voy. surtout la conclusion, p. 60 et suiv.

passages choisis parmi les plus curieux des six satires (1). Il estime que, au point de vue de la langue et du style, il ne faut pas classer l'œuvre de notre auteur à côté de l'*Apokolokyntose* ou du *Satiricon*. Perse ne s'attache pas à reproduire le langage vulgaire. C'est, avant tout, un artiste qui veut être original. Il n'a pas forgé beaucoup de mots. Pour lui comme pour Horace, la véritable création verbale, c'est de combiner d'une manière nouvelle des éléments fournis par le langage courant. Il arrive souvent que ces combinaisons rapprochent des mots d'ordre différent et forment ainsi des expressions figurées. On comprend dès lors l'importance que Perse attache au travail. Rien, chez les poètes de son siècle, ne pouvait l'irriter autant que le dédain de l'effort, que ce cliquetis et ces harmonies molles dont ils cherchaient à couvrir la nullité du fond et la faiblesse réelle de la forme, que cette *cacozelia*, en un mot, définie et combattue plus tard par Quintilien (8, 3, 56 ; cf. 2, 3, 9). Certes on peut relever chez Perse des fautes de goût : mais il a bien vu que l'expression ne pouvait être vigoureuse et neuve, si elle ne s'appuyait sur une pensée ou sur une représentation précise du réel. De fait, il évite ces antithèses tout artificielles qui étaient le ridicule le plus apparent du style en vogue et dont il s'est moqué.

Lorsqu'il oppose les mots, c'est que les choses, en effet, s'opposent. Il dira, par exemple : « Romule, ceues » (1,87) ; « Virtutem uideant intabescantque relicta » (3, 38). D'autre part, il cherche le trait qui peint et il est très capable de le trouver (2). Mais il n'était pas le seul alors qui n'aimât point « les fers à friser de Mécène et les grelots de Gallion » (Dial. des orat., 26 : calamistros Maecenatis aut tinnitus Gallionis). Ici M. Schönbach refuse d'accorder à O. Jahn que le succès de Perse soit venu surtout de deux défauts à la mode, l'obscurité qui résulte d'une concision excessive ou de métaphores trop audacieuses, et le désir de tout exprimer d'une manière neuve et aussi

---

(1) M. Schönbach laisse le prologue de côté.

(2) M. Schönbach signale avec raison (p. 62) 1, 17 et suiv., 21, 35, 47, 57, 58 et suiv., 64, 82, 87, 104 et suiv., 133 ; 2, 6, 10, 27, 51, 72 ; 3, 1 et suiv.; 8, 10 et suiv., 20 et suiv., 27, 34, 80, 87, 115; 4, 10 et suiv., 24, 26, 30 et suiv., 33, 35 et suiv., 49 ; 5, 3, 11 et suiv., 25, 55 et suiv., 70 et suiv., 86, 91, 112, 116 et suiv., 138, 149 et suiv., 176 ; 6, 10, 16, 52, 61, 72 et suiv.

vigoureuse que possible. Jahn, en effet, distingue dans la littérature du temps deux partis : l'un faisait de l'art un jeu et n'était que mollesse et enflure ; l'autre groupait des esprits sérieux qui, visant au sublime par la brièveté et l'audace de l'expression, rencontraient souvent l'obscurité. Pour justifier cette hypothèse, Jahn fait grand état d'une lettre à Lucilius (l. 114) où Sénèque distingue cinq espèces d'élocutions vicieuses : 1° le style emphatique (inflata explicatio); — 2° le style efféminé et rythmé à la manière d'un chant ; — 3° les pensées audacieuses et sortant de la vraisemblance (sensus audaces et fidem egressi) ; — 4° les phrases coupées court et enveloppées qui laissent à entendre plus qu'elles ne disent ; — 5° la témérité dans les métaphores. Mais, il n'est pas sûr que rien, là, puisse s'appliquer à Perse. Sénèque songe avant tout aux orateurs ; ce qu'il attaque d'abord, sans distinguer nettement entre la parole et le style, c'est l'emphase, défaut dominant de l'école asiatique, et la mignardise : ici il se rencontre avec Perse. Puis, après avoir condamné l'usage immodéré de l'hyperbole, il s'en prend aux imitateurs de Salluste. Il parle enfin des métaphores hasardées, et il me semble qu'il n'entend pas seulement par là les métaphores obscènes, mais toutes celles qui heurtent le goût. Quoi qu'en pense Jahn, ces deux derniers traits ne caractérisent point un parti littéraire auquel Perse se serait rattaché. Mais il est vrai qu'on pourrait lui appliquer le passage suivant de Quintilien (8, 2, 19) sur ceux qui s'étudient à être obscurs : « Alii breuitatem aemulati necessaria quoque orationi subtrahunt uerba et, uelut satis sit scire ipsos quae dicere uelint, quantum ad alios pertineat nihil putant : at ego otiosum sermonem dixerim, quem auditor suo ingenio intellegit. Quidam, emutatis in peruersun dictis, de figuris idem uitium consequuntur. Pessima uero sunt ἀδιανόητα, hoc est quae uerbis aperta occultos sensus habent ». On croirait volontiers que Perse a entendu le conseil qu'un maître du temps de Tite-Live donnait à ses élèves : « Obscurcissez » (σκότιστον : voy. Quint., ibid., 18). Mais c'est chez les orateurs surtout que Quintilien reprenait ces défauts : on accordait plus de libertés aux poètes, surtout si leur vers enveloppait une pensée. On devait savoir gré à Perse d'avoir cherché et atteint la vigueur ; et, si ses métaphores sont hardies parfois jusqu'à l'indécence, l'obscénité ne lui plaît jamais pour elle-même.

Il y a beaucoup à retenir de ces conclusions. Mais l'enquête de

M. Schönbach, tournée surtout vers l'usage que Perse fait du latin vulgaire, a trop négligé ce que le poète prend à ses prédécesseurs. Le principe « uerba togae sequeris iunctura callidus acri » n'indique qu'une des sources où il a puisé les éléments de ses créations. L'autre, c'est, avec les satires de Lucilius, les grandes œuvres du siècle d'Auguste, avant tout les *Satires* et les *Épîtres* d'Horace, quelquefois aussi ses *Odes,* puis l'*Énéide,* les *Géorgiques,* les *Bucoliques*, enfin, plus rarement, les *Métamorphoses,* les *Fastes* et même les recueils et poèmes érotiques d'Ovide. Et je sais bien qu'Horace lui offrait beaucoup de mots et de locutions populaires : mais, chez Horace déjà, les uns et les autres n'étaient que la matière d'un art très savant dont Perse s'est fait l'émule. Poursuivre l'originalité par l'imitation est un procédé qui n'a en soi rien de blâmable : on sait quel parti nos classiques en ont tiré. Mais, en pareil cas, la volonté de faire du neuf avec du vieux ne suffit pas. Il faut se montrer capable de donner un accent nouveau à des pensées ou à des sentiments déjà exprimés, ou de traduire, avec les traits et les couleurs qu'on emprunte, une vision personnelle des choses. Il faut aussi réaliser un ensemble qui ne laisse point l'impression d'un lent travail de marqueterie. Or, malgré quelques dialogues bien enlevés, quelques jolis croquis, quelques sentences bien frappées, Perse n'a jamais atteint dans une satire entière, ni même dans aucun morceau de quelque étendue, cette sûreté, cette indépendance d'allure à quoi se reconnaît le maître. Il est toujours demeuré l'élève consciencieux qui avait accumulé dans sa mémoire ou sur ses tablettes les traits les plus heureux des meilleurs modèles et les retrouvait en foule lorsqu'il s'était donné un thème à traiter. Nous l'avons vu, tour à tour, amplifier, concentrer, renchérir. Car on ne saurait accepter sans réserve le jugement de Boileau :

> Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
> Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Il lui arrive parfois de donner, de la même idée, plusieurs formules différentes, et, si chacune d'elles est brève, l'ensemble manque de sobriété. Du moins a-t-il évité presque toujours l'épithète banale et ce que nous appelons le cliché. Il était dans la tradition de la satire aussi bien que dans celle du sermon moral d'employer des expressions

concrètes et colorées : et, d'autre part, les poètes latins comme les poètes grecs avaient tous, plus ou moins, l'habitude de remplacer, autant que possible, l'abstrait par le concret, et, dans le concret même, l'ensemble par le détail, le tout par la partie. Cette tendance s'était accentuée encore à l'époque impériale, à mesure qu'avait grandi le goût de la description et du pittoresque. Perse a donc multiplié les périphrases descriptives, les comparaisons, les métaphores, les métonymies. Mais doit-on lui reconnaître, comme le fait plus d'une fois M. Schönbach, le mérite d'avoir les yeux bien ouverts sur les objets réels et de les dessiner d'un trait précis ? Une distinction me paraît ici nécessaire. Il y a véritablement chez lui un certain nombre de détails qu'il a observés lui-même ou qu'il s'est, tout au moins, remis devant les yeux ; mais, en bien des endroits, la bizarrerie de ses métaphores et de ses métonymies prouve qu'il n'était pas un visuel. Ne lui reprochons pas d'avoir cherché le plus souvent les lignes premières de ses images dans ses souvenirs littéraires, dans ses lectures, dans les locutions populaires : la plupart des poètes sont dans ce cas. Mais les maîtres de la création verbale sont ceux pour qui les mots ne sont jamais des signes décolorés et reprennent sans cesse leur valeur première. Nous disons que la mer moutonne : V. Hugo nous parlera de « la laine des moutons sinistres de la mer » ; l'expression de « cœur brisé » est banale : elle suggèrera à V. Hugo une image touchante :

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez *brisé*.

Ce genre de création n'est pas sans exemple chez notre poète (1) : mais c'est, dans son œuvre, l'exception. La plupart du temps, l'origine de l'image y est purement littéraire. Cela explique que l'expression n'y soit pas toujours aussi pittoresque qu'elle est concrète. Trop souvent elle n'est obtenue que par un effort de l'esprit ; et il arrive

(1) Je rappelle : Prol. 12 : quod si dolosi spes *refulserit nummi* ; 1, 49 : « belle » hoc *excute* totum : quid non *intus habet ?* — 64-65 : ut per leue seueros effundat iunctura ungues (tiré de l'expression *ad unguem* ; 5, 59 : fregerit articulos ueteris ramalia fagi (tiré de *nodosa*).

alors qu'elle n'offre à l'imagination rien de net ou ne lui propose qu'un tableau ridicule. Lorsque Musset écrit ce vers : « Poser sous les râteaux la sueur d'une année », il veut nous montrer les paysans de la Forêt Noire mettant sous les râteaux tout l'argent qu'ils ont gagné dans l'année à la sueur de leur front ; et il ne s'avise pas que « poser de la sueur sous des râteaux » fait une image tout à fait étrange. C'est par le même procédé, purement intellectuel, que Perse a dit *iuuenum... inseris aures Fruge Cleanthea* (1) (5, 63-64), *auriculis alienis colligis escas* (1, 22), *nisi... quae semel intus Innata est rupto iecore exierit caprificus* (1, 24-25), *uidesis ne maiorum tibi forte Limina frigescant* (1, 108-109), *ira cadat... Dum ueteres auias tibi de pulmone reuello* (5, 91-92), ou qu'il a construit de véritables rébus, comme *amarum si puteal multa cautus uibice flagellas* (4, 48-49).

Ses trouvailles les plus heureuses sont peut-être celles que lui ont suggérées les locutions populaires de toute espèce ; mais il lui arrive alors de sacrifier la décence à la vigueur : c'est ainsi qu'il donne une paraphrase très précise encore de l'expression grossière *si coleos haberemus* (1, 103-104 : Si testiculi uena ulla paterni Viueret in nobis) et qu'il invente, sur le modèle de *quidquid in mentem uenit, in buccam uenit,* le trait *in penem quidquid tibi uenit* (4, 48). Dans le vocabulaire et la syntaxe, ses innovations, peu nombreuses, sont généralement fondées sur le principe de l'analogie dont Palaemon, son maître, était un des tenants (cf. supr., p. 9-10).

Rendons-lui cette justice que la recherche de la métaphore neuve ou renouvelée l'a préservé du trait facile et du développement tout fait. Mais elle m'apparaît comme la raison principale de son obscurité, précisément parce que la métaphore, chez lui, au lieu de sortir spontanément de l'imagination, éveillée par le langage courant ou le spectacle des choses, n'est, en bien des cas, que le produit laborieux de l'intelligence. Quoi qu'il en soit, cette obscurité n'est nullement comparable en son principe à celle, qui fut quelque temps célèbre, de nos symbolistes et de nos décadents. Perse n'entend point nous chanter « la chanson grise où l'indécis au précis se joint », mais mettre, sur des pensées très nettes ou même banales, des expressions figurées

(1) Mais, d'ailleurs, l'image a ici pour origine un retour de l'esprit de Perse au sens premier de *cultor* et de *purgata.*

qu'on n'attendait pas, mais qui, parfois énigmatiques, ne sont jamais vagues. C'est, en somme, le procédé de nos précieux. Il vient tout droit de la rhétorique et de la vie mondaine : il devait plaire en un siècle où la littérature n'était plus que le passe-temps de quelques cercles fermés. Fronton, au siècle suivant, fera un mérite au vieux poète Névius d'avoir « mis de l'industrie dans le choix des mots » et d'avoir « su en trouver d'imprévus et d'évocateurs » (Front., p. 63, Naber : « *Insperatum* atque *inopinatum* uerbum... quod *praeter spem atque opinionem* audientium aut legentium promitur) (1). Perse n'abuse pas des mots rares ; mais c'est bien en multipliant les surprises dans les combinaisons verbales qu'il a voulu plaire. Le naturel eût mieux valu : seulement il faut, pour s'y tenir, une originalité vraie, qu'il n'avait pas. Du moins devons-nous lui reconnaître le mérite d'avoir, sous cette forme recherchée, enfermé des pensées presque toujours simples et hautes.

En dépit des catalogues de M. Eichenberg, ce style curieusement travaillé ne ressemble guère à celui des diatribes. Les effets, dans le sermon cynico-stoïcien, sont presque toujours un peu gros. L'orateur s'approprie les locutions populaires sans les modifier, à moins qu'il ne les parodie ; il recherche, en général, l'antithèse ; il lui arrive d'employer des métaphores et des comparaisons imprévues, mais il se garde, généralement, d'être contourné ou énigmatique. Presque toutes les satires de Perse traitent des sujets familiers à la diatribe et reposent aussi bien que la diatribe, sur un plan simple (2). Mais, par le style, comme par la composition, l'auteur s'est efforcé d'en faire des œuvres d'art propres à charmer les délicats. Et si c'est un malheur, qui lui est venu de son éducation et du goût de son temps, d'avoir voulu parfois renchérir sur Horace, c'est bien la tradition d'Horace qu'il a prétendu continuer.

---

(1) Cf. F. Plessis, *La Poésie latine*, p. 13-14.

(2) Les analogies entre la diatribe et les satires de Perse pourraient même s'expliquer sans aucune influence directe de celle-là sur celles-ci : M. Wendland (*Hell. röm. Kultur*[3], p. 79) fait très justement observer que Perse porte l'empreinte d'une rhétorique qui avait aussi marqué Bion, la rhétorique latine étant fille de la rhétorique grecque.

CONCLUSION

S'il me fallait resserrer dans une brève formule les résultats de cette longue enquête, je définirais volontiers la satire de Perse comme un essai de transformation de la diatribe en satire horatienne par un stoïcien qui a subi l'action de la rhétorique. L'auditeur de Remmius Palaemon et de Verginius Flavus, l'ami du philosophe grammairien Cornutus, en étudiant Lucilius et Horace, n'a vu que les procédés : il n'a pas senti ou n'a pas retenu ce qui chez l'un et chez l'autre faisait la vie profonde du genre, je veux dire le caractère intime et personnel. Sans doute son œuvre nous fait connaître sa foi stoïcienne ; elle nous le montre capable d'une amitié fondée sur l'admiration ; elle nous prouve que ni la raillerie légère ni l'invective fougueuse n'étaient dans son tempérament. Mais elle ne nous apprend même pas d'une manière nette ce qu'il a cherché dans l'idéal stoïcien. On devine, mais on devine seulement, que c'était une nature très simple : il ne concevait rien de supérieur, je pense, à la joie d'arranger ingénieusement des mots pour parer les idées qu'il aimait.

Le genre s'est, avec lui, appauvri de plus d'une manière. « La satire d'Ennius, a-t-on dit (1), paraît avoir comporté un élément d'actualité qui la distinguait d'autres mélanges poétiques. Lucilius a tourné l'actualité en polémique. Horace, sans bannir tout à fait la polémique, a ramené l'actualité à des sujets plus généraux ou l'a réduite à des confidences personnelles. Au fond la satire jusqu'au temps d'Horace a trois caractères : l'actualité, la variété des sujets, la tendance à moraliser. Ennius, Lucilius, Horace : ces noms résument l'évolution de la satire. Ennius crée la satire écrite et faite pour la lecture. Lucilius,

(1) P. Lejay, *Satires d'Horace*, p. CVI-CVII.

s'inspirant de la comédie ancienne, lui donne son caractère polémique et crée la satire au sens moderne du mot. Horace restreint le domaine de la satire et le cercle de ses lecteurs, *contentus paucis lectoribus* (1, 10, 74). Mais, en ouvrant plus largement que ses devanciers les portes à l'observation morale, il étend d'un autre côté les cadres du genre ».

S'il y a décadence, pour le contact avec la vie contemporaine, de Lucilius à Horace, cette décadence s'accuse encore d'Horace à Perse. Seule, nous l'avons vu, la première satire de notre poète est une critique directe du présent. Ce n'est qu'un jeu d'esprit de chercher dans les autres des allusions aux vices ou aux crimes de Néron. D'autre part, Perse ne s'applique nullement à varier ses sujets : une satire littéraire où la critique s'appuie sur des idées stoïciennes latentes et cinq sermons moraux, voilà toute son œuvre. Et, comme pour diminuer encore dans la satire la part de la fantaisie, il la met au service d'une doctrine philosophique, de la doctrine la plus dogmatique, peut-être, qui existât. Il ne lui restait plus, semble-t-il, qu'à fixer décidément la forme de cette diatribe en vers dont l'œuvre d'Horace lui offrait deux ou trois échantillons teintés d'ironie. Mais Perse n'est pas allé jusqu'au bout dans cette voie. Par l'unité du sujet, par la rigidité réelle du plan, ses sermons ne diffèrent pas beaucoup de ceux de Stertinius et de Davus, mais, par la disposition et le style, ils s'apparentent aux satires où Horace moralise en son propre nom. Cornutus était un homme de cabinet, ennemi sans doute de la déclamation philosophique : son élève en vint à se méfier de la rhétorique, même de la rhétorique des philosophes, malgré l'empreinte que, toujours, il en devait garder (1). Au lieu de développer sagement ses discours, conçus selon les règles de l'école, il a voulu y introduire le laisser-aller, la marche pleine d'imprévu de la satire horatienne. Mais cette marche, chez lui, n'est pas dans la nature de l'œuvre : de là vient qu'elle inflige au lecteur de véritables cahots. Elle l'a séduit sans doute parce qu'il était, après tout, homme du monde et qu'il écrivait pour des gens du monde (2). Elle lui permettait, en outre, de conserver à la

---

(1) M. Wendland (*op. cit.*, p. 64) n'a pas tort d'écrire : « Alle Mittel der Rhetorik hat Ovid in die Poesie eingeführt, Persius und Juvenal haben dann die Satire, Lucan das Epos, rhetorisiert ».

(2) Thrasea et ses amis étaient bien éloignés d'être des pédants.

satire quelque chose de cette variété qu'il se refusait dans le choix des sujets : il pouvait, grâce à elle, combiner dans une même pièce des éléments de diverses natures; c'est ainsi qu'il a juxtaposé dans sa cinquième satire un dialogue, une épître et un sermon philosophique.

Mais, s'il s'éloigne de la diatribe dans la disposition, il s'en éloigne peut-être plus encore dans le style : sa poétique, à ce point de vue, c'est bien celle d'Horace. Il dédaigne les expressions toutes faites, les images fixées dans une forme traditionnelle que se transmettaient les orateurs stoïciens. Non qu'il rejette systématiquement les locutions, les comparaisons, les métaphores dont vivait cette éloquence populaire : mais, s'il les accueille, il en modifie l'expression, et il s'aide pour cela de tous les souvenirs qui se pressent dans sa mémoire pleine de vers d'Horace et de Virgile. Il lui arrive aussi d'orner son œuvre de traits dont ces deux poètes et plusieurs autres avec eux, Lucilius, Ovide, quelquefois même Lucrèce, Catulle, les élégiaques, lui fournissent les premiers éléments. La quatrième satire nous apparaît presque tout entière comme un assemblage de pièces fabriquées de la sorte. C'est d'ailleurs la plus faible. Est-ce la plus ancienne? En réalité l'art de Perse est partout semblable à lui-même dans ses procédés essentiels : on ne saurait parler d'une évolution ou d'un progrès dans la manière du poète. La Satire 5 est la meilleure. La Satire 6 atteste un effort réel de Perse pour se dégager des entraves d'un plan trop scolaire et pour éviter le ton oratoire. Je la considérerais comme la dernière même si je ne la tenais point pour inachevée. Quant à la première, bien venue dans quelques-unes de ses parties, mais d'une structure très laborieuse, je n'oserais affirmer qu'elle soit postérieure aux Satires 2, 3, 4 et 5, bien qu'elle soit peu oratoire et que, par la nature du sujet et les traits d'observation qu'elle renferme, elle se présente comme une satire véritable (1). Perse était-il vraiment capable de progrès? eût-il jamais regardé la vie? eût-il jamais fait autre chose que de limer pièce à pièce des œuvres où des morceaux brillants, où des traits ingénieux, où des vers bien frappés éclatent au milieu des gaucheries et des obscurités d'un ensemble mal fondu? Peut-être

(1) J'ajoute que Perse semble parfois s'y être imité lui-même (cf. 1, 14 et 5, 10-11; 1, 107 et 5, 86).

pourtant se fût-il dégagé un jour de l'influence d'Horace et eût-il renoncé à l'entreprise paradoxale d'exposer avec enjouement les dogmes du Portique. Le stoïcisme, si tranchant, ne préparait guère ses disciples à revêtir leur pensée d'un style aimable. Perse a voulu être piquant et alerte, et ce qui, trop souvent, rend pénible la lecture de son œuvre, c'est l'effort énorme qu'il s'impose pour y parvenir. Mais il fallait un Juvénal pour créer vraiment la satire oratoire : Perse n'avait pas non plus la véhémence que cette forme exige.

Le succès de son livre, l'éloge qu'en ont fait Quintilien et Martial s'expliquent sans peine. Perse était stoïcien, ce qui lui assurait déjà bien des suffrages. Il défendait en littérature la tradition des grands maîtres. C'était enfin un écrivain consciencieux et, malgré la brièveté de son œuvre, il a vraiment enrichi la langue latine de quelques beaux vers et d'un certain nombre d'expressions frappantes dont les pères de l'Église devaient plus tard s'emparer. Il a connu la fortune de déchaîner dans les temps modernes des admirations enthousiastes et des dénigrements passionnés. Je puis me contenter de nommer Casaubon, Scaliger, Nisard. Mais sait-on que Renan le mettait au-dessus de tous les poètes du premier siècle ? « Lucain avec mauvais goût, écrit-il dans les *Apôtres* (p. 309), Perse avec un talent supérieur, exprimaient les plus hauts sentiments d'une grande âme ». Et plus loin (p. 332) : « Les écrivains latins que nous connaissons (d'Auguste aux Flaviens), à l'exception du satirique Perse, sont médiocres et sans génie ». L'éloge a de quoi surprendre. Mais cette œuvre, où une inspiration noble et sincère s'est enveloppée d'une forme très artificielle, où la doctrine la plus raide a demandé au plus souple des poètes de lui prêter les ressources de son art, demeurerait, même si elle ne marquait pas un moment dans l'évolution de la satire latine, un « cas littéraire » intéressant.

TABLE DES PASSAGES DE PERSE

COMMENTÉS

DANS LE PRÉSENT OUVRAGE

Prologue, vers 1..... page 368
— — 1-3..... 204, n. 2
— — 2-3..... 368
— — 4..... 440
— — 4-6..... 368-369
— — 6-7..... 356
— — —..... 369-370
— — 7..... 354 et n. 1
— — 8-9..... 156
— — —..... 370-371
— — 10-11..... 371
— — 12..... *Ibid.*
— — —..... 508, n. 1.
— — 13..... 156
— — —..... 371
— — —..... 390
— — 13-14..... 353
— — 14..... 371-372

Satire 1, vers 1..... 227, n. 4
— — —..... 243
— — —..... 354
— — —..... 406
— — 1-7..... 346
— — 1-12..... 345
— — —..... 372
— — 2..... 355
— — 3..... 373
— — 4..... 191
— — —..... 221
— — —..... 374
— — 4-5..... 373 et n. 2
— — 5..... 372
— — 5-6..... 373
— — 5-7..... 243
— — —..... 375-376
— — 6..... 443
— — 6-7..... 373 et n. 3

Satire 1, vers 8..... 499
— — 8-12..... 347-348
— — 9..... 373-374 et n. 1
— — —..... 376
— — —..... 466
— — —..... 494
— — —..... 499
— — 9 et suiv.... 6, n. 2
— — 9-10..... 373
— — 9-12..... 174
— — 10..... 374
— — —..... 499
— — 11..... 372 et n. 1
— — —..... 375
— — 12..... 372-373
— — —..... 377
— — 13..... 348
— — —..... 377
— — —..... 380
— — —..... 500
— — 13 et suiv.... 220
— — 13-14..... 192
— — 13-40..... 345
— — 14..... 230
— — —..... 377
— — —..... 513 n. 1
— — 15..... 500
— — 15 et suiv.... 222
— — 15-16..... 377
— — 15-18..... 432
— — 15-21..... 194
— — —..... 348-349
— — 16..... 500
— — 17..... 499
— — 17 et suiv.... 505 n. 2
— — 17-18..... 377
— — 18..... 6, n. 2
— — —..... 246

Satire 1, vers 18..... 378
— — 19-20..... 392
— — 20..... 377
— — —..... 378
— — 20-21..... 246
— — — 500
— — 21..... 14, n. 2
— — —..... 379
— — —..... 499
— — —..... 505, n. 2
— — 22..... 244
— — —..... 349
— — —..... 372
— — —..... 376
— — —..... 379
— — —..... 400
— — —..... 469
— — —..... 509
— — 22-23..... 377
— — 23..... 379-380
— — 24-25..... 349
— — — 380-381
— — — 509
— — 24-27..... 222
— — 26..... 489
— — 26-27..... 244
— — — 349
— — — 380-381
— — 27..... 466
— — —..... 494
— — 28..... 381-382
— — 29..... 188, n. 2
— — —..... 221
— — —..... 381
— — 29-30..... 349
— — 30..... 382
— — 30-35..... 195
— — 31..... 382
— — 32-33..... 432
— — 33..... 382
— — —..... 435
— — 33-34..... 383
— — 34..... 382
— — —..... 489
— — —..... 499
— — —..... 500
— — 35..... 505, n. 2

Satire 1, vers 36..... 499
— — 36-37..... 244
— — 36-40..... 226
— — — ..... 382, et n. 6
— — 38..... 499
— — 39..... 391, n. 2
— — 40..... 349
— — 40-41..... 383
— — — ..... 402, n. 1
— — 40-43..... 345
— — 41-43..... 383-384
— — 43..... 227, n. 2
— — —..... 500
— — 44..... 345
— — —..... 361
— — —..... 499
— — 44-62..... 345
— — 45..... 372
— — —..... 385
— — 45-46..... 229, n. 4
— — 45-49..... 384, et n. 2
— — 47..... 23
— — —..... 190
— — —..... 387
— — —..... 505, n. 2
— — 48..... 385
— — 48 et suiv.... 188
— — — 245
— — 49..... 497
— — —..... 499
— — 49-50..... 385
— — — ..... 508, n. 1
— — 50..... 191
— — 50-52..... 501
— — 51..... 191
— — 51-52..... 187
— — — 197
— — 51-55..... 386
— — 52-53..... 500
— — 53..... 349
— — —..... 436
— — —..... 457
— — 55..... 349
— — 56..... 222
— — —..... 349
— — —..... 376
— — 56-57..... 246-247

Satire 1, vers 56-57..... 386-387
— — 57..... 222
— — —..... 505, n. 2
— — 58..... 155, n. 2
— — —..... 387-388
— — —..... 473
— — —..... 499
— — 58-60..... 349
— — — 361
— — — 432
— — — ..... 505, n. 2
— — 59..... 388
— — —..... 491
— — 60..... 389
— — 61..... 222
— — 61-62..... 350
— — — 389
— — 62..... *Ibid.*
— — —..... 473
— — 63..... 350
— — 63-64..... 199
— — — 389
— — 63-68..... 350
— — 63 et suiv.... 345
— — 64-65..... 389-390
— — — ..... 505, n. 2
— — — ..... 508, n. 1
— — 65-66..... 201
— — — 390
— — 66..... 471
— — 67-68..... 167
— — — 201
— — 68..... 192
— — —..... 230
— — —..... 390
— — 69..... 371
— — 69 et suiv.... 203
— — — 350-351
— — 70..... 101
— — —..... 371
— — —..... 444
— — —..... 457
— — 70-71..... 11, n. 4
— — 70-75..... 390-391
— — 71..... 488
— — 73-75..... 168
— — 76..... 499
Satire 1, vers 76-78..... 12
— — 77-78..... 204
— — 78..... 391
— — 79..... *Ibid.*
— — 79-82..... 351
— — 80..... 391
— — —..... 499
— — 81..... 391
— — 82..... 154, n. 1
— — —..... 392
— — —..... 505, n .2
— — 83-84..... 351
— — — 392
— — 84..... 499
— — 85..... 175
— — —..... 351
— — —..... 416
— — —..... 499
— — 85-86..... 392
— — 85-87..... 207
— — 86-87..... 392-393
— — 87..... 6, n. 2
— — —..... 225
— — —..... 227, n. 2
— — —..... 246
— — —..... 351
— — —..... 361
— — —..... 374
— — —..... 385, n. 3
— — —..... 393-394
— — —..... 499
— — —..... 505 et n. 2
— — 88..... 499
— — 88-91..... 394-395
— — 89..... 500
— — 89-90..... 351
— — 90..... 430
— — 90-91..... 246
— — — 351
— — 92..... 195
— — —..... 352
— — —..... 500
— — 92-102..... 208 et suiv.
— — 93..... 175
— — —..... 352
— — 93-95..... 225
— — 96-97..... 227

Satire 1, vers 96-97..... 352
— — — 395
— — 98..... 352
— — 102..... 434
— — 103..... 6, n. 2
— — —..... 225
— — 103-104..... 223
— — — 246
— — — 352
— — — 374
— — — 396
— — — 496
— — — 509
— — 104..... 158, n. 4
— — 104-105..... 225
— — — 396
— — — ..... 505, n. 2
— — 105..... 499
— — 105-106..... 112
— — 106..... 189
— — —..... 230
— — —..... 397
— — 107..... 417
— — —..... 426
— — —..... 433
— — —..... 513, n. 1
— — 107-108..... 246
— — — 400
— — — 472
— — 107-110..... 352
— — 107-134..... 345
— — 108..... 397
— — —..... 400
— — 108-109..... 236
— — — 401
— — — 509
— — 109-110..... 401
— — — 473
— — 110..... 400
— — —..... 476
— — 110-111..... 352
— — — 397-398
— — 111..... 398
— — 112..... 248
— — —..... 398
— — 112-114..... 352
— — 113-114..... 398
Satire 1, vers 114-115..... 398-399
— — 114-118..... 172
— — 115..... 352
— — —..... 361
— — 116-118..... 401-403
— — 119..... 352
— — —..... 399
— — —..... 500
— — 120..... 222
— — —..... 372
— — 120-121..... 400
— — 121..... 222
— — —..... 243
— — —..... 372
— — —..... 399
— — —..... 499
— — 122..... 466
— — —..... 473
— — —..... 494
— — 122-123..... 173
— — — 192
— — — 352
— — — 400
— — 122-134..... 352-353
— — 123..... 403
— — —..... 426
— — —..... 499
— — 123-125..... 162
— — 123 et suiv... 101
— — 124..... 404
— — —..... 427
— — 125..... 404
— — —..... 419
— — 126..... 404
— — —..... 472
— — 127-132..... 405
— — 128..... 222
— — 129..... 499
— — 129-130..... 432
— — 130..... 3
— — 132-133..... 247
— — 133..... 405
— — —..... 505, n. 2
— — 134..... 228
— — —..... 405

Satire 2, vers 1..... 408

Satire 2, vers 1-4..... 249
— — —..... 321
— — 2..... 408
— — 3..... 249
— — —..... 253
— — —..... 409
— — 3-23..... 259
— — 5..... 232
— — —..... 405
— — 5-30..... 322
— — 6..... 408
— — —..... 505, n. 2
— — 7..... 466
— — —..... 476
— — 8..... 249
— — —..... 257
— — 8 et suiv..... 361
— — 8-14..... 406
— — 9..... *Ibid.*
— — —..... 408
— — 9-14..... 249
— — 10..... 238
— — —..... 406
— — —..... 426
— — —..... 505, n. 2
— — 10-12..... 409
— — 11..... 406
— — 11-12..... 239
— — 12..... 238
— — —..... 499
— — 13..... 406
— — —..... 471
— — 14..... 233
— — —..... 258
— — —..... 420
— — 15..... 499
— — 15-16..... 250
— — — 409
— — 15-30..... 323
— — 16..... 409
— — 17..... 406-407
— — —..... 435
— — 17-30..... 250
— — 18..... 257
— — —..... 407
— — —..... 499
— — 20..... 408

Satire 2, vers 20..... 499
— — 21..... 372
— — —..... 409
— — 22..... 407
— — 23..... 410
— — 24..... 227
— — 24-25..... 256
— — 24-26..... 408
— — 24-29..... 239
— — 25..... 410
— — 26..... 500
— — 27..... 408
— — —..... 470
— — —..... 505, n. 2
— — 28..... 155, n. 2
— — —..... 407
— — —..... 410
— — 29..... 253
— — 29-30..... 250
— — 30..... 407
— — —..... 410
— — 31..... 417
— — —..... 474
— — 31-40..... 249
— — — 259
— — — 322
— — — 323
— — 32..... 410
— — 32-34..... 250
— — 33..... 411
— — 34..... 412
— — 35..... *Ibid.*
— — 37..... 239
— — 37-38..... 411
— 38..... *Ibid.*
— —..... 499
— — 39-40..... 250
— — — 253
— — — 268
— — — 361
— — 40..... 257
— — 41..... 249
— — —..... 412
— — 41-43..... 260
— — — 323
— — 41-51..... 322
— — 42..... 410

Satire 2, vers 44..... 411
— — 45-46..... 249
— — — 323
— — 46..... 411
— — 46-47..... 323
— — 47..... 227, n. 2
— — —..... 411
— — —..... 499
— — 49-50..... 324
— — —..... 361
— — —..... 411
— — 50..... 372
— — 50-51..... 324
— — 51..... 412
— — —..... 500
— — 52..... 324
— — —..... 413
— — —..... 417
— — 52-75..... 322
— — 53-54..... 413
— — 54..... 257
— — —..... 413
— — 55..... 233
— — —..... 414-415
— — —..... 499
— — 56..... 500
— — 56-58..... 325
— — 57..... 258-259
— — —..... 415
— — —..... 499
— — 58..... 415
— — —..... 500
— — 59..... 412
— — 59-60..... 260
— — — 325
— — 60..... 3
— — 61..... 260
— — —..... 325
— — —..... 412-413
— — —..... 415
— — 61-75..... 405
— — 63..... 257
— — —..... 413
— — —..... 415
— — 64-65..... *Ibid.*
— — — 420
— — 64-67..... 260
Satire 2, vers 66..... 400
— — —..... 413
— — —..... 416
— — 66-67..... *Ibid.*
— — 68..... 258
— — —..... 412
— — —..... 445
— — 68-69..... 361
— — 68-70..... 325
— — 69..... 253
— — —..... 413
— — —..... 499
— — —..... 500
— — 71..... 260
— — —..... 499
— — 71-72..... 233
— — — 412-413
— — — 416-417
— — 72..... 391
— — —..... 505, n. 2
— — 73..... 258
— — —..... 463
— — 74..... 258
— — —..... 417
— — —..... 426
— — —..... 433
— — 75..... 261
— — —..... 413

Satire 3, vers 1..... 418-419
— — —..... 505, n. 2
— — 1-9 — 327
— — 2..... 419
— — 3..... 262
— — —..... 499
— — 3-4..... 419
— — 4..... 420
— — —..... 499
— — 5..... 420
— — 5-6..... *Ibid.*
— — 6..... *Ibid.*
— — —..... 500
— — 7..... 418
— — 7-8..... 482
— — 8..... 258
— — —..... 418
— — —..... 420

Satire 3, vers 8..... 505, n. 2
— — 8-9..... 262
— — 9..... 420-421
— — 10-11..... 500
— — 10-14..... 421-422
— — 10 et suiv.... 262
— — 12..... 327
— — —..... 499
— — 13 et suiv.... 262
— — 14..... 327
— — —..... 499
— — 15..... 262
— — —..... 327
— — —..... 418
— — —..... 422
— — —..... 422-423
— — 15-34..... 326
— — 16..... 264, n. 1
— — —..... 328
— — 16-18..... 422
— — — 423-424
— — 17-18..... 466
— — 18..... 328
— — —..... 423
— — 19..... 262
— — —..... 327
— — —..... 328
— — —..... 424
— — 19-20..... 422
— — — 424
— — 20..... 263
— — —..... 328
— — —..... 422
— — —..... 424-425
— — —..... 505, n. 2
— — 21..... 425
— — 21-22..... 284
— — — 422
— — — 425
— — — 462
— — 22-23..... 422
— — 23..... 372
— — —..... 422
— — —..... 425
— — 23-24..... 263, n. 5
— — — 422
— — 24 et suiv.... 264
Satire 3, vers 24 et suiv..... 329
— — 24-26..... 422
— — 25..... *Ibid.*
— — —..... 425-426
— — —..... 500
— — 26..... 328
— — —..... 426
— — —..... 489
— — 27..... 328
— — —..... 329
— — —..... 426
— — —..... 505, n. 2
— — 27-29..... 233
— — — 422
— — 28..... 2
— — 28-29..... 403
— — — 426
— — — 499
— — 29..... 3
— — —..... 328
— — 30..... 264
— — —..... 418
— — —..... 426
— — 31..... 233
— — —..... 264
— — 32..... 433
— — 32-33..... 422
— — — 426
— — 33..... 328
— — 33-34..... 265
— — 34..... 328
— — —..... 426-427
— — —..... 500
— — —..... 505, n. 2
— — 35-43..... 21
— — — ..... 265 et suiv.
— — — 326
— — — 329
— — — 359
— — — 361
— — — 427
— 37..... *Ibid.*
— — 38..... 267
— — —..... 466
— — —..... 480
— — —..... 505
— — 39..... 427

Satire 3, vers 41..... 372
— — —..... 427
— — 41 et suiv.... 361
— — 43..... 328
— — 44..... 13, n. 1
— — —..... 429
— — 44-45..... 428
— — 44-47..... 23
— — — 168
— — — 206
— — 44-51..... 116, n. 1
— — — 268
— — — 328
— — 44-59..... 326-327
— — 45..... 429
— — —..... 499
— — 45-47..... 233
— — — 428
— — 46..... 435
— — 47..... 18, n. 3
— — 48..... 429
— — —..... 500
— — 48-51..... 501
— — 49..... 428
— — —..... 499
— — 50..... 381
— — —..... 400
— — —..... 429
— — 51..... 428-429
— — 52..... 328
— — —..... 429
— — —..... 465
— — —..... 501
— — 52-55..... 89
— — — 268
— — 52-69..... 329
— — 53-54..... 429
— — 54..... 499
— — 54-55..... 289
— — 55..... 429-430
— — 56-57..... 269
— — — 430
— — 58..... 262
— — 58-59..... 328
— — — 430
— — 60..... 269
— — —..... 431
Satire 3, vers 60..... 500
— — 61..... 431
— — 62..... 269
— — —..... 328
— — —..... 329
— — —..... 431
— — 63..... 380
— — 64..... 269
— — —..... 276
— — —..... 329
— — —..... 431
— — 65..... 328
— — —..... 431
— — 66..... 262
— — —..... 270
— — —..... 328
— — —..... 329
— — 66 et suiv.... 361
— — —..... 431
— — 67..... 429
— — 67-68..... 271
— — —..... 499
— — 68..... 431
— — 69-70..... 309, n. 2
— — — 431
— — 70-71..... 499
— — 70-72..... 94
— — 71..... 274
— — 71-73..... 329
— — 72..... 274
— — —..... 431
— — —..... 499
— — —..... 500
— — 73..... 262
— — —..... 488
— — 73-76..... 431-432
— — 74..... 431
— — 76..... 328
— — —..... 429
— — —..... 499
— — 77 et suiv.... 275 et suiv
— — 78..... 372
— — —..... 407
— — —..... 434
— — —..... 440
— — —..... 470
— — 79..... 434

Satire 3, vers 80..... 432
— — —..... 500
— — —..... 505, n. 2
— — 81..... 432
— — —..... 434
— — —..... 500
— — 82..... 410
— — —..... 432-433
— — 83..... 227
— — —..... 433
— — 83-84..... 275
— — 84..... 433
— — 85..... 404
— — —..... 433-434
— — 86..... 93
— — —..... 276
— — —..... 434
— — —..... 435
— — 87..... 434
— — —..... 505, n. 2
— — 88..... 329
— — —..... 435
— — 88-89..... 437
— — 88-90..... 436
— — 88-118..... 276
— — 89..... 435
— — 91..... 437
— — —..... 438
— — 92..... *Ibid.*
— — 92-93..... 435
— — 93..... 429
— — 94..... 372
— — —..... 435
— — 95..... 438
— — —..... 493
— — 96..... 436
— — 97..... 435
— — 98..... 499
— — 99..... 437
— — 100-101..... *Ibid.*
— — — 500
— — 100-102..... 437
— — 102..... 435
— — 103..... *Ibid.*
— — 103-105..... 437
— — 105..... 436
— — 107..... 262

Satire 3, vers 107..... 329
— — —..... 403
— — —..... 436
— — 107-108..... *Ibid.*
— — 108..... 329
— — 109..... *Ibid.*
— — —..... 453
— — —..... 499
— — 110..... 436
— — —..... 438
— — 111..... 436
— — —..... 438
— — 111-114..... 436
— — 112..... 439
— — 113-114..... *Ibid.*
— — — 500
— — 115..... 440
— — —..... 450
— — —..... 505, n. 2
— — 116-117..... 438
— — 117-118..... 276-277
— — 118..... 436

Satire 4, vers 1..... 278
— — —..... 440
— — —..... 441
— — 2..... *Ibid.*
— — —..... 499
— — 3..... 331
— — —..... 440
— — 4..... 279
— — 4-5..... 442
— — 5..... *Ibid.*
— — 6..... 258
— — —..... 280
— — —..... 442
— — 7..... *Ibid.*
— — 8..... 331
— — 8-9..... *Ibid.*
— — 9..... 440-441
— — —..... 442-443
— — —..... 470
— — 10..... 499
— — 10-11..... 443
— — — ..... 505, n. 2
— — 11-12..... 280
— — — 443

Satire 4, vers 13..... 443
— — 14..... 372
— — —..... 443
— — 14-22..... 280-281
— — 15..... 440
— — —..... 443-444
— — 16..... 331
— — —..... 441
— — —..... 444
— — 17..... 331
— — —..... 444-445
— — 17-18..... 500
— — 18..... 331
— — —..... 440
— — —..... 445
— — 19..... 441
— — 20..... 281
— — —..... 331
— — —..... 441
— — 21..... *Ibid.*
— — 21-22..... 445
— — 23..... 446
— — 23-24..... 277
— — — 330
— — — 331
— — — 445
— — 23-41..... 446
— — 23-52..... 281
— — 24..... 227, n. 2
— — —..... 446-447
— — —..... 505, n. 2
— — 25..... 234
— — —..... 330
— — 26..... 447
— — —..... 505, n. 2
— — 27..... 447
— — 28..... 447-448
— — 29..... 448
— — 30..... *Ibid.*
— — 30 et suiv.... 361
— — —..... 505, n. 2
— — 31..... 448
— — 32..... 441
— — —..... 448-449
— — 33..... 392
— — —..... 413
— — —..... 449

Satire 4, vers 33..... 505, n. 2
— — 34..... 449
— — —..... 499
— — 35..... 505, n. 2
— — 35-41..... 281
— — — 449-451
— — 38..... 499
— — 39..... *Ibid.*
— — 42..... 451
— — —..... 466
— — —..... 480
— — 42-43..... 332
— — 42-52..... 330
— — — 331
— — 43..... *Ibid.*
— — —..... 452
— — —..... 500
— — 44-45..... 452
— — 46..... 499
— — 46-47..... 331
— — — 452-453
— — 47..... 453
— — —..... 499
— — 48..... 391
— — —..... 499
— — 48-49..... 453-454
— — — 509
— — 49..... 238, n. 1
— — —..... 488
— — —..... 505, n. 2
— — 50..... 455
— — 51..... *Ibid.*
— — 52..... 455-456

Satire 5, vers 1..... 499
— — 1-2..... 456
— — 1-4..... 92
— — — 230
— — — 332
— — 3..... 456-457
— — —..... 505, n. 2
— — 3-4..... 204
— — — 499
— — 4..... 457
— — 5-6..... *Ibid.*
— — 5-18..... 165
— — — 332

Satire 5, vers 7..... 193
— — —..... 458
— — 7-9..... 168
— — 8-9..... 458
— — —..... 500
— — 9..... 234
— — 10..... 499
— — 10-11..... 193
— — — 377
— — — 458-459
— — — ..... 513, n. 1
— — 11..... 505, n. 2
— — 11-12..... 459
— — 12..... 193
— — 13..... 459-460
— — 14..... 365
— — —..... 460
— — 15..... 400
— — —..... 460
— — 16..... 460-461
— — 17-18..... 461
— — 19..... 461-462
— — —..... 499
— — 19-20..... 193
— — — 462
— — 19-29..... 332
— — 19 et suiv.... 116
— — 22..... 462
— — —..... 497
— — 22-24..... 286
— — 23..... 462
— — 24-25..... 92, n. 1
— — — 284
— — — 462-463
— — — 501
— — 25..... 505, n. 2
— — 26..... 372
— — 27..... 463
— — 28..... *Ibid.*
— — —..... 499
— — 28-29..... 463
— — 30..... 464
— — 30-31..... 22
— — 30-36..... 47, n. 3
— — 30-51..... 332
— — — 463-464
— — 32-33..... 21
Satire 5, vers 32-33..... 501
— — 33..... 464
— — 34-35..... 21
— — — 286
— — — 464
— — 35..... *Ibid.*
— — 36..... 22
— — 36-37..... 90
— — — 286
— — — 288
— — — 372
— — — 464
— — 37..... 288
— — 38..... 29
— — —..... 268
— — —..... 288
— — —..... 465
— — 39..... 287
— — —..... 288
— — —..... 465
— — 40..... 288
— — —..... 500
— — 41..... 499
— — 41-42..... 46, n. 1
— — 41-44..... 91
— — 43..... 465
— — 44..... 289
— — 45-51..... 465-466
— — 47..... 499
— — 47-48..... 501
— — 48..... 290
— — 51..... *Ibid.*
— — —..... 466
— — 52..... 333
— — 52-53..... 466
— — — 480
— — 52-64..... 466
— — 52 et suiv.... 290
— — 53..... 476
— — —..... 494
— — 54..... 499
— — 54-55..... 467
— — 54-57..... 501
— — 55..... 460
— — 55 et suiv.... 505, n. 2
— — 56..... 467
— — 57..... 468

Satire 5, vers 57-58..... 467
— — 58-59..... 468
— — 59..... 508, n. 1
— — 60..... 468-469
— — 60 et suiv.... 361
— — 62..... 89
— — —..... 409, n. 3
— — 63..... 92, n. 2
— — 63-64..... 89
— — — 291
— — — 379
— — — 469
— — — 509
— — 64..... 499
— — 64-65..... 291
— — — 333
— — — 361
— — 64-72..... 469-470
— — 65..... 469
— — 66..... 470
— — —..... 499
— — 66--72..... 292
— — 68..... 333
— — —..... 470
— — 68-69..... 501
— — 69..... 440
— — —..... 470
— — 70..... 333
— — —..... 500
— — 70-72..... 470
— — — ..... 505, n. 2
— — 71..... 333
— — —..... 469
— — 72..... 333
— — —..... 410
— — —..... 470
— — —..... 501
— — 73..... 333
— — 73-74..... *Ibid.*
— — 73-131..... 334
— — 74..... 471
— — 74-75..... 486
— — 75-76..... 293
— — 76..... 471
— — —..... 472
— — 77..... 391
— — —..... 471
Satire 5, vers 78..... 486
— — 78-79..... 472
— — 79..... 471
— — 79-80..... 499
— — 79-81..... 472
— — 80..... 372
— — 81..... 361
— — —..... 471
— — —..... 486
— — 82..... 334
— — —..... 471
— — —..... 472
— — 83-85..... 294
— — — 334
— — 84-85..... 486
— — 85..... 471
— — — 499
— — 85-87..... 294
— — 85-86..... 499
— — 86..... 400
— — —..... 471
— — —..... 505, n. 2
— — —..... 513, n. 1
— — 87..... 385, n. 3
— — —..... 471
— — —..... 499
— — 88..... 471
— — —..... 499
— — 88-94..... 294
— — 89..... 472, n. 2
— — 90..... 234
— — —..... 295
— — —..... 471-472
— — 91..... 295
— — —..... 334
— — —..... 401
— — —..... 434
— — —..... 505, n. 2
— — 91-92..... 473
— — — 509
— — 91 et suiv.... 361
— — 92..... 473-474
— — 93..... 296
— — 93-95..... 486
— — 94..... 295
— — 95..... *Ibid.*
— — —..... 473

Satire 5, vers 95..... 474
— — 96..... 473
— — —..... 474-475
— — —..... 500
— — 96-97..... 334
— — 98..... 296
— — 99..... 473
— — 100..... 295
— — 100-101..... 486
— — 100-104..... 475
— — 101..... *Ibid.*
— — 102..... 295
— — —..... 499
— — 103..... 335
— — 104..... 473
— — 104-105..... 296
— — — 475-476
— — 104 et suiv.... 362, n. 3
— — 105..... 288
— — 105-106..... 297
— — 106..... 239
— — —..... 476
— — 107..... 297
— — 108..... 476
— — 109..... 476-477
— — —..... 501
— — 109-112..... 298
— — 110..... 473
— — 111..... 477
— — 112..... 441
— — —..... 477-478
— — —..... 505, n. 2
— — 113..... 325
— — 114..... 298
— — —..... 400
— — 115..... 372
— — —..... 478-479
— — 116..... 380
— — —..... 473
— — 116 et suiv... 505, n. 2
— — 117..... 299
— — —..... 473
— — —..... 500
— — 118..... 299
— — —..... 479
— — 119..... 479
— — —..... 486
Satire 5, vers 119-121..... 298
— — 120..... 473
— — 121.....95
— — —..... 473
— — —..... 479
— — —..... 499
— — 122..... 479
— — 122-123..... 479-480
— — 123..... 299
— — 124..... 335
— — —..... 403
— — —..... 480
— — 124-131..... 299
— — 125..... 471
— — —..... 480
— — 126..... 234
— — —..... 473
— — —..... 480
— — 126-127..... *Ibid.*
— — 127..... 335
— — —..... 473
— — 127-129..... 480
— — 128-129..... 300
— — 129..... *Ibid.*
— — 129-131..... 362
— — 130..... 480
— — 131..... 501
— — 132..... 486
— — 132-137..... 481
— — 132-153..... 300 et suiv
— — 132-188..... 333
— — 134-135..... 481
— — 136..... *Ibid.*
— — 137..... 301
— — 137-138..... 481
— — 138..... 505, n. 2
— — 140..... 481-482
— — 141..... 336
— — —..... 394
— — 141-143..... 482
— — 143-144..... *Ibid.*
— — 143-153..... 301
— — 144..... 258
— — 144-145..... 301
— — — 482
— — 146-148..... *Ibid.*
— — 148..... 473

Satire 5, vers 149-150..... 483
— — — ..... 505, n. 2
— — 151-153..... 483
— — 152..... 501
— — 153..... 441
— — 154-155..... 335
— — 154-160..... 336
— — 155..... 486
— — 156..... 483-484
— — 157..... 372
— — 157-158..... 301
— — 157-160..... 336
— — 158-160..... 302
— — 161 et suiv... 101
— — — .. 484
— — 163-164..... *Ibid.*
— — 164-166..... *Ibid.*
— — 165..... 500
— — 167..... 484-485
— — 168..... 486
— — 169..... 485
— — 174..... 372
— — 174-175..... 337
— — 175..... 485
— — 176..... *Ibid.*
— — — ..... 505, n. 2
— — 176-179.... 93
— — — 302
— — 176-177..... 337
— — 177..... 485
— — 177-179..... 337
— — 178..... 499
— — 179-184..... 486
— — 179 et suiv... 6, n. 3
— — 180-183..... 501
— — 182-183..... 486
— — 183..... 485
— — — 486
— — 184..... 337
— — — 404
— — — 485
— — — 486
— — 189..... 485
— — — 486
— — 189-191..... 234
— — — 303
— — 191..... 101

Satire 5, vers 191..... 472
— — — 485

Satire 6, vers 1-6..... 48, n. 1
— — — 487
— — 2..... 488
— — 2-6..... 338
— — 3..... 488
— — 3-6..... 231
— — 5-6..... 501
— — 6..... 48, n. 5 et 6
— — —..... 488
— — 6-8..... 117
— — — 487
— — 6-11..... 338
— — 7..... 3
— — 9-11..... 204
— — 10..... 304
— — —..... 488
— — —..... 489
— — —..... 499
— — —..... 505, n. 2
— — 11..... 500
— — 11-17..... 338
— — 12..... 304
— — —..... 490
— — —..... 501
— — 12-13..... 305
— — — 489
— — 13..... *Ibid.*
— — —..... 499
— — 13-14..... 305
— — 13-16..... 490
— — 14..... 499
— — 14-15..... 235
— — 15..... 489
— — 15-17..... 305
— — — 501
— — 15-24..... 308
— — 16..... 432
— — —..... 489
— — —..... 505, n. 2
— — 17..... 489
— — —..... 490
— — 18..... 489
— — —..... 490
— — 18-19..... 308, n. 1

Satire 6, vers 18-19..... 338
— — — 361
— — — 490-491
— — 19..... 489
— — 19-21..... 501
— — 19-22..... 339
— — 20..... 491
— — 21..... *Ibid.*
— — 22..... 309
— — —..... 372
— — —..... 489
— — —..... 491
— — 23..... *Ibid.*
— — 23-24..... 489
— — 24..... 491
— — 25..... 339
— — —..... 489
— — —..... 492
— — —..... 500
— — 26..... 489
— — —..... 492
— — 27-28..... 394
— — 27-31..... 490
— — — 492
— — 27-33..... 309
— — 31-32..... *Ibid.*
— — — 492
— — 32-33..... *Ibid.*
— — 33-41..... 339-341
— — 35..... 492
— — —..... 493
— — 37..... 235
— — —..... 339
— — —..... 372
— — —..... 493
— — 37 et suiv.... 101
— — 38..... 493
— — 38-39..... *Ibid*
— — 39..... 466
— — —..... 499
— — 40..... 492
— — —..... 494
— — 41..... 340
— — —..... 493
— — 41-74..... 310
— — 43..... 435
— — —..... 493

Satire 6, vers 43..... 494
— — 43-49..... 235
— — — 310
— — 45-46..... 494
— — 47..... *Ibid.*
— — 48..... *Ibid.*
— — 49..... 493
— — 50..... 441
— — —..... 492
— — —..... 493
— — 51..... *Ibid.*
— — 51-52..... 341
— — — 494
— — — 495
— — 51-61..... 3, n. 2
— — 52..... 492
— — —..... 493
— — — ..... 505, n. 2
— — 52-55..... 493
— — 52 et suiv.... 342
— — 53..... 492
— — 56..... 441
— — —..... 495
— — 57..... *Ibid.*
— — 57-60..... 311
— — — 342
— — 59..... 495
— — 59-60..... *Ibid.*
— — 60..... 499
— — 61..... 311
— — —..... 495-496
— — —..... 505, n. 2
— — 61-74..... 342
— — 62..... 499
— — 62-63..... 496
— — — 500
— — 63..... 372
— — —..... 493
— — —..... 499
— — 67..... 493
— — 68..... 372
— — —..... 493
— — 68-69..... 310
— — —..... 493
— — 68-71..... 496
— — 69-74..... 310
— — 70..... 492

Satire 6, vers 71..... 499
— — 72-73..... 496-497
— — — ..... 505, n. 2
— — 73-74..... 497
— — 74..... 371
— — —..... 390
— — 75..... 497
Satire 6, vers 75-76..... 497
— — 75-80..... 343-344
— — 76..... 497-498
— — 77..... 498
— — 78-80..... *Ibid.*
— — 80..... 311
— — —..... 361

ADDITIONS ET CORRECTIONS

N.-B. — Je n'ai pas relevé les fautes de ponctuation quand il n'en résulte aucun doute sur le sens. Je ne signale pas non plus les mots latins pour lesquels, contrairement au système adopté dans ce travail, il a été fait usage des lettres J et U, j et v.

Page 3, note 3, lisez: 2e éd., p. 392.
— 5, note 2, ligne 2, lisez: ibi (sc. Lunae) nupta erat.
— 6, ligne 11, lisez: ses premiers efforts pour sortir (sans virgule).
— 6, l. 19, lisez: déjà grande, puisque Tibère (sans virgule après *puisque*).
— 7, l. 15, lisez: les hommes de tout rang.
— 7, l. 23, lisez: petits-enfants.
— 10, l. 12, lisez: Aulu-Gelle qui ne nomme pas...
— 12, n. 3, lisez: Cf. *infr.* p. 47.
— 24, n. 2, lisez: p. 560 et n. 3 (et non n° 3).
— 25, n. 2, lisez: 628 (n. 2).
— 26, n. 1, l. 2, lisez: ouv. c. p. 614, n. 2.
— 26, n. 2, lisez: Suét.: *Aug.*, 85.
— 26, n. 3, l. 1, lisez: *Religion romaine*, t. 2.
— 27, n. 1, l. 3, lisez: *ibid.*, p. 174, nos 691 et 693.
— 31, l. 12, lisez: n'y trouvait (au lieu de: n'y voyait).
— 36, l. 29, lisez: Pédanius.
— 37, l. 28-29, lisez: qui hait les vices.
— 38, n. 5, l. 2, lisez: causam periculi.
— 41, n. 3, l. 1, lisez: Libamus.
— 44, l. 4, lisez: la mort de Paconius.
— 49, n. 5, lisez: *Vita*, 5.
— 53, l. 13, lisez: Libye.
— 53, l. 17, lisez: un si vaste sujet.
— 53, n. 2, lisez: cf. *supr.*, p. 31.
— 58, n. 1, l. 1, lisez: τὴν (au lieu de τὴν).
— 58, n. 3, l. 2, lisez: I, p. 121.
— 58, n. 6, l. 2, lisez: symbole de la séparation.
— 58, n. 7, l. 2, lisez: éd. de Bâle (au lieu de: éd. Bas.).
— 59, n. 4, l. 2 : même correction.
— 59, l. 17, lisez: ὁρᾶν (au lieu de ὁρᾶν).

Page 60, l. 25, lisez: Εἱμαρμένη.
— 61, l. 21 : mettez l'appel de la note 5 à la ligne 19, après « dirigeant la bienfaisance ».
— 64, l. 11, lisez: Quant à.
— 66, n. 2, lisez: Diog. Laërt.
— 68, l. 28, lisez: s'il lançait des flèches.
— 70, n. 1, l. 2, lisez: τὴν Δήμητρα.
— 77, n. 2, lisez: p. 76 et suiv.
— 79, n. 4, lisez: cf. p. 693, n. 3.
— 80, n. 1, lisez: III, p. 192-193.
— 81, n. 5, l. 2, lisez: *C. G. L.*, V, p. 33, (au lieu de: V., p. 33).
— 82, l. 22, lisez: μέγ' εἶπῃς (au lieu de: μεγ' εἴπῃς).
— 83, l. 6, lisez: on nous dit (au lieu de: il nous dit).
— 84, n. 4, l. 1 et 2, lisez: *Progymnasmata,* dans les *Rhet. Gr.*
— 94, l. 8, lisez: l'avoir créé (au lieu de: l'avoir formé).
— 96, l. 1, lisez: (Néron, 39).
— 100, n. 2, lisez: d'Hésiode, p. 17, 10; 29, 7 (au lieu de: 39, 7).
— 102, l. 26 : « ...dans une certaine mesure » : il aurait fallu noter que l'expression ne doit pas être prise dans un sens restrictif: l'auteur veut dire que Cornutus poussa son élève *assez loin* dans l'étude de la philosophie.
— 105, n. 3, l. 2, lisez: a quo agellum.
— 114, l. 16-17, lisez: sans doute il savait voir et noter.
— 124, n. 7, l. 1, lisez: III, p. 657.
— 127, l. 2, lisez: « ἐρεῖ τις » (au lieu de: ἐρεῖ τίς).
— 128, n. 1, l. 2, lisez: *Litt. gr.*, III, p. 658.
— 131, l. 22, lisez: dans le fonds commun.
— 132, n. 3, l. 1, lisez: ἐν τῷ γελοίως διαφορῆσαι.
— 137, l. 20, lisez : trouvaient donc, dans les principes (avec une virgule après « donc »).
— 138, n. 1, l. 2 : effacez *Tuscul.*, 4, 27, 76, et lisez ensuite : *De fin.*, 4, 3, 6; 4, 28, 79.
— 139, l. 7, lisez: les menus préceptes.
— 140, n. 1, l. 1, lisez: Hirzel: *Der Dialog,* I, p. 497, 2.
— 140, n. 2, l. 3, lisez: 4, 28, 78 (au lieu de : 4, 28, 79).
— 143, dernière ligne, lisez: depuis longtemps.
— 146, dernière ligne, lisez : des exemplaires.
— 147, n. 3, l. 1, lisez: *De musica,* colonne 28.
— 151, l. 14, lisez: (3, 41-93).
— 155, n. 5, l. 4, lisez: *Lucil rel.*, I, p. CXXXIV.
— 156, l. 12, lisez: 44 (au lieu de: 43).
— 156, n. 6, l. 3, lisez: Prop., 2, 34, 83.
— 157, n. 4, l. 2-3, lisez: Quintilien, 4, 2, 117.
— 159, l. 8-9, lisez: Quintilien, (10, 1, 123).
— 159, l. 10, lisez: Nous voudrions.
— 162, l. 24, lisez: Cicéron (De fin., 1, 3, 7).
— 163, l. 4, lisez: (588-589 Marx).

Page 164, l. 9, lisez: Mais cela n'est pas évident.
— 165, l. 2, lisez: (v. 5-18).
— 165, l. 5, lisez: la manière propre.
— 165, n. 2, l. 2, lisez: σῴζεσθαι.
— 165, n. 5, lisez: 67, 14.
— 168, l. 29, lisez: *cena Thyestae.*
— 171, l. 18, lisez: prend à partie.
— 177, dernière ligne, lisez: Et le programme dont on parle me paraît.
— 178, l. 4, lisez: il pouvait fort bien.
— 178, l. 22, lisez: toutes les réactions, en un mot, d'un *moi* (avec une virgule après « en un mot »).
— 179, l. 21-22 : « Jean Laurentius » : il semble que ce personnage s'appelât plutôt Jean, fils de Laurentius (cf. Macé: *Essai sur Suétone,* p. 199, n. 2; il renvoie à Zachariae von Lingenthal, in *Zeitschrift für Rechtsgeschichte,* Rôm. Abteilung, 1891, p. 77-80.
— 180, l. 3, lisez: tu pandere doctus.
— 180, l. 5, lisez: Sophronaque.
— 182, n. 1, lisez: Nonius, p. 133 Mercier.
— 187, l. 23 (dans la citation d'Hor., Epist. 2, 1, 110), lisez: cenant.
— 188, l. 12, lisez: Perse écrit (Sat., 1, 48 et suiv.).
— 189, l. 4, lisez: (Sat., 1, 10, 71).
— 189, l. 9, lisez: v. 322 (au lieu de: 312).
— 189, l. 17, lisez: « Turgidus Alpinus » (entre guillemets).
— 189, l. 28: « ...un tableau qui est bien à lui » : M. Fiske, dans un mémoire et un article récents (cf. Bibliographie du présent travail, p. VIII, n. 1), dont je ne connais les conclusions que par la *Revue de Philologie* (38 (1914), Revue des Rev., p. 127, 24 et 133, 38), exprime comme moi l'opinion que les théories esthétiques de Perse dérivent d'Horace mais que notre poète les a adaptées aux conditions littéraires de l'époque de Néron, qui n'étaient pas celles de l'époque d'Auguste. Il s'est proposé en outre de démontrer qu'Horace, dans son *Art poétique,* a subi l'influence de Lucilius (particulièrement du livre 26 de ce poète); et, selon lui, une étude comparée des trois satiriques montre que l'idéal de Perse était d'unir la force (τὸ σφοδρόν) de Lucilius avec la grâce (ἡ χάρις) d'Horace.
— 191, l. 15, lisez: où παῖδας (en effaçant la virgule après « où »).
— 192, n. 2, l. 1, lisez: *Silu.,* 2, 7, 54.
— 192, n. 4, l. 3, lisez: ἐν πανδήμῳ τινὶ.
— 193, l. 16 : après « folie des grandeurs », ajoutez: (Suas., 2, 17).
— 193, n. 2, lisez: *Epist.,* 114, 1.
— 196, l. 19, lisez: Quique sua (au lieu de: Quique sera).
— 197, n. 7, l. 2, lisez: les mots *non diu cogitatione distorta.*
— 198, l. 19, lisez: 93 (au lieu de: 33).
— 200, l. 8, lisez: 11 (au lieu de: 12).
— 200, l. 21, lisez: τρίτον.
— 205, n. 2, l. 3, lisez: des grands mots de Pacuvius.
— 209, l. 14, lisez: les vers 94, 99, 102.

Page 210, l. 21, lisez: v. 102 (au lieu de: v. 101).
— 211, l. 7, lisez: (Métam., 3, 507).
— 212, l. 14, lisez: (Culex, 35).
— 213, l. 3, lisez: *a b B A.*
— 215, l. 33, lisez: (Laus Pisonis, v. 163-184) (3).
— 217, l. 21, lisez: un épisode.
— 222, l. 28, lisez: *caluo Neroni.*
— 223, l. 18, lisez: p. 219 (au lieu de: p. 170).
— 226, n. 1, lisez: p. 25.
— 229, n. 1, lisez: 4, 29, 7.
— 234, l. 23, lisez: Crispinus, c'est (avec une virgule après Crispinus)
— 234, l. 28, lisez: (189-191).
— 235, l. 14, lisez: (Epist., 1, 15, 37).
— 235, l. 22-23, lisez: les images gigantesques du Rhin.
— 235, l. 23, lisez: au génie du chef.
— 236, l. 11, lisez: au seul nom de Manius.
— 236, l. 32, lisez: en ce temps-là.
— 238, l. 3, lisez: elles ne se rencontraient (au lieu de: elles ne se trouvaient).
— 238, l. 6, lisez: Jean Britannicus.
— 238, l. 10, lisez: satire 4.
— 240, l. 21, lisez: une tradition semblable.
— 240, dernière ligne, lisez: Cela n'est pas.
— 250, l. 7 : reculez vers la droite les mots *quidnam est,* etc., puisque le commencement du vers manque.
— 252, n. 1, l. 2, lisez: εἶναί τε τὴν εὐσέβειαν.
— 256, dernière ligne (2e vers de la citation), lisez: καὶ (au lieu de : γαί).
— 256, n. 1, l. 1, lisez: nos 956-958.
— 258, n. 1, l. 7, lisez: v. par ex. *Epist.,* 65, 22.
— 260, l. 24, lisez: dont notre poète pose l'idée générale.
— 266, n. 1, l. 2, lisez: cf. *rex saeuus.*
— 267, l. 18, lisez: le *Phèdre* (en italiques).
— 269, n. 1, l. 2, lisez: *Kunstprosa* (en un seul mot).
— 273, l. 18 lisez: était (au lieu de: étaient).
— 273, n. 4, l. 9, lisez: *Sat.,* 2, 2, 104-105.
— 276, n. 2, l. 7 : après « Stumpfheit », remplacez le point par une virgule.
— 279, n. 1, l. 1, lisez: accedet ad rempublicam.
— 286, l. 5, lisez: qui non (au lieu de : non qui).
— 287, l. 16, lisez: ἀμβλύτεροί εἰσι.
— 288, n. 2, l. 2, lisez: αἰσθήσεις.
— 289, n. 1, l. 2, lisez: *Ecl.,* 2, 65, 15.
— 290, l. 18, lisez: ni celui de son ami.
— 291, dernière ligne, lisez: (1, 88).
— 292, l. 2-3, lisez: cf. 5, 1, 21.
— 294, l. 5, lisez: Ἐλεύθερός ἐστιν.
— 294, l. 14, lisez: on ne sait pas le doser.
— 294, n. 3, lisez: ἔρδοι τις ἣν ἕκαστος ἂν εἰδείη τέχνην.
— 295, l. 6, lisez: ils y sont plus d'une fois rapprochés.

Page 295, n. 1 : complétez la note de la manière suivante : « Aussi bien, dans les vers 100-104, Perse s'est-il souvenu d'Horace, *Epist.*, 2, 1, 114-116 (cf. *infr.*, p. 475) : mais, dans ce dernier passage, il n'est pas question du musicien.

— 297, l. 25 : après *petendum*, ajoutez : *uoles scire.*

— 299, l. 6, lisez : ὅσα.

— 299, l. 14, lisez : 7, 32, 3 (au lieu de : 7, 3, 2).

— 299, l. 26, lisez : quis neget (au lieu de : quin neget).

— 301, l. 25, lisez : quelques principes.

— 309, l. 2 : effacez la parenthèse devant le mot χρῆσθαι.

— 310, l. 6, lisez : de supremo officio rogo.

— 311, l. 10, lisez : Nullius non origo ultra memoriam iacet.

— 323, l. 4-5, lisez : « *Iane pater* » *clare, clare cum dixit* « *Apollo* ».

— 324, avant-dernière et dernière lignes, lisez : peut leur être agréable.

— 328, l. 23, lisez : *Discite, o miseri, et causas.*

— 331, l. 4, et suiv. : « Nous entendons d'abord la conversation, etc. » : il aurait fallu indiquer ici que *quaesieris* (v. 25) ne s'adresse pas au personnage qui fait ensuite le portrait de Vettidius, et que cela crée une difficulté ; on doit admettre : 1° ou bien que *quaesieris* est une deuxième personne tout à fait indéterminée, signifiant « Quelqu'un a-t-il demandé », tandis que, au v. 33, le poète interpelle l'individu qui vient de railler Vettidius ; — 2° ou bien que, *quaesieris* (v. 25) et *si...cesses* (v. 33) s'adressant à un seul et même interlocuteur, celui-ci est simplement puni, par la rude apostrophe de l'inconnu, d'avoir écouté avec trop de complaisance la satire qu'on faisait d'autrui. Voy. d'ailleurs mon édition de Perse.

— 334, l. 6, lisez : à l'accepter pour caution d'un débiteur (au lieu de : à le prendre pour caution).

— 341, l. 27-28 : « on ne trouverait pas un seul autre hiatus dans l'œuvre entière de Perse » : l'affirmation est trop absolue ; peut-être en effet faut-il admettre, dans la satire 3, v. 66, la leçon très fortement attestée *Discite o miseri et causas cognoscite rerum.*

— 348, l. 5, lisez : en voyant l'air d'austérité de notre vie (au lieu de : la manière lamentable dont nous vivons).

— 348, l. 16-17, lisez : et l'air d'austérité de notre vie.

— 350, l. 5, lisez : Art poét., 291-292.

— 360, l. 7-8, lisez : nous lisons dès le quinzième vers.

— 360, l. 13, lisez : Ofellus.

— 361, l. 18, rectifiez les références de la manière suivante : 2,8 et suiv. ; 2, 49 et suiv. ; 3, 41 et suiv.

— 361, l. 26 : effacez la virgule après « Quant aux apostrophes brusques qui ».

— 364, n. 2, lisez : *Suas.*, 2, 20.

— 365, l. 23, lisez : *Art poét.*, v. 47-48.

— 368, l. 4, lisez : V. 1.

— 368, l. 29, lisez : Isthm., 2, 50.

— 369, l. 13 : après « appartient au vocabulaire de Virgile », ajoutez : (En., 5, 193 ; 8, 432).

Page 369, l. 20, lisez: Lucr., 5, 396.
— 370, l. 4, lisez: Pont., 2, 10, 17.
— 372, l. 21, lisez: 2, 50 (au lieu de 2, 49).
— 372, n. 2, l. 2, lisez: κύκλος (au lieu de κύκλον).
— 373, l. 25, lisez: Platon : Républ., 6, p. 496 C.
— 373, dernière ligne, ajoutez, devant les chiffres 2, 13 : De fin.
— 374, l. 1, lisez: Ad Att., 7, 11, 2.
— 374, l. 13, lisez: 22, 100 : Πουλυδάμας μοι πρῶτος.
— 374, l. 14, lisez: ἑλκεσιπέπλους.
— 374, n. 1, ajoutez: cf., sur l'emploi de l'infinitif comme substantif: Wölfflin: *Archiv f. latein. Lexikogr.*, III, p. 70 et suiv.
— 377, l. 28, effacez le renvoi à Virg., En., 1, 153.
— 381, l. 9, après le mot « Odes », ajoutez : (4, 11, 8).
— 382, l. 3, lisez: (Od., 4, 3, 22).
— 382, l. 8, lisez: (Tusc., 5, 36, 103).
— 382, n. 5, l. 1, lisez: *Sat.*, l. 2, 32.
— 383, l. 1, lisez: quaedam... ficta dure et *rancide.*
— 384, l. 24, lisez: (632 M).
385, l. 3, lisez: Pline N. H. 7, 80 : « Quibus natura concreta sunt ossa.... cornei uocantur ».
— 387, l. 29, lisez: 1, 90-91.
— 388, l. 1, lisez: interrogatur.
— 388, l. 31, lisez: (Mét., 11, 176).
— 389, l. 9, lisez: (Ars poët., 292).
— 390, l. 14, lisez: Liv., 22, 3, 11.
— 394, l. 5 : « On le trouve chez Plaute (Pseudol., 864)» : il y a là une affirmation hasardée; il est bien vrai que Nonius (84, 18) cite le vers du *Pseudolus* sous la forme suivante: « Si conquiniscet istic, *ceueto* simul » ; mais nos mss de Plaute donnent « Si conquiniscet (*ou* conquiscet) istic, conquiniscito » (*ou* conquiniscito simul).
— 397, l. 18, lisez: Je relève les suivantes.
— 399, n. 2, lisez: *nec dico nec facio mu.*
— 400, l. 6, lisez: cf. Hor., Sat., 1, 10, 92.
— 400, l. 9, lisez: meque uelis.
— 401, l. 1, lisez: un véritable substantif.
— 401, l. 17 et 18, lisez: [*a*] *r*[*e*]*: non multum* [*ab*]*est.*
— 402, l. 25, lisez: cf. Quint., 11, 3, 80.
— 406, l. 29, lisez: *scabiosus* (v. 13).
— 410, l. 11, lisez: *bidental* (v. 27).
— 413, l. 1, lisez: *scelerata* (en italiques).
— 413, n. 1, l. 2, lisez: cf. *infr.*, p. 415.
— 414, l. 11, lisez: *uovo.*
— 415, l. 30, lisez: *pulpa* (v. 63).
— 416, l. 21, lisez: etiam in senecta.
— 418, l. 23, lisez: *incomposito.*
— 420, l. 22, lisez: κραδίῃ.
— 422, l. 29, lisez: v. 27-29.

Page 423, l. 1, lisez: κύκλος.
— 423, l. 5, lisez: Les vers 16-18.
— 425, l. 20, lisez: et dans une lettre de Curius à Cicéron (au lieu de : chez Cicéron).
— 428, n. 1, lisez: cf. Tibulle, 1, 5, 3.
— 430, l. 7, lisez: (v. 56-57).
— 430, l. 17, lisez: (En., 1, 122-123).
— 432, l. 11 : après 129-130, ajoutez : 4, 28-32.
— 440, l. 23 : après *popello,* lisez: (v. 15; cf. 6, 50 et Hor., etc.).
— 441, l. 1 : effacez *popello* et les références qui suivent entre parenthèses.
— 443, l. 9, lisez : cui *pede* penna fuit (au lieu de : prima fuit).
— 454, l. 25, lisez: puisque (au lieu de : puis que).
— 457, l. 1-3 : « chez Properce,... l'expression *carmen hiare* n'est qu'une périphrase d'assez mauvais goût » : le reproche tombe à faux et résulte d'une confusion avec le vers cité en note; ici, au contraire, Properce se propose de mettre sous nos yeux une statue d'Apollon Musagète, que le sculpteur a représenté chantant, la bouche ouverte; l'expression est donc aussi juste que pittoresque.
— 459, n. 1, l. 2, lisez: folles.
— 470, n. 2, l. 2, lisez: nunquam tantoue.
— 474, l. 25 : après « Lucien : Adu. indoct., 4. », ajoutez : « voy. aussi Varr.: Mén. fragm. 349 Büch.: Si quis μελῳδεῖν δεινός ἐστ' ὄνος λύρας, etc. »
— 482, l. 12, lisez: Catulle, 35, 7.
— 507, l. 13, lisez: qui n'a en lui-même.
— 508, n. 1, l. 3. lisez: fregerit articulos.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

BIBLIOGRAPHIE VII

PRÉFACE XI

Première Partie

ÉDUCATION DE PERSE. SES MAITRES. SES AMIS

CHAPITRE I. — *Enfance de Perse. Ses premiers maîtres : Remmius Palaemon. Verginius Flavus* 1

I. Perse et l'Étrurie 1
II. Première éducation de Perse 4
III. Le premier maître de Perse : Remmius Palaemon 8
IV. Perse chez le Rhéteur. Verginius Flavus et la rhétorique à Rome sous les premiers empereurs 12

CHAPITRE II. — *Perse et la société stoïcienne. Thrasea* 24

I. Le stoïcisme et les premiers Césars 25
II. P. Clodius Thrasea Paetus 33
III. M. Servilius Nonianus 43

CHAPITRE III. — *Le maître de philosophie de Perse : L. Annaeus Cornutus.* 47

I. Le philosophe L. Annaeus Cornutus 50
II. L' « Abrégé des traditions grecques relatives à la théologie » 54
III. Autres ouvrages philosophiques de Cornutus 77
IV. Cornutus grammairien 79
V. Influence de Cornutus sur Perse 86
VI. Rôle de Cornutus dans la formation littéraire de Perse 97
VII. Comment Perse a vécu 103

Deuxième Partie

PERSE POÈTE SATIRIQUE. SES MODÈLES. SES INTENTIONS

CHAPITRE I. — *Place restreinte de l'élément personnel dans les satires de Perse* 111

CHAPITRE II. — *La prédication morale chez les cyniques et les stoïciens. La diatribe* 119

I. Le σπουδογέλοιον des cyniques. Leur prédication 121
II. Bion le Borysthénite et la diatribe 130
III. La diatribe après Bion 135

CHAPITRE III. — *La poésie satirique et la poésie morale chez les cyniques et les stoïciens* 141

I. Les Silles et la Ménippée 141
II. La poésie morale chez les cyniques 143
III. La Poésie morale chez les stoïciens, en Grèce et à Rome 147

CHAPITRE IV. — *Ce que Perse a voulu faire* 154

I. Perse poète du Portique 154
II. Perse écrit pour les lettrés 161
III. Perse et la déclamation philosophique 163
IV. Perse et la politique 170
V. La Satire 1 annonçait-elle un changement dans la manière de Perse ? 175
VI. Perse et le mime. Sophron 179

Troisième Partie

MATIÈRE DES SATIRES DE PERSE

CHAPITRE I. — *L'actualité dans les satires de Perse : la littérature* 185

I. Ce que la satire 1 doit à Horace 187
II. Lectures publiques et poètes amateurs 190
III. La versification à la mode 198
IV. Poésie et rhétorique 201
V. L'alexandrinisme latin au temps de Néron 208
VI. Perse a-t-il raillé, dans sa première satire, les prétentions poétiques de Néron ? 218
VII. Perse défenseur de la poésie classique 225

CHAPITRE II. — *L'actualité dans les satires de Perse* (suite) : *la vie publique et les mœurs* 232

CHAPITRE III. — *Les Idées* 242

I. Satire 1 242
II. Satire 2 249
III. Satire 3 261
IV. Satire 4 277
V. Satire 5 283
VI. Satire 6 303

Quatrième Partie

LA COMPOSITION ET LE STYLE DANS LES SATIRES DE PERSE

CHAPITRE I. — *La composition et les procédés de développement* 315

I. La composition dans les diatribes 315
II. La composition dans les satires d'Horace 320

III. La composition et les procédés de développement chez Perse 321
1. Satire 2 321
2. Satire 3 326
3. Satire 4 330
4. Satire 5 332
5. Satire 6 338
6. Satire 1 345
7. Prologue 353
IV. Les satires de Perse sont des diatribes déguisées en satires horatiennes 356

CHAPITRE II. — *Le style* 364

I. Prologue 368
II. Satire 1 372
III. Satire 2 405
IV. Satire 3 418
V. Satire 4 440
VI. Satire 5 456
VII. Satire 6 487
VIII. L'ordre des mots chez Perse 499
IX. Le style de Perse est-il « bionéen » ou dérive-t-il d'Horace ? 502

CONCLUSION 511

TABLE DES PASSAGES DE PERSE COMMENTÉS DANS LE PRÉSENT OUVRAGE. 515

ADDITIONS ET CORRECTIONS 531

TABLE DES MATIÈRES 538

Montpellier. — Imprimerie Roumégous et Déhan

PA
6556
V55

Villeneuve, François
Essai sur Perse

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY